BALCANIA

VIII

BUCAREST
MCMXLV

www.cimec.ro

BALCANIA

VIII

BUCAREST
MCMXLV

BIBLIOTECA INSTITUTULUI DE STUDII SUD-EST EUROPENE

www.cimec.ro

BALCANIA

REVUE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ET RECHERCHES BALKANIQUES

DIRECTEUR :
VICTOR PAPACOSTEA
Professeur à l'Université de Bucarest

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
E M. CONDURACHI
Professeur à l'Ecole Supérieure des Archives

www.cimec.ro

LE PATRIARCHE D'OCHRIDA ATHANASE II ET L'ÉGLISE ROMAINE

NOTES ET DOCUMENTS

On a écrit récemment [1] que les embryons d'Églises orientales reformées au sein de l'Église catholique ont causé et causent au Saint-Siège presque autant de tracas que le reste de la Chrétienté. L'auteur de ce propos eût pu ajouter qu'aux époques de la domination turque il a été dépensé, pour d'innombrables prélats *convertis*, de quoi équiper la croisade qui, cent fois, a manqué de délivrer l'Orient de la tyrannie musulmane. Quand on pourra relater la triste et désolante histoire de ces aventuriers sans aveu [2] qui sillonnaient l'Europe, trompant les papes, grugeant les rois et promenant de par le monde, de Rome à Paris ou à Madrid, de Paris à Londres, de Londres à Moscou, de Moscou à Vienne, des convictions aussi flexibles que la recette du jour, on ne saura qu'admirer le plus de la magnanimité et de la faiblesse des mécènes occi-

[1] Cf. S. Vailhé, *Monseigneur Louis Petit archevêque d'Athènes (1868—1927)*, Paris, 1944, 91.

[2] On peut lire dans les *Mélanges Gustave Schlumberger*, I, Paris, 1924, 245—271 (= L. Serbat, *Voyage et aventures en France d'Athanase et Nicolas Constantios Caliméra grecs de Chypre*, 1665), l'incroyable histoire de deux escrocs qui, après avoir évité de justesse la potence, retrouvèrent à Rome et en Chypre d'honorables prébendes. Cet exemple est ici cité de préférence à une foule d'autres parce que le principal héros de cette équipée, qui fut missionnaire à la Chimère et passa à Ochrida, se servit de faux qu'il forgea, cela va de soi, au nom de notre Athanase et de Syméon Lascaris que l'onren contrera plus loin. L'invraisemblance de pareilles aventures dont les faciles victimes furent immanquablement de solennels prélats, des chanoines bons-enfants, de pieuses dames ou des abbesses attendries, ferait croire à leur exceptionnelle rareté. En fait la chronique européenne du Grand Siècle en est pleine. Celle du XX[e] n'en est au reste pas davantage dépourvue. Seulement, à notre époque, si le métier est toujours rentable, la police a la main plus preste.

www.cimec.ro

Les initiatives chroniques des patriarches d'Ochrida risquaient de détacher de la Grande Eglise une province entière qui, en raison même de son autonomie, pouvait plus aisément se séparer et dont la sécession appauvrirait les disponibilités financières du trône oecuménique. Des considérations d'amour propre et des nécessités budgétaires poussèrent l'Orthodoxie grecque à réagir promptement et comme le XVI^e^ et le XVII^e^ siècles marquent l'époque de la plus grande expansion ottomane vers l'Occident, rien ne fut plus aisé de représenter ces rapprochements avec Rome comme une trahison. Cette accusation classique dont chacun, petit ou grand, se servit pour se débarrasser des gêneurs, opérait infailliblement; elle rendit toujours précaire les mouvements d'union, qui ne se généralisèrent jamais et ne purent subsister de manière sporadique que grâce à l'appui de Venise et au zèle des missionnaires. Nombre de ces prélats ralliés purent, à la vérité, se tenir quelque temps en place, mais leur chef hiérarchique, plus surveillé et plus envié, devait, quand sa conversion résistait à la pression des autorités civiles ou aux attaques de ses subordonnés, passer en Italie pour y végéter sans profit pour la cause qu'ils avaient ambitionné de servir.

L'histoire d'Athanase est en partie cela mais en partie aussi différente.

On ne sait encore quels étaient les antécédents de ce prélat lorsque parvint à Rome sa profession [1] de foi catholique signée le 20 janvier 1658. Ses prédécesseurs avaient personnellement fait le voyage emportant de ce chef assez rapidement la décision des commissaires de la Propagande. Cette fois, on ne semble pas avoir fait une extrême diligence.

Le document transmis, un court billet holographe [2] suivant une pompeuse titulature, donna-t-il à penser au consulteurs de la Sacrée Congrégation? Ceux-ci purent s'étonner qu'un prélat de ce rang fut si peu versé dans sa propre langue. Ses émules et conationaux n'oubliaient jamais, surtout dans ces circonstances, qu'ils étaient Grecs et ne manquaient jamais non plus de châtier le style des formules où ils faisaient profession de foi romaine. Athanase ne se mit en frais ni d'élégance — ceci n'importait — ni d'élémentaire correction — cela pouvait engendrer le doute. En revanche, le contenu du formulaire, sans être explicite sur tous les points, pouvait passer et fut retenu comme satisfaisant. La reconnaissance de la

[1] Voir ci-après le n. 1 reproduit en fac-similé (pl. I).

[2] Suivant la propre déclaration d'Athanase; cf. ci-dessous, p. 22.

www.cimec.ro

Primauté Romaine, l'adhésion à l'oeuvre dogmatique du concile de Florence, particulièrement à la doctrine trinitaire qui y fut définie, durent faire bonne impression malgré que le *Filioque* n'y fût pas expressément mentionné, malgré même que la formule qu'on lui substituait: διὰ τοῦ Ὑιοῦ, sans cesser d'être orthodoxe, n'était nullement de nature à satisfaire les théologiens pointilleux qui veillaient à l'intégrité et à la pureté de la foi. Ceux-là voulaient que les convertis y allassent franchement, pour leur prise de contact, de l'affirmation catégorique du dogme qu'ils déclaraient professer.

Prudente, la Sacrée Congrégation ouvrit sans doute une enquête. L'adhésion d'Athanase n'était cependant pas venue à Rome sans garanties. Loin d'être spontanée, la conversion du signataire, qui déclarera plus tard s'être trouvé sans la moindre connaissance [1] des problèmes agités, fut une oeuvre de patience, faite de conseils pressants et de catéchèse. L'auteur en avait été un moine byzantin de bonne souche, Syméon Lascaris de Constantinople [2], accrédité en Occident par le Phanar avec le titre d'exarque [3] et la qualité d'archimandrite. Ce vicaire patriarcal, gagné au catholicisme, fit, à une date qui ne peut pas être postérieure à 1657, profession de foi à Venise sans que l'événement ait nui à ses rapports avec ses commettants. Ce fut même plutôt l'avancement puisque ceux-ci le transférèrent dans les mêmes qualités auprès de l'Eglise-soeur d'Ochrida [4].

L'influence du nouvel arrivant fut déterminante et achemina le patriarche à rédiger et signer l'acte de sa soumission à Rome. Il est dans l'ordre des choses que Syméon se soit empressé d'aller [5] en Italie faire valoir le service extraordinaire rendu par lui à la cause du catholicisme en y portant le document que nous analysons. Rome eut l'air de ne vouloir rien précipiter et c'est peut-être pour attendre

[1] Cf. G. Hofmann, *op.* et *loc. cit.*, 137. L'auteur dut faire profession de foi catholique en 1658. En réalité, celle-ci doit au moins dater de l'année précédente, puisque Athanase qu'il convertit et auprès duquel il a donc dû se rendre date la sienne du 20 janvier 1658.

[2] C'est en effet pour tel que Syméon se donne (cf. infra p. 25), dans une supplique à la Propagande. C'est à tort que Serbat (*op. cit.* et *loc. cit.*, 248, n. 4), trompé par le fait que le prélat fut vicaire apostolique de la Chimère, le fait descendre de Constantin Lascaris, chef de la branche retirée dans l'île voisine de Corfou.

[3] Voir ci-dessous le début du document 3.

[4] Il devait s'en revenir porteur des fameux ornements pontificaux qui allaient causer tant de tracas à Athanase.

[5] Cf. G. Hofmann, *op.* et *loc. cit.*, 137.

www.cimec.ro

la suite qu'il plairait à la Curie de donner à sa démarche qu'il décida, avec le consentement et les subsides du Saint Siège, de se consacrer à certaines études [1]. La solution ne vint pas et l'étudiant improvisé se fatigua de pâlir sur les livres. Au bout de quelques mois, il regagna Ochrida par des chemins détournés.

Ses allées et venues, assez naturelles à une époque où les prélats grecs étaient facilement itinérants, ne provoquèrent ni soupçons ni dénonciations. Athanase continua à administrer paisiblement son Eglise, voire en vertu de l'autorité ordinaire qu'il tenait de sa charge il posa un acte qui eut, qui devait soulever quelque difficulté. Sans que sa profession de foi eût été agréée, sans même que rien ne lui permît de sonder les intentions romaines, le patriarche ordonna de sa propre initiative Syméon Lascaris pour la métropole vacante de Durazzo [2]. L'ordinand en aura plus tard scrupule et demandera [3] à qui de droit la levée des censures encourues de ce fait. Mais sur l'heure il pensait à bon droit que la profession de foi d'Athanase suffisait pour que l'on pût tenir son auteur comme catholique et que dès lors il lui était loisible non seulement d'accepter sa communion mais encore les honneurs et la charge de l'épiscopat. Ce sacre, qui en juin 1659 était accompli depuis trois mois au moins fut porté, on ne sait par quelle voie, à la connaissance de la Propagande qui dès le 16 août se saisit de toute l'affaire.

A cette date, Syméon avait rejoint dès avant mars son poste épirote. Ce départ semble avoir délié les langues. Les premières insinuations commencèrent en effet à circuler contre le patriarche. L'auteur en était un ami, un suffragant, le métropolite de Castoria qui allait dénonçant tout haut les sentiments prolatins de son chef et de son collègue. Une lettre du 25 juin en informe [4] ce dernier. Athanase se défendit avec succès et le seul profiteur de cette première échauffourée fut le pacha régional qui se fit grassement payer par le patriarche d'Ochrida son maintien en place.

[1] Le séjour romain de Syméon dut être d'une certaine durée puisqu'à la fin de juin 1659 (voir ci-dessous le document n. 2) le voyageur recevait encore mandat de baiser la main du pape.

[2] Cf. A.-P. Péchayre, *op.* et *loc. cit.*, 308, 309.

[3] Voir ci-dessous la supplique éditée sous le n. 3. L'idée de se faire reconnaître et confirmer par Rome put venir à Syméon le jour où Athanase donna sa démission de patriarche d'Ochrida. Ce dernier événement et la démarche du suppliant datent en effet de la même époque. La réponse favorable du pape (ci-dessous, n. 4) fut en effet expédiée le 6 septembre 1660.

[4] Cf. la lettre n. 2.

www.cimec.ro

Ce dernier avait renvoyé à Rome Syméon Lascaris dûment sacré. Mais comme il n'en recevait rien, son anxiété grandissait, car son ennemi, désarmé mais non battu, continuait à se démener. Comme le sultan préparait une guerre, les chrétiens allaient être lourdement taxés et bien des évêchés ne manqueraient pas d'être mis à l'encan. Le patriarche oecuménique, lui-même, dont le Grand Turc exigeait de fortes sommes, avait estimé expédient de se cacher. Les gouverneurs de province ajoutaient leur cupidité à celle du fisc et tout annonçait qu'en cette occurrence la place qu'Athanase occupait lui serait disputée par quelque envieux bien renté. Le silence du pape ajoutait à sa perplexité, si bien qu'il pressait [1] son correspondant, Syméon de Durazzo, parti pour un voyage *ad limina* de sonder les dispositions du Souverain Pontife.

La Propagande examina son cas dans la séance du vendredi 22 août 1659 [2]. Deux questions furent posées par le rapporteur: celle des titres que l'on devait permettre à Athanase de porter et celle de la légitimité du sacre de Syméon de Durazzo. Le consulteur, chargé de résoudre ce double problème, fut un des plus célèbres érudits dont Rome disposât, Pierre François de Rubeis (= Rossi). Or les conclusions de ce savant furent sur les deux points nettement défavorables à la cause d'Athanase. Elles sont consignées dans un long mémoire [3] historico-canonique de vingt-cinq pages bourrées de références, pleines de citations d'anciens et de modernes, mais assez dénuées de cette finesse critique et de cette information qui eussent dû radicalement modifier son avis.

Il concède en effet à Ochrida le titre d'archevêché au sens antique de l'appellation; il lui reconnaît même la qualité de siège primatial par delà celle de métropole; enfin il n'ignore pas que la cité, appelée Justiniana Prima en souvenir de Justinien qu'il y fait naître, jouissait de l'autocéphalie sous le rapport ecclésiastique et avait sous

[1] Cf. le n. 2.

[2] Voir note suivante.

[3] Le dossier que nous éditons contient une copie calligraphique d'un rapport ou votum non paginé de Petrus Franciscus de Rubeis qui est de l'époque de l'auteur s'il n'est pas de sa main. Les considérants discutables et les références surannées qui l'encombrent rendent la publication inutile. Il débute ainsi: *Ex discussis in Congregatione habita die Veneris 22 augusti 1659, duo praecipuè videntur inspicienda, alterum circa praerogativas et titulos qui antistiti Achrideno valeant permitti, alterum super ordinationem quam dicitur fecisse de monacho Simeone in metropolitanum sanctae ecclesiae Dyrrachij et Dalmatarum et universae Illyridis num valeat substineri.*

www.cimec.ro

soi nombre de métropoles et de simples évêchés. En revanche, son *votum* se prononce catégoriquement contre l'usage du titre de patriarche et encore plus contre celui, énorme et prétentieux, de patriarche des autres patriarches. Le pompeux entête, autographe comme nous l'avons signalé [1], mis au début de la profession de foi, prétend en effet plus que de droit en raison d'une bévue, consciente ou non, commise par le signataire [2] et répétée par de très rares successeurs. Dans sa simplicité, Athanase pensait-il impressionner Rome par l'ampleur et la solennité de sa titulature?

Là où il se dit: πατριάρχης 'Αχριδῶν, Σερβίας, Βουλγαρίας... καὶ τῶν λοιπῶν πατριαρχῶν, ses prédécesseurs ou reprennent cette longue formule ou bien corrigent le dernier mot (= καὶ τῶν λοιπῶν πατριάρχης) ou bien le suppriment sans plus (= καὶ τῶν λοιπῶν). L'ignorance d'un prélat qui cependant, à l'occasion, recherchait le commerce des livres [3] est seule responsable de cette grossière erreur qu'à bon droit le rapporteur considérait comme une énormité. Mais au demeurant peut-être n'y avait-il là que les apparences, la syntaxe cahoteuse du prélat ayant bien pu substituer l'ahurissant: καὶ τῶν λοιπῶν πατρι αρχῶν (pris comme participe présent de πατριαρχευέω verbe de bonne tenue byzantine) au traditionnel πατριάρχης [4].

Le *reliquorum Patriarcharum* de de Rubeis serait alors, ce qu'il doit être, un contresens, et il est à craindre que le diligent consulteur n'ait à l'encontre argumenté dans le vide. Syméon Lascaris, qui fut certainement interrogé à ce sujet, dut s'amuser de cette méprise et rassurer les scrupules du trop rigide commissaire.

[1] Voir ci-dessous p. 24 et le facsimilé pl. I.

[2] Inutile de signaler que cette manière de titulature est propre à ce document et ne se retrouve non seulement sous le nom d'aucun autre patriarche, mais est absent des autres actes d'Athanase en personne. Voir ci-après.

[3] Voir ci-dessous la lettre n. 2 où Athanase s'informe auprès de Syméon et le prie de lui envoyer les livres qu'on imprimerait.

[4] Les deux derniers modes de titulature relevés se rencontrent le plus fréquemment dans les signatures ou les adresses des patriarches d'Ochrida aux diverses époques. Voir le relevé de H. Gelzer, *Der Patriarchat von Ochrida, Geschichte und Urkunden*, Leipzig, 1902, 178, 179. Voir aussi du même *Der wiederaufgefundene Kodex des hl. Klemens und andere auf den Patriarchat Achrida bezügliche Urkundensammlung* (= Berichte der philol.-histor. Klasse der Kön. Sachs. Gesellschaft der Wissensch. zu Leipzig), Bd. 1903, 41—110 passim. Voir sur la titulature du siège d'Ochrida de préférence B. Zlatarski, *Prima Justiniana im Titel des bulgarischen Erzbischofs von Achrida*, dans *Byzant. Zeitschrift.*, XXX, 1929—30, 484—489.

www.cimec.ro

En revanche, le titre de patriarche était clairement revendiqué et pour des territoires apparemment usurpés. C'est du moins ce que ce dernier, dont la science attardée ne connaissait d'autre autorité que celle de Justinien, prétendit énergiquement, demandant que l'on rayât à tout le moins de la titulature du requérant la mention de la Serbie et du Pont occidental. Bien mieux, la qualité même de patriarche ne trouvait pas davantage grâce à ses yeux sous le prétexte que Justinien, une fois encore, ne reconnaît au siège que la qualité d'archevêché, et qu'au XIII^e siècle, si Tirnovo est élevé au rang ambitionné, rien de pareil ne se vérifie nulle part ni en aucun moment d'Ochrida.

La principale conclusion découlait de cette thèse d'Histoire ecclésiastique: *Adhuc tamen inefficax videatur ordinatio domini monachi Simeonis in metropolitanum Ecclesiae Dyrrachij et Dalmatarum ac universae Illyridis defectu potestatis quia non est de sex provincijs metropolitanis ejdem subjectis definitione Vigilij ac ut supra expressis a Justiniano.* Après une démonstration appuyée de copieuses références, cette conclusion d'un ton doctoral: *Obstat ergo dictae provisioni defectus potestatis ex parte providentis, cum nemo potest plus juris in alium transferre quam ipse habeat.* Cet aphorisme juridique précédait une nouvelle chicane contestant au métropolite de Dyrrachium le droit de s'intituler évêque des Dalmates.

Sur tous les points soulevés la science du rapporteur est incontestablement en défaut, quand elle ne se méprend pas sur le sens des formules. Il était évidemment excusable d'ignorer les trois novelles de Basile II qui, comme on le sait, assignèrent à l'Eglise d'Ochrida des frontières territoriales débordant sensiblement la Bulgarie proprement dite et l'énumération de contrées comprises dans l'entête de la profession de foi correspond en gros [1], quoique partiellement pour chaque pays, aux limites fixées. On s'étonne en revanche qu'il ait été si tranchant sur deux faits contrôlables à son époque, l'usage du titre de patriarche et la dépendance où se trouvait alors le siège de Durazzo par rapport à Ochrida.

Le Saint Siège avait déjà nettement pris position sur le premier point. Urbain VIII, tant dans l'adresse que dans le corps de ses lettres à Porphyre Paléologue et au roi de France, n'hésite pas à qualifier ces prélats de patriarches [2]. La suscription d'un de ces

[1] Voir ce sujet les notations de S. Vailhé dans son article *Achrida* du *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, I, Paris, 1912, 328—331.

[2] Cf. *Bessarione*, XVII, 1913, 194, 197.

www.cimec.ro

documents copie même exactement [1] l'énumération des pays sur lesquels ils prétendaient exercer leur juridiction. Mais ce précédent, vieux de quelque trente ans, semble avoir été perdu de vue, car Athanase ne paraît avoir reçu de Rome, dans la mesure au moins où l'on doit juger sur la documentation actuellement disponible, que le titre indiscutable d'archevêque [2]. Par contre ses divers messages à la Curie seront signés de la qualité de patriarche ou d'ancien patriarche d'Ochridà sans que l'usage lui en ait été interdit.

Quant à l'autorité qu'Ochrida avait sur Durazzo elle était réelle, ce diocèse ayant été détaché de Constantinople [3] et rattaché à l'Eglise serbo-bulgare vraisemblablement sous Nectaire (avant 1623). L'élection et l'ordination étaient donc pleinement légitimes. La bulle d'Alexandre VII [4], du 6 septembre 1660, ne saurait le contester même indirectement. Le pape y relève en effet Syméon de toutes les censures qu'il aurait pu encourir et le confirme dans sa charge de métropolite de Durazzo. Cet acte est en effet une réponse à un recours fait à Rome par l'intéressé soucieux de se mettre en règle absolue avec le droit de sa nouvelle Eglise, non une suite donnée aux représentations déjà anciennes et vraisemblablement caduques de de Rubeis. La Propagande, mieux conseillée d'autre part, ne chercha à Athanase aucune des querelles auxquelles eût dû l'incliner le rapport de son consulteur. La seule irrégularité à laquelle Syméon lui-même désirait remédier était celle où le mettait éventuellement le fait d'avoir lui, catholique, accepté les ordres de qui ne l'était pas encore officiellement. L'acte pontifical en lui donnant tous apaisements laisse

[1] *Ibidem*, 194.

[2] Ceci dans les lettres officielles à lui adressées, mais dans la correspondance courante avec les évêques, ses subordonnés, ou les missionnaires, la Propagande n'hésita pas à lui décerner le titre de patriarche. Ainsi une lettre dont nous n'avons retrouvé que le début, envoyée le 8 juillet au métropolite de Durazzo, commence ainsi: *La venuta certa di Monsignore Patriarca d'Ochrida è stata sentita con molta consolatione dalla Santità di Nostro Signore anche è dalla Sacra Congregatione. Ma come fin dall'anno passato fu scritto a Vostra Signoria medesima non si puo approvare ch'egli passa qui oltre portarli a Roma* . . . Le long mémoire que l'évêque de Muzacchia Arcadius Stanilas, dont il sera bientôt question, adressa à la Propagande (édition dans *Bessarione*, XV, 1911, 445—470) accole au nom d'Athanase le titre de patriarche auquel ce prélat avait parfaitement droit. Cf. *ibid.*, 449, 453.

[3] Cf. H. Gelzer, *Der Patriarchat* . . ., 31, 33. Une liste épiscopale d'un manuscrit écrit au XVII[e] siècle met également bien Durazzo sous la dépendance d'Ochrida. Cf. *Echos d'Orient*, XV, 1912, 258.

[4] Cf. ci-dessous le nr. 4.

www.cimec.ro

entendre — ce que de nouveaux documents confirmeront certainement un jour — que la profesion de foi présentée par Athanase fut approuvée [1] et son auteur confirmé dans sa charge.

Rome fonda en effet sur cette adhésion les plus grandes espérances, car le prélat qui venait à elle lui parut, après le premier moment d'hésitation, en raison de son grand âge et de la considération dont il jouissait auprès de ses suffragants, particulièrement apte à entraîner dans la même voie d'union l'ensemble de son Eglise. Le désir exprès [2] de la Curie eût été qu'il se maintînt sur place et elle lui promit à cet effet tout l'appui possible dans les affaires (menées orthodoxes, exactions turques, questions courantes) qui lui étaient soumises. Mais le vieillard, lassé de l'opposition grandissante de ses coreligionnaires, aspirait au repos dans la Ville Eternelle.

Dans le but d'assurer la continuité de son oeuvre de rapprochement, pour éviter que ses adversaires prissent la place qu'il désirait abandonner, le patriarche résolut de choisir et de faire élire lui-même son successeur. Il parait avoir d'abord songé au métropolite de Stroumnitza Bessarion [3] totalement inconnu d'autre part. Une lettre de la Propagande du 31 décembre 1661 [4] lui prête expressément cette intention. Le candidat, d'une intégrité exemplaire, était un chaud partisan du catholicisme. En le présentant, Athanase demandait à partir pour l'Italie. L'annonce d'une détermination, déjà suivie d'effet, causa au pape surprise et désagrément. La Propagande, aussi souple que lente dans le traitement de ces affaires délicates, ne put qu'enregistrer le fait donné pour accompli. En revanche, elle dissuada poliment mais nettement le pétitionnaire de donner suite au voyage projeté. Il devait rester sur place. Il avait démissionné, disait-il, en raison de son âge avancé; qu'il songe à la fatigue d'un voyage *ad limina!* Surtout le monastère dont, à l'exemple de

[1] Les faits parlent en effet dans ce sens et nous en avons au reste ici même une attestation expresse (voir ci-dessous, p. 28).

[2] Voir ci-dessous le n. 5. Ce désir est renouvelé à chaque courrier pour les mêmes raisons.

[3] Voir Le Quien, *Oriens Christianus*, I, 1223, 1224. Le siège portait, comme on le sait, un second nom, celui de Tibériopolis. Autres références aux travaux modernes ci-dessous p. 31, n. 3. Comme nous le remarquons là en corrigeant une fausse restitution de Gelzer, le nom du prélat doit figurer au moins au bas d'un acte du codex de la métropole de Castoria.

[4] Ci-dessous le n. 5.

www.cimec.ro

son précédesseur Porphyre Paléologue [1], il avait pris la direction, réclamait ses soins continus. Enfin la situation pouvait se retourner d'un moment à l'autre et lui seul pouvait la faire évoluer dans le sens que désirait la Curie.

L'ordre était assez explicite. Quand il le reçut, deux années s'étaient presque écoulées depuis le moment, antérieur à mars 1660 [2], où il avait abdiqué la charge patriarcale. Son successeur, élu régulièrement par le synode de tous les métropolites et évêques suffragants, ne fut pas, comme l'annonçait le précédent message, Bessarion de Stroumnitza mais Ignace de Bodéna [3], à moins de supposer — ce qui serait plus conforme à l'assertion explicite de la lettre précédente — que le premier de ces prélats occupa effectivement le poste qu'il dut quitter aussitôt, ce qui aurait obligé Athanase à procéder à une nouvelle élection. Ignace ne fut pas l'homme décidé qu'il avait promis d'être [4]. Ce qui porta Rome à désirer plus énergiquement que jamais le maintien sur place de l'ancien patriarche, malgré les appels réitérés que celui-ci lui adressait.

Athanase avait en conséquence retenu, du consentement de ses collègues, pour assurer sa subsistance les revenus de plusieurs [5] évêchés sans doute vacants. Le lieu de sa retraite, autant dire le nom du couvent où il s'installa comme higoumène, m'est inconnu. Ce devait être dans le patriarcat même, à l'intérieur des terres en un point où la peur du Turc empêchait Syméon de Durazzo de venir le trouver. Celui-ci arrivait en effet d'Italie et son ancien chef et

[1] Cf. A.-P. Péchayre, *op.* et *loc cit.*, 293. Ce premier, accompagné du métropolite de Durazzo Jérémie, également fugitif, s'était réfugié dans l'île de Zante, tandis qu'Athanase resta sur le continent.

[2] Deux actes au moins nous le montrent en effet en fonction dès 1660, l'un même dès le 2 mars de cette année. Cf. Gelzer, *Der wiederaufgefundene Kodex* . . ., 87.

[3] L'élection (infra p. 22) se fit avec une restriction étrange que nous soulignons ci-dessous, p. 35.

[4] Bien qu'élevé et patronné par Athanase, Ignace devait, comme administrateur de l'île de Chio (Cf. P. G. Zerlentis, Ἰγνάτιος ὁ ἀπὸ Ἀχριδῶν πρόεδρος Χίου dans Χιακὰ χρονικά VI, Athènes, 1926, 106—125), montrer à l'égard des catholiques les sentiments et les procédés les plus hostiles. Ce qui ne l'empêcha pas, le cas échéant, de solliciter la générosité pontificale; cf. A.-P. Pèchayre, *loc.* et *op. cit.*, 299.

[5] Le mot: μερικάς (cf. infra, p. 36), désigne au moins deux, peut-être trois petits évêchés réunis provisoirement sous la même juridiction et administrés à titre de proèdre par Athanase dont ils composaient l'éparchie; cf. infra.

www.cimec.ro

néophyte brûlait du désir de connaître les dispositions du Souverain Pontife à son sujet. Son parti fut vite pris; clandestinement il se rendit à la Chimère pour y rencontrer son ami qu'il y trouva en pleine activité apostolique. Le prélat venait aux nouvelles, mais il fuyait aussi la vindicte turque, car son successeur, pour mieux le compromettre, n'avait pas hésité à l'accuser d'espionnage [1]. L'un de ses regrets était de n'avoir pu emmener avec lui les sujets préparés pour le Collège grec de Rome sur un ordre exprès du pape. On y pourvoirait à la première occasion favorable.

Syméon apportait au patriarche un somptueux cadeau, une chapelle entière composée de trente trois articles [2] assortis. Le dessein du bénéficiaire eût été de passer l'Adriatique pour aller vénérer son auguste bienfaiteur, mais les mêmes causes (les affaires, particulièrement les tracas que lui causaient les Turcs et qu'une pareille fugue ne manquerait pas d'accroître, l'âge) l'en empêchèrent. La vue des succès remportés par le métropolite de Durrazzo auprès des populations côtières l'enthousiasma à ce point qu'il conçut le dessein de retourner près de ses anciennes ouailles. Mais les événements devaient l'en éloigner pour un temps.

La venue du patriarche d'Ochrida à la Chimère avait en effet décidé la Propagande à intensifier l'effort missionnaire sur toute la région maritime. Deux centres furent créés l'un à la Chimère même que dirigerait Arcadius Stanilas et l'autre, un peu plus au nord, à Drimades confié à Onuphre Constantini, l'un et l'autre [3] alors simples prêtres. L'accueil des fidèles, la grande liberté que l'on eut d'abord de prêcher la doctrine catholique, l'ardeur de chacun stimulé par les fréquentes visites de l'archevêque Lascaris, nommé premier vicaire apostolique du lieu, déterminèrent un grand mouvement de conversions. La position du nouveau pasteur semblait d'autant plus forte qu'il y avait été envoyé en cette qualité par

[1] Cette dernière information est fournie par un document inédit conservé dans les *Acta S. C. de Prop. Fide*, ann. 1669, p. 158, 1. Cette délation est donnée comme remontant à quatre ans; elle se placerait donc en 1665 et se rapporterait non à Ignace démissionnaire depuis 1662 mais à son successeur Zosime (cf. S n j e g a r o v, *op. cit.*, 199, 200) dont on s'explique très bien l'hostilité, Athanase posant nettement en patriarche et donc en rival. Voir infra, p. 22.

[2] Le dernier document de cette collection en donne une liste sans doute incomplète. Infra, p. 64.

[3] Un troisième élève du Collège grec accompagnait ces deux pionniers, Athanase Calliméra, l'aventurier dont il est question ci-dessus, qui se fit ordonner prêtre par Syméon Lascaris à la Chimère même, mais n'y moisit pas.

www.cimec.ro

Alexandre VII à la suite d'une démarche pressante [1] des indigènes désireux de l'avoir pour tel. A ce groupement gréco-catholique le patriarche d'Ochrida servait de tête et comme de chef hiérarchique [2].

L'Orthodoxie n'y avait pas son compte; l'évêque de la Chimère non plus. Ce dernier s'adressa à son supérieur le métropolite de Janina Callinique. D'un commun accord ces deux prélats signèrent le 16 juin 1662 un très long mandement [3] au clergé et aux fidèles de l'éparchie de la Chimère où Syméon Lascaris, gratifié des épithètes les plus malsonnantes, était déclaré excommunié par les signataires et à la veille de l'être par Constantinople, où les chrétiens qui ne fuiraient pas, non seulement sa communion, mais son commerce de pure civilité encourraient la même peine, à laquelle s'ajoutait la suspense pour les clercs et la malédiction des ancêtres pour tous. Ses collaborateurs et le Collège grec qui les avait formés à cette propagande diabolique sont enveloppés d'une même exécration. Ceux-là sont nombreux, bien pourvus d'argent. Le plus dangereux de la troupe est Hilarion Kigalas de Chypre, élève du susdit Collège. Ce démon est à éviter tout particulièrement. Soixante cinq feuilles où sont transcrites les citations des Pères et des Anciens accompagnaient la lettre; elles devaient naturellement être distribuées dans les villages du diocèse afin de prouver au peuple, ce dont il ne se rendait plus compte, que l'Eglise catholique était pour ses hérésies retranchée de l'Orthodoxie.

Une disposition finale ordonnait que ces documents fussent lus sous peine de déposition dans toutes les églises du diocèse, particulièrement à la Chimère, à Bounoi et Drimades. La diffusion devait également en être assurée de toute manière.

La foule réagit d'abord vivement contre ce manifeste et ses auteurs dont le principal se nommait Stammos Trandaphyllès [4], un corfiote, bandit de métier, poursuivi pour cela même par la police vénitienne et devenu depuis sa fuite dignitaire de l'Eglise de Janina et mauvais génie de son métropolite. La lecture du manifeste, faite solennellement en pleine cathédrale, fut unanimement réprouvée par

[1] Voir ci-dessous le n. 10; voir aussi *Bessarione*, XV, 1911, 449.

[2] Comme évêque uni de Musacchia Arcadius Stanilas était soumis naturellement à Athanase. Toutefois comme le prélat n'était pas résidentiel, on pourrait se demander s'il ne dépendait pas directement de Rome. En fait celle-ci maintenait l'ordre habituel et elle le marque expressément au moins dans un acte (inédit dans les *Acta A. C. de Prop. Fide*, ann. 1668, f. 252, 4).

[3] Ci-dessous, le n. 10.

[4] Portrait du personnage dans *Bessarione*, *loc. cit.*, 450.

www.cimec.ro

la foule des fidèles qui voua le document à l'anathème. Les autorités civiles firent le même geste et notifièrent[1] le fait à Rome le 22 août. La situation ne tarda pas néanmoins à se compliquer, par la défection de quelques catholiques influents.

Un certain Spiros Kokas qui s'en était venu de Rome bredouille avait, pour se dédommager de ses peines, jeté son dévolu sur les ornements pontificaux offerts par le pape au patriarche. Or celui-ci avait décidé de les affecter au diocèse de la Chimère. Le personnage qui semble avoir eu sa proie en mains ne voulut pour rien s'en dessaisir. La lettre circulaire de Callinique de Janina arriva en plein conflit et, comme bien l'on pense, l'honnête homme, au lieu de lâcher prise, s'en servit. Mais le coup le plus rude fut porté par la famille la plus influente de la Chimère les Collicati[2] qui, après avoir été de fervents adeptes du catholicisme, devinrent les plus zélés propagateurs de la feuille orthodoxe bientôt répandue par leurs soins dans la province entière.

La cabale, impuissante à combattre la faveur populaire, voua à Syméon Lascaris mal de mort et le danger fut bientôt si pressant que ce prélat, accompagné d'Athanase d'Ochrida, dut se réfugier à Corfou. Le patriarche en donne[3] la nouvelle au pape le 19 septembre 1662. Il communique par le même message son intention de rejoindre par voie détournée son éparchie, tandis que sur son conseil le métropolite de Durazzo se rendrait aux pieds de Sa Sainteté et resterait auprès d'Elle jusqu'à sa mort en la qualité de représentant du patriarcat d'Ochrida, mesure à laquelle son successeur Ignace donnait son consentement. Cet arrangement qui, dans l'esprit de son auteur, était une récompense et devait en pousser d'autres à servir le Saint Siège avec plus de plaisir, ne pouvait sans doute convenir à celui-ci. Syméon prit en effet le chemin de l'Espagne où sa Majesté Catholique le combla de prévenances et de rentes[4] dont il alla prendre possession en Sicile, à Palerme et autres lieux. C'est sans doute ce voyage qui le brouilla avec la Propagande, laquelle dès le 3 juillet 1663 avait renoncé à ses services[5].

[1] *Infra*, n. 10.

[2] Cf. *Bessarione*, *loc. cit.*, 450.

[3] Ci-dessous le n. 12.

[4] Détails dans *Bessarione*, *loc. cit.*

[5] Cf. G. Hoffmann, *op.* et *loc. cit.*, 138. La Congrégation l'avait plus d'une fois rappelé à l'ordre, sans succès.

www.cimec.ro

Auparavant il avait songé à repasser sur le continent. Sur les entrefaites s'était en effet produit un fait nouveau. Le trône d'Ochrida étant une fois de plus vacant par le départ [1] inopiné d'Ignace, le collège des suffragants avait envoyé supplier Athanase de reprendre son ancienne dignité. Le pontife avait [2] aussitôt consenti et traduisait son acceptation en signant ses lettres du titre plein de Patriarche d'Ochrida sans la copule habituelle: πρώην (ancien). Son plan était d'attendre l'hiver durant lequel, si les chemins sont plus difficiles, ils sont moins infestés de soldats et de pillards. On était au reste au 20 novembre 1662. Une lettre de ce jour à Alexandre VII montre par un détail que l'entente n'était pas absolue entre les missionnaires de la Propagande et leurs chefs. Ainsi l'un des principaux aides du métropolite Syméon, Onuphre Constantini, est nettement accusé d'avoir aidé ceux qui ont séquestré ses habits pontificaux.

Le 11 décembre, Athanase sur le point de partir manda aux cardinaux la raison de cette collusion: Onuphre est en mauvais termes avec le métropolite. Son aversion pour celui-ci lui a même fait prendre l'initiative de la séquestration des ornements et le patriarche qui ne les a toujours pas recouvrés en ressent une grande amertume. Une nouvelle d'importance: la consécration épiscopale du second de ses principaux collaborateurs dans le diocèse de la Chimère, Arcadius Stanilas, promu par lui au siège de Musacchia. Le métropolite de Durazzo s'y était bien montré contraire, le Collège des cardinaux ayant, à son avis, à se prononcer sur le cas. Néanmoins il a passé outre pour le bien des âmes.

Quelle fut l'activité d'Athanase en 1663, 1664? Notre dossier est muet à cet égard. Il semble bien que les projets de retourner à son éparchie aient été mis à exécution. La lettre du 30 mai 1664 touche en effet un mot de la persécution que lui fait souffrir Mehmet pacha, des dangers de mort qu'il a courus et de la grosse rançon qu'il a dû payer pour se tirer de ce mauvais pas. Les Turcs s'étaient

[1] Il y a contradiction apparente entre cette affirmation d'Athanase, datée de septembre 1662, et le fait que son successeur Ignace avait démissionné à cette date depuis quelque temps puisque le 26 août précédent il avait renoncé à tous ses droits et assumé l'administration de l'Eglise de Chio. En fait les choses peuvent fort bien se concilier: L'arrangement avait dû être pris avant la démission d'Ignace; d'autre part, l'écart (26 août—19 septembre) est si réduit qu'Athanase pouvait bien ignorer la détermination de son successeur, qui, passant sous l'obédience de Constantinople, ne devait pas être porté à la lui communiquer d'avance

[2] Infra le n. 14 (début).

www.cimec.ro

portés contre la Chimère et la région. Repoussés, ils s'étaient rabattus sur les terres du patriarcat et avaient à cette occasion mis le patriarche à l'épreuve. Celui-ci était donc retourné à son éparchie d'où le chassèrent les exactions de l'envahisseur et sans doute aussi les intrigues de son vieil adversaire Callinique de Janina.

Mais en le forçant à fuir, on ne put le faire abdiquer, d'autant que ses anciens suffragants les moins chauds lui restaient fidèles. Un épisode met en effet en un singulier relief l'attachement que ceux-ci lui portaient et cette sorte d'unanimité qui semblait se créer autour de sa personne. L'évêque orthodoxe de la Chimère Séraphin [1], celui-là même qui avait signé la lettre circulaire contre Syméon Lascaris, apprenant qu'Athanase, réfugié dans sa ville, avait quitté celle-ci pour Drimades, y alla lui rendre visite et à cette occasion, pour le respect qu'il lui portait, se réconcilia avec l'évêque de Muzacchia qui y exerçait le ministère et put dans la suite le faire librement [2].

Les dangers courus donnaient à penser au pontife. Il souffrait d'abord d'une idée fixe: la récupération des ornements pontificaux qu'Alexandre VII lui avait destinés. Il était même venu à Drimades surtout pour les retrouver. Or les précieux habits avaient repris par Lecce et Corfou le chemin de Rome. Mgr Arcadius Stanilas, ignorant que la Propagande les avait redemandés, les croyait à Lecce et envoya les prendre. Son commissionnaire après plus d'un an revint les mains vides, ce qui chagrina le vieux prélat et l'indisposa contre son hôte, qui dut lui promettre, pour le calmer, de le dédommager en toute hypothèse [3].

En attendant — lettre [4] du 8 juin 1664 — Athanase s'impatientait de ne plus recevoir de lettres de Rome. L'appréhension de dangers pareils à ceux qu'il venait de courir lui persuadait de quitter au plus tôt la région où il se trouvait pour lors d'autant que le pacha

[1] Lire sur cet évêque la notice ancienne, malheureusement très mutilée que lui consacre le codex de l'évêché de Delbinos. (Cf. Ἠπειρωτικὰ Χρονικά, V, 1930, 56—59). Son attitude à l'égard du catholicisme est relatée dans le mémoire de Stanilas (*Bessarione, loc. cit.*, 453, 459, 460, 463.)

[2] La considération dont jouissait Athanase dans les milieux orthodoxes était telle que ceux qui se décidaient à se faire catholiques se réclamaient de lui. C'est ainsi qu'un certain prêtre Georges en déclarant cette intention à l'évêque Arcadius Stanislas se présenta comme son propre neveu sans pouvoir le prouver. Cf. *Bessarione, loc. cit.*, 463.

[3] *Ibidem*, 453.

[4] Ci-dessous le n. 19.

www.cimec.ro

reprenait les hostilités sur l'ordre du sultan. Son désir était toujours d'aller rendre ses devoirs au pape personnellement, mais il sentait ne pouvoir le faire sans autorisation. Pour avoir des nouvelles et connaître la pensée romaine sur ce point il envoya interroger l'évêque latin de Lecce, peu distant de sa résidence.

La Propagande finit par donner signe de vie. La consigne fut de tenir. Il tint jusqu'au jour où — 16 mai 1665 — il jeta [1] un nouveau cri de détresse, de détresse morale et surtout financière. Des subsides — le correspondant dit un cadeau — étaient annoncés. Il n'eut de paix que lorsque ceux-ci lui furent consignés. Mais cette fois, sa joie fut grande car l'émissaire lui rapportait par la même occasion les fameux parements pontificaux dont la disparition troublait ses esprits. Il ne lui en fallut pas moins pour rendre ses bonnes grâces au porteur, Onuphre Constantini, celui-là même qu'il accusait précédemment de les avoir détournés. Rome, qui avait besoin d'un évêque ordinant pour le Collège grec, lui demanda en même temps un service, celui de conférer à ce même Constantini alors archimandrite la dignité épiscopale. L'ordre fut exécuté peu avant le 28 novembre 1665 [2] et le nouveau prélat promu métropolite de Debra et Recca dans la principale église de Drimades [3].

Or dans sa réponse aux cardinaux Athanase pose curieusement en patriarche réel. Non seulement il déclare que les précieux objets de la chapelle envoyée perpétueront pour lui et pour *ses successeurs* le souvenir de la générosité pontificale, mais surtout il établit l'évêque de Debra son fondé de pouvoir et celui de son Eglise auprès du Saint Siège pour traiter tout ce qui, de part et d'autre, serait nécessaire à la gloire de Dieu et à la diffusion du Catholicisme.

[1] Ci-dessous le n. 20.

[2] *Ibidem*, le n. 21.

[3] Cf. *Bessarione*, *loc. cit.*, 454. Le nouvel évêque a laissé dans les archives de la Propagande de nombreuses traces de son activité. Un document du 28 mai 1676 (*Propagand.*, *Scritte riferite*, I fol. 152 r.-155 r.) le présente sous le jour le plus noir; il lui prête des moeurs infâmes et les intentions les plus subversives. Ce ne serait rien moins qu'un des deux espions que le patriarcat de Constantinople — l'autre étant l'évêque de Syra Joseph — entretenait à Rome avec promesse de le promouvoir à la métropole d'Andrinople ou à quelque autre de même rang en Morée. Nous apprenons par la même occasion — et ceci risque d'être vrai — qu'il naquit à Naples et avait trois frères. Le père, Georgio di Constantino, était au service des esclaves turcs sur galères du port; il exerçait auprès d'eux le triste métier d'entremetteur. Onuphre, sauvé de cette dangereuse promiscuité par la mort de ses parents, fut envoyé par le curé de la paroisse grecque de Naples au Collège grec de Rome, d'où il partit pour l'Albanie.

www.cimec.ro

En quoi consistait l'autorité que le pontife s'arrogeait de la sorte? Le siège d'Ochrida était en effet dûment pourvu et c'est néanmoins de ce siège et de la dignité patriarcale que tous deux se réclamaient. Que la juridiction d'Athanase fut réelle et territoriale, son attitude ne laisse à cet égard aucun doute: il administre personnellement au moins deux évêchés qu'il s'est réservés et que personne, sinon les Turcs, ne lui conteste; il dispose en faveur de nouveaux ordinands (Stanilas et Constantini) des titres du patriarcat alors que la pratique des évêchés titulaires n'était nullement en usage; enfin il se déplace librement d'un siège à l'autre comme le fait un vrai chef d'Eglise.

On peut donner de ce problème une solution très simple. Il y aurait eu en fait deux patriarches d'Ochrida, l'un pour les orthodoxes d'obédience constantinopolitaine, l'autre pour les catholiques ralliés à Rome. Dans cette région excentrique très travaillée par le prosélytisme des missionnaires occidentaux et l'influence, voire, en certains points, la présence toute puissante de Venise, les groupements comme les individus oscillaient sous la poussée des événements entre les deux confessions. Le rôle d'Athanase aurait été de coordonner, de contrôler puis d'intensifier les courants catholiques ou catholicisants.

En fait, les textes semblent indiquer qu'il y eut plus, qu'Athanase non seulement prit des initiatives d'un vrai patriarche comme celle qui lui fit sacrer Arcadius Stanilas sans prévenir Rome, mais qu'il dut se considérer seul titulaire légitime. En effet, à partir de la fin de 1662 — nous l'avons déjà relevé — sa signature rejette la particule restrictive: πρώην; en outre, les actes de son administration interne portent à nouveau [1] l'intitulation solennelle avec la suite des pays dont l'énumération causa tant d'émoi à de Rubeis. Ce n'est point tout; le 5 juin 1664, il mande au pape que tous les diocèses (εἰς ὅλας μου τὰς ἐπαρχίας) de son obédience font sur son ordre [2] mémoire de lui; ailleurs il parle des dépenses de son Eglise [3]. En une autre circonstance [4] il se place nettement au-dessus de son successeur à Ochrida en désignant Syméon de

[1] Voir nos nn. 7, 14.

[2] Voir le n. 17. Déjà le 20 novembre 1662 (*infra* n. 14) le même avait assuré le pape que lui-même et ses prêtres faisaient sur son ordre mémoire de lui dans les cérémonies du culte.

[3] Cf. *infra* le n. 18, du 5 juin 1664.

[4] *Ibidem* le n. 12 du 19 septembre 1662.

www.cimec.ro

Durazzo comme le locumtenens du patriarcat à Rome. Il s'assure, il est vrai, en l'occurrence l'assentiment d'Ignace, mais c'est lui qui délivre les lettres de créances (ἐν τῷ παρ' ἡμῶν αὐτῷ δοθέντι γράμματι).

L'explication de cette anomalie se trouve dans la lettre du 15 mai 1662 [1] à Alexandre VII. Il y est en effet expressément dit: ἐψηφίσθη εἰς τὸν θρόνον Ἰγνάτιος ὁ Βοδωνῶν ἀρχιεπίσκοπος μόνον συνοδικῶς. Le titre de patriarche fut donc, lors de cette élection, séparée de celui d'archevêque. Athanase céda le second et garda le premier en vertu d'une distinction plutôt théorique jusqu'au jour où Ignace ayant démissionné (26 août 1662) il reprit sur les instances de ses anciens suffragants la direction effective de l'Eglise. Mais les Turcs veillaient que les allées et venues de ses émissaires comme ses déplacements en direction de la côte avaient mis en méfiance. Il ne put sans doute jamais rejoindre Ochrida où l'on élut et installa Zosime qui paraît en place dès l'automne 1663 [2].

Fait symptomatique: aucune signature de ce dernier prélat, aucune *intitulatio* ne lui donne la qualité de patriarche qui ne se retrouve qu'en 1670 dans une inscription [3]. La situation spéciale où s'était vu mettre Ignace continua-t-elle sous son successeur? L'éventualité n'en pas exclue d'autant qu'en 1670, Athanase, parti au loin, pouvait être tenu comme pleinement démissionnaire. Mais il n'est pas impossible non plus que Zosime se soit fait décerner ou arroger toutes les prérogatives de son trône contre le gré d'Athanase qui aurait continué à s'afficher et aurait été tenu effectivement par les catholiques pour le seul vrai patriarche.

Dès 1664 Athanase semble avoir renoncé à son voyage à Rome. Du moins ses lettres de cette année et des années suivantes n'en parlent plus. Son départ pour l'Italie tarda encore trois bonnes années pour lesquelles notre dossier est muet. Les circonstances qui le forcèrent ou l'invitèrent à ce déplacement nous sont également inconnues. Il ressort seulement d'une courte notice [4] consignée dans les Actes de la Propagande peu de jours après son arrivée qu'Athanase parvint aux bords du Tibre peu avant le 13 mai 1669. Le patriarche s'établit au collège grec et reçut une pension mensuelle

[1] *Ibidem*, le n. 8.
[2] Cf. H. Gelzer, *Der wiederaufgefundene Kodex* . . ., 88.
[3] Texte dans Snjegarov, *op. cit.*, 200 n. 1.
[4] *Acta S. C. de Propag. Fide ann. 1669*, p. 158, 1.

www.cimec.ro

de sept écus et demi [1], élevée à dix le 20 août [2]. Le 12 novembre [3] il recevait des habits sollicités. Un registre [4] fait mention d'une audience que lui donna en 1670 Alexandre VII, où il fut question de son dévouement à l'Eglise, de ses persécutions, de ses dépenses. L'accueil de la Ville Eternelle ne fut-il pas tel qu'il avait espéré ou bien le pape insista-t-il pour qu'il retournât? Le fait est que la Propagande lui accorda en cette même année 1670 une somme de cinquante écus [5] pour son retour. L'hôte repartit sans doute mais l'on ne sait plus rien de lui.

II. LES DOCUMENTS

Le dossier qui suit est constitué de pièces réunies par Mgr Louis Petit en vue d'une refonte complète de l'ouvrage cité ci-dessus de H. Gelzer sur le Patriarcat d'Ochrida. Cette entreprise que l'illustre prélat avait conçue [6] sur vaste échelle, digne du continuateur de Mansi, n'en est malheureusement restée qu'au stade préliminaire. Un labeur énorme a été fourni en copies de toutes provenances; les photographies d'originaux sont assez rares; aucun texte n'a été rédigé, aucune annotation mise au bas des pages. Les matériaux bruts devront être soigneusement revus sur les sources. Surtout l'enquête devra être poursuivie et élargie, car la série des documents utilisables et abordables est, malgré l'incontestable richesse des cartons, loin d'avoir été épuisée.

L'ensemble que nous présentons ici est lui-même incomplet. Des notes que l'auteur prit en 1936 à la Propagande dans un autre dessein lui sont une preuve que les archives de la Sacrée Congrégation livreront à qui prendra la peine de les y découvrir un nombre élevé de lettres et rapports dont les précisions ou données nou-

[1] *Ibidem.*

[2] *Ibidem*, f. 275.

[3] *Ibidem*, f. 489.

[4] *Scritture riferite*, I fol. 78 r. Dans cette audience l'interprète fut le P. Francesco Giustiniani della Rocca qui en réfère au secrétaire de la Propagande et lui communique l'ordre du pape de lui présenter un rapport sur le cas d'Athanase en vue de lui accorder un subside.

[5] Cf. G. Hofmann, *op.* et *loc. cit.*, 137.

[6] La courte monographie que le P. Vailhé a consacrée au grand érudit n'en souffle mot. On a là cependant l'un des travaux les plus considérables qu'il ait tentés.

www.cimec.ro

velles permettront de corriger et de compléter le précédent exposé [1].

Aussi bien ce n'est pas l'histoire du patriarcat d'Athanase II que l'on a voulu écrire. Les rapides notations et les quelques réflexions que le lecteur a parcourues ne visent pas à autre chose qu'à fournir la trame chronologique nécessaire pour une intelligence plus rapide et plus complète de notre petite collection. Si ce résultat est atteint, le but de cette publication l'est aussi.

Le présent dossier comprend des lettres ou des actes d'Athanase lui-même (en grande majorité), quelques menus rapports, de rares lettres de la Propagande quand le nombre devrait en être élevé et un document pontifical. Ce dernier et tous les textes grecs — la circulaire de Callinic de Janina exceptée [2] — sont transcrits d'après les originaux même disponibles en photographies. L'orthographe est partout respectée, mais non la ponctuation fantaisiste ou déroutante en la plupart des cas. Des paragraphes ont été aménagés et les textes en général traités comme dans les éditions littéraires [3].

1. LA PROFESSION DE FOI D'ATHANASE

1658, 20 janvier. Ochrida.

Original: Propaganda, Scritture riferite, vol. 301, fol. 211 r.

Edition: Orientalia Christiana, XXII, 1931, 136 (G. Hofmann qui a amendé l'orthographe du texte). (Fac-simile pl. I).

L. S. † Ἀθανάσιος ἐλέῳ θ(εο)ῦ ἀρχιεπί(σκοπ)ος τῆς α-ης Ἡουστιάνης καὶ π(ατ)ριάρχης Ἀχριδῶν, Σερβίας, Βουλγαρίας, β-ης Μακεδονίας Πόντου διτηκοῦ καὶ τῶν λοιπῶν π(ατ)ρίαρχῶν [4]. L. S.

† Χάριτι θεοῦ γράφω τὴν ἐμὴν πίστιν ἃ ἐγὼ φρονώ.
Πάντα οὖν ἅτινα ἐδογμάτισαν οἱ θεῖοι π(ατ)έρες τῆς ἁγίας καὶ

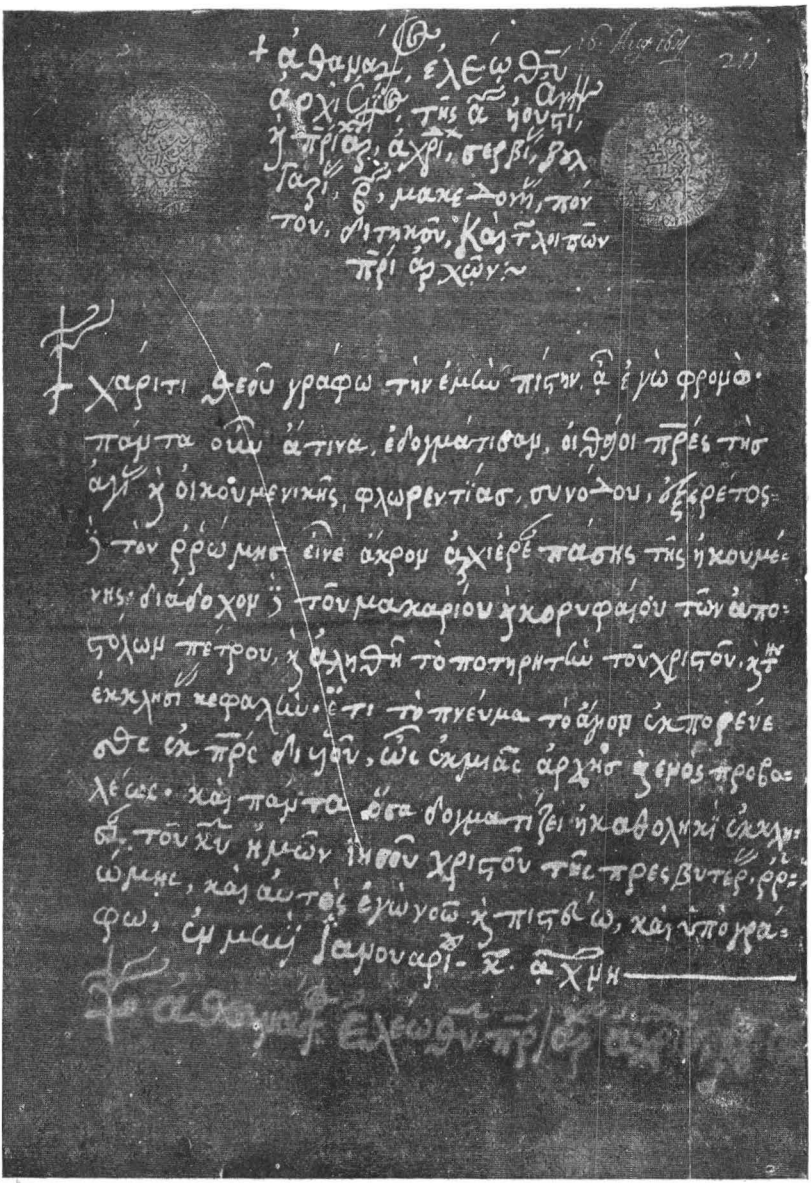
[1] Il est également fait usage ci-dessus de documents qui ne figurent pas ici *in extenso* parce que les photographies dont nous disposons sont incomplètes ou trop médiocres.

[2] Elle se présente elle-même sous forme de copie authentiquée. Mais les négligences du scribe sont si manifestes qu'on ne peut la traiter comme telle.

[3] Mon jeune ami P. Năsturel a bien voulu assurer avec moi l'absolue fidélité des transcriptions. Si l'on y est parvenu, ses soins minutieux n'y auront pas été étrangers.

[4] Voir supra p. 10.

www.cimec.ro



La profession de foi d'Athanase d'Ochrida (1658, 20 janv.)

www.cimec.ro

οἰκουμενικῆς Φλωρεντίας συνόδου, ἐξερέτος δὲ τὸν ῥώμης εἶναι ἄκρον ἀρχιέρεαν πάσης τῆς ἠκουμένης, διάδοχον δὲ τοῦ μακαρίου καὶ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου καὶ ἀληθῆ τοποτηρητὴν τοῦ Χριστοῦ καὶ τῆς 'Εκκλησίας κεφαλὴν, ἔτι τὸ πνεύμα τὸ ἅγιον ἐκπορεύεσθε ἐκ πατρὸς δι'υἱοῦ ὣς ἐκ μιᾶς ἀρχῆς καὶ ἑνὸς προβολέως καὶ πάντα ὅσα δογματίζει ἡ καθολικὴ 'Εκκλησίαν τοῦ κ(υρίο)υ ἡμῶν 'Ιησοῦ Χριστοῦ τῆς πρεσβυτέρας ῥώμης καί αὐτὸς ἐγὼ νοῶ καὶ πιστεύω καὶ ὑπογράφω· ἐν μηνὶ ἰανουαρίου κ', ,αχνη'.

† 'Αθανάσιος ἐλέῳ Θ(εο)ῦ Π(ατ)ριάρχης 'Αχριδών. ἰν(δικτιῶν)ος ια'.

2. LETTRE D'ATHANASE A SYMÉON LASCARIS, MÉTROPOLITE DE DURAZZO.

1659, 25 juin. Ochrida.

Traduction.

Inédit.

Trois mois qu'Athanase est sans nouvelles de son correspondant. Le métropolite de Castoria a changé d'attitude et est devenu hostile. Dépenses que ses attaques ont provoquées. Bruits de guerre. Taxes sur les Chrétiens et dérobade du patriarche de Constantinople. Demande de nouvelles, rappel des commissions, recommandations.

La gracia di Dio ognipotente e sua pace con B. I.

Essendo già trascorsi tre mesi senza haver ricevuto delle sue le(tte)re l'agente che tornò da Puglia, mi sono miravigliato come l'havette fatti tornare à diettro, si bene che Memo Prifti mi racontò le cortesie e gratie che havevano ricevuto dai vescovi nelle città ove capitavano per passaggio e la bona compagnia ed honori che havete fatto à questi. Ringratio il Signore Iddio e vi benedico.

Habbi da sapere, frat(tel)lo mio e figlio [1], come il nostro amico vescovo [2] della diocese di Castoria, subito che lei parti, come si fece nemico e cominciò à dire contra di me, dicendomi latinofrona, il simile dicendo di lei. Benedetto sia il Signore Iddio mio e fattore, perche io non so che pretenda con noi. Io risposi a quello come rifiuto l'uno ed abbracio i molti santi Padri. Questo ha l'opinione

[1] Sur la photographie dont je dispose rien ne signale l'identité du destinataire, mais cette appellation de frère et de fils qui désigne un évêque sacré par lui et la mention de son départ récent désigne expressément le métropolite de Durazzo.

[2] En 1660 le titulaire avait nom David; cf. Gelzer, *Kodex*, 87. Ce peut être lui ou son prédécesseur Arsène dont le dernier signalement n'est toutefois pas plus récent que 1653; cf. Péchayre, *Ochrida*, 313.

www.cimec.ro

e falsi dogmati di Efeso [1] e di Palamà; gli risposi che uno fù ed Ario contra la sacra sinodo di Nicea. *Avertantur retrorsum et erubescant qui volunt mihi mala.* Mi face spender de' denari con Ali Bascà e rimasse vinto.

Si sentono de'tumulti in Costantinopoli perche vuol far essercito [2]. Si nascose il Patriarca [3] perche gli chiedevano molti denari. Noi non sapiamo di quanto c'haveran a tassare gl'infedeli.

Par la misericordia del Signore Iddio scriveteci che fece, che vi rispose il Pontefice; se stampate qualqche cosa mandatemi i libri. V'havemo mandati costi per risponderci ed il ricapito delle l(ette)re sia conforme il solito, perche il vescovo di Castoria e alerto. Scrivetemi se ricevono i figliuoli; mandatemi quel che vi notificai, che non si trovano qui. Baciarete la santa Mano Destra del Beatissimo per parte mia.

Il nostro Signore Iddio e la benedittione della nostra mediocrità sij con lei.

Ocrida 25 di giugno 1659.

Padre nel spirito e fratello in Christo.
Patriarcha d'Ochrida Athanasio.

in loco di sigillo.

3. SUPPLIQUE AUX CARDINAUX DE LA PROPAGANDE

(1659) (Rome).

Copie [4].

Inédit.

Syméon Lascaris de Constantinople expose à la S. C. de la Propagande qu'il a ramené au catholicisme le patriarche d'Ochrida

[1] A savoir Marc d'Ephèse (+1444) le leader de l'opposition au concile de Florence. Grégoire Palamas (+c. 1359), plus ancien, était d'une égale actualité, car on discutait beaucoup à l'époque autour de sa doctrine entre Latins et Grecs tant sur le continent que dans les possessions vénitiennes.

[2] Il s'agit vraisemblablement de l'expédition qui se préparait alors contre les Vénitiens de Crète. (Cf. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, III, Paris, 1844, 59) ou de la campagne de Transylvanie. (*Ibid.*, 63).

[3] Parthène IV qui sut traverser cette mauvaise passe et garder son siège jusqu'à fin juin 1662.

[4] La photographie du dossier ne porte à nouveau pas de cote. Au sommet du feuillet se lit cette indication chronologique: 16 décembre 1659, dont les deux premiers éléments sont rayés. De toute manière le document appartient donc à cette année.

www.cimec.ro

Athanase dont la profession de foi a été déposée pour examen. Le requérant estimant en toute sincérité que celle-ci suffisait pour le tenir pour catholique, n'a pas hésité à recevoir de lui la consécration épiscopale pour le siège de Durazzo.

La question se présente à lui maintenant sous son véritable aspect et c'est pourquoi il sollicite l'absolution de toutes les censures et suspenses encourues de ce fait.

Illustrissimi e Reverendissimi Signori,

Simeone Lascari [1] constantinopolitano, devotissimo oratore del l'Excellenze Vostre, espone che, essendosi trasferito in Ocrida, ridusse Atanasio Patriarca della Prima Giustiniana all'ubbidienza e ricognitione di questa S. Sede Apostolica inducendolo à far la professione della fede cattolica [2], la quale si è presentata alla S. Congregatione de Propaganda e stimando che questo bastasse perchè potesse veramente giudicarsi cattolico e come tale communicar con lui, non hebbe difficoltà di recever dal medesimo la consecratione per l'Arcivescovato di Durazzo e con questa buona fede hà proceduto sin hora. Ma perche al presente intende ch'era prima necessario che fusse la professione della fede presentata et approvata da questa Santa Sede et esso accettato nel gremio della Chiesa cattolica, humillissimamente supplica l'Excellenza Vostre à predonargli benignamente l'errore commesso per mera ignoranza et impetrargli dalla Santità di Nostro Signore l'assolutione da ogni sospensione e dispensarlo à caverla, acciò libramente possa essercitare l'ordine e funtioni episcopali che il tutto riceverà dalla begnignità dell'Excellenze Vostre. Quas Deus.

Sans date ni signature.

4. BREF D'ALEXANDRE VII AU PATRIARCHE ATHANASE

1660, 4 septembre. Rome.

Original: Archiv. Vatican. Epistulae ad principes t. 64 f. 94.

Edition: Stoudion, 1913 (pp. 11 et 12 du tiré à part).

Peine que cause au pape l'état misérable de la Grèce jadis si florissante. Adoucissement qu'y a apporté la nouvelle du retour

[1] Malgré le ton impersonnel de la supplique, la présente ne doit avoir d'autre auteur que Siméon lui-même, que la lettre précédente montrait en route pour Rome.

[2] Texte ci-dessus, n. 1.

www.cimec.ro

d'Athanase à l'unité catholique. Accueil favorable fait à son envoyé, Syméon Lascaris, métropolite de Durazzo. Alexandre VII le renvoie, sûr qu'il témoignera auprès d'Athanase des marques de bienveillance dont il a été honoré. Exhortation à poursuivre dans la voie où il s'est engagé et certitude qu'ainsi Dieu pourvoira amplement dans sa miséricorde à la situation spirituelle et temporelle de son Eglise.

Venerabili Fratri Athanasio, Archiepiscopo Primae Iustinianae, Patriarchae Achrideno, etc.

Alexander Papa VII

Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem.

Graves, etsi non insuetos, moerores ingerit animo pontificio frequens recordatio miseriarum quae tamdiu florentissimas quondam Graecorum ecclesias afflictas, et iam pene confectas exagitant. Hos autem non parum lenire potuit gaudium, quo Fraternitas tua literis et missa legatione Nos impertivit, debitum obedientiae tributum Apostolorum Principi ac Nobis humiliter et religiose persolvens; nam te profecto Ecclesiae, vetusta nobilitate, amplis iurisdictionis finibus, et antiquis ac praecipuis huius Sanctae Sedis privilegiis longe clarissimae Praesulem, plene cognita veritate ad communionem Nostram rediisse magnopere laetati sumus, utque praeclarum exemplum, benedicente Domino, plurimi sequi velint, futurum sane speramus. Venerabilem igitur Fratrem Simeonem, Dyrrachii Dalmatiaeque Metropolitam huc a te legatum eximia charitatis paternae significatione prorsus exceptimus et audivimus; tum amanter et favorabiliter, quantum in Domino fieri potuit, expeditum dimisimus; nec dubitamus, quin tibi magnitudinem benevolentiae et sollicitudinis, qua tenemur de rebus vestris, ample luculenterque testetur. Reliquum est ut quo studio et pietatis zelo tuae multorumque salutis opus aggressus es, et rem incomparabilis meriti gloriaeque pro virili constanter urgeas ac in dies provehas. Etenim si pia mens haec atque voluntas, quam ostendisis, firma vobis et stabilis in huius petrae soliditate permanserit, confidimus utique ut misericordiarum Pater Deus, qui facit mirabilia magna solus, tandem placatus et in benedictionem dulcedinis praeveniens, nova et adhuc uberiora gaudia Nobis de rebus cum spiritualibus tum temporalibus vestris in melius conversis praebiturus benigne sit; quod ab eius infinita clementai

www.cimec.ro

summis precibus postulamus. Interim Fraternitati tuae, quam paterne complectimur, Apostolicam benedictionem ex omni corde affectu perquam benevolenter elargimur.

Datum ut supra [1].

5. BULLE D'ALEXANDRE VII

1660, 6 septembre. Rome.

Original: Propaganda, Scritture riferite, vol. 300, f. 41 r.

Edition: Orientalia Christiana, XXII, 1936, 138, 139 (G. Hofmann).

Le pape confirme Syméon Lascaris, élevé à l'épiscopat par le patriarche d'Ochrida Athanase, dans sa qualité et sa charge de métropolite de Durazzo.

Alexander PP. VII.

Ad futuram rei memoriam.

Ecclesiae catholicae per universum orbem diffusae regimini divina dispositione praesidentes, in eam praecipue curam sollicitis studiis incumbimus, ut Christi fideles iugi orthodoxorum antistitum industria in viam salutis dirigantur; unde ordinationes et consecrationes pastorum quorum charitatem et uigilantiam Dominico gregi praesidio utilitatique fore in Domino speramus, libenter cum a Nobis petitur, apostolici muniminis patrocinio communimus.

Cum itaque sicut venerabilis frater Simon Lascaris archiepiscopus Dyrrachinus Nobis nuper exponi fecit, ipse alias a venerabili fratre archiepiscopo Ocridensi in archiepiscopum Dyrrachinum institutus, ordinatus, et consecratus fuerit: Nos eundem Simonem de cuius charitate, fide, pietate, doctrina, et catholicae religionis zelo plurimum in Domino confidimus, specialis favore gratiae prosequi volentes, et a quibus excommunicationis, suspensionis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris, et poenis a iure vel ab homine quauis occasione vel causa latis, si quibus quomodolibet innodatus existit [2], ad effectum praesentium dumtaxat consequendum harum serie absoluentes et absolutum fore censentes, suppli-

[1] On remarquera l'emploi dans l'adresse du terme patriarche auquel répond dans le corps même du document l'expression: amplis iurisdictionis finibus. Le bref précédent Duci Mantuae, porte la date: Romae, apud sanctam Mariam Maiorem, sub annulo Piscatoris, die 4 septembris 1660, Pontificatus Nostri anno sexto.

[2] Existat?

www.cimec.ro

cationibus eius nomine Nobis super hoc humiliter porrectis, inclinati, de venerabilium fratrum nostrorum S.R.E. cardinalium negotio propagandae fidei praepositorum consilio, institutionem, ordinationem et consecrationem dicti Simonis in archiepiscopum Dyrrachinum a memorato archiepiscopo Ocridensi, sicut praemittitur factas auctoritate apostolica tenore praesentium confirmamus, et approbamus omnesque et singulos iuris et facti defectus, si qui desuper quomodolibet interuenerint, supplentes, ac easdem institutionem, ordinationem, et consecrationem, quatenus opus sit, conualidamus, et ipsum Simonem de nouo in archiepiscopum Dyrrachinum, itidem quatenus opus sit instituimus.

Non obstantibus praemissis, necnon apostolicis, ac in universalibus prouincialibusque et synodalibus conciliis editis generalibus vel specialibus constitutionibus et ordinationibus, et quatenus opus sit, quibusuis etiam iuramento confirmatione apostolica vel quauis firmitate alia roboratis, statutis et consuetudinibus, priuilegiis quoque indultis et litteris apostolicis in contrarium praemissorum quomodolibet concessis, confirmatis, et innouatis. Quibus omnibus et singulis illorum tenore praesentium pro plene et sufficienter expressis habentes illis alias in suo robore permansuris ad praemissorum effectum hac uice dumtaxat specialiter et expresse derogamus, coeterisque contrariis quibuscumque.

Datum Romae apud S. Mariam maiorem sub annulo Piscatoris die vj septembris MDCLX, Pontificatus Nostri anno sexto.

S. Ugolinus

Lectures fautives de l'édition: l.8 Dyrrachius, l.10, 22 et 27 Dyrrachium, l.13 et l.31 quibusve, l.17 consequenti, l.18 suppositionibus pour supplicationibus, l. 20 Fide, l.21 Simeonis, l.25 supplemus, l.26 Simeonem, l.29 venerabilibus pour universalibus, l.38 caeteris.

6. LETTRE DE LA PROPAGANDE AU PATRIARCHE ATHANASE

1661, 31 décembre. (Rome).

Copie: Propaganda, Lettere di Servia, vol. 40, première partie, fin. Inédit.

Regrets du pape qu'Athanase ait abdiqué et se soit donné un successeur (Bessarion de Stroumnitza); espoir que celui-ci marchera

www.cimec.ro

sur ses traces. Bénédiction apostolique. Voyage à Rome projeté à différer comme risqué et inopportun. Voeux.

Domino Athanasio archiepiscopo Achrideno [1]
die 31 decembris 1661

Quod illustrissima Dominatio tua pastorale istius Ecclesiae onus deposuerit [2] et in dominum Bessarionum Strumnezam [3] metropolitam transtulerit, ut scribis, non absque dolore ab hac Sancta Sede exceptum est. Tui enim zeli benevolentiaeque propensionis erga Ecclesiam catholicam magnum iam habuerat argumentum, sperabatque in dies cum fidei emolumento nova semper audire de quibus magis gaudere posset. Conscientiae tamen illius puritas, catholicaeque unionis desiderium quae asseris te impulisse ad eundem in successorem tuum tibi eligendum spem ingerunt secuturum ipsum tua vestigia sicque brevi ea quae pie admodùm pro Dei gloria exorsus es strenuè promoturum ac profecturum.

Interim sicut Sanctitas Domini Nostri benedictionem Illustrissimae Dominationi tuae benignè impertitur, sic et ipsum paternè semper amplectetur ubi dilectionis suae signa, uti et tu fecisti, exhibebit. Caeterum quod ad adventum Illustrissimae Dominationis tuae ad Urbem attinet, libenter Sanctitas Sua et Eminentissimi Patres te coram amplexarentur nisi gravis aetas (quae, uti scribis, ut Ecclesiae nuncium diceres tibi suasit), itineris incommoda necnon praeiudicia quae inde nedum monasterio cuius regimen assumpsisti, verumetiam omnibus istius dioecesis catholicis timeri possunt aliud suaderent cogantque Sanctitatem Suam ad te ab eo capessendo avertendum.

Maneat itaque Illustrissima Dominatio tua diu incolumis ad solamen tuorum et nostrorum, certò sciens iugem hic in orationibus tui haberi memoriam et quicquid spirituale tui ac tuorum bono conferre dignoscetur semper prompto animo praestandum fore.

Sans signatures.

[1] Une note de Mgr Petit signale une autre lettre au même en latin du 27 juin 1660 sous cette référence: Lettere di Albania, vol. 39, f. 19 v.

[2] La copie porte l'inepte *deprouerit*.

[3] Inconnu des listes établies par L. Petit dans *Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople*, VI, 1903, 96—98; par Snjegarov, *Ochrida*, 251 et Péchayre, *Ochrida*, 319, 320. En revanche, la donnée de cet acte permet de compléter sûrement une signature de février 1653 lue: Στρουμνίτζης ['A]ρι[στόβουλος]; cf. Gelzer, *Kodex*, 87. Il faut, de toute évidence suppléer: +ὁ Στρ. [Βεσσα]ρί[ωνος]. On a vu ci-dessus (p. 12), que le successeur réel fut autre, Ignace de Bodéna.

www.cimec.ro

7. CERTIFICAT D'ATHANASE EN FAVEUR DE SYMÉON DE DURAZZO

1662, 11 mai. La Chimère.
Traduction [1].
Inédit.

Peines prises et persécutions endurées par Syméon, métropolite de Durazzo, pour prêcher la foi catholique; conversion d'Athanase fruit de ses efforts. Chassé par les Turcs de son siège continue à la Chimère un ministère dont le succès émerveille Athanase, qui rend témoignage à son zèle pour la cause de l'Eglise catholique et à son dévouement au service du roi d'Espagne. Telle est la vérité et la présente lettre patriarcale a pour but de la confirmer.

Athanasio par misericordia di Dio arcivescovo della prima Giustiniana e patriarcha d'Achridonia, Servia, Bulgaria, Albania, seconda [2] Macedonia, Ponte occidentale.

Si come è il doverè che luchi la lucerna sopra il monte secondo la parola del Signore e osi mi parve esser dovere che non si traccino l'opere dall'Illustrissimo metropolita di Durazzo e Dalmatia Simeone Lascari fratello e concelebrante nostro e le virtù e buone opere per la Cattolica fede, come appo noi fece conunirsi con le sue esortationi con la Santa Chiesa Romana, essendo che prima non haveva informatione di ciò particolarmente comè non mancò come un apostolo convertire anime in ogni città e villà per dove passò Conforme noi con i proprij occhi habbiamo visto nella città di Cimarra e circonvicine dove noi venissimo per abboccarsi con detto metropolita particolarmento con haverli posti in strada con governo di giustitia per il che da i Turchi invidiato fù privato della sua diocese che noi li dessimo non per altro se non per il servitio dell'Apostolica e Romana Sede e per servitio della Cattholica Maestà rè di Spagna [3]. Tra-

[2] Aucune indication de cote sur les photographies, mais seulement celle des feuillets: 314 et 315 r. Au sommet de chaque page, la date: 3 julij 1663.

[2] Dans le ms.: 2da.

[2] Comme le relève le rapport déjà cité de l'évêque de Muzacchia Stanilas, (*Bessarione, loc. cit.*, 445, 447), les Cimariotes étaient restés indépendants de toute domination étrangère, mais les progrès des Turcs menaçaient leur liberté. Paul V demanda au roi d'Espagne Philippe IV (+1665) de pourvoir la province d'armes et munitions. Il s'ensuivit une série d'actions sur terre et sur mer conduites par don Juan d'Autriche. Durant cette période, Syméon de Durazzo eut l'occasion d'approcher et de servir les Espagnols. Ceci explique son voyage à Madrid et les bénéfices dont le combla Sa Majesté Catholique. Voir ci-dessus.

www.cimec.ro

lasciamo li pericoli chè passò per la predicatione evangelica e catholica fede.

E perciò la Mediocrità Nostra determina e scrive la presente di propria volonta acciò apparischino appresso ad ogni uno le sue fatighe et opere et in confirmatione della verità sottoscriviamo con proprio pugno e suggelliamo con il patriarchale suggello.

Data in Cimarra appresso il nostro Palazzo, anno a Nativitate 1662, 11 di maggiò.

Il Patriarca d'Achridonia Athanasio.

Io d. Onofrio Costantini missionario della S. Congregatione de Propaganda Fide nella provincia di Cimarra fede come la presente attestatione tradotta da me dal greco nel italiano e stata fatta dal beatissimo patriarcha Achrideno per l'Illustrissimo metropolita di Durazzo vicario apostolico in questa provincia di Cimarra ove ero presente e sottoscritta di mano propria datta in Cimarra li 6 di giugno 1662. Io disopra d. Onofrio Constantino.

Noi Arcadio per misericordia di Dio vescovo d'Hispachia faciamo ampla et indubitata fede come la presente attestatione e stata fatta dal beatissimo patriarca Athanasio Acrideno et interpretato del reverendo signore d. Honofrio Constantini missionario della sacra Congregatione de Propaganda Fide. Tutto questo in presenza nostra e di quanto contiene il tutto confirmo et attesto et per fede di ciò habbiamo fatto la presente sottoscritta colla nostra propria mano e sigillata col nostro, proprio sigillo.

Data in Cimarra le 6 di luglio 1662.

Arcadio vescovo de Hispathia et Musachia.

Io d. Anastasio Constanzo affirmo ut supra et scrivo di propria manu.

Suivent f. 315 r l'attestation du notaire de Lecce Pomponio Nicolisio (30 mai 1663) et la confirmation de celle-ci par lettre de l'évêque de Lecce Luigi Pappacoda en date du 31 mai 1663.

8. LETTRE DU PATRIARCHE ATHANASE A ALEXANDRE VII.

1662, 15 mai. La Chimère.

Original [1].

[1] La cote n'a pas été relevée. Il s'agit de toute façon des *Scritture riferite* et de l'un des volumes 299, 300 ou 301; le feuillet est, par contre, assuré: 262 r et v. Au sommet du recto la date d'enregistrement: *17 julij 1662*.

www.cimec.ro

Inédit.

Le métropolite de Durazzo Syméon l'a amené au catholicisme. Il se réjouit que le prélat soit à nouveau de retour à la Chimère. Comme il ne lui est pas loisible de venir jusqu'à Ochrida, c'est Athanase qui s'est déplacé et est venu aux nouvelles et prendre un supplément d'instruction religieuse. Athanase a démissionné et le synode a élu à sa place un candidat de son choix, le métropolite de Bodéna Ignace. Avec le consentement de tous, le patriarche démissionnaire s'est réservé pour sa subsistance quelques évêchés. Il n'attend qu'un ordre pour aller à Rome faire acte d'obédience. Son désir serait de mourir auprès de Sa Sainteté.

Τῷ μακαριωτάτῳ καὶ ἁγιωτάτῳ πατρὶ μεγίστῳ καὶ ἡμετέρῳ ἐν Χριστῷ Ἀδελφῷ κυρίῳ Ἀλεξάνδρῳ τῷ ἑβδόμῳ τοποτιριτῇ τοῦ ζῶντος Ἰησοῦ καὶ διαδόχῳ τοῦ πρωτοκορυφαίου Πέτρου ὑγιαίνειν.

L. S.[1]

Ἡ θείαις διδαχαῖς καὶ προτρεπτικαῖς διδασκαλείαις τοῦ αἰδεσίμου ἡμῶν ἐν Χριστῷ ἀδελφῷ κυρίου Συμεὼν μητροπολίτου Δυῤῥαχίου καὶ Δαλμάτων[2] ἐδώκασι τὰ σημεῖα τῆς ὀρθοτάτης θεοσεβείας, τὰ ὁποῖα ἐξαπλώθηκαν εἰς ὅλα μας ἐτοῦτα τά μέρη· ὅμως ἐγὼ ὄντας καὶ νὰ γνωρίσω ἀπ' ἐκεῖνον τὴν ἀληθεστάτην σοφίαν τῆς καθολικῆς τε καὶ Ῥωμαϊκῆς Ἐκκλησίας, ἀλλὰ καὶ τοιοῦτον εὐεργέτημα πρῶτος μὲν ἀπὸ τὸν κύριον ἔλαβα, ἔπειτα δὲ ἀπὸ τὴν σὴν Ἁγιότητα ὡς ἐνεργέστατον αἴτιον τῆς παρ' ἐκείνου προκοπῆς καὶ ἀγαθῆς προαιρέσεως καὶ πάλιν τῶρα μὲ τὴν δευτέραν ἔλευσιν ἐκείνου εἰς τὴν ἐπαρχίαν Χειμάῤῥας ἐχάρη τὸ πνεῦμά μου κατὰ πάντα, καὶ μὴ δυνάμενος νὰ ἔλθῃ εἰς τὰ μέρη τῆς Ὀχρίδου διὰ τὸν φόβον, ὁποῦ ἁρμόζει νὰ ἔχῃ καθεὶς πιστὸς ξένος ἀπὸ τοὺς Ἀγαρηνούς, διὰ τοῦτο ἐπαρακινήθηκα ἀτός μου τὴν τόσην ὁδηπορίαν νὰ κάμω καὶ ὁμοίως εἰς τέλος νὰ φέρω τὸν ἐμὸν πόθον, ὁποῦ ἐκράτου εἰς τὸ νὰ δώσωμεν τὸν ἔνθεον ἀσπασμόν·

[1]) Le patriarche fait usage, pour sceller les diverses pièces de ce dossier, d'un sceau de deux types différents en raison du motif central, qui comprend ici une légende en turc, et là une aigle bicéphale, de face, essorante, stylisée, dans un cercle inscrit. Le second cercle borde un motif ornemental fait d'entrelacs. En bordure du flan, servant d'exergue, la signature du patriarche:
+Ἀθανάσιος ἐλέῳ Θ(εο)ῦ ἀρχιεπίσκοπος Ἰουστιάνης (sic) Αχριδῶν.

[2] Sur ce titre contesté par de Rubeis voir supra p. 7 sqq.

[3] Le métropolite de Durazzo revenait de Rome (cf. supra, p. 13) à la Chimère avec une nouvelle qualité, celle de vicaire apostolique pour l'Albanie.

www.cimec.ro

ἦλθα καὶ ἐγνώρισα ἄνδρα Θεοῦ διὰ τὸ παρ' αὐτοῦ φιλοσοφεῖν καὶ κατορθῶσαι τοσαύτας ψυχὰς εἰς ὁδὸν κ(υρίο)υ. Δόξα τῷ παναγάθῳ Θεῷ, ἐπειδή μας εὐεργέτησε τόσον ἐδέχθηκα καὶ τὰς θείας Γραφάς, ἅμα καὶ εὑπρεπῆ δῶρα τῆς σῆς Ἁγιότητος καταφανέστατον δῶρον καὶ φανερώτατον σημεῖον τῆς ἑαυτοῦ ἀγάπης πρὸς τὴν ἐμὴν μετριότητα· ἐγὼ δὲ προθύμως ὡς ταπεινότατος δοῦλος καὶ ἐν Χριστῷ ἀδελφὸς ἀνταποκρίνομαι μὲ τόσην εὐχαρίστησιν ὅσην τὸ πρέπον ἐπιζητεῖ ἀκαταπαύστως νὰ δεηθῶ τοῦ εὐεργετοῦντος Κυρίου διὰ νὰ μακροβιώσῃ τὴν σὴν Ἁγιότητα εἰς πολλὰς ἐτῶν περιόδους, μήτε λήθη ἔλθει μου θέλει τῶν τοσούτων χαρίτων· μάλιστα καὶ τοιαύτην γνώμην ἔχω αὐτόθι ἐλθεῖν διὰ τὸ δέχεσθαί με τὴν θείαν καὶ ἱερὰν εὐλογίαν τῆς σῆς μακαριότητος καὶ εὐκόλως ἐλπίζω ν'ἀποτελειώσω τοιοῦτον ἔργον. ἐπειδὴ καὶ θεληματικὴν παραίτησιν ἔκαμα τῆς πατριαρχικῆς καθέδρας διὰ νὰ ἐλευθερωθῶ ἀπὸ τοσούτους βασάνους, τυραννίδας καὶ ἀβανισμοὺς τῶν τολμηρῶν ἐχθρῶν τῆς ἡμετέρας πίστεως· διότι ἔκαμα μερικὴν σύνοδον καὶ ἐκ τοῦ ἐμοῦ θελήματος καὶ συντρέξεως τῶν ἐπιλοίπων ἐμῶν ἀδελφῶν μητροπολιτῶν τε καὶ ἐπισκόπων ἐψηφίσθη εἰς τὸν θρόνον Ἰγνάτιος ὁ Βωδωνῶν ἀρχιεπ(ίσκοπ)ος μόνον συνοδικῶς καὶ ἐξ ἰδίας προαιρέσεως πάντων τῶν ἀρχιερέων ἐδέχθηκα τινὰς ἐπισκοπὰς διὰ τὸ ζῆν με χωρὶς τοσούτων φροντίδων ὅτι προβεβηκός εἰμι τὴν ἡλικίαν, ἁγιώτατε Πάτερ, καὶ τὴν ἀναπαγήν μου ἐπιζητῶ. Ὅθεν πρόχειρος εἶμαι εὐθὺς νὰ ἔλθω· ἐπιδέχομαι τὸ μόνον πρόσταγμα τῆς σῆς Ἁγιότητος διὰ νὰ δώσω τὴν προσήκουσαν ὑποταγήν, καὶ νὰ εὐφρανθῇ ἡ ψυχή μου εἰς τὴν παρουσίαν της. Παράκαλῶ γοῦν τὸν ζωοδότην αὐθέντην νὰ μὴν μ' ἀφήσῃ νὰ παραδώσω τὸ πνεῦμά μου παρ' εἰς τὰς ἱερὰς χεῖρας τῆς σῆς μακαριότητος τὰς ὁποίας δουλικῶς καὶ μετὰ πάσης εὐλαβείας καὶ ταπεινοσύνης φιλῶ καὶ δίδω τὸν ἔνθεον ἀσπασμόν.

Ἀπὸ Χειμάῤῥαν ιε' ματου ,αχξϐ'.

Τῆς σῆς μακαριότητος,

\+ ὁ πρώην Ἀχριδῶν Ἀθανάσιος
δοῦλος καὶ ἀδελφὸς ἐν Χ(ριστ)ῷ.

9. LETTRE D'ATHANASE AUX CARDINAUX DE LA PROPAGANDE

1662, 15 mai. La Chimère.

Original [1].

Inédit.

Annonce de son passage au catholicisme dû aux enseignements de l'actuel métropolite de Durazzo Syméon. Annonce de la démis-

[1] A nouveau pas de cote, mais indication du feuillet 258 r et v.

www.cimec.ro

sion qu'il a donnée de sa charge de patriarche d'Ochrida. Sa venue à la Chimère pour rencontrer Syméon de Durazzo, empêché de venir à Ochrida. Zèle apostolique du prélat. Recrues pour le Collège grec et nécessité de doter le pays d'ouvriers capables et instruits.

Τοῖς πανιερωτάτοις καὶ αἰδεσιμωτάτοις ἡμῶν ἀδελφοῖς κυρίοις καρδινάλιος τοῦ ἀποστολικοῦ καὶ καθολικοῦ θρόνου ταις τικης[1] ἱερᾶς συνάξεως εὖ πράττειν.

(L. S.)

Συντρέχω προθύμος εἰς τοὺς κόλπους τῆς ἀληθεστάτης μου μητρὸς τῆς καθολικῆς Ἐκκλησίας καθὼς οἱ πάλαι καὶ πρώην μου ἀδελφοὶ φίλτατα τέκνα ἐφανερώθηκαν καὶ τοῦτο διὰ τὰς διδαχὰς καὶ διδασκαλίας τοῦ αἰδεσίμου ἐμοῦ ἀδελφοῦ κυρίου Συμεὼν μητροπολίτου Δυρραχίου καὶ Δαλμάτων κατὰ τὴν εἴδησιν τῆς ἡμετέρας ὁμολογίας τῆς ὀρθοδόξου πίστεως. Εὐχαριστῶ γοῦν τὸν εὐσπλαγχνοῦντα Κύριον, ἐπειδὴ ἡ ὑμετέρα πανιερότης φωτοδότως ἐφέρθη καὶ ἐσκότρεξε τοιοῦτον ἄξιον καὶ ἅγιον ἄνδρα νά μας στείλῃ διὰ σωφρόνησιν τῶν τοσούτων ἀπολυμένων ψυχῶν δῶρον ἄξιον πεμπόμενον ἀπὸ τὴν ἀγαθότητα τοῦ ἁγιωτάτου ἐμοῦ ἀδελφοῦ πατρὸς μεγίστου Ἀλεξάνδρου τοῦ ἑβδόμου καὶ ἀπὸ τὴν πάνσοφον φροντίδα τῆς ὑμῶν[2] πανιερότητος καθὼς καὶ τὰς εὐχαριστίας ἔκαμα μὲ τὴν ἔλευσίν του αὐτόθι καὶ τὴν ἐμὴν γνώμην ἐκοινώνησα εἰς τὰ πάντα.

Τῶρα βαρεμένος ἀπὸ τοσούτους βασάνους καὶ τυραννίδας τῶν ἀλοπίστων παραίτησιν θεληματικὴν ἔκαμα τῆς πατριαρχικῆς καθέδρας καὶ μόνον ἐδέχθηκα τινὰς ἐπισκοπὰς διὰ τὸ ζῆν με ἡσυχῶς· ὅμως καὶ διὰ ταῦτα ἐλπίδα πρὸς Κύριον ἔχω αὐτόθι ἐλθεῖν καὶ ἀσπασθῆναί με τὸν ἁγιώτατον ἀδελφὸν καὶ παρ' ἐκείνου λαβεῖν τὴν θείαν εὐλογίαν. Ἔπειτα εἶδα ὅτι ὁ ἐμὸς ἀγαπητὸς αἰδέσιμος Δυρραχίου διὰ τὸν φόβον ἀπὸ τοὺς Ἀγαρηνοὺς ἀδύνατόν του ἦτον νὰ ἔλθῃ πρός με καὶ ἐγὼ ἐλευθερωμένος ἀπὸ τὰς πατριαρχικὰς φροντίδας ἐκίνησα νὰ τὸν εὕρω πειθούμενος πάλιν ν' ἀπολαύσω τὰς ἁγίας του διδαχὰς καὶ διὰ νὰ ἔχω μερικὴν εἴδησιν ἀπὸ τὴν ἀποστολικὴν καθέδραν. Ἐδῶ ἐγνώρισα ἄνδρα Κυρίου καὶ κατὰ δύναμιν αὐτοῦ ποιεῖν τὰ πρὸς κατόρθωσιν ψυχῶν εἰς δόξαν θεοῦ· καὶ ἐπειδὴ κρυφῶς ἦλθα δέν μου ἐγίνετο δυνατὸν μετ' ἐμοῦ νὰ φέρω τοὺς παῖδας ὁποῦ ἡ ὑμετέρα πανιερότης παρακινᾷ καὶ θέλει εἰς φροντιστήριον νὰ στείλωμεν διὰ νὰ πληρωθοῦσι τὰ ἔνθεα

[1] Ce mot est raturé et indéchiffrable ainsi que l'article précédent. Le copiste écrivit d'abord autre chose.

[2] Le copiste a d'abord écrit: ἡμῶν qu'il a corrigé mais trop peu nettement.

www.cimec.ro

προστάγματά των καὶ αὐτοὶ νὰ γεμισθοῦσιν ἀπὸ σοφίαν καὶ κατὰ Χριστὸν ἤθη καλὰ κἂν πασχίσει θέλω τοιοῦτον θεάρεστον ἔργον εὐθὺς
30 νὰ ἔλθῃ εἰς τέλος ὅτι οἱ τόποι ἐτοῦτοι στερισμένοι εἶναι ἀπὸ διδασκάλους διὰ τὸ ἔμποδον ἀπὸ τοὺς ἐχθροὺς τῆς ὀρθοδόξου ἡμῶν πίστεως. Δέομαι οὖν τοῦ ζῶντος ἐσταυρωμένου νὰ μακροβιώσῃ τὴν ὑμῶν πανιερότητα καὶ ἀσπασίως καὶ ὡς ἀδελφὸς ἐν Κ(υρί)ῳ δίδω τὸν ἔνθεον
35 ἀσπασμόν.

'Απὸ Χειμάῤῥα ιε' μαΐου ,αχξθ'.

Τῆς ἡμῶν πανιερότητος

ἀγαπητὸς ἐν Χριστῷ ἀδελφὸς.

+ ὁ πρώην 'Αχριδῶν 'Αθανάσιος

(L. S.).

10. COPIE AUTHENTIQUE DE LA LETTRE D'EXCOMMUNICATION DU MÉTROPOLITE DE JANINA CALLINIQUE

1662, août 1-er. La Chimère.

Inédite.

Au clergé et aux fidèles de l'éparchie de la Chimère.

Ce n'est pour personne une nouveauté que circulent de par le monde des hommes pervers, corrupteurs de la vraie foi du Sauveur. Or, en nous en prévenant, ce même Sauveur a commandé de les fuir comme des loups sauvages. Entre tous, il faut éviter le métropolite de Durazzo, qui, trahissant la foi et l'Eglise de ses pères, ose venir paître un troupeau qui n'est pas à lui, celui de la Chimère. Que l'on se garde de son enseignement novateur, de sa feinte humilité, de ses prétendus jeûnes, de sa pauvreté simulée, d'une sainteté qui est du diable. C'est un autre Judas qui a vendu pour de l'argent la foi de ses ancêtres et s'en va disant qu'il n'y a pas de différence entre l'Eglise du pape et l'Eglise d'Orient. Lui, l'excommunié, il a converti à l'obéissance du pape nombre d'évêques grecs.

[1] Seule cote repérable: fol. 228 r.—231 r. Au sommet des feuillets, la date: 4 octobre 1662.

Suit une quadruple attestation, de fond identique, en grec par Athanase en italien par les évêques Syméon Lascaris de Durazzo et Arcadius d'Hyspachia et Muzacchia, et le missionnaire de la Propagande Onuphre Constantini. La signature des prélats est seule autographe; Onuphre copie sa déclaration et signe de sa main. En marge deux sceaux, l'un d'Athanase et l'autre, de type occidental, quoique ayant l'aigle bicéphale, de l'un des deux évêques.

www.cimec.ro

Dès lecture de la présente, tous les fidèles, tout le clergé de la Chimère et de Drimades et d'ailleurs sont obligés de chasser de partout le métropolite de Durazzo comme un nouveau Judas. Personne ne doit avoir recours à son ministère ni avoir part à son enseignement, ni même le saluer ou répondre à son salut. Il est retranché de la société chrétienne comme apostat d'abord et ensuite comme ennemi de la foi. Le patriarche oecuménique, dûment informé de son cas, ne va pas tarder à l'excommunier solennellement. Quiconque désobéira au présent ordre et entretiendra avec l'intrus le moindre rapport, même de civilité, partagera son excommunication ou sa déposition. Suivent une longue suite d'imprécations.

Tout ce qu'il dira ou fera à l'avenir sur toute l'étendue du diocèse devra être tenu comme nul et non avenu. De même on devra éviter ses collaborateurs, les faux docteurs formés et instruits au Collège grec de Rome, où se forgent les armes employées contre l'Eglise orthodoxe. Anathème à leurs faux dogmes, à ceux surtout dont les fidèles ont été victimes et qui sont répandus parmi eux. Ces collaborateurs du diable envoyés par le pape pour la ruine de la foi orthodoxe sont bourrés d'argent qui leur vient de Rome par la Pouille. L'un des plus notoires et des plus dangereux est Hilarion Kigalas le Chypriote; d'autres sont reconnaissables à l'habit des moines orientaux qu'ils endossent pour mieux dissimuler leur hypocrisie. Il faut les fuir comme le commandent saint Paul (Rom. XVI 17, 18, Cor. XI 13—15, Philipp. III 2, Coloss. II 8, Tim. II 3, 8—9, Tit. I, 11), saint Pierre (Petr. II, 2) et les Actes des Apôtres (XX, 29—31).

Des feuilles séparées accompagnent cette lettre. On y a dressé le catalogue de ce qui sépare les papistes de la communion orthodoxe. On en a fait des copies où l'on pourra voir comme en autant de miroirs leurs sentiments cachés, où l'on pourra aussi se rendre compte des dogmes qu'ils enseignent. Que les Cimariotes y portent attention, car leur province n'a pas bonne réputation au Patriarcat. Ils y remédieront en restant fermes dans la foi d'une Eglise qui compte bien plus de saints que celle des papistes. La couronne des élus est assurée à leur fidélité que le métropolite bénit des deux mains.

Cette lettre devra être lue en public et en particulier, dans toutes les réunions des fidèles à la Chimère, à Bounoi et à Drimadès et sur toute l'étendue de l'éparchie sous peine de déposition et d'excommunication.

www.cimec.ro

Signée par le métropolite de Janina Callinique et son suffragant de la Chimère et Delbinos Séraphin.

Μητροπολίτης Ἰωαννίνων Καλλίνικος

Ἐντιμώτατοι κληρικοί, εὐλαβέστατοι ἱερεῖς, χρησιμώτατοι ἄρχοντες τῆς ἐπισκοπῆς Χειμάῤῥας, τέκνα ἐν Κυρίῳ ἀγαπητὰ τῆς ἡμῶν ταπεινότητος, χάρις εἴη ὑμῖν καὶ εἰρήνη καὶ ἔλεος παρὰ Θεοῦ παντοκράτορος, εὐχὴ καὶ εὐλογία.

Δὲν πρέπει ὡς πρᾶγμα νέον νὰ φανῇ καὶ νομισθῇ τὸ νὰ εὑρίσκονται εἰς τὴν σύμπασαν γῆν διεσπαρμένοι οἱ πλανῶντες καὶ πλανόμενοι, πλάνοι τῆς ἀληθοῦς λέγω τοῦ Σωτῆρός μας πίστεως καὶ τῶν αὐτῆς ὀρθοδόξων δογμάτων ἀποστάται, ἀκριβῶς τὴν ἀπώλειαν ἐπιμελούμενοι τῶν τῆς καθολικῆς Ἐκκλησίας προβάτων, ὡς ψευδόχριστοι στελλόμενοι παρ' αὐτοῦ τοῦ πατρὸς αὐτῶν διαβόλου εἰς τὸ εἰ δυνατὸν καὶ τοὺς ἐκλεκτοὺς ἀποπλανῆσαι ὅπου αὐτὸ τὸ δεσποτικὸν τοῦ Κυρίου μας. Τὴν φθοροποιὸν τούτων προβλέπων ὁρμὴν, ἐντολὴν ἡμῖν δέδωκεν ἵνα τούτους ὡς ἀγρίους λύκους, ὡς φθορεῖς, ὡς δαίμονας δρακοντοειδεῖς ἀποφεύγομεν, μάλιστα τὸν γόη αὐτὸν λεγόμενον Δυῤῥαχίου μητροπολίτην, τὸν δεινὸν τῆς πατριότου πίστεως καὶ Ἐκκλησίας ἀποστάτην, τὸν πλάνον καὶ ἀπατεῶνα ὡς κατὰ τὸ εὐαγγελικὸν ῥητὸν ὡς κλέπτης ἀπολέσαι καὶ θῦσαι ἐπιμελούμενος τὰ τῆς Χριστοῦ μου ποίμνης πρόβατα· αὐτὸς ὁποῦ παρανόμως, ὁ ἀνάξιος, εἰς ξένην ἀποτόλμησε ποίμνην νὰ μεταχειρισθῇ τὴν τοῦ ποιμένος ῥάβδον, εἰς τὰς τῆς Χειμάῤῥας λέγω ἐκκλησίας, καὶ λύων καὶ δεσμεύων τῶν ὁποίων ἡ διοίκησις ἀπὸ τὸν οἰκουμενικὸν καὶ μεγάλης Ἐκκλησίας ἐπιστάτην καὶ πατριάρχην εἰς τοῦ λόγου μου ἐπετάχθη, αὐτὸς ὁ λύκος, ὅστις ὡς σεσαπημένον μέλος ἀποκομμένος ὄντας ἀπὸ τὴν ἀνατολικὴν Ἐκκλησίαν καὶ ἀπόξενος καὶ γνώμῃ καὶ τρόπῳ ἄλλος Ἰοῦδας χρηματίσας ἀπόκτησεν ὁ λιμεών, καὶ ἐπιμελήθη εἰς μεγάλην τοῦ ποιμνίου φθορὰν καὶ ἐπαρχίας, εἰς ἐσᾶς λέγω τὰ εὐσεβέστατα καὶ κατὰ θεὸν προσφιλέστατά μου τέκνα, ἀνασκευάζωντας καὶ ἀνατρέπωντας τὰ εἰλικρινῆ καὶ εὔλογα τῆς Ἐκκλησίας μας ἀποστολικὰ δόγματα, ἐπεισάγοντας κατ' αὐτῶν τὰς νόθους τῶν τῆς Ἐκκλησίας μας ἐχθρῶν καὶ διδασκαλίας κρύπτωντας τὸ δαιμονιῶδες τῆς φθοροποιοῦ του καὶ δολερᾶς γνώμης, ὡσὰν μασκαρᾶς ἀπὸ τὸ προσωπεῖον τῆς κατὰ φαντασίαν ἀρετῆς μὲ μίαν λέγω πεπλανημένην ψευδοταπείνωσιν ἕνα σκυθρωπὸν καὶ χαμοβλεπὲς ἦθος, μὲ μίαν κατὰ τὸ φαινόμενον ἀναφαγίαν καὶ ἐγκράτειαν, μὲ μίαν ἄκραν

l. 2 Tit. II, 13.
l. 6 Cf. Ioan, VIII, 44.
l. 12-13 Ioan, X, 10.

www.cimec.ro

διαβόλου ἁγιοσύνην, μὲ μίαν προσπεποιημένην πτωχείαν ὁ κατὰ τὸν τρόπον ὑπερήφανος ἐωσφόρος, ὁ αἱμοβόρος ἀδηφάγος, ὁ πάσης ῥαδιουργίας ἔμπλεος, ὁ ὡς ἄλλος Ἰσκαριώτης Ἰοῦδας χρημάτων ἐραστής, διὰ τὰ ὁποῖα | χρήματα καὶ τὴν ἰδίαν τῆς πατρίδος πίστιν δὲν ἠσχήνθη 228 v
νὰ παραδώσῃ καθὼς καὶ ἄλλως πλανῶνται πρὸς τὴν γέενναν νὰ ὁδηγήσῃ ὁ ἄθλιος ἐξαπατιῶντας ὁ ἐπίβουλος καὶ παμπόνηρος ἐσᾶς τὰ τέκνα μου μὲ τὸ νὰ σᾶς λέγῃ ὅτι οὐδεμία διαφορὰ εἶναι ἀνάμεσα εἰς τὴν Ἐκκλησίαν μας καὶ πίστιν καὶ ἐκκλησίαν τῶν παπιστῶν, καὶ μάλιστα πῶς ὁ πάπας εἶναι μερικὸς προστάτης τῆς Ἐκκλησίας μας, ἐκεῖ ὁποῦ ἂν αὐτοῦ τοῦ πάπα ἦτον δυνατὸν εἴθελε βαληστίαν νὰ καύσῃ καὶ ἐμᾶς καὶ τὴν Ἐκκλησίαν μας. Τοὺς ἐναντίους μας δὲ πάλιν ἀπατῶν καὶ γελῶντας μὲ τὸ νὰ τοὺς λέγῃ ὁ ἄθλιος δολιόφρων πῶς ἐγύρισεν εἰς τὴν τοῦ πάπα ὑποταγὴν τόσους ἀρχιερεῖς ὀρθοδόξους τῆς ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας καὶ ἐμέ, ὁ ἐκ Θεοῦ παντοκράτορος ἀφωρισμένος καὶ ὑπ' ἐμοῦ τῷ ἀναθέματι παραδοθείς.

Καὶ τοῦτο ἔκαμεν ὁ κακὸς πλάνος διατὶ ἔτζι ὑπ' αὐτοῦ ἐγὼ ἱκετευθεὶς νὰ σᾶς ὁδηγήσῃ εἰς τὸ τῆς σωτηρίας μας καὶ νὰ σᾶς διδάξῃ τὰ τῆς πίστεώς μας μὴν ἰξεύρωντες ποτὲ πῶς νὰ εἶναι τέτοιος διάβολος ἀποστάτης ἀπὸ τὴν πίστιν μας καὶ ἐπειδὴ τοιοῦτος ἐχθρὸς τῆς αὐτῆς μας πίστεως καὶ Ἐκκλησίας ἀνατολικῆς ἐδοκιμάσθῃ φανεὶς κατὰ τὰ ἔξω τῆς ὑποκρίσεως τοῦ σχήματα πρὸς ἐσᾶς τὰ τέκνα μου φίλος, κατὰ δὲ τὰ ἔσω πῦρ καὶ δράκων ψυχοκτόνος. Ἐν πρώτοις, ὡς μητροπολίτης καὶ ἀρχιερεύς σας καὶ κατὰ Θεὸν φιλόστοργός σας πατήρ, σᾶς προστάσσομεν καὶ ὁρίζομεν ἀπὸ τὸν πρῶτον ὡς τὸν ὕστερον ὅτι εὐθὺς ὁποῦ τὸ παρόν μας γράμμα ἀναγνωσθῇ, ἤτε δημοσίως ἤτε ἐν μέρει, νὰ χρεωσθῆτε οἱ πάντες, νὰ ἀποδιώξετε καὶ ἀποβάλλετε ἀπ' ὅλαις σας ταῖς χώραις, τόσον Χειμάῤῥας ὅσον καὶ Δρυμάδων καὶ πάσης ἄλλης, αὐτὸν τὸν διάβολον, αὐτὸν τὸν τῆς πίστεως μας ἐπίβουλον, αὐτὸν τὸν Ἰσκαριώτην Ἰοῦδαν, τὸν λεγόμενον Δυῤῥάχιου μητροπολίτην καὶ μηδεὶς πλέον οὔτε τὴν ἱερουργίαν του, οὔτε τὴν διδαχήν του, οὔτε τὴν ἐξομολόγησίν του, οὔτε τὴν συναστροφήν του, οὔτε συνομιλίαν του, οὔτε κἂν νὰ τοῦ δώσῃ ἢ ἀπ' αὐτὸν θελήσει νὰ λάβῃ χαιρετισμόν, ἀλλ' ὡς ἐχθρὸν τῆς πίστεώς μας, ὡς πλάνον καὶ ἀπατεῶνα, ὡς ὀλέθριον πολέμιον τῆς Ἐκκλησίας φύγετέ τον καὶ ἀποβάλετέ τον, τὸν ὁποῖον καθὼς ἡμεῖς τὸν ἀφωρίσαμεν κατὰ τοὺς κανόνας τόσον τῶν Ἀποστόλων, ὅσον καὶ τῶν συνοδῶν τῶν πατέρων, πρῶτον ὡς ἀποστάτην τῆς πίστεώς μας καὶ Ἐκκλησίας, δεύτερον ὡς τῆς αὐτῆς πίστεώς μας πολέμιον καὶ ἐπί-

l. 33: le feuillet 228 r porte διατὰ ὁποῖα χρή- et la syllabe est à nouveau écrite au feuillet 228 v. l. 37: Καὶ πίστιν est répété une seconde fois. l. 60—61 οὔτε ἵκαν—νὰ λάβῃ transcrit deux fois.

www.chilec.ro

βουλον ἔτζι καὶ εἰς ὀλίγαις ἡμέραις θέλει φθάσει ὁ κατὰ τῆς κεφαλῆς
του πέ|λεκυς καὶ ῥομφαία, ὁ ἐκ τοῦ οἰκουμενικοῦ λέγω πατριάρχου f. 229 v
καὶ ἱερᾶς συνόδου ἀφορισμός, τὸν ὁποῖον ἀναμένομεν κατὰ τὰς ἀνα-
φοράς, ὁποῦ ἐκεῖ ἐστείλαμεν τῶν πάντων πραγμάτων. Εἰ δὲ καί τις
παρακούσει καὶ παραβάτης φανῇ τῶν ὅσων ἐδῶ προστάσσομεν καὶ θέλει
προστατεύσει τὸν αὐτὸν διάβολον παντοίῳ τρόπῳ, εἰ φανῇ ἐμποδίζων
τὴν αὐτοῦ ἀποδίωξιν ἢ φίλος τὸν δεχθεῖ ἢ φάγει ἢ πίῃ μετ' αὐτοῦ, ἐν
τῷ ὀνόματι τῆς ὁμοουσίου Τριάδος, ὡς ἐκ στόματος τοῦ παναγιωτάτου
πατριάρχου καὶ τῆς ἱερᾶς συνόδου, τὸν ἔχομεν ἀφωρισμένον καὶ κατη-
ραμένον παρὰ Πατρός, Υἱοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος καὶ ἀσυγχώρητον
καὶ ἄλυτον μετὰ θάνατον αἰωνίως, καὶ ἡ μερὶς αὐτοῦ εἴη μετὰ τοῦ
ὁμοτρόπου Ἰοῦδα, οὕτινος τὴν αἰσχύνην κληρονομήσειε καὶ τὴν τοῦ
Γιεζῆ λέπραν σχισθείη ἡ γῆ καὶ καταπίῃ αὐτὸν ὡς τὸν Ναθὰν καὶ Ἀ-
βειρῶν, σφαγείη ῥομφαία οὐρανίων ὡς ἄλλος ἀποστάτης Ἰουλιανὸς
καὶ ῥεύσει τὰ ἔγκατα ὡς ἄλλος Ἀρρειος, στένων εἴη καὶ τρέμων ἐπὶ
τῆς γῆς ὡς ὁ Κάϊν. Ἀφανισθείη δὲ καὶ ἐξολοθρευθείη ἐκ γῆς τὸ μνη-
μόσυνον αὐτοῦ καὶ πρὸς τούτοις ἔχοι τὰς ἀρὰς τῶν προπατόρων Ἀ-
βραάμ, Ἰσαὰκ καὶ Ἰακὼβ καὶ τῶν τριακοσίων δέκα καὶ ὀκτὼ θεο-
φόρων Πατέρων τῶν ἐν Νικαίᾳ καὶ τῶν λοιπῶν ἁγίων συνόδων. Ἔτι
τὰ πράγματα αὐτοῦ, τὰ κτήματά του, οἱ κόποι καὶ ὑδρῶτες του
εἴησαν ἐκ Θεοῦ πυρίκαυστα καὶ κατηραμένα καὶ εἰς ἀφανισμὸν παντελῆ·
ἐξολοθρευθείησαν ὡς ἰακονιορτὸς ἀπὸ ἄλωνος θερινῆς καὶ προκοπὴν
μήποτε εἴδωσι καὶ ἔστωσαν ἔξω τῆς θεοῦ Ἐκκλησίας.

Μηδεὶς τῶν ἱερέων ἢ ἀρχιερέων ἐκκλησιάσῃ αὐτοὺς ἢ ἁγιάσῃ διά
τινος τῶν τῆς Ἐκκλησίας μυστηρίων ἢ θυσιάσῃ ἢ ἀντίδωρον δῷ, μηδεὶς
συμφάγῃ αὐτοῖς ἢ συμπίῃ ἢ συναστραφῇ ἢ χαιρετίσῃ ἢ συμπραγματευθῇ ἢ μετὰ θάνατον ταφῆς ἀξιώσῃ ἐν βάρει ἀργείας καὶ ἀλύτου ἀφορισμοῦ· καὶ ἐπειδὴ αὐτὸς ὁ ἀνάξιος διὰ νὰ σᾶς ὑποτάξῃ εἰς τὰς βλασφή-
μους διδασκαλίας καὶ δόγματα ὁποῦ ἐναντίον τῆς Ἐκκλησίας μας καὶ
πίστεως ὡς φαρμακερὸς ὄφις ἐξέχεε μὲ τέλος νὰ σᾶς ἀλλαξοπιστήσῃ,
μὲ αὐθάδειαν σατανικὴν ἐμεταχειρίσθη μέσα εἰς τὴν ποίμνην μου τὴν
τῆς ῥάβδου μου ἐξουσίαν ἤγουν τὸ νὰ ἀφορίζῃ, τὸ νὰ καταρᾶται, τὸ νὰ
χειροτονᾶ εἰς τὰ τῆς ἱερωσύνης καὶ ἄλλα ὅμοια δίχως νὰ ἔχῃ καμίαν
ἐξουσίαν ἐναντίον τῶν κανόνων, τόσον τῶν ἱερῶν Ἀποστόλων, ὅσον
τῶν οἰκουμενικῶν συνόδων, καθὼς ὄχι μόνον οὐδεμίαν ἐξουσίαν ἔχει
εἰς ξένην ὁρίαν ἢ ἐπαρχίαν νὰ ἐνεργήσῃ κἂν ἀφορισμόν, κἂν τε καταρὰν
ἢ εὐλογίαν ἢ καὶ ἄλλας ἐργασίας ἐπὶ κακοῦ ἢ ἀγαθοῦ καὶ ὅτι τῶν τοιού-
των πράξῃ ὡς οὐδὲν λογίζηται ἀλλὰ καὶ σκληρότητα ἐπιτιμᾶται μὲ τὴν
τοῦ ἀφορισμοῦ καὶ καθαιρέσεως ποινήν, ἔτζι βεβαιώνει ὁ ις' τῶν Ἀπο-
στόλων κανών, ἔτζι ὁ ις' τῆς ἐν Νικαίᾳ οἰκουμενι|κῆς συνόδου, ἔτζι f. 230 r

www.cimec.ro

ὁ ε' τῆς ἐν Χαλκηδόνι τετάρτης οἰκουμενικῆς συνόδου, ἔτζι ὁ β' τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει δευτέρας, ἔτζι καὶ ὁ κ' τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει ς' συνόδου.

Διὰ τοῦτο προστάσσομεν καὶ ὁρίζομεν εἰς ποινὴν τοῦ ἄνωθεν ἀφορισμοῦ ἐναντίον τοῦ καθενὸς πρὸς τὸν ὁρισμόν μας ἀνυποτάκτου ὅτι τὰ ὅσα σᾶς λέγει εἰς κάθε χώραν καὶ τόπον τῆς ἡμῶν ἐπαρχίας νὰ εἶναι καὶ νοεῖται τίποτε καὶ παντελῶς ἄκαιρα καὶ λελυμένα, ὡς νὰ εἴθελαν γένει ἀπό τινος ἀνιέρου ἀνθρώπου. Καὶ τοῦτο ποιοῦμεν μάλιστα, ἐπειδὴ ὄντας αὐτὸς ἀποστάτης τῆς πίστεως καὶ Ἐκκλησίας μας οὔτε χάριν πνευματικὴν μετρεῖ εἰς τοῦ λόγου του νὰ ἔχῃ εἰς τὴν Ἐκκλησίαν μας εἶναι ψευδεστάτη καὶ ἄχρηστος μένωντας ἀφ' ἑαυτοῦ του ἀπὸ τὴν Ἐκκλησίαν μας ἀργὸς καὶ ἀφωρισμένος αὐτοκαθαίρετός τε καὶ αὐτοκατάρατος, αὐτὸς ὁποῦ ἀποστάτησε καὶ μετὰ τοὺς πίστεώς μας ἐναντίους ἐνώθη, διώκτης γενόμενος τῆς ἀληθοῦς πίστεως· ὅσον δὲ πάλιν διὰ τὰ ὅσα ἐπιμελήθη νὰ σᾶς ζημιώσῃ εἰς τὰ τῆς πίστεως καθ' ὅμοιον τρόπον. Προστάσσομεν καὶ ὁρίζομεν εἰς δύναμιν τοῦ ἄνωθεν ἀφορισμοῦ ὅτι σᾶς ἐκήρυξε, σᾶς ἐδογμάτισεν ἤτε αὐτὸς ἤτε οἱ ψευδοδιδάσκαλοι καὶ ἕτεροι ὁμογνώμονές του καὶ ὁμότροποι ὁποῦ εἰς τὴν συνοδίαν του σέρνει ὡς σκοτεινοφόρους ἀγγέλους καὶ ἄλλους ἀντιχρίστους καὶ μετ' αὐτοὺς συνεργάτης τῆς ἀπωλείας σας ὄντας καὶ αὐτοὶ ποτισμένοι ἀπὸ τὰ θολερώτατα νερὰ τῶν βορβορώδων καὶ βλασφήμων διδασκαλιῶν καὶ δογμάτων ὁποῦ ἀναβρύουσιν εἰς τὸ τῶν Γραικῶν κολέγιο, εἰς τὴν μεμιασμένην τῆς αἰωνίου κολάσεως πηγήν, ὁποῦ εἰς τὴν Ῥώμην εἶναι, εἰς τὸ ὁποῖον ὡς εἰς χαλκεῖον τοῦ διαβόλου μὲ μεγάλην χαλκεύονται πλάνην τὰ πολεμοῦντα τῆς Ἐκκλησίας μας ὅπλα. Οἱ αὐτοὶ λέγω ὁποῦ αὐτοῦ τώρα εὑρίσκονται καθὼς καὶ εἰς ἄλλους τόπους εἰς φθορὰν τῆς πίστεώς μας διεσπαρμένοι ψευδοκήρυκες καὶ ψευδοδιδάσκαλοι καλὰ καὶ πρὸς τῆς αὐτῶν πλάνης καὶ ἀποστασίας νὰ ἦτον γνήσια τέκνα καὶ ἀπογονεῖς τῆς πίστεώς μας καὶ Ἐκκλησίας μας· ἀλλ' οὐαὶ αὐτοῖς ὅσα λέγω διδάγματα καὶ δόγματα σᾶς ἐκήρυξαν ἐσᾶς καὶ τῶν παιδιῶν σας καὶ πάσας αἱρέσεις καὶ βλασφημίας ὕποπτας νὰ εἶναι κατηραμένα καὶ ὡς μυθολογίας νομισμένα καὶ ὄνων γκαρίσματα ἐπειδή, τέκνα μου ἐν Κυρίῳ ἀγαπητά, πολλοὶ εἶναι οἱ τῆς ἁγίας πίστεώς μας ἐχθροὶ ὅμοιοι τούτῳ τῷ διαβόλῳ καὶ τῶν αὐτῷ συνυπουργούντων διαβόλων στελλόμενοι ὑπὸ τοῦ πάπα εἰς ἀ|φανισμὸν καὶ φθορὰν τῆς πίστεώς μας καὶ f. 230 v
Ἐκκλησίας μὲ πληρωμαῖς χοντραῖς διὰ νὰ ἐπιμελοῦνται τις νὰ προκόψῃ περισσότερον εἰς τὸ αὐτὸ τοῦ διωγμοῦ ἔργον, καθὼς καλὰ ἠξεύρετε ὅσον χρυσίον καὶ φλωρία συχνὰ ἀπὸ τὴν Πούλιαν τῶν ἔρχονται ἐκ τοῦ πάπα πρὸς αὐτοὺς τοὺς προδότας στελλόμενα. Ἔτζι σιμὰ εἰς τοὺς ἄλλους εἶναι ἐκεῖνο τὸ σκωληκόβρωτον καὶ μέγα θηρίον

www.cimec.ro

ἕνας λέγω ὁ ἀνατολικομάχος καὶ διαβολομάχος ὀνομαζόμενος Ἱλαρίων Κιγάλας Κύπριος[1], ἀνάθεμα εἰς τὴν ψευδομάθησιν καὶ εἰς τὸ κορμὶ τοῦ ἄνωθεν κολλεγίου τῆς Ῥώμης, μέγας ἐχθρὸς καὶ ἐπίβουλος τῆς πίστεώς μας δοκιμασθεὶς (ἀπὸ τὸν ὁποῖον φυλάγεσθε μήπως καὶ ἔλθῃ αὐτοῦ καὶ ἄκρως σᾶς ζημιώσῃ ὡς καθὼς εἶναι καὶ πολλώτατοι ἄλλοι τούτων ὅμοιοι τοὺς ὁποίους τὸ νὰ τοὺς γνωρίσῃ τινὰς βλέπωντας τοὺς φορεμένους μὲ τὸ ἀγγελικὸν σχῆμα τῶν μοναχῶν μας, καὶ κατασκεπασμένος μὲ τὸ προσωπεῖον τῆς ὑποκριτικῆς ἁγιωσύνης, βαστῶντας μέσα εἰς τὴν κοιλίαν των ὅλο τὸ φαρμάκι καὶ δόλον). Τούτους μὲ μεγάλην ἔγνοιαν μᾶς προστάσσει ὁ μέγας ἀπόστολος Παῦλος καὶ παραγγέλλει νὰ τοὺς διώχνωμεν ἀπὸ λόγου μας καὶ φεύγωμεν ἔτζι εἰς τὸ ις' κεφάλαιον τῆς πρὸς Ῥωμαίους ἐπιστολῆς. Παρακαλῶ οὖν ὑμᾶς, ἀδελφοί, σκοπεῖν τοὺς τὰς διχοστασίας καὶ τὰ σκάνδαλα παρὰ τὴν διδαχὴν, ἣν ἐμάθετε ποιοῦντας καὶ ἐκκλίνατε ἀπ' αὐτῶν. Οἱ γὰρ τοιοῦτοι τῷ Κυρίῳ ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστῷ οὐ δουλεύουσιν, ἀλλὰ τῇ αὐτῶν κοιλίᾳ, καὶ διὰ τῆς χριστολογίας καὶ εὐλογίας ἐξαπατῶσι τὰς καρδίας τῶν ἀκάκων. Καὶ εἰς τὸ ἐνδέκατον τῆς πρὸς Κορινθίους δευτέρας· Οἱ γὰρ τοιοῦτοι ψευδεῖς ἀποστᾶται, ἐργάται δόλιοι, μετασχηματιζόμενοι εἰς ἀποστόλους Χριστοῦ, καὶ οὐ θαυμαστόν· αὐτὸς γὰρ ὁ Σατανᾶς μετασχηματίζεται εἰς ἄγγελον φωτὸς καὶ οἱ διάκονοι αὐτοῦ μετασχηματίζονται εἰς διακόνους δικαιοσύνης. Καὶ εἰς τὸ τρίτον τῆς πρὸς Φιλιππισίους· Βλέπετε καὶ φεύγετε τοὺς κύνας, βλέπετε τοὺς κακοὺς ἐργάτας, τοὺς τὴν κατανομὴν τῆς Ἐκκλησίας ἐμποιοῦντας. Καὶ εἰς τὸ δεύτερον πρὸς Κολασσαίους· Βλέπετε μή τις ὑμᾶς ἔσται ὡς συλαγωγῶν διὰ τῆς φιλοσοφίας καὶ κενῆς ἀπάτης καὶ οὐ κατὰ Χριστόν. Καὶ εἰς τὸ τρίτον τῆς πρὸς Τιμόθεον δευτέρας· Ὃν τρόπον Ἰαννῆς καὶ Ἰαμβῆς ἀντέστησαν Μωϋσῇ οὕτως καὶ αὐτοὶ ἀντίστανται τῇ ἀληθείᾳ, ἄνθρωποι κατεφθαρμένοι τὸν νοῦν, ἀδόκιμοι περὶ τὴν πίστιν, καὶ οὐ προκόψουσιν ἐπὶ τὸ πλεῖστον· ἡ γὰρ ἄνοια αὐτῶν εὐδηλός ἐστι πᾶσιν, ὡς καὶ ἐκείνων ἐγέ-

[1] Ancien élève du Collège grec où il était entré le 15 octobre 1635. Son vrai prénom est Jérôme, Hilarion étant son nom de moine. Notices sur lui dans E. Legrand, *op. cit.*, III, 318—338.

l. 158—162, Rom. XVI 17, 18.—139, ,ια' et β' ia' et B' 140—143. 2 Cor. XI 13—15. 168—169 Philipp. III, 2—172—176, 2 Timoth., III, 8, 9. Toutes ces citations scripturaires semblent faites de mémoire et comportent de ce fait de sensibles divergences avec le texte reçu.

176—176. Tit. I, 11—178—182. Acta XX, 29—31—183—188. 2 Petr. II, 1 et 9 combinés—210—212. 1 Petr. V, 9.

l. 152. Après τινὰς la pièce présente encore ces mots qui ont été biffés: διὰ ἐχθροὺς τοιούτους, εἶναι ἀδύνατον νὰ τοὺς γνωρίσῃ τινὰς διὰ ἐχθροὺς τοιούτους (sic).

www.cimec.ro

νετο. Καὶ εἰς τὴν πρὸς Τίτον πρώτην· Τινὲς τούτων ὅλους οἴκους ἀνατρέπουσι διδάσκοντες ἃ μὴ δεῖ αἰσχροῦ κέρδους χάριν. Καὶ εἰς τὸν εἰκοστὸν τῶν Πράξεων τῶν Ἀποστόλων ὁ αὐτὸς Παῦλος λέγει· Ἐγὼ γὰρ οἶδα τοῦτο ὅτι μετὰ τὴν ἄφεξίν μου εἰσελεύσονται εἰς ὑμᾶς λύκοι βαρεῖς μὴ φειδόμενοι τοῦ ποιμνίου, καὶ ἐξ ὑμῶν αὐτῶν ἀναστήσονται ἄνδρες λαλοῦντες διεστραμμένα τοῦ ἀποσπᾶν τοὺς μαθητὰς ὀπίσω αὐτῶν· διὸ γρηγορεῖτε. Καὶ ὁ ἀπόστολος Πέτρος εἰς τὸ δεύτερον τῆς δευτέρας καθολικῆς· Ἔσονται ὑμῖν ψευδοδιδάσκαλοι οἵτινες παρεισάξουσιν αἱρέσεις ἀπωλείας καὶ πολλοὶ ἐξακολουθήσουσιν αὐτῷ ταῖς ἀσελγείαις, δι' οὓς ἡ ὁδὸς τῆς ἀληθείας καὶ εὐσεβείας βλασφημηθήσεται καὶ ἐν πλεονεξίᾳ πλασθεὶς λόγοις ὑμᾶς ἐμπορεύσονται· πλὴν οἶδεν ὁ Κύριος εὐσεβεῖς ἐκ πειρασμοῦ πλάνης ῥύεσθαι, πλάνους δὲ εἰς ἡμέραν κρίσεως κολαζομένους τηρεῖν. Καὶ ὁ Ἰωάννης εἰς τὸ δεύτερον τῆς πρώτης· Καὶ καθὼς ἠκούσετε ὅτι ὁ ἀντίχριστος ἔρχεται καὶ νῦν πολλοὶ ἀντίχριστοι γε | γόνασι. Καὶ εἰς τὸ τέταρτον τῆς αὐτῆς· Δοκιμάζετε τὰ f. 230 v πνεύματα εἰ ἐκ τοῦ Θεοῦ ἐστίν, ὅτι πολλοὶ ψευδοπροφῆται ἐληλύθασιν εἰς τὸν κόσμον. Διὰ τοῦτο, τέκνα μου εὐλογημένα, σᾶς στέλλομεν ξέχωρα ἀπὸ τὸ παρόν μας γράμμα, εἰς μίαν φυλλάδα σημαδεμένα ὡς εἰς κατάλογον κρατεῖ ἡ ὀρθοδοξία καὶ εὐσέβεια τῆς ἀνατολικῆς πίστεως καὶ Ἐκκλησίας, κατὰ τὰ ὁποῖα οἱ παπισταὶ εἶναι σχισμένοι ἀπὸ λόγου μας καὶ διαφέρουσιν καὶ εἰς αὐτὰ μεγάλως ἐπιμελοῦνται οἱ αὐτοὶ πλάνοι οἱ πολέμιοι τῆς Ἐκκλησίας μας, νὰ σᾶς διαστρέψουσι καὶ ἐσᾶς καὶ τοὺς λοιποὺς τῆς πίστεώς μας. Τὰ ὁποῖα ἀντιγράφωνται τὰ εἰς διάφοραις κόπιαις καὶ εἰς αὐτὰ ὡς εἰς τόσους κατρέφταις βλέπωντας θέλετε καταλάβει ἄσφαλτα τὰ ἀπόκρυφα τῆς καρδίας τῶν αὐτῶν τῶν πλάνων καὶ ὁμοίων τους μὲ τὸ νὰ στοχάζεσθε τὰ ὅσα εἴθελαν κηρύξει διαφόρως ἀπὸ τὰ ὅσα δόγματα εἰς τὴν αὐτὴν φυλλάδα σᾶς γράφω, διατὶ ἂν ἔτζι εὑρεθοῦσιν, ἀναμφιβόλως σᾶς εἶναι εἰς τὴν πίστιν ἐχθροὶ καὶ πολέμιοι καὶ τοῦτο διὰ νὰ μὴ κατασέρνεται πλέον τὸ ὄνομά σας εἰς τὴν οἰκουμένην ὅτι καθένας οὐτιδανὸς κλέφτης ἐρχόμενος αὐτοῦ δύναται νὰ σᾶς πλανᾷ καὶ νὰ σᾶς κάμῃ νὰ ἀλλαξοπιστήσετε καθὼς τώρα ἐδυσφημήσθη τὸ ὄνομά σας εἰς τὸ πατριαρχεῖον μέσα πως νὰ ἀποστατήσετε ἀπὸ τὴν πίστιν καὶ Ἐκκλησίαν καὶ ἐγινήκετε παπισταί· ὅμως μὴ διὰ τὸν Κύριον, τέκνα μου ἀγαπητά, ἀλλ' ἐπιμεληθῆτε νὰ φυλάξετε καὶ παραδώσετε τῷ Κυρίῳ μας ἐν καιρῷ κρίσεως τὴν τῆς εὐσεβείας μας παρακαταθήκην στέκωντας στερεοὶ εἰς τὴν ἀνατολικήν μας πίστιν, εἰς τὴν ὁποίαν καὶ ὄχι εἰς τὴν παπίστικην τόσοι μάρτυρες, τόσοι ἀρχιερεῖς, τόσοι ὅσιοι ἄνδρες καὶ γυναῖκες ἠξιώθησαν νὰ λάβουσι καὶ νὰ κληρονομήσουσι τὸν τοῦ παραδείσου στέφανον, τὸν ὁποῖον στέ-

l. 211 le texte porte εὐσεβείας μας κάμῃ

www.cimec.ro

φανον καὶ ἐσεῖς, τέκνα μου, θέλετε ἀπολαύσει ἂν καθαρὰν καὶ εἰλικρινῆ φυλάξητε τὴν τῶν αὐτῶν ἁγίων μας πατέρων πίστιν καθὼς ἄτρεπτοι καὶ ὁλόκληροι οἱ αὐτοὶ φυλάττεσθε εἰς τὴν ἀνατολικήν μας Ἐκκλησίαν τοὺς ὁποίους ὡς γνήσια τέκνα μὲ τὰς δύο μου χεῖρας σᾶς εὐλογῶ παρὰ Πατρὸς, Υἱοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος διδωντάς σας πάσαν τὴν εὐχήν μου ἐκ ψυχῆς καὶ καρδίας.

Τὸ παρόν μας γράμμα θέλει ἀναγνωσθῆ καὶ δημοσίως καὶ ἐν μέρει καὶ ἐξαιρέτως μὲ τὸ νὰ ἀνακαλεσθῆ εἰς συνάθροισιν τὸ πλῆθος ὅλων τῶν χριστιανῶν τόσον ἀνθρώπων ὅσον γυναικῶν εἰς τὴν ἐκκλησίαν, διὰ νὰ ἀναγνωσθῆ εἰς κατάληψιν τῶν πάντων, τόσον εἰς τὴν Χειμάῤῥαν, Βοῦνο καὶ Δρυμάδες καὶ εἰς κάθε μέρος τῆς|ἐπισκοπῆς εἰς ποινὴν καθαι- f. 231 v
ρέσεως καὶ τοῦ ἄνωθεν ἀφορισμοῦ καθὼς καὶ τῶν λοιπῶν τοῦ λαοῦ ἀνυποτάκτων.

Ἐγράφη ἐν τῇ ἡμετέρᾳ μητροπόλει Ἰωαννίνων κατὰ τὸν ,αχξϐ' ἰουνίου ις'.

Ἰωαννίνων μητροπολίτης Καλλίνικος

(τόπος τῆς α-ης σφραγίδος)

ταπεινὸς ἐπίσκοπος Χειμάῤῥας καὶ Δελβίνου Σεραφίμ.

(τόπος τῆς ϐ-ης σφραγίδος)

Ἀθανάσιος ἐλέῳ Θεοῦ π ρ ώ η ν πατριάρχης Ἀχριδῶν

Πίστιν ϐεϐαίαν κάμνομεν ὅτι τὸ παρὸν γράμμα ἐπέμφθη ἀπὸ τὸν μητροπολίτην Ἰωαννίνων Καλλίνικον τὸν ὁποῖον δὲν ἐνδεχθήκασιν οἱ προεστῶτες τῆς ἐπαρχίας Χειμάῤῥας, ἀλλ' ὡς ϐδελυρὸν καὶ ϐλάσφημον ἀπεδιώξασι παραδιδόντες τῷ ἀναθέματι τὸν συντεθέντα ἔμπροσθεν τῆς ἡμῶν μετριότητος, ὅθεν εἰς ἔνδειξιν ἐγράφαμεν τὸ παρόν.

,αχξϐ' μηνὶ αὐγούστου α'.

L. S. † Ὁ πατριάρχης Ἀχριδῶν Ἀθανάσιος.

Adresse extérieure:

Τῷ μακαριωτάτῳ ἄκρῳ ἀρχιερεῖ Ἀλεξάνδρῳ τῷ ἑϐδόμῳ ἀδελφῷ καὶ συλλειτουργῷ καὶ ἡμετέρῳ δεσπότῃ πανευλαϐῶς. Ῥώμῃ.

11. ADRESSE DES CIMARIOTES EN FAVEUR DE SYMÉON LASCARIS

1662, 22 août. La Chimère.

Original: Propaganda, Scritture riferite, vol. 300, fol. 298 r—299 r.

Inédit.

Le nommé Kokas, en escomptant quelque profit, avait fait le voyage de Rome, au temps où les Cimariotes avaient demandé au

www.cimec.ro

pape comme pasteur Syméon de Durazzo, qui, arrivé, fut reçu avec la plus grande joie. Kokas avait décidé de s'approprier les ornements pontificaux dont le pape venait de faire cadeau au patriarche Athanase. Mais celui-ci décida qu'ils appartinssent au diocèse même. En suite de quoi le personnage vomit mille injures contre le métropolite de Durazzo et le patriarche. Là-dessus arriva la lettre circulaire du métropolite de Janina contre le pape et la doctrine enseignée par Syméon et ses collaborateurs catéchistes. Elle fut rejetée et anathématisée à l'exemple du métropolite et du patriarche qui l'avaient déjà fait. Dans le même anathème fut compris Kokas qui partit pour Corfou et s'y unit aux schismatiques déblatérant contre le dogme catholique. Sa cupidité le poussa ensuite à commettre quelques forfaits: il prit 1500 réaux à un juif corfiote et les a mangés; il a dévalisé un bateau dont il a assommé l'équipage; il a même voulu négocier les ornements pontificaux (envoyés par le pape). Il chercha à ce sujet querelle à l'ancien évêque de la Chimère Sophrone venu chez lui avec des paremens similaires. Ce que voyant les signataires, notables de la ville, arrachèrent les dits ornements de ses mains.

Kokas n'est qu'un calomniateur, inspiré par le diable. Les signataires en font serment.

Ἐμεῖς οἱ γέροντες καὶ κυβερνητάδες Χειμάῤῥας

L. S.

+ Κάμνομεν πίστιν βεβαίαν πῶς ὁ καπουσπεῖρος Κόκας[1] μὲ τόνὰ τὸ ἠξεύρωμεν ἐπῆγεν εἰς τὴν Ῥώμην μὲ γνώμην διὰ νὰ λάβῃ τίποτε κέρδος κυλά καί ἐμεῖς προτήτερυ νὰ εἴχαμεν γράψει[2] τῆς ἁγιότητος τοῦ ἀκροαρχιερέως νά μας πέμψῃ τὸν πανιερώτατον μητροπολίτην Δυῤῥαχίου καὶ Δαλμάτων Συμεὼν Λάσκαρην διὰ νὰ μᾶς ὁδηγήσῃ εἰς τὰ τοῦ Θεοῦ. Ὅμως τὸν ἐδέχθημεν μὲ πᾶσαν χαρὰν καὶ εὐφροσύνην καὶ διατὶ ἤθελε νὰ κρατήσῃ ὁ ἄνωθεν καπουσπεῖρος τὰ ἀρχιερατικὰ καὶ ἱερὰ ὁποῦ ἔπεμψε χάρισμα εἰς τούτην τὴν ἐπαρχίαν ὁ μακαριώτατος πάπας καὶ ἀποφάσισεν ὁ μακάριος Ἀθανάσιος, πατριάρχης Ἀχρειδῶν, ὅτι νὰ εἶναι τῆς ἐπαρχίας ὡς καθὼς ἦτον τὸ δίκαιον διὰ τοῦ, τὸ ἐκάκιωσεν ὁ καπουσπεῖρος, καὶ ἔλεγε χίλιαις πομπαῖς καὶ βρισιαῖς

[1] Il est question dans la relation de Stanilas de Muzacchia (*Bessarione, loc cit.*, 453) d'un certain Papà Coca, desservant d'une église de saint Démétrius à Palassa. Il pourrait bien ne faire qu'un avec le gaillard dont il est ici question.

[2] La démarche est également signalée par Stanilas, *ibid.*, 449. Une délégation de trois Cimariotes se rendit à Rome à cet effet.

www.cimec.ro

εἰς καταφρόνησιν τοῦ μακαριωτάτου πατριάρχου καὶ ἀρχιεπισκόπου Δυῤῥαχίου καὶ ἔκαμεν καὶ ἦλθαν ἀφορεστικὰ χαρτιὰ ἀπὸ τὸν μητροπολίτην Ἰωαννίνων μὲ πολλαῖς βλασφημίαις τοῦ ἁγιωτάτου πάπα Ῥώμης, μητροπολίτου καὶ διδασκάλων, καὶ ἔστεργεν ὅσα ἡμεῖς ἀκούσαμεν ἀπὸ ταῖς ἁγίαις διδαχαῖς τῶν ἄνωθεν μητροπολίτου καὶ διδασκάλων, ὅλα νὰ εἶναι ὄνων ὀγκανίσματα, αἵρεσες, ψέματα, πλανέματα. Ἀλλὰ ἐμεῖς δημοσίως τοὺς ἀναθεματίσαμεν, ὁμοίως καὶ τοὺς ἐδικοὺς τοῦ καπουσπείρου καὶ τὸν ἴδιον ἀκόμη ὁ μακάριος πατριάρχης καὶ μητροπολίτης ἀφώρεσεν. ἔφυγεν ἀπέκει καὶ ἐπῆγεν εἰς τοὺς Κορφοὺς καὶ ἐνώθη μὲν τοὺς ἀντιλέγοντας τῆς ῥωμαϊκῆς ἐκκλησίας καὶ ἐμάθαμεν ἀπὸ ἄνδρας ἀληθεῖς καὶ ἀξίους πίστεως πῶς βρίζει τὰ δόγματα ὅσα μᾶς ἐδίδαξαν οἱ διδάσκαλοι, τὰ ὁποῖα ἐστέρξαμεν καὶ στέργομεν νὰ τὰ πιστεύωμεν καὶ νὰ τὰ κρατοῦμεν μὲ ὅρκον τοῦ ἱεροῦ εὐαγγελίου καὶ ἀφωρισμὸν τοῦ ἄνωθεν μακαριωτάτου πατριάρχου καὶ μητροπολίτου. Διὰ τοῦτο ἐκάμομεν τὸ παρὸν γράμμα, διὰ νὰ μὴν ἔχῃ πίστιν τέταιος ἄτυχος ἄνθρωπος ὡς εἶναι ὁ πανοῦργος αὐτὸς καπουσπεῖρος, ὁ ὁποῖος ἐλόγιασε πῶς εἶχε νὰ κάμῃ μὲ τὸν ἑδραῖον Καβονέτον, ὁποῦ εὑρίσκεται εἰς τοὺς Κορφούς, τοῦ ὁποίου ἐπεῖρε χίλια πεντακόσια ῥεαλια, καὶ τοῦτὰ ἔφαγεν.

Ἀλλὰ τὰ δῶρα τῆς ἐκκλησίας δὲν τοῦ ἐβόλεσε τοῦ κακοῦ ἀνθρώπου νὰ τὰ τρουφάρῃ καὶ νὰ τὰ φάγῃ, ὡς καθὼς μᾶς ἐχάλεσεν ὅλους μας ἐδῶ, μάλιστα καὶ προτήτερα μᾶς εἶχε χαλάσει αὐτὸς, καὶ ἡ γεννεία του ἐπειδὴ καὶ ἔφθαξεν ἕνα κοράϐι καλῆς πίστεως καὶ ἐπῆγεν ὁ ἴδιος καπουσπεῖρος μετ' ἀδέλφιά του καὶ ἐσκότωσε τοὺς μαρινάρους καὶ ἐπήρασιν ὅσα εἶχε τὸ κοράϐι καὶ διὰ τὴν ἀφορμὴν ἐταύτην ἐσκωτωθήκασιν ἀπὸ ἕνα χωρίον Βοῦνο τὸ ὄνομα καὶ ἀπὸ τὴν Χειμάῤῥαν πλειὰ ἀπὸ σαράντα παλικάρια καὶ ὅλον ἕνα σκοτώνουνται καὶ πάλιν εἰς τὸ σπίτι τοῦ ἰδίου καπουσπείρου ἦλθεν ὁ πρώην ἐπίσκοπος Χειμάῤῥας Σωφρόνιος, καὶ διὰ τί εἶχε συμά του χρυσόφαντα ἀρχιερατικὰ καὶ κὰν πόσα τζικίκα, τὸν ἐδιαϐάλασιν, ὁ καπουσπεῖρος καὶ οἱ ἐδικοί του μὲ τὴν ἰδίαν των ἀδελφὴν Ζαμπέταν πῶς τὴν εἶχε, διὰ νὰ τοῦ τὰ φάγουν ἀμὴ δὲν τῶν ἐπέρασε, διατὶ τὸν ἐλευθερώσαμεν ἀφὸ τὰ χέρια ἐτουνῶν τῶν διαϐόλων.

Τὴν παροῦσαν πίστιν δίδομεν διὰ νὰ κατέχῃ καθεὶς τὴν διαϐολικὴν γνώμην τοῦ καπουσπείρου. Καὶ τινὰς νὰ μὴν τοῦ πιστεύσῃ, ὅτι ἐμάθαμεν πῶς ὅλο ἕνα ὁ ψεύστης πασχίζει νὰ ἐϐγάλῃ τοὺς τιμημένους ἀνθρώπους ἀπὸ τὴν τιμή τους. Ἀλλὰ ὅποιος ἔκαμεν ὅσα ἐπροείπαμεν καὶ μὲ ὅρκον ὡμολογοῦμεν δὴν πρέπει ἀπὸ κανένα πίστιν καμίον νὰ ἔχῃ.

Ἀπὸ Χειμάῤῥας 22 αὐγούστου ,αχξϐ'.

Χειλα Αλεξας εξαρχος και γεροντας Χιμαρας μαρτιρο τα ανοθεν
Στραγγιοκας γεροντας Χιμαρας μαρτιρο τανοθεν—

www.cimec.ro

Εγω Δημουτζως γραφο για το Δημαρτηρη γεροτα—
Εγω Δημειγγκονης καὶ Στραγγκνης γεροντες—
Εγο Αλεξης Χαρακης γεροντας—

12. LETTRE D'ATHANASE A ALEXANDRE VII

1662, 19 septembre. . Corfou.
Original: Propaganda, Scritture referite, vol. 300, fol. 276 r.
Inédit.

Athanase a eu dans sa vieillesse la grâce de servir l'Eglise catholique. Reconnaissance à Dieu et insistance auprès de son successeur Ignace, élevé par lui, pour qu'il adhère à l'union et à Rome. Leur voyage, au soussigné et à Syméon, de Durazzo à la Chimère les a rendus suspects aux Turcs qui veulent à ce dernier mal de mort. C'est pourquoi ils se sont embarqués pour Corfou. Athanase a le dessein de regagner son éparchie par un autre chemin en plein hiver. Quant à Syméon il l'a désigné, d'entente avec son successeur Ignace, comme le représentant permanent à vie du patriarcat auprès du Saint Siège. Une lettre l'accrédite. Qu'Alexandre VII lui fasse bon accueil tant pour le récompenser de ses services exceptionnels que pour encourager d'autres à l'imiter. Souhaits.

Τῷ μακαριωτάτῳ ἄκρῳ ἀρχιερεῖ Ἀλεξάνδρῳ τῷ ἑβδόμῳ ἀδελφῷ καὶ συλλειτουργῷ τὸν ἔνθεον ἀσπασμὸν κομίζω ἐν Χ(ρισ)τῷ μετὰ πάσης εὐλαβείας καὶ ταπεινώσεως.

(L.S.).

Εὐφραίνεται σφόδρα τὸ πνεῦμά μου ὅταν ταῖς ἀποστολικαῖς χερσὶν εὐλογηθῶ, μακαριώτατε ἀδελφέ. Εὐχαριστῶ τῷ παναγάθῳ Θ(ε)ῷ ὅτι γῆρας ἔτι ἄγων ἀξιοῦμαι ὑπηρέτης γινώσκεσθαι τῇ ἁγίᾳ καὶ ἀποστολικῇ μεγάλῃ τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησίᾳ καὶ τὰ αὐτῆς κατορθώματα δοξάζειν· οὐκ ἄρα[1] διαλείψαμεν τοῦ παρακινῆσαι τὸν ἡμέτερον διάδοχον Ἰγνάτιον[2] πρὸς τὴν ἑνότητα τῆς πίστεως καὶ Ῥωμαϊκῆς Ἐκκλησίας, μᾶλλον δὲ αὐτὸν ὄντα ἀνάθρεμμα καὶ τέκνον τῶν ἡμετέρων κόπων. Ἐσπουδάσαμεν καὶ ἑτέρους ἑνῶσαι ἐλπίζομεν μὴ διαλείψειν τῆς ἑνώσεως.

[1] Faux accents assez fréquents, mais maintes fois corrigés dans une rature. Ex. l, 5 ἆρα, l. 9 ἡμῖν, l. 10 ὑποψίαν, l. 11 οὐδὲν et ὀδὲ, l. 16 ὑπερεῖσθαι, l. 26 το ποτηρητῆς, écrit en deux mots. l. 31 ἡμᾶς. A noter aussi les graphies διδαχαῖστε καὶ (l. 16) et κουβερνητεῖς (l. 37).

[2] L'attitude de ce disciple ne répondit pas entièrement aux espoirs de son Maître. Tiraillé entre Rome et Constantinople, Ignace ne sut pas choisir ou ne choisit que son intérêt du moment. Voir ci-dessus.

www.cimec.ro

Ὅμως ὡς παρέχοντα πράγματα ἡμῖν ἐγένετο τὰ βαρβαρικὰ ἔθνη καὶ μεμαθηκότα τὴν ἡμετέραν ἔλευσιν πρὸς τὴν Χειμάῤῥαν ὑποψίαν οὐ μικρὴν ἔχει περὶ ὧν ἡμεῖς μὲν οὐδὲν οἴδαμεν· ὁ δὲ κοινὸς ἐχθρὸς διάβολος καθ' ἡμῶν μαχόμενος ἐπιμελεῖται, δι' ὃ καὶ τῷ ἡμετέρῳ ἀδελφῷ Δυρραχίου Συμεὼν βουλεύονται τὸν θάνατον· καὶ μέντοι πολλῶν ἐῤῥύσατο αὐτὸν κινδύνων ὁ ὕψιστος καὶ παρουσίᾳ ἐθαυμάσαμεν ὀφθαλμοφανῶς ἰδόντες ταῦτα[1]. Ὅθεν ἡ κοινὴ εὐλάβεια τοῦ λαοῦ, ἡ ταῖς αὐτοῦ διδαχαῖσ τε καὶ παρακλήσεσιν ἀγαπῶσα ζῆν, ὑστερεῖσθαι αὐτῶν μᾶλλον ἠβουλήθη δεομένη τοῦ αὐτοῦ ἀπεῖναι καὶ λυτρωθῆναι ὧν βουλεύονται κατ' αὐτοῦ οἱ βάρβαροι ἐχθροί· δι' ὃ ἀμφότεροι πρὸς τὴν Κέρκυραν ἐπλεύσαμεν[2], μὴ δυνάμενοι διὰ τῶν μελλόντων κινδύνων μένουσαν ἐκεῖ τὴν πατρίδα καταστῆναι.

Ὅπως ἡμεῖς μὲν ἐξ ὁδοῦ ἑτέρας ἐπὶ τὴν ἡμετέραν πορευσώμεθα ἐπαρχίαν μὴ ἐμφαίνοντες, ἐφ' ὅσον ἡμῖν, τὸ ἡμέτερον πρόσωπον (κεῖται γὰρ φόβος οὐ μικρὸς παρὰ τῶν βουλευουμένων ἐχθρῶν), τῷ δὲ ἀδελφῷ ἡμῶν Δυῤῥαχίου συμβουλεύομεν πρὸς τοὺς ὑμετέρους πόδας ἐλθεῖν· καὶ δι' ὃ συμφωνίᾳ τοῦ ἡμῶν διαδόχου Ἰγνατίου ἐψηφίσαμεν αὐτὸν ἵνα ἐνταῦθα ᾖ παρὰ τῇ σῇ μακαριότητι τοποτηρητὴς[3] τῆς πατριαρχικῆς διοικήσεως Ἀχριδῶνος καὶ αὐτὸν ἠναγκάσαμεν ἵνα τὴν αὐτὴν τηρήσῃ ἀξίαν ἕως τῆς ἐσχάτης αὐτοῦ ἀναπνοῆς καθὰ ἐν τῷ παρ' ἡμῶν αὐτῷ δοθέντι γ̄ράμματι σώζεται καὶ ὄντως κἂν ἀντίστασιν πεποιήκῃ· ὅμως μὴ γεγνοκότες ἀρχιερέα ἀξιώτερον ἐπὶ τοῦτο ἠθελήσαμεν αὐτὸν αἴρειν ἵνα ἐμφανισθῇ ἀνταποδόσαι ἡμᾶς τοῖς αὐτοῦ πόνοις τὰ πρέποντα ἀξιώματα καὶ δεηθῶμεν ὁμοίως τῆς σῆς εὐσπλαχνίας, μακαριώτατε ἀδελφέ, ὑπὲρ τοῦ δέξασθαι αὐτὸν τιμίως καὶ στεφανῶσαι ἀξίως τὰ αὐτῷ τοῖς ἱδρῶσι καὶ πάθεσι κατορθωθέντα. Βεβαίως ταῦτα καὶ μείζω κεκτήμεθα ἀλλὰ καὶ σημεῖον ἔσται καὶ παράκλησις πρὸς τὸ ἡδέως ὑπηρετῆσαι καὶ ἑτέρους τῇ ἱερωτάτῃ ταύτῃ τοῦ Πέτρου καθέδρᾳ πρὸς ἣν[4] τὸ πάρον γράμμα στέλλω παραδοθέν μοι τοῖς κουβερνηταῖς τῆς Χειμάρρας.

[1] Le même fait est relaté par l'évêque de Muzacchia Stanilas dans sa relation sur la Mission de la Chimère. (Cf. *Bessarione*, XV, 1911, 450).

[2] Des évêchés dont il s'était réservé les revenus, il y en avait au moins un aux termes de cette lettre qu'il administrait. Il semble que ce soit Valona. Cf. supra.

[3] Ce projet n'eut pas de suite, Siméon, gratifié de larges prébendes par le roi d'Espagne, s'étant installé en Sicile. Cf. supra, p. 15.

[4] Le pronom, d'abord oublié, a été ensuite intercalé en lettres de petit module entre la conjonction et l'article.

www.cimec.ro

Καὶ τέλος ἔτι μακρὰν ἀπῶντες [1] οὐκ ἐάσομεν προσκυνητῶς ἀσπάσαι
40 τὴν σὴν μακαριότητα καὶ εἴδησιν τῶν συμβησομένων διδόναι. Αἱ δὲ σαὶ ἁγίαι εὐχαὶ εἴησαν μεθ' ἡμῶν.

'Εν Κερκύρᾳ κατὰ τὸν ,αχξϐ' σεπτεμβρίου ιθ'· ἰνδικτιῶνος ιε'.
Τῆς σῆς μακαριότητος ἀδελφὸς ἐν Χ(ριστ)ῷ.
+ 'Ο πρώην, πατριάρχης, 'Αχριδῶν, 'Αθανάσιος.

13. LETTRE D'ATHANASE À UN ÉVÊQUE À ROME

1662, 21 septembre. Corfou.

Original: Propaganda, *Scritture riferite*, vol. 300, f. 246 r, 246 v. Inédit.

Lettre reçue. Projet de voyage à Rome ruiné par la multitude des affaires et le grand âge du signataire. Résolution de retourner à son éparchie. Merveilles opérées par l'apostolat de Syméon de Durazzo. Le correspondant devra en informer le pape. Souhaits.

'Αθανάσιος ἐλέῳ Θ(εο)ῦ ἀρχιεπίσκοπος τῆς πρώτης 'Ιουστινιανῆς καὶ πατριάρχης 'Αχριδῶν καὶ τῶν ἐξῆς.

(L.S.).

Θεοφιλέστατε ἀδελφὲ ἐν Κ(υρί)ῳ χάρις εἴη σοι καὶ ἔλεος παρὰ Θ(εο)ῦ παντοκράτορος, παρ' ἡμῶν δὲ ὁ ἔνθεος ἀσπασμὸς σοὶ κομίζεται.

'Ελάβομεν τὰ ὑμέτερα γράμματα μετὰ πάσης ἀγάπης, εὐχαριστοῦμεν δὲ τῇ πολλῇ ἀγαθότητι ᾗ ἡδέως ἤκουσας περὶ ἡμῶν καὶ τῆς ἡμῶν ἐλεύ-
5 σεως· ἠβουλήθημεν ἂν πρὸς τὴν βασιλεύουσαν τῶν πόλεων 'Ρώμην ἐπιδημῆσαι ἐλπίζοντες τὸν μακαριώτατον ἄκρον ἀρχιερέα ἀσπάσειν· ἀλλά γε τὸ τῶν πραγμάτων πλῆθος, μᾶλλον δὲ ἐκ τῶν βαρβάρων ἡμῖν παρεχομένων, ἥ τε ἡμετέρα ἡλικία οὐκ ἐᾷ ἤδη προβεβηκυῖα· ἔστω δὲ ταῦτα ἐπὶ μείζω τοῦ ὑψίστου δόξαν. Βουλόμεθα γὰρ πρὸς τὴν ἡμῖν
10 προσγινομένην ἐπαρχίαν πορευθῆναι ὅπως τῶν ψυχῶν μὴ ἀπώληταί τις, ἀλλ' ἐπιστατοῦντες ἀγρυπνήσωμεν ἐπὶ τὸ ποίμνιον καθὰ θείῳ ἡμῖν θελήματι ἐπετάχθη. Ἔτι δὲ ἐωράκαμεν καὶ τὰ τῷ πανιερωτάτῳ ἡμῶν ἀδελφῷ Δυρραχίου κὺρ Συμεὼν κατορθωθέντα, ᾧπερ ὁ μὲν πόνος ἀνάπαυσις, ἡ δὲ ψυχαγωγία, αἱ περὶ τὴν ἀλήθειαν διδαχαί, δι' ἃς
15 καὶ ἡμᾶς ἐπὶ τ' ἀληθὲς μεταστρέψας θαυμασίως καὶ πλείους ἂν κερδῆσαι δύναιτο, εἰ τῶν βαρβαρικῶν χωρῶν ἡ δυσχερία καὶ κίνδυνος τῷ

[1] Le scribe a d'abord écrit: ἀπὼν puis a ajouté $\frac{\text{ες}}{\tau}$ sans rectifier l'article ni l'orthographe.

www.cimec.ro

αὐτῷ μὴ γενηθείησαν· ὅμως τὰ ἀπελθόντα τοῖς μέλλουσι συμμετροῦντες οὐκ οἰόμεθα τινὶ δύνασθαι ἀνταμοιβὴν δοθῆναι τῷ αὐτῷ, εἰ μὴ Θεῷ τῷ ὑψίστῳ τῷ καὶ τὰ πάντα εἰδότι καὶ ἀξίως τοὺς ἀθλησαντας στεφανοῦντι.

Καὶ τούτων μὲν οὕτως, ἀλλά γε ἡμεῖς ὡς χρέος ἔχοντες μαρτυρῆσαι τ' ἀληθὲς δεόμεθα τῆς σῆς θεοφιλίας ὅπως τοὺς κινδύνους ὧν ἐρρύσατο αὐτὸν ὁ Κ(ύριο)ς καὶ ἐν τῇ Ῥώμῃ ὁ ἡμέτερος μακαριώτατος ἀδελφὸς μάθῃ διὰ τῶν γραφῶν τῆς σῆς θεοφιλίας. Μὴ διαλείψῃς οὖν καὶ ὑπὲρ ἡμῶν δεηθῆναι τοῦ Κ(υρίο)υ ἡμῶν ἵνα εὐτυχῶς πρὸς τὴν ἡμετέραν ἀπέλθωμεν ἐπαρχίαν.

Καὶ τέλος ἔῤῥωσο ἐν Χ(ριστ)ῷ· γέγραπταί μοι ταῦτα τῷ μακαριωτάτῳ καὶ πέμψον εὔχομαι.

Ἀπὸ Κερκύρας αχξϐ σεπτεμβρίου κα'.

Τῆς σῆς θεοφιλίας ἀγαπητός·

+ ὁ πρώην πατριάρχης Ἀχριδῶν Ἀθανάσιος
καὶ σὼς ἐν Χ(ριστ)ῷ ἀδελφός.

14. LETTRE PATRIARCALE D'ATHANASE

1662, 19 novembre.

Traduction: Propaganda, Scritture riferite, vol. 300, fol. 310 r (A), et 324 r (B). Deux copies [1].

Inédite.

Projet de regagner Ochrida (voir lettre suivante). Témoignage en faveur de Siméon Lascaris, métropolite de Durazzo en raison de ce qu'il a souffert pour la foi catholique. Ornements envoyés par le pape à Athanase et maints objets appartenant à Syméon injustement détenus par des schismatiques avec la coopération d'indignes catholiques qui n'hésitent pas à calomnier leur pasteur. Syméon est innocent et cette lettre en fait foi.

Athanasius

Miseratione divina [2] archiepiscopus Primae Justinianae ac

[1] Au sommet de ces deux copies, la même date d'enregistrement: 3 julij 1663. B porte en outre cette suscription: *Copia extrata dell'originale interpretato dal greco, in lattino.* Et un peu plus bas, faisant face, à gauche, au nom d'Athanase, la légende: *Loco sigili.* Cette copie est particulièrement défectueuse. Variantes: l.1 discendere: dissendere, l.2 insula: isula//eamdem: eadem// laterent: lateat//gesta: et gesta, l.5 dogmata: dogmatta//dioecese: diocese; l.6/7 archiepiscopalis; l.9 aliquorum: alliquorum; l.13 honorem: honores; l.15 datum: dattum.

[2] B traduit: *divina misericordia.*

www.cimec.ro

Patriarcha Acridenus, Serviae, Bulgariae, secundae Macedoniae, Pontiditici, et caeterorum.

Mediocritas nostra discedere volens ad nostram provinciam ab insula Corcyrae cumque eamdem non [1] laterent gesta ab Illustrissimo metropolita Dyrrachij Simeone Lascari, quoniam oculatè vidit, testatur quod idem multa passus est ab inimicis Cattholicae fidei et ab Agarenis quia praesentia praedicabat Romanae fidei dogmata, Patria ac diocese propria orbatus est periclitans morte. Undè fuit quod aliqui ipsorum hostium pessimorum vi rapuerunt habitus archiepiscopales a beatissimo Patre nostro Papa Romae ad nos missos et alias eiusdem praesulis res quae omnia iniuste tenent apud se ut nos vidimus cooperatione aliquorum christianorum quidem catholicorum [2], impertinentium verò ad summum, ita ut illi cum essent schismatici haec fecerunt propter odium habitum huic praesuli cattholico, isti, licet cattholici, tamen quia excommunicati et castigati sunt ab eodem; maxime verò omnes consenserunt in impudentibus murmurationibus inconvenientibusque contrà eiusdem innocentis honorem. Inque igitur huius fidem dedimus Patriarchale [3] hoc nostrum Scriptum.

Datum in Corcyra. Corcyra, 1662, novembris 19.

Patriarca Acridenus Athanasius.

15. LETTRE D'ATHANASE A ALEXANDRE VII

1662, 20 novembre.

Original: Propaganda, Scritture referite, vol. 299, fol. 234, 235 [4]. Inédit.

Imminence de son retour dans son éparchie, au coeur de l'hiver. Il s'y rend d'autant que les évêques du patriarcat lui ont fréquemment écrit de revenir en reprendre le gouvernement. Le cadeau que le pape lui avait envoyé est, bien que déclaré reçu, tombé en d'autres

[1] Non lateat B: laterent A.

[2] Au nombre de ces catholiques recéleurs ou complices Athanase mettra plus bas Onuphre Constantini le futur évêque ordinant du Collège grec auquel il trouvera au reste à l'occasion des circonstances atténuantes et toute sorte de qualités. Voir ci-dessus, p. 18.

[3] Cette formule solennelle avertit, au même titre que la grande Intitulatio réapparue ici, que l'on est devant un acte de chancellerie proprement dit. L'explication, déjà amorcée ci-dessus, va être complétée par l'acte qui suit celui-ci.

[4] Date d'enregistrement au sommet du feuillet: *10 aprile 1663*.

www.cimec.ro

mains [1]; tous les efforts pour se le faire rendre ont été vains. Le pape doit compatir aux épreuves du métropolite Syméon (de Durazzo) privé de sa patrie et de son diocèse pour sa hardiesse à prêcher la foi catholique. Le prêtre Onuphre [2] n'est pas sur place; d'ailleurs il a passé la main à ceux qui détiennent les ornement pontificaux et Athanase en a un grand chagrin. Son emploi est rempli par Athanase Konstantios qui le sert gratuitement. Vif désir d'aller à Rome baiser les reliques des saints Pierre et Paul; efforts pour affermir le patriarcat d'Ochrida dans l'union avec l'Eglise catholique; le clergé sur son ordre et lui-même font mémoire du pape. Jean Pierre Durante chanoine de Corfo, Gregorio Gritti provincial et Anastase Corono supérieur des Augustins, Boneventura de Vitis de l'ordre de saint François en font foi et de leur présence garantissent la signature du patriarche.

Μακαριώτατε καὶ ἁγιώτατε πάτερ διάδοχε τοῦ θείου Πέτρου καὶ τοποτηρητὰ τοῦ Χ(ριστο)ῦ Ἀλέξανδρε ἕβδομε καὶ ἐν Κυρίῳ ἀδελφέ, τὴν προσήκουσαν εὐλάβειαν σοὶ κομίζω.

L. S.

+ Ἐπειδή περ τὰ μέρη τῆς ἡμετέρας ἐπαρχίας πολὺν ἤδη χρόνον χωρὶς ἡμῶν κατέστη — ὃ καὶ βάρος μὲν γέγονε τοῖς ὑποκειμένοις, δυσάρεστον δὲ πάνυ ἡμῖν — νυνὶ μετὰ τὴν ἀκριβεστάτην ἀγάπην, ἣ τὸ ἡμέτερον ἐδέξατο πρόσωπον, ὁ ἱερώτατος ἡμῶν ἀδελφὸς Δυῤῥαχίου μητροπολίτης κῦρ Συμεών, μεσούσης ἤδη τῆς χειμερινῆς ὥρας καθ' ἣν τὰ πάντα τῶν πολεμίων πέπαυται καὶ βεβαιοτέρα κἂν ἄκαιρος ἡμῖν γίνεται ἡ ὁδός, ἐκεῖσε πορευόμεθα τῇ εὐχῇ καὶ εὐλογίᾳ τῆς σῆς μακαριότητος. Μᾶλλον δὲ ὠκὺς ἡμῖν γενήσεται ὁ δρόμος ὅτιπερ οὐκ ὀλίγαις παροτρυνόμεθα ἐπιστολαῖς τοῖς ἱερωτάτοις ἀρχιερεῦσι τοῦ πατριαρχικοῦ θρόνου ἐπανελθόντας τὴν κυβέρνησιν ἀναλαβεῖν· ἡμεῖς δὲ κατὰ τὴν τῶν ὄντων χρείαν ἐκεῖ διορίσομεν.

Καὶ ταῦτα μὲν δὴ ταῦτα· περὶ δὲ τοῦ χαρίσματος, ὃ ἡ μεγίστη εὐμένεια τῆς σῆς μακαριότητος τὴν ἡμετέραν ἐδωρηφορήσατο εὐλάβειαν πρὸς τὸν ἀποστολικὸν θρόνον, κακοτρόποις τισὶ περιέπεσεν μετὰ τὸ γράψαι ὅτι ἐλάβομεν; κἂν δὲ πολλοῖς τρόποις καὶ πόνοις ἀναλαβεῖν ἠβουλήθημεν, οὐδὲν ἕως τοῦ νῦν γέγονε διὰ τῆς τῶν ἀνδρῶν κακίαν.

Ἡμεῖς δὲ εὐχαριστοῦμεν καὶ μετὰ τούτων καὶ χωρὶς τούτων. Τῷ δὲ ἱερωτάτῳ μητροπολίτῃ κῦρ Συμεὼν χρεὼν ἡ σὴ μακαριότης καθὰ

[1] Il s'agit des ornements pontificaux dont il est si souvent question dans la correspondance d'Athanase, voire même plus bas dans cette lettre.

[2] Onufrio Constantini dont il a déjà été question. Ci-dessous Athanase portera sur ce collaborateur un jugement plus favorable.

www.cimec.ro

καὶ ἡμεῖς συμπάσχειν· οὗτος γὰρ διὰ τὸ παῤῥησίᾳ διδάξαι τὴν καθο-
λικὴν πίστιν ἀπώλεσε τὴν πατρίδα, τῆς αὐτῷ ἐπιτεταγμένης ἐπαρχίας
ὑστερήθη, μισεῖται κοινῶς παρὰ τῇ Ἑλλάδι. Περὶ δὲ τὸν διδάσκαλον
ἐν ἱερεῦσιν Ὀνούφριον σταλέντα, οὐ μόνον οὐκ ἔστη παρ' ἡμῖν, ἀλλὰ
τοῖς κακοτρόποις συνέργησε τοῖς βιαίως κατέχουσι τὰ ἀρχιερατικά,
ὅπερ ἡμῖν πάνυ δυσάρεστον γέγονε· τὸ δὲ αὐτοῦ ὀφίκιον ἐπληροφόρησεν
ὁ λόγιος ἐν ἱερεῦσιν Ἀθανάσιος Κωνστάντιος; ὑπηρέτησέ τε ἡμῖν καὶ
εὐηρέστησεν ἀμίσθωτος.

Πλὴν δὲ τῆς ἀγάπης ἕνεκα, ᾗ πρὸς τὸν ῥωμαϊκὸν θρόνον ζῶ, ἐπι-
θυμίαν οὐ μικρὴν ἔχω ἀσπάσαι τὰ ἱερὰ τοῦ θείου Πέτρου τε καὶ Παύλου
λείψανα καὶ τὴν σὴν μακαριότητα μείζω εἰ τοὺς τῆς Ἱερουσαλὴμ ἁγίους
τόπους προσκυνῆσαι μετὰ τὸ ἐπανελθόντας κατασκευάσαι τὰ περὶ ἡμᾶς
καὶ τὸν ἡμέτερον διάδοχον ἑτέρους τε ἀρχιερεῖς θεμελιῶσαι ἐφ' οἷς
φρονοῦμεν ἡμεῖς κατὰ ταύτην τὴν ῥωμαϊκὴν καὶ καθολικὴν Ἐκκλη-
σίαν, ἥσπερ τὸν ἄκρον ἀρχιερέα δι' ἡμετέρας κελεύσεως ἐν ταῖς θείαις
καὶ ἱεραῖς τελεταῖς μνημονεύουσιν οἱ εὐλαβέστατοι ἱερουργοῦντες καθὰ
καὶ ἡμεῖς· ὅθεν δεόμεθα τὴν σὴν μακαριότητα μὴ ἐπιλάθῃ ἡ ἡμετέρα
εὐλάβεια καθ' ἣν πάντοτε καὶ γράμμασι μαθεῖν ἔξεις περὶ ἡμῶν· πλὴν
δὲ μὴ ἄλλως γενήσεται ἢ μετά τινα χρόνον καὶ παρουσίᾳ δεῖξαι αὐτὴν,
βεβαιῶσαι δὲ τὰ προγραφθέντα μοι.

Καὶ ταῦτα μὲν ἀληθῆ εἶναι ὑπογράφομέν τε καὶ σφραγίζομεν πα-
ρόντων τῶν λογιωτάτων πατέρων Ἰωάννου Πέτρου Δουράντε κανο-
νικοῦ τε καὶ σκευοφύλακος τῆς ἀρχιεπισκοπῆς τῆς Κερκύρας καὶ τοῦ
πανοσιωτάτου Γρηγορίου Γρίττι προβιντζιάλου τοῦ σχήματος τῶν
Αὐγουστινιανῶν καὶ τοῦ ὁσιωτάτου Ἀναστασίου Κορῶνω τοῦ αὐτοῦ
σχήματος ἡγουμένου καὶ τοῦ ὁσιωτάτου καὶ λογιωτάτου διδασκάλου
Μποναβεντοῦρα Δεβίτις ἐκ τοῦ σχήματος τοῦ ἱεροῦ Φραγκίσκου εἰς μείζω
βεβαίωσιν. Ἡ δὲ εὐχὴ καὶ εὐλογία τῆς σῆ ςμακαριότητος εἴη μεθ' ἡμῶν.

Ἀπὸ Κερκύρας κατὰ τὸ ,αχξϐ' ἐν μηνὶ νοεμβρίῳ κ'.

τῆς σῆς μακαριότητος

+ ὁ πατρϊάρχης, Ἀχριδών, Ἀθανάσιος +

καὶ σὸς ἐν Χ(ριστ)ῷ ἀδελφὸς

16. LETTRE D'ATHANASE AUX CARDINAUX DE LA PROPAGANDE

1662, 11 décembre.

Original [1].

Inédit.

Athanase est sur le point de partir pour son éparchie. Depuis sa visite au métropolite de Durazzo il a beaucoup souffert de la

[1] Pas de cote exacte; seulement l'indication du feuillet 283.

www.cimec.ro

part des Turcs et d'autres mauvaises gens sans qu'il lui soit rien arrivé. Quant aux ornements envoyés, on ne les lui a toujours pas remis. Parmi les recèleurs se trouve le prêtre Onuhre qui a même donné l'idée de séquestrer les paremens à cause de l'inimitié qu'il porte à Siméon Lascaris; les lettres de ce clerc à son métropolite — lettres qu'Athanase a lues — en font foi. Arcadius Stanilas a été ordonné évêque par lui quoique le métropolite de Durazzo fût opposé. Mais cela lui a paru profitable à l'extension de la foi catholique et il ne doute pas que la Congrégation ne l'approuve. Une fois à destination dans son éparchie il en écrira plus long.

Τοῖς ἱερωτάτοις καὶ αἰδεσιμωτάτοις καρδιναλεῦσι τῆς ἱερᾶς συνάξεως ἀδελφοῖς καὶ συλλειτουργοῖς
'Αθανάσιος πρώην πατριάρχης 'Αχριδῶν ἐν Κ(υρί)ῳ χαίρειν.

(L. S.)

+ 'Απερχόμενοι πρὸς τὴν ἡμετέραν ἐπαρχίαν γράφομεν πρὸς ὑμᾶς αἰδεσιμώτατοι καρδινάλεις τῆς ἁγίας τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας οἷς προσγίνεται ἡ τῶν περὶ αὐτῆς διοίκησίς τε καὶ κυβέρνησις· ἔσται γοῦν καὶ ὑμῖν μαθεῖν ὡς μετὰ τὸ ἐλθεῖν ἡμᾶς πρὸς τὸν ἱερώτατον ἡμῶν ἀδελφὸν Δυῤῥαχίου μητροπολίτην κὺρ Συμεὼν πολλὰς βασάνους ἔσχομεν παρά τε 'Αγαρηνῶν καὶ ἑτέρων κακῶν ἀνδρῶν ὥστε καὶ κακῶς περὶ ἡμᾶς λαλῆσαί τε καὶ γράψαι· ὅμως δόξα τῷ παναγάθῳ Θ(ε)ῷ οὐδὲν ἠδυνήθησαν καθ' ἡμῶν.

Περὶ δὲ τὰ ἀρχιερατικὰ ἅπερ τῇ ὑμετέρᾳ ἀγαθότητι ἐστάλησαν πρὸς ἡμᾶς διὰ τὸ περιπεσεῖν τοῖς κακοῖς οὐκ ἐλάβομεν· πλὴν δὲ παρ' αὐτοῖς ἐστιν ὁ ἐν ἱερεῦσιν 'Ονούφριος[1] οὔτε παροτρύνων αὐτοὺς πρὸς τὸ μὴ βίαιως ἔχειν τ' αὐτὰ, ἀλλὰ διὰ τὸ ἐχθραίνειν κατὰ τοῦ Δυῤῥαχίου συνεργὸς ἐκείνοις ἐγένετο, μᾶλλον δὲ πρῶτος αἴτιος τούτων, καθὰ ἐκ τῶν ἰδίων αὐτοῦ γραμμάτων τῶν παρὰ τῷ Δυῤῥαχίου ἴδομεν· καὶ ἐθαυμάσαμεν τοῦ ἀνδρός.

Περὶ δὲ τὸν θεοφιλέστατον κὺρ 'Αρκάδιον Στανίλαν, κατελίπομεν ἐλθεῖν προσκυνητῶς πρὸς τὸν ἀποστολικὸν θρόνον· κεχειροτονήκαμεν[2] γὰρ αὐτὸν εἰς αὔξησιν τῆς καθολικῆς πίστεως παρὰ τοῖς ἡμετέροις μέρεσι, καίπερ δὲ ἐναντιούμενος ὁ Δυῤῥαχίου λέγων μὴ παρὰ ταύτης

[1] Une fois encore Onuphre Constantini avant son élévation à l'épiscopāt par Athanase lui-même. Le personnage n'en était pas à sa dernière intrigue. Voir ci-dessus, p. 18.

[2] Au titre de Muzacchia, mais Arcadius signe, comme nous l'avons vu ci-dessus p. 33, d'Hyspathia et de Muzacchia qui bien que ne figurant pas sur le rôle connu d'Ochrida (Cf. Gelzer, *op.* et *loc. cit.*, 29—33) devaient à cette époque en dépendre.

www.cimec.ro

τῆς ἱερᾶς συνάξεως φθάσαι τὴν ἄδειαν ἧπερ ὁ αὐτὸς ὑπόκειτο· ἡμεῖς δὲ θαρροῦντες ταύτην ἐπεχειρήσαμεν τὴν χειροτονίαν θείῳ ζήλῳ κινηθέντες.

Καὶ ταῦτα μὲν διὰ τὸ νυνί· περὶ δὲ τῶν περὶ ἡμᾶς ἐν τῇ ἡμετέρᾳ ἐπαρχίᾳ ἐκεῖθεν γράψομεν· ἐπιθυμοῦντες δὲ τὰ ἔργα τοῖς λόγοις ἀνταποκρίνοντα ἐμφανίσαι Θεοῦ θέλοντος, μετὰ καιρὸν ἐκ στόματος βεβαιώσομεν τὰ γεγραμμένα. Πρεσβεύσατε οὖν ἱερώτατοι ἀδελφοὶ ἐν ταῖς θείαις τελεταῖς περὶ ἡμῶν καθὰ καὶ ἡμεῖς πάντοτε εὐχόμεθα καὶ εὐξόμεθα.

Ἀπὸ Κερκύρας ,αχξϐ' ἐν μηνὶ δεκεμβρίῳ ια'.

Τῆς ὑμῶν ἱερότητος καὶ αἰδεσιμότητος ἀδελφὸς καὶ συλλειτουργὸς

+ Ὁ πρώην Ἀχριδῶν Ἀθανάσιος.

17. LETTRE D'ATHANASE AUX CARDINAUX DE LA PROPAGANDE

1664, 30 Mai. La Chimère.
Original [1].

Inédit.

Le Turc, qui ne cesse de persécuter l'Eglise, ne l'a pas épargné et a cherché à attenter à sa vie. Mehmet pacha a envahit la province de la Chimère qu'il a dévastée, mais qui, avec l'aide de Dieu, a été finalement délivrée. Mais il lui a fallu dépenser des milliers d'aspres pour se tirer de ses mains [2]. Grâce à quoi il a pu s'enfuir à la Chimère. dans la maison d'Arcadius (Stanilas). Aux cardinaux de le conseiller et de l'aider dans les nécessités où il se trouve. Leur réponse est attendue.

+ Ἐξοχώτατοι καὶ αἰδεσιμώτατοι ἀφθέντες καρδινάλεις.

+ Ὁ ἀγαρηνὸς καὶ κοινὸς ἐχθρὸς τῆς ἐκκλησίας ὁποῖος ποτὲ δὲν λείπει νὰ βασανίζῃ τοὺς ὀρθοδόξους δὲν ἄφηκε καὶ ἐμὲ τὸν ποθιτὸν ἀδελφὸν καὶ καρδιακὸν φίλον τῆς ἐξοχότητός σας παρ' ὅτι ἦλθε καί με ἐβασάνισε ὁ βερλέμπεης Μεεμὲτ πασᾶς καὶ ἤθελε τὴν ζωήν μου νὰ

[1] Cote incomplète limitée à l'indication du feuillet de ms. 285.

[2] Cette expédition turque doit être identique à celle que la relation de Stanilas (*Bessarione*, *op.* et *loc, cit.*, 457, 458) mentionne et décrit. Une compagnie de 300 mercenaires allemands ayant refusé de partir servir Venise à Corfou s'était jetée sur la côte à Ducates. Le grand vizir l'apprenant donna l'ordre au pacha de la région, le bey Mehmet, d'occuper la province entière. Comme à leur ordinaire, les envahisseurs saccagèrent tout et se laissèrent payer pour se retirer sans avoir oser attaquer la région côtière.

www.cimec.ro

πάρη καὶ ἐφέρθη εἰς ταῦτα τὰ μέρη ταυτηνῆς τῆς ἐπαρχίας Χειμάρρας καὶ τὴν ἐβασάνισεν εἰς κακὸν τέλος ὅμως Θεοῦ βοηθοῦντος καὶ δι'εὐχῶν τῆς ἐξοχότητός σας καὶ ἐδῶ ἐλευθερώθη ἡ ἐπαρχία μὲ τὸ νὰ συνέβη σκληρὸς πόλεμος ἀπὸ τὸ ἕνα μέρος καὶ ἄλλον καὶ ἐτραβίσθη ὁ ἐχθρὸς καὶ ἐγὼ μὲ τὸ νὰ δώσω τοῦ ἀγαρηνοῦ τόσαις χιλιάδαις ἄσπρα μετὰ βίας ἐβγῆκα ἀπὸ τὰς χεῖράς του ἀλλὰ καὶ ἐκατέβηκα εἰς τοῦτα τὰ μέρη φοβούμενος διὰ τὴν ὥραν τὸν θυμον του καὶ ἔρχομαι μὲ τὴν παροῦσαν νὰ κάμω τὸν ἔνθεον ἀσπασμὸν μὲ τὴν ἐξοχότητά σας δεόμενος νὰ μοῦ θυμηθοῦσιν εἰς ταῖς πικραῖς μου ἀνάγκαις κάμνω τέλος καὶ ἀναμένω μὲ πᾶσαν προθυμίαν τὴν ποθιτὴν ἀπόκρισιν εὑρισκόμενος εἰς τὴν οἰκείαν τοῦ αἰδεσίμου ἀγαπητοῦ μου ἀδελφοῦ κὺρ 'Αρκαδίου καὶ ποιοῦμαι τὸν ἔνθεον ἀσπασμόν.

Χειμάῤῥα λ' μαΐου ,αχξδ'
τῆς ἐξοχότητός σου
+ ὁ πατριάρχης (LS) 'Αχριδῶν 'Αθανάσιος
καὶ ἴμῶν ἀδελφός.

Adrese:

Τοῖς ἐξοχωτάτοις καὶ αἰδεσιμωτάτοις κυρίοις καρδινάλεις τῆς ἱερᾶς συνάξεως εὐτυχῶς ἐγχειριθείη.

Ρώμη.
(L.S.).

18. LETTRE D'ATHANASE AUX CARDINAUX DE LA PROPAGANDE

1664, 5 juin.
Original [1].

Inédit.

Le Turc, après avoir vainement tenté de s'emparer de la province de la Chimère, s'est rabbattu sur son éparchie. Des ennemis pervers ont en effet informé complètement l'envahisseur de tout ce qu'il a fait pour l'union avec Rome. Aussi en a-t-on voulu à sa vie et il lui a fallu dépenser, pour se tirer d'affaire, des montagnes d'argent. Cela fait, il s'est réfugié à la Chimère auprès de l'évêque Arcadius Sta-

[1] Pas d'autre référence que cellle du feuillet 290: En revanche au sommet, la date: 5 Junij 1664.

www.cimec.ro

nilas. Le cadeau (vêtements liturgiques) envoyé par Leurs Eminences n'a pas encore été remis. Qu'elle prennent soin d'alléger ses souffrances. Lui pense aller à Rome vénérer le pape dont le nom est, sur ses ordres, commémoré dans toutes les éparchies du patriarcat. Souhaits.

Ἱερώτατοι καὶ αἰδεσιμώτατοι καρδινάλεις
τὸν ἔνθεον ἀσπασμὸν κομίζω.
(L.S.).

+ Πολλοὶ οἱ κίνδυνοι ἐπερικύκλωσαν τὸν χριστιανισμὸν ἀπὸ διωγμὸν καθημερινὸν τοῦ ἀσεβοῦς γένους, ἱερώτατοι ἀδελφοὶ ἐν Χριστῷ, καὶ τὴν σήμερον ἦλθε νὰ ἐκπορθεύσῃ τὴν ἐπαρχίαν Χειμάῤῥας· καὶ μὴ πραξάμενος κατὰ γνώμην ἐφέρθη ἕως τῆς διοικήσεώς μου καὶ ἔθλιψέ με βαρέως μὲ σκοπὸν νὰ πάρῃ καὶ τὴν ζωήν μου ὅτι ἐδάλθη ἀπάνω ἀπὸ φθονεροὺς ἐχθροὺς τῆς Ἐκκλησίας καὶ ἐβεβαιώθη εἰς τὰ πάντα τῆς παρ' ἡμῶν ἑνότητος. Καὶ ἔπαθον πολλοὺς βασάνους μὲ τὸ νὰ δώσω φορτώματα ἄσπρα διὰ νὰ φύγω ἀπὸ τὸν θυμόν του, ἦλθα εἰς ταύτην τὴν ἐπαρχίαν καὶ ἤυρα τὸν πανόσιον ἀδελφὸν ἐπίσκοπον κὺρ Ἀρκάδιον κηρύτοντα τὸ εὐαγγέλιον μὲ ἄλλον διδάσκαλον θρέμμα τοῦ ἑλληνικοῦ φροντιστηρίου [1].

Καὶ μήτε τῶρα ἔλαβα τὸ ἄξιον δῶρον πεμφθὲν ἀπὸ τῆς παρ' ἡμῶν ἱερότητος ὡς καὶ τὸ πρότερον ἐξαγορασμένον ἀπὸ τὸν ἄνωθεν κῦρ Ἀρκάδιον καὶ γυρισμένον ὀπίσω· δέομαι τῆς ὑμῶν αἰδεσιμότητος νὰ θεραπεύσουν τοὺς βασάνους ὁποῦ διὰ προκοπὴν τοῦ χριστιανισμοῦ παθαίνω τὴν σήμερον· καὶ ποθῶ νὰ ἔλθω αὐτόθι καὶ ν' ἀσπασθῶ τὸν ἁγιώτατον Κύριόν μου τοῦ καὶ τὸ ὄνομα δὲν λείπω νὰ δοξασθῇ καὶ νὰ μνημονευθῇ εἰς ὅλας μου τὰς ἐπαρχίας καὶ ἀναμένω ποθιτὴν ἀπόκρισιν καὶ ἀσπάζομαι δεξιῶς τὴν ἡμετέραν ἱερότητα καὶ αἰδεσιμότητα.

Χειμάῤῥα ε' ἰουνίῳ ,αχξδ'.

Τῆς ἡμῶν ἱερότητος καὶ αἰδεσιμότητος
ποθητώτατος ἀδελφὸς εἰς τὰ πάντα.
+ Ὁ πατριάρχης Ἀχριδῶν Ἀθανάσιος καὶ ἡμῶν ἀδελφός.

Adresse :

Τοῖς ἱερωτάτοις καὶ αἰδεσιμωτάτοις Κυρίοις Καρδιναλεῦσιν εὐτυχῶς δοθήτω.

(L. S.) Ρώμη

[1] En revenant de Rome, Arcadius Stanilas avait amené avec lui un élève du Collège grec, Jean Chrysapheidès, dont il doit être ici question (Cf. *Bessarione*, *op. cit.* et *loc. cit.*, 450). La date de son départ, qui fut celle de l'évêque, est fixée au 20 mai 1663.

www.cimec.ro

19. LETTRE D'ATHANASE AUX CARDINAUX DE LA PROPAGANDE

1664, 8 juin.
Original [1]. Drimadès.

Inédit.

Athanase est sans nouvelle des cardinaux. Comme il ne compte plus passer que peu de temps dans la province où il se trouve, pour ne pas s'exposer aux dangers extrêmes comme par le passé, à un moment où le pacha est parti en guerre, il a envoyé maître Jean auprès de l'évêque de Lecce pour recevoir leurs ordres et un peu de soulagement aux maux qu'il endure journellement, maux où il expose sa vie et qui sont une source de dépenses pour son Eglise. Désir d'aller à Rome vénérer les images des saints Pierre et Paul. Qu'en pense le pape? Salutations.

Ἱερότατοι καὶ αἰδεσιμώτατοι ἐν Χριστῷ ἀδελφοὶ κύριοι
Καρδινάλεις τὸν ἔνθεον ἀσπασμὸν κομίζω.

L. S.

+ Ἐπειδὴ καὶ ἡμέραις διαπερνοῦσι χωρὶς εἴδησιν ἀπὸ τὴν ὑμετέραν ἱερότητα καὶ διατὶ δὲν θέλω νὰ κάμω πολὺν καιρὸν εἰς τούτην τὴν ἐπαρχίαν διὰ νὰ μὴ συνέβω εἰς προτέρους βασάνους καὶ τῶρα δι' ὀλίγον ἔχω ἄδειαν νὰ στέκω ὄντας καὶ ἐκίνησεν ὁ πασᾶς εἰς τὸν πόλεμον μὲ βασιλικὸν ὁρισμόν, ἐπαρακίνησα καὶ ἀνάγκασα τὸν διδάσκαλον κῦρ Ἰωάννην [2] ἄνθρωπον τῆς ὑμῶν ἱερότητος νὰ φθάσῃ ἕως τοῦ θεοφιλεστάτου τοῦ Λέτζι [3] ὁποῦ εἶναι μικρὸν τὸ διάστημα διὰ νὰ δεχθῇ τοὺς ὁρισμοὺς τῆς ὑμετέρας ἱερότητος καὶ νὰ παρηγορηθῶ ἀπὸ τὴν χάριν των διὰ τῶν ὁποίων τὴν πινομὴν τὴν καθημέραν πάσχω τόσα ἀπὸ τοὺς ἀσεβεῖς μὲ ἐσχάτους κινδύνους τῆς ζωῆς μου καὶ ἐξοδίαις τῆς ἐκκλησίας μου. Εἶχα καὶ πόθον νὰ ἔλθω αὐτόθι διὰ νὰ προσκυνήσω τὰς ἱερὰς εἰκόνας τῶν πρωτοκορυφαίων. Οὕτως ὁ κύριος νά μου φέρῃ τὴν γνώμην εἰς τὸ ἀληθὲς καὶ τὴν ὑμετέραν ἱερότητα καὶ αἰδεσιμότητα ἀσπάζομαι δεξίως καὶ δέομαι τοῦ ζωοδότου Κυρίου εὐτυχῶς νὰ φερθῇ ἡ παροῦσά μου εἰς τὰς ἱερὰς χεῖρας τῆς ἡμῶν ἱερότητος.

[1] Référence incomplète avec seule indication du feuillet: 295 r.

[2] Peut-être ici encore Jean Chrysapheidès dont il est question dans la lettre précédente, mais plus sûrement Jean de Camillis dont l'arrivée était récente (*Bessarione, loc. cit.*, 455). Sur le personnage qui fut après vicaire apostolique des Ruthènes de Hongrie, cf. Legrand, *R.O.C.* IV, 1909, 60.

[3] Ou évêque de Lecce Luigi Pappacoda (*Bessarione, op. cit.*, 452).

www.cimec.ro

Δρυμάδες η' ἰουνίῳ ,αχξδ'.
Τῆς ὑμῶν ἱερότητος καὶ αἰδεσιμότητος
εἰς τὰ πάντα ποθεινότος ἀδελφός.
† Ὁ πατριάρχης Ἀχριδῶν Ἀθανάσιος.

Adresse extérieure:

Τοῖς ἱερωτάτοις καὶ αἰδεσιμωτάτοις κυρίοις καρδιναλεῦσιν εὐτυχῶς δοθήτω.

Ῥ μη.

L. + S. (cachet rouge).

20. LETTRE D'ATHANASE AUX CARDINAUX DE LA PROPAGANDE

1665, 16 mai. La Chimère.

Original [1].

Inédit.

Nouvelle lettre d'Athanase assurant les cardinaux que leur lettre lui a permis de durer jusqu'à ce moment. Mais quelque chose le délivrerait de tout le souci où il s'est mis pour la foi catholique: l'envoi du cadeau annoncé [2]. Leurs prières fassent qu'il ne soit plus la victime des Turcs. Respects.

Ἱερώτατοι καὶ αἰδεσιμώτατοι κύριοι καρδινάλεις.

L. S.

+ Καὶ πάλιν γράφω τῆς ἡμετέρας ἱερότητος καὶ αἰδεσιμότητος ὅτι τὰ ἱερά των γράμματα μ' ἔκαμαν νὰ καρτερέσω ἕως τὰ νῦν καὶ χρόνος ἐβραδύνθη· δέομαι γοῦν τῆς παρ' ὑμῶν ἱερότητος τὸ γορτότερον νὰ ἐλευθερωθῶ ἀπὸ τόσαις φροντίδαις διὰ τὸ δῶρον ὁποῦ μου ἔγραψαν πῶς στέλνουν διὰ νὰ δυνηθῶ μ' ἐκεῖνον νὰ εὕρω ἄνεσιν εἰς τοὺς κινδύνους τῆς ἐκκλησίας μου καὶ νὰ παρασιωπάσω τὰ ὅσα ἐτράβισα εἰς πινομὴν τῆς καθολικῆς πίστεως ὅτι διὰ τὴν καλοσύνην των πολλὰ ὑπόφερα ἄμποτε καὶ ἡ εὐχή των νὰ δώσῃ εἰς τὸ ἔλθειν νὰ μὴν τυραννευθῶ πάλιν ἀπὸ τῶν Ἀγαρηνῶν τὰς χεῖρας καὶ μὲ τέλος πέμπω τῆς ὑμῶν ἱερότητος καὶ αἰδεσιμώτατος τὸν ἔνθεον ἀσπασμόν.

[1] Cote du feuillet seul marquée: ,fol. 299 r.

[2] Il s'agit, une fois de plus, des vêtements liturgiques (liste ci-après n. 23) retournés à Rome et renvoyés par l'occasion d'Onuphre Constantini. Voir la lettre suivante.

www.cimec.ro

'Απὸ ἐπαρχείας Χειμάῤῥας ις' μαΐῳ μηνὶ ,αχξε'.
τῆς ὑμετέρας ἱερότητος καὶ αἰδεσιμώτατος
κατὰ πάντα ποθὸς
ἐν Χ(ριστ)ῷ ἀδελφός.
+ 'Ο πατριάρχης 'Αχριδῶν 'Αθανάσιος.

21. LETTRE D'ATHANASE AUX CARDINAUX DE LA PROPAGANDE

1665, 28 novembre. Drimadès.
Original [1].

Inédit.

L'archimandrite Onuphre (Constantini) a été envoyé de Rome à Athanase pour que ce dernier l'ordonne évêque. Fidèle a l'ordre reçu il l'a sacré métropolite de Devra et Rekka [2]. Eloge du nouveau prélat. En même temps lui est parvenu le souvenir que le pape veut bien lui envoyer: des ornements pontificaux, les mêmes dont il a été question précédemment. Ceux-ci resteront pour lui et ses successeurs comme un monument éternel de l'origine que le patriarcat d'Ochrida tire du siège de Rome. Le métropolite de Durazzo lui a causé quelques torts dont le plus grave est de lui avoir retenu la bulle que le pape lui avait envoyée [3]. Athanase accepte que le métropolite de Devra soit son représentant auprès du pape et de Leurs Eminences; il aura pleins pouvoirs pour traiter les affaires des deux parties. Assurance de son dévouement.

'Ιερώτατοι καὶ αἰδεσιμώτατοι Καρδινάλεις.

(L. +S.).

Μὲ πολλὴν ἀγάπην καὶ ἀγαλλίασιν τῆς ψυχῆς μου, ἐδέχθηκα τὸν πρώην 'Αρχιμανδρίτην κῦρ 'Ονούφριον (νῦν δὲ Δευρῶν καὶ 'Ρέκκας μητροπολίτην) ἐπειδὴ καὶ ἀπὸ τὴν αἰδεσιμότητά σας καὶ ἀπὸ μέρους τοῦ μακαριωτάτου Πάπα εἰς ἐμένα ἀπεστάλη διὰ νὰ τὸν χειροτονήσω ἀρχιερέα εἰς δούλευσιν τῆς αἰδεσιμότης σας καὶ εἰς τιμὴν τοῦ γένους τῶν Γραικῶν. 'Εγὼ δὲ διὰ νὰ σώσω τὸν ὁρισμόν σας καὶ διὰ νὰ τιμήσω τέτοιον ὁποῦ ἡ αἰδεσιμότης σας ἐτιμήσετε μετὰ πάσης χαρᾶς μου ἠγά-

[1] Cote incomplète: fol. 316 r et v.

[2] Voir ci-dessus.

[3] Auparavant (voir supra n. 12), il avait spontanément désigné Syméon Lascaris, dont il se plaint ici pour la première fois, comme son représentant auprès du Saint Siège, qui sans doute ne l'agréa pas.

www.cimec.ro

πησα νὰ ἀποτελειώσω ὅτι ἀποφασίσετε καὶ διὰ τοῦτο σᾶς τὸν στέλνω χειροτονημένον μητροπολίτην ὡς ἄνωθεν καὶ ἂν ἐμπόρουνα καὶ περισσότερον μεγαλίτερον τὸν ἔκαμνα ἐπειδὴ καὶ νὰ τὸν ἐγνώρισα ἄνθρωπον τέλειον καὶ φοβόθεον καὶ ζηλωτὴν τῆς σωτηρίας τῶν χριστιανῶν μάλιστα ἐδὼ μὲ θάρος ὅτι καὶ εἰς τὸ μέλλον θέλει εἶσται τύπος καὶ ὑπόδειγμα τῆς ἀρχιερατικῆς τάξεως. Ἀκόμη ἐδέχθηκα ἀσπασίως τὴν ἐνθύμησιν ὁποῦ μοῦ ἐπείμετε ἀπὸ μέρους τοῦ μακαριωτάτου καὶ εἶναι τὰ αὐτὰ καὶ ἴδια ἀρχιερατικὰ ὁποῦ καὶ τὴν πρώτην ἐστήλετε καὶ θέλουν εἶσται εἰς μνήμην αἰώνιον εἰς ἐμένα καὶ εἰς τοὺς διαδόχους μου ὡς καθὼς τὴν ἀρχὴν τῆς πατριαρχικῆς ἀξίας ἀπ' αὐτὸν τὸν θρόνον γνωρίζομεν καὶ ἐνθυμούμεσθαν τὴν χάριν μοναχὰς ἀπὸ τὰ ἄδικα ὁποῦ μου ἐκάμεν ὁ Δυῤῥαχίου τὸ μεγαλίτερον εἶναι πῶς μου ἐκράτησε τὴν χρυσόβουλαν, ὁποῦ μου ἔπεμψεν ὁ μακαριώτατος καὶ ἀγάπουνα δυνατὰ νὰ τὴν ἔχω διὰ σημάδι τῆς ἀγάπης καὶ ἑνώσεως τῆς ἐκκλησίας μας. Ἄλλο ἀγαπῶ νὰ ἔχω τὸν ἄνωθεν Δευρῶν αὐτοῦ παιδί μου καὶ ἐπίτροπόν μου εἰς τὸν μακαριώτατον καὶ εἰς τὴν αἰδεσιμότητά σας καὶ νὰ εἶναι ἴδιον καὶ ἡμέτερον πρόσωπον νὰ κοιτάξῃ καὶ νὰ πορεύσῃ τὰ ὅσα ἀπὸ τὸ ἕνα καὶ τ' ἄλλο μέρος εἰς δόξαν Θεοῦ καὶ εἰς αὔξησιν τῆς χριστιανοσύνης εἶναι ἀναγκαῖα καὶ μὲ τὸ τέλος ἀγαπῶ νά με ὁρίζετε εἰς ὅτι δύνομαι ἐπειδὴ καὶ ἡ προαίρεσίς μου εἶναι πρόθυμη καὶ εἰς τὸν ὁρισμόν σας ἕτοιμη. Ἀπὸ Δρυμάδες νοεμβρίου κη' ,αχξε.

Ποθητὸς εἰς τὰ πάντα ὡς ἀδελφὸς καὶ εὐχέτης.

\+ Ὁ πατριάρχης Ἀχριδῶν Ἀθανάσιος.

22. LETTRE D'ATHANASE AUX CARDINAUX

1666, 15 mars.
Original [1].

Inédit.

L'arrivée des navires à la Chimère est pour Athanase l'occasion d'apprécier les intentions que les cardinaux ont à son égard. Cependant le temps passe et le signataire devrait, suivant leurs lettres, d'un moment à l'autre éprouver l'effet de leur bonté. Puisse le retard ne pas le faire à nouveau suspecter des Turcs portés pour mille raisons à le supprimer de la face du globe. Remerciements pour tout ce qui a été écrit tant à lui qu'à l'évêque de Muzacchia Arcadius

[1] Seule indication de cote: fol. 303 r.

www.cimec.ro

et à la province de la Chimère. Athanase proclamera partout la miséricordieuse affection dont ils ont fait preuve à son égard. Souhait de lettres, où il trouve sa consolation.

'Ιερώτατοι καὶ αἰδεσιμώτατοι κύριοι καρδινάλεις τὸν ἔνθεον ἀσπασμὸν ὑμῖν κομίζω.

(L. S.)

† Μὲ τὸ ἔλθειν τῶν καραβίων εἰς ταύτην τὴν ἐπαρχίαν τῆς Χειμάῤῥας ἔχω καλαῖς αἰτίαις νὰ παρηγορηθῶ μὲ τὴν ἱερότητα ὑμῶν καὶ αἰδεσιμότητα δεόμενος τῆς ὑμετέρας ἀγάπης νὰ ἐνθυμηθῇ τῶν παθῶν μου καὶ τὸ εὐθύτερον ν' ἀπολαύσω τὸ καρτερούμενον ὅτι ἐσίμωσε χρόνος καὶ κατὰ τὰς γραφὰς τῆς παρ' ἡμῶν ἱερότητος στέκω ἀπὸ ὥραν εἰς ὥραν ὑπομένοντας· ἀλλὰ καὶ ἡ τόση ἄργητα κύριος ὁ Θεὸς νὰ μὴν συγχωρέσῃ νὰ εἰσέβω εἰς ὑποψίαν τοῦ ἀγαρηνοῦ γένους διὰ τόσαις αἰτίαις πεθυμημένου νά με ἀποστερήσει ἀπὸ τὸ πρόσωπον τῆς γῆς.

Εὐχαριστῶ δὲ τὰ ὅσα ἡ παρ' ὑμῶν ἱερότης ἔγραψε τόσον ἐμοῦ ὅσον τοῦ κῦρ 'Αρκαδίου Μουζακίας καὶ τῆς αὐτῆς ἐπαρχίας Χειμάῤῥας εἰς πληροφορίαν καὶ παρηγόρησιν ἐδικήν μου· ὁ παντοδύναμος 'Ι(ησοῦ)ς μὲ τὴν θείαν του δωρεὰν ν' αὐξήσῃ τὸ ὀρθὸν πνεῦμα τῆς παρ' ἡμῶν ἱερότητος· μηδὲ μέρος μου θέλει λείψει κατὰ τὰ δυνάμενα νὰ κηρύξω τὴν εὐσπλαγχνίαν ὑμῶν διὰ τὴν ἀγάπην ὁποῦ ἔδειξαν μετ' ἐμοῦ τοῦ ταπεινοτάτου των ἀδελφοῦ.

Καὶ ὡς ἐγὼ ἐχαρακτηρίσθηκα εἰς τὴν ποθητὴν μεγαλοψυχίαν τῆς ὑμῶν ἱερότητος, οὕτως δέομαι νά με παρηγοροῦσι μὲ τὰς καρδιακάς των ἐπιστολὰς εἰς γεῦσιν καὶ ἀγαλλιασμὸν ἐδικόν μου· ἀσπάζομαι δὲ μετὰ πάσης εὐσεβοφροσύνης τὴν παρ' ἡμῶν ἀδελφότητα καὶ δεξιῶς τῶν πέμπω τὸν ἔνθεον χαιρετισμόν.

'Απὸ ἐπαρχίας Χειμάῤῥας ιε' μαρτίου μηνὸς ,αχξ'.

Τῆς παρ' ὑμῶν ἱερότητος καὶ αἰδεσιμότης

ἀγαπητὸς ἀδελφὸς καὶ
πρόθυμος εἰς τὰ πάντα.

† 'Ο πατρϊάρχης 'Αχριδῶν 'Αθανάσιος†.

Adresse sur enveloppe à part:

Τοῖς ἱερωτάτοις τε καὶ αἰδεσιμωτάτοις κυρίοις κυρίοις καρδιναλεῦσι τῆς ἱερᾶς συνάξεως τῆς ἐπιδώσεως τῆς πίστεως ἀξίως καὶ πανευτύχως ἐγχειρισθείῃ.

'Ρώμη. Roma.

www.cimec.ro

23. INVENTAIRE[1] DES ORNEMENTS PONTIFICAUX ENVOYÉS A ATHANASE

Nota delle robbe seu habiti alla Greca mandati dalla Sac. Congregatione de Propaganda Fide al Patriarcha d'Ocrida, e sono 33.

Uno incentiero d'argento grande.

Una navetta con il cocchiaro d'argento per servitio di detto incentiero.

Un calice tutto d'argento lavorato alla moderna.

Una patena alla Greca d'argento con il suo archetto di sopra pure alla Greca fatto in croce.

Un habito di Prelato alla Greca chiamato sacco di te letta di lama d'argento compeggiato de fiori d'oro e seta di diversi colori con letrine d'oro à torno con uno scuto con la figura della Resurrectione di Nostro Sinore con varie zagarelle foderato di armosino rosso.

Una stola alla Greca dell'istesso drappo e fodera con quattro bottoni d'argento indorati con sette fiocchi à basso di seta et oro.

Due manipoli alla Greca dell'istesso drappo e fodera.

Due veli alla Greca dell'istesso drappo uno per il calice e l'altro per la patena con pi illo seù merletto piccolo d'oro intorno.

Un altro velo alla Greca dell'istesso drappo, che copre il calice e la patena con tre fiocchi à basso di seta et oro con una figura ricam di Gesù Christo morto.

Il genuale alla Greca d'imbroccato d'oro e seta rossa con la figura della Rusurettione con trè fiocchi di seta et oro e sua zagorella di seta rossa.

Il pallio alla Greca di mezzo damasco bianco crociato di mezzo damasco rosso con trena di seta à torno e fiocchi di seta bianca e rossa foderato di tela torchina[2].

* * *

[1] Cote incomplète: fol. 306 r. Au sommet l'indice chronologique: Giugno. 1665.

[2] Il m'est impossible de dire si l'énumération continue dans le manuscrit. La chose est probable, les trente pièces signalées étant loin de figurer sur le seul feuillet dont nous possédons la photographie.

www.cimec.ro

INDEX

LISTE DES DOCUMENTS PUBLIÉS

1. Profession de foi du patriarche Athanase.

2. Lettre d'Athanase au métropolite de Durazzo Syméon Lascaris (25 juin 1659).

3. Supplique de Syméon Lascaris aux cardinaux de la Propagande (1659).

4. Bref d'Alexandre VII au patriarche Athanase (4 septembre 1660).

5. Bulle d'Alexandre VII en faveur de Syméon Lascaris (6 septembre 1660).

6. Lettre de la Propagande au patriarche Athanase (31 décembre 1661).

7. Certificat d'Athanase en faveur de Syméon de Durazzo (11 mai 1662).

8. Lettre du patriarche Athanase à Alexandre VII (15 mai 1662).

9. Lettre d'Athanase aux cardinaux de la Propagande (15 mai 1662).

10. Lettre d'excommunication du métropolite de Janina Callinique contre Syméon de Durazzo (1-er août 1662).

11. Adresse des Cimariotes en faveur de Syméon Lascaris (22 août 1662).

12. Lettre d'Athanase à Alexandre VII (19 septembre 1662).

13. Lettre d'Athanase à un évêque anonyme à Rome (21 septembre 1662).

14. Lettre patriarcale d'Athanase en faveur de Syméon Lascaris (19 novembre 1662).

15. Lettre d'Athanase à Alexandre VII (20 novembre 1662).

16. Lettre d'Athanase aux cardinaux de la Propagande (11 décembre 1662).

17. Item (30 mai 1664).

18. Item (5 juin 1664).

19. Item (8 juin 1664).

20. Item (16 mai 1665).

21. Item (28 novembre 1665).

22. Item (15 mars 1666).

23. Inventaire des ornements pontificaux envoyés à Athanase (juin 1665).

V. LAURENT

Membre d'honneur de l'Académie Roumaine

www.cimec.ro

LES RELATIONS DE BASILE LUPU AVEC L'ORIENT ORTHODOXE ET PARTICULIEREMENT AVEC LE PATRIARCAT DE CONSTANTINOPLE

ENVISAGÉES SURTOUT D'APRÈS LES LETTRES DE LIGARIDIS

INTRODUCTION

La figure, quelque peu aventureuse mais imposante, brillant parfois d'un éclat impérial (mais qui s'est éteint tristement) du premier représentant de la diaspora albanaise sur un trône roumain, n'a pas encore eu le livre qu'elle mériterait[1], malgré une série d'études

[1] Pour la bibliographie voir N. Iorga, *Istoria Românilor* (L'histoire des Roumains), VI, Bucarest 1938, livre II: *Monarhia bizantină* (La monarchie byzantine), les notes; Constantin C. Giurescu, *Ist. Rom.* (Histoire des Roumains), II-e éd. revue et augmentée, III-2, Bucarest 1942, pp. 105—106; N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi* (Histoire de la littérature roumaine ancienne), fascic. II, Bucarest 1942, pp. 93, 96, 115. Y ajouter: Gh. Vinulescu, *Pietro Diodato e la sua relazione sulla Moldavia*, 1641, dans *Diplomatarium Italicum*, IV, Rome 1939; Francisc Pall, *Le controversie tra i Minori Conventuali e i Gesuiti nelle missioni di Moldavia, ibid.*, et en extrait; Gh. I. Constantin, *Tagebuch des schwedischen diplomatischen Agenten Johann Mayer über seine Reise durch die Moldau (12—13 Mai 1651)*, dans *Balcania*, Bucarest, II—III (1939—40), pp. 343—379; Fr. Bonaventura Morariu, *Series chronologica praefectorum apostolicorum missionis Fr. Min. Conv. in Moldavia et Valachia durante saec. XVII et XVIII*, etc. Cité du Vatican 1940, extrait du *Commentarium Ordinis Fratrum Minorum S. Francisci Conv.*, an. 37, numéros VI—X; † Ὀρθόδοξος Ὁμολογία (La confession orthodoxe), texte grec inédit (ms. Parisinus 1265), par le R. P. Nicolas M. Popescu, et texte roumain (éd. Buzău 1691) du diacre Georges I. Moisescu, avec préface de Tit Simedrea, métropolite de Bucovine, Bucarest, 1942; † Irineu, Mitropolitul Moldovei [= I. Mihălcescu], *Petru Movilă şi sinodul dela Iaşi* (Pierre Mogila et le synode de Jassy), Iaşi, tipografia A. Ţerek, 1943, 39 p. în 8°;

www.cimec.ro

spéciales basées sur d'abondants documents historiques, concernant sa carrière militaire marquée de bien des revers et son règne si fécond, d'une importance de tout premier ordre dans le passé religieux et culturel du peuple roumain [1]. Ce qui donne une note tout à fait particulière et prestigieuse à Basile Lupu par rapport à ses prédécesseurs et à ses successeurs, c'est le rôle qu'il a joué dans les destinées de l'Orient orthodoxe et surtout du patriarcat œcuménique de Constantinople, à une époque critique pour celui-ci, lorsque l'influence calviniste et la propagande catholique, d'une part, la simonie et les difficultés économiques, d'autre part, menaçaient jusqu'à l'anarchie son autorité, son dogme, sa hiérarchie et même son existence. Ce rôle — en disproportion flagrante avec la modeste étendue et avec la position internationale de second ordre de la Moldavie — de généreux bienfaiteur, de gardien laïque de l'orthodoxie, d'organisateur et de protecteur, de « faiseur et de tombeur de patriarches », de renoueur moldave du fil rompu de la tradition impériale byzantine, nous oserions dire: du césaro-papisme byzantin, a été décrit et mis en évidence avec une particulière puissance d'évocation dans une étude de N. Iorga [2] et a été invoqué, il y a quatre ans, à l'occasion du tricentenaire du « synode » de Iassy de 1642 [2].

LA SITUATION DU PATRIARCAT DE CONSTANTINOPLE AVANT LES INTERVENTIONS DE BASILE LUPU.

Aux environs de l'an 1640, le siège œcuménique était profondément ébranlé par les effets de la lutte entre le patriarche Cyrille Lucaris et le prosélytisme catholique des moines jésuites, capucins, franciscains et celui des missionnaires de rite grec, qui

R. P. Théodore Bodogae, *Din istoria Bisericii ortodoxe de acum* 300 *de ani. Consideraţiuni istorice în legătură cu sinodul de la Iaşi* (De l'histoire de l'église orthodoxe d'il y a 300 ans. Considérations historiques concernant le synode de Jassy), Sibiu 1943; P. Florea Mureşanu, *Cazania lui Varlaam*, 1643—1943, *Prezentare în imagini* (Le sermonnaire de Barlaam, 1643—1943, Présentation sous forme d'images), Cluj 1944.

[1] *Basile Lupu, prince de Moldavie, comme successeur des empereurs d'Orient dans la tutelle du patriarcat de Constantinople et de l'Eglise orthodoxe* (1640—1653), dans le *Bulletin Historique de l'Académie Roumaine*, II, Bucarest 1914, pp. 88—123. Elle a paru d'abord en roumain dans *Analele Academiei Române*, Memoriile Secţiei Istorice, seria II, 36 (1913—1914), pp. 207—235.

[2] V. *Biserica Ortodoxă Română*, (L'Eglise Orthodoxe Roum.) Bucarest, 60-ème année, numéros 9—10' (sept.—oct. 1942), numéro dédié à « la commémoration du synode de Iassy ».

www.cimec.ro

trouvaient un appui auprès des représentants diplomatiques des Puissances catholiques à la Porte: l'ambassadeur français, le résident impérial et, dans une plus faible mesure, le baïle vénitien. Contre ceux-ci, l'énergique Crétois cherchait appui chez les ambassadeurs des pays protestants à Constantinople: ceux de Hollande et d'Angleterre. Le conflit acharné entre la Réforme et la Contre-réforme, qui avait divisé l'Europe occidentale et centrale, s'est prolongé aussi — quoique sans aspect militaire, mais sous la forme d'agitation diplomatique et de propagande religieuse — sur ce théâtre constantinopolitain, en quelque sorte exotique, ayant pour but l'Eglise grecque, la pauvre serve de la domination turque, qui, d'ailleurs, elle-même était une domination d'esclaves sur d'autres esclaves: *un empire d'esclaves*, pour employer l'expression d'Alfred Rambaud [1]. Les espérances du Siège romain, qui, grâce à la Congrégation de Propaganda Fide, avait pris maintenant un nouvel essor, d'écarter le schisme par l'union religieuse, ressuscitèrent cette fois-ci encore. Les patriarches changeaient très souvent, selon que c'était l'un ou l'autre des deux camps occidentaux qui l'emportait à la Porte, davantage par l'argent que par influence politique: les amis des protestants: Cyrille Lucaris, Néophyte II, Anthime II (accusé plus tard d'être « latinophrone ») détenaient le Siège œcuménique en alternant avec les protégés des catholiques : Grégoire IV, Athanase Pattelaros et surtout Cyrille Kontaris de Berrhée, élève des Jésuites [2]. Ces deux derniers firent même des professions de foi catholiques, ce qui provoqua un grand mécontentement parmi le clergé grec. Pour rétablir le calme qui avait été profondément troublé par suite de l'assassinat, par les Turcs, de Lucaris qui fut en 1638 la victime des accusations de nature politique portées contre lui par Kontaris [3], le sultan Amurat IV ordonna l'arrestation, l'exil et plus tard la mort de ce patriarche philocatholique [4]. Pour lui succéder, fut élu en 1639 Parthénios I-er ou l'Ancien qui essaya au début d'avoir une attitude prudente afin de pouvoir se maintenir entre les deux

[1] Ernest Lavisse-Alfred Rambaud, *Histoire générale*, III[e] éd., V, Paris 1922, p. 880.

[2] Emile Legrand, *Cyrille Lucar*, dans sa *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au XVII-e siècle*, IV, Paris 1896, p. 454; Georg Hofmann, S. I., *Patriarch Kyrillos Kontaris von Berröa*, dans *Orientalia Christiana*, Rome, 20-1 (oct. 1930), pp. 49—53.

[3] C. Emerau, *Lucar (Cyrille)*, dans le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, IX-1, Paris 1926, col. 1007.

[4] Hofmann, *ouvr. cit.*, p. 15.

www.cimec.ro

tendances. La suite de ces troubles fut non seulement une diminution sérieuse du prestige du patriarcat et de la moralité d'au moins une partie du haut clergé, mais aussi une dangereuse aggravation des dettes du Siège œcuménique, dettes contractées successivement par les titulaires de celui-ci afin de satisfaire la rapacité de plus en plus insatiable de la Porte et qui, chaque fois qu'intervenait un changement du titulaire, étaient laissées à la charge des successeurs.

L'IMMIXTION DE BASILE LUPU DANS LES AFFAIRES DU PATRIARCAT DE CONSTANTINOPLE

Dans cette situation critique intervint, dès l'été de 1641 [1], Basile Lupu. Son immixtion dans les affaires du patriarcat de Constantinople — et parfois dans celles des patriarcats de Jérusalem et d'Alexandrie — dura, avec une intensité variable, jusqu'à la fin de son règne (1653), son influence orthodoxe réussissant durant cette période à contre-balancer les influences occidentales, un peu plus anciennes, des diplomates catholiques et protestants. Le secret de son influence était d'ordre économique: l'argent, « la main toujours ouverte » du voïvode moldave — ainsi que l'écrit Patellaros [2] — dont la Grande Eglise avait absolument besoin. Dès l'été de 1641, Lupu, magnanime, vint à son secours et demanda à Parthénios la suppression de certains impôts et taxes ecclésiastiques qui pesaient sur « la malheureuse race des Grecs », ainsi que la fin du système des pots-de-vin pour la nomination des métropolites. Il se déclara prêt à payer une partie des dettes du patriarcat (« la dette nouvelle »), mais à la condition, pas très agréable pour le patriarche, du renouvellement d'une commission composée de trois ou quatre curateurs [3] qui, élus annuellement par le synode constantinopolitain, auront

[1] N. Iorga, *Documente grecești privitoare la istoria Românilor* (Documents grecs concernant l'histoire des Roumains), Hurmuzaki, XIV-1 (1320—1716), Bucarest 1915, pp. 146—149. Le document publié pp. 134—138, qui ne porte aucune indication d'année, n'est pas de décembre 1640, mais — à en juger d'après la teneur — il doit être de 1646, même mois.

[2] A. Papadopoulos-Kerameus, *Texte grecești priv. la istoria românească* (Textes grecs concernant l'histoire roumaine) dans Hurmuzaki, XIII, Bucarest 1909, p. 439.

[3] Une commission de quatre évêques avait déjà été imposée par le synode constantinopolitain à Kontaris, afin de le « guider » et de contrôler l'emploi des revenus pour le paiement des créanciers (Iorga, *Basile Lupu*, p. 99).

www.cimec.ro

le contrôle des revenus du Siège œcuménique et payeront les créanciers [1]. Quoique Parthénios n'accepta cette condition qu'avec cette modification que les quatre curateurs, qui du reste furent élus, devaient remplir leur mission d'accord avec lui [2], il ne se hâta pas de mettre en application les mesures indiquées, ce qui lui attira le mécontentement de Lupu et le non-paiement du secours promis. Mais, parce que « par cet abandon s'est élevée la plus grande vague et la plus grande tempête des dettes », le patriarche se vit obligé de confirmer les dispositions mentionnées, s'excusant vaguement que leur application « a été un peu arrêtée par suite des circonstances ». C'est pourquoi « nous avons décidé — écrit-il — de faire élire deux évêques du synode et trois membres du clergé et de les installer comme épitropes (curateurs) du saint Synode, et deux évêques notables, pour leur curatelle, installation et aide, ainsi qu'un clerc notoire, de sorte qu'ils soient huit en tout », auxquels on ajoute pourtant un laïque, le boyard Michel Kounoupis, le grand-rhéteur de la Grande Eglise [3]. De cette façon, on aboutit à la création d'une commission de neuf membres. Pourtant, le voïvode ne payant que « la dette nouvelle », estimée dans un acte synodal adressé au tsar Michel Fedorovič [4] à 25:000 roubles, restaient à payer encore 100.000 roubles de dettes anciennes pour lesquelles appel sera fait, « par la volonté et le conseil » de Lupu, à la générosité du souverain russe, sans pourtant que nous en connaissions le résultat. Cependant le prince moldave dépensa aussi d'autres grosses sommes à l'occasion des changements de patriarches des années suivantes [5], ainsi que pour les nombreux dons faits à d'autres lieux de l'Orient orthodoxe, comme par exemple au Mont-Athos [6], à Jérusalem [7], car, selon l'expression de Patellaros, Lupu « a sa trésorerie ouverte et son aumône se déverse abondamment sur tous les pauvres » [8].

[1] L'accord de Lupu avec le patriarcat, Iassy, le 20 août 1641, dans Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, pp. 146—149.

[2] Deux actes de Parthénios I-er, de « septembre » 1641, *ibid.*, pp. 154, 158—162.

[3] Un autre de ses actes, de « janvier » 1643, *ibid.*, pp. 165, 168. Cf. *Doc.*, V, en appendice à cette étude.

[4] Le 10 décembre 1644, *ibid.*, pp. 173—174.

[5] Iorga, *Basile Lupu*, pp. 116—117.

[6] Bodogae, *Ajutoarele românești la mânăstirile din Sfântul Munte Athos* (Les secours roumains aux monastères de la Sainte Montagne de l'Athos), Sibiu 1941, p. 121.

[7] *Doc.*, I, n. 1.

[8] Patellaros au tsar [Jassy], 26 février 1645, dans Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, p. 174.

www.cimec.ro

LE PROBLÈME DE LA « CONFESSION » DE LUCARIS

Toutefois cette intarissable générosité d'ordre matériel ne mérite pas seule notre attention, mais aussi le rôle joué par l'ambitieux prince, ce nouveau Constantin... moldave [1], pour la défense du dogme orthodoxe. Les rapports amicaux avec les milieux calvinistes ne cessèrent pas par la mort de Lucaris. Il est vrai que la *Profession de foi*, publiée d'abord en latin sous son propre nom en 1629, a été condamnée, comme hérétique, à deux reprises, par le synode constantinopolitain: en 1638, peu avant sa fin tragique, et en mai 1642 sous le patriarcat de Parthénios I-er. Pourtant les contemporains n'étaient pas d'accord en ce qui concerne l'authenticité de cette *Profession*. Tandis que les catholiques la proclamaient avec force comme authentique, certains orthodoxes la croyaient eux aussi — et ce qui plus est: Patellaros, par exemple, l'affirmait même par écrit, en 1634 [2] — d'autres pourtant, spécialement les Moldaves et les Ruthènes, le métropolite Pierre Mogila [3] en tête, estimaient qu'elle n'était pas de Lucaris. Cyrille lui-même, peut-être aussi pour des motifs de tactique politique (persécuté par les catholiques, il avait besoin de l'appui des représentants des puissances protestantes) ne l'a jamais démentie, mais n'a pas non plus pris des mesures concrètes en faveur du protestantisme. Plus tard, au synode de Jérusalem de 1672, on prétendra que Lucaris aurait nié la paternité de la *Profession*, mais on ne précisera ni le moment ni l'endroit [4], de sorte que cette information vague et non prouvée — émise d'ailleurs sous une forme hypothétique — a une valeur extrêmement douteuse. De la comparaison paléographique de l'original grec de ce travail avec d'autres écrits du patriarche et des lettres adressées par lui à Antoine Leger, l'ancien prédicateur de la résidence hollandaise de Constan-

[1] Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest 1935, p. 168.

[2] Voir plus bas, p. 84.

[3] Selon ce qui ressort de la lettre adressée par lui au patriarche Cyrille Kontaris, datée du monastère Lavra Pečerska, 27 oct. 1638, publiée par E. Šmurlo, *Le Saint Siège et l'Orient orthodoxe russe*, 1609—1654, Prague 1928, 2-e partie, pp. 151—152, dans laquelle le métropolite rappelle la mort « Divini illius Cyrilli Patriarchae » et parle de « Sanctissimus Patriarcha Cyrillus », couronné avec la « martyrum corona ».

[4] Théodore M. Popescu, dans le compte-rendu concernant l'étude de Adamantios N. Diamantopoulos, *Cyrille Lucaris le Crétois*, parue en grec dans le volume commémoratif Κύριλλος ὁ Λούκαρις, Athènes 1939, compte-rendu publié dans *Biserica Ortodoxă Română*, 60 (1940), p. 463.

www.cimec.ro

tinople, et plus particulièrement de sa lettre datée du 15 avril 1632, adressée à Giovanni Diodato, pasteur calviniste à Genève, il ressort sans aucune possibilité de doute que la paternité de ce travail appartient au hardi Crétois qui professait catégoriquement des idées calvinistes. D'ailleurs, à un certain moment, à savoir en 1601, il avait fait par opportunisme aussi quelques déclarations favorables au catholicisme [1]. En dépit de ces preuves qui n'ont pas été combattues, la plupart des auteurs orthodoxes de nos jours [2] continuent à nier l'authenticité de la fameuse publication, la considérant, sans aucune preuve — ainsi que le fait d'ailleurs la lettre de Scogardi [3] — comme une invention protestante, due à Leger, qui aurait seulement été attribuée à Lucaris [4]. A l'époque qui nous intéresse, certaines ressemblances doctrinaires avec le calvinisme étaient encore représentées par Théophile Corydalée, un moment directeur de l'Académie

[1] L e g r a n d, *Bibliographie hellénique*, I, Paris 1894, pp. 315—318 et le facsimilé de la première page de la *Confession*, *ibid.*, p. 319; IV, p. X, 400—406, 453—460, 473—474, 477, 484—485; cf. E m e r a u, coll. 1009—1010, 1013—1014; L u d w i g v o n P a s t o r, *Geschichte der Päpste*, XIII-2, Fribourg en-Brisgau, 1929, pp. 752—754, 756—757.

[2] V. T h é o d o r e M. P o p e s c u, le compte-rendu des articles du volume commémoratif mentionné. Pourtant Jean Mihălcescu croit à la paternité de Lucaris, la trouvant « in die Augen springend » (*Die Bekenntnisse und wichtigsten Glaubenszeugnisse der griechisch-orientalischen Kirche*, Leipzig 1904, p. 265; *La Théologie symbolique*, Bucarest-Paris 1932, p. 74. L'article *Les idées calvinistes du patriarche C. Lucaris*, du même auteur, parue dans *Studii teologice*, Bucarest 1932, no. 1, surtout, pp. 7—11, 15—16. L'auteur, à présent Irénée, métropolite de Moldavie, a changé depuis, sans aucune justification, d'avis dans ce sens qu'il écrit qu'on ne sait pas si la *Confession* de Lucaris « lui appartenait ou non, mais qu'elle fut écrite et attribuée à lui par des calvinistes ou des catholiques, c'est-à-dire des Jésuites »! (*Petru Movilă şi sinodul dela Iaşi*, p. 26).

[3] V. plus bas, p. 73, n. 2.

[4] « On se contente de nier avec la plus parfaite désinvolture. C'est beaucoup plus commode! » remarque L e g r a n d, IV, p. X, cf. t. I, p. 268; E m e r a u col. 1008. Le P.R. B o d o g a e, dans son ouvrage *Din istoria Bisericii ortodoxe* (De l'histoire de l'église orthodoxe) consacre un chapitre incohérent à « l'épineuse question » de Lucaris (pp. 29—62), présentant Cyrille d'abord comme quelqu'un qui a dévié de la ligne du dogme de l'église orthodoxe, en faveur du calvinisme, pour essayer après (à partir de la p. 49 où commence une nouvelle feuille d'imprimerie, et dans l'erratum) d'atténuer cette opinion, parlant de la « Confession pseudo-lucarienne », « qui ne peut pas être l'œuvre du patriarche grec, celle-ci ressemblant à merveille à l'« Institutio christianae religionis » de Calvin, à la « Confessio belgica » et à la « Confessio gallicana » (renseignements puisés dans Karmiris). Mais, devons-nous ajouter, même si nous

www.cimec.ro

patriarcale et, à partir de 1640, métropolite de Naupacte et de Arta [1], et ont été combattues par un ancien élève de celui-ci, Mélétius Syrigos, le plus savant théologien grec de l'époque, un protégé de Lupu.

LA « CONFESSION » DE PIERRE MOGILA ET LA CONFÉRENCE THÉOLOGIQUE DE JASSY

Pierre Mogila (Movilă), le métropolite si célèbre de Kiev, éprouva le besoin, étant donné la situation d'alors de l'église orthodoxe, d'expliquer le dogme oriental sous la forme d'une *Confession orthodoxe* qui fut approuvée par le synode ruthène de Kiev (1640), mais qui, pour obtenir l'approbation de la Grande Eglise, devait être discutée et mise au point par ses représentants. À la suite de la demande du métropolite, Lupu intervint auprès du patriarcat pour proposer une réunion des théologiens des églises grecque et ruthène. C'est ainsi qu'eut lieu, en septembre et octobre 1642, le synode de Jassy, qui de fait n'a été aux yeux des contemporains qu'un « conciliabulo overo synodastro » [2], un « conventicolo » [3], un « congresso » [4], une réunion de théologiens: trois Ruthènes, envoyés

faisions abstraction de ce qui a été dit ci-dessus (d'après les recherches de Legrand) et si nous restions seulement sur le plan de la logique, cette ressemblance n'est pas un argument convaincant pour la thèse que le patriarche n'aurait pas été capable d'adopter et d'écrire une telle *Confession*. Toutefois le R. P. Bodogae considère que, puisque Lucaris n'a rien démenti, il s'agissait d'un « silence coupable » (pp. 52, 64) et reconnaît de nouveau qu'il avait des « idées calvinistes », mais celles-ci — se hâte-t-il d'ajouter cette fois — ne doivent pas être « exagérées » (p. 53), car le Crétois prenait aussi des *attitudes d'affirmation orthodoxe* (surtout p. 58).

[1] Aurelio Palmieri, *Corydalée (Théophile)*, dans le *Dict. de Théologie Catholique*, III-2, Paris 1923, coll. 1914—1915. Le point de vue orthodoxe, en ce qui concerne ce grand théologien et professeur, doit être vu, en dernière analyse, chez Cléobule Tsourkas, *Les premières influences occidentales dans l'Orient orthodoxe*, dans *Balcania*, Bucarest, VI (1943), pp. 342—344, 349. et, plus récemment chez le même auteur, *La vie et l'oeuvre de Théophile Corydalée* (1563—1664). *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la pensée libre dans les Balkans*, dans cette même revue, IX, 1946.

[2] Le Danois Jean André Scogardi, médecin de Basile Lupu, à Rodolphe Schmidt, résident impérial auprès de la Porte, Jassy, le 6 novembre 1642 (Hurmuzaki, *Documente*, IV-1, Bucarest 1882, p. 668).

[3] *Doc.*, III.

[4] *Doc.*, VI.

www.cimec.ro

par Mogila, et deux Grecs, délégués de Parthénios, à savoir Porphyre, ancien métropolite de Nicée, et Syrigos. La *Confession*, rédigée en latin et comprenant dans sa forme de rédaction certaines influences catholiques, fut traduite en grec par Syrigos et modifiée, par-ci par-là, à l'occasion de ces discussions au cours desquelles on insista de nouveau sur la fausseté de la confession connue sous le nom de Lucaris, qui était considérée par les délégués ruthènes — ceux-ci ayant gagné aussi l'adhésion de Lupu et de ses boyards — comme une invention protestante.

D'ailleurs, les dénominations de « synode » ou même de « synode panorthodoxe », ou de « synode quasi-œcuménique » qui sont données — en opposition avec les appellations contemporaines — à cette conférence théologique inter-orthodoxe, ne sont pas justifiées au point de vue canonique car, ainsi que l'observe même un théologien orthodoxe, le R. P. Nicolas Grosu: « Synode est un terme consacré, dans l'Eglise orthodoxe, pour une assemblée d'évêques. Les autres clercs ne sont pas membres de droit du synode et s'ils ont parfois participé aux synodes œcuméniques ou, plus rarement, aux synodes restreints, ils n'ont pas eu voix décisive mais seulement consultative comme acolytes et auxiliaires des évêques dans la discussion de certains problèmes... Donc, en ce qui concerne ses membres, le synode de Jassy n'est pas un *synode* proprement dit... Si le synode avait été quasi-œcuménique ou panorthodoxe, ses décisions auraient eu autorité par elles-mêmes, sans l'approbation d'un autre for », c'est-à-dire du synode constantinopolitain qui aura lieu en mars 1643 [1].

En ce qui concerne la participation roumaine, la lettre déjà citée, adressée par Scogardi à Schmidt, résident impérial à Constantinople, parle de la présence et du rôle, en quelque sorte d'arbitres, que Basile Lupu « e tutti li Boiari » ont eu lors de l'inauguration de la conférence de Jassy. Le même diplomate, dans la lettre qu'il adresse de Constantinople, le 25 février 1643, au préfet de la Propaganda Fide, le cardinal Antonio Barberini (lettre que nous

[1] N. Grosu, *Caracterizarea canonică şi simbolică a Sinodului de la Iaşi* (La caractérisation canonique et symbolique du synode de Jassy), dans *Cronica Romanului*, 19 (janvier 1942), pp. 13—14. Un autre théologien orthodoxe, le R. P. Scarlat Porcescu, soutient la même thèse: *Sinodul de la Iaşi*, 1642 (Le synode de Jassy, 1642), dans la revue citée, p. 2. Malgré que le diacre I. Moisescu dise, dans le compte-rendu qu'il fait de ces deux articles, qu'il ne peut pas « souscrire » à l'opinion de leurs auteurs, il ne leur oppose aucun argument valable (*Biserica Ort. Rom.*, 60, pp. 476. 485).

www.cimec.ro

publions maintenant pour la première fois) mentionne que « parmi les *Grecs* ruthènes et constantinopolitains » a eu lieu « un congrès en Moldavie, en présence du voïvode moldave »[1]. D'une représentation ecclésiastique du côté roumain, les sources — qu'il s'agisse de la lettre de Scogardi et de celle de Schmidt, ou des notes de Syrigos[2] — ne disent rien. Ce fait est explicable car ce n'est pas un synode qui a eu lieu, mais seulement une conférence de quelques théologiens ruthènes et grecs, réunis, comme nous l'avons déjà mentionné, pour discuter la *Confession orthodoxe* de Mogila[3].

[1] *Doc.*, VI.

[2] Pour ces dernières: N. M. Popescu, dans l'édition déjà mentionnée de l' Ὀρθόδοξος Ὁμολογία, p. 174.

[3] En dépit du silence absolu des sources, et, à dire vrai, à cause d'une confusion faite, parmi d'autres (pour ceux-ci : N. M. Popescu, *Istoria Mărturisirei Ortodoxe* (Histoire de la Confession orthodoxe) en tête de l'édition citée, de 1942, p. XXVIII, n. 1), par l'évêque Melchisédec entre les travaux de la conférence de Jassy, et les deux actes suivants: celui de la condamnation, déjà mentionnée, de la *Confession* de Lucaris, de mai 1642, et celui du synode constantinopolitain du 11 mars 1643 (*Biserica ortodoxă în lupta cu protestantismulu în specialu cu calvinismulu în veaculu XVII-lea şi cele două sinoade din Moldova contra calvinilor* = La lutte de l'église orthodoxe avec le protestantisme, en particulier avec le calvinisme, au XVII-e siècle, et les deux synodes de Moldavie contre les calvinistes, dans *An. Acad. Roum.*, Mém. Sect. hist., II-e série, 12, 1889—1890, pp. 35—52), les plus nombreux chercheurs, parmi eux plus récemment: N. Cartojan (II, p. 96). les R. P. N. M. Popescu (*Pomenirea Mitropolitului Petru Movilă şi a sinodului de la Iaşi* (La commémoration du métropolite Pierre Movilă et du synode de Jassy, *An. Acad. Roum.*, s. III, 25, 1942—1943, pp. 397—398) et Bodogae (*Din ist. Bis. ort.*, p. 135), parlent de la participation au « synode » des « évêques moldaves », respectivement du métropolite Barlaam et des trois évêques de Moldavie, ainsi que du hiéromoine ruthène Počacki, recteur du collège princier et higoumène du monastère des Trois Hiérarques. (*Poczaiski* est qualifié de « calvinista » par une information jésuite de 1639: Šmurlo, II, p. 191; cependant l'évêque Bakšić, plus tard archevêque catholique de Sofia, à l'occasion de sa visite des églises catholiques de Moldavie, en 1641, le tient pour un « bon teologo », mais qui « tira tutt'alla Greca »; Vinulescu, p. 105). Dans l'expression « il Principe e *tutti li Boiari* », de la lettre de Scogardi, le R. P. Bodogae voit une « preuve que les évêques n'ont pas pu absolument manquer au synode car ils étaient membres du conseil (divan) » *(lieu cit.)*. Mais est-ce sous cette mention que se cache le « conseil » princier, en tant qu'institution, ou n'est-il pas plutôt question, simplement et naturellement, de « tous les *boyards* » qui ont assisté à l'inauguration de la réunion? Si les évêques moldaves y avaient pris part aussi, ils auraient d'autant plus été rappelés par le médecin danois, qu'il s'agissait d'une assemblée ecclésiastique. En échange, les sources mentionnées — toutes les trois — sont d'accord pour montrer que seuls les clercs ruthènes et grecs ont été membres de

www.cimec.ro

LIGARIDIS ET L'IMPORTANCE DE SES LETTRES

Voilà donc ce qui se passait dans l'Église orientale lorsqu'en novembre 1641 [1] arriva à Constantinople l'auteur de la plupart de nos lettres. Qui était Pantaléon Ligaridis, plus tard devenu moine sous le nom de Païsios? Un jeune prêtre catholique de rite grec, très adroit et particulièrement savant, né en 1609 ou 1610, de parents appartenant à la même confession [2], dans l'île de Chios, qui a donné à cette époque à l'Église romaine un Orazio Giustiniani et un Léon Allatius, auteurs, comme on sait, de quelques ouvrages célèbres ayant trait au problème de l'Union religieuse. Ligaridis fit de solides études, passant brillamment son doctorat en théologie et philosophie au Collège grec St.-Athanase de Rome, établissement dirigé par les Jésuites. Devenu professeur de rhétorique de ce collège réputé [3], il publia en 1637 l'ouvrage posthume du corfiote Pierre Arcudius: *De Purgatorio igne adversus Barlaam*, écrit en grec, traduction latine en regard, avec, de la plume de Ligaridis, quelques épigrammes et une dédicace au pape Urbain VIII [4]. La brochure d'un compatriote et autre élève du collège grec, disciple de Ligaridis, Ioannes Andreas Stavrinos (Staurino), contre l'enseignement de Corydalée concernant la transsubstantiation (Περὶ μετουσιώσεως κατὰ Κορυδαλοῦ τοῦ Καλβινολάτρου λόγοι δύο) a paru en

la conférence. Ceux-ci adressèrent, à la clôture des discussions, une lettre de remerciements à Basile Lupu, lettre qui a été publiée, avec l'acte synodal de mai 1642, le 20 décembre de la même année, sur une feuille volante imprimée par la typographie des Trois Hiérarques. Cette feuille est reproduite en fac-similé dans *Biserica Ort. Rom.*, 34 (1910), p. 361 et chez Cartojan, *lieu cit.*

[1] *Doc.* II, n. 1.

[2] Il n'était donc pas question pour lui de passer au catholicisme, malgré l'affirmation de C. Erbiceanu, dans *Bărbaţii culţi greci şi români şi profesorii din Academiile de Iaşi şi Bucureşti din epoca zisă fanariotă* (Les hommes instruits, grecs et roumains, et les professeurs des Académies de Jassy et Bucarest de l'époque dite phanariote), dans *An. Acad. Roum.*, Mém. Sect. Hist., s. II, 27, 1905, p. 157; Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, IV, Gotha 1911, p. 20; Gh. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII—XVIII*, dans *Diplomatarium Italicum*, I, Rome 1925, p. 86.

[3] Il est mentionné dans cet emploi lorsqu'il revit pour l'impression la brochure *De ascensione mentis in Deum*, du célèbre cardinal Roberto Bellarmino, traduite en grec par le Jésuite Georges Boustronios et publiée en 1637 (Legrand, I, p. 352).

[4] Legrand, I, pp. 342—346, Pantaléon parle, lui aussi, de cette publication dans une lettre à Francesco Ingoli, Constantinople, 27 juillet 1643 (Archives de la Propaganda Fide, fonds *Lettere di Costantinopoli*, v. 168, a. 1643, pp. 235—236).

www.cimec.ro

1640 avec, en tête, un éloge composé en vers par Ligaridis [1]. Deux ans plus tard, celui-ci était envoyé par la Propaganda Fide comme missionnaire de rite grec dans le Levant, afin de travailler à la réalisation de la grande œuvre de l'Union.

Les lettres que nous publions maintenant — à l'exception d'une seule, de l'an 1648 [2] — parlent de la période constantinopolitaine (1642—1646) de la vie tourmentée du futur professeur — à ce qu'il paraît — à Jassy et — ce qui est certain — à Târgoviște (il fut ici le maître de Daniel le Pannonien et des fils du postelnic Constantin Cantacuzène); de la vie aventureuse de celui qui, devenu par la suite métropolite orthodoxe de Gaza, sera en relation avec les voïvodes Mihnea III (étant son « théologien ») et Georges-Etienne et jouera un rôle de premier plan, quoique pas parfaitement honorable, dans les agitations ecclésiastiques de la Russie moscovite, finissant ses jours à Kiev en 1678, après qu'il aura été en relations avec le spathar Nicolas Milesco. Les lettres sont adressées, en un italien assez correct, de Péra, de Galata et de Constantinople proprement dit, parfois au cardinal-préfet de la Propagande (Antoine Barberini, le Jeune) ou même à celle-ci en tant qu'établissement, mais

[1] Legrand, I, pp. 406—407. Un autre éloge en vers de Pantaléon se trouve en tête de la publication du hiéromoine Néophyte Rhodinos, Ἐξήγησις εἰς τὴν ᾠδὴν τῆς Θεοτόκου, parue en 1636 (*ibid.*, IV, p. 339). Au sujet de Ligaridis, voir, en dehors des données inédites contenues dans la présente étude : Legrand, *Pantaléon (Païsios) Ligaridès, o. c.*, IV, pp. 8—61, qui contient aussi des données inédites provenant des archives du collège grec de la Propaganda Fide (fonds *Acta*), de la Bibliothèque Vallicelliana, Rome ; V. Grumel, *Ligarides (Païsios)*, surtout d'après Legrand, dans le *Dict. de Théologie Catholique*, IX-1, Paris 1926, col. 749—757, avec la bibliographie respective. Chez ces deux auteurs se trouvent certaines petites erreurs de faits et de chronologie. Ajouter aux livres cités par eux : P. P. Panaitescu, *Nicolas Spathar Milescu*, dans *Mélanges de l'École Roumaine en France*, I-ère partie, Paris 1925, p. 71 ; du même, *L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila, archevêque de Kiev, dans les Principautés roumaines*, *ibid.*, I-ère partie, Paris 1926, p. 38 ; Călinescu, *Altre notizie sui missionari cattolici nei paesi romeni*, dans *Diplomatarium Italicum*, II, 1930, pp. 362—363, 378—379, 395—396, 400—401, 404, 430—431 ; E. Šmurlo, *Paisij Ligarid v Rime i na grečeskom Vostoke* (P. L. à Rome et dans l'Orient grec), Sofia 1932, qui malheureusement ne m'a pas été accessible; Hofmann, *Patriarch Ioannikios II*, dans *Orientalia Christiana*, 25—2 (mars 1932), pp. 282, 286—289 ; C. Amantos, dans Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, XIII, Athènes 1937 (que nous n'avons pu consulter) ; André Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie), X, Bucarest, Fundaţia Regele Carol I, 1938, pp. 351—352, 355—357, 357—358 ; Pall, *Le controversie*, p. 13, n. 9, p. 33.; Gh. I. Brătianu, *Tradiţia istorică despre întemeierea Statelor Româneşti* (La trad. hist. sur la fondation des Etats roum.), Bucarest, 1945, pp. 240—242.

[2] *Doc.* XXIV.

www.cimec.ro

le plus souvent au secrétaire de la Propagande, (le Monsignor Francesco Ingoli, un homme doué d'une formidable puissance de travail). Des lettres de Ligaridis, conservées dans les archives de la Propaganda Fide, nous n'en publierons que dix-huit, qui se réfèrent, parmi d'autres questions, à l'époque la moins connue de sa vie, et — ce qui nous intéresse dans cette étude — aux relations de Lupu avec les patriarcats orientaux, particulièrement avec le Siège œcuménique. Nous ajoutons encore six documents émanant de différents auteurs et, en notes, nous donnerons de nombreux extraits d'autres documents inédits ayant trait au même sujet.

Toujours des archives mentionnées, mais pas des mêmes fonds, M. Georges Călinescu a publié neuflettres de Ligaridis, des années 1648—1650, du temps où celui-ci, professeur de grec et de latin à Târgoviște [1], séjourna dans cette ville. Comment est-il arrivé dans la capitale de la Valachie? Étant donné ses mauvais rapports avec le patriarche Parthénios II le Jeune, qu'il invoquera dans ses lettres, Pantaléon quitta Constantinople en octobre 1646, sans l'autorisation préalable de la Propaganda Fide, autorisation qu'il n'obtint que plus tard [2], allant d'abord — à ce qu'il paraît — à la cour de Basile Lupu qui l'avait appelé. Cette information et non moins l'espérance que Ligaridis pourrait devenir un beau jour, avec l'aide du prince moldave, métropolite ou même... patriarche œcuménique, nous les trouvons dans une lettre que le dominicain Giacinto Ingoli da Subiano, archevêque d'Edesse et suffragant de Constantinople, adressa à Francesco Ingoli, le secrétaire de la Propagande, et qui est datée du 30 octobre de la même année [3]. Au sujet du séjour de notre missionnaire à Jassy — séjour dont lui-même ne dit rien, rappelant seulement sa convocation [4] et son activité [5] en Valachie — nous

[1] *Altre notizie*, citées plus haut (p. 77, n. 1).

[2] *Doc.* XXIV.

[3] *Doc.* XXII. Selon ce qui ressort de cet acte et du *Doc.* XXI, le même été Subiano avait incité Pantaléon à poser sa candidature à l'archevêché de Smyrne, car Parthénios le Jeune avait fini par devenir « moins dur » vis-à-vis de lui. Mais il semble bien qu'il ne s'est agi là que d'une amélioration passagère.

[4] La lettre de Ligaridis adressée à Bakšić, archevêque de Sofia, qui est au plus tard de 1649, et non pas de « 1652 » comme le dit Călinescu, car elle mentionne le cardinal Orazio Giustiniani et Francesco Ingoli comme étant encore en vie (Călinescu, *Altre notizie*, pp. 430—431). En tout cas, elle a été écrite avant le 3 oct. 1649, date à laquelle, dans une lettre adressée à la Propagande, Pantaléon fait l'éloge de feu le secrétaire de cet établissement (*ibid.*, pp. 378—379).

[5] Ligaridis à la Propaganda, « da Valachia », 3 oct. 1649 *(ibid.)*.

www.cimec.ro

avons des assertions vagues et tardives, qui prétendent qu'il a mêm, été professeur dans la capitale de la Moldavie, selon les uns vers 1648—1649, selon d'autres seulement vers 1654 ou 1660 [1]. Pourtant il paraîtrait que Ligaridis, s'il a vraiment séjourné en Moldavie (car Ingoli da Subiano ne parle que de son départ de Constantinople avec cette idée d'aller en Moldavie, qu'il pouvait changer en route et s'arrêter à Târgoviște au lieu de Jassy), il n'aura été que de passage dans ce pays, tout au moins à l'époque d'avant 1650, car dans les lettres que le franciscain Gregorio de Magistris, vice-vicaire patriarcal, a adressées aux cardinaux, respectivement au secrétaire de la Propaganda, de Péra le 24 novembre 1646 [2], il est mentionné comme étant en Valachie, à savoir comme professeur de deux fils du « Postelnic », c'est-à-dire de Constantin Cantacuzène. Ainsi qu'on le sait, celui-ci avait épousé une nièce du voïvode Mathieu Bassarab et jouera un rôle prépondérant dans les troubles internes de la Valachie, de concert avec ses fils dont les deux premiers — certainement les élèves de Ligaridis — étaient Drăghici et Șerban, le futur prince de ce payse ami des choses de l'esprit.

Nos lettres apportent des compléments et des précisions, parfois fort intéressants, pour le problème que nous étudions, problème connu dans ses grandes lignes, parfois aussi dans les détails, par les actes publiés dans la collection Hurmuzaki. Les documents que nous faisons connaître évoquent d'une façon suggestive l'ambiance d'in-

[1] Demetrios Prokopíou, auteur du XVIIIe siècle, professeur et fonctionnaire au service de Nicolas et de Constantin Mavrocordato, princes des pays roumains: Περὶ λογίων Γραικῶν, dans Constantin N. Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη III, Venise 1872, p. 488; L. T. Lavrovskij, *Neskoliko svedenii dlia biografii Paisija Ligarida, Mitropolita Gazskago* (Quelques contributions à la biographie de P. Lig., métropolite de Gaza), dans *Christianskoe Čtenie* (Lecture chrétienne), St.-Petersbourg-Leningrad, v. 69—2 (1889), pp 680, 718 (cf. Legrand, II, p. 250); Gh. M. Ionescu, *Influența culturii grecesci în Muntenia și Moldova* (1359—1873) (L'influence de la culture grecque en Valachie et Moldavie, 1359—1873), Bucarest 1900, p. 151; Erbiceanu, *Biografia unora dintre profesorii Academielor domnesci grecesci din Bucuresci și Iași* (La biogr. de quelques-uns des professeurs des Académies princières grecques de B. et de J.), dans *Revista Teologică*, Jassy, III (1885—1886-pp. 262—263; Du même, *Bărbații culți greci și români*, p. 158; Silviu Dragomir, *Contribuții privitoare la relațiile bisericii românești cu Rusia în veacul XVII* (Contributions concernant les relations de l'Eglise roumaine avec la Russie, au XVIIe siècle), dans *An. Acad. Rom.*, Mém. Sect. Hist., s. II, 34 (1912), p. 1074; Panaitescu, *Nicolas Spathar Milesco*, p. 71.

[2] *Doc.* XXIII.

www.cimec.ro

trigues, de disputes, de discussions (les discussions étaient inhérentes à l'esprit grec de tous les temps) et l'atmosphère de vénalité de cette « barbarie »[1] de cette « Nouvelle Babylone »[2], ainsi que nomme Ligaridis à un moment donné, tout comme l'empereur Léon VI le Philosophe, la ville de Constantinople où « tout se fait pour de l'argent », dont la « sphère est l'argent ». Aussi toute la hiérarchie de l'Église grecque, patriarche et métropolites en tête, serait-elle à la disposition de Rome si celle-ci ne ménageait pas ses fonds[3], tout comme elle a été auparavant à la disposition de Cornelius Haga, le résident de la Hollande protéstante[4], ou comme elle était même dans ce temps-ci à celle de Lupu. Les choses n'allaient pas autrement ni en ce qui concernait le patriarcat de Jérusalem, dont la succession ayant été ouverte par la mort de Théophane (15 décembre 1644) et plusieurs candidats s'étant présentés, notre missionnaire aspira lui-même à cette haute dignité, jouissant de la faveur de Jean Delahaye, l'ambassadeur français. Mais malheureusement il manquait d'argent[5] et la Propagande ne pensait pas à lui en envoyer et alors, grâce à l'aide financière généreuse du prince de Moldavie — qui déjà auparavant avait aidé de fortes sommes le Siège de la Ville Sainte[6] — c'est un parent de Théophane qui devint patriarche[7], Païsios, l'higoumène du monastère de Galata de Jassy, celui qui sacrera Ligaridis métropolite de Gaza, après qu'ils auront fait connaissance à Târgoviște et après que celui-ci... dévoué « totalmente da tutto e per tutto » au Pape[8] aura abandonné le 16 novembre 1651 le catholicisme, se sera fait moine et aura changé son nom en prenant celui de son nouveau chef.

[1] *Doc.* XVI.
[2] *Doc.* XII.
[3] *Doc.* XVI et XXI.
[4] *Doc.* XI.
[5] *Doc.* XIV.
[6] *Doc.* I et n. 1.
[7] Athanase Comnène Ipsilante, *Les parties de l'édition de l'écrit qui expose les événements religieux et politiques après la chute de Constantinople*, dans Papadopoulos-Kerameus, p. 468.
[8] Comme il prétendait de l'être et comme il prometait aussi pour l'avenir, dans la lettre à la Propaganda, « da Valachia », 5 août 1650 (Călinescu, *Altre notizie*, pp. 395—396).

www.cimec.ro

LIGARIDIS ET LA CONFÉRENCE THÉOLOGIQUE DE JASSY

Ligaridis considère la conférence théologique de Jassy avec un certain mépris comme se réduisant à « certi conventicoli et conciliaboli » entre théologiens grecs et ruthènes. Quant à la *Profession orthodoxe* qui en est résultée, il la trouve « en grande partie fausse et hérétique ». Il attire l'attention de Parthénios I-er — avec lequel il entretenait de bonnes relations et dont on espérait au début son élévation à l'épiscopat [1] — en lui disant « que ce serait une grande honte que toute l'Église grecque, surtout en ce qui concerne les dogmes, fût ruinée par un Crétois », faisant ainsi allusion à Syrigos, « tenuto per un oracolo », qui a joué le premier rôle dans cette réunion. Pantaléon cherchait à empêcher la confirmation de cette *Profession* et se vantait de jouir d'une particulière influence auprès du patriarche [2], quoique haï d'autre part, comme catholique et agent de l'Union, par les métropolites curateurs du Siège œcuménique et par les adeptes de Corydalée qui nous apparaît, dans l'un de nos documents, comme iconoclaste [3]... Ligaridis se complaisait à donner des détails sur les succès qu'il obtenait dans les disputes avec les partisans de ce grand maître calvinisant, dûs à son irrésistible érudition théologique, et sur les propositions flatteuses qui lui étaient faites pour le déterminer à se séparer de Rome. Mettant ainsi en évidence son importance personnelle et sa fidélité au catholicisme, inébranlable malgré tous les chants de sirène, il n'oublia presque jamais d'adresser à la Congrégation de pressantes demandes d'argent, l'argent constituant la grande faiblesse qui l'accompagnera toute sa vie. En ce qui concerne Parthénios I-er, caractérisé par Schmidt comme « un Schismatique et un faux Grec » [4] — peut-être parce que le nouveau patriarche avait occupé la place de Kontaris auquel le résident avait beaucoup tenu [5] — il assura notre missionnaire, représentant de la Propagande et recommandé par les ambassadeurs catholiques [6], de ses meilleures intentions envers Rome,

[1] *Doc.* II, n. 1 et III.

[2] *Doc.* V.

[3] *Doc.* IV.

[4] Dans son rapport adressé à l'empereur Ferdinand III, du 12 nov. 1643 (Hurmuzaki, IV-1, p. 691).

[5] Hofmann, *Patriarch Parthenios I und Rom*, dans *Orientalia Christiania*, 20—21 (oct. 1930), p. 73.

[6] *Doc.* II, n. 1

www.cimec.ro

dont, vu la situation matérielle critique du patriarcat grevé d'une dette de vingt mille *réaux*, [1] il désirait obtenir une aide financière, qu'il attendait aussi du prince de Moldavie [2]. Parthénios entra donc en correspondance avec la Congrégation, mais confidentiellement car il craignait ses « émules », qui cherchaient une occasion pour le détrôner [3]. Il montra à Ligaridis — donnée importante ! — une lettre que lui avait adressée Mogila et par laquelle celui-ci le priait de confirmer sa *Confession orthodoxe*. Dans la lettre en question, le métropolite de Kiew nommait Parthénios successeur de l'apôtre Pierre et pilote de l'Église [4]. Un mois après, vers la fin de janvier 1643, Pantaléon estimait pouvoir annoncer à la Propagande, comme un mérite personnel, le fait qu'il avait réussi à empêcher la confirmation de la Confession de Jassy [5]: illusion passagère, car bientôt, le 11 mars 1643, le synode de Constantinople approuva cette *Confession orthodoxe* de Mogila, sous la forme revue par Syrigos à l'occasion des débats de la capitale moldave [6].

LES ATTITUDES CHANGEANTES D'ATHANASE PATELLAROS

Par malchance pour Ligaridis et pour lui-même, Parthénios I-er ne put se maintenir sur le Siège, car tant les métropolites que et le « prince de Bogdanie » (c'est ainsi que Pantaléon nomme d'habitude Lupu) étaient également mécontents de lui. Le voïvode songeait, dès le printemps de l'année 1643 [7], à le faire remplacer par Patellaros, qui depuis un an [8] avait quitté son diocèse de Salonique, par suite des persécutions du patriarche et de ses créanciers, et s'était réfugié en Moldavie. D'ailleurs le panégyriste du « parfait Basile », qu'il louait

[1] *Doc.* III.
[2] *Doc.* XI.
[3] *Doc.* VII.
[4] *Doc.* III.
[5] *Doc.* IV.
[6] *La Confession Orthodoxe de Pierre Mogila... Texte latin inédit publié avec introduction et notes critiques*, par Antoine Malvy S. J. et Marcel Viller S. J., Paris-Rome 1927, pp. LIV, LXII. La forme approuvée de celle-ci, a été la forme grecque, (v. plus haut, p. 1, n. 1). Les éditeurs publient la version latine, disant que celle-ci n'en diffère que « par des détails infimes » (p. LXXXVII).
[7] *Doc.*, VIII, IX et XIII. Voir aussi les rapports du baïle Giovanni Soranzo adressés au doge de Venise Francesco Erizzo, du 20 févr. et 19 août 1644 (Hurmuzaki, IV-2, Bucarest 1884, pp. 531—532, 533).
[8] Iorga, *Istoria Bisericii românești* (Histoire de l'Eglise roumaine), II-e éd. v. I, Bucarest 1928, p. 314.

www.cimec.ro

en des vers tournés « dans le style ampoulé de la muse grecque décadente »[1] et qu'il lui dédiait à Jassy le 15 mars 1643[2], reprit son jeu aussi sur le tableau catholique, demandant à nouveau et toujours par l'entremise de Schmidt, l'aide pécuniaire de la Propagande — qui ne lui sera d'ailleurs pas accordée — ainsi que son appui et celui du roi de Pologne, pour devenir patriarche de la... Ruthénie, car « il aurait été informé que la Petite Russie désirait avoir un patriarche, selon l'exemple de la Russie moscovite »[3]. Il est vrai que dès 1623—24, 1626—29, 1635—36 la fondation d'un patriarcat ruthène, sous la primauté plutôt honorifique du Pape[4], avait été proposée du côté polonais et ruthène, mais l'idée n'en fut pas approuvée par la Congrégation du Saint-Office. Patellaros avait écrit lui-même à Ingoli, le secrétaire de la Propagande, de Jassy, le 9 mars 1643, expliquant qu'il aspire à devenir patriarche de la Petite Russie (Ruthénie) avec l'aide de la Congrégation de la Propaganda Fide, car « ces Russes désirent un patriarche indépendant, ne voulant pas se soumettre à celui de Constantinople »[5]. Il demanda aussi, à plusieurs reprises, l'aide matérielle des tsars de Moscou[6]. Dans sa lettre de Galatz, du 24 août 1643, à Michel Fedorovič, il se présente comme « un disciple et fils spirituel... du bien heureux et très saint patriarche kyr Cyrille »[7], c'est-à-dire comme un disciple et

[1] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), III-e éd. par I. Vlădescu, v. VII, Bucarest [1929], p. 22.

[2] Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.*, p. 440.

[3] Schmidt à Francesco Ingoli, Constantinople, 23 avril 1643 : il recommande Patellaros « che si trova appresso il Principe di Moldavia » et qui « m'hà con sue lettere conferito un negotio ». Il est question de ce que montre le même « residente cesareo » dans une autre recommandation, portant la même date, adressée au roi de Pologne Ladislas IV, jointe sous forme de copie, dans laquelle il dit que l'ancien Oecuménique « è stato avvisato come la Minor Rossia ad imitatione della Moscovia brama d'haver un patriarca per se. Mi hà perciò pregato ch'io dovesse a Vostra Maestà proporre et raccomandare la sua persona », ce qu'il fait. Archives de Propaganda Fide, *Lettere di Costantinopoli*, v. 168, a. 1643, pp. 144—145 v. et 146.

[4] Šmurlo, *ouvr. cit.*, I, pp. 305—310, 323—331 ; II, pp. 34—36, 40—41, 52—53 et passim.

[5] Hofmann, *Patriarch Athanasios Patellaros. Seine Stellung zur römischen Kirche*, dans *Orientalia Christiana*, 19—2 (sept. 1930), pp. 276—277.

[6] Papadopul-Calimah, *Despre Atanasie Patelarie* (Notes sur Athanase Patellaros) basées sur la biographie de caractère apologétique écrite par le prince André Muraviev, dans *Convorbiri Literare* (Conversations litt.) 23, Bucarest 1890, pp. 1027, 1030.

[7] *Ibid.*, pp. 1029—1030.

www.cimec.ro

admirateur du même compatriote, Lucaris — ils étaient tous les deux de Crète — pour lequel il avait été en réalité « il furbo Patelaro »[1] et que lui, Athanase, avait déjà dépeint, dans deux lettres adressées à Schmidt, en septembre 1634, comme « heretico et lupo », auteur de la fameuse *Confession* calvine, et avait demandé que le résident catholique lui donnât 5.000 écus et l'aidât à arracher au vieux Cyrille le Siège œcuménique. C'est toujours d'hérésie qu'il l'avait accusé dans sa lettre en grec adressée, de Raguse, à la Propagande, en mai 1636[2]. Par conséquent, Patellaros, canonisé par l'Église russe en 1862[3], était, ainsi qu'on le dira aussi d'autres clercs orthodoxes de l'époque: « *Latin avec les Latins et Grec avec les Grecs* ». C'est ainsi que s'exprime Ligaridis au sujet de Grégoire Philarète, l'archidiacre de Jérusalem, qui était connu aussi par ailleurs comme un homme de « diabolica dopiezza »[4], et c'est ainsi que s'exprimeront d'autres, plus tard, par exemple, en 1668, le patriarche de la Sainte-Cité, Nectaire, au sujet de Pantaléon lui-même![5] C'était une formule d'*amphibisme* appliquée au Levant, mais qui convenait aussi *mutatis mutandis*, à l'Occident, surtout à cette époque de la guerre de Trente Ans, lorsque, de beaucoup des acteurs, pleins de contrastes psychologiques et de divergences d'intérêts, du long conflit — c'étaient tout juste des *Barockmenschen!* — on aurait pu dire pareillement qu'ils étaient: *des Habsbourg avec les Habsbourg et des Protestants avec les Protestants!*

LES VICISSITUDES DU SIEGE OECUMENIQUE

Le baïle Giovanni Soranzo croyait que Parthénios l'Ancien pourrait garder sa place en payant, car personnellement il avait de l'argent en abondance[6] — bien que le patriarcat gémissait sous les dettes — étant, au besoin, capable « de changer sa mitre pour un

[1] Dans deux lettres à Leger, de 1637 (Legrand, IV, pp. 481—483, 484—485).

[2] Ses lettres publiées par Hofmann, *Patr. Ath. Patellaros*, pp. 224—226, 252—257.

[3] Démosthène Russo, *Lista mitropoliților Proilavului* (La liste des métropolites de Proïlav), dans ses *Studii istorice greco-române, Opere postume*, (Études historiques greco-roumaines, oeuvres posthumes), Bucarest 1939, p. 260, n. 1.

[4] *Doc.* I-et IX.

[5] Legrand, IV, pp. 38-39, 56.

[6] *Doc.* XIII.

www.cimec.ro

turban »[1]. Pourtant, en septembre 1644[2], il fut déposé par les métropolites avec le concours de Lupu. On le chargeait de nombreuses accusations: qu'il était avide d'argent, méprisait les pauvres, avait commandé aux évêques, éternellement disputeurs, de résider dans leurs diocèses (quel crime !), qu'il était menteur et leurrait les créanciers du patriarcat[3]. Une lettre postérieure du voïvode moldave, datée de Jassy le 20 février 1645 et adressée au tzar Michel Fedorovič, accusait Parthénios I-er de « vouloir détruire... beaucoup de bonnes coutumes chrétiennes et que les dettes de l'Eglise augmentaient de jour en jour »[4]. Il fut exilé par les Turcs, achetés à prix d'or, dans l'île de Chypre et à sa place fut élevé, grâce au prince de Moldavie[5], Parthénios II ou le Jeune, homme fougueux, despotique et non moins avide d'argent. Le peuple grec de Constantinople — Ligaridis d'ailleurs aussi, bien qu'il s'agisse probablement d'un compatriote, d'un Chiote[6] — le considérait « indigne »[7]. A l'occasion de ce changement de patriarche, la grande Eglise emprunta encore 120.000 *sultanins*, dont Lupu paya à lui seul 42.000[8]. Comme élève du « calvinolâtre » Corydalée, Parthénios II était hostile à Rome et en bons termes avec les « parlementaires », c'est-à-dire les Anglais, et surtout avec le résident hollandais avec lequel il s'entretint au début de l'année 1645 de la possibilité d'un emprunt en faveur du patriarcat, et du plan — tout à fait éphémère — de la fondation d'un collège à Constantinople[9], après qu'une autre « Aca-

[1] Soranzo au doge, Péra-Constantinople, 20 février 1644 (Hurmuzaki, IV-2, p. 532).

[2] Le même, au même, 2 oct. 1644 (*ibid.*, pp. 533—534). Cf. Ipsilante p. 468.

[3] Le grec Jean Petrov au tzar (avant mars 1645), dans [A. Muraviev], *Snošenija Rossii s Vostokom po dêlam tserkovnym* (Les relations ecclésiastiques de la Russie avec l'Orient), II-e partie, Saint-Pétersbourg 1860, pp. 290—291; en roumain dans Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, pp. 174—175.

[4] Dragomir, *ouvr. cit.*, pp. 1164—1168.

[5] *Doc.* XIX.

[6] Manuil I. Gédéon, Πατριαρχικοὶ Πίνακες, Constantinople, s. d., p. 572.

[7] La lettre déjà citée de Petrov; Alexandre Greiffenklau von Volrat, résident impérial à la Porte, à Ferdinand III, Constantinople, 30 sept. 1644, dans Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, III, Bucarest 1884, p. 140; Soranzo au doge, 2 oct. 1644, dans Hurmuzaki, IV-2, pp. 533—534. Cf. *Doc.* XVI, XVII, XXIII, n. 4 de la p. 71.

[8] Iorga-Hurmuzaki, *lieu cit.*, cf. *Doc.*, XVI.

[9] *Doc.* XIV et XV.

www.cimec.ro

démie » avait vu le jour en 1644 dans le palais du baïle Soranzo [1], sous la direction de notre missionnaire, sans que nous connaissions sa durée et son activité, qui n'avait été sûrement que très passagère, car Ligaridis, pas trop modeste d'habitude, ne parle qu'une seule fois, et rapidement, de cet établissement. Dans le même ordre d'idées, l'information que le voïvode moldave « bâtit un collège en Bogdanie » [2], mérite d'être retenue. Il se pourrait que cette dernière nouvelle eût trait à quelque chose connu par ailleurs — il est vrai qu'il s'agit d'un document dont l'authenticité est discutable — au sujet de la transformation de l'école princière des Trois Hiérarques, à peu près vers la même époque, par le départ de Počacki et des autres professeurs ruthènes et leur remplacement par les maîtres grecs [3]. A l'automne de l'année 1646, Pantaléon lui-même sera appelé par Lupu pour faire probablement partie de ceux-ci, mais il semble que finalement il a préféré entrer au service du postelnic Constantin Cantacuzène à Târgoviște, pour instruire les fils de celui-ci [4], jouissant en plus de l'appui de Mathieu Basarab, le voïvode de Valachie [5] qui était aussi « protecteur de l'Eglise grecque » [6], quoique dans une mesure bien plus réduite que son ambitieux rival de Moldavie.

Les relations de Ligaridis avec le nouveau patriarche furent mauvaises dès le début, surtout parceque celui-ci lui avait interdit toute activité missionnaire et spirituelle parmi les Grecs de Constantinople et l'avait même frappé d'anathème. Dans nos lettres — comme d'ailleurs aussi dans les autres sources — Parthénios II est dépeint sous de très sombres couleurs. Pantaléon l'accusait de calvinisme [7], montrant qu'il aurait essayé de réhabiliter la mémoire de Lucaris [8] et de diffuser une édition en grec vulgaire de la Bible [9], à savoir la traduction de Maxime Kallioupolitis imprimée en 1638 aux frais

[1] *Doc.* XIII.

[2] *Doc.* XV.

[3] Théodore Codrescu, *Uricaru* (Rec_eil de chartes) II-e, éd. 3-e partie, Jassy 1892, pp. 283—286; Panaitescu, *L'influence de l'œuvre de P. Mogila*, p. 66, n. 1, pp. 74—80; Iorga, *Istoria învățământului românesc* (Histoire de l'enseignement roumain), Bucarest 1928, pp. 28—29.

[4] V. plus haut, p. 79.

[5] *Doc.* XXIV.

[6] *Doc.* XII.

[7] *Doc.* XIX.

[8] *Doc.* XIV et XVII.

[9] *Doc.* XVII et XX.

www.cimec.ro

du gouvernement hollandais, donc suspecte d'hérésie [1]. Mais le patriarche réussit à mécontenter aussi le monde orthodoxe par les impôts mis sur les prélats et les prêtres, par la suppression des revenus des prélats, par les tentatives, renouvelées par lui aussi, d'éloigner les métropolites de Constantinople et d'obliger ces « per ordinario persone ordinarie » [2] à résider dans leur diocèse [3]. Il mécontenta en même temps Syrigos par l'introduction de la version déjà mentionnée de la Bible [4] et Lupu lui-même, celui-ci s'étant considéré offensé par son tempérament turbulent et par l'augmentation des dettes du patriarcat [5]. De plus, Parthénios, quoique indirectement, occasionna au prince de Moldavie un sérieux embarras par l'accusation que Mélétios, l'ancien métropolite (« archevêque ») ou patriarche — comme on l'appelait encore — d'Ochrida, avait porté contre le haut dignitaire, à savoir que celui-ci voudrait sacrer Lupu comme empereur des Grecs — avec une couronne d'or spécialement préparée — dans Constantinopole même, la ville des vieux et glorieux basiléis byzantins. Le voïvode moldave devrait pénétrer dans la belle capitale des rives du Bosphore après le départ de la flotte ottomane contre la Crète, avec son armée et avec celle qu'auraient réuni les métropolites de toutes les parties de la terre grecque. La grandiose et fantastique action aurait dû avoir lieu dans le cadre d'une vaste et utopique croisade pour laquelle on aurait espéré la collaboration des Allemands, des Polonais, des Cosaques, des Moscovites et des Suédois, qui tous auraient dû secourir Venise, laquelle défendait sa grande île méditerranéenne — cette forteresse avancée de l'Italie, d'après un de nos documents [6] — qui venait d'être justement attaquée par les Turcs. L'accusation portée par Mélétios était grave, mais sans fondement. Elle constitue pourtant un témoignage du brillant prestige dont jouissait Lupu ! De fait, l'accusation partait de la soif de vengeance du métropolite fâché contre le prince de Moldavie qui lui avait préféré un autre pour le patriarcat de Jérusalem auquel il avait aspiré lui aussi. Grâce aux sommes payées aux Turcs par Parthénios II et par les agents du voïvode, l'ancien métropolite d'Ochrida, homme d'une faiblesse morale in-

[1] Legrand, I, p. 363; Malvy-Viller, p. LXVIII.
[2] *Doc.* XVI.
[3] *Doc.* XVII.
[4] *Doc.* XX.
[5] Iorga, *Basile Lupu*, p. 117.
[6] *Doc.* XIX.

www.cimec.ro

vétérée, expia sa machination par la mort, à laquelle il n'échappa pas même par son indigne conversion, au dernier moment, à l'islamisme.

Cette question occasionna en plus des sacrifices d'argent, de gros soucis au patriarche et à Basile Lupu car elle pouvait devenir fatale pour eux [1]. Le bruit persistait à nouveau que le prince de Moldavie penserait établir, sur le Siège patriarcal, Patellaros qui continuait à résider à Galatz, en Moldavie, et qui pouvait compter sur la Propaganda Fide [2]. A un moment donné on entendit dire même que le voïvode ferait revenir, dans ce but, Parthénios l'Ancien de son exil cypriote [3]. De Magistris savait que Parthénios le Jeune était menacé d'être déposé à tout instant et ceci se serait même produit en mai 1646 si le patriarche d'Alexandrie, Ioannikios, avait voulu prendre sa place [4]. Mais l'Oecuménique qui « pour se maintenir sur le Siège... se ferait même Turc » [5] fut déposé en faveur d'un autre candidat, vers la fin d'octobre de la même année, par suite de l'intervention de Lupu agissant par ses kapoukéhayas, dont Pavlaki, aidés aussi, nous fait savoir une lettre, par le résident hollandais [6]. Parthénios le Jeune était accusé, entre autres griefs, d'être tyran et fauteur de

[1] *Doc.* XV et XVI. Cf. Hurmuzaki, *Fragmente* (Fragments), III, p. 114; Iorga, *Basile Lupu, l. c.* et *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), VI, pp. 140—142. En ce qui concerne la vie de Mélétios, il est assez significatif de constater qu'en 1631, lorsqu'il était encore métropolite de Sofia, il fut déposé ἐπὶ πορνείᾳ (Heinrich Gelzer, *Der Patriarchat von Achrida*, Leipzig 1902, p. 27). En 1644, il fit au grand vizir une offre non moins significative, dont il résulte qu'il considérait l'Eglise comme une entreprise commerciale particulièrement fructueuse (*Doc.* XIII).

[2] *Doc.* XVI et XVII.

[3] *Doc.* XVIII.

[4] Le rapport de De Magistris au secrétaire de la Propagande, Constantinople, le 26 mai 1646 : « Questo Patriarca stà di ponto in ponto per esser deposto, et se quello d'Alessandria havesse voluto prender la carica à quest'hora sarebbe deposto ; basta che la materia si va disponendo ». Archives de la Propagande, *Lett. di Cost.*, v. 174, a. 1646, f. 34. Le 22 juillet de la même année, il croit pouvoir écrire à Ingoli : « Spero in Dio benedetto fra doi mesi al più lungo darli buona nova del Patriarca, che sarà conforme si desidera (*ibid.*, p. 38). Le patriarche d'Alexandrie était bien vu de Lupu (Iorga - Hurmuzaki, XIV-1, p. 177) Démètre G. Ionescu, *Relațiile țărilor române cu patriarhia de Alexandria* (Les relations des pays roumains avec le patriarcat d'Alexandrie), Bucarest 1935, p. 17 et n. 5.

[5] *Doc.* XVII.

[6] *Doc.* XXIII. Cf. la lettre du synode constantinopolitain à Lupu, 23 déc. 1646 (Iorga - Hurmuzaki, XIV-1, pp. 185—190).

www.cimec.ro

troubles dans l'église, de la charger de « dettes infinies » et d'avoir empoisonné son prédécesseur mort en exil. Le prince de Moldavie paya une somme de 18.000 *réaux* — selon le représentant de la Hollande: 30.000 écus [1] — à l'occasion de ce changement qui mit à la tête de la Grande Eglise Ioannikios II, métropolite d'Héraclée, considéré comme un homme effacé par le vice-vicaire patriarcal catholique. Le voïvode s'offrit encore à payer la plus grande partie des dettes du Siège œcuménique contractées par le patriarche déposé. On croyait même que celui-ci serait étranglé en exil, sur « l'ordre » de ceux qui avaient machiné sa déposition [2], mais cela n'arriva pas cette fois-ci, car il occupera, de nouveau entre le 28 octobre 1648 et le 20 mai 1651, le trône patriarcal, pour être finalement jeté à la mer et noyé sur l'intervention, paraît-il, de Basile Lupu contre lequel il aura commis l'imprudence d'intriguer [3].

CONCLUSION

Ainsi que nous l'avons vu, l'immixtion du prince de Moldavie dans les affaires du Siège œcuménique est amplement soulignée dans nos lettres. Car non seulement le nom de « Basile » qu'avait pris Lupu avait un éclat impérial [4], non seulement ceux qui étaient soutenus par lui, comme Patellaros, le glorifiaient « tout comme notre empereur » [5] ou le flattaient, à l'instar de l'archidiacre Paul d'Alep, qu' « il était comparable aux premiers rois de la Grèce, même il les surpassait » [6], ou encore le comparaient à Justinien, comme le faisaient les moines de la stavropégie de Lemberg [7], mais même un

[1] Rapport du résident hollandais, 6 févr. 1647 (Iorga, *Studii şi documente*, 23, Bucarest 1913, pp. 218—219). En ce qui concerne la valeur comparative des monnaies ayant cours en Orient à cette époque: P. Girolamo Golubovich *Chroniche ovvero annali di Terra Santa del P. Pietro Verniero, III (Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente francescano*, XI), Quaracchi 1936, pp. XIX—XX; P. Leonardo Lemmens, *Acta Sanctae Congregationis de Propaganda Fide pro Terra Sancta*, I (Golubovich, *ouvr. cit.*, I), Quaracchi 1921, p. 411.

[2] *Doc.* XXIII.

[3] Ipsilante, *ouvr. cit.*, p. 468; Iorga, *Basile Lupu*, p. 121.

[4] Iorga, *Byzance*, pp. 164, 172.

[5] Dans les vers susmentionnés (vers 273) (Papadopoulos-Kerameus, *ouvr. cit.*).

[6] *Voyage du patriarche Macaire d'Antioche. Texte arabe et traduction française par Basile Radu*, sans indication de lieu [1927], pp. 179—180.

[7] Panaitescu, *L'influence de l'œuvre de P. Moghila*, p. 85.

www.cimec.ro

représentant du clergé catholique de Constantinople, tel Ligaridis, reconnaissait en Lupu — qui au demeurant n'était pas l'ennemi des « Latins » ou de l'Eglise romaine [1] — le « protecteur » du patriarcat. Et c'est toujours Pantaléon qui nous assure que le voïvode était « considéré par nos Grecs comme leur roi et empereur » [2]. Il paraîtrait pourtant que cette intervention laïque dans les affaires de la Grande Eglise n'était pas toujours du goût de notre missionnaire catholique, car à un moment donné il considère le prince non seulement comme « le monarque » mais aussi comme « le lamentable malheur des Grecs » [3]. En faisant cette réflection chagrine, Pantaléon pouvait songer aussi à l'élévation, imposée avec le concours de Lupu, au Siège patriarcal de « la malheureuse Grèce » [4] de « l'indigne » Parthénios le Jeune, avec lequel, ainsi que nous l'avons déjà montré, il était en mauvais termes [5]. Le rôle de protecteur, joué dans les affaires de l'Eglise oecuménique par l'impérial voïvode de Moldavie, ressort, avec une particulière vigueur, surtout d'une lettre d'un autre représentant de Rome sur les rivages du Bosphore, l'archevêque Giacinto Ingoli da Subiano, pour lequel Lupu, à un point de vue — s'agissant d'un laïque — est même plus que « roi et empereux des Grecs »: il lui apparaît comme un véritable « patriarche de Constantinople », car « il nomme les patriarches d'emblée *(de botta)*... commande au patriarche de Constantinople et celui-ci est obligé de se soumettre à lui, puisqu'il n'y en a pas d'autre que lui à même de protéger ce rite [orthodoxe] et l'Eglise grecque » [6]. Il nous semble que ces lignes contemporaines font ressortir d'une manière bien juste l'aspect le plus prestigieux de la carrière agitée de Basile Lupu, aspect qui tout en servant sa gloire personnelle, a fortement contribué à rehausser aussi le renom de la générosité du peuple roumain.

[1] *Doc.* IX, XXII.

[2] *Doc.* XIII.

[3] *Doc.* XVI.

[4] *Doc.* XIV.

[5] Un auteur du XIX-e siècle, le prince Muraviev, observe, à son tour, que « l'influence du tout puissant prince le prince de Moldavie, Basile Lupu, dans les fréquents changements de patriarches, a tourné parfois au détriment de l'Église, car il ne soutenait pas toujours ceux qui étaient les plus dignes pour occuper ce siège suprême » (Papadopul-Calimah, *Despre A. Patelarie* (Notes sur A. Patellaros), dans *Convorbiri Lit.*, 23, p. 1026).

[6] *Doc.* XXII et n. 2 de la p. 126.

www.cimec.ro

DOCUMENTS*

I. 1642, 20 octobre, Constantinople. L'archidiacre Grégoire Philarète de Jérusalem au cardinal-préfet de la Propagande [Antonio Barberini]. L'aide pécuniaire de Basile Lupu au profit du patriarcat de Jérusalem et la question des Lieux-Saints.

Eminentissimo Signor e Padrone Colendissimo

La molta taciturnità cò Vostra Eminenza è stata l'andata mia col Patriarca a Gierusale[m], di onde mi mandò come suo Ambasciator al Prencipe di Moldavia per ricever da quello vinti milla ori di limosina quali al presente si trovano in questa Città, per mandargli quanto prima alla Città di Gerusale[m], appresso me[1]. Io Emi-

* Pour faciliter la compréhension du texte, nous avons modernisé, là où c'était nécessaire, l'emploi des majuscules et la ponctuation qui sont fort arbitraires dans ces documents ainsi que dans tous les actes de l'époque. Nous nous sommes fait une règle de résoudre les abréviations qui d'ailleurs ne sont rencontrées que dans les appelatifs, dans les « apostrophes », dans le toponyme *Constantinopoli* et dans ses dérivés. Pour le reste nous avons conservé les inconséquences des documents concernant le vocalisme et le consonantisme. Nous avons respecté le *j* à côté du *i*. Au sujet du .., nous avons fait la distinction moderne entre *u* voyelle et *v* consonne. Nos additions sont mises entre crochets. — L'écriture de Ligaridis est du type « bâtard », usuel à l'époque ; elle est très cursive et hâtive, son *ductus* étant de plus en plus influencé par l'écriture grecque (surtout dans les groupes *mi*, *ni*, *ri* et dans les liaisons *ol* [molto], *on* [non], *ot* [notato], dans l'*s* final), à mesure que — avec les ans — son aisance à tracer des ettres latines, acquise à Rome, baissait sous l'influence du milieu grec de Constantinople, l'auteur écrivant probablement plus souvent dans la langue et avec les caractères graphiques nationaux. Les mots ne sont pas toujours séparés, ou le sont mal. Au sujet des particularités orthographiques des documents italiens du XVII[e] siècle, v. Šmurlo, *ouvr. cit.*, p. VIII.

[1] Cf. *Doc.* IX. Le mémoire de Schmidt à Ferdinand III (Vienne, 20 août 1643 ; Hurmuzaki, IV-1, p. 674) parle de 40.000 écus, et Muraviev, probablement d'après les actes des archives russes, sait que Lupu a donné 42.000 ducats « pour le soutien des Lieux-Saints ». Sans cette aide « ils seraient définitivement tombés aux mains des Latins » (Papadopul-Calimah, *Despre A. Patelarie*, dans *Convorbiri Literare*, 23, p. 1026). Mais un codex du patriarcat de Jérusalem mentionne des sommes plus faibles, montrant que, après que la Russie moscovite n'eût pas répondu à l'appel de secours et que les Lieux-Saints étaient menacés, à cause des dettes, de passer aux mains des Arméniens et des « Latins », le patriarche Théophane fit une visite à Jassy et Basile Lupu lui donna « mille douze ducats vénitiens et envoya à Jérusalem deux boyards avec mille quatre cents ducats hongrois, ce qui permit de payer les dettes, à l'exception d'une petite somme que le patriarche reçut plus tard » (Marc Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox* (Traces roumaines dans l'Orient orthodoxe), Bucarest 1935, p. 26. Extr. de la revue *Boabe de Grâu*).

www.cimec.ro

nentissimo Signore gli mandarò có altri frati, et io restarò qua per perfettionar il cominciato per la recupatione di Santi Luoghi [1], che spero finirla presto cò il turcimano di Gierusalem per nome P. Pietro Maronita [2]. Io non restarò di mostrar l'affetto porto alla Chiesa Catolica et a Sua Santità, per amor dè quali non mancarò col proprio sangue di servir e mostrar la buona fede che professo, e cosi la prego voglie (!) tener memoria di me appresso Sua Santità e tenermi per suo humilissimo Servitor et il medemo appresso il Sacro Collegio. E per non dargli tedio finisco con fargli humilissima riverenza, le baccio la purpura vesta e li prego dal Cielo ogni compito contento. Da Costantinopoli li 20 Ottobre 1642.

Di Vostra Eminenza

Humilissimo Servitore

Gregorio Filareto Arcidiacono di Gierusalem

(Archives de la Propaganda Fide, Rome, fonds: *Lettere di Constantinopoli*, v. 168, a. 1643, f. 444; doc. mentionné par Lemmens, I, p. 150.

[1] Grégoire Philarète, « che già fu hebreo (per quel si dice), huomo molto sagace et in varie lingue versato », « che parlava bene italiano », un intrigant de « diabolica dopiezza » et un « imbrogliatore », fut d'abord l'inspirateur du patriarche Théophane dans les manoeuvres de celui-ci contre les Franciscains de Jérusalem. Brouillé ensuite avec son patron, il rechercha, en mars 1635, un rapprochement avec les Latins, « giurò lui di voler esser cattolico » et noua des relations avec le baïle vénitien, avec le résident impérial et même avec la Propaganda Fide. Celle-ci, ainsi que le roi Louis XIII de France, lui donnèrent des subventions pour retribuer les services qu'il avait rendus dans la question des Lieux-Saints (Lemmens, I, pp. 101, 122, 141; Verniero, *Croniche*, II, (Golubovich, *Biblioteca*, VII), Quaracchi 1929, pp. 31, n. 1, 160—161, 233, 236; III, pp. 33, 58—59, 225—237, 248 etc.). Comme délégué de Parthénios l'Ancien, il eut des pourparlers, en janvier 1641, à Constantinople, avec Schmidt, lui faisant part des assurances de dévouement du patriarche à l'encontre de l'Eglise romaine — à la sincérité desquelles le résident ne croyait pas — et lui promettant d'intervenir auprès du grand vizir pour que les Lieux-Saints fussent donnés aux catholiques auxquels les Grecs les avaient arrachés par leurs machinations (Schmidt à Antonio Barberini, 19 janv. 1642, Hurmuzaki, IV-1, p. 659 — et à Ferdinand III, 20 août et 12 nov. 1643 — *ibid.*, pp. 674, 689—691. Utilisant ce dernier acte, l'évêque Melchisédec, dans *Biserica ortodoxă*, etc. (L'église orthodoxe, etc.), pp. 32—33, étude déjà citée par nous, fait de Grégoire Philarète « un Jésuite (!) » qui s'intitulait « Archidiacre de Jérusalem ». Quant aux avances de Philarète, la Propagande, prévenue surtout par Schmidt, n'en fut plus dupe. Dans son décret du 12 nov. 1641 on lit en effet: « cuius promissa de restitutione Sanctorum Locorum deprehensa sunt esse inventiones ac fictiones » (Lemmens, I, p. 144). Ce *Doc. I*, que nous publions ici, ayant été rapporté dans la congrégation du 13 janv. 1643, elle en prit simplement acte et ordonna « eidem archidiacono gratias agi de dispositione, quam ostendit erga Latinos » (*Ibid.*, p. 150).

[2] Au sujet de ce Franciscain, originaire de Tripolis en Syrie, « turcimano de'Luoghi Santi », v. Lemmens, I, 364, 367 et passim; Verniero, *Croniche*, V (Golubovich, *Biblioteca*, X), Quaracchi 1936, l'index.

www.cimec.ro

II. 1642, 28 décembre, Péra-Constantinople. Le missionnaire Pantaléon Ligaridis à la Propaganda Fide. Les difficultés qu'il rencontre dans son activité. L'attitude bienveillante du patriarche. L'appui dont il jouit de la part des frères Timone.

Sacratissima Congregatione

L'arivo mio in Constantinopoli fu felice et aventurato, per servir commodamente l'Eminenze Vostre, poiche qui non mancano persone Schismatiche, che con le loro false opinioni vanno ingannando li Vescovi e l'istesso Patriarcha, il quale per altro è persona molto devota et prudente, per sottoscrivere certi capi et errori. Non mancano a me stimuli di zelo et di dottrina, ma m'impediscono il predicare, dicendo che io son latino et Papista: spero in Dio di superar la difficulta, con il mezo delli Signori doi fratelli Signor Domenico et Signor Vincenzo Timoni, quali mi mantengono nella loro protetione, et il Patriarcha li ama et li stima [1]. Desiderarei che la Sacra

[1] Dans une précédente lettre, adressée aux cardinaux de la Propaganda, toujours de Constantinople, le 24 nov. 1642, Ligaridis parle encore de l'aide qui lui a été donnée par ces deux frères ainsi que par l'ambassadeur de France et le résident allemand. Ces diplomates l'ont recommandé à Parthénios I-er qui l'a bien reçu et lui a promis des « varie cose » (Archives de la Propagande, *Lett. di Costant.*, v. 168, a. 1643, f. 244). Dans les lignes écrites par lui au secrétaire de la Congrégation, le 25 nov. de la même année, de Galatà-Constantinople, Pantaléon montre qu'il a beaucoup dépensé avec son voyage [de Rome, par Venise] jusqu'à Chios où il a séjourné 42 jours en prêchant. Là-bas il a rencontré le missionnaire Stavrinos, qui remplissait l'office de curé. Il se vante que les Grecs l'apprécient beaucoup « per il concet[t]o che hanno del mio sapere ». Et parce que — dit-il — « non vorrei mostrarmi da bel principio bisognoso », il demande de l'argent. Au sujet de Corydalée, il sait que celui-ci « fu deposto » [de la dignité d'évêque de Naupacte et d'Arta] et que « in Constantinopoli peradesso non vi è niun di quelli che habbia fama di dotrina, et Sirigo non si trova qua, che era tenuto per un oracolo, benche gran scismatico ». Ingoli, le destinataire de la lettre, remarque en marge de celle-ci : « Questo è andato in Mo - davia [pour la conférence théologique de Jassy], di lui scrive il Padre [Bartolomeo] Bassetti [père mineur conventuel, missionnaire en Moldavie] (*ibid.*, pp. 242—243 v.). Vers la mi- juillet 1642, Ligaridis se trouvait encore à Zante (Legrand, IV, p. 12). Le franciscain Giovanni Merciadrini da Fanano, vicaire patriarcal catholique de Constantinople, dans sa lettre de Péra, du 26 nov. 1642, adressée aussi à Ingoli, lui fait part des renseignements suivants au sujet du futur métropolite de Gaza : « è venuto da me il signor Pantaleo Ligaridis da Scio, alunno di cotesto collegio de Greci, missionario apostolico, quale da questo patriarcha greco procura licenza di predicare à Greci. Per la quale facoltà il signor residente cesareo ha parlato al medesimo patriarcha, e n'ha ottenuto quasi promessa ferma. Il medesimo signor Ligaridis detto sarà consecrato vescovo da detto patriarca (!), e dimostra particolare affeto alla Santa Madre Chiesa

www.cimec.ro

Congregatione li avisasse a proseguir, con qualche sua lettera, perche favorirebbero li Missionarij in queste parti, si bisognosi di protettori [1]. Delle mie necessità et incontri, ne scrissi particolarmente a Monsignor Ingoli Secretario di questa Sacra Congregatione, quale informarà l'Eminenze Vostre, dedicandomi perpetuamente

Da Pera 1642, alli 28 di decembre

di questa Sacra Congregatione
Humilissimo Servitore
D[on] Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.*, f. 196).

III. Même date. Le même au secrétaire de la Propagande [Francesco Ingoli]. Ses efforts pour empêcher la ratification des décisions de Jassy. Les relations du patriarche avec la Propagande et avec le métropolite Pierre Mogila. Les dettes du patriarcat. Les difficultés qu'occasionnent (à Ligaridis) les partisans de Corydalée.

Illustrissimo et Reverendissimo Signore,

Buon principio et felicissimo capo d'anno conceda Nostro Signore a Vostra [Signoria] Illustrissima et a tutta la sua famiglia: io con la Dio gratia sto sano et continuo di albergare in casa del Eccellentissimo Dottor [Vincenzo] Timone in quale insieme col Illustrissimo Signor Secretario Regio Domenico Timone mi favorisce et mi protege, et particolarmente appresso il presente Patriarcha Partenio, quale li ama et li stima come persone di conto et di autorità; io quasi mai manco dal Patriarchato, perche il Patriarcha cosi mi comando, et io ne vo volentieri, perche un certo Calogero Candiotto, nominato Sirigo, mandato dal Patriarcha con un Metropo-

Apostolica Romana, onde anch'io dove potrò aiutarlo, volentieri m'impiegaro in suo servizio ». En continuant, il écrit au sujet de Giovanni Soranzo : « L'Eccelentissimo Signor Bailo Veneto non è ancora venuto ; nè s'aspetta per un pezzo ; e la causa di tanta sua tardanza è stata la peste crudelissima, che qui si trovava, la quale hora (lodato Iddio) e quasi affatto cessata ». Le passage suivant de cette lettre mérite d'être reproduit pour l'histoire roumaine : « I missionarij che servono in Vallachia m'hanno fatto intendere da certo mercante cattolico qual'è venuto da quelle parti, ch'io non gli scriva, ne mandi per hora i danari, acciò quel Prencipe [Matei Basarab], che per certi negozij di stato stà un poco ingelosito, non apprisse le lettere e sapesse quanto passa ; e però ho trattenuto le loro provisioni e starò attendendo che m'avvisino il modo di mandarle ». (*Ibid.*, f. 106—106 v.).

[1] Au sujet de l'appui dont il jouit de leur part, Ligaridis écrira, aux cardinaux de la Propagande, le 24 février 1643 aussi. (*Ibid.*, f. 209).

www.cimec.ro

lita in Bugdania, per decidere certi capi et controversie col li Rutteni Scismatici, dopo certi conventicoli et conciliaboli fati tra loro secretamente, mando la decisione delli articoli, per esser sottoscritta dal Patriarcha synodicamente con tutti li Metropoliti. Quale professione essendo in buona parte erronea et heretica, sto attendendo per impedirla quanto posso, et ne parlai sopra di ciò secretamente con il Patriarcha, dicendogli che era gran vergogna de perdere tutta la Chiesa greca da un Candiotto, massimamente in dogmi. Li capi da sottoscrivere sono questi: che nella *Santissima Trinita non è ordine essentiale*, ma si puo pospore il Padre al figliolo, perche in certe orationi molte volte si fa mentione prima del figliolo, poi del Padre: che *Purgatorio totalmente non si da, anzi nemeno inferno*, poiche questo s'ha da fabricare nel tempo di giuditio, onde li demonij non patiscono, ne li santi godono: *che la communione sub utraque specie sia necessaria et il corpo di Christo non si fa con le parole di Christo, ma con le orationi* [1]. Questo bene sarebbe che fosse stata in luce l'operata mia, lo vede benissimo Vostra [Signoria] Illustrissima. Ma per dir qualche cosa delli fatti miei: il Patriarcha mi diede una lunga e secreta audienza et mi mostro la lettera della Sacra Congregatione che era in resposta della sua per Xaverio Timone [2], quale io interpretai et l'informai benissimo, con suo gran gusto. Mi mostro di poi una lettera latina scritta dal Metropolita Rutteno Scismatico, dove lo pregava che sottoscrivesse la professione della fede che li mandava, chiamandolo sucesore di Pietro et nocchero della Chiesa [3]. Usci molte volte in varij ragionamenti, nelli quali conchiudeva, che ha molti

[1] Passages soulignés, par un contemporain, à la Propagande, certainement par Ingoli lui-même auquel est adressée la lettre.

[2] Fils de Vincenzo et élève du collège de la Propagande de Rome où il a été recommandé par Parthénios même par une lettre du 30 oct. 1641 à laquelle fait allusion notre document (H o f m a n n, *Patriarch Parthenios*, I, pp. 75—76). Vincenzo, « nostro Latino da Scio, medico del Gran Turco » (d'après un acte de 1637; Lemmens, I, 114), a été « intrinsico amico et famigliare » de Kontaris et était dès le temps du pontificat de celui-ci en correspondance avec la Propagande (Du même *Patriarch Kyrillos Kontaris*, pp. 29, 31—32).

[3] Au sujet d'une lettre de « 1642 » de Parthénios I-er à Mogila, dans laquelle celui-ci est accusé d'insoumission au Siège oecuménique, v. P a n a i t e s c u, *L'influence de l'oeuvre de P. Mogila*, p. 69, n. 3 (d'après Golubev). Au suiet de la position hiérarchique du patriarcat oecuménique, supérieur aux autres « Sièges apostoliques », v. la lettre de Mogila à Kontaris, datée du monastère Lavra Pečerska, 27 oct. 1638 (Š m u r l o, II, pp. 151—153).

www.cimec.ro

nemici et molti travagli per li debiti, quali sono a somma di 20 milla reali. Che pero stava molto travagliato, benche io vedo che dal Patriarchato si cava gran denaro et tutto si consuma alle Porte, per mantenersi, poiche li epitropi et procuratori del Patriarchato vanno radunando per se et temo di qualche burla. A me il Patriarcha aviso di predicar nel Patriarchato nella prima domenica del advento, et havevo preparato una belissima predica, l'evangelio era di quella inferma, che era 18 anni molestata dal demonio, in San Luca, capitolo 13. Concorse tutta Galata, tanto greci come latini, ad udirmi, et in vero la udienza passava di quatro milla persone. Stavo per andar al pulpito et ecco che li scolari di Coridallo murmurorono contro di me, dicendo che io ero totalmente Papista et ne scrisi contro il loro maestro [1], che però non stava ben a predicare in publico, massime nel Patriarchato. Arivo il susurro all'orecchie del Patriarcha, quale, per remediar, finse come che era chiamato dal Vesir, che pero non poteva sentir la predica, ma che si trasferise nella sequente domenica. Cosi mi mando dire con il suo arcidiacono, con disgusto universale. Io oranto di patienza, disimulai il tutto et andai a casa per prepararmi per la sequente domenica, come mi disse l'isteso Patriarcha nel uscir dalla Chiesa. Io poi tornai al solito nel Patriarcato et acostandomi al patriarcha ne dissi, come io ero preparato per la domenica futura, lui mi disse, che molti li facevano instanza di non lasciarmi, ma che lui li aquietarà, et il mezo espediente era di ordinarmi, che pero voleva che nel giorno del Natale io predicasi dopo la mia consecratione: il che parve necessario a porsi in effetto all'Eccellentissimo et Illustrissimo Signor Ambasciatore di Francia, al Illustrissimo Residente, al Reverendissimo Padre [Vicario] Patriarchale et a tutti li Padri religiosi, si per oviar la sottoscritione delli errori con maggior autorità, si per serar la bocca delli avèrsarij, massimè che Coridallo si a[s]pet[t]a quanto prima in Constantinopoli per iustificarsi [2]. Li duoi fratteli Signor Domenico et Signor Vincenzo andorono al Patriarcha per agiustar la cosa, et il Signor Residente mando il suo Dragomano per l'isteso effeto. Di quelche sarà, lo scrivero appresso alla Sacra Congregatione, quale supplico che mi agiuti, mandandomi qualche cosa, per poter mantenermi, merce che le spese sono grandissime et non mi bastano tre giugli nella giornata, come potra informarsi dalli Signori

[1] V. plus haut, dans l'étude, p. 76.

[2] De l'accusation d'hérésie calviniste. V. aussi *Doc.* II, n. 1; IV, n. 2; XV et XVII.

www.cimec.ro

Ambasciatori. Lascio poi le altre mie necessità, per non molestar Vostra [Signoria] Illustrissima la quale Nostro Signore prosperi per aumento della Sacra Congregatione.

Da Pera 1642 alli 28 di decembre

Di Vostra [Signoria] Illustrissima
humilissimo servitore
D. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.*, ff. 199—199 v., 200).

IV. 1643, 25 janvier, Péra-Constantinople. Le même à la Propaganda Fide. A «empêché» la signature des décisions de la conférence de Jassy. Persécuté par les partisans de Corydalée, mais soutenu par le patriarche. Il demande une aide matérielle.

Sacratissima Congregatione

Non posso spiegar le persecutioni et l'incontri che ho havuto da certi Metropoliti, scolari di Coridallo et seguaci di Cyrillo Lucari, et per il contrario, li honori et le carezze havute dal presente Patriarcha sono tante che l'inimici suoi cominciorono a murmurare e cercar occasione di rimoverlo, massime quando videro che li capi da sottoscriversi dal Patriarcha et da tutti li Vescovi furono impediti per mezo mio, provando io che non erano secondo la dotrina et la mente di Santi Padri Greci, onde mi ritrovo in un gran labirinto [1], non permettendomi di predicare et insegnare, come desideravo, se prima non feci la professione Schismatica, la quale io detestai et son per tempo di rifiutarla. Chiamorono per spaventarmi Coridallo, che si ritrova in Attene, quale s'aspetta quanto prima in Constantinopoli [2], dove ha li suoi scolari, che seguitano li suoi falsi dogmi, cioè esser *crimina mortale, le Sacre imagini, idoli. et al (!) Santissima Eucharistia, figura del vero corpo di Giesu Christo.* Il Patriarcha mi fa sempre intrar nella sua congregatione et mi fa molte volte respondere a varie interrogationi, et mi comunica molte cose sue, anco secrete; se non fusse la gran paura che ha delli suoi emoli, farebbe gran cose, spera pero di superarli, essendo ben

[1] L'expression revient dans les *Doc.* XVIII et XXIV.

[2] A cause de ses idées calvinisantes il a été exilé de son diocèse (Palmieri, col. 1914). Le 9 sept. 1643 fut élu Galaction le nouveau métropolite de Naupacte et d'Arta (Sathas, Περίληψις πατριαρχικῶν ἐγγράφων dans Μεσ Βιβλ. III, p. 576; Manuil I. Gédéon, Χρονικὰ τῆς πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας (1454—1830), Constantinople 1883, p. 78). Réfugié à Athènes, Corydalée y mourut en 1646.

voluto da grandi. Io fra tanto aspetaro li soliti agiuti dalla liberalissima mano dell'Eminenze Vostre, perche invero mi ritrovo esausto, perche nel lungo viaggio di quatro mesi continui [1] ho speso tutto quel che havevo, et in Constantinopoli le cose vanno caro, più che in Roma, se non del tutto, almeno buona parte. Supplico dunque che mi corra la *provisione dal giorno del mio decreto et non dal giorno dell'uscita mia di Roma* [2], poichè il trattenermi in Roma non fu colpa mia, non essendomi fatta la spedizione del mio patrimonio, del quale anco mi trovo privo, non so per qual causa. So che l'Eminenze Vostre si moverano a compasione di me, havendone relatione del mio servire et io con protenza d'animo seguiro a far tutto quello che potro per aumento della Santa Sede Apostolica, la quale Dio sempre mantenga, ad utilità commune del Christianesimo.

Da Pera, 1643 alli 25 di Gennaro

Dell' Eminenze Vostre
humilissimo servitore
D. Pantaleo Ligaridi Missionario

(*Ibid.*, f. 198).

V. 1643, 18 février, Galata-Constantinople. Le même au secréaire de la Propagande. Les curateurs du patriarcat veulent le décider à abandonner le catholicisme. Il continue à jouir d'une grande influence auprès du patriarche. Sa dispute avec un partisan de Corydalée. Il analyse, en partie, l'imprimé paru à Jassy [en déc. 1642] et annonce l'envoi d'un exemplaire à la Propagande. Le bruit [non fondé] de la mort de Patellaros.

Illustrissimo e Reverendissimo Signore,

Credo che Vostra Signoria Illustrissima habbia saputo distintamente per mezo d'altri le cose avenutemi in Constantinopoli et le minaccie che mi fecero li quatro rettori del Patriarchato, per esser io Papista. Voglio non dimeno insinuarle, per aviso d'altri et amaestramento, con poche parole. Fecero insieme conciliabulo questi Metropoliti, cioè il Metropolita di Larissa [3], il Metropolita d'An-

[1] Il s'agit du voyage de Rome, par Chios, à Constantinople.

[2] Les soulignements sont contemporains (v. plus haut, p. 95, n. 1).

[3] Grégoire, curateur du patriarcat, avec ceux indiqués dans les deux notes suivantes, auxquels s'ajoute encore Kornilios, métropolite de Metimné (L'acte synodal de Parthénios I-er, de «janvier» 1643; Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, p. 166; cf. 172).

www.cimec.ro

drianopoli[1], il Metropolita di Calcedonia[2] et altri, che io se prima non sottoscrivessi alla professione schismatica, come fece Coridallo[3], et non rifutassi li dogmi Papistici et anathematizasi publicamente, non potessi ne celebrare, ne predicare in Constantinopoli, come io desideravo. Ma perche non ardivano di propormilo, vedendo che io ero favorito da grandi et tenuto in gran concetto di sapere[4], s'adoprorono di certi vescovi per persuadermi et promettermi grandi honori et carichi, dicendo che con far la volontà loro, io sarei il maggior homo tra li greci in Constantinopoli. Longo sarebbe il scrivere tutto quello che ho risposto a questi tali, et non sta bene gloriarmi[5], cognoscendo il tutto dalla mano di Dio, che mi fa gratie singolari, senza mio merito. Si maravigliano tutti, come io sapendo tutto cio, nondimeno seguito et frequento, tre volte la settimana, quando si fanno le congregationi, il Patriarchato, con intrar sempre in quelle et havere loco honoratissimo, tanto che li emuli dissero che il Patriarcha mi honora piu del dovere, non sapendo la causa, et non hanno maggior disgusto che quando ne parlo et dico il mio senso, non potendo contradirmi, perche io soglio sempre confirmarlo con qualche detto di Santo Padre greco. Un nobile, primo tra greci, riccissimo (!) et studente, scolaro di Coridallo, messe infiniti mezi di abboccarsi meco, ma finalmente sapendo che io mi ritrovavo in un palazzo di un mio paesano, venne con doi vescovi ad interogarmi delli scolari del collegio greco[6] et del profitto che fanno delli studij et altri simili, poi intro nelle controversie, con pregarmi che io pigliassi liberamente le parti delli Latini, per veder come le defendevo et subito intro nella disputa della processione dello spirito santo, proponendomi li argumenti di Coridallo[7], quali io refutai mentre stetti in Roma et altri che li parevano indisolubili. Dio mi è testimonio, che resto confuso et poi venne in un syllogismo sophistico et volse scriverlo, accio che io lo portasi in casa per toglierlo, io subito che scritto l'ebbe, dissi ad uno di quelli-

[1] Parthénios (le Jeune), qui sera le successeur de Parthénios l'Ancien sur le Siège oecuménique.

[2] Pakhomios.

[3] *Doc.* IV et n. 2

[4] Cette expression se rencontre aussi dans la lettre du 25 nov. 1642. (*Doc.* II, n. 1).

[5] Car « laus in ore proprio sordescit », ainsi qu'il l'écrira au cardinal-préfet de la Propaganda [Antonio Barberini le Jeune], en l'an « 1650 »! (Călinescu, *Altre notizie*, p. 404).

[6] De Rome.

[7] Cf. ci-avant, p. 96 n. 2.

www.cimec.ro

che ne scrivesse la solutione et la falsita del suo syllogismo, che era ex puris singularibus affirmativis, tantoche sanossi, et io con belle parole et cerimonie me ne ritornai in Galata [1], in casa del Signor Dottore Vincenzo Timone, quale mi fa carezze et quatro volte se n'ando [2] dal Patriarcha per causa mia insieme con il Signor Domenico suo fratello, et hebbi la facolta di dir la messa, quale dissi il giorno dell'epiphania. Questo dispiaque assai alli rettori del Patriarchato, vedendo che il decreto del conciliabulo cascò per terra, et minacciorono quelli che mi lasciorono di celebrare. Si che io, da una parte vedendo queste risse et questi odii et insolite invidie, et ricordandomi dall'altra parte il bene et il credito che ho aquistato tra li greci, non so che fare, perche le spese sono qui grandi et io in Scio potrei star con minor spesa et procacciarmi il vitto, dove in Constantinopoli per queste discordie non posso havere un baiocco et mi bisogno di pigliar imprestito da amici parechi scudi per mantenermi honestamente. Intanto supplico Vostra Signoria Illustrissima di pregar alla Sacra Congregatione con affetto paterno le mie necessità, et mandarlo al Padre Vicario Patriarchale o al Illustrissimo Residente o al Signor Dottore Timone, et l'havero per somma gratia et favore. Qui venne una charta stampata in Bugdania, dove si fece una stampa a spese di Basilio Lupulo Boivonda [3], che anathematiza li capi di Cyrillo Lucari, sottoscritta dal Patriarcha presente con tutti li vescovi et altri del clero Constantinopolitano. Due cose par che sijno contro la Chiesa Romana, ma sono tanto coperte che si possono tolerare o almeno interpretarle a buon senso. L'una è che la processione del Spirito Santo, ex Patre et filio, sia [παρὰ γνώμην τῆς 'ανατολικῆς 'εκκσησίας] [4], praeter Ecclesiam Orientalem, ma perche

[1] Ligaridis dans une lettre postérieure à Ingoli (Constantinople, 27 juillet 1643) parle d'une autre discussion victorieuse avec « un monacho Candiotto, Benedetto », en présence du patriarche et de nombreux d'évêques grecs, relative à la primauté du pape (Archives de la Prop., *Lett. di Costan.*, v. 168, a. 1643, ff. 235—235 v., 236). Et pourtant vers la fin de sa vie, il écrira un traité contre la même primauté (Grumel, col. 754, 758).

[2] Ligaridis : *senando.*

[3] On sait que les formes *Voevondas* et *Voevodas* se trouvent toutes deux dans les documents grecs contemporains (Βοεβόνδας, Βοεβόδας).

[4] Nous avons complété l'expression grecque d'après l'acte synodal de mai 1642, dont elle est tirée (d'après le fac-similé de la revue *Biserica Ort. Rom.*, 34 [1910], p. 361), étant donné que la personne qui a copié pour nous, en 1936, le présent document dans les Archives de la Propaganda Fide, l'a omise et malheureusement nous n'avons pas eu l'occasion de faire le collationnement qui s'imposait.

www.cimec.ro

la preposizione [παρὰ] col l'accusativo in greco significa iuxta, et prope, ancora fa dubia la propositione. L'altra è che Cyrillo per togliere il purgatorio, negò li sufragij che si fanno per li defonti; tutto l'altro è contro li Calvinisti et Luterani. Ho procurato d'haver una et mandarla alla Sacra Congregatione [1]. Il Patelaro si ritrova in Bugdania, ma ho sentito questa matina, che l'hanno fatto morire, non so se è vero. Il Patriarcha hebbe gran rumori et contrasti per certi debiti. Hora si son rapacificati et giurorono li quatro procuratori del Patriarchato, che novamente sono confermati, di star uniti con il Patriarcha [2]. Io pero non ci credo, perche non osservano li giuramenti, se non quatro giorni; tanto son volubili, Dio sia quello che li illumini. Prego Vostra Signoria Illustrissima che scrivendo al Signor Moroni, a Messina, li dichi che mi mandi li mei libri, che lasciò Signor Matteo Rendi [3], perche ne ho di bisogno, et quanto prima.

Da Galata a 18 di febraro 1643. Di Vostra Signoria Illustrissima
humilissimo Servo
D. Pantaleo Ligaridi

(*Ibid.*, ff. 205—205 v., 214).

VI. 1643, 25 février, Constantinople. Rodolphe Schmidt, résident impérial à la Porte, au cardinal-préfet de la Propagande. Allusion à la question de l'église Saint-Antoine transformée en mosquée. La conférence théologique de Jassy. Il envoie un exemplaire de l'imprimé paru dans cette ville. Les ennuis du vicaire patriarcal catholique.

Eminentissimo et Reverendissimo Signor mio, Signor Padrone Colendissimo,

Mi è capitata otto giorni sono una lettera di Vostra Eminenza delli 6 Dicembre dell'anno passato. Essendo la risposta d'una mia scritta già per conto della Chiesa di S. Antonio or riduta in Moscheea [4], mi ho voluto accusare la ricevuta, non havend'io altro che dirle in questa materia.

[1] Pour un autre exemplaire : *Doc.* VI.

[2] De l'arrangement, confirmé sous peine d'anathème, intervenu entre Parthénios, les curateurs et les procurateurs, parle l'acte patriarcal promulgué par l'Oecuménique en personne, en janvier 1643 (v. plus haut, p. 33, n. 3).

[3] *Doc.* VIII.

[4] Eglise de Galata transformée en mosquée, par l'ordre du grand vizir Kara Moustapha, pendant l'été de 1642 (Joseph v. Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, V, Pesth 1829, p. 391; A. Belin-Arsène de Chatel, *Histoire de la latinité de Constantinople*, II-e éd., Paris 1894, pp. 339—341).

www.cimec.ro

Per conto d'una professione di fede heretica, o per dir meglio setta, et di certi Capitoli che l'asserto Patriarca Cirillo Lucari calvino in suo tempo ha fatto qui publicare, fu fatto a mesi passati [1] fra i Greci Rutheni [2] et Constantinopolitani un congresso in Moldavia in presenza di quel Prencipe, dove deliberrono di anathematizare di nuovo detti Capitoli, come Vostra Eminenza vedera dall'acclusa stampa ho voluto mandarla, acciò cotesta Sacra Congregazione sia informata della maniera chè seguito [3].

Questo Padre Vicario Patriarcale [4] ha havuto una assai lunga et pericolosa infirmità, ma per grazia di Dio, è fuori di pericolo, assai fiacho et afflitto, havendo egli seco condutto, per bisogno del Convento et per poter sodisfare all'obligo della Chiesa, altri padri et accresciuto la famiglia, senza che questi Signori Peroti n'habbino risguardo, anzi vanno ogni dì scemando le provisioni che solevano dare. L'elemosine sono pochisimi, et perciò il pover Padre Vicario Patriarcale con li suoi si trovano assai bisognosi: l'ho voluto rappresentare a Vostra Eminenza a fine n'informi cotesta Sacra Congregazione. Sicuro che ch'ella mandara qualche aiuto al sudetto Padre, quale certo lo merita, è buon Religioso qui amato et compassionato da tutti li Cattolici. Qui per fine a Vostra Eminenza riverentemente m'inchino et raccommando. Costantinopoli, 25 febraro 1643.

Di Vostra Eminenza Reverendissima

Obligatissimo et Umilissimo Servitore

G. [5] Ridolfo Schmidt

VII. 1643, 27 mars, Constantinople. Ligaridis à la Propagande. Persécuté par les adeptes de Corydalée, il demande à être recommandé à quelqu'un des ambassadeurs catholiques.

Sacratissima Congregatione

Non ho parole sufficienti per esporre le contrarieta et le persecutioni, che mi fanno li seguaci di Coridallo, et le angustie che

[1] En sept. et oct. 1642.

[2] Les Ruthènes orthodoxes.

[3] Schmidt a été informé, au sujet du « congresso » de Jassy, également par Scogardi (v. plus haut, p. 73 n. 2). Un autre exemplaire de l'imprimé en question a été adressé à la Propagande par Ligaridis (cf. *Doc.* V).

[4] Giovanni Merciadrini da Fanano. Il mourra, de la peste, à Péra le 6 décembre 1643 (Moratiu, p. 6).

(*Ibid.* f. 149).

[5] Giovanni. Cf. « Gio. Rudolfo Schmid » dans la lettre du patriarche Parthénios II à Ferdinand III, [Constantinople] 27 juillet 1649 (Hurmuzaki, *Documente*, IV-1, p. 700).

www.cimec.ro

patisco, perche non voglio sottoscrivere alli errori delli schismatici. Già il Patriarcha non puo, ne vuol piu defendere, per non urtare con li suoi emuli, che cercano giornalmente occasione di deporlo. Anzi mi conseglio che io me ne ritirassi, accio che non mi intravenisse qualche notabil danno inaspetatamente, siche sto molto perplesso et intricato, se devo stare o andare altrove, finche questa nuvola passi et l'invidia del lucifero resti. Pero supplico l'Eminenze Vostre, di dar ordine intorno al mio stato, perche io non voglio, ne pretendo far niente, senza l'espresso ordine di questa Sacra Congregatione, quale desidero servire finche vivo. Per protegermi et soccorrermi in ogni mio bisogno, et massimamenti l'Eccelenze, prego instantemente che mi raccomandi ad una di queste la Sacra Congregatione, perche ne ho gran necessita et ho visto gran bene dalle lettere, che ho presentato nel mio arrivo [1], et io carico di beneficij, non mancarò di far il mio debito, per essaltatione et propagatione della santa madre chiesa catholica.

Da Constantinopoli 1643 alli 27 di Marzo.

Dell'Eminenze Vostre

Perpetuo et humilissimo servo
D. Pantaleo Ligaridis

(*Ibid.*, f. 218).

VIII. 1643, 28 mars, Constantinople. Le même au secrétaire de la Propagande. L'influence protestante parmi les Grecs constantinopolitains. Bruits au sujet de l'appui que donne Basile Lupu à Patellaros pour redevenir patriarche et de la présence secrète de celui-ci à Constantinople. La position délicate de Parthénios I-er. Les difficultés occasionnées à Ligaridis, etc.

Illustrissimo et Reverendissimo Signore,

Dio chiamo in testimonio et tutti li buoni Missionarij di questa citta, che io non ho mancato di cercare, si con parole come anco con opere, di ingrandire et di celebrare publicamente la Chiesa Romana et di difendere li suoi dogmi et riti, ma trovo una alienatione si grande nelli vescovi greci, che la sola ombra del Latinismo li turba et fa perseguitare chi è fautore di quello. Piutosto vogliono sentir ogni altra cosa che Papa e Roma, et presumono di essere seguaci de Santi Padri, quali ne legono, ne intendono, parlano più da Calvino et Lutero li loro studenti, et quando vogliono esaminare qualcheduno, li propongono non piu le controversie, ma l'eresie. Longo sarrei nel scrivere, se io scrivessi minutamente le obicioni (!)

[1] Cf. *Doc.* II, n. 1.

www.cimec.ro

che giornalmente ne[l] Patriarchato mi fanno questi tali, li quali simulatamente dimandano, non tanto per saper la verita, quanto per vedere quello che sa la persona, et interpretallo a modo loro; questo sij per aviso delli futuri Missionarij, quali devono essere ben fondati per mantenere il concetto che si ha di Roma, poiche qui sono infettati d'eresie moderne molti dei greci, et hanno maggiormente cresciuto l'odio contro la somma autorità del Pontefice, siche per haver sentito predicare uno delli Dominicani, che non è concilio ma conciliabolo quello dove non si ritrovano li legati del Papa, tumultuorono et pregorono li Vescovi che mi ordinassero di predicare tutto il contrario, altrimente io come latino et defensore delli Latini [fossi] anathematizato et deposto. In quella turbolenza non mancorono favori et aiuti, et io con destrezza mi ritirai, siche io non posso piu defendermi con Patriarcha, perche teme grandemente della sua depositione: poiche il Monsignor Patelaro era venuto in tanta familiarita con il Prencipe di Bogdania, che haveva procurato di rimetterlo nel Patriarchato [1], et lo mando secretamente in Constantinopoli, ma saputolo dal Patriarcha presente, fece tanto, che se non fosse ritirato, sarebbe tagliato a minutissimi pezzi. Si murmura pero che viva et sij nascosto in Constantinopoli trasvestito, che pero sono tutti sotto sopra e si fanno publicamente scomuniche contro quelli che turbano il Patriarchato, et ogniuno ha sospetto del compagno, et il Patriarcha che era tanto favorito dal primo Visir, è cascato in disgratia, perche parlo d'una chiesa di Galata che sta per farsi Moschea [2]. Hor vede Vostra Signoria Illustrissima in quante paure et disgratie mi ritrovo, odiato dalli greci, perche son amico del Patriarcha, con dire che io son venuto da Roma per far l'unione, e che li ho portato una polizza che conteneva quindeci milla scudi, a fine che il Patriarcha facesse, mentre celebrava, commemoratione del Papa, come facevano li Patriarchi avanti lo scisma; che però passavano secrete intelligenze tra me et lui [3], capi che sono per precipitare ambedue, inventati dalli nemici suoi e contrarij della Chiesa Romana. Che pero mi constringono a sottoscrivere alle opinioni Schismatiche, con dire che se non sottoscrivo, son latino [4], et [che] il Patriarcha

[1] *Doc.* XIII.
[2] *Doc.* VI et n. 1.
[3] *Doc.* IX.
[4] Ligaridis écrira aussi le jour suivant à Ingoli, entre autres choses : « l'odio concittattomi da certi vescovi per non voler acconsentire alli loro erronee opinioni et falsi dogmi et sottoscrivere alli loro conciliabuli et conculcare il santo concilio di Fiorenza ». (Archives de la Prop., *Lett. di Costant.*, v. 168, a. 1643, ff. 217—217 v. et 222).

www.cimec.ro

fece male di lasciarmi predicare et celebrare, avanti che io facesse la professione schismatica, ma cio permisse, perche io m'intendevo con esso lui, che pero mandò anco le bolle della mia consecratione in Roma, senza avisare la synodo. Prego dunque Vostra Signoria Illustrissima per il zelo che porta et per il bene che ha verso chi serve la Sacra Congregatione fedelmente, d'avisare la Sacra Congregatione et proponere minutamente queste cose, quali sono note a tutti, e credo che anco altri le habbino scritte, per veder come ho da procedere, se devo stare, o non. Molti qui cercano delli libri stampati nella Sacra Congregatione, tanto greci come latini, per loro instruttione, supplicano Vostra Signoria Illustrissima di favorirli con mandarlili, et io di novo supplico Vostra Signoria Illustrissima di scrivere al Signor Morone in Messina di inviare li mei libri con la prima comodita, perche tutti li mei libri stanno in mano sua, come mi disse et scrisse Signor Matteo Rendi, che hora si ritrova in Smirne, non havendo havuto commodita di passar da Messina per ripigliarli et portarmili [1]. Il Patriarcha presente mi prego che li fossero mandati li concilij greco-latini, stampati in Roma [2], prego sommamente che gli si faccia la gratia, et io starò aspetandogli, perche gli ho mezzo promesso, confidandomi nella liberalita della Sacra Congregatione, quale Dio sempre vadi augmentandola per l'utilita delle anime.

Da Constantinopoli alli 28 di marzo [1643].

Di Vostra Signoria Illustrissma

Humilissimo Servo
D. Pantaleo Ligaridi

(*Ibid.* ff. 216—216 v., 223).

IX. 1643, 23 avril Constantinople. Le même au même. Ses efforts de missionnaire sont sans résultat. L'influence dont il continue pourtant à jouir auprès du patriarcat. L'accord entre le patriarche oecuménique et le patriarhe arménien au sujet des Lieux Saints. La duplicité de Grégoire Philarète. L'aide pécuniaire de Basile Lupu pour le patriarcat de Jérusalem. Patellaros soutenu par le prince de Moldavie.

Illustrissimo et Reverendissimo Signore

Le lettere di Vostra Signoria Illustrissima mi apportorono singolarissima consolatione et mi dissiparono le nuvole delli affannj,

[1] *Doc.* V.

[2] Il est sans doute question des *Concilia generalia Ecclesiae catholicae*, publ. à Rome en 4 volumes in-folio, entre 1608—1612 (Carl Joseph Hefele, *Conciliengeschichte*, II-e éd., revue, v. I, Fribourg-en-Brisgau 1873, pp. 75—76).

www.cimec.ro

non potendo spuntar niente in questa mia travagliata missione, per esser dechiarato per Papista, nome tanto odioso in queste parti, che non ho parole sufficienti per esporlo: ne predica, ne messa posso dire [1], ma mi pasco di bone speranze, reverito pero et stimanto nel patriarchato più di quel che merito, et nella chiesa sempre messo nel primo loco, et accompagniato da militis, cosa che fa suspettar molti di secrete intelligenze con Patriarcha [2], come realmente passano, ma come si tratta di cosa publica, non vuol far altro, sempre scusandosi che ha paura per non esser tenuti (!) anco lui, come Verria [3] per latino et Papista. Non mancai pero dirli un giorno, dopo l'accordo fatto con li Armeni, venendo il Patriarcha Armeno [4] con molti loro Vertaviet [5], per sottoscrivere l'unione con greci nelle cose politiche, et massime per li loci santi, non mancai dico di dirli che egli voleva piutosto far unione con Armeni declarati et tenuti per heretici, che con latini che sono stati tante volte con greci uniti: esso sorridendo soggiunse: et in vero. Questo accordo d'Armeni è di gran consideratione, havendo decretato che uno agiuti l'altro, da tutto et pertutto, per render piu difficile la recuperatione de luogi santi alli Latini, et è stata machina di quel Archidiacono [6], che venne a Roma, il quale se è con li latini, mostra esser latino, con li greci greco [7]; hora si è fatto sacerdote et è protosincello del Patriarcha di Gerusalem, et ha presso boni denari dal Prencipe di Bugdania, il quale mando da vinti milla zechini, per levar li debiti delli luogi santi, come publicamente si dice nel Patriarchato, et l'afferma l'istesso Archidiacono [8] che ha fatto la rimessa di questi denari, oltre li altri paramenti patriarchali che mando in Gierusalem, sicome avanti fece per il Patriarcha di Constantinopoli, benche hora di-

[1] Ligaridis se plaint également dans une autre lettre à Ingoli (de Constantinople, le 29 juillet 1643) de sa situation, difficile à cause des soupçons qu'il suscite chez les Grecs à la suite de sa venue de Rome (Archives de la Propaganda, *Lett. di Costant.*, v. 168, a. 1643, ff. 234—234 v., 237).

[2] *Doc.* VIII.

[3] Cyrille Kontaris de Berrhée.

[4] *Doc.* XIII.

[5] Correctement: *vardapet*, c'est-à-dire les « docteurs » de l'Eglise arménienne, parmi lesquels sont élus les évêques et qui, même avant d'être élevés à cette dignité, peuvent remplir les fonctions épiscopales; Cirillo Korolevskij, *Armena (Chiesa)*, dans *Enciclopedia Italiana*, IV, 1929, p. 429.

[6] Grégoire Philarète.

[7] V. plus haut, dans l'étude, p. 84.

[8] Cf. *Doc.* I.

www.cimec.ro

intravenne anco il Signor Bailo, dove ho notato una cosa degna d'esser saputa: era in mezzo della sala un tavolino coperto et poi due sedie di veluto rosso, una maggior dell'altra un pocco; sedeva in una di quelle il Patriarcha. Ecco che venne il Signor Bailo, et il Patriarcha con il suo Arcidiacono et con uno altro, in mia compagnia a capo della scala venne a ricevere il Signor Bailo et datoli la dextra, il Patriarcha sedete nella sedia piu piccola et il Bailo nella dextra, nella piu grande. Non mancorono pero di murmurar contro il Patriarcha li suoi emoli, dicendo che ha fato gran male darli la dextra, masime che era un laico representante. Non manco pero chi lode fese (!), et io ne feci sopra di cio poi un longo discorso, senza pregiuditio dell'uno et dell'altro, con dir diverse curiosita intorno alla destra (!) et alla sinistra, si profane come ecclesiastiche. Et questo sii per aviso a Vos ra Signoria Illustrissima. Di piu mi scrissero da Scio che passo in meglior vita il vescovo di Sifno et son stato molto pregato di racomandar D[on] Paride Giustiniano a tal carico, persona da bene et pratica nelli casi et suficiente a tal honore [1]. Io che [2] confido assai in Vostra Signoria Illustrissima, spinto dalla sua prottetione, ho voluto significarlo. Facia quello che Dio l'inspira, et mi dedico per sempre. 1643 alli 14 di maggio.

Di Vostra Signoria Illustrissima
Humilissimo Servitore
D. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.*, f. 181—181 v.).

(la princesse Roxandra), auxquelles, comme nous le savons par ailleurs, a participé le patriarche Parthenios I-er (Hurmuzaki, *Fragmente*, (Fragments), III, p. 119; *Doc.* XVI, n. 2 de la p. 124.

[1] Ligaridis adressera également une lettre spéciale de recommandation à Ingoli relative à ce candidat, de Constantinople, le 6 juin 1643 (Archives de la Prop., *Lett. di Costant.*, v. 168, a. 1643, ff. 232—232 v.). A la même date il écrira en grec à son compatriote Léon Allatius qui se trouvait à Rome, l'entretenant de ce sujet. La même source nous apprend que l'évêque défunt était ὁ γέρων Ντελαρόκας [Dellarocca], ὁ φραγγοεπίσκοπος τῆς Σίφνου, oncle du candidat (Legrand, IV, p. 13). Il s'agit, certainement, de Giacomo La Rocca. Celui-ci signe un acte à Siphno, le 10 mai 1633, en tant que « vicario apostolico di Termia e Sifanto (*ibid.* III, p. 476). Le 30 juillet 1643 Ligaridis recommandera au secrétaire de la Propagande également l'« Arcivescovo di Trapezonta, persona di bene e catholica », celui-ci désirant se rendre à Rome (*Lett. di Costant*, vol. cit., f. 240). Il s'agit probablement ici du métropolite Lavrentios, signataire, avec d'autres, de l'acte patriarcal de Constantinople adressé à Basile Lupu le 17 janv. 1646 (Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, p. 182). Il mourra en 1659 (Περίληψις, dans Sathas, Μεσ. βιβλ., III, p. 594).

[2] Suit: *mi*, barré.

www.cimec.ro

sgustato si vede con il Patriarcha Partenio, per causa di Patelaro che è assai favorito da questo Prencipe, il quale si stima per amico delli Latini et passa correspondenza con l'Eccellentissimo Bailo Veneto. Delle cose che Vostra Signoria Illustrissima mi dimandava, ho risposto in altre et per non replicarle mi rimetto a quelle bacciandole le mani. Da Constantinopoli alli 23 d'Aprile 1643.

Di Vostra Signoria Illustrissima

Humilissimo Servitor
D. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.* f. 204).

X. 1643, 14 mai, [Constantinople]. Le même au même. Bruits au sujet de la capture de Syrigos. Ce dernier a rompu les bons rapports tant avec le patriarche qu'avec le prince de Moldavie. Les curateurs du patriarcat seront écartés, car Basile Lupu n'en veut plus. Le patriarche, le baïle et Ligaridis, présents à une grande noce. Il recommande Paride Giustiniano pour le diocèse de Siphno [dans les Cyclades].

Illustrissimo et Reverendissimo Signore

Hieri è venuta qui nova che quel monacho greco Sirigo mandato dal Patriarcha in Bugdania per disputar contro li uniti Rutteni [1], fu presso andando a Chiovo [2]. Il che fece parlar a molti, benche perche (!) l'ha rotto et con Patriarcha et con il Pre[n]cipe di Bugdania, non dispiace assai. Certo pagara il fio della sua audatia. Li procuratori del Patriarchato si spera che si levarano, perche il Prencipe di Bugdania, che è prottetore del Patriarchato non li vuol piu, benche alli procuratori cio molto dispiace, et si teme di qualche novita. A me comenciano [3] adesso di far carezze et di non straparlar tanto, poiche il Patriarcha con doi metropoliti et alcuni gentilhomini se ne ando a visitar l'Eccellentissimo Signor Bailo, nella qual visita ancor io me ne ritrovai; et poi si invio ad un palazzo, dove s'havevano da fare le piu superbe nozze che si siino state fatte già mai [4], alle quali

[1] La conférence théologique de Jassy; toutefois il n'était pas question des Ruthènes uniates, mais des orthodoxes (cf. *Doc.* III, XII).

[2] Il a probablement apporté une copie de la *Confession Orthodoxe*, approuvée par le synode constantinopolitain du 11 mars 1643, à Pierre Mogila, car on constate sa présence à Kiev aux mois de juin, juillet et août de la même année, chargé d'une mission de la part du synode en question auprès du célèbre métropolite (Malvy-Viller, p. LIV).

[3] A savoir: li procuratori.

[4] Il est probablement question des *fiançailles* d'Ambrosio Grillo, fils du premier drogman de l'ambassade vénitienne près la Porte, avec la fille de Lupu

www.cimec.ro

XI. 1643, 1-er juin, Constantinople. Le même au même. Suggestions ayant trait aux missionnaires grecs [de la Propagande]. Comment on devient métropolite et comment on cherche à se juch:r sur le trône de la Grande Eglise. L'explication de l'influence protestante: l'argent. Conseils en conséquence pour l'action catholique.

Illustrissimo et Reverendissimo Signore,

Vengo con la presente a riverire Vostra Signoria Illustrissima et avisarla del mio stato, perche so che ne brama, premendo che io ne dia minutamente conto del mio affare, come son obligato, e perche servira per instrutione ad altri et informatione del stato come si trovano le cose della chiesa Greca, merce che ogni giorno mi ritrovo nelle loro secrete et publiche solennita et congregationi [1]. Et primieramente qui li missionarij del rito greco non si potrebbono adoprar meglio per la salute delle anime, che pigliar chiese ad officiarle [2]. Ma perche in queste parti ogni cosa si fa con denari, bisognaria haver a presso di se almeno cento scudi per spendere, li quali non solamente a capo del anno ricuperaria, ma acquistarebbe il dopio et captivarebbe anco li animi, si con predicare come nel confessare; dove che non havendo chiesa un missionario non puo mai essercitar il carico della sua missione, non permettendo questi superiori delle chiese che predichino et celebrino altri, per avaritia et invidia, temendo che con sentir il populo et quelli della parochia altri, non s'inamorino [3] di quelli et li dimandino al Patriarcha. Anzi l'istesso Patriarcha spesse volte teme di questi parochiani dotti et bolentieri [4] li fa Vescovi per lervarli davanti [5], accioche non si facino Patriarcha, perche qui è facilissimo arivar a questo grado, quando uno acquista familiarita con alcuni primati, li quali in ogni occorrenza v'offeriscono anco denari, perche sanno che non li perdono. Siche, se la Sacra Congregatione volesse dar ordine qui ad un di questi Eccelentissimi Ambasciatori, che ogni volta che il missionario per questo effetto havesse bisogno di 100 scudi, gli li offerissero, si farebbe certo del bene, dove hora senza casa et senza chiesa sono sp[r]ovisti dal tutto,

[1] *Doc.* VIII et IX.

[2] Le missionnaire grec Constantin Cosme de Logothetis (*Doc.* XVIII, n. 5, de la p. 128) essayera d'appliquer cette méthode en 1645.

[3] Ligaridis: *sin'amorino*.

[4] Influence de la graphie grecque (cf. plus haut, p. 91).

[5] Il semble que ce cas a été celui de Corydalée en 1640 (Palmieri, col. 1914)

www.cimec.ro

et si ritrovano in basa consideratione poiche quasi tutti che sono hoggidi Metropoliti, sono stati superiori prima delle chiese di Pera, et poi vacando qualche vescovado, con favori et con denari parte guadagnati, parte imprestati, arrivano al loro intento, dove poi fanno un pem (?), ma tutto quasi lo spendono alle porte Turchesce, pretendendo uno cavar l'altro et farsene Patriarchi. In verita li scrivo, che in questo ultimo tumulto io ho scoperto piu di sei che pretendevano di farsi Patriarchi, sperando che con la caduta del Visir, cadesse anco il Patriarcha Parthenio, et essaminando li loro favori et denari, li ho trovato ben pochi. Ma perche speravano esser aiutati, o da mercanti Englesi, o da Hebrei e Turchi, con interesse 20 per cento, si pavanegiavano. Quindi è che li heretici qui sono ben voluti, et li Vescovi greci vanno seguitando i falsi loro dogmi, perche l'imprestano denari, senza perdere un baiocco, non dico del capitale, ma del frutto, dove se si trovassero Catholici, che l'imprestassero con minor interesse, l'haverebberono tutti come schiavi et tutto il Patriarchato nelli mani loro, come l'hebbe l'Ambasciator di Fiandra [1] a tempo di Lucari, che s'aricchi del Patriarchato, mettendo e levando quelche li pareva et piaceva, inganando certi più principali con doni di poccissima spesa. Dico in verita, che se la Sacra Congregatione spendesse ogni anno cinque milla scudi haverebbe la chiesa greca in sua mano, perche con ogni minima cosa si tirariano tutti dal vaso, ma bisognarebbe farlo con secreteza et il Patriarcha presente se havesse una bona pensione da Roma sarria un altro, anzi mi l'accennò, quando seppe che Verria et Patelaro furono ben trattati dalla Sede Apostolica; et quasi hebbe non so che d'invidia, parendoli esser tenuto per minor di quelli [2]. Ma io li soggiunsi la bona correspondenza che hebbero con la chiesa Romana, la quale se anco da lui fosse seguita, sarrebbe sempre, conforme la lettera della Sacra Congregatione, favorito, ma esso non solo con la chiesa Latina, ma nemeno con li Eccellentissimi Ambasciatori venuti in suo tempo non si abboccò. Il che li dissi, che li ha dispiaciuto assai,

[1] Cornelius Haga, le résident de *Hollande*.

[2] Grégoire Philarète a raconté cela à Schmidt au nom de Parthénios, dès janvier 1641, lorsque le résident impérial écrivait au cardinal-préfet de la Propaganda, Antonio Barberini, dans la lettre mentionnée plus haut (*Doc.* I, n. 2), que « l'Oecuménique » sia anco dispostissimo di concilliarsi con la Chiesa Romana et d'esser a questo divoto et obediente più che non sia stato ne il di Veria ne il Patellaro. Scriveria a Sua Santità, alla Sacra Congregatione, purche la Chiesa Romana correspondi in aiutarlo et soccorerlo ne suoi bisogni » (Hurmuzaki, IV-1, p. 659).

www.cimec.ro

come realmente mi l'hanno significato, et l'Ambasciator di Francia l'ha molto in occhio per questo, dove che il Bailo di Venetia fu visitato ultimamente, con occasione di certe nozze, dove il Patriarcha anco li diede la destra; ma di quelli ne ho dato relatione in una mia minutamente [1]. Io mi tratengo qui con speranze et belle parole, et io se non fosse l'ordine di Sacra Congregatione, haverrei fatto altra resolutione, ma voglio piu tosto patir, che preterir un minimo cenno di questi mei Padroni Eminentissimi, delli quali vivo et vivero sempre, come anco di

Vostra Signoria Illustrissima

1643 al 1 di Giugno. Da Constantinopoli

Humilissimo Servitore
D. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.*, ff. 242—242 v., 247).

XII. 1643, 2 juin, Péra-Constantinople. Le même au même. De la formule orthodoxe et arménienne de l'ordination. Les suggestions de Parthénios I-er concernant l'Eucologe projeté par la Propagande pour l'usage des Grecs et qui devrait être dédié au prince de Moldavie ou au roi de Pologne. Les voïvodes roumains protecteurs de l'orthodoxie. Syrigos veut dédier un catéchisme au tsar de Moscou.

Illustrissimo et Reverendissimo Signore,

Per resposta della lettera di Vostra Signoria Illustrissima, nella quale proponeva il dubio del Ordinatione et mi ordinava che io ne cercassi qualche Euchologio antico, per informar li Reverendissimi Padri della Sacra Congregatione, dico in ve[r]ita che ho cercato da pertutto, ma non ho trovato, se non in Patriarchato uno, ma molto novo, siche si puo dir adesso di novo, quello che disse un barbaro alli greci un tempo [2]... Questa nostra nova Roma non ha se non cose nove, savanti pur. Con ogni ragion [è] la vecchia Roma che mantiene et ama le vecchie charte per stabilir la sua canuta fede, siche Roma non ha da cercar altro archivio che il Vaticano. Ho dimandato pero, per curiosità, li Vescovi greci con che parole stimano di ordinar et mi dissero che quando dicono: divina gratia, etc., et sogiungendoli io che con questo modo di parlar si fanno tutti li officiali, come cantori et notari, mi dissero: è ben vero, ma non si dicono orationi,

[1] *Doc.* X.

[2] Expression grecque omise (v. la remarque *Doc.* V, n. 4, p. 100).

www.cimec.ro

come si dicono quando si fan[n]o sacerdoti et diaconi. Da che ho cavato io che stimano esser come forma partiale l'oratione, benche loro come non sanno scholastica, non si sanno ben spiegare, ma dicono: chi lasciasse o divina gratia, o le susequenti orationi, non ordinarebbe. Il P[adre] Clemente poi ha interpretato tutto quello che li Armeni dicono nelli sacri ordini, conforme m'ha ordinato [1]; et l'ho avisato che lo mandi. In quanto poi alla sostanza dell'Euchologio, sara ricevuto da tutti, massime che ne è gran caristia, ma mi disse il Patriarcha, se vi è mutatione notabile, difficilmente si comprara, et tutti cercaranno quelli di Venetia, ma se vi è mutatione o additione, massime nelle rubriche, per maggior chiarezza delli sacerdoti, non ortar, vorebbe pero, che se verbi gratia, doppo il vespero fosse agionto o levato qualche cosa, si facesse un notando in greco idioma brevemente, dicendo le ragioni perche si levò o si misse, et cosi nel matutino et nella messa mettere le sue note in greco, accio che non si dichi, che li latini corrompono li libri sacri et ingeriscono li loro dogmi a modo loro, perche hanno la stampa, nelli nostri libri. Mi disse di piu, che il far l'Euchologio una colona greca e l'altra latina, non sarebbe bene, perche si farebbe un volume grande et molti poi non haverebbono commodita di comprarlo, ma sarebbe bene farlo in doi tomi, et chi saperà la lingua latina, li comprarà, benche qui greci sacerdoti nemeno sanno legere, non intendere il latino. Anzi mi disse, se fosse dedicato, o al prencipe di Bogdania, o al Re di Polonia, che ha sotto di se greci [2], nõn sarebbe stato male, perche con la sua auttorità haverebbe sparso il libro et havuto il suo spatio, vedendo che li libri greci ecclesiastici si dedicano a persone greche, come è il Prencipe di Moldavia, e di Valachia, che si gloriano esser protettori della chiesa greca et hanno correspondenza et intelligenza co Re di Polonia, anzi hanno havuto da Sua Santità brevi apostolici, e cosi per honor loro fariano che tutti se ne servissero in Chiesa, sicome pretende quel Candi[o]tto Syrigo, mandato dal Patriarcha in Bugdania per far quello Conciliabulo con li Rutteni Schismatici [3], dedicar una Dottrina grande, et dedicarla

[1] Il faut entendre: le secrétaire de la Propagande. Le missionnaire et orientaliste Clément Galano da Sorrento, des religieux théatins réguliers, mentionné dans ce passage, travaillait à Constantinople à la conversion des Arméniens. Palmieri, *Galano (Clément)*, dans le *Dictionnaire de Théologie Cath.*, VI-1, Paris 1924, col. 1023—1026.

[2] C'est-à-dire des fidèles orthodoxes.

[3] Conférence théologique de Jassy (*Doc.* III, VI et XII).

www.cimec.ro

al Re di Moscovia, accio sij abbracciata da tutti [1]. Questi discorsi passarono un giorno tra me et il Patriarcha solo, et ho voluto insinuarli a Vostra Signoria Illustrissima, mi rimeto pero al suo saggio parere, con supplicarla, che delli suoi comandamenti et ordini particolari sij ancor io partecipe, in questa Nova Babylonia, che cosi apunto chiama Constantinopoli Leone Imperatore.

Da Pera 1643 alli 2 di Giugno, di Vostra Signoria Illustrissima
humilissimo Servitore
D. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.*, ff. 227—227 v., 228).

XIII. 1644, 22 juin, Constantinople. Le même au même. Parthénios I-er a expédié une partie de son argent en Moldavie ou il se prépare à se rendre lui aussi pour ramasser des aumones. Patellaros veut s'emparer du patriarcat. Les revenus de ce Siège. L'activité de Ligaridis comme prédicateur, traducteur et professeur. Des nouvelles de la démission du patriarche des Arméniens ; d'autres au sujet de [Mélétios], métropolite d'Ochrida, de Charles, neveu de Ligarides, de [Ingoli da Subiano] l'archevêque d'Edesse, etc.

Illustrissimo et Reverendissimo Signore

Benche io con altre mie habbia significato a Vostra Signoria Illustrissima le turbolenze del Patriarchato [2], nulladimeno perche

[1] Syrigos au tsar, le 15 déc. 1644 : « J'ai déjà écrit à ce sujet, du pays de Moldavie, à Votre glorieuse Majesté... Dans ma première lettre, je Vous informais avoir composé à Jassy, avec le très saint Métropolite de Kiev [Pierre Mogila], un livre traitant de la catéchisation des hérétiques » (Muraviev, *Snošenija* pp. 305—306; en roumain Melchisedec, *Notițe storice și archeologice* (Notices historiques et archéologiques), Bucarest 1885, p. 205, n. 1, Petrov écrit, lui aussi, au même, dans une lettre reçue à Moscou en mars 1645 : « Si Votre Majesté le désire, il y a un catéchisme pour les hérétiques [adeptes de] Luther et Calvin, chez le suppliant de Votre Majesté, le maître Mélétios, très utile aux chrétiens pieux et bons orthodoxes et qui doit être imprimé, mais il ne s'est trouvé personne pour en supporter la dépense ; pourtant, si Votre Majesté envoyait son aumône pour l'impression, Dieu La récompensera et les hommes La loueront »... (Muraviev, *Snošenija*, p. 293; Melchisedec, *ouvr. cit.*, p. 202; cf aussi Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, p. 175). On voit qu'il s'agit ici de la fameuse *Confession Orthodoxe* de Mogila, traduite en grec et remaniée par Syrigos au cours des discussions de la conférence de Jassy (cf. aussi Panaitescu, *L'influence de l'oeuvre de P. Mogila*, p. 73), mais à laquelle le métropolite d'origine princière n'a pas pris personnellement part, mais par des délégués (v. plus haut, dans l'étude, pp. 73—75. Pour Syrigos, aussi les *Doc.* III, X).

[2] *Doc.* V, VIII, XI.

www.cimec.ro

giornalmente si scuoprono novita, non voglio tralasciarle. Dunque dopo haver fatto il Patriarcha molte secrete congregationi per la sua partenza et fatti li suoj baratti per andarsene, si dice d'haver secretamente mandato quantita di denari a Bugdania per ogni disgratia che li potesse occorrere. Il che saputosi dalli governatori [1], lo minacciorono grandemente, siche non vedo come possa, senza pericolo, uscirne. Dall'altro canto Petelaro (!) che aspira di succederli con lettere secrete, viste da me, affrettava li suoi partegiani [2] che sollecitassero la sua partenza, perche quando Parthenio fosse in viaggio, esso per altro camino sarria con il favore del prencipe di Bugdania (quale da nostri Greci è stimato per loro Re et Imperadore) venuto secretamente in Constantinopoli per pigliar posseso; siche è problematica l'andata del'uno e la venuta del'altro. Questo è vero che Parthenio ha perso assai et non ha piu quelli che lo favorirono e finche durano li suoi denari, che si dice che arrivano a 300 milla e io lo credo (perche havendo lui governato da quatro anni e mezzo la sedia Constanti[nopolita]na che ogni anno rende, un anno con altro, da 100 milla scudi Romani, è verisimile che ne habbia tal somma) [3], finche durano, dico, questi suoi denari, andara bene, ma hormai li suoi emoli l'hanno fatto a spendere bona quantita di denari. Anzi l'Archivescovo d'Acridòn [4] è andato dal primo vesir promèttendoli 100 milla scudi ogni anno, purche destruga tutti li titoli delli vescovati et archivescovati mandando lui solo un economo ad ogni citta et insula per esigere. Il che non ha dispiaciuto, poiche li vescovi a pena danno alla Porta 50 milla reali. È da questo mossi, li Armeni levorono il Patriarcha loro con haver speso 30 milla reali, come mi fu detto da un che concluse la cosa cavando un comandamento Regio [5] che non potra esser piu Patriarcha Armeno in Constantinopoli [6], ma ogni chiesa habbia il suo prelato e due persone che

[1] Il s'agit des autorités turques (οἱ μεγιστᾶνες; cf. Iorga - Hurmuzaki, XIV-1, p. 189).

[2] Ligaridis: *partigianti*, corrigé par une main contemporaine. Au sujet des aspirations de Patellaros à la réoccupation du Siège oecuménique, cf. aussi *Doc.* VIII, XVI, ainsi que les rapports de Soranzo, au doge, des 20 février et 19 mars 1644 (Hurmuzaki, IV-2, pp. 531—532, 533).

[3] Soranzo est également informé de « l'abbondanza dell'oro che'egli ha » (rapport du 20 février 1644 mentionné dans la note précédente).

[4] *Doc.* XV.

[5] Un ordre (khatichérif) du sultan Ibrahim I-er.

[6] Cf. *Doc.* IX. Ligaridis se référe, semble-t-il, à Eliézer d'Aïntab qu'avait déposé le catholicos Philippe de Albak (Korolevskij, p. 425).

www.cimec.ro

tengino conto delle entrate, perche il passato Patriarcha Armeno dimandò li conti alli procuratori delle chiese, come hora cercano li metropoliti greci al presente patriarcha Parthenio che prima facia et dii conto della sua aministratione e poi vadi se vole in Bugdania par elemosyna. In questo stato si ritrovano le cose hoggi di. Dio facia il meglio. Io poi per passar l'otio, ho tradotto le *Considerationi sopra tutta la vita di Nostro Signore Giesu Christo del Reverendo Padre Bartolomeo Ricci della Compagnia di Giesu* [1] in idioma greco, di numero 160 [2], essendo pregato che cio ne facessi. Mi dicono dopo l'aver ben trascritto di farlo stanpare [3]. Se si trovano le figure in Roma apresso Bartolomeo Zanetti [4], desidero haverne aviso. M'hanno con gran instanza dimandate le mie prediche questi signori greci perche hanno piaciuti alcuni concetti et auttorita delli Santi Padri greci, delli quali studiosamente facevo mentione con darli ad intendere che in Roma si impara e si seguita la dotrina delli Santi Padri Orientali. In palazzo del Eccelentissimo Signor Bailo [5] si è instituita una Academia Greca, et io ne ho la cura. Il Padre Nicolo Guidalot[t]i da Mondavo [6], Minor Conventuale e Capelan di Sua

[1] Livre publié à Rome en 1607. Il y en a une autre édition, de 1610 (Augustin et Aloys Backer-Auguste Carayon-Charles Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, bibliographie*, VI, Bruxelles-Paris 1895, col. 1783).

[2] Cette traduction de Ligaridis, certainement restée en manuscrit, n'était pas encore connue, à ce qu'il semble. Elle ne figure pas parmi les travaux enregistrés par Legrand (IV, p. 53 et suiv.) et par Grumel (col. 754). Sur un Chrismologion inédit de Pantaléon: Brătianu, *Tradiția*, pp. 240—242. L'ouvrage de Ricci a eu déjà une traduction française, due au chanoine Jean Vallon et publiée à Paris en 1625 (Backer-Carayon-Sommervogel, *l. c.*).

[3] Ligaridis: *spanpare*, indubitablement un *lapsus calami*.

[4] Il s'agit probablement de «l'herede di Bartolomeo Zannetti» dont nous savons qu'entre les années 1622—1630 il a imprimé plusieurs ouvrages (Legrand, I, pp. 172, 180, 200, 201, 262 et 278; II, Paris 1894, p. 121).

[5] Giovanni Soranzo.

[6] Il est aussi question de lui dans les rapports de De Magistris, des 21 février et 3 sept. 1646, envoyés de Péra à Ingoli et aux cardinaux de la Propagande (Archives de la Propagande, *Lett. di Costant.*, v. 174, a. 1646, ff. 9, 50) ainsi que dans la lettre de la Congrégation à de Magistris, du 28 avril 1646 (Mêmes archives, registre: *Lettere volgari*, v. 24 [a. 1646], f. 61 v.). Plus tard il sera encore recommandé à la Propagande par Ligaridis, de Târgoviste, le 4 novembre 1650 (Călinescu, *Altre notizie*, pp. 400—401) et par Giovanni Mascellini, le médecin du prince Mathieu Bassarab, de Pesaro, le 19 juin 1652 (*ibid.*, p. 425), pour la dignité de père provincial des missions conventuelles de Valachie, sans compter que le prince le désirait et l'invita à plusieurs reprises à venir au monastère franciscain de Târgoviste. Ce qui toutefois n'aura pas lieu.

www.cimec.ro

Eccellenza, attende assai bene e ne mostra ardore. Supplico Vostra Signoria Illustrissima che l'habbia per suo racomandato, perche invero è Padre di gran speranza et è raro nel compore belli sermoni et Sua Eccellenza li vuol bene et tutti li suoi secreti passano per sua mano. Si partirà al fine di questo [mese] il Padre Theatino [1]- a cui ho racomandato Carlo mio nepote [2] per il collegio greco, in conformita della licenza havuta dalla f[elice] m[emoria] del Cardinale Cessarino [3] protettor del Collegio. Spero che fara riuscita, perche qui sempre ha preso tutti li premij, et nel recitar la dottrina christiana e saperla minutamente è unico, come potra Vostra Signoria Illustrissima farne la prova, se piacera a Dio che arivi sano et salvo. Si fa non so che moto per la novita del novo sufraganeo, dico del Archivescovo di Edessa, parendoli molto difficile, non essendo ciò altre volte riuscito [4]. Ma di questo basta solamente l'haver accen-

[1] Clément Galano (*Doc.* XII, n. 1 de la p. 112.

[2] Pantaléon, dans ses lettres à la Propagande, parlera fréquemment de cet élève du collège grec, au sort duquel il s'intéressait vivement (par ex. dans les *Doc.* XIV, XVI, XVIII, ensuite dans sa lettre de Constantinople du 20 mars 1646 — dans *Lett. di Costant.*, vol. cit. ff. 227—227 v. — ou dans celles des 3 oct. 1649 et 4 nov. 1650, datées « da Valachia »; Călinescu, *l. c.* et pp. 378—379). Dans sa lettre à Ingoli datée de Constantinople, 9 sept. 1646, il proposait encore comme élève à cet établissement Michel (Michele), un autre neveu (*ibid.*, f. 233; cf. *Doc.* XXIII, n. 5 de la p. 136. Il s'agit encore des « neveux » de Pantaléon lors de son séjour d'aventurier de haute volée à Moscou. Par leur entremise il fera le trafic de fourrures de prix. Quant à l'argent qu'il aura obtenu du tsar Alexis Mikhaïlovič comme soi-disant secours pour son archidiocèse de Gaza, il l'adressera « à ses neveux de Chios », ce dont l'accusera le patriarche Nectaire dans une lettre au souverain russe, du 29 juillet 1668. L'année suivante, l'un des neveux, à savoir Nicolas, se compromettra dans une affaire malpropre à Moscou (Kapterev, *Caractère des relations de la Russie avec l'Orient orthodoxe au XVI^e et au XVII^e siècles*, Moscou 1885, en russe — reproduit par Legrand en trad. française, IV, pp. 29, 30, 32, 38—39).

[3] Alexandre Sforza Cesarini, mort le 16 janv. 1644 (Pius Bonifacius Gams, *Series episcoporum Ecclesiae Catholicae*, 2-ème éd., Leipzig 1931, p. 737). Un acte de lui, du 24 déc. 1639, relatif à l'ordination de Ligaridis, dans Legrand, IV, p. 12.

[4] Il arrivera seulement au printemps de l'année 1646, car voici ce que rapporte De Magistris à Ingoli, de Péra, 21 mars de la même année: « Sabbato gli del 10 cadente arrivo qui Monsignor Iacinto Subiano suffraganeo et alloggia nel Convento [dei Santi Pietro et Paolo di Pera] de Padri Domenicani. Il Priore di questa Communità di Pera [Giorgio Draperis] con altri Perotti sono venuti da me querelandosi che detto Monsignore sia venuto, stanti gli presenti rumori et dubitano di qualche vania si di questo Patriarca greco, come anco del Turco, onde s'erano risoluti farlo andare via; a quali ho risposto che non dubitino di

www.cimec.ro

nato che è Fiorentino, tanto a Turchi odiato come anco il Maltese per le loro galere.

Da Constantinopoli 1644 alli 22 di Giugnio,
di Vostra Signoria Illustrissima et Reverendissima

humilissimo servitore
D. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.*, v. 170, a. 1644, ff. 296—296 v., 297).

XIV. 1645, 4 février, Constantinople. Le même au même. Remercie pour des affaires personnelles. Ses mauvais rapports avec Parthénios II, le nouveau patriarche oecuménique. Les bonnes relations de celui-ci avec le résident hollandais. La succession du patriarcat de Jérusalem, dans laquelle Basile Lupu aura son mot à dire, et au Siège duquel aspirera, parmi d'autres, Ligaridis lui-même.

†

Illustrissimo e Reverendissimo Signore

Ringratio infinitamente per li caldi ufficij che Vostra Signoria Illustrissima mostrò verso Carlo mio nepote [1], hora già del Collegio Greco alunno, et la ringratio ancora della buona e pia affetione che mostra verso di me, procurandomi qualche aiuto straordinario per mio mantenimento, giàche resto d'ogni altra parte privo di soccorso et in disgratia del novo Patriarcha, per le cause che ho altre volte significato alla Sacra Congregatione. In quanto poi a quello che mi significa della mia provisione e che siino fati li miei conti e che son pagato sin alli 9 di settembre, io non son per dir altro se non che mi si leva totalmente tutto il 42, nel qual anno mi partij da Roma, come si sà et ho servito alquanti mesi nella misione, ma il computista per farla piu breve e piu facile, mi leva cinque mesi intieri e non fa conto delli dieci scudi d'accrescimento [2] dalli 23 di febraro 1644, che hora spira, che pero io resto privo di poter sodisfare al P[adre] D[on] Giosepe Giudici per li 15 reali, che li devo,

cos'alcuna, che detto Monsignore non si tratterà qui per lungo tempo, ma per poco, et che starà da frate et non altrimente da Vescovo e suffraganeo, et che non s'ingerirà in cos'alcuna, et cosi sono restati appagati. Veramente, Illustrissimo et Reverendissimo Signore, è una persona molto degna et meritevole d'altri carichi, che di questo, Dio gli conceda ogni bene ». (*Ibid.*, f. 19). Cf. *Doc.* XXII.

[1] *Doc.* XIII et n. 2 de la p. 116.

[2] La lettre *a* de ce mot est biffée par une main contemporaine. Pour cette somme : *Doc.* XXIV.

www.cimec.ro

e resto senza niuna provisione in questo anno, pieno di mille sospeti e miserie. Il patriarcha nelli giorni passati è andato a visitar il Residente di Olanda, con alcuni metropoliti, dove fecero colatione, havendo mangiato e bevuto il Patriarcha solo con il Residente [1] e discorso di varie cose, tra le quali fu di fondar un Collegio qui in Constantinopoli, di inprestar alcune somme di denari al Patriarchato e di annullar li anathematismi del vechio patriarcha fatti contro Cyrillo Lucari [2]. Cio l'ho ben io saputo immediatamente dalla bocca del Residente quasi gloriandosi di non esser solamente consultor delli Greci, ma bensi anco fautor delli loro studij et interessi. Mandò a salutare tutti li Eccellentissimi Ambasciatori, dopoche ha baciato la mano del gran Turcho [3], il novo patriarcha. E le persone che mandò furono, il metropolita di Heraclea [4], Syrigo per interprete, il suo protonotario [5], il gran logotheta [6] et il suo agente. Primo andorono dal Ambasciator di Francia [7], dopo a quello del imperatore [8], ultimo al bailo di Venetia [9]. Ha mandato per causa mia l'Eccellentissimo Ambasciator Cesareo il suo capellano e Padre Giacinto [10]

[1] De Magistris aux cardinaux de la Propagande, Péra, le 6 févr. 1645 : « Il Patriarcha moderno di qui sotto li 26 genaio fù con tutta la sua corte banchetato dal Residente di Ollanda. Oh che miseria ». (*Lett. di Costant.*, v. 171, a. 1645 f. 410).

[2] *Doc.* XVII.

[3] Petrov au tzar [avant mars 1645] : le 12 nov. 1644 « le nouveau patriarche se rendit chez le sultan qui le revêtit, lui et neuf de ses gens, du caftan » (Muraviev, *Snošenija*, p. 292; Melchisedec, *Notiţe* (Notes), p. 200; Jorga-Hurmuzaki, XIV-1, pp. 174—175).

[4] Ioannikios, successeur de Parthénios II sur le Siège oecuménique.

[5] Philippe. Il figure également dans l'acte du synode patriarcal adressé à Basile Lupu le 17 janvier 1646 (Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, p. 182).

[6] Chrysoscoulos (*ibid.*).

[7] Jean Delahaye.

[8] Alexandre Greiffenklau von Volrat, le successeur de Schmidt.

[9] Giovanni Soranzo.

[10] Macripordaris, moine dominicain, compatriote de Ligaridis (il était aussi originaire de Chios), confesseur — à partir de la fin de mars 1645 — du résident impérial, nommé en 1649 évêque de Skoplje (Ivan Dujčev, *Il Cattolicesimo in Bulgaria nel sec. XVII* [*Orientalia Christiana Analecta*, 111], Rome 1937, pp. 112—122). Il était loin d'être aimé de son homonyme et confrère, de l'autre Giacinto, Ingoli da Subiano, qui, dans une lettre (de Péra, 29 août 1646) à Francesco, un autre Ingoli, secrétaire de la Propagande, le tient pour une « creaturella cosi vulpina e bassa », et même « un demonio e peggior veleno vomito in Constantinopoli, ancor che cosi picciolino », perturbateur de la bonne intelligence qui régnait entre les moines catholiques de Constantinople (au sujet de

www.cimec.ro

dal Patriarcha, ma sempre con cavillationi e belle cerimonie li mando adietro, et io resto fin hora sospeso. Confesso che l'Eccelentissimo (!) Ambasciator di Francia, dopò la morte del patriarcha di Gerusalem [1], hebbe buona volonta verso di me [2], ma per scarseza di denari non ha potuto essequir la sua pia intentione. Ancora non si può penetrar chi ha da succedere. Il presente patriarcha ha scritto al prencipe di Bugdania per veder dove inclina et a chi vuol dar denari, ma sotto mano procura di far mettere ò Patelaro, ò il vechio Parthenio che si ritrova in Cypro, per liberarsi dalla pretentione che hanno nel throno Constantinopolitano. Non mancan pero di tentar Syrigo e Blasio, suditi della Serenissima Republica [3], ambedue sacerdoti e

cette mésentente, v. aussi la lettre en grec de Pantaléon à Allatius, 29 novembre 1643, chez Legrand, IV, pp. 14—15), Ingoli da Subiano le considère comme un ambitieux qui, avec l'aide de l'empereur — vraisemblablement par l'intermédiaire de son représentant diplomatique près la Porte — et par suite de la recommandation de Lupu — ce dernier était de son côté « stimolato da certi del Rito Grego Constantinopolitano » — « ha scritto a diversi tanti d'Ungheria, quanto di Moldavia, come era stato fatto Vescovo di Scopia et Abbate con ottocento scudi d'entrata l'anno, cosa che qua il Residente di Cesare la confirmava ». (*Lett. di Costant.*, v. 175, a. 1646, f. 118—118 v.). Mais la nouvelle était prématurée, comme il résulte de ce qui précéde. En 1646 le voïvode de Moldavie pria la Propagande de nommer Macripordaris au siège épiscopal de Bacău (Archives de la Propagande, *Acta*, v. 17, a. 1646—1647, f. 180—180 v.), ce qui ne se fit pas (C ă l i n e s c u, *Altre notizie*, p. 321), l'évêché n'étant pas vacant (Bref d'Innocent X à Lupu, 10 janvier 1647; H u r m u z a k i, *Documente* (Documents), VIII, Bucarest 1894, p. 517). Le conseil secret impérial prépara « en 1650 » un *mémorial* au sujet du cas de Macripordaris, dont la Propagande n'avait toujours pas confirmé la nomination au siège de Skoplje. Le conseil pria Ferdinand III d'intervenir auprès du Pape pour obtenir l'envoi du prélat en Moldavie à titre de visiteur apostolique, étant donné que le prince moldave avait demandé à Rome sa nomination comme évêque de Bacău (H u r m u z a k i, *Documente*, V-1, Bucarest 1885, pp. 2—3). N'empêche qu'il ne fut pas élevé à cette dignité.

[1] De Magistris dans le rapport cité (p. 118, n. 1): « Mori il Patriarcha di Gerusaleme, non si sente ancora il sucessore, s'ode bene per la voce publica che da santi luoghi sarano cacciati e franchi e greci et armeni, che Dio non lo permetti ». Voir plus haut, p. 80.

[2] En 1644 l'ambassadeur de France « et d'autres » écrivirent à la Propagande en faveur de Pantaléon, « de progressi da lui fatti, e che principalmente havesse ottenuto licenza del patriarcha greco di Constantinopoli di predicare, celebrare e confessare, avviso per il quale l'Eminenze Vostre li fecero un aumento di provisione fino alla somma di scudi 60 da correrle per un triennio » (voir dans L e g r a n d, IV, p. 17, le rapport du vice-secrétaire de la Propagande à la séance du 26 sept. 1673).

[3] Venise.

www.cimec.ro

maestri greci. Certo se si fussero qui denari pronti, si saria uno Catholico e defensor delli Patri Zocolanti [1]. Dio sii pero quello che meti la sua mano alla misera Gretia, che va da mal in peggio quasi ogni di. Da Constantinopoli alli 4 di Febraro 1645.

Di Vostra Signoria Illustrissima

Humilissimo servitore
D. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.*, v. 171, a. 1645, f. 292—292 v.).

XV. 1645 avril 11, Constantinople. Le même au même. Au sujet de l'interdiction de son activité spirituelle. La strangulation de Mélétios d'Ochrida pour avoir accusé Parthénios II de vouloir couronner roi Basile Lupu. Celui-ci bâtit un collège en Moldavie. La nomination du nouveau patriarche de Jérusalem. La demande d'un neveu de Canachi Rossi.

†

Stavo anscioso per la mia causa, intorno alla suspensione [2] et ecco che nelli 7 di aprile, mi capitorono le lettere dela Sacra Congregatione et quelle di Vostra Signoria Illustrissima che mi consolarono tutto. Il Patriarcha Meletio d'Achridòn, che venne in Roma a tempo mio, fu strangolato per haver detto che il Patriarcha Constantinopolitano voleva coronare per Re il Prencipe di Bogdania [3], partita l'armata. Il vechio Parthenio non si sa se vive in Cypro, dove fu relegato [4]. D[on] Constantino [5] aspetta la

[1] Dans la question des Lieux-Saints.

[2] Le patriarche l'a excommunié et lui a fait défense d'officier et de prêcher dans les églises grecques de Constantinople (*Doc.* XVII).

[3] Dans un rapport au doge, également du 11 avril 1645, Soranzo parle, lui aussi, de cet événement (H u r m u z a k i, IV-2, p. 535). Cf. encore le *Doc.* XVI.

[4] *Doc.* XIV.

[5] De Magistris communique à Ingoli, de Péra, le 9 février 1645 : « Gli missionarj Greci ancor eglino [comme aussi ceux de Moldavie et de Valachie] esclamano per le loro provisioni et particolarmente il P[adre] D[on] Costantino Cosmo de Logotettis » (*Lett. di Costant.*, v. 174, a. 1646, f. 4 v.). « F[ra'] Tomaso da Pariggi [Thomas de Paris], V[ice] Prefetto de'Cappucini di Gretia » dans une lettre de Constantinople, 8 avril 1645, tracée en une belle cursive italique, remercie le cardinal-préfet de la Propagande « del favore conferito dalla Sacra Congregatione a questo dom Constantino Logotheti soggetto sempre lodevole, in riguardo delle mie relationi ». Il ajoute : « E prendo l'ardire di proporle per il vescovato gia vacante di Sira [dans les Cyclades], dom Francisco Comneno Parocho di Naxia, persona di buona riputatione, di scienza sofficiente per il paese, di prudenza convenevole, di presenza venerabile e di famiglia nobilissima, nepote di questo Signor Dimitraki Comneno rappresentante del Principe di

www.cimec.ro

sua misione [1], mandatela per gratia, accio resti consolato. S'aspetta senza altro il Corydalo in Constantinopoli [2]. In Bogdania il Prencipe fabrica un Collegio. Questo che pretese far il Patriarcha non si effetua per le avanie che all'improviso li sono accadute. L'archimandrita Ibeio (!) si è abbocato meco e cognosse Sua Santita [3], mentre era nuncio in Spagnia. et era per farsi Patriarcha Gierosolimytano, ma il Patriarcha per escluderlo scrisse al Prencipe di Moldavia, come che era stato in Roma, che pero è suspetto che non sii Papista, onde fu creato un altro Abbate [4]. Qui viviamo con timori, ne si sa il scopo et quot capita tot sententie. Pero si deve vigilare molto e pregar sua divina maesta. Il povero D[on] Albano è fuor di Constantinopoli per ordine del Patriarcha. Giacomo Bachaturi, nepote della buona memoria del Signor Canachi Rosi [5], m'ha pregato di scrivere a Vostra Signoria Illustrissima come che cerca la sua servitu di tre scudi il mese, che li promisse il suo zio, e li denari darli alle mani del Signor Gulielmo Rotta [6], non altro. E li bacio humilmente le vesti. Da Constantinopoli alli 1645 alli 11 d'Aprile.

Di Vostra Signoria Illustrissima

humilissimo servitore
D. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.* f. 297).

Moldavia in questa Corte e di gran potere, amico poi di queste nostre missioni ». (*Ibid.*, v. 171, a. 1645, f. 4). La recommandation est répétée à la même date au secrétaire de la Propagande, mais elle est présentée comme « domandata dall'Eccellentissimo nostro signor Ambasciatore [di Francia]... Supplico Sua Signoria Illustrissima di favorirlo tanto più ch'egli è amico singolare delle nostre Missioni ». (*Ibid.*, f. 3). De fait, ainsi que cela ressort d'une lettre de Scogardi à Schmidt, de Constantinople, 11 déc. 1644, Dimitraki n'était plus kapoukéhaja de Lupu à cette date, car le voïvode l'avait destitué (Hurmuzaki, *Fragmente*, III, p. 141).

[1] C'est-à-dire : *provisione* (son salaire de missionnaire).

[2] *Doc.* II, n. 1, III, IV et XVII.

[3] Innocent X (Giovanni Battista Pamfili, de son nom de famille).

[4] Cf. plus haut, dans l'étude, p. 80.

[5] Le missionnaire grec Canachi (Nikolaos) Rossi avait été envoyé en 1625 à Constantinople, par la Propagande, afin d'attirer à l'Union avec Rome le patriarche Cyrille Lucaris ; mais sa mission ne réussit pas (Johann Wilhelm Zinkeisen, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, IV, Gotha 1856, pp. 368—370; Pastor, XIII-2, *l. c.*).

[6] G. Rotas (+le 10 août 1646), élève, puis professeur de grec du Collège Saint Athanase (Legrand, II, p. 6; III, Paris 1895, pp. 476, 530).

www.cimec.ro

XVI. 1645, 14 mai, Constantinople. Le même au même. Remercie pour l'aide d'argent. Portrait — sous de très sombres couleurs — de Parthénios II que n'aide [plus] Basile Lupu. Patellaros, soutenu surtout par le prince de Moldavie pourrait devenir patriarche à sa place. Il serait temps pour la Propagande d'imposer un candidat à elle. Il se réjouit de l'élévation au cardinalat d'Orazio Giustiniani.

†

Illustrissimo et Reverendissimo Signore

In quanto all'aiuto di costa et al donativo che la Sacra Congregatione mi fece di 40 scudi, che con il cambio mi vengono solamente quaranta quatro reali, dal magnifico Signor Pace Ricci [1] con oltre la mia speranza ricevuto ne hebbi all'ottava del patientissimo San Athanasio [2] mio particolar devotissimo protettore [3], resto pero (!) sempre obligatissimo a Vostra Signoria Illustrissima dell'infinite gratie che tuttavia mi và continuando senza meriti e corrispondenti affetti. Il che io non per mere ceremonie, quali invero ne mai ho saputo fare, e se per sorte studiato ne hebbi, in tanta barbarie certo scordato mi son da tutto e per tutto, ma con sincerissimo cuore continuo sempre mai significando, et esprimendo l'animo mio, giache la contananza mi fa priva di piu e piu modi palesarlo, anzi sacrificarlo. Qui il nostro Patriarcha che per fas et nefas vuol esser nominato il giustissimo, essendo l'istessa iniquità et iniustitia in abstracto, privò tutti li suoi cherici (!) et canonici dalle prebende, pensioni et exarchie che montano sin a sei milla reali, con dire che il Patriarchato è pieno di debiti, quali esso ne fece, con esser intromesso nel Patriarchato ingiustissimamente, in modo che li primi congiunti con li secondi et con tutta la plebe pretendono di mutarlo per particolari loro interessi. Invero se mai è il tempo, hora mi par tempo opportuno che la Sacra Congregatione può creare un Patri-

[1] Agent à Constantinople, avec Giovanni Battista Garavini, du marchand vénitien Simone Zanchi, banquier, par l'entremise duquel la Propagande payait ses missionnaires de Constantinople, de Valachie et de Moldavie (rapports de De Magistris à Ingoli, de Péra, 14 févr., 26 et 27 mai, 22 juillet et 3 sept. 1646, dans *Lett. di Costant.*, v. 174, a. 1646, ff. 8, 34, 52, 38 et 50; cf. *Doc.* XIX).

[2] 9 mai.

[3] Plus tard, en 1662, Ligaridis confiera à l'higoumène Victor du monastère de Lubensk en Petite Russie « la vision qu'il a eue en chemin : saint Athanase s'est montré à lui et lui a révélé » l'endroit où se trouvaint les reliques de Patellaros, mort dans ce monastère le 5 avril 1654 (Muraviev, chez Papadopul-Calimah, *Despre A. Patelarie* (Notes sur A. Patellaros), dans *Convorbiri literare*, t. 24 [a. 1890], p. 35).

www.cimec.ro

archa a modo suo, che se farà presto, haverà senza altro il desiato fine: Primo perche il Patriarcha è ricercato per pagar li debiti che fece senza il volere della Synodo, siche li cento vinti milla (!) che pagò di quinci e quindi, per bizania [1], ambitione, disperatione e cetera, vengono esser annullati ogni volta che fosse mutato et agiustato un altro ben voluto e stimato dal populo per santo e legitimo Patriarcha, perche il presente sempre mai vien publicato per indegno et tyrano [2]. Secondo perche il prencipe di Bogdania, che è il monarcha e la pietra calamita delli Greci, non vuol bene al presente Patriarcha, cognoscendolo per ambitioso, cholerico, subitaneo e precipitoso, tanto che, con haver fabricato una corona d'oro ad imitatione del Papa e persuasione delli heretici, mese in dubio il suo Patriarchato et il principato del prencipe di Bogdania [3], per non dir in compromesso la vita di tutta la natione greca. Terzo perche l'hà rotto come imprudente, primo con li maggiori prelati suoi, con haver imposto a loro [4] somme di denari insoportabili, poi con li parochi, con haver pigliato da ogni parocho, senza li donativi secreti, 500 reali di Spagnia; certo, con li suoi chierici, che sono quelli che mettono e levano il patriarcha, che pero vengono assimigliati dalli pazzi alli nostri Eminentissimi Cardinali, con havergli pigliato le entrate ecclesiastiche [5], con le quali e senza le quali vivere honestamente non possono, essendo per ordinario persone ordinarie, benche di grandissimo fatto e fumo. Si murmura non tanto di Neophito Patriarcha [6] che si ritrova in Scio, quanto di Patelaro, pero si come lui è santo e buono, così li suoi parenti, e masimamente li nepoti [7], son

[1] Probablement par un *lapsus calami*, au lieu de *zizania*. Cf. *Doc.* XIII, n. 2. de la p. 115.

[2] Voir plus haut, dans l'étude, p. 85.

[3] *Doc.* XV.

[4] Ligaridis: *alloro*.

[5] *Doc.* XVII, XXIII, n. 4 de la p. 136.

[6] Voir plus haut, dans l'étude, p. 68.

[7] Nous connaissons les noms des neveux suivants de Patellaros: « P[ater] Neophitus » mentionné en 1635 comme « protosyncellus ecclesiae Constantinopolitanae », « D. Georgius Patellarius » mentioné en 1636 (ceux deux derniers l'accompagnèrent dans son voyage de 1635 en Italie), et Lavrentios, mentionné en 1638. Georges et Laurent, anciens élèves entre 1631—1638 du Collège grec de Rome (le premier est en 1640 étudiant de l'Université de Padoue), étaient les fils d'Eustache Patellaros, frère du patriarche et docteur en philosophie et médecine de la même Université. Néophite, hiéromoine en 1638, a composé un distique paru en tête de la traduction du Nouveau Testament faite par Kallioupolitis, en grec vulgaire, (L e g r a n d, I, pp. 45, 375—376; III, pp. 185—193, 520—521; H o f m a n n, *Patr. Ath. Patellaros*, pp. 200, 216, 269).

www.cimec.ro

stimati insoportabili nel governo per la loro altercatione e fastagio. Pero essendo ben voluto dal prencipe di Bogdania [1] et aiutato dal primo dragumano della Serenissima Republica Signor Antonio Grilli [2] come suddito e Candiotto, potrebbe arrivare, giàche concorre anco l'Eccellentissimo Ambasciatore del Re Christianissimo [3], secondo l'ordine della Sacra Congregatione. Mi ralegro poi nella promotione del Mon Signore Horatio Giustiniano, alla promotione del Cardinalato, al quale ardisco di scrivere, confidandomi nella sua singolare amorevolezza verso di me [4] et alla raccommandatione di Vostra Signoria Illustrissima, della quale vivo per sempre. Da Constantinopoli 1645 alli 14 di maggio.

Humilissimo et devotissimo servitore
Dr. [5] Pantaleo Ligaridi, Missionario Apostolico.

[1] *Doc.* VIII, XIII, XVII.

[2] Ou Grillo, comme le nomment les rapports vénitiens et certains missionnaires. Il était en étroits rapports avec Basile Lupu qui le nomme « signor suocero » et « signor consuocero », car Ambrosio, le fils du drogman, était le premier mari de la seconde fille du voïvode, la très belle princesse Roxandra. Celle-ci était certainement « figliuola seconda genita » du prince. Il ne peut donc pas être question de la première fille de Lupu, ainsi que nous l'avons affirmé dans *Le controversie*, p. 13. Finalement les bonnes relations entre le voïvode et le drogman vénitien cessèrent et celui-ci fut étranglé par les Turcs le 27 avril 1649, sa mort ayant été préparée, d'après certains bruits, par son ancien parent princier, agissant par ses kapoukéhajas à la Porte (Hurmuzaki, *Fragmente*, III, p. 141; *Documente*, IV-2, pp. 513, 519, 537, 549, 570; Vinulescu, p. 130). Pour la date de la mort de Grillo : François Eudes Mézeray, *Histoire des Turcs*, II, Paris 1650, p. 183, apud Papadopul-Calimah, *Despre Gheorghe Ştefan Voevod* (Au sujet du voïvode Georges-Etienne), Bucarest 1886, p. 83. À propos du drogman, v. aussi *Doc.* X, n. 4 de la p. 107 et XVII.

[3] Delahaye.

[4] Ligaridis écrira plus tard de Valachie à Bakšić au sujet de Giustiniani (il l'appelera toujours : Giustiniano) qu'il est : « mio compatriota et protettore particolare » (à propos de la lettre, v. plus haut p. 78, n. 4). En effet celui-ci était aussi originaire de Chios. Il fut custode de la Bibliothèque Vaticane, évêque de Montalto, puis de Nocera (en Ombrie) et cardinal depuis le 6 mars 1645. En 1638, Giustiniani publia à Rome les actes du concile de Florence, mais d'après les matériaux recueillis par Allatius, un autre Chiote, qu'il fit imprimer sous son nom, sans lui en avoir demandé l'autorisation, procédé très peu élégant dont Allatius se plaindra plus tard (Legrand, I, pp. 390—391). Le portrait du cardinal (+25 juillet 1649) et quelques données le concernant, dans Hofmann, *Patr. Ath. Patellaros*, pp. 214, 223, 234; v. aussi P. Edouard d'Alençon, *Giustiniani (Horace)*, dans le *Dict de Théologie catholique*, VI-2, Paris 1925, col. 1381—1382.

[5] *Dottor.*

www.cimec.ro

La lettera del Eminentissimo Cardinal Horatio (!) la prego che li presenti con il mio nepote [1], accio lo veda, se li pare bene.

(*Ibid.* ff. 289—289 v., 306).

XVIII 1645, 14 juin, Constantinople. Le même à la Propagande. Véhément réquisitoire contre Parthenios II qui soutient le protestantisme et qui est en mauvais termes avec Basile Lupu. Patellaros favorisé par celui-ci. La mésentente entre le prince de Moldavie et le drogman Grillo. Corydalée appelé à Constantinople. Ligaridis excommunié par le Patriarche.

Sacratissima Congregatione,

Con altre mie ho significato l'intentione dell'inimico potente, che finalmente sin'hora si verifica, che le arme si movevano contro San Marco [2], benche deluso habbia comprato la bugia chiara a peso d'oro, come si suol dire, non volendo credere alle voci communi del populo, che pero resta con nuove guardie custodito e circondato, con pericolo della vita; ma quella altra guera, che il novo Patriarcha muove contro la Santa Chiesa Catholica, piu m'afflige, vedendo chiaramente che a persuasione delli Olandesi e parlamentarij [3], vuol introdure il Calvinismo, che pero scaccia tutti l'intendenti [4] da Constantinopoli, accio che non possino impedire la pessima propagatione che intendeva fare, per mezo di loro predicanti del medesimo rito. Sono venuti seicento Evangelij con la interpretatione Calviniana in lingua Greca [5], per esser dispensati al populo ignorante, e tutti gli hebbe in mano il Patriarcha, benche dal giorno istesso che gli ha tolto dalla dogana cascò in letto amalato, con dolori colici, del fianco destro, alli quali sopragiunse il mal della pietra. Con il prencipe di Bogdania non s'intende bene adesso il Patriarcha presente, si perche [il prencipe] ha scritto in favore del legitimo Patriarcha, accio che sij dall'esilio liberato [6], si anco perche sotto mano favorisce la causa del Monsignor Patelaro [7], a persuasione delli chierici di Constantinopoli privi delle loro entrate [8]. S'aggiunge

[1] *Doc.* XIII, n. 2 de la p. 116.
[2] Allusion au début de la guerre turco-vénitienne pour la Crète.
[3] Les Anglais de l'époque de Cromwell.
[4] Les curateurs du patriarcat.
[5] Cf. *Doc.* XX et n. 1 de la p. 132.
[6] De Chypre (*Doc.*, XIV, XV).
[7] *Doc.* VIII, XIII, XVI, XIX.
[8] *Doc.* XVI, XXIII, n. 4 de la p. 136.

www.cimec.ro

poi il disgusto che passa tra il prencipe Bogdano (!) et il primo Dragomano Veneto, per il sposalitio che era concertato da farsi [1]. Che però si allontanò dalla familiarita del Prencipe di Bogdania il Patriarcha, per non incorrere alle mormorationi che si fano intorno ad esso Prencipe congiunto con li Polacchi destramente a danni del Tyranno Commune [2], qual altro non teme, se non li Cosachi dal Mar Nero. Si dice che il Patriarcha pretende, come seguace di Cirillo, a far un conciliabolo in difesa delli Capi da esso publicati et dal vecchio Parthenio anathematzati (!). Che pero si chiama il Coridallo, che fu maestro del presente Patriarcha, per confermarli con false ragioni [3]. Anzi si crede che lo voglia canonizare come martyre, giache fu dal patriarcha di Verria fatto amazzare a persuasione delli Padri Giesuiti, quali anco pretende scacciare, come papisti e spie, insieme con li Padri Capuzini. Talche, se Dio permettera che sopraviva e resti questo illegitimo Patriarcha [4], la Chiesa Greca in breve sara seguace di Lutero e Calvino, essendo inganato con false promesse et aiuti delli heretici [5]. L'insensato et ambitioso Prelato, che per mantenersi nel throno ardisco dire che si faria ancora Turco, tanta è la sua superbia et ambitione, che pero ne a persuasione delli amici, ne a consiglii delli suoi familiari, se pur si sono, ma tutto fà secondo il suo giovenile capo, a destrutione commune della sua natione, con incredibile ostinatione, che da esso viene predicato rigor di giustitia. Chiamo Dio in testimonio, se ciò io scrivo per passione alcuna, benche ingiustamente m'habbia deposto [6] et anathemmizato, come Papista et illegitimo sacerdote. Le prove poi e fede del mio sacerdotio ancor non le ho havute in mano, a confusione dell'inimici e dechiaratione della verità, perche questo indegno Patriarcha ha dichiarato che tutti quelli che si ordinano nel Occidente greci, non sijno legitimi, perche sono sottoposti al Sommo Pontefice

[1] A ce qu'il paraît, il n'était d'abord question que d'un malentendu passager, car dans les lettres qu'il lui adresse en dec. 1645 et avril 1646, Lupu appelle Antonio Grillo « suocero » ou « consuocero », et le fils de celui-ci, qui se trouvait à sa Cour : « il nostro genero Ambrosio » (Hurmuzaki, *Documente*, IV-1, pp. 541, 544, 549 ; cf. 553 ; Pall, *Le Controversie*, pp. 6, 14, 105 ; *Doc.* X, n. 4 de la p. 107 et XVI.

[2] Cf. *Doc.*, XXII et Iorga, *Gesch. d. Osm. Reiches*, IV, pp. 14—15.

[3] *Doc.* III, IV, XV.

[4] *Doc.* XXIII, n. 4 de la p. 136.

[5] Allatius affirme également — par rapport à Ligaridis — dans une lettre du 16 janv. 1645 à son ami Bertold Nihus que « patriarcham in eam sedem ab haereticis nunc temporis intrusum » (Legrand, IV, p. 13).

[6] *Doc.* XV, XIX.

www.cimec.ro

li Vescovi ordinanti, e pregano per esso et non per il Patriarcha, e dicono *et filio* nel credo publicamente nella messa, et li ordinati professano li articuli de concilio Florentino, quale se non anathematizano e con il Santo Chrisma si ungino, come persone heretiche, non sono per amettersi nel Clero Grecanico. Dimodo che io per esser in Roma ordinato e dall'archivescovo di Rusia sottoposto alla sede Apostolica [1], mentre che questo Patriarcha dura, son tenuto per illegitimo sacerdote et incapace di ogni dignita e beneficio. Io supplicarei l'Eminenze Vostre, o che mi dassero licenza di celebrar nelle Chiese latine alla greca, o mutar il rito [2], per non esser privo di tanto bene, ma poi per non dar occasione di mormoratione alli greci e non approvar l'erronea opinione, come che non siamo ben ordinati. Sospendo il giudizio e mi sottometto al parere della Sacra Congregatione, della quale io vivo.

1645 alli 14 di Giugno, da Constantinopoli.

Humilissimo et Devotissimo Servitore,
Dr. Pantaleone Ligaridio.

(*Ibid.*, f. 224—224 v., 242).

XVIII. 1645, 30 septembre, Constantinople. Le même au secrétaire de la Propagande. La destitution du métropolite [Mélétios] de Rhodes. On s'attend au retour d'exil de Parthénios I-er avec l'aide de Basile Lupu. La situation de Parthenios II. Le missionnaire Constantin Logothetis.

Illustrissimo et Reverendissimo Signore,

Se per il passato mancai di scrivere a Vostra Signoria Illustrissima, non fu pigritia mia, ma importunita et disaggi come benissimo ha saputo da altri, mercè che fama, conforme al Poeta, malum, e li avisi corrono da pertutto. Qui hieri fu publicamente deposto l'Arcivescovo di Rodi [3], quello che travagliò tanto li Missionarij et era

[1] En déc. 1639 (L e g r a n d, IV, p. 11). Cf. la lettre de Ligaridis à la Propagande, datée « da Valachia », 3 oct. 1649 (C ă l i n e s c u, *Altre notizie*, pp. 378—379). Il est question de Raphael Korsak, lui aussi ancien élève du collège grec de Rome, métropolite uniate de Ruthénie, 1637—1639 (Š m u r l o, I, pp. 254—255).

[2] La Propagande refusera cette demande (*Doc.* XX).

[3] Mélétios, après avoir été déposé par l'Eglise orthodoxe, rechercha un rapprochement avec Rome, ainsi que cela ressort d'une lettre qu'adresse Tomaso da Pariggi à Ingoli, de Constantinople, le 27 août 1646, par laquelle il recommande « Monsignore Meletio Cretense già arcivescovo dell'isola di Rhodo », lequel « dopo diversi travagli e persecutioni s'è risoluto venire costi [à Rome]

www.cimec.ro

pronto per far del peggio, ma la divina iustitia permisse che fosse presso solo con una donna sola in casa sua dal barizello [1], laonde fu messo in prigione con essa, in prigione oscura, con pagar quattro milla reali per la sua persona. Siche per il scandalo publico fu sforzata la Synodo Constantinopolitana deporlo e privarlo dal suo Arcivescovato. Il Patriarcha vecchio, che era in Cypro essiliato [2], fu richiamato nella sua sedia, con haver pagato il Prencipe di Bogdania per la di lui liberatione da sei milla reali, siche di giorno in giorno s'aspetta la sua venuta, benche impedisce non poco l'occupatione di Candia. Il presente Patriarcha in che affanni e smanie si ritrovi, lo lascio pensare Vostra Signoria Illustrissima. Basta dir che si trova in un verissimo laberinto, ricercato per li debiti et abbandonato da tutti li principali, finche egli accecato dall'ambitione e dall'innata sua superbia [3], speri d'accomodare le sue cose con la mutatione del Vice Re Ottomano [4], ma presto si vederà il scacco matto, come si dice, siche aspetto d'esser non solo uditor, ma spettatore di questa nuova tragedia. Haveva gia publicato, per mio dispetto, che tutti quelli che non hanno chiesa, ne residenza, sijno per partir da Constantinopoli, e D[on] Constantino Logotheti [5] era scritto per esser

come nell'asilo de'prelati, non per altro fine, mi disse, che per salvare l'anima sua... E se bene egli allogiasse in casa di questo residente d'Hollanda, mi fece pur un solenne protesto di non havere mai adherito alle sue heresie, anzi professare indubitamente quanto fù professato dalli santi antichi Padri » (H o f m a n n, *Byzantina*, dans *Orientalia Christiana*, t. 26-1 (Nr. 77, avril 1932), p. 155). Mais le nouveau patriarche Ioannikios II, en « sept. 1647 » « acceptera de pardonner en échange d'un autre service à Mélétios », lequel « a souffert de la part de [Parthénios II] une très grande injustice » (ἀδικίαν μεγίστην); I o r g a-H u r m u z a k i, XIV-1, pp. 190—192). Cet acte sera confirmé en novembre de la même année (Περίληψις dans S a t h a s, Μεσ. βιβλ., III, p. 581). Les choses ayant pris cette tournure, Mélétios n'aura plus éprouvé le besoin de « sauver son âme »... à Rome! Sous un nouveau ponfiticat de Parthénios II, en juillet 1649, accusé par Grégoire de Rhodes, il sera sommé de se présenter devant le synode patriarcal. (*Ibid.*, p. 583).

[1] *Baricello, bargello:* chef de la police.

[2] Cf. *Doc.* XIV, XV, XVII, XIX. Pourtant il ne retournera plus jamais à Constantinople et mourra bientôt (*Doc.* XIX).

[3] *Doc.* XXIII, n. 4 de la p. 136.

[4] Le grand vizir.

[5] De Magistris écrira à Ingoli, de Péra, le 21 févr. 1646, de ce missionnaire que « hora stà per pigliare una Chiesa, et per haverla spenderà cento reali da otto di Spagna per il meno, et l'ho aggiutato à trovar detto danaro con fargli sicurtà, questa settimana del sicuro l'otterra dal Patriarca, et poi haverà campo di predicare, confessare et fare altre cose necessarie per il divin culto » (*Lett. di Costant.*, v. 174, a. 1646, f. 9).

www.cimec.ro

esiliato, ma con la Dio gratia, e per il patrocinio delli Signori Ambasciatori non fu esequito il suo ingiusto proclamo, come fin' hora non hebbe buon esito il comandamento che mando in Scio, per certe chiese greche, sopra delle quali hanno jus patronatum Signori Giustiniani. Tanto ama le discordie e li affronti delli latini. Fu publica voce, che anco mandato havesse una scomunica all'isola di San Tito [1], scomunicando chiunque intraprendesse l'arme contro quelli, che erano per liberarli dalla Tyranide Latina, giache sottomettendosi a costoro, sarebbono per mantenere il loro ritto intatto et haverriano li legitimi loro Prelati. Se ciò realmente fosse vero, non si sa, ma vi è una vehementissima coniectura, et dall'effetto si può argumentare dell'antecedente, giache anco l'Assachi [2], per tema della scomunica fatta dal vecchio Lucari, come intendo, li Cazachi ressero quella Piazza inespugnabile. Inquanto poi delli miei interessi li raccomando a Vostra Signoria Illustrissima, perche li passi sono serrati e difficilmente si può havere il necessario, che pero quanto piu presto ne puossa, non manchi di favorirmi, come anco prego, che facia per D[on] Constantino, già che io son stato quello, che l'ho fatto qui tratenersi per maggior gloria et agiuto delli prossimi, ritrovandoci in grandissima necessità. Il mio nepote [3] mi scrive le carezze che Vostra Signoria Illustrissima gli fa, senza miei meriti, sua divina maesta sij quella che le ricompensi, giache ne io, ne lui siamo bastanti a far il contracambio. Finisco baciandoli humilmente la mano, e si ricordi anco di me nelli suoi santi sacrificij. Da Constantinopoli, alli 30 di settembre 1645.

Di Vostra Signoria Illustrissima

Humilissimo Servitore,
Dr. Pantaleo Ligaridi.

(*Ibid.* f. 225—225 v.).

XIX. 1645, 27 février [Rome]. La supplique de Siroli, ancien vicaire patriarcal catholique, aux cardinaux de la Propagande, présentée à la congrégation du même jour. Le sultan veut marcher — par la guerre — sur les traces des empereurs byzantins en Italie. Les moeurs des « Latins », ainsi que l'esprit de soumission des missionnaires catho-

[1] La Crète.

[2] Sur les événements relatifs à la forteresse de « Asach » ou Azov, conquise par les Cosaques sur les Turcs, v. Iorga, *Gesch. d. osm. Reiches*, IV, pp. 9, 11, 13. Kontaris, par contre, a accusé Lucaris devant les Turcs d'avoir incité les Cosaques à attaquer et occuper Azov. (Emerau, col. 1007).

[3] Cf. *Doc.* XIII, n. 2 de la p. 116.

www.cimec.ro

liques de Constantinople laissent beaucoup à désirer. L'activité d'usurier du résident hollandais et le calvinisme de Parthénios II. L'annonce [prématurée] de la déposition de celui-ci, par suite de l'action de Basile Lupu. La mort de Parthénios I-er

Eminentissimi Signori e Padroni Colendissimi,

Fra Giovanni Battista Siroli da Lugo, Minore Conventuale, essendo ritornato da Constantinopoli, dove ha essercitato il carico di Vicario Patriarchale, riferisce all'Eminenze Vostre Reverendissime che il Gran Turco arma, et per terra e per mare, a danni della Christianità con ardente brama di mettere il piede in Italia et fare acquisto di quell'Imperio che possederno tanto tempo gl'Imperatori Greci.

Che poco frutto si fà per l'acquisto dell'anime, e che li costumi di nostri latini sono cosi depravati, che per causa di quelli poco resta glorificato Iddio, anzi la mala vita de medemi serve per soggetto al Predicante de protestanti [1] di predicare contro di Romani e Papisti.

Che il Vicario Patriarchale solo per tale è conosciuto nelle cose favorevoli, così da Religiosi come da secolari, ma quando si tratta di riconoscere la sua autorità in negotio a lui pertinente, li Regolari ricaltitrano, predicano senza prendere la benedittione, amministrano Sacramenti parrocchiali e dicono che li fedeli non siano tenuti à communicarsi la Pasqua di resurrettione alle Parrocchie, e questi regolari sono li Padri Giesuiti e Cappuccini.

Che li Missionarij di rito greco assai perseguitati dal presente Patriarcha, patiscano assai per non ricavare le loro provesioni, sono necessitati di prendere denari ad usura [2] a raggione di venti per cento; onde sarà bene dar ordine che ogni sei mesi siano sovenuti di quanto se li deve; il medesimo si dice di Missionarij di Moldavia e Vallacchia.

Che il residente d'Olanda procura di ridurre la Chiesa greca al Calvinismo et con prestare denari per conseguire il titolo di Patriarcha, con l'usura che prende, arrichisce la sua casa et fà operare a suo piacere il medesimo Patriarcha e Metropoliti, et il presente porta nome di Calvinista [3] et è molto nemico de Romani.

Che il Principe di Moldavia havea operato, che il presente Patriarcha fosse deposto et il vecchio, rilegato in Cipro, ritornasse alla

[1] Certainement le prédicant de la résidence hollandaise à Constantinople.
[2] Le cas de Ligaridis et de Logothetis (*Doc.* XVII, XVIII et n. 5 de la p. 128).
[3] *Doc.* XVII.

www.cimec.ro

sua sede, quale in Scio per opera del suddetto è stato avvelenato [1] et in tre giorni è morto.

Havendo finalmente il referente amministrato il denaro della Sacra Congregazione, come gl'è stato sborsato da corrispondenti del Signore Simone Zanchi mercante in Venetia [2], supplica le sia fatta la sua quietanza, visti che saranno li suoi conti, e data qualche carità [3], per potere ritornare alla sua Patria, havendo speso, e nell'andare à Costantinopoli, et nel ritornare à Roma con i suoi compagni più di cento cinquanta scudi delle sue elemosine, et aiutati li Missionarij greci ne loro bisogni più volte in Patria.

Alla Sacra Congregatione de Propaganda Fide.

27 Febraro 1646 [4].

(*Ibid.* ff. 210, 217).

XX. 1646, 27 février, Rome. Le décret de la Congrégation au sujet des nouvelles communiquées par Ligaridis.

Die 27 februarii 1646, Congregatio 26.

Referente Eminentissimo Domino Cardinali Cornelio [5] binas litteras Pantaleonis Ligaridij [6], in quibus infrascripta significabat videlicet:

p[rim]o. Parthenium Iuniorem Patriarcham Constantinopolitanum persecutionem commovisse contra Catholicos, et minari eiectionem Missionariorum ab Urbe Constantinopolitana.

2°. 600 volumina evangeliorum cum interpretatione Calviniana ab Haereticis habuisse, illaque dispensare Graecis, ut Graeciam ad Calvinismum perducat.

3°. Tentare canonizationem Cyrilli Lucari Haeretici Constantinopolitani Patriarchae, eumque velle inter Martyres adscribere eiusque articulos Haereticos confirmare.

4°. Velle ordinationes Graecorum factas à Graecis Episcopis Catholicis, et precipuè illam eiusdem Ligaridij annullare ac irritas decernere, at ob id eumdem Ligaridium non admitti ad celebrandum

[1] *Doc.* XXIII et n. 4 de la p. 136.

[2] *Doc.* XVI, n. 1 de la p. 122.

[3] On lui accorde 30 écus (Décret de la congrégation tenue le même jour, dans *Lett. di Costant.*, v. 174, a. 1646, f. 212).

[4] Ce rapport a été présenté à la congrégation du 27 février 1646, au cours de laquelle Siroli a été appelé pour faire un exposé verbal plus détaillé « de statu Latinorum Orientis ». (*Ibid.*).

[5] Federico Cornaro.

[6] *Doc.* XVII et XVIII.

www.cimec.ro

in Ecclesijs Graecis, et proinde instabat, ut possit ipse ad Ritum latinum transire.

5⁰. Metropolitam Rhodi Missionariorum persecutorem, depositum fuisse ob grave quoddam delictum, ac ob illud fuisse carceratum, et pro sua liberatione coactum fuisse solvere 4 Milla Realia de 8.

6⁰. Excommunicasse Christianos, qui velle[n]t iuvare latinos contra Turcas militantes.

Sacra Congregatio, p[rim]o iussit scribi Oratori Gallo de praefatis evangelijs, ut si fieri poterit, eorum dispensationem prohiberi curet [1]. Et de eisdem scribendum esse eidem Ligaridio, ut modis quibus, sine periculo poterit, curet Graecis insinuare evangelia praefata esse corrupta ab Haereticis, ut cavere possint periculum ne haeresi inficiantur.

2⁰. Mandavit eidem Ligaridio scribi nullo modo convenire, ut Ritum suum deserens, ad latinum transeat, cum ob frequentes mutationes Patriarcharum Constantinopolitanorum, meliora tempora ventura sint, in quibus Sanctae Ecclesiae inservire melius poterit permanendo in suo Rito Graeco.

(*Ibid.*, f. 242 v.; acte écrit par Francesco Ingoli).

XXI. 1646, 26 juillet, Constantinople. Ligaridis au secrétaire de la Propagande. Si celui-ci l'aidait, il aspirerait à l'archevêché de Smyrne, surtout que Parthénios II est devenu moins sévère pour lui.

Illustrissimo et Reverendissimo Signore,

Torno di nuovo a scrivere, perche non mi satio scrivendo a Vostra Signoria Illustrissima, che spesso mi consola con le sue. Qui la passiamo con paure delli moscoviti, e non minor sollecitudine ci dano le due grandi armate [2]. Le cose del Patriarchato stano in continuo moto [3], ma per altri afari et affanni, non si vede novità! Sono

[1] Selon les informations qui nous sont fournies plus tard, dans la seconde moitié du XVII-e siècle, par Dosithée, le patriarche de Jérusalem, Syrigos s'est élevé contre cette traduction du Nouveau Testament faite par Kallioupolitis, parce que hérétique, et sa diffusion, autorisée auparavant par Parthénios II, a été arrêtée et les exemplaires en ont disparu (L e g r a n d, I, p. 338).

[2] Giacinto Ingoli da Subiano, « Arcivescovo d'Edessa e suffraganeo di Costantinopoli », écrit de cette ville le 29 mai 1646 au secrétaire de la Propagande... « Si aspetta la giornata per mare de Christiani con li Turchi, qual sarà fatta vicino alli Dardanelli » (*Lett. di Costant.*, v. 174, a. 1646, ff. 105 et 123).

[3] Le 1-er août, le grand vizir adressera une sévère réprimande à Parthénios II « per haver meso in Thessalonica un altro Metropolita, cavando il Monsignor Patelaro et in fine li prohibi che non potesse piu ne giudicare, ne far congre-

www.cimec.ro

cesate le solevationi delli paroci contro il Monsignor suffraganeo [1], et egli la passa molto quietamente. Li poveri Padri della missione ancor si ritrovano riserati, si spera per la loro liberatione. Sta per cadere [2] l'Arcivescovato di Smirne et il Monsignor suffraganeo mi sta spingendo [3] che intraprendi la impresa, perche il Patriarcha comincia non esser tanto duro verso di me, ma io si per la spesa che ci vuole, si per altro pensiero che ho per la mia patria, sto suspeso, finche Vostra Signoria Illustrissima mi determini la mente. O come sarebbe cosa santa, se ci fosse un monticello qui per le occorrenze da spendersi, con il consenso di questi Signori representanti. La Santa Chiesa Catholica haverrebbe, e Patriarchi et arcivescovi suoi dependenti. Perche la sfera di Constantinopoli è il denaro. Ma il tutto rimetiamo all'arbitrio della Sacra Congregatione, che altro non desidera, ne pensa che l'aumento del Catolicismo, quale sempre sua divina maesta esalti e feliciti, insieme con Vostra Signoria Illustrissima, della quale vivo.

Da Constantinopoli, alli 26 di Luglio 1646.

Humilissimo et Devotissimo Servitore
D. Pantaleo Ligaridi

(*Ibid.*, f. 231).

XXII. 1646, 30 octobre, Constantinople. L'archevêque Giacinto Ingoli da Subiano à [Francesco Ingoli], secrétaire de la Propagande. Il montre — non sans quelque plaidoirie — les motifs de départ de Ligaridis en Moldavie, appelé par Basile Lupu. Celui-ci n'est pas seulement un protecteur despotique du patriarcat de Constantinople, mais aussi un ami des catholiques et un allié des Polonais.

Illustrissimo e Reverendissimo Signore,

Quando Vostra Signoria Illustrissima sentissi (!) che non fussi così presto di fare la Visita, non se ne maraviglierà perchè l'Arcipellago è pieno d'Armate e muoversi adesso saria un esporsi a evidente periculo di perdersi. Il che non si po fare con buona coscientia, basta che a tempo debbito sara fatta e come si deve.

gatione, sotto pena di vita ». (Ligaridis au secrétaire de la Propagande, Çonstantinople, 1-er sept. 1646, dans *Lett. di Costant., ibid.*, f. 232—232 v.). En effet, le 21 juillet Théoclet fut élu métropolite de Salonique à la place de Patellaros qui se trouvait en Moldavie (Περίληψις dans Sathas, Μεσ. βιβλ. III, p. 579)

[1] Ingoli da Subiano.

[2] C'est-à-dire : deviendra vacant.

[3] *Doc.* XXII.

www.cimec.ro

Il Signor Ligaridi domane li 16 d'ottobre [1] partirà per Buldania, chiamato da quel Prencipe, e veramente la sua andata in quel paese sara di maggiore utilita alla fede et a se stesso, che se stessi in Costantinopoli: alla fede, perche quella gente à assai inclinata al rito latino asieme con il Prencipe; a se stesso, perche gli sarà di gran guadagno, et acquisto ancora di qualche Patriarcato o almeno metropolitato, atteso che il Re et Imperatore de greci e Patriarca Constantinopolitano altri non sia che quel Prencipe di Buldania, il quale comanda al Patriarca Costantinopolitano ed egli è tenuto a obbedirli [2], non havendo altri chi defenda quel rito et Chiesa greca che lui et ultimamente perche era indebbitata, pagò per lei da centomilia talleri, siche chiamando hora il Ligaridi nella sua Corte, è di necessità credere che lo esaltera ancora et consequentemente egli cosi esaltato potra meglio et con maggior vigore servir Roma. Perche così stando non pò far gran cose, massime che il Patriarca con li Greci poco li credino e non se ne fidino. Tutto questo ho voluto avvisare a Vostra Signoria Illustrissima acciò resti informata della verità contro di chi scrivesse il contrario, perche il Ligaridi è persona buona et poco o nulla si poteva con questi tristi (!) in queste parti avanzare, anzi perdersi. Ne al Patriarca piace punto questo (!) sua andata, perche vede che un giorno lo potrà mirare contro sua voglia Patriarca di Costantinopoli, andando alla servitu di quello che de botta li crea. Et io non ho mancato di tirarlo per metropolita di Smirne [3], ma non mori come si pensava quel metropolita vechissimo etc. Et essendo chiamato da detto Principe, non poteva, ne doveva far di manco di non obbedirli, ancor che professassi explicite il rito latino, perche detto Principe ama e defende i latini. Anzi è di gran consequenza a tutto il Christianesimo, essendo ne bisogni di guerre grandi et risolute [il Principe] collegato con i Pollacchi [4] et ultimamente si disse che haverebbe prese l'armi a favore

[1] La lettre envoyée plus tard, à peine le 30 octobre, a été datée de ce dernier jour.

[2] Le synode constantinopolitain écrit à Basile Lupu le 23 déc. 1646 : « Et dorénavant Votre Splendeur sera le guide et le gardien de toutes les choses de la Grande Eglise et de notre très saint Seigneur [le patriarche Joannikios II] et des évêques ». Conformément au désir du prince de Moldavie, les métropolites promettent de s'en retourner dans leurs diocèses et désirent — disent-ils — que le voïvode les « gouverne » non pas six mois, comme il le voudrait, mais toute la vie ! (Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, p. 189; cf. 188).

[3] *Doc.* XXI.

[4] *Doc.* XVII.

www.cimec.ro

de presenti bisogni quando il Pollacco havessi fatto l'histesso. Per il che deve essere obbedito anche da latini, tanto più che scrive di non havere un suo da ciò, et che in certa occasione ultimamente presentataseli di certi heretici che colà penetrorno, non hebbe chi gli sapessi o potessi rispondere, vilipendendo quei Religiosi che si ritrovano cola nel suo Principato. Che però non è si no bene, mandare in certi luoghi gente dotta.

Il Padre Monti Teatino... [1].

Pera, li 30 di ottobre 1646.

Di Vostra Signoria Illustrissima e Reverendissima

Humilissimo et obbligatissimo Servitore

F[ra] Jacinto Ingoli, Arcivescovo d'Edessa [2].

(*Ibid.*, v. 175, a. 1647, ff. 129—129 v., 131.

XXIII. 1646, 24 novembre, Péra-Constantinople. De Magistris, vice-vicaire patriarcal catholique, aux cardinaux de la Propagande. La nomination du nouveau patriarche orthodoxe, Ioannikios II, avec l'aide de Basile Lupu et du résident de Hollande. Ligaridis, précepteure en Valachie.

Eminentissimi et Reverendissimi Signori, miei Padroni Colendissimi.

E stato già dichiarato per Patriarca di Constantinopoli l'Arcivescovo d'Araclea, per nome chiamato Nioannicchio (!) da Rodi [3], homo del Vecchio Cirillo [4], ma però di poco momento [5]. La Chiesa Greca non sarà governata da lui, ma si bene dall'Arcivescovo di

[1] Nous avons omis cette partie qui concerne une autre question.

[2] Très mauvaise écriture, difficile à lire. Au verso f. 132: sceau, apposé sur papier, de forme ovale, portant en son milieu les armoiries archiépiscopales avec la lègende circulaire: +HYACINTUS: DA SUBIANO. ARCHE: PUS SUFA: GNS: COST. C'est-à-dire: +*Hyacinthus da Subiano, archiepiscopus suffragans Constantinopolis*]. *Ibid.*: R[*eceptum die 9 Februarii 1647*. A propos d'Ingoli da Subiano, v. Belin-De Chatel, pp. 352—353).

[3] Ioannikios ancien métropolite d'Heraclée.

[4] Lucaris.

[5] Dans sa lettre du 23 déc. 1646 à Lupu, le synode constantinopolitain loue ainsi le nouvel élu: « pur, modeste, bon, paisible, sensible, charitable et orné de tous les dons que doivent avoir les patriarches et les évêques, et, par dessus tout, d'une sainte réputation et de dispositions très chrétiennes..., jusqu'au point de ne pas aimer incommoder le dernier des êtres vivants de la terre: la fourmi ». (Iorga-Hurmuzaki, XIV-1, p. 187; cf. Iorga, *Basile Lupu*, p. 119).

www.cimec.ro

Serra [1], persona veramente di buon spirito et amorevole di tutti. Il detto Arcivescovo di Serra con commandamento del Visir è stato fatto locotenente sino all'arrivo del sopradetto Arcivescovo d'Araclea, che s'aspetta di hora in hora. Il danaro è stato mandato dal Prencipe di Moldavia [2], cioè la somma di 18 mila reali. Gl'amministratori di questo negotio sono stati gli Capicchiaia del detto Prencipe di Moldavia, con l'aggiuto ancora del Residente di Olanda, et per ordine delli detti il passato Patriarca sarà strangolato fuori di qui [3], conforme esso fece fare all'altro Patriarca in Scio, che fu attosicato di suo ordine [4] etc.

Il Signor D[on] Ligaridij si ritrova in Vallacchia, salariato dal postennico del Prencipe dillà, che gli dà quindeci reali il mese et vitto e vestito, perche gl'insegna doi suoi figliuoli [5]. Ch'è quanto m'occorre significare all'Eminenze Vostre, alle quali per fine faccio humilissima riverenza, et bacio le sacre vesti.

Pera, 24 Novembre 1646.

Dell'Eminenze Vostre Reverendissime
Humilissimo et devotissimo Servitore
F[ra] Gregorio de Magistris, V[ice] Vic[ario] Patriarcale

(*Ibid.* f. 185).

[1] Daniel des Serres (métropolie en Macédoine).

[2] D'abord il a écrit *Vallachia*, mais il a rayé ce mot.

[3] V. plus haut, dans l'étude, p. 89.

[4] *Doc.* XIX. De Magistris rapporte également aux cardinaux de la Propagande, de Péra, le 1-er déc. 1646 : « Mercoledi 28 del passato fu, con applauso universale, posto in sedia il novo patriarca de Greci » (cf. Περίηψις, dans Sathas, Μεσ. βιβλ., III, p. 580 : l'élection du nouveau patriarche est fixée au 16 nov. ancien style). On apporte une foule d'accusations contre l'ancien Oecuménique, à en croir le même rapport : « che non fù legitimamente fatto patriarca », mais « per forza di danari » ; le peuple le considérait comme « indegno » ; « che fece morire il suo antecessore in Scio di veleno », il était « superbo » ; il a fait « infiniti debiti nella Chiesa » ; il extorquait de l'argent aux « arcivescovi, vescovi e preti » ; il était querelleur. Mais tous ces « capi [di accusa], il tutto sarebbe stato nulla, se il Prencipe di Moldavia non havesse di potenza procurato la sua deposizione et ha pagato non solo 18 mila reali, conforme in un altra mia si hò datto all'Eminenze Vostre parte [*Doc.* XXIII], ma quanto hà bisognato, et s'è ancora offerto di pagare la maggior parte delli debiti della Chiesa fatti dal detto patriarca » (*Lett. di Costant.*, v. 175, a. 1647, f. 186—186 v.).

[5] L'information concernant Ligaridis est répétée dans sa lettre du même jour — 24 novembre — au secrétaire de la Propagande, mais il y ajoute, comme conclusion, que Pantaléon « non ha piu bisogno che la Sacra Congregatione gli rimetti danari ». (*Ibid.*, f. 184—184 v.). De Magistris répète, avec quelques

www.cimec.ro

XXIV. 1648, 23 mars, Târgoviște. Ligaridis au secrétaire de la Propagande. Il se plaint amèrement — mais très adroitement — que la Propaganda ne lui donne plus aucun salaire quoique ayant approuvé son séjour en Valachie. Parthenios II en Moldavie. — Le décret de la congrégation du 8 juillet à ce sujet et à propos d'une autre lettre.

Illustrissimo et Reverendissimo Signor Colendissimo,

Sono mesi e mesi, che io non riccevo (!) lettera dalle mani di Vostra Signoria Illustrissima, la quale (ò dolore) par che sij scordata di me, miserabile, in tutto e per tutto; ne paia cio stravaganza, perche veder io il P[adre] Venanzio [1] senza nissuna lettera, che cuore devo havere ! Ma cio è nulla in comparatione di quello, che son per scrivere: il Signor Dottor Mascellini [2] (qual hora è un pocco risentito) mi diede una nova molto funesta e mortale, comme che la Sacra Congregatione mi ha tagliatta quella pocca charità [3], che mi soleva dare per li miei alimenti. Quanta dispiacenza poi a me, allegrezza ad altri ciò diede, non ho sufficienti parole perciò spiegare. Io tra me, non-

changements, la nouvelle à Ingoli, toujours de Péra, le 15 avril 1647 : « Il Signor D[on] Ligaridij si ritrova in Vallachia ad insegnare a doi figlioli del Signor Postenico di quel Principe con provisione di quindeci reali il mese, et vitto e vestito per se et per suo nepote [Michele ? ; cf. *Doc.* XIII, n. 2 de la p. 116], di modo che credo che egli non partirà di colà », (*Ibid.*, f. 151).

[1] Berardi, frère mineur conventuel et missionnaire en Valachie, de retour récemment d'un voyage à Rome (P a l l, *Date inedite privitoare la legăturile culturale italo-române din mijlocul veacului al XVII-lea* (Données inédites relatives aux rapports culturels italo-roumains du milieu du XVII-e siècle), Bucarest 1940 [extrait des *Studii Italiene*, VI], pp. 11—12).

[2] Originaire de Pesaro, ancien médecin du baïle Soranzo à Constantinople, puis, à partir de 1645, de Basile Lupu, et plus tard — p. ex. maintenant, en 1648 et encore pendant de nombreuses années — de Mathieu Bassarab. Vers 1656, il épousera, dans la capitale de la Turquie, la fille de Scogardi, l'ancien médecin du prince de Moldavie. Il était en rapports suivis avec la Propagande et ses missionnaires de Constantinople et des pays roumains (*Doc.* XIII, n. 5 de la p. 115 ; les rapports de De Magistris au secrétaire de la Propagande, Péra, 9 févr. et 9 nov. 1645, et 21 févr. 1646, dans *Lett. di Costant.*, v. 174, a. 1646, ff. 2, 4, 9 ; C ă l i n e s c u, *Altre notizie*, pp. 425, 442—443, 450—451). Dans l'*Archivio Mediceo* des Archives d'Etat de Florence se trouve une *Breve relazione dell'Impero Ottomano del 1668, fatta dal Medico Mascellini d'Urbino, il quale per lo spatio di 25 anni ha dimorato in Constantinopoli, al Principe di Toscana Cosimo III* (mentionnée par V i n c e n t M a k u š e v, *Monumenta Slavorum meridionalium vicinorumque populorum*, I, Varsovie 1874, p. 363).

[3] Le traitement annuel (provisione) de 60 écus (relation de Bakšić de la visite en Valachie, en nov. 1648 ; C ă l i n e s c u, *ouvr. cit.*, p. 368 ; Ligaridi à Bakšić [avant le 3 oct. 1649], *ibid.*, p. 430. Cf. *Doc.* XIV, n. 2 de la p. 119.

www.cimec.ro

dimeno, andavo considerando il perche? Forsi, dicevo, in qualche cosa ho la santa chiesa cattolica offeso, e per li miei demeriti m'hanno voluto mortificare; o vero con miei scritti o prediche impugnando la verità, in qualche pulpito o vero città publicai qualche mio errore? Ma poi trovando la mia conscienza netta e sincera, ripigliavo che non può essere che un alunno di vinti anni nutrito et allevato, con sommi honori e favori accarezzato, che ciò patischa, in tempo che governa un Pontefice innocentissimo con parole et opere Innocentio. Anzi, affermavo, che cio fosse una prova per esperimentar il mio cuore, se fosse fermo sopra la pietra di San Pietro, o che caduto fosse per sua miseria. Se ciò fosse, replicavo, non haverebbe concesso quel che conceduto mi ha il Sommo Pontefice, dico le facoltà per sette anni. Confesso che mi ritrovo in un labyrinto [1], non trovando l'uscita, sto da Vostra Signoria Illustrissima, comme da saggia Ariadna, che ne dij il filo. Voglio con tutto ciò dir le mie ragioni, perche spero che sarò esaudito. Se io non havessi veduto il decreto della Sacra Congregatione, di poter stare in Valachia [2], certo partito sarrei, ma visto che l'ho, mi acquietai et hora piu che mai, che Sua Santità mi fa missionario di Grecia et di Valachia, non voglio ripetere le cagioni della mia partenza, tante volte da me replicate, cioè che per causa del Patriarcha Parthenio (qual hora sta vicino a me, dico in Moldavia, mortificato) che per Papista dechiarato m'haveva, dico unito con la Santa Chiesa Cattolica, ne predicar, ne celebrar, anzi per scomunicato e desposto (!) m'haveva, fui finalmente costretto di partirmene da Constantinopoli. La misericordia di Dio poi vole che venendo in Valachia, hebbi facoltà di predicare, di celebrare, di insegnare, far tutto quello che intende la Sacra Congregatione. Io, per dir il vero senza interrese (!), speravo di esser piu ben voluto et honorato, ma vedo che la mia madre mi discaccia e ne meno il pane cotidiano mi fare (!) darmi concede, onde pieno con lagrime ripiglio le parole del figliol prodigo: quanti mercenarij, quanti cortegiani, quanti di diversi nationi si nutriscono dalla Sacra Congregatione, commune Madre, et io solo moio di fame, come uno famelico, indebitato, schernito, abandonato, non diro dalla chiesa greca, ma dalla mia chara nutrice, Roma Santa. Credera, forse, che cio io

[1] Cette expression se rencontre aussi dans les *Doc.* IV et XVIII.

[2] Il reçut l'autorisation de la Propagande par l'entremise du cardinal Giustiniani (Ligaridis à Bakšić [avant le 3 oct. 1649]; Călinescu, *ouvr. cit.*, pp. 430—431). L'approbation lui a été donnée en 1647 (Legrand, d'après les débats de la congrégation du 26 sept. 1673, dans *ouvr. cit.*, IV, p. 17).

www.cimec.ro

dichi per interesse. Dio chiamo in testimonio che il minimo pensiero è questo, perche chi mai è morto per non haver un pane. Ma l'ho (!) per il mondo, che mi mostrarà con il detto, dicendo: servite pur alli Latini, che sarete abandonato, come il povero Ligaridi, che per voler defendere li Latini, non era tenuto ne meno per sacerdote. Imparate dalle spese di lui, dalli carichi ottenuti da Roma. E seguite, se volete, li suoi vestigij ! Questa mala fama, questa infamia, mi crutia, mi cava l'anima dalle viscere. Vedo l'obiettione: che il Prencipe qui mi da il vitto. Mi da, non nego, ma non per sufficienza, perche vuol che io ne tenga servitori, siche non mi basta. Aggiungo, che crede Vostra Signoria Illustrissima, che in spatio di 4 anni in Constantinopoli non habbia fatto debiti? 60 scudi a pagar cassa, far spese, vestire, calcare, haver la disgratia del Patriarcha, carestie, avanie, bastano? Non voglio fastidir Vostra Signoria Illustrissima che so che li dispiace, ma la supplico che quanto prima mi solvi questo enigma, e se pur fosse vero, almanco, mi mandi tutto quel che è passato [1], ricordandosi che mi restano 10 scudi decorsi della mia elemosyna per la quale chi mi la dà, ne havera la debita rimuneratione nella sua vita, e baccio humilmente le mani et anco le veste. Da Trigovisto di Valachia, alli 1648, 23 di Marzo.

Di Vostra Signoria Illustrissima et Reverendissima

Humilissimo et Devotissimo Servitore

Dr. Pantaleo Ligaridi, M[issionario] A[postolico].

(*Ibid.*, v. 177, a. 1648, ff. 275—275 v. 282).

Die 8 Iulij 1648. Congregatio 86:

Referente Eminentissimo Cardinali Cornelio litteras Pantaleonis Ligaridij [2], instantis pro Summa Sancti Thomae et Controversijs tamen (?) Cardinalis Bellarmini, et demum pro suis provisionibus, Sacra Congregatio quoad libros petitos dixit posse scribi Nuntio Germaniae, ut illos emat Viennae et Ligaridio significet se paratum ei illos emere eosque ad ipsum mitteret, si cui consignandi fuerint, scribat. Quovero ad provisiones, cum non sit amplius Constantinop[oli] et in illa provincia habeat sufficientia ad victum, non est moris Sacrae Congregationis provisiones assignare et solvere, illis, qui habent; unde aliunde vivat, ut de eo tanti temporis cursus manifeste ostendit [3].

[1] *Doc.* XIV.

[2] Nous ne connaissons pas cette lettre relative à ses demandes de livres.

[3] Pourtant en 1650 la Propagande approuvera le paiement du salaire de Ligaridis, des 4 dernières années: 240 écus, lui donnant ainsi satisfaction (la lettre de Pantaléon à la Congrégation, de Târgoviste, le 4 nov. 1650, dans Călinescu, *ouvr. cit.*, pp. 400—401).

www.cimec.ro

[Ingoli]: Si scriva al Nuntio, che compri *et caet.*, e prima di comprarli significhi al Ligaridio, che ha l'ordine, e che però avvisi à chi si dovranno consegnare, che gliele porti in mio nome tutte al Ligaridi. De... [1] et della provisione *ut in decreto*, e che non se gli è mandata la sua provisione perche la Sacra Congregatione fu avvisata, che dal Prencipe di Valacchia era sufficientemente provisto oltre l'emolumento della schola, che faceva; ma scrivendo il secretario del detto Prencipe, che la provisione che ha non li basta, vedrò di procurarle la provisione che si da di 30 scudi [2].

[1] Il ne m'a pas été possible de déchiffrer un mot.

[2] Suivent encore quelques mots qu'il ne m'a pas été possible de déchiffrer, l'écriture d'Ingoli, celle d'un homme obligé de porter une correspondance énorme, étant aussi caractéristique que difficile à lire.

www.cimec.ro

LA FAMILLE DE DRAGOSH EN POLOGNE

La famille des voévodes du Maramuresh qui joua un rôle capital en Moldavie à partir du XIVe siècle, en eut un presque tout aussi intéressant dans l'histoire polonaise, au temps du premier Jagellon. Chez nous elle s'éteignit au XVIe siècle, après que la branche cadette des Mushatini eût remplacé la branche aînée des Dragosh, fondatrice d'état et de dynastie. En Hongrie, elle continua sa lignée sur les terres de Satmar, octroyées par l'empereur Sigismond, donna un gouverneur au Maramuresh, son pays d'origine — et, sans avoir jamais rompu les rapports avec les « consanguinei » de Moldavie, s'éteignit, elle aussi, au XVIe siècle: un de ses derniers représentants fut Gaspard Drágffyi de Béltek, époux d'Anna Báthory de Somlyo, sœur aînée du futur roi de Pologne [1]. Au contraire, la branche des Dragoshides qui s'établit en Galicie fit souche et se perpétua à travers les siècles: aujourd'hui encore il y a de nombreuses familles portant le même écu et le même « cognomen »: Sas-Drag. Beaucoup de leurs membres atteignirent de grandes situations dans la République: une des branches latérales, les Szeptycki, devenus d'illustres magnats, rejetèrent l'ancien « herb » et s'en donnèrent un autre, plus compliqué et plus grandiose: mais aucun de ces rejetons dont le pays de Halicz fut la patrie d'adoption, n'oublia jamais tout à fait l'origine valaque et le « przydomek » primitif commun.

L'examen minutieux des documents des diverses familles Sas-Drag, conduisit l'historien polonais L. Wyrostek — grand spécialiste en matière d'héraldique — jusqu'à leur ancêtre, Étienne z Dragów-Sasów, qui se rendit en Pologne aux environs de l'année 1340

[1] V. le tableau généalogique de la famille Báthory par Antoine Áldásy, dans *Étienne Báthory, roi de Pologne, prince de Transylvanie* (Académie polonaise des sciences et des lettres, Académie des sciences hongroises, Cracovie, 1935).

www.cimec.ro

et s'y établit pour toujours [1]. Il faudra étudier en détail l'histoire des provinces hongroises aux débuts de la dynastie angevine, pour découvrir la circonstance particulière qui détermina ces deux enfants du Maramuresh à chercher fortune ailleurs — l'un du côté de la Moldavie, l'autre de la Pologne — à moins que ce ne fût un trait de famille, ambition, esprit d'aventure, désir d'indépendance; il est curieux, néanmoins, que Dragosh et Étienne — son parent, sans doute — se fussent résolus à quitter leur pays presque en même temps. Mais des recherches plus étendues dépasseraient le cadre de cette courte note, où nous nous bornerons à esquisser l'activité politique des Drag-Sas de Pologne, pendant le règne de Louis II et celui de Władysław Jagełło.

D'après L. Wyrostek, cet Étienne de Maramuresh serait la même personne que Szczepan Wołoszyn Rybotycki, lequel, arrivé en Pologne avec un groupe de ses compatriotes — presque une petite armée (« oddział wojskowy ») — y obtint des diplômes et des privilèges considérables [2]. C'est auprès de lui que, selon toutes les probabilités, Dragosh et Balica, fils de Sas, le voévode détrôné en 1359, cherchèrent aide, conseil et refuge. Ils ne tardèrent pas à se prévaloir de leur ancienne qualité de vassaux hongrois — et Louis II, roi de Hongrie et de Pologne, leur accorda le titre de « comites » [3]. Ils jouissaient d'une grande faveur à la cour angevine, pour avoir usé de leur influence sur leur cousin de Moldavie, qu'ils s'efforcèrent de gagner à la cause hongroise contre la Pologne séparatiste [4]. Mais le rôle de Dragosh, fils de Sas, devint encore plus important dans la politique religieuse polonaise. Vers 1391, ce prince orthodoxe obtenait du patriarche œcuménique Antoine le rang de « stauropégie » pour le couvent de Saint-Michel, fondation de la famille, qui de cette manière, allait dépendre directement de Byzance. Au mois d'août de la même année, Dragosh obtient une faveur plus marquante encore: c'est l'approbation patriarcale de créer un évêché orthodoxe dans le Halicz. A cette époque, il agissait en vrai maître

[1] L. Wyrostek, *Ród Dragów-Sasów na Węgrach i Rusi Halickiej* (Rocznik Polskiego Towarzystwa Heraldycznego, t. XXI, 1931—1932, p. 191) et Helena Polaczkówna, *Sprawozdanie...*, Kwartalnik Historyczny XLVII, 1933, p. 476.

[2] *Ib., ib.*

[3] K. Chodynicki, *Kościół prawosławny a Rzeczpospolita Polska*, Zarys historyczny, 1370—1632 (Warszawa, 1934), pp. 29—33.

[4] *Ib., ib.*

www.cimec.ro

du pays: pour s'y maintenir, il espérait l'aide de Sigismond, roi de Hongrie de par son mariage avec la princesse angevine [1], — bien que le Halicz se trouvât depuis quatre années sous la domination jagellone et fût en train de passer sous celle de Pierre Mushatin, car le terme du fameux prêt était expiré depuis peu. En un mot, ce Dragosh, paraît-il, nourrissait l'intention de se tailler une principauté aux confins du Maramuresh, la Moldavie nordique et la Pologne méridionale, en mettant à profit la situation précaire de ces derniers états. Lorsque le raffermissement du royaume polonais par l'avénement de Jagełło eût détruit ses projets d'indépendance politique, il s'érigea en protecteur des orthodoxes du Halicz — son influence personnelle fut très puissante auprès du patriarche, qui s'adressait à cet « archon » dans les termes les plus déférents. Ce fut peut-être grâce à ses efforts que plus tard le Halicz eut son métropolite et qu'il garda d'étroits rapports avec la Moldavie et la Lithuanie orthodoxe [2]. Ce n'était pas un homme ordinaire — et son parent, Szczepan, celui qui « descendit » en Pologne avec ses compagnons d'armes, sa « drużyna », — le fameux leit-motiv de la légende de Dragosh — nous semble avoir été, lui aussi, une puissante personnalité.

On s'est demandé parfois quelle est l'origine de son second cognomen, « Rybotycki ». Que ce Wołoszyn ait voulu préciser qu'il n'était pas Valaque seulement, mais que sa famille provenait de la Rybotyca serbe, c'est pour le moins énigmatique. Il ne faut pas oublier que la Serbie du XIV-e siècle était devenue la proie des invasions ottomanes, que beaucoup de ses princes s'enfuirent devant les infidèles pour chercher asile dans des contrées moins exposées au danger musulman. Est-ce que nos Dragoshides de Maramuresh descendaient d'un de ces princes émigrés, comme le nom de Dragosh, à la terminaison serbe (= Ourosh, Milosh) pourrait nous le faire accroire? Ou bien Szczepan Wołoszyn était-il par les femmes l'héritier de quelque principicule « rybotycki »? En ce cas, il est naturel de supposer qu'il eût voulu ajouter à son nom paternel celui de sa mère ou de sa grand-mère; c'était une habitude courante en Pologne: ainsi, les Zenowicz adoptèrent le cognomen de

[1] *Ib., ib.*

[2] Vers 1415, les évêques élurent Grégoire Tzamblak, neveu du métropolite Gabriel, autre nom bien connu dans l'histoire religieuse roumaine; c'était le candidat de Witold, allié d'Alexandre le Bon. (V. Janusz Woliński, *Polska i kościół prawosławny*, Lwów, 1936, pp. 14—16).

www.cimec.ro

« Despota », à la suite du mariage d'un des leurs avec une princesse serbe.

Au XVI^e siècle, Paprocki cite des chroniques inconnues, des légendes douteuses, pour fixer l'émigration des Sas-Drag en Pologne vers 1236. Leur écu, adopté au début du siècle par les Tarnowski, présente la demi-lune avec deux étoiles et des flèches au milieu, sur champ d'azur [1]. D'ailleurs, dans la Ruś Czerwona, où le « jus valachicum » était encore valable au temps des derniers Jagellons [2], toutes les familles qui portaient le « herb » Sas sont (d'après Aleksander Jabłonowski) d'au-delà des Carpathes et pour la plupart, de confession orthodoxe [3]. Leur origine roumaine était universellement reconnue, car dès le XVI^e siècle, on donnait aux membres de la « gens » Sas-Drag le nom de «Olahus» dans toutes les diplômes [4]. Quant à l'écu, il était identique à celui des Drágffyi de Maramuresh, qui y ajoutèrent un élément nouveau, le « Wąż » polonais, probablement à la suite de quelque alliance matrimoniale [5]. Si l'on considère toutes ces étroites relations et si l'on se rappelle que la fille de Barthélemy Drágffyi fut épousée par le fils aîné d'Étienne le Grand, on a l'impression que les trois branches de la maison des Dragoshides gardèrent le souvenir de leur origine commune et le sentiment d'une certaine solidarité familiale.

Nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les données du problème dans le présent article: espérons, toutefois, que dans un avenir très proche, de nouvelles recherches dans les archives polonaises vont nous mettre à même de l'approfondir, grâce au matériel inexploré qui attend les spécialistes en matière d'histoire érudite ou d'héraldique.

T. GOSTYŃSKI et R. CIOCAN.

[1] Bartosz Paprocki, *Herby rycerstwa polskiego*, éd. K. I. Turowski, Kraków, 1858, pp. 559, 695—697.

[2] *Kwartalnik historyczny*, XLVII, pp. 484, 489—490.

[3] Aleksander Jabłonowski, *Ziemie ruskie—Ruś Czerwona* (Warszawa, 1903). Compte-rendu par Antoni Prochaska, dans le *Kwart. histor.*, r. XIX, 1905, pp. 100—104.

[4] V. Helena Polaczkówna, ouvr. cit., p. 477.

[5] *Ib.*, p. 484.

www.cimec.ro

LES ROUMAINS ONT-ILS PARTICIPÉ A LA BATAILLE D'ANKARA?

Le problème de la participation des Roumains à la bataille d'Ankara a été posé pour la première fois par N. Iorga dans une communication faite à l'Académie Roumaine sur «les chroniques turques comme source de l'histoire des Roumains»[1]. Il y soutient la présence d'un contingent envoyé par Mircea l'Ancien dans l'armée du sultan Bajazet I. Quelques années plus tard, dans le III-ème volume de l'histoire des Roumains [2], il revient là-dessus et considère la participation d'un contingent roumain à cette bataille comme une impossibilité. Il n'étaye par aucun argument ce changement d'opinion. Il devait probablement se rappeler avoir publié un rapport, d'où il ressortait clairement qu'à cette époque Mircea l'Ancien ne pouvait envoyer aucune aide armée au Sultan Bajazet I, pour le bon motif qu'ils étaient en conflit [3].

M. André Antalffy dans deux de ses articles [4] soutient la participation d'un contingent valaque à la bataille d'Ankara, croyant que «la vocalisation correcte de VLK ne peut être que Valak»[5]. Mais cette affirmation ne peut être admise, comme le remarque très judicieusement M. A. Decei [6].

[1] *An. Acad. Rom.*, Mem. Sect. Ist., S. III, T. IX. Bucureşti, 1929, 22 p.

[2] N. Iorga, *Ist. Românilor*, Bucureşti, 1937, vol. III, p. 317.

[3] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV-e siècle*, Paris et Bucarest, 1899, vol. I, p. 116.

[4] A. Antalffy, *Câteva însemnări scurte*, *Rev. Ist.*, An. XX, 1934, p. 205 et suiv. et *Vechea cronică otomană editată de* Fr. Giese, *ca izvor pentru Ist. Românilor*, *Rev. Ist.*, An. XXIII, 1934, p. 217 et suiv.

[5] A. Antalffy, *Rev. Ist.*, An. XX, 1934, p. 206.

[6] A. Decei, *A participat Mircea cel Bătrân la lupta dela Ankara*, *Rev. Ist. Rom.*, An. VII, 1937, p. 340, note 1.

www.cimec.ro

De tous les historiens qui ont fait des recherches approfondies sur ce problème, M. Decei [1] est le seul qui ne se soit pas limité à l'étude d'une source unique. Non content d'analyser seulement les passages de la chronique publiée par Fr. Giese [2], sur laquelle N. Iorga appuie sa première affirmation, M. Decei consulte encore sept autres chroniques, dont quelques-unes en manuscrit, parce-qu'elles n'étaient pas encore imprimées. M. Decei nous montre que Fr. Giese a choisi arbitrairement dans la chronique éditée par lui le manuscrit, où le terme Iflaq figure à la place de Vulq Oğlu, comme il apparaît dans les autres variantes de la chronique anonyme. M. Decei fonde son oppinion, comme nous l'avons déjà montré, sur les sept chroniques, où il n'est point question d'une participation des Roumains à la bataille d'Ankara.

Après l'apparition de l'article de M. Decei ce problème semblait définitivement élucidé. Tel est-il considéré par M-me Alexandrescu-Dersca dans sa thèse de doctorat, consacrée à la campagne de Tamerlan en Asie Mineure [4].

Dans une communication faite à l'Institut d'Etudes et Recherches balkaniques, pendant l'été de l'année 1945, se référant à l'importance des chroniques turques pour l'histoire des Roumains, M. Gouboglou fait savoir qu'il existe deux chroniques turques, non mentionnées par M. Decei, où il est question d'une participation de l'armée valaque à la bataille d'Ankara. A l'apparition de l'article de M. Decei les chroniques non utilisées par lui étaient déjà publiées.

L'une d'elles est la chronique en vers d'Enveri, publiée à Istamboul en 1928 par Mükrimin Halil et qui va jusqu'aux approches de l'année 1465. Cette chronique, d'après ce que nous dit son éditeur, est plus ancienne que celle d'Uruğ, 'Āšiqpašzāde et que celle de Nešri [5], donc la plus rapprochée des événements de 1402.

La seconde chronique, intitulée Tevārikh-i āl-i 'Osmān est écrite par Uruğ (né à Andrinople vers le milieu du XV[e] siècle) et publiée par M. Fr. Babinger à Hanovre en 1925.

[1] *Ibidem.*

[2] Fr. Giese, *Die altosmanischen anonymen Chroniken*, Breslau—Leipzig, 1922—1925, vol. I, text., vol. II, trad.

[3] A. Decei, *ouvr. cit.*, pp. 341—345.

[4] M. Alexandresu-Dersca, *La Campagne de Timur en Anatolie (1402)*, Bucarest, 1942, p. 77, n. 4.

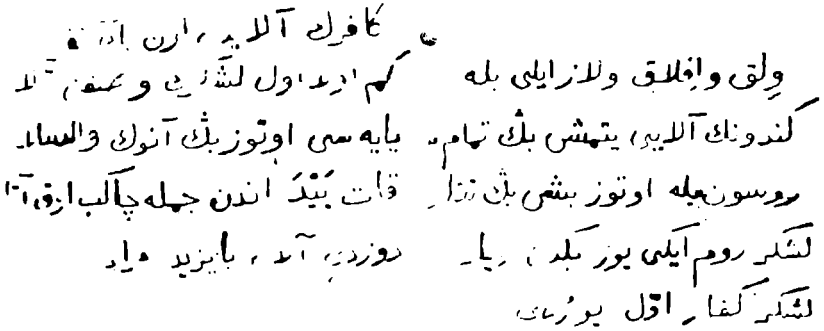
[5] Mükrimin Halil, *Düsturnamei Enveri nedhal*, Istambul, 1930, p. 3.

[6] *Encyclopédie de l'Islam*, Supplément, V, p. 276.

www.cimec.ro

Pour les événements plus anciens il s'est servi de sources antérieures, parmi lesquelles nous mentionnons le menāqibnāme de Iaqši Faqīh[1]. La chronique d'Uruğ va des commencements de l'histoire turque jusqu'à la campagne de Mahomet II contre la Karamanie, en 1467. C'est, d'après ce que nous dit M. Babinger, une des plus anciennes chroniques en prose de l'empire ottoman, connues de nos jours[2].

Nous citons les passages des deux chroniques mentionnées plus haut, à l'aide desquelles nous démontrons la participation des Roumains à la bataille d'Ankara. Nous commençons par la chronique d'Enveri, la source la plus ancienne des deux:



« L'armée des infidèles se composait de 10.000 soldats, les cadres de cette armée étant complétés par ceux de Voulq et du Valaque et par ceux du pays de Laz. Qui pourrait décrire le nombre de cette armée, ses propres soldats étant exactement 70.000 dont 30.000 fantassins en bonne santé et même de Russie 35.000 Tartares, jeunes guerriers, se sont ajoutés étant tous des archers et l'armée de Roumélie plus de 200.000. Selon la volonté de Bajazet l'armée des infidèles marchait devant »[3].

On voit de ce texte que les termes Vlq et Iflaq sont employés l'un près de l'autre et nous ne croyons pas qu'il puisse être question d'une confusion de l'auteur, car du contexte de la chronique nous constatons qu'Enveri emploie ces deux termes, étant parfaitement édifié sur leur contenu.

[1] *Ouvr. et p. cit.*
[2] *Ouvr. et p. cit.*
[3] Mükrimin Halil, *Düsturnamei Enveri*, Istambul, 1928, p. 90.

www.cimec.ro

Dans la chronique d'Enveri on parle des Roumains, même avant qu'ils soient mentionnés à propos de la bataille d'Ankara. Ainsi on parle d'eux à la page 44 par rapport à Kilia [1], puis encore aux pages 85, 88 et 93. Nous trouvons le terme de Vlq employé dans les pages suivantes: 85, 94, 96 sans possibilité de confusion avec le terme d'Iflaq.

Si cette mention se trouvait seulement chez Enveri, ou pourrait avoir des doutes. Mais ce qui donne à cette question plus de fondement, c'est le fait qu'une autre chronique, celle d'Uruğ — une des plus anciennes — parle des Roumains qui ont participé à la bataille d'Ankara.

بو طرفدن سلطان یلدرم خان دخی اطراف عالمه نامه لر گوندردی
اشکار جمع ایدوب اناطولیدن وزدم ایلدن آقسیدن وچره مزدن
داخلدن چرکسدن ولاخدن صرفچه سنی بله ولاخ اوغلنی بیله
اوچ یوز اناطولیدن و روم ایلدن این بیک عرب دخی جمع ایدوب
یلدرم خان دخی لشکرین جمع ایدوب یوردی.

«De cet endroit le Sultan Ilderim Khan a envoyé aussi des lettres dans toutes les contrées du monde: Il rassembla des armées d'Anatolie, de Roumélie et parmi les aquinği [2] *et les čerakhor* [3] *et une armée valaque et Laz, avec une armée Serbe, en ajoutant à celle-ci Laz-Oğlu. Il a rassemblé aussi d'Anatolie et de Roumélie 100.000 'āzab* [4]*. Ilderim Chan rassemblant de même ses armées, partit»* [5].

[1] V. Laurent, *La domination byzantine aux bouches du Danube, Revue historique du Sud-Est européen*, An. XXII, Buc., 1945, p. 197.

[2] Aqinği (enfant-perdu, batteur d'estrade), troupes légères de cavalerie lancés en avant des corps de troupes régulières de l'armée d'invasion. Ils ne recevaient ni fiefs, ni solde, et vivaient du butin fait sur l'ennemi. *Enc. de l'Isl.* Vol. I, p. 243.

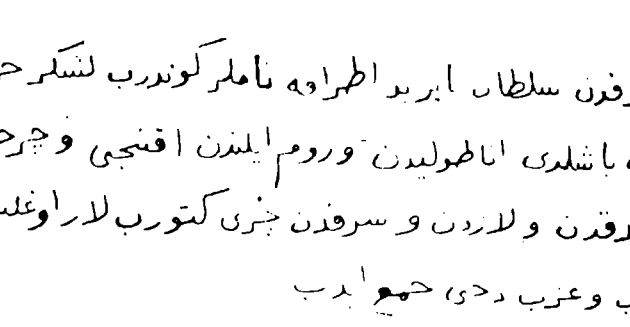
[3] Čerakhor, Operario, lavorante, suddito essente de ogni altra gravezza, mà tenuto di concorrere al riparo d'una fortezza. Meninski, *Lexici Arabico-Persico-Turcici*. Viennae, 1780, vol. II, p. 352.

[4] 'Āzab (libre, célibataire), infanterie irrégulière, qu'un employait à des reconnaissances, à des travaux de mine, etc., *Enc. de l'Isl.*, vol. I, p. 538.

[5] Uruğ ben 'Ādil, Tevārikh-i āl-i 'Osman. Ed. Babinger, Hanovre, 1925, p. 33—34.

www.cimec.ro

Dans le second manuscrit de la chronique d'Uruğ on fait aussi mention de la participation des Roumains.



«*De cet endroit le Sultan Bajazet envoyant partout des lettres, commença à rassembler des armées d'Anatolie, de Roumélie, des aquingi, des čerakhor, d'Iflaq et de Laz, une armée serbe en ajoutant à celle-là les Laz-čğlu et encore les 'āzab*»[1].

On voit que là aussi on fait clairement mention de la participation d'un contingent roumain à la bataille d'Ankara, à côté de celui des Serbes et des autres éléments qui composaient l'armée de Bajazet I.

Il faut observer que la mention de la participation de l'élément roumain est faite dans les deux variantes de la chronique d'Uruğ. Ici, de même que chez Enveri, il n'est pas question d'une confusion entre deux termes, le chroniqueur connaissant bien leur valeur. Par exemple à la page 26 le terme d'Iflaq apparaît à propos d'une action de Frūz bey au nord du Danube et toujours sans possibilité de croire à une confusion.

Le terme de Vlq apparaît lui aussi à propos du mariage de Bajazet I avec la sœur de Vlq [2] et même dans la description de la bataille [3].

Il résulte donc de ce que nous avons exposé plus haut qu'il ne s'agit pas d'une confusion, d'un mélange d'informations, parce que les chroniqueurs n'ont pas utilisé pour la première fois les deux termes en discussion, dans l'énumeration de ceux qui ont participé à la bataille, mais au contraire, ils connaissaient très bien l'acception de ces deux mots: Vlq et Iflak.

[1] *Ouvr. cit.*, p. 103.

[2] *Ouvr. cit.*, p. 28 et 99.

[3] *Ouvr. cit.*, p. 35 et 103—104.

www.cimec.ro

A ces chroniques nous croyons pouvoir ajouter, en faveur de nos dires, le passage de la chronique de Rūhi Čelebi[1], utilisée par M. Decei en manuscrit. M. Decei considère que la mention des Valaques parmi les participants à la bataille d'Ankara est une erreur [2] et il croit que les trois formes: *Sirf*, *Laz* et *Iflaq*, au lieu de *Vulq-oğlu*, signifient la même chose [3]. Laissant de côté la forme *Iflaq*, il faut démontrer que par *Laz* on entend dans les vieilles chroniques des Osmanlis la province *Krusevać* et par *Sirf* la province *Smederovo* [4], donc le chroniqueur n'a fait aucune erreur en répétant ces deux termes. Nous croyons qu'il faut accepter aussi le terme d'*Iflaq*, si nous considérons les choses à la lumière des informations d'Enveri et d'Uruğ.

En conclusion, de tout ce que nous avons exposé plus haut, il résulte comme un fait certain qu'un contingent roumain a participé à la bataille d'Ankara. Que faisons-nous en ce cas de l'information publiée par N. Iorga [5], d'où l'on voit que, pendant la guerre entre Tamerlan et Bajazet I, Mircea l'Ancien était en conflit avec ce dernier? De plus, M. P. P. Panaitescu nous dit qu'après la chute de Bajazet I le prince roumain reprend « *ses possessions transdanubiennes perdues* » [6].

Nous croyons que les Valaques rappelés dans les chroniques déjà citées sont des Valaques balkaniques. De quel côté de la peninsule pourraient être ces Valaques, voilà ce qui est plus difficile à établir.

Une telle manifestation des Roumains des Balkans n'est pas faite pour nous surprendre, si nous jettons un coup d'œil sur le passé militaire de l'élément roumain au sud du Danube.

Ainsi en 579 eût lieu l'épisode bien connu: « torna, torna, fratre », qui nous montre qu'au moins un contingent de nos ancêtres était présent dans l'armée de Comentiolus [7].

[1] A. Decei, *Ouvr. cit.*, p. 350.

[2] A. Decei, *Ouvr. cit.*, pp. 350—351. Voilà le passage de la chronique de Rūhi Čelebi: *L'armée d'Anatolie, de Roumélie et sa garde et ses garib et les janissaires et les akingis et les soldats roumains et serbes.*

[3] *Ouvr. cit.*, p. 351.

[4] M. Braun, *Kosovo. Die Schlacht auf dem Amselfelde*, Leipzig, 1937, p. 53, n. 1.

[5] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV-e siècle*, vol. I, p. 116.

[6] P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrân*, Bucureşti, 1943, p. 211.

[7] Theophanes, *Chronographia*, éd. Bonn, 1839, vol. I, p. 397.

www.cimec.ro

En 980 apparaît le nom de Niculitza; il avait certaines attributions militaires, en relation avec les Valaques de Thessalie [1].

En 1027, pendant le règne de Constantin VIII Ducas, un contingent valaque a participé à l'expédition de Sicile [2].

Après quelques dizaines d'années, en 1066, un succeseur de Niculitza devient le chef d'un mouvement populaire de Thessalie [3].

Entre 1082 et 1091, pendant le règne d'Alexis I, les Roumains luttent contre les Normands et les Coumans [5].

Sous Manuel Comnène en 1166 les Roumains participent à la guerre de l'empereur contre la Hongrie [4].

En 1186, les Roumains se révoltent, sous le commandement des frères Pierre et Assan, puisque Isaac II l'Ange qui avait, paraît-il, empiété sur certains droits établis [6], refusa la demande par laquelle les deux frères sollicitaient une place dans les monts Haemus et le droit d'être reçus dans l'armée, à côté des Grecs [7]. Ces demandes démontrent qu'ils se rendaient parfaitement compte du rôle que leurs ancêtres avaient joué dans l'empire comme élément militaire. Leur éloignement de ce rôle constituait l'usurpation du droit de porter les armes, droit qui attirait après lui toute une série de privilèges, liés à leurs qualités militaires. Voilà pourquoi en 1186 les Roumains — vrais descendants de Rome dans cette partie du monde — se soulèvent contre l'élément grec, qui avait usurpé leurs droits.

Pendant les années suivantes Constantinople tombe au pouvoir des Latins. Les Roumains et les Bulgares fondent, sous les frères Assan, l'empire Roumano-Bulgare. A leur tour les Roumains de Thessalie réussissent un peu plus tard, à constituer un état [8].

Ces qualités militaires ne sont pas exclusivement l'apanage des Roumains du sud de la Péninsule Balkanique, car ceux de l'ouest font preuve des mêmes qualités. Ils luttent comme mercenaires au service de Raguse [9], ils sont parmi les premiers qui prennent les

[1] G. Murnu, *Ist. Rom. din Pind. Vlahia Mare*, Bucureşti, 1913, pp. 16—17.

[2] *Ibidem*, p. 53.

[3] *Ibidem*, p. 69.

[4] A. Rambaud, *L'empire grec au X-e siècle*, Paris, 1870, p. 261.

[5] Cinnamos, *Livre VI.* Ed. Bonn, p. 260.

[6] G. Murnu, *Din Nichita Acominatos Honiatul*, *An. Acad. Rom., Mem. Sec. Ist.*, S. II, T. XXVIII, p. 381.

[7] *Ibidem*, p. 378.

[8] G. Murnu, *Ist. Rom. din Pind. Vlahia Mare*, p. 216—217.

[9] S. Dragomir, *Vlahii şi Morlacii*, Cluj, 1924, p. 73.

www.cimec.ro

armes contre les Turcs [1] et ils servent aussi sous le ban croate Jean Corvin [2].

Au XVII[e] siècle l'empereur Léopold I octroye plusieurs droits aux Roumains de Slavonie en échange du service militaire [3]. Ils jouent probablement ici le même rôle que les régiments de frontière, qui seront organisés le siècle suivant en Transylvanie.

A l'arrivée des Turcs, les formations politiques roumaines de Thessalie leur font acte d'obéissance. Bajazet I Ilderim, en passant par ces régions, reçoit leur soumission [4]. Les privilèges obtenus sont raffermis plus tard par Murat II [5]. Il paraît que les Turcs, comme dans plusieurs autres domaines, ont bénéficé — au fur et à mesure qu'ils soumettaient la péninsule — de la situation militaire de l'empire byzantin, utilisant quelquefois les milices régionales des provinces conquises par eux. *Ainsi en 1453 les Valaques de Thessalie prennent part, à côté de Mahomet, au siège de Constantinople*, comme l'on peut lire dans un ancien poème grec, écrit à court intervalle après la conquête de la ville [6].

Nous voyons que plus tard *les Roumains d'entre Branicevo et Vidin luttent à côté des Turcs*, le Sultan Soliman le Magnifique leur ayant accordé certains privilèges par une kanunama [7] très ressem-

[1] *Ouvr. et p. cit.*

[2] *Ouvr. et p. cit.*

[3] Veress, *Documente*, Bucureşti, 1930, vol. XI, pp. 68—79.

[4] I. Arginteanu, *Istoria Românilor macedoneni*, Bucureşti, 1904, p. 213. Cf. Chalcocondylas, *De origine rebus gestis imperatorum Turcicarum*, Ed. Coloniae Allobrogum, 1615. Liber II, p. 43 şi Fallmerayer, *Gesch. der Halbinsel Morea*, Stuttgart und Tübingen, 1830—1836 vol. II, p. 287—288.

[5] I. Arginteanu, *ouvr. cit.*, p. 213. Cf. Phrantzae, *Liber IV*, Cap. XX, p. 414.

[6] Ellisen, *Analecten der Mittel und Neugriechischen Litteratur*, Dritten Theil, pp. 210 et 212:

Τρίκκαλα μὲ τὴν Λάρισσαν, Φέρσαλα καὶ Φανάρι,
Ζητοῦνι μὲ τὸ Δομοκὸ, Σάλωνα, Λεβαδία
Ἑλλάδα, Πάτρα, Ἄγραφα, Βελούχι καὶ Πρωτόλιο
Εὑγάλλουν αὐτὰ ἀληθινὰ εἴκοσι πέντε χιλιάδες,
Καὶ ἕνι τὸ περίγυρον τῆς χαμηλῆς Βλαχίας
Αὐτὴ ἕνι ἡ δύναμις, αὐθένταις μου, ῥηγάδες,
Ὁποῦ ὁρείζει ὁ ἀμηρᾶς 'ς τὴν Δύσιν ὡς προεῖπον.

[7] *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Herceg.*, XXX, 1918, pp. 302—304. Cf., S. Dragomir, *La patrie primitive des Roumains, Balcania*, VII[1], p. 92.

www.cimec.ro

blante au hrisov par lequel Hanz Francopen confirme en 1435 les anciens privilèges des Valaques de la Vallée de Cetina [1].

De même les Valaques du nord de la Grèce, conformément à un firman de 1537, donné par le même Sultan, sont divisés en capitanates d'armatoles, qui ont la mission de maintenir l'ordre dans la région [2]. Au siècle suivant, *en 1635, sous le règne du Sultan Murat IV, 12.000 armatoles de l'Epire, participent à la guerre contre la Perse* et suscitent l'admiration des Turcs par le courage dont ils font preuve [3].

De tout ce que nous avons exposé jusqu'ici, l'on peut voir d'un côté le rôle militaire joué par les Valaques le long des siècles, de l'autre côté le fait plus important encore qu'ils luttaient non seulement dans le camp chrétien, mais aussi dans celui des Turcs, si ces derniers leur garantissaient leurs anciens droits.

En conclusion nous sommes d'avis *que les Valaques requis comme participant à la bataille d'Ankara sont des Valaques balkaniques* et que leur mention dans Enveri et Uruğ comme combattant à côté des Turcs est la plus ancienne.

NICOARĂ NĂDEJDE BELDICEANU

[1] S. Dragomir, *Originea coloniilor române din Istria, An. Acad. Rom.*, S. III. *T.* 2, p. 204—205.

[2] Aravantinos, Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου. vol. I, p. 194 et n. 2, p. 195 et 225.

[3] *Ouvr. cit.*, vol. II, p. 225—226.

www.cimec.ro

ÉTIENNE BÁTHORY ET L'IDÉE DE CROISADE

On s'est plu souvent à considérer Étienne Báthory, ce prince belliqueux dont le règne polonais (1576—1586) ne fut qu'un perpétuel combat, comme un authentique représentant de l'idée de croisade, un champion convaincu de la guerre sainte. Zakrzewski, Bobrzyński, Sliwiński, Konieczny, Konopczyński, Halecki, tant d'autres encore parmi les historiens polonais, attribuèrent à ce roi les projets les plus sérieux de faire participer la Pologne à la lutte contre le croissant. Ces affirmations nous semblent quelque peu exagérées — pour ne pas dire injustifiées. Peut-être le caractère d'Étienne méritait-il une analyse moins superficielle. La faute en est aussi à l'étude unilatérale de la société contemporaine, étude qu'on a limité aux seuls milieux officiels, en négligeant les témoignages littéraires, beaucoup plus significatifs à notre avis. La tradition exige qu'on présente le roi Étienne sous l'aspect d'un héros magnifique, d'un inégalable capitaine et d'un souverain sans reproche: ce prestige pouvant être rehaussé encore par celui d'une croisade « in spe », on a ajouté ce beau trait aux autres. Que la prudence proverbiale d'Étienne ne lui aurait jamais permis d'envisager sérieusement un pareil projet, que les conditions politiques du royaume étaient absolument contraires à de telles entreprises et qu'enfin l'état d'esprit de la société polonaise n'y était point propice, ce sont des faits que nous osons affirmer réels — et sur la foi même des historiens cités plus haut, sans parler des sources contemporaines. Un court résumé biographique nous fera voir que ce prince — fidèle vassal de la Porte — considérait le maintien de cette vassalité comme le principe permanent de sa conduite politique et que, par conséquent, l'intention de participer à une croisade n'a jamais dû entrer dans ses vues.

* * *

www.cimec.ro

Tout d'abord, rappelons-nous qu'Étienne Báthory fit ses débuts d'apprenti-souverain comme protégé, comme obligé même des Turcs. Agréé par la Sublime-Porte pour avoir toujours été un implacable ennemi des Habsbourgs — en 1565, arrêté par les Impériaux, bien qu'investi des droits d'ambassadeur, ce fut l'intervention du Pacha de Bude qui lui valut sa délivrance — il devait au Sultan son élection au trône transylvain (25 mai 1571)[1]. C'était là l'homme sûr par excellence, le sujet loyal auquel Sélim II voulut confier la Pologne, lorsque la fuite du Valois eût livré ce royaume aux ambitions des Habsbourgs — et à la diète convoquée en août 1574, l'ambassadeur du Sultan engagea les électeurs à choisir « le Palatin de Transylvanie, fidèle au Padichah, homme honnête et prudent, en même temps que bon souverain ». Enfin, l'année suivante, l'appui du nouveau Sultan, Mourad III, détermina l'élection d'Étienne au trône polonais (14 décembre 1575)[2]. Cette qualité de vassal du Sultan constituait le meilleur titre du candidat: les électeurs y voyaient le plus précieux gage de la paix[3], objet des vœux les plus ardents du pays épuisé, dévasté par les continuelles incursions tartares[4]. Ce qu'on demandait au nouveau roi « praeter alias conditiones », c'était la promission « d'un traité solide avec les Turcs et du côté des Tartares, la sécurité »[5]. En élisant un prince bien vu à Stamboul, on avait tout lieu d'espérer que la Porte allait imposer

[1] V. *La jeunesse d'Étienne Batory* par Émeric Lukinich, dans le volume commémoratif « Étienne Batory, roi de Pologne, prince de Transylnie », publié par l'Académie polonaise des sciences et des lettres et l'Académie hongroise des sciences (Cracovie 1935), pp. 13—18.

[2] V. dans le même ouvrage *L'élection d'Etienne Batory au trône de Pologne* par Louis Szádecky, pp. 82—104.

[3] Michał Bobrzyński, *Dzieje Polski w zarysie*, T. II (Warszawa, 1927), pp. 104—105; Iorga, *Gesch. des osman. Reiches*, Bd. III (Gotha, 1910), pp. 256—257 et Ant. Prochaska, *Sejmiki wyszińskie w czasach trzech elekcji jagellońskich* dans *Kwartalnik historyczny*, r. XVIII (Lwów, 1903), p. 381.

[4] Deux mois avant l'élection d'Étienne, les hordes tartares saccagèrent les régions ruthènes, la Wolhynie et la Podolie; 55.000 hommes périrent et plus de 300.000 furent réduits en esclavage. Le redoutable *periculum tartaricum* était le cauchemar permanent des malheureux Polonais (v. Reinhold Heidenstein, *Rerum polonicarum ab excessu Sigismundi Augusti libri* XII, (Francfort, 1672), p. 69).

[5] *Ibid.*, p. 76. Immédiatement après son élection, on demanda à Étienne de négocier avec les musulmans (*foedus cum Turco renovaturum, confirmaturamve a Tartaris pacem, ibid.*, p. 92)., bien que pendant la diète, Czarnkowski ait proclamé *cum Tartaro aeternum bellum* (*ibid.*, p. 84); mais on ne donna pas suite à de pareils vœux utopiques.

www.cimec.ro

quelque retenue à ces hordes redoutables dont les foudroyantes irruptions plongeaient la Pologne dans la misère, la honte et la douleur. Celle d'octobre 1575 avait été particulièrement humiliante et terrible — et le bon Jan Kochanowski déplorait dans des vers immortels les ravages du pays et le déshonneur de la nation: « Wielka sromota i nienagrodzona | Szkoda Polaków... » (Pieśni, II, 5). Que les Tartares, en pillant la Pologne, ne faisaient qu'obéir aux ordres secrets du Sultan, Kochanowski en était convaincu: c'était peut-être une manière assez vigoureuse de persuader aux députés que l'élection du prince transylvain leur sera plus profitable que celle d'un archiduc ou du tsarévich; on se rappelle que lors de l'ambassade d'André Taranowski à Stamboul, le grand-vizir Mohamed-Pacha menaça la Pologne d'une punition exemplaire si « les chiens infidèles » osaient donner le trône à un ennemi du Padichah [1]. Finalement, Étienne obtint la couronne, après avoir prêté serment de respecter les fameux « articuli henriciani », qui le réduisaient à la condition d'un fonctionnaire supérieur [2]; devant ses nouveaux sujets, il ne put se prévaloir d'aucune autorité souveraine; ce roi que les historiens polonais nous montrent dans une auréole de gloire et de respect, fut des moins estimés et des moins obéis: à peine sacré, après que le « sejm koronacjiny » eût pris fin (le 30 mai), il fut le témoin d'une sanglante échauffourée qui eut lieu sous ses yeux mêmes, dans la cour du château de Varsovie « entre les Hongrois et les nôtres », dit Bielski; le roi « demeura presque seul au château et sa crainte était grande qu'on ne l'attaquât » [3]. On verra plus loin que cette vive animosité, qui sépara les Hongrois et les Polonais pendant le règne d'Étienne Báthory, s'accentua par la suite — et au plus grand dam du prince. En tous cas, ce n'était pas avec de pareils sujets que le nouveau roi pouvait songer à des prouesses guerrières « ad majorem Dei gloriam ».

Si grand était le désir de paix de la noblesse polonaise, que même pour une cause juste et utile — la guerre contre les bourgeois de Danzig — la szlachta refusa de voter les subsides nécessaires [4]; et ce fut grâce à l'aide des Zborowski (le voévode de Cracovie Piotr

[1] Prochaska, *ouvr. cit.*, p. 376. Pour les injonctions du Sultan et de son grand-vizir adressés au sénat polonais pendant le deuxième *sejm elekcjiny*, v. aussi Hurmuzaki-Iorga, XI, p. 29 et suiv.

[2] Bobrzyński, *ouvr. cit., ibid.*

[3] *Kronika polska* (Kraków, 1597), ks. szóste, p. 737.

[4] Wacław Sobieski, *Dzieje Polski*, T. I (Warszawa, 1938), p. 193.

www.cimec.ro

Zborowski leva même une armée à ses frais)[1] qu'Étienne réussit à plier l'orgueil de la vieille cité marchande. On se rappelle que les habitants de Danzig, après avoir comblé de flatteuses promesses les représentants d'Ivan IV, prétendaient maintenant que leur seul prince légitime était l'empereur Maximilien (en réalité, ils avaient partie liée avec les Danois, protecteurs des villes hanséatiques); cette soumission à Maximilien II n'était qu'un adroit prétexte — nous dirions aujourd'hui un chantage — pour arracher à la Pologne des privilèges plus considérables. Avant même qu'on déclarât la guerre, ils avaient ouvert les hostilités, en détruisant le célèbre couvent d'Oliwa et sa fameuse bibliothèque[2]. Étienne s'était vu obligé à sévir, non sans avoir — paraît-il — obtenu quelques secours des Turcs, car Fabian Schönaich, délégué au camp du roi en qualité de négociateur, prétend avoir aperçu le croissant arboré sur les tentes — et notamment sur celle du roi[3]: c'était une politesse d'Étienne à l'égard de ses seigneurs et maîtres. D'ailleurs, sa réputation de bon serviteur de la Porte était solidement établie: dans la bonne ville de Danzig, on chantait à son propos cette gracieuse épigramme: « Bald hat der Turck den Bathor | Aus Siebenbürgen gennant | Zu einem Gubernator | In Polen abgesandt »[4]. Ce roi qui fit preuve, surtout au début du règne, d'une circonspection timorée, (bien qu'il se soit vanté de n'être pas « un roi en peinture » et que ses biographes aient loué son énergie) malgré qu'il eût défait les Allemands de Danzig, ne sut point profiter de sa victoire; vers la fin de 1577, il inaugurait une politique de concessions envers la Prusse, évidemment au préjudice du royaume[5], mais qu'on s'explique par les des-

[1] Bartosz Paprocki, *Herby rycerstwa polskiego* ... (Wyd. Kazimierza J. Turowskiego, Kraków, 1858), p. 147 et suiv. Les Zborowski avaient également appuyé la candidature d'Étienne en 1574 (v. Szádecky, *ouvr. cit.*, p. 91); on connaît la récompense que reçut plus tard cette grande famille en échange de tant de secours précieux.

[2] Wł. Konopczyński, *Dzieje Polski nowożytnej*, T. I (Warszawa 1936) pp. 147—148. V. aussi Heidenstein, p. 104 et suiv.

[3] V. l'admirable étude consacrée à cette question par M. Siwak dans *Kwart. Histor.*, r. XIX (1905), pp. 311—319. À consulter aussi dans le volume commémoratif *Gdańsk et la Pologne à l'époque d'Étienne Batory* par Casimir Lepszy, pp. 212—242.

[4] Cité par M. Siwak d'après W. Behring, *Beiträge zur Gesch. des Jahres* 1577 dans le *Zeitschr. d. westpreuss. Geschichtvereins*, T. 43-45 (1901-1902).

[5] Konopczyński, *ouvr. cit.*, p. 150. Pour les relations du roi avec la Prusse ducale, consulter le très vieilli, mais encore utile *Zbiór pamiętników historycznych o dawnej Polszcze*, T. III (Leipzig, 1839), p. 91 et suiv.

www.cimec.ro

seins qu'il nourrissait contre les Moscovites. Cette attitude d'une réserve excessive nous permet d'affirmer que le roi Étienne n'était pas l'homme capable de concevoir de grands projets audacieux, encore moins de tenter leur réalisation, surtout en ce qui concernait l'empire ottoman. Et en ceci il fit preuve de sagesse, car « la Pologne n'avait besoin de rien, sinon d'une paix durable »[1]. Voilà pourquoi Báthory conclut avec la Porte le traité de 5 novembre 1577, sans se montrer le moins du monde indigné de ce que le Sultan Mourad considérait la Pologne comme un pays vassal[2]. Et il ne s'indignait non plus du fait que Henri de Valois continuait à signer « roi de France et de Pologne »[3]: Peut-être s'estimait-il lui-même un simple « gouverneur » de la Pologne (selon le mot des habitants de Danzig) nommé par les Turcs et maintenu par eux dans la dépendance la plus stricte. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il va prendre au sérieux son rôle de souverain. Pour le moment, il acceptait résolument le rôle de vassal imposé par les Turcs, car ceux-ci confondaient en sa personne — non sans intention — le prince de Transylvanie et le roi de Pologne. Dès les premiers jours de son règne, il s'était hâté d'envoyer Christophe Dzierżek à Constantinople pour présenter au Sultan ses hommages[4] — et maintenant il s'agissait d'empêcher que les nombreux incidents tartaro-cosaques « ne devinssent une raison de conflit avec la Turquie »[5]. Il s'excusait en toute humilité auprès du Sultan, de Mohamed-Pacha, du sandjak d'Akerman, chaque fois que les Cosaques s'émancipaient — et c'était à André Taranowski que revenait la mission de calmer le courroux des maîtres tout-puissants[6]. Car le maintien de la paix avec l'empire ottoman

[1] *My niczego bardziej nie potrzebujemy jak dugoletniego pokoju*: mot de Łukasz Watzelrode, cité par L. Finkel, *Polityka ostatnich Jagllonów*, Kraków, 1909; v. le compte-rendu de K. Hartleb dans *Kwart. histor.*, r. XXV (1911), pp. 141—143.

[2] Konopczyński, *ouvr. cit.*, p. 151.

[3] *Kronika polska*, p. 746. V. aussi « Les rapports de la Pologne avec le Saint-Siège à l'époque d'Étienne Batory » par Ed. Kuntze, dans le volume commémoratif, p. 147: « . . . les relations avec la Turquie étaient . . . amicales, cependant . . . cette puissance . . . prenait envers Étienne une attitude protectrice et le considérait plutôt comme son vassal que comme roi de Pologne ». Nous sommes loin de la courtoise déférence accordée jadis par Soliman le Magnifique et Sélim II aux deux derniers Jagellons.

[4] Iorga, Actes et fragments, I, p. 24.

[5] Kuntze, *ouvr. cit.*, p. 186.

[6] Hurmuzaki, II, pp. 24—25, Iorga, *ouvr. cit.*, I, p. 25, note 2. V. le répertoire bibliographique des documents de ce règne dans L. Finkel, *Bibliografja Historji Polskiej*, I (Kraków, 1906), pp. 117—123.

www.cimec.ro

était une nécessité absolue et exigeait qu'on infligeât les plus durs châtiments aux Cosaques indisciplinés [1].

Toutefois il ne pouvait pas se défendre d'une certaine sympathie envers ces incorrigibles mauvais sujets, dont il partageait le goût des aventures, des randonnées magnifiques avec, au bout, l'occasion des attitudes théâtrales et des copieuses rapines. Tour à tour, il les punissait pour complaire aux Turcs et il les comblait de faveurs et de richesses: son préféré était un certain Jan Oryszewski, cosaque du Niż et porucznik de Michel Wiśniowiecki — en réalité, il jouissait de l'autorité d'un hetman: Étienne Báthory fit sa fortune, son prestige demeura immense et vers 1594 on en parle encore comme du « supremus dux Cosacorum » [2]. Par des concessions raisonnables, par une nouvelle organisation militaire, Báthory essaya pourtant de modérer les appétits démesurés des Cosaques, d'atténuer leur haine du croissant: car piller et occire des musulmans, c'était à leurs yeux œuvre pie et profitable à la fois. On a prétendu même que ce furent des nobles polonais gagnés à la cause impériale qui déterminèrent cette espèce d'horreur sacrée des Cosaques à l'égard des « infidèles »; que les provocations cosaques eussent fini par lasser la patience du Sultan qui se serait vengé sur Étienne des ennuis causés à ses sujets — et les Habsbourgs auraient beau jeu de tirer parti de si favorables circonstances [3]. Le roi châtiait: non sans tergiverser, il se résolut à sacrifier Podkowa (1578); en 1583 il condamna, pour satisfaire aux exigences des Turcs, trente Cosaques qui avaient attaqué la forteresse Jahorlik, appartenant au Padichah; en 1584, il fit décapiter, devant le tchaouch Ahmed, trente autres de ses sujets du Niż et tour à tour, par des menaces ou des flatteries, il s'efforçait de mettre un frein aux ardeurs belliqueuses des Cosaques [4], tandis que ses ambassadeurs à Constantinople, Taranowski ou Sieniński, devaient apaiser le mécontentement du Sultan; et (disait dédaigneusement un contemporain) « l'esclave de Pologne va ressentir l'effet de la colère de son maître [5] ». C'était justement à l'époque

[1] Bobrzyński, *ouvr. cit.*, pp. 109—110.

[2] V. l'étude d'Eug. Barwiński dans *Kwart. histor.*, r. XI (1897), p. 608 et suiv. Pour le rôle des Cosaques pendant le règne d'Étienne, v. aussi Heidenstein, p. 119.

[3] Sobieski, *ouvr. cit.*, p. 197.

[4] Wł. Jarosz, *Legenda Batoryańska-Krytyczna szkic z dziejów Zaporoża*, dans Kwart. histor., r. XVII (1903), pp. 596—616.

[5] Iorga, *Gesch. des osman. Reiches*, p. 259.

www.cimec.ro

des épousailles de Zamoyski et de Gryzelda Báthory (juin 1583), que le roi Étienne renouvela le traité avec la Porte — et Heidenstein nous parle d'une véritable « terror » qui saisit le souverain lorsqu'il reçut l'ambassade turque à Lwów[1]). Au mois de novembre de la même année, après qu'on eût appris en Pologne le meurtre du gentilhomme Podlodowski (« herbu Janina ») ce fut toujours le roi qui dut fournir des explications au tchaouch Moustafa, rénégat insolent qui parle latin [2]. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que les Polonais devaient présenter leurs propres excuses après avoir été molestés par les sujets du Sultan; une année auparavant, les Tartares avaient de nouveau ravagé le pays et peut-être, quelques indigènes osèrent se défendre à main armée — le fait est que Sinan-Pacha considéra cette audace comme une insulte faite au noble Khan et il informa le roi Étienne que l'empereur s'en estimait également offensé [3]. Enfin, la soumission du roi vassal culmina avec la mise à mort — car on a peine à la regarder comme une condamnation légale — de Samuel Zborowski. Depuis que ce gentilhomme, aidé par les Cosaques, avait pillé Daszow, en y faisant de nombreux captifs parmi les sujets du Sultan (1579), les Turcs demandaient avec insistance sa punition, d'autant plus que l'impétueux Samuel avait pris goût à cet exercice et le renouvelait presque tous les six mois [4]. Ainsi, pour complaire au Sultan, on décapita Samuel Zborowski le 26 mai 1584, dans la cour du Wawel [5]. Au début de l'année

[1] Heidenstein, p. 208.

[2] *Kronika Polska*, p. 795; v. aussi Iorga, *ouvr. cit.*, p. 261.

[3] *Kronika* . . ., p. 743.

[4] V. Hurmuzaki, III[2], pp. 17—18 et suiv.; c'était le tchaouch Ahmed, spécialisé dans les affaires polonaises, qu'on chargeait de présenter au roi les remontrances du Sultan au sujet de Samuel. Pierre le Boiteux conseillait à Étienne d'obtempérer aux désirs du maître — et promptement.

[5] *Kronika polska*, p. 796 et suiv., Heidenstein, p. 230 et suiv., Paprocki, p. 156 et suiv.; parmi les historiens modernes, v. Konopczyński, *ouvr. cit.*, pp. 165—168, où cette aventure est embrouillée à plaisir, pour ménager à Étienne le beau rôle. Le roi, pour déterminer les sénateurs à condamner Samuel, l'accusa de trahison, de complicité avec les Impériaux. En réalité, les Zborowski avaient toujours combattu — et vigoureusement — les velléités des Habsbourgs. Ils étaient trop indépendants pour admettre une domination absolue, comme celle que la dynastie autrichienne se proposait d'introduire en Pologne. Un seul Zborowski, Krzysztof, le septième frère du voévode de Cracovie, prétendant évincé d'une princesse Lăpușneanu, quitta sa famille après l'élection d'Étienne et passa ouvertement du côté des Impériaux. Le crime de Samuel fut d'avoir déplu aux Turcs. L'originale figure de ce grand seigneur

www.cimec.ro

suivante, la diète, contrainte par Étienne, décréta l'exil et la confiscation des biens pour toute la famille des Zborowski. Nous ne blâmons nullement l'attitude d'Étienne dans toutes ces affaires. La rigueur constituait le seul moyen de couper court aux dangereuses aventures des brouillons qui menaçaient le repos du royaume. Mais qu'on nous permette de croire que le prince qui ménageait la susceptibilité du Padishah et du Khan en versant si gaillardement le sang de ses propres sujets, ne nous semble trop disposé à combattre les « infidèles ». Que Sinan-Pacha l'appelât « chien »[1], que le Sultan lui suscitât mille difficultés à propos de la succession de son frère Christophe[2], que les Tartares demandassent d'exorbitants tributs (30.000 thalers à partir de 1579), le roi courbait la tête et laissait passer l'orage. À l'occasion, il ne manquait pas de faire adroitement sa cour aux représentants du Sultan: tandis qu'il se trouvait au siège de Pskow, le « César » expédia un tchaouch pour réclamer la mise en liberté de quelques prisonniers tartares — et le roi envoya à sa rencontre une escorte de mille cavaliers conduite par Dzierżek, il reçut et festoya somptueusement le représentant impérial.[3] D'opposer une résistance quelconque à la formidable puissance ottomane, Étienne n'en avait ni le désir, ni les moyens. Le pays appauvri ne pouvait supporter la charge d'une armée permanente; pendant tout le XVI-e siècle il n'y eût en Pologne aucune levée en masse (« pospolite ruszenie »). La guerre était le fait de quelques magnats richissimes et amateurs de sensations violentes, qui possédaient leurs troupes particulières[4]; chez les gentilhommes campagnards et dans les demeures paysannes, on utilisait les armures et les cuirasses

anarchique et aventurier (il avait songé un moment au trône moldave, en 1582) mérite d'être étudiée à part; le grand Słowacki en fit la personnification du libre génie slave, le symbole de l'individualisme polonais, détruit par l'esprit de tyrannie étroite et « bourgeoise » personnifié par Báthory et Zamoyski le chancelier, qui brisèrent ainsi l'essor de la vieille Pologne, en la détournant de son vrai chemin. Il y a de l'exagération dans cette poétique théorie — et peut-être aussi un grain de vérité. Sur ses rapports avec Łaski et leurs visées communes sur la Moldavie, v. A. Sokołowski, *Kilka słów o tureckiej polityce Stefana Batorego*, dans « Ateneum », III (1886), p. 527.

[1] Iorga, *ouvr. cit.*, p. 260.

[2] *Ibid.*, *ibid.*; les Turcs proposaient la candidature de Paul Márkhazy, le troisième époux de la princesse Zamfira de Valachie.

[3] *Kronika Polska*, p. 781.

[4] V. à ce propos l'admirable ouvrage de Wł. Łoziński, *Życie polskie w dawnych wiekach* (Lwów, 1912), pp. 37—39, 44, 46.

www.cimec.ro

comme objets domestiques: crèches ou nichoirs à couver [1]. La seule fois qu'on se résolut à combattre les Tartares (1580) ce fut l'opulent Piotr Jordan qui prêta au gouvernement l'argent nécessaire pour engager des troupes [2]. La plupart du temps, on se bornait à offrir au Khan un tribut considérable pour le faire renoncer à l'espoir du butin: 30.000 thalers depuis 1579 [3], nous l'avons vu plus haut, une autre fois quelques milliers de florins et des riches vêtements [4]; à la diète de 1581, devant les nouvelles exigeances des Tartares, « censeo . . . donativum dandum Tartaris », avait opiné Jan Zamoyski — et le roi se conforma à ce sage conseil [5].

Après la mort d'Ivan IV, nouvelle incursion tartare; des milliers de chrétiens furent capturés — et à la cour on songea un moment à opposer une résistance sérieuse aux attaques de la horde, « mais comme d'habitude, les mesures prises contre les Tartares furent vaines, cette fois encore », écrit mélancoliquement Heidenstein [6]. Ce principe de non-résistance, cette tactique du roseau qui plie sous l'orage, était pour l'heure la seule indiquée: au lieu d'accepter une guerre véritable qui aurait complètement épuisé le pays (il ne fait pas de doute que dans une lutte ouverte contre les Tartares et les Turcs, la Pologne aurait eu le dessous) on se contenta d'une demi-tranquillité dont quelques violences passagères rehaussaient encore le prix et qui favorisa l'éclosion d'une admirable littérature fondée sur la maxime horacienne du « carpe diem ».

Donc, en se conformant aux désirs de ses sujets, en conservant cette paix si précieuse, Étienne fut bien inspiré et sa prudence excessive le servit mieux que ne l'aurait fait une attitude provocante de champion chrétien. Il est regrettable pourtant que cette prudence ne l'ait conseillé en toutes choses, en lui épargnant la malheureuse campagne moscovite qui, terminée par un succès relatif (traité de Jàm-Zapolski = 15 janvier 1582), portait en soi le germe des futurs désastres. Et c'est justement dans cette faute déplorable commise par Étienne en dépit de son lourd bon sens coutumier, que les

[1] Aleks. Brückner, *Dzieje kultury polskiej*, T. II (Kraków, 1931), pp. 76—77.

[2] V. dans *Sprawozd. z posiedz. Tow.a nauk.o warsz.o*, II, XXX, zesz. 4—6 (1937) l'article de Krystyna Sinko-Popielowa, sur Spytek Jordan et sa famille, p. 57.

[3] Iorga, *ouvr. cit.*, p. 260.

[4] Heidenstein, p. 127.

[5] Wł. Jarosz, *ouvr. cit.*, p. 599.

[6] Heidenstein, p. 256.

www.cimec.ro

historiens cités plus haut [1] voient la preuve la plus sûre du « grand projet », en vertu du fameux mot d'ordre attribué à Báthory « Przez Moskwę na Carogrodu » = par Moscou vers Constantinople. Nous croyons que ce « hasło » héroïque pourrait être interprété d'une façon plus conforme au tempérament du roi, aux tendances de la société contemporaine (dont les témoignages, puisés aux sources littéraires, seront passés en revue un peu plus loin) et aux circonstances politiques du temps. Des faits que nous exposâmes plus haut, on a pu conclure qu'Étienne Báthory avait sagement respecté la tradition d'amitié avec les Ottomans léguée à la Pologne par les deux derniers Jagellons. Mais il y en avait une autre que, par malheur, il ne sut ou ne put respecter également: il s'agit de la politique envers la Russie. On se rappelle que « la première pensée et le principal intérêt » de Sigismond le Vieux fut de conserver la paix avec son voisin de l'est et qu'il était prêt à accepter toutes les conditions du tsar « pourvu qu'elles fussent honorables » [2]. Lui-même, son frère Alexandre, son fils Sigismond-Auguste, supportèrent « d'un cœur léger » la perte des villes en litige, Nowgorod, Wiazma, Smoleńsk aussi, auquel le vieux roi avait depuis 1537 l'intention de renoncer, habitués qu'ils étaient à considérer ces terres comme appartenant à la Russie [3]. Lorsque, après 1554, Sigismond II a été contraint à déclarer la guerre à Ivan IV, ce ne fut point de son plein gré: le grand-maître Heinrich von Gallen réussit à brouiller les cartes tant du côté russe que du côté polonais, pour garder la possession des « Inflanty » à son protégé Wilhelm, neveu de Christophe de Mecklembourg. Comme ce Wilhelm était également apparenté à Sigismond-Auguste, le tsar s'imagina que le roi de Pologne était de connivence avec son neveu — et naturellement, puisqu'il s'agissait des côtes baltiques, Éric XIV de Suède ne tarda pas à s'immiscer dans l'affaire, pour tirer son épingle du jeu [4]. Cette guerre finie tout

[1] Wincenty Zakrzewski (*Stefan Batory*, Kraków, 1887), Bobrzyński, Konopczyński, A. Sliwiński (*Stefan Batory*, Warsz., 1922), Feliks Konieczny (*Dzieje Rosji*, Warsz., 1921) Wacław Sobieski (*ouvr. cit.*, et aussi le copieux article consacré à ce roi dans *Polska, jej dzieje i kultura*, T. II (Warsz., 1927), Eug. Barwiński, Auguste Sokołowski, etc.

[2] Ludwik Kolankowski, *Sprawy polskie przed stolicą apostolską*, dans Kwart. histor., r. XXII (1908), p. 325.

[3] Ferd. Papée, *Jagellonowie i Moskwa* (*ib.*, r. XXXVI, 1922), p. 43.

[4] Abdon Klodziński, *Stosunki Polski i Litwy z Inflantami przed zatargiem z r.* 1556 (*ib.*, r. XXII, pp. 344—391). L'origine du conflit provient

à l'avantage d'Ivan, on n'y songea plus en Pologne; pendant les deux interrègnes, on avait espéré que l'élection du tsarévich Féodor allait rapprocher les deux pays et cimenter une alliance définitive, comme jadis celle de Władisław Jagellon avait déterminé l'union lithuano-polonaise [1]. Mais l'opposition des magnats et la défense formelle du Sultan, dont Ivan IV était la bête noire, mirent fin à ce beau rêve. Pourtant, même après que Báthory fût élu, la petite noblesse lithuanienne réunie à la diète de Wilkija (ville située sur la Niémen) demanda le couronnement d'Ivan IV ou de son fils, comme « étant mieux disposés au règne et à l'utile protection de ce pays » (= la Pologne). Le document, connu sous le titre de « Postanowienie na sejmiku wilkijskim w ziemi żmudżkiej roku 1576 marca 28 dnia » [2], reste significatif pour l'état d'esprit de la « szlachta ». Et si l'on songe à ce qu'on a appelé la « trahison de Grzegorz Ościk » [3], on constate que la campagne de Báthory ne fut rien moins que populaire en Pologne et qu'une union avec la Russie eût été acceptée de la meilleure grâce [4]. C'est pour prévenir cette

du refus de l'évêque de Dorpat de payer à Ivan IV le tribut nommé « dań jurjewska », due aux Russes depuis 1463, en vertu de l'accord conclu avec Ivan III et confirmé en 1474. Sigismond II ne s'y mêla que pour mettre un obstacle à l'expansion des chevaliers allemands; néanmoins, la guerre et les négociations furent conduites de si maladroite façon, qu'il s'attira l'hostilité du tsar et celle du roi Éric. Dans les régions estoniennes conquises par les Polonais sur les Allemands, ce dernier prince laissa des garnisons suédoises. Elles s'y trouvaient encore au temps d'Étienne et bien que « ce fait constituât une difficile énigme pour l'avenir », ce roi qu'on nous présente comme un grand politique, un vaillant sans peur et sans reproche, n'esquissa un seul geste pour débarasser sa patrie d'adoption d'une surveillance dangereuse et humiliante à la fois (v. Konieczny, *ouvr. cit.*, p. 112).

[1] La candidature du tsarévich était fort populaire parmi la « szlachta » qui répétait volontiers ce mot d'ordre naïvement versifié: « By chciał być Fiedor jak Jagiełło, Dobrze by nam z nim było » (= que Fédor soit pareil à Jagiełło et nous serons heureux avec lui) cité par W. Sobieski dans *Polska, jej dzieje i kultura*, II, p. 13.

[2] Il a été publié par Witold Nowodworski, dans *Kwart. histor.*, r. XVI (1902), pp. 457—458.

[3] Ce gentilhomme fut décapité par ordre d'Étienne pour avoir conspiré au profit du tsar. Il est significatif encore que ni Heidenstein (p. 146) ni Bielski (p. 576) n'ont un mot de blâme sur Ościk, lorsqu'ils relatent cette affaire. Seul Guagnini (*Rerum Polonicorum libri tres*, Francfort, 1584, pp. 20—21) se récrie avec toute sa volubilité italienne sur l'aventure, à laquelle il ne manque pas de prêter une tournure de mélodrame.

[4] Les magnats qui craignaient le tsar, trop autoritaire à leur gré, n'admettaient guère la candidature moscovite (v. Sobieski, *Dzieje Polski*, p. 191).

www.cimec.ro

éventualité peu agréable à son point de vue personnel que le roi Étienne prit l'offensive contre la Russie, sans avoir l'excuse des intrigues allemandes et suédoises qui poussèrent Sigismond-Auguste à participer à la première guerre livonienne [1]. Mais si la première raison de cette campagne fut sans conteste a crainte d'être renversé par Ivan, avec lequel ses sujets polonais se trouvaient plus ou moins solidaires (on se rappelle que les bourgeois de Danzig avaient été eux aussi un moment partisans du tsar) il y en eut une autre plus secrète — et celle-là nous semble étroitement liée aux rapports d'Étienne avec les puissances musulmanes. En effet, il a été démontré que le roi se trouvait dans une dépendance absolue à l'égard des Tartares — si absolue qu'il n'osait pas même défendre la Lithuanie, la Wolhynie et l'Ukraine contre leurs incursions — et que ces alliés « peu sûrs » le firent guerroyer contre la Russie « dans leur propre intérêt » [2]. Oserons-nous attribuer l'initiative de cette expédition aux Tartares — et derrière ceux-ci, ne faut-il pas voir la Sublime-Porte elle-même, que les nombreux succès remportés par Ivan sur les « croyants » devaient inquiéter sérieusement? Sans doute, les campagnes persanes du Sultan Mourad ne permettaient guère aux Turcs de songer à une expédition massive dirigée contre la Russie. Volià pourquoi on a dû penser à Étienne Báthory, dont on connaissait les sentiments à l'égard d'Ivan IV. Donc, au début de 1579, l'ambassadeur du Khan présente à Étienne l'offre suivante:

Ils n'ont rien perdu au change d'ailleurs, car Étienne Báthory possédait lui aussi le goût de l'absolutisme, non pas cet absolutisme grandiose qui apparente Ivan IV aux empereurs byzantins, mais une tyrannie mesquine et tracassière, point dénuée de cruauté: au sejm de 1578, lorsque Zamoyski eût proposé une nouvelle organisation des tribunaux, le roi s'occupe de reglémenter les mesures spéciales des châtiments (Bobrzyński, p. 118). Et jamais les condamnations capitales ne furent si fréquentes . . .

[1] V. aussi S. Platonov, *Histoire de la Russie des origines à 1918* (Paris, 1929), pp. 210—214. Heidenstein prétend toutefois que l'immixtion allemande contribua cette fois encore à envenimer les relations russo-polonaises (p. 117 et suiv.) *Nie wojuję z Litwą, tylko z Niemcami*, disait Ivan IV pendant les négociations de 1577—1578 (v. Jan Natanson-Leski, *Epoka Stefana Batorego w dziejach granicy wschodniej Rzeczypospolitej* dans *Rozpr. histor. Tow.a nauk° warsz.°*, T. IX, zesz. 2 (Warsz., 1930). p. 27). Pour l'aspect militaire du problème, v. *Les campagnes de Batory contre la Moscovie*, par Otto Laskowski, dans le volume commémoratif, pp. 375—403.

[2] Papée, *ouvr. cit.*, p. 46; bien que cet article soit imprégné d'une évidente antipathie envers la Russie d'Ivan IV et que l'impartialité y brille par son absence, l'information reste des plus précieuses.

www.cimec.ro

« . . . quod bellum contra Moscum suscipi intellexisset, ex foedere quo regibus Poloniae operam suam contra quosvis hostes, unico Turcarum imperatore excepto, navare tenetur, ab altera parte irruptionem in Moscoviam facturus se ostendebat . . . »[1]. Et lorsque le Sultan envoyait son représentant au camp d'Étienne pendant le siège de Pskow — ce tchaouch que le roi de Pologne reçut avec tant d'égards et de pompe [2] — c'était une manière de consécration officielle de la campagne polonaise en Russie. D'ailleurs, cette guerre fut désastrueuse pour la Pologne — et très impopulaire: bien que Michel Wiśniowiecki, staroste de Czerkasy, et Jan Oryszewski (« wespół z Bisurmany » = les Tartares) aient dévasté d'une façon effroyable le pays de Siewierszczyzna, Kryżbork sur la Dżwina et d'autres régions appartenant au tsar, pour le contraindre à demander la paix à tout prix [3], bien que les diètes de 1580—1581 aient voté — à grand' peine — de nouveaux subsides pour continuer les opérations militaires, vers la fin du siège de Pskow, la situation de Báthory était désespérée, d'autant plus que le bon roi ne payait que ses compatriotes hongrois et les mercenaires allemands: en conséquence, il se vit abandonné de tous ses sujets polonais et lithuaniens qui avaient souffert les rigueurs d'un hiver terrible, d'une cruelle famine, sans compter le manque de munitions [4]. On raconte d'habitude que le tsar, quoique vaincu, réussit à obtenir une paix avantageuse pour avoir embobeliné le naïf Padre Possevino. Sans aucun doute Ivan IV, habile diplomate et grand enjôleur s'il en fut jamais, obtint grâce au jésuite des conditions convenables, mais ce n'était pas lui qui devait craindre une plus longue guerre que l'héroïque résistance de Pskow pouvait encore soutenir avec succès, mais c'était à Étienne Báthory que l'intervention du Père profita le plus. Lorsqu'on apporta

[1] Heidenstein, p. 119; Bielski mentionne également l'ambassade tartare et les promesses de terrasser *l'ennemi commun* (*Kronika Polska*, p. 760). En Russie, on donnait à Étienne l'agréable épithète de *Sobaka carja krimskogo* (v. sur l'*Osada Pskova polskim korolem*, A. S. Orlov, *Lekcii po istorii Russkoj Literatury* (Moskva, 1916), pp. 241 — 245 et le chapitre *Istoričeskoe pesni i skazki* XVI *v.* dans l'*Istorija Russkoj Literatury* (Moskva-Leningrad, Akad. Nauk, 1945), T. II, p. 478.

[2] V. plus haut, note 31. Les succès militaires remportés par Étienne au débuts de cette campagne avaient précisé les bonnes intentions turques à son égard (Sokołowski, *ouvr. cit.*, p. 524).

[3] Jan Natanson-Leski, *ouvr. cit.*, pp. 68—69 et note 110; sur les régiments tartares de l'armée polonaise, v. aussi Bobrzyński, p. 111.

[4] *Ib.*, pp. 99—100.

www.cimec.ro

le message de Possevino qui annonçait enfin l'heureux aboutissement des tratatives, les assiégeants polonais le considérèrent comme « une grâce divine »[1]. Ce qui décida le tsar à accepter une paix qui lui coûtait les Inflanty, ce furent les menaces des Suédois, prêts à assiéger Narwa et Dorpat[2]. Quant à Étienne, ses gains territoriaux — peu remarquables d'ailleurs — furent compensés par le voisinage immédiat de la Suède et par d'incessantes querelles à cause des régions estoniennes[3]. Tout cela va préparer les guerres polono-suédoises du siècle suivant.

Mais, ambitieux et rancunier, le roi désirait une revanche éclatante sur la Russie — et cette revanche, il ne pouvait la réaliser que grâce à deux facteurs: les Cosaques, considérable force militaire, et le Saint-Siège qui pouvait lui prêter l'argent nécessaire sur les instances de Possevino. Par quel moyen allait-il réussir à gagner les bonnes grâces des uns et des autres? C'était fort simple. Les Cosaques, qui étaient arrivés tant de fois sur leurs chaloupes légères aux abords de Constantinople, n'avaient qu'un rêve: piller une bonne fois cette ville merveilleuse dont ils célébraient l'incomparable mirage dans leurs « dumy » ardentes et passionnées. Et ce rêve coïncidait avec les désirs du bon père jésuite, qui caressait tendrement l'idée d'une croisade. Voilà pourquoi Étienne, qui n'avait jamais envisagé d'une façon sérieuse ce plan chimérique (contre les Turcs et les Tartares, nous croyons l'avoir démontré assez, il n'éprouva aucune velléité de rébellion[4], feignit d'obtempérer aux vœux

[1] *Ib. ib.*; Bobrzyński (*ouvr. cit.*, p. 112) qui comble de mille louanges le roi Étienne (« le sage, le prudent, le vaillant ») et qui juge cette guerre favorable aux destinées de la Pologne, avoue toutefois que « la paix de Jam-Zapolski sauva l'armée polonaise d'une situation fatale ». Pour les lettres qu'échangèrent dès le début des négociations le pape Grégoire XIII, Possevino, Ivan IV, Étienne et Zamoyski, v. *Moscovia* (que le Père fit publier pour la première fois à Wilno en 1586), pp. 187—201 passim.

[2] Jan Natanson-Leski, *ouvr. cit.*, p. 101. V. aussi dans *Kwart. histor.*, r. XXIX (1915) aux pp. 152—162, dans l'article d'Ed. Kuntze sur l'*Archiwum Jana Zamoyskiego*, T. III (1582—1584) des nombreux détails concernant les menaces danoises qui contribuèrent, elles aussi, à hâter la paix avec Ivan IV.

[3] Jan Natanson-Leski, p. 142 et suiv.

[4] Après la mort de son frère Christophe, il renouvela son hommage envers la Porte tant pour la Pologne que pour la Transylvanie, en s'engageant de maintenir pareillement les Moldaves dans la soumission du Padichah (l'ambassadeur était Tomasz Drojowski, staroste de Przemysł, *Kronika polska*, pp. 779—790). V. aussi Sokołowski, *ouvr. cit.*, p. 530.

www.cimec.ro

de ses sujets cosaques et de Possevino, l'homme providentiel auquel il devait la paix de Jam-Zapolski. Mais sans toutefois s'engager d'une façon absolue.

Dès le début de 1581, le nonce Caligari l'avait entretenu de ces projets de croisade, mais comme le chef naturel d'une guerre sainte ne pouvait être que l'empereur, Étienne avait allégué la longue inimitié qui, tant de fois, le dressa contre les Habsbourgs [1]. Alors Caligari, Possevino et puis le successeur de Caligari, le nonce Bolognetti, se mirent à conjuguer tous leurs efforts en vue de réconcilier Báthory avec ses anciens compétiteurs à la couronne polonaise [2]. Efforts inutiles, car à partir de 1582, alors que la guerre russo-polonaise tirait à sa fin, « le conflit avec l'Autriche passe au premier plan » [3].

Donc, Possevino et Bolognetti se prirent d'un beau zèle à convertir les grandes familles ruthènes orthodoxes, espérant trouver de plus ardents partisans parmi les néophytes [4]. Le roi, bien qu'il fût d'une tolérance exemplaire [5], se prêta un moment à ce jeu, surtout lorsqu'il vit que le zèle religieux des bons pères pouvait valoir à son neveu le chapeau de cardinal et l'évêché transylvain [6]. D'autre part, il voyait dans l'ordre le soutien de la monarchie absolue — raison

[1] Ed. Kuntze, dans le volume commémoratif, p. 147 et suiv.

[2] V. *Kwart. histor.*, r. XXII (1908), pp. 443—446 et XXX (1917), pp. 169—170.

[3] Ed. Kuntze, p. 179.

[4] Kazimierz Chodynicki, *Kościół prawosławny a Rzeczpospolita Polska-Zarys historyczny 1370—1632* (Warszawa, 1934), p. 225 et suiv. et p. 249.

[5] Il n'essaya jamais d'entraver le développement cultural de ses sujets orthodoxes, au contraire; si le Patriarche de Constantinople améliora les conditions de la vie monacale dans les « fraternités » polonaises de rite oriental, ce fut grâce à Étienne Báthory, qui aida même le prélat Jow Kniahynicki de Tyśmienica à relever le prestige du fameux couvent Maniawski (v. *Kwart. histor.*, r. II (1887), p. 622). Quoique le nonce Caligari lui conseillât de donner ses préférences aux catholiques, le roi faisait la sourde oreille: il ne contraignit même pas ses sujets orthodoxes à adopter le nouveau calendrier — et dans une conversation avec le prince Ostrogski (que les jésuites s'efforçaient en vain de convertir) il exprimait ses doutes sur les bienfaits d'une union religieuse (Chodynicki, pp. 260—262).

[6] Pour l'affaire du cardinalat d'André Báthory, v. le journal de Stanisław Reszka à partir de l'année 1583, éd. Joannes Czubek (Kraków, 1915). En 1585, le jeune André était le coadjuteur du grand Kromer, ardent protecteur des jésuites (v. *Kwart. histor.*, r. IX (1895), p. 732 et Heidenstein, p. 241).

www.cimec.ro

de plus pour que les jésuites fussent plus ou moins protégés par ce prince qui possédait, incontestablement, le goût de l'autorité [1]. Mais il n'admettait que les pères lui imposassent sa politique extérieure. Avec Zamoyski, il se méfiait de Rome, qu'il croyait « disposée à sacrifier les intérêts de la Pologne au projet chimérique de gagner Ivan le Terrible au catholicisme » [2].

En 1583, le Vatican et Venise forment le projet d'une ligue antiturque; on songeait même à rechercher l'alliance des Persans [3]. Sixte-Quint approuve une éventuelle union des pays russes et polonais sous le sceptre d'Étienne, mais celui-ci ne se décide toujours pas à donner un consentement formel. Pourtant il demande toujours des subsides, car la mort d'Ivan lui ouvre en 1584 de plus alléchantes perspectives. Après la paix de Jam-Zapolski, il avait accordé aux Cosaques des nouveaux privilèges [4]. Pourquoi ne pas flatter la marotte de Possevino et ceindre la couronne du Monomaque, grâce à l'argent du pape et à l'appui de ses irrésistibles « Zaporożcy »? Dans cet espoir, il attend le message d'Annibal de Capoue et le retour de Michał Haraburda, châtelain de Mińsk, envoyé à Moscou pour soutenir sa candidature [5]. Les Moscovites sont, tout comme le pape, animés d'une hostilité bien connue envers les musulmans, ennemis héréditaires. Pourquoi ne pas leur promettre, à eux aussi, une belle croisade, si cela pouvait emporter leurs suffrages ? [6] Un autre danger se profilait à l'horizon: l'archiduc Maximilien — toujours les Habsbourgs! une vraie malédiction pour la famille Báthory — songe lui aussi au trône moscovite [7]; il n'y a pas de temps à perdre; qu'on fasse reluire aux yeux du Saint-Père l'appât d'une conversion totale des Moscovites, suivie par la conquête de Byzance [8], en vertu du mot d'ordre: « przez Moskwę na Turcję »! À cette fin glorieuse il demandait force subsides à Sixte-Quint, « en lui faisant espérer, non seulement le rattachement des orthodoxes à l'église de Rome, mais aussi la conversion des Tartares » [9].

[1] Bobrzyński, p. 113.
[2] Ed. Kuntze, p. 176.
[3] Heidenstein, pp. 225—226, 238.
[4] Sobieski, I, p. 196.
[5] Konopczyński, p. 170.
[6] Konieczny, *ouvr. cit.*, pp. 110, 114.
[7] Sobieski, I, p. 197.
[8] Les forces militaires russes n'étaient pas à dédaigner: Ivan IV avait possédé une armée permanente bien aguerrie (v. Konieczny, p. 104; v. aussi *Moscovia*, p. 31 et suiv.).
[9] Ed. Kuntze, p. 186.

www.cimec.ro

Il devait bien rire, lorsqu'il rédigeait de telles extravagances. À son tour, Zamoyski écrivait à Possevino (avril 1585) que dans deux années on va prier le Seigneur à Moscou « po katolicku ». Mais en même temps, au sejm, il promettait aux Russes la plus parfaite liberté religieuse [1]. Faire parade de zèle chrétien au dehors, c'était facile et utile peut-être. Aussi, le roi Étienne exhorte pieusement les sujets révoltés de Philippe II, les « gueux » des Pays-Bas, à se soumettre à leur souverain légitime, pour le plus grand profit de la chrétienté (lettre datée du mois de mars 1586) — et dans cette exhortation on se plut à deviner le désir d'Étienne de réunir toutes les forces d'Europe contre les Turcs [2].

Possevino n'était pas toujours dupe de cet étalage de beaux sentiments. Pendant les négociations qui précédèrent la paix de 1582, il avait connu les accointances d'Étienne avec les Tartares du Pérécope et avec Méhémet, le conseiller du Sultan [3]. On l'avait accusé même d'avoir conclu un pacte avec les Turcs et les Tartares « adversus Christianos » — et de ce soupçon, Grégoire XIII ne l'avait pas défendu que d'une façon très tiède, comme pour en finir une bonne fois avec toutes ces histoires louches de trahisons absurdes et d'obscurs combats qui retardaient la croisade [4]. Car, lorsqu'ils s'adressent à Étienne ou à Ivan, le ton de ces Italiens subtils est d'une condescendence assez hautaine. Malgré les titres pompeux qu'ils leur prodiguent, tsar ou roi, ils les regardent comme des barbares lointains qu'on daigne employer, des instruments plus ou moins utiles, pour réaliser « la grande idée »; leurs démêlés les intéressent peu. Tous, papes, nonces, légats, pères jésuites, ont l'air de dire: « qu'on finisse au plus vite avec ces vétilles, pour qu'on puisse travailler au choses sérieuses ». Mais ces vétilles constituaient pour la Russie et la Pologne une question vitale. Ainsi, dans le prétendu projet de croisade du roi de Pologne, nous osons voir une duperie réciproque, attendu que le Vatican lui promettait Moscou en échange de Constantinople et Étienne semblait prêt à discuter plus ou moins sérieusement le projet du Saint-Siège, pourvu qu'on lui donnât Moscou. Mais cette discussion même, il ne l'admettait point sans

[1] *Polska, jej dzieje i kultura*, II, p. 25.

[2] Le document est publié par Aleks. Kraushar dans *Kwart histor.*, r. VIII (1894), pp. 239—244; que cette lettre était destinée à préparer un terain favorable à la guerre sainte, c'est tout à fait l'opinion de Kraushar.

[3] *Moscovia*, p. 33.

[4] *Ib.*, p. 188.

www.cimec.ro

réserves [1]. Étienne avertissait le nonce qu'il n'agira qu'avec l'assentiment du pays et l'autorité du sénat. D'ailleurs, l'affaire ne pressait tellement qu'on ne la puisse ajourner jusqu'à la diète prochaine (Heidenstein emploie le mot classique: « comitia »)[2]. C'était une habile manière de se dérober à tout engagement définitif, car Étienne connaissait trop bien les députés de la « szlachta » pour s'illusionner sur leurs velléités guerrières. En effet, lorsqu'en 1585 le roi exposa devant le sejm ses plans concernant la Russie et demanda qu'on votât des subsides, l'hostilité fut évidente. Déjà en 1582, les députés murmurèrent et il avait fallu toutes les prières du roi et toutes les ressources rhétoriques de Zamoyski pour que la diète se terminât sans encombre [3]. Cette fois-ci, les débats furent tumultueux et outrageants pour le roi [4]. Toutes les propositions d'Étienne furent rejetées sans pitié et le noble Kazimierski avec ses amis réussit à dissoudre la diète. (On connaît le significatif dialogue entre Kazimierski et Étienne: le roi jeta au szlachcic le mot insultant: « błaźnie ! » (= bouffon) ce qui lui valut cette réponse caractéristique: « Je ne suis pas un bouffon, mais je suis celui qui choisit les rois et renverse les tyrans »).

Donc, ce n'était pas la Pologne qui aurait consenti à suivre son roi dans l'aventure risquée d'une nouvelle guerre moscovite et encore moins dans une croisade. Alors, les historiens polonais s'empressent d'affirmer qu'Étienne comptait faire cette croisade avec ses propres forces, sans qu'il en appelât le moins du monde à ses sujets polonais[5].

[1] Bobrzyński lui-même, grand partisan de la thèse traditionnelle: *Báthory croisé*, après une analyse plus approfondie des événements, doit convenir que « le roi voyait la croisade dans une perspective très éloignée » (p. 111) et qu'après la mort d'Ivan « la croisade a dû être ajournée » (p. 124). Ce n'est d'ailleurs pas la seule contradiction qu'on rencontre dans les affirmations des historiens polonais concernant la prétendue croisade d'Étienne Báthory.

[2] Heidenstein, p. 241.

[3] *Kronika polska*, p. 790; Báthory, qui n'était toujours pas bien inspiré, avait justement choisi ce moment-là pour faire décapiter un certain Iłowski (« herbu Prandzic ») coupable d'avoir tué en combat singulier un autre szlachcic, Grajowski (« herbu Oliwa »). Cet acte avait considérablement refroidi les bonnes intentions des nobles réunis à la diète.

[4] V. dans *Kwart. histor.*, r. XVIII (1904), pp. 587—594, l'article d'Eug. Barwiński, *Dyarjusze sejmowe w roku 1585* — et aussi Sobieski, I, p. 197.

[5] Ed. Kuntze, Konieczny, Zakrzewski (selon ce dernier auteur, Étienne voulait du même coup raffermir sa dynastie en Pologne, en désignant Sigismond Báthory comme son successeur et donnant la Transyl-

www.cimec.ro

Pourquoi donc eût-il fait cette guerre qu'il était assez avisé pour reconnaître comme inutile et point agréée par la Pologne ? Se serait-il donné tant de peine à maintenir les bons rapports avec le Sultan, pour renoncer ensuite de gaîté de cœur aux résultats de sa conduite de vassal exemplaire ? L'alliance de ses bons amis les Tartares lui aurait-elle semblé tout à coup trop lourde ? Mais le pacte conclu avec la Porte, ceux — reconfirmés tant de fois — conclus avec le khan lui-même, lui imposaient à leur égard une attitude passive — et les plaintes des Polonais de l'est, toujours livrés en pâture à la cupidité des hordes, ne l'émurent jamais le moins du monde [1]. Alors, la raison qui fait paraître vraisemblable la croisade d'Étienne — vraisemblable aux yeux des auteurs que nous citâmes plus haut — est la suivante : le vœu le plus ardent de Báthory était la délivrance de sa patrie hongroise [2]. Mais nous ne pouvons supposer que ce prince loué pour sa prudence ne se soit rendu compte qu'une tentative de ce genre aurait déterminé sur-le-champ la réaction autrichienne. Qu'on délivrât la Transylvanie et la Hongrie, c'était fort désirable, mais pour qu'on les rattachât à l'empire, car les Habsbourgs n'auraient jamais admis qu'un Báthory refît aux dépens de la sécurité de l'Autriche le royaume de Louis d'Anjou. Entre la Pologne et l'empire le conflit, pour être latent, n'en était pas moins menaçant. Qu'Étienne esquissât un seul geste qui ressemblât à une action de conquête dans les régions hongroises et il n'aurait pas tardé d'avoir maille à partir avec les Habsbourgs qui lui disputèrent la couronne polonaise lors de son élection et qui n'attendaient que sa mort pour la briguer de nouveau. Et vu la pauvreté proverbiale du roi et son impopularité croissante en Pologne — dans les dernières années, c'était Zamoyski, « drugi król » (= le second roi) qui régnait en son nom [3] — comment aurait-il osé braver deux empires

vanie à Zamoyski). Le professeur O. Halecki, enfin, dans son essai de synthèse historique (« La Pologne de 963 à 1914 », Paris, 1933) attribue l'initiative de la croisade à Étienne et non pas au Saint-Siège ; il aurait bien pris Moscou, mais en passant seulement, « pour organiser ensuite contre la Turquie une expédition qui aurait coalisé toute l'Europe orientale ».

[1] Ferd. Papée, *ouvr. cit.*, p. 48.

[2] V. aussi Konopczyński, I, p. 169 et Sokołowski, *ouvr. cit.*, pp. 530, 532.

[3] Sobieski, I, p. 196 ; v. aussi Jos. Sieniński, *La politique parlementaire en Pologne du roi Étienne Batory*, p. 268 et suiv., dans le volume commémoratif ; détails sur « l'économie parcimonieuse du roi », ses embarras d'argent et son découragement après les diètes.

www.cimec.ro

qui l'emportaient de beaucoup sur lui en puissance et en prestige ?

* * *

Nous croyons avoir démontré que ni les moyens matériels, ni les circonstances politiques ne permettaient au roi Étienne d'accepter et encore moins de proposer au pape de son propre mouvement, selon l'opinion du professeur Halecki, un projet de croisade. Voyons maintenant si un état d'esprit empreint de mysticisme guerrier ou de sentiments turcophobes n'aura pas créé en dépit des conditions matérielles — comme cela s'est vu parfois — une ambiance favorable à la « grande idée » chrétienne et si cette ambiance n'aura pas soutenu ou poussé le roi vers sa réalisation. À cet effet, nous allons passer en revue — très sommairement — la littérature contemporaine.

Au début du règne, on remarque en Pologne une haine exaspérée contre les Tartares, dont les incursions étaient devenues plus cruelles encore depuis la mort du dernier Jagellon; la honte, le désespoir causés dans la République par l'expédition de 1575, nous les vîmes exprimés dans des vers magnifiques par le grand Kochanowski. Au moment du congrès de Stężyca, le chantre de Czarnolas exhortait les nobles à la concorde, afin de repousser les Tartares, non sans faire briller à leurs yeux la glorieuse perspective d'une vengeance sur les Turcs, après que le pays sarmate aura été délivré des hordes persécutrices [1]. Faut-il croire que maître Jan, le plus pacifique des hommes, le plus épicurien des poètes, avait résolu de prêter à l'idée de croisade tout le prestige de son talent, persuadé que la Pologne devait accepter cette mission chrétienne ? Nullement. La « vengeance » dont il parle (« que nos armes victorieuses vengent sur les Turcs les anciennes défaites ») nous semblent une figure de rhétorique plutôt que le lointain souvenir du désastre de Warna; tout cela, c'était bien oublié — et si l'on trouve parfois dans les écrits de cette époque quelques vagues diatribes dirigées contre les musulmans, elles nous semblent inspirées moins par l'idée chrétienne que par le néo-paganisme, dont les nombreux partisans regrettaient que la terre sacrée de l'Hellade et la radieuse Byzance restassent la proie d'un peuple fruste, sans raffinement et — cro-

[1] C'est la IV-e ode de son *Lyricorum libellus*, publié en 1580; dans l'ode précédente, il conjure les dieux d'accorder à la Pologne le retour du roi Henri — cet Henri de Valois qu'il va si gaillardement malmener par la suite.

www.cimec.ro

yaient-ils — sans culture. Kochanowski lui-même songeait aux rivages classiques du Bosphore, mais c'était en rêveur et en humaniste. Après l'avènement d'Étienne, lorsque maître Jan, poète quasi-officiel, était obligé de célébrer les victoires du roi et de faire pressentir les desseins de Sa Majesté par des allusions discrètes et habiles, pas une seule fois il ne parle d'une guerre chrétienne, encore moins de haine à l'endroit des Turcs ou de ressentiment contre les Tartares (bien que ceux-ci, il les détestât cordialement). Même dans les poèmes commandés par Zamoyski, vain des fugitifs succès remportés en Russie (« Ad expugnationem Polottii » — 1579, « Epinicion » — 1582, « Jazda do Moskwy » — 1583) il s'efforce de garder un ton des plus modérés — et dans tout ce déluge verbal, parmi tout cet appareil classique où l'on invoque à chaque vers les Muses, les Charites, Mars, Borée, Phaëton, il est impossible de découvrir la moindre allusion concernant le projet de croisade, bien que le sujet fort héroïque de ces poèmes s'y serait prêté à merveille. Et pourtant les sentiments du roi et de son chancelier y sont rendus — surtout dans « l'Epinicion » — d'une façon plus que transparente. Kochanowski ne se gêne pas de répéter vingt fois que les Habsbourgs (« Rakuszanie ») étaient exécrés à la cour de Pologne et que le roi comptait bien punir l'insolence des archiducs qui lui disputaient son trône. Le programme politique de Báthory et de Zamoyski s'y dessine assez clairement. S'ils avaient effectivement projeté une offensive en pays ottoman, nul doute qu'on n'en eût trouvé quelque léger indice dans toute cette littérature de propagande fournie par Kochanowski. Maître Jan, le représentant le plus qualifié de l'opinion publique et organe poétique des milieux officiels, n'en souffle mot. C'est qu'apparemment il n'y avait rien à dire là-dessus.

Et il n'y a que Kochanowski qui se fût tu. Qu'on lise Mikołaj Spp Szarzyński, mystique violent et tourmenté, puissamment influencé par la poésie espagnole. Celui-ci aurait été ravi par l'espoir d'une guerre héroïque et chrétienne, qu'il n'aurait manqué de célébrer sur le mode lyrique. Pourtant, lorsqu'il fait l'éloge du roi Étienne, il se borne à le louer d'avoir défendu la religion contre les hérétiques, en introduisant en Pologne les décisions du concile tridentin[1]: un point, c'est tout. Parmi les autres poètes, Szymon Szymonowicz

[1] Mikołaj Sęp Szarzyński, *Wybór poezyj*, wyd. Ign. Chrzanowski (Kraków, 1925), pp. 25—27.

www.cimec.ro

avait bien publié en 1583 à Cologne (le fait reste caractéristique: à Cologne, chez les Impériaux . . .) une brochure intitulée « Dicta seu consilia de bello adversus Turcam »[1], mais pendant tout le règne d'Étienne Báthory il n'écrit que des « sielanki », d'innombrables pastorales dans le goût virgilien et théocritien, en attendant qu'il s'essayât à la tragédie euripidienne. Sebastjan Klonowicz continue son œuvre descriptive didactique (« Flis », « Roksolania », « Worek Judaszów ») sans se préoccuper le moins du monde de la politique extérieure. Ce ne fut qu'en 1596, dix ans après la mort d'Étienne, en pleine effervescence anti-musulmane déterminée par le mouvement jésuite, qu'il va écrire son « Pożar wojny tureckiej ». Et voici pour les poètes — pour les plus grands, ceux dont l'influence pouvait être décisive sur l'opinion générale.

Nous allons citer maintenant quelques prosateurs, choisis toujours parmi les plus représentatifs. Voici d'abord un historien-amateur, Léonard Gorecki, auteur de la « Descriptio belli Ivoniae . . . » (publiée à Francfort, 1578)[2]. Celui-ci écrit sous l'impression de la campagne tartare (1575) et de la sanglante aventure qui s'était déroulé en Moldavie lors de la défaite de Jean l'Arménien, l'usurpateur. A-t-il admiré le courage incontestable de ce voévode improvisé qui osa, un instant, tenir tête au Sultan? Il est possible — et, comme Jan Kochanowski, il aurait bien voulu qu'on trouvât en Pologne un pareil guerrier, capable d'inspirer un peu de crainte aux Tartares insatiables. Quant aux Turcs . . . il tremble rien qu'en énumérant les ressources du Sultan Mourad, qui avait raffermi son trône en comblant de largesses les terribles janissaires[3]. Et l'aventurier arménien ayant mal fini, voici la morale tirée par Gorecki de cette histoire pathétique à souhait: « Ex qua id inter alia discimus, Turcas vinci a Christianis posse, si sint fideles et impavidi milites, firma auxilia: ac (quod primum est) si sit fortis et gnarus militiae imperator »[4]. C'est moins un désidérat qu'un regret — car, pouvait-on se faire des illusions sur les possibilités militaires de la Pologne et sur les desseins du roi Étienne, pendant ces années où les chroniqueurs, après avoir relaté les ambassades tartares, terminent inva-

[1] G. Korbut, *Literatura polska* . . . (wyd. II, Warsz., 1929), T. I, pp. 408—413; cette brochure est perdue et on ignore tout d'elle, sauf le titre.

[2] Cette chronique fut rééditée en 1584 à la suite des œuvres de Guagnini, dans le tome III, p. 457 et suiv.

[3] *Descriptio belli* . . ., p. 513.

[4] *Ib.*, p. 515.

www.cimec.ro

riablement par les mots: « peterant donativa »? Et à ce propos, nous allons signaler le fait que Báthory lui-même, dans ses exhortations très « tite-liviennes » adressées aux troupes pendant la campagne moscovite [1], ne se permit la plus légère allusion à une guerre sainte, bien qu'une espérance de ce genre aurait tôt fait de stimuler le courage de ses Cosaques.

D'autres écrivains contemporains se désintéressent complètement des affaires politiques ayant trait à une éventuelle croisade: s'ils sont protestants, ils polémisent avec les Jésuites, tel Andrzej Wolan [2] — et comme l'ordre prônait la guerre sacrée, ces écrivains adoptent naturellement l'attitude contraire.

Et si parmi les catholiques, il y en a un qui, fortement influencé par les Jésuites, se jette à corps perdu dans la plus active propagande anti-ottomane, c'est Krzysztof Warszewicki, celui-là même qui, persécuté par Étienne, dut quitter la Pologne. Quant à son pamphlet dirigé contre la Porte, « Turcicae tres », il ne réussit à le publier que deux ans après la mort du roi et non pas en Pologne, mais à Prague, en terre d'Empire [3]. Enfin, de tous ces prosateurs, nous allons citer le plus justement célèbre, celui qui, bon catholique et irréprochable patriote, grand observateur et mémorialiste bien en cour, était le mieux à même de saisir les nuances particulières de l'opinion, sans qu'on l'accusât de partialité: nous avons nommé Łukasz Górnicki. L'année même qui suivit la mort d'Étienne (1587) il publia à Cracovie une « Rozmowa », un de ces dialogues politiques fort à la mode pendant la Renaissance polonaise. On y voit discourir un Polonais et un Italien [4]. Le Polonais commence par louer la rare puissance militaire des Tartares qui n'ont jamais été confinés dans les étroites limites de la vie citadine [5]. Et comme il les craint, ces guerriers sans égal ! [6].

[1] Elles sont reproduites pour la plupart dans le premier tome des œuvres de Guagnini, p. 214 et suiv.

[2] Korbut, *ouvr. cit.*, p. 319.

[3] *Ib.*, pp. 188—189.

[4] Nous n'avons pu consulter qu'une traduction allemande imprimée à Breslau en 1753, sous le titre « Unterredung von der Wahl, Freiheit, Gesetzen und Sitten der Pohlen . . . ». Le traducteur — anonyme — précède sa version par une vie de l'auteur assez bien documentée, il l'accompagne de notes critiques (sur les institutions polonaises, la szlachta, le sénat, le « pospolite ruszenie », etc.).

[5] Górnicki, *ouvr. cit.*, p. 231.

[6] *Ib.*, p. 237.

www.cimec.ro

L'Italien lui demande à son tour si les Polonais ne ressentent nulle honte de savoir tant de leurs compatriotes asservis sous le joug des mécréants. On lui répond: « ce n'est pas du tout notre affaire à nous autres de tenir tête au Turc ni au Tartare ».[1] L'Italien exalte la belle conduite des Cosaques: pourquoi les Polonais ne les imitent-ils? « Mais parce qu'il vaut mieux ne fournir au Turc aucun prétexte, aucune raison de nous chercher noise; au contraire, il faut les ménager »[2]. Et c'est là sur la politique orientale du temps d'Étienne Báthory, le dernier mot d'un des représentants les plus qualifiés de l'opinion publique à la cour et à la ville. Que l'exubérant Guagnini ait célébré la renommée d'Étienne qui — selon lui — va atteindre les régions de l'Obi, chez les Lapons, admirée qu'elle était par les Tartares et « Turcis ipsis formidabilis »[3], ce ne sont que fleurs de rhétorique qu'on ne doit prendre du tout à la lettre.

Il faut d'ailleurs avouer que Báthory, par ses continuelles concessions, son humble attitude envers la Porte, avait choisi une voie assez étrange pour se rendre redoutable aux yeux des Turcs et des Tartares, comme voudrait nous le faire accroire Alexandre Guagnini et après lui, tant d'historiens polonais.

Sa prudence, sa modération dans les rapports avec la Sublime-Porte, méritent tous les éloges. La Pologne raffinée des temps humanistes, si joliment épicurienne, a dû savoir gré à Étienne de ce qu'il lui avait assuré la paix du côté des Turcs. On lui voudrait une allure un peu plus digne, plus royale, mais pourquoi se montrer trop exigeant envers ce prince qui a eu, somme toute, de bonnes intentions? Pendant tout le règne de Báthory, l'activité des pamphlétaires au service de l'idée chrétienne fut vaine, absolument. Si on réédita parfois les ouvrages d'Orzechowski (Warszewicki, élève des Jésuites, s'en occupait) si les nonces du Vatican et les agents des Habsbourgs travaillaient à pousser les Polonais à prendre l'offensive, tous ces efforts furent inutiles, car la Pologne, « était défendue par le sain instinct de sa sécurité, par le sentiment que ce n'était pas du côté des Turcs qu'elle était réellement menacée »[4]. Le roi Étienne n'a jamais désiré, encore moins projeté, une croisade. Et cela pour de multiples raisons. Ni l'opinion publique n'y était guère préparée, au contraire, elle nous semble plutôt hostile à ces plans grandioses

[1] *Ib.*, pp. 238—239.
[2] *Ib.*, p. 237.
[3] Guagnini, T. I, p. 30.
[4] Brückner, *Dzieje literatury* ... I, pp. 185—186.

www.cimec.ro

et fumeux, soutenus par la maison d'Autriche qu'on détestait en Pologne. Même si l'état d'esprit y eût été favorable, il faut songer que les conditions matérielles étaient désastrueuses et n'offraient aucune des possibilités militaires et économiques exigées par une campagne de cette envergure.

Enfin, le roi, tempérament réaliste et d'un bon sens quelque peu terre-à-terre, n'était guère enclin à encourager de pareilles chimères, d'autant plus qu'il avait fort judicieusement saisi le vrai aspect des rapports polono-turcs. Peut-être toléra-t-il certains espoirs des Cosaques et du Père Possevino, mais parce qu'il y trouvait son compte, sans avoir grand'chose à risquer. Bien qu'il n'eût pas échappé à l'esprit d'aventure qui caractérisa son époque turbulente, le mirage d'une croisade n'eût jamais de prise sur ce prince avisé et retors. Et que ce trait significatif soit compté à Étienne comme le meilleur service rendu à sa patrie d'adoption.

R. CIOCAN

www.cimec.ro

SCARLAT CALLIMACHI
ET
LE MONASTÈRE DE ST. PANTÉLÉIMON

Depuis des siècles, la générosité des princes et des boyards roumains du temps jadis est passée proverbiale [1] dans tout l'Orient orthodoxe. Rien qu'avec les seuls documents connus, il y a là matière à des recherches intéressantes et même très neuves. C'est ainsi que, dans ces seules dernières années, deux ouvrages ont été consacrés par des Roumains aux munificents rapports des Provinces danubiennes et des monastères de la Sainte Montagne de l'Athos [2]. Il est certain que nous n'en connaissons de fait qu'une infime partie, soit que les documents n'aient pas encore été tous publiés, soit qu'ils aient disparu. Souvent même les écrits des savants étrangers [3] semblent mal documentés sur les réalisations roumaines à l'Athos. La chose est regrettable, car, si l'individu n'a pas le droit,

[1] « Nul autre peuple orthodoxe n'a fait autant de bien à l'Athos que les Roumains ». (Porphyre Uspenskij, **Исторія Аѳона** III, 1, p. 334; cité d'après l'épigraphe de l'étude de Damian P. Bogdan, *Despre daniile românești la Athos* (Donations roumaines à l'Athos), *Arhiva Românească* VI, București, 1941.

[2] Cf. Γ. Τσιοράν, Σχέσεις τῶν ῥουμανικῶν χωρῶν μετὰ τοῦ Ἄθω καὶ δὴ τῶν μονῶν Κουτλουμουσίου, Λαύρας, Δοχειαρίου καὶ Ἁγίου Παντελεήμονος ἢ τῶν Ρώσων, Athènes, 1938; T. Bodogae, *Ajutoarele românești la mânăstirile din sfântul munte Athos* (Les secours roumains aux monastères de la sainte montagne de l'Athos), Sibiu, 1940. — Pour ne pas alourdir notre article, nous nous abstiendrons d'indiquer en notes ce que nous devons à ces deux ouvrages, surtout à celui de Cioran, de même qu'à N. Iorga, *Muntele Athos în legătură cu țările noastre* (Le mont Athos dans ses rapports avec les pays roumains), *Analele Academiei Române*, Memoriile Secției Istorice, Seria 2, t. XXXVI, pp. 447—517.

[3] Nous pensons à A. Solovief, *Histoire du monastère russe au mont Athos*, Byzantion VIII, fasc. I, pp. 213—238, dont le solide mémoire, parfois un peu partial, passe hâtivement et incomplètement sur les générosités roumaines. Nous lui empruntons aussi quelques détails.

www.cimec.ro

moralement, de claironner ses bienfaits, la nation, elle, se doit de proclamer la geste des ancêtres, pour que leur soit rendu l'hommage d'une juste gloire.

Le document inédit que nous publions regarde l'histoire du monastère russe athonite de Saint Pantéléimon, dans la première moitié du siècle dernier. Rappelons en quelques mots son passé, afin de projeter quelque lumière sur le document en question.

Quoiqu'en aient dit certains,il semble hors de doute que parmi les moines de l'Athos il y a presque constamment eu des Russes depuis le début du XI[e] siècle. Ceux-ci possédèrent d'abord — peut-être même le créèrent-ils — le couvent de Xylourgou. C'est par un acte en date du 15 août 1169 qu'ils se firent concéder un monastère à l'abandon, celui du Thessalonicien, appelé aussi le monastère de Saint Pantéléimon ou des Russes. Mais quand la Russie fut tombée sous les coups des Tartares et des Lithuaniens et après le passage des Compagnies catalanes à l'Athos, les Russes de l'endroit eurent recours à l'assistance de la Serbie des Miloutine et des Douchan. Puis vinrent les Turcs qui, après avoir détruit la puissance politique de Byzance et de la Serbie, restèrent pour des siècles les maîtres de l'Athos. C'est depuis lors et jusqu'au siècle passé que la générosité des Roumains s'arrêta sur la Sainte Montagne dont elle fit son lieu d'élection. Tous les monastères athonites en furent les bénéficiaires. Saint Pantéléimon également qui, avec 22 chrysobulles valaques et moldaves, bat le record. [1]

C'est ainsi que Vlad l'Empaleur se fit κτήτωρ, curateur, de ce dernier en 1457 et lui octroya des privilèges. Vlad le Moine, puis Radou lui firent des dons en 1487, 1496, 1502. Cela pour la Valachie.

Les siècles s'écoulèrent, les donations s'accumulèrent, notamment sous les règnes moldaves de Michel Racovitza, Grégoire Ghika, Jean Maurocordato, Mathieu Ghika. Et l'on en arrive aux Calimachi.

Jean Callimachi, entre autres largesses [2], fit don au monastère de l'église d'ambassade dirions-nous aujourd'hui, de Saint Nicolas de Constantinople avec ses revenus et dépendances [3].

Son fils Grégoire confirma la donation [4].

[1] cf. D. P. Bogdan, *art. cit.* p. 30 de l'extrait.

[2] Cf. Hurmuzaki-N. Iorga, *Documente*, XIV, 2-ème partie, pp. 1143—1144 (oct. 1758).

[3] *Ibidem*, pp. 1145—1147 (juin 1760).

[4] *Ibidem*, pp. 1151—1152 (janvier 1762); voir aussi p. 1151 (janv.).

www.cimec.ro

Les successeurs de celui-ci, Michel Racovitza d'abord, puis Grégoire Alexandre Ghica, n'oublièrent pas les pieux Pères de Saint Pantéléimon, et leurs successeurs non plus.

Quand la famille Callimachi fut à nouveau restaurée en la personne d'Alexandre (1795—1799), celui-ci confirma les dons de ses ancêtres et même éleva de 150 piastres à 250 la subvention accordée au monastère [1].

En 1806, sous la règne d'Alexandre Hypsilanti, le patriarche Callinique V donna un bref, aux termes duquel le monastère devait s'appeler à l'avenir *le monastère princier de la famille Callimachi*, l'appelation de Russe qu'il avait portée jusqu'alors étant abolie [2].

Enfin, Scarlat Callimachi [3] montra lui aussi sa bienveillance à cette antique fondation qu'il pouvait considèrer comme familiale, et sa gratitude à Saint Pantéléimon, son patron, qui l'avait guéri d'une maladie incurable. C'est ainsi qu'en 1812 il se mit à rebâtir la nef du monastère, près de l'ancienne chapelle de la Résurrection, avec l'aide d'un architecte que lui envoya le sultan. Puis, de 1810 à 1819 — quand il mourut — ce fut le tour des cellules, du campanile, de l'autel, de la boulangerie, de la cuisine, de l'hôtellerie, de l'hôpital et des chapelles de la Vierge, de st. Jean Baptiste, st. Sabbas et st. Haralampe. Enfin une muraille fut élevée autour du monastère [4].

[1] Deux chrysobulles grecs de cet hospodar se lisent dans les *Acta praesertim graeca Rossici in monte Athos monasterii*, Kiev, 1873, pp. 343—347 (no. 45) et 346—348 (no. 46). Le premier est du 27 juin 1795; le second, daté d'octobre 1795, a été reproduit avec une traduction roumaine par Ş t. B e r e c h e t dans *Spicuitor în ogor vecin*, I, p. 76—78.

[2] Enregistrons en passant ce regret d'un Grec que cette décision patriarcale soit restée lettre morte; cf. C h r i s t o p h o r e K t e n a s, Ἅπαντα τὰ ἐν Ἁγίῳ Ὄρει ἱερὰ καθιδρύματα Athènes, 1935, p. 253.

[3] Dans cette même collection d'actes relatifs à Saint Pantéléimon est reproduit un chrysobulle roumain de ce prince, du 1 août 1814, reconfirmant à son tour la donation de l'église Saint Nicolas de Constantinople (pp. 548—552, no. 86).

[4] Particulièrement intéressante est l'estampe représentant le monastère en 1744 et reproduite dans les *Acta* (*op. cit.*, p. 618). On l'y trouve aussi, mais réduite, chez H e r t z b e r g, *Geschichte der Byzantiner und Osmanischen Reiches*, p. 578. Signalons encore les pages 80 et 81, avec les photographies 38 et 39, du *Mönchsland Athos*, par F. Dölger, E. Weigand et A. Deindl, München, 1943. Voir aussi T. Bodogae, *op. cit.*, photo. 17. Nous pouvons encore mentionner ici une estampe de 1836, conservée au Rossicon et représentant le monastère tel que l'a refait Scarlat Callimachi; l'Académie Roumaine en posséde une photographie donnée par le diplomate et globe-trotter du passé roumain en

www.cimec.ro

Nous attirerons ici l'attention sur la lettre que nous publions. En effet, nulle part ailleurs que nous sachions, il n'est dit que Scarlat ait eu l'intention de fonder à ce monastère une école où seraient enseignés le grec ancien, le latin et la théologie. Intéressants également sont les détails fournis. Pour plus de clarté, nous donnons la traduction du passage:

« Voici déjà trente ans environ que feu le prince Scarlat Callimachi, par piété envers saint Pantéléimon (dont le Chef miraculeux est précieusement conservé dans notre saint monastère) et par un zèle méritoire, a rebâti celui-ci de fond en combles, y a construit un très beau et très spacieux sanctuaire et créé bien d'autres choses, veillant aux besoins d'une communauté de plus de 150 frères; de plus il songea à fonder une école où seraient enseignés la vieille langue grecque, la théologie et le latin. Mais il ne parvint pas à tout mener à bonne fin dans son amour de Dieu et son zèle incomparable, car il devint la proie des barbares. Par suite le sanctuaire est resté sans ses peintures et sans sa toiture de plomb; et pourtant le monastère avait fière allure ».

C'est à l'auteur de la lettre que nous publions, l'higoumène Gérasime, qu'était réservée la gloire d'achever l'œuvre des Callimachi. Quand, après l'Insurrection grecque de 1821, les moines grecs vinrent en 1829 réoccuper les lieux abandonnés pendant plusieurs années, le monastère était perdu de dettes. Pour canaliser quelques revenus, ils curent l'heureuse idée d'inviter parmi eux quelques religieux russes. L'aide de la Russie et des Russes leur permit de liquider de 1840 à 1866, les dettes du monastère qui se montaient à 800.000 piastres. Ainsi que le rappelle l'inscription[1] posée par les moines, « Ce magnifique sanctuaire... de saint Pantéléimon a été construit, ainsi que... le monastère appelé Russe, par le très pieux Prince Scarlat Callimachi... de 1812 à 1821. Depuis lors il a été embelli... par l'actuel... higoumène, le hiéromoine Gérasime de Drama en l'an 1855 ».

Ce Gérasime fut un homme de cœur. C'est lui qui, lors de la Révolution pour l'indépendance, mit en sûreté les reliques du Patron du monastère ainsi que les archives de la communauté. Rien d'étonnant que ses qualités lui aient valu en 1833 de devenir

Orient Marc Beza, qui l'a utilisée le premier dans son intéressante relation de voyages *Urme românești în răsăritul ortodox* (Vestiges roumains dans l'Orient orthodoxe) p. 51.

[1] Nous n'en donnons qu'un regeste.

www.cimec.ro

higoumène du monastère de Saint Pantéléimon [1]. Chargé d'ans et ayant mené à bon terme la tâche qu'il s'était assignée, Gérasime nomma lui-même un Russe, l'archimandrite Macaire, pour lui succéder en 1875. A cette époque en effet, sur les 500 moines du monastère, les trois quarts étaient Russes. De là naîtra une longue et interminable querelle entre les Grecs et les Russes pour la possession dudit couvent, querelle qui battait encore son plein entre les deux guerres mondiales.

Notre document n'est pas daté. Des explications données ci-dessus il ressort qu'il appartient à l'époque où les Grecs de Pantéléimon adressaient leurs requêtes aux orthodoxes russes. Nous inclinons à penser que cette lettre a été écrite [2] aux environs de l'année 1840.

Quel fut l'accueil fait par le métropolite Gabriel au frère quêteur de la communauté, nous l'ignorons; mais nous ne risquons guère de nous tromper en croyant qu'il fut favorable.

P. NĂSTUREL

[1] Cf. *Acta praesertim graeca Rossici in monte Athos monasterii*, p. 278.

[2] On pourrait être tenté de la dater des années 1842 — 1845, car, ainsi qu'on l'a *vu, il y a trente ans environ* que Scarlat a rebâti le sanctuaire, entreprise qui remonte à l'année 1842. Néanmoins le contenu et le ton de la lettre nous font estimer qu'il est plus probable qu'elle ait été écrite au début de la campagne budgetaire menée en Russie par le monastère, en d'autres termes vers 1840—1842. Les archives russes permettront à d'autres de préciser ce point et de nous dire quel fut le sort de la démarche de Gérasime. (Nous ignorons l'époque exacte où Gabriel fut métropolite).

www.cimec.ro

ANNEXE

Lettre de la communauté grecque de Saint Pantéléimon de l'Athos à Gabriel, métropolite de Cherson et Odessa.

(Feuille de papier pliée, légérement jaunie, portant le sceau habituel de 1805 du monastère de Pantéléimon. L'adresse, écrite à même le verso, porte quelques traces d'un cachet de cire disparu. La lettre est conservée à Odessa à la « Obštestva istorij i drevnostei Odesskago », dont elle porte le papillon. Nous en avons respecté l'ortographe et l'accentuation, mais, selon les règles reçues, nous avons parfois modifié la ponctuation).

Résumé.

L'amour que vous portez aux saints tabernacles, nous incite à croire que vous exaucerez notre prière. Ainsi soit-il.

Notre communauté, qui s'enorgueillit du très pieux nom de votre puissant Empire et est appelée Russe, est maintenant dans la misère.

Voici environ trente ans que feu le prince Scarlat Callimachi a reconstruit son sanctuaire et veillé au nécessaire d'une communauté de 150 frères; il voulait même lui adjoindre une école. La mort a interrompu son œuvre, à laquelle ne manquaient plus que les peintures et la toiture du sanctuaire. Par suite de l'insurrection (de 1821) notre monastère est devenu la proie d'une dette énorme, 50.000 roubles, à cause de l'approvisionnement des Turcs et du rachat de chrétiens prisonniers.

Après Dieu, vous êtes notre seul appui pour nous tirer de la nécessité, achever le sanctuaire et réaliser l'école où étudieront trente de nos frères. Naguère en effet nous sommes restés à découvert devant la littérature de propagande calviniste.

Il y a aussi des frères russes parmi nous et nous avons bâti une chapelle au néo-saint Mitrophane Voronski, d'après les plans dressés par Anicet qui, en partant, nous a laissé 4000 roubles pour prier pour votre Empire [1].

Nous vous dépêchons frère Germain, auquel vous voudrez bien permettre de quêter parmi vos ouailles.

Inclinés devant votre générosité et convaincus d'obtenir la permission demandée, nous sommes etc. etc....

Le cathigoumème Gérasime et ses moines.

[1] Nous laissons aux slavistes le soin de tirer au clair l'affaire d'Anicet.

www.cimec.ro

L. S.

Τὴν σεβασμίαν ἡμῖν Α(ὐθεντικὴν) ὑψηλοπανιερότητα ταπεινῶς προσκυνοῦντες, τὴν δεξιὰν αὐτῆς πανευλαβῶς κατασπαζόμεθα.

† Καὶ ὁ ἔνθεος πόθος, τὸν ὁποῖον ἔχετε εἰς τὰ ὄντως καλά, καὶ ὁ ἀπαράμιλλος ζῆλος, τὸν ὁποῖον ἔχετε εἰς τὰ θεῖα καὶ ἱερὰ σκηνώματα μᾶς θαῤῥύνουσι, πανιερώτατε Δέσποτα, νὰ ἐμφανισθῶμεν αὐτῇ καὶ νὰ τὴν παρακαλέσωμεν θερμῶς, ἐλπίζοντες εἰς τὴν συμπαθῆ ψυχήν της νὰ εἰσακουσθωμεν. Εἶεν.

Ἡ κατὰ τὸν ἱερὸν Ἄθω σεβασμία κοινοβιακὴ ἡμῶν μονή, ἡ τῷ εὐσεβεστάτῳ ὀνόματι τῆς κραταιᾶς ὑμῶν Βασιλείας σεμνυνομένη καὶ ῥωσσικὴ ἐπιλεγομένη, λαμπρὰ μὲν οὖσα τὸ πρότερον, ὑπὸ τοῦ πανδαμάτορος χρόνου καταπολεμηθεῖσα, καὶ τῆς λαμπρότητος αὐτῆς ἐκπέπτωκε καὶ παντελῶς ἠρήμωται σχεδὸν αἰῶνας ὅλους.

Πρὸ τριάκοντα δὲ ἤδη σχεδὸν χρόνων ὁ ἐν μακαρίᾳ τῇ λήξει γενόμενος ὁ Πρίγγιψ Σκαρλάτος Καλλιμάχις εὐλαβείᾳ τῇ πρὸς τὸν ἅγιον Παντελεήμονα (οὗ ἡ χαριτόβρυτος Κάρα τεθησαύρισται ἐν τῷ καθ'ἡμᾶς ἱερῷ Κοινωβίῳ) καὶ ζήλῳ ἀξιεπαίνῳ ἀνήγειρεν αὐτὴν ἐκ θεμελίων καὶ ἱερὸν ναὸν κάλλιστον καὶ χωριτικώτατον ἐν αὐτῷ ἐδείματο καὶ ὅσα ἄλλα συνιστῶσι μίαν μονήν, προμηθεύσας καὶ περὶ τῶν ἀναγκαίων μιᾶς ἀδελφότητος συγκρατουμένης πλέον ἀπὸ ἑκατὸν πεντήκοντα ἀδελφούς· οὐ μὴν δέ, ἀλλὰ καὶ περὶ σχολείου ἐν αὐτῷ ἐφρόντισεν, ὥστε νὰ παραδίδηται ἐν αὐτῷ ἡ ἑλληνικὴ ἀρχαία γλῶσσα, ἥ τε θεολογία καὶ ἡ λατινική. Ἀλλ' οὐκ ἔφθασεν εἰς τέλος ἀγαγεῖν τὰ πάντα κατὰ τὸν ἔνθεον πόθον του καὶ ἀπαράμιλλον ζῆλόν του, ἔργον βαρβαρικῆς χειρὸς γενόμενος· ὅθεν καὶ ὁ ἱερὸς ναὸς ἔμεινεν ἀζωγράφιστος καὶ ἀσκέπαστος μολύβδῳ. Καὶ εἶχε μὲν ἡ Μονὴ καλῶς. Διεῤῥαγείσης δὲ τῆς ἐπαναστάσεως, στερηθεῖσα πάντων, ὧν εἶχε, σχεδὸν καὶ τὸ πλεῖστον μέρος τῆς ἀξιολόγου αὐτῆς βιβλιοθήκης, ὑπέτεσε καὶ εἰς χρέος βαρύτατον σχεδὸν πεντήκοντα χιλιάδων ῥουπλίων, τὰ μὲν εἰς βαρβάρων ὠφώνια, τὰ δὲ καὶ εἰς ἀπολύτρωσιν αἰχμαλώτων ἀδελφῶν ἡμῶν χριστιανῶν.

Καὶ μὴ ἔχουσα μετὰ Θεὸν οὐδαμόθεν τὸν βοηθοῦντα, καταφεύγει πρὸς ὑμᾶς ἐκλιπαροῦσα θερμῶς, ὅπως νοίσῃ ἐπιεικῶς, ἵνα καὶ τοῦ χρέους ἀπαλλαγῇ, καὶ ὁ ἱερὸς ναὸς κοσμηθῇ καὶ ἀσφαλισθῇ καὶ ὅλως ἐπισκευασθῇ, καὶ ἡ σχολὴ δ' αὖθις ἐνεργηθῇ, ὥστε νὰ παραδίδωνται ἐν αὐτῇ ἕως τριάκοντα τῶν αὐτῆς συναδελφῶν καί τινες τῶν ἔξωθεν προσερχομένων ὑπερβάντες τὸ εἰκοστὸν πέμπτον ἔτος τῆς ἡλικίας των· καὶ μάλιστα ἤδη καθ' ὃν καιρὸν τὸ ἱερὸν ἔδαφος ἡμῶν κατεκλύσθη ἀπὸ βιβλία ψυχοφθόρα τῆς καλβινικῆς φρενοβλαβείας, ἐναντίον τῶν ὁποίων ἀπεκδύσατο τὸ Ἱερὸν ἡμῶν Κοινόβιον.

www.cimec.ro

Ἡμεῖς, Ὑψηλοπανιερώτατε Δέσποτα, δεχόμενοι καὶ ἀδελφοὺς Ῥώσσους ἐν τῷ καθ' ἡμᾶς Κοινοβίῳ ἐδομήσαμεν καὶ ναὸν τοῦ νεοφανοῦς ἁγίου Μητροφάνους Βορόνσκη κατὰ τὸ σχέδιον, τὸ ὁποῖον ὁ ἀείδημος Ἀνίκητος ἐσχεδίασεν. Ἔπειτα ἐξαπατηθεὶς ἀπὸ λόγους ἄλλων, ἀνεχώρησεν ἀφεὶς ἡμᾶς εἰς ἐνοχὴν πλέον τεσσάρων χιλιάδων ρουπλίων, ἵνα εὔχωνται καὶ ἐν αὐτῷ ὑπὲρ τῆς εὐσεβεστάτης καὶ ‹κραταιᾶς› ὑμῶν Βασιλείας.

Ὅθεν καὶ τὸν παρόντα ἀποστέλλομεν συναδελφὸν ἡμῶν γέροντα Γερμανόν, ὅπως προμηθεύσῃ τινὰ ἀναγκαῖα τοῦ Κοινοβίου, εἰς τὸν ὁποῖον παρακαλοῦμεν νὰ χορηγήσῃ τὴν ἀρχιερατικήν της ἄδειαν νὰ περιέλθῃ εἴς τινας τοῦ ποιμνίου της, νὰ ζητήσῃ παραμικρὰν βοήθειαν εἰς ἀνάκτησιν τῆς σχολῆς. Διότι δὲν τῆς λανθάνει βέβαια ἡ παντελὴς πτῶσις τοῦ ἡμετέρου γένους καὶ ἡ ἠθικὴ ἀδυναμία εἰς τὰ τοιαῦτα· πεπτομένοι οὖν ὄντες εἰς τὸ φύσει εὐεργετικὸν τῆς μακαρίας σας ψυχῆς, δὲν ἀμφιβάλλομεν, ὅτι καὶ ἡ ἄδεια θέλει χορηγηθῇ εἰς τὸν ἀδελφὸν καὶ ἀπομέρους της θέλει συνεισφέρῃ δαψιλῶς, εἰς ἣν καὶ μένομεν, ὡς ἐσόμεθα διὰ παντός τῆς Σεβασμίας καὶ Προσκυνητῆς· ἡμῖν Ὑψηλοπανιερότητος

τέκνον πνευματικὸν καὶ δοῦλος ὑποκλινέστατος

Ὁ Καθηγούμενος τοῦ Ἱεροῦ Κοινοβίου τοῦ Ῥωσσικοῦ Γεράσιμος Ἱερομόναχος καὶ οἱ σὺν ἐμοί.

Adresse: Τῷ Ὑψηλοπανιερωτάτῳ καὶ Θεοπροβλήτῳ Μητροπολίτῃ Χερσῶνος καὶ Ὀδυσσοῦ κυρίῳ κυρίῳ Γαβριὴλ πατρὶ σεβασμίῳ καὶ προσκυνητῷ. — Εὐλαβῶς.

Εἰς Ὀδυσσόν.

l. 45 Ayant par mégarde sauté un mot au cours de la transcription du document, nous rajoutons κραταιᾶς pour rétablir le sens de la phrase (cf. l. 10 l'expression qui nous a servi de modèle).

www.cimec.ro

LA PARTICIPATION DE L'ECRIVAIN ALBANAIS VECHILHARDJI A LA RÉVOLUTION DE 1821

Le mouvement révolutionnaire de l'année 1821 a été souvent regardé comme un phénomène politique exclusivement grec. Il est indéniable que la nation hellène a joué un rôle de premier plan en raison de son esprit d'initiative, des sacrifices qu'elle a faits et de la persévérance avec laquelle elle a conduit la lutte contre la tyrannie; mais elle n'a pas été la seule à alimenter ce mouvement.

Soit au début de la révolution, soit plus tard — dans les dures années de lutte, jusqu'à la victoire de l'indépendance — il y a toujours eu, aux côtés des Grecs, des éléments valeureux appartenant à toutes les nations balkaniques: roumains, albanais, serbes, macédoniens, bulgares, épirotes, etc. Tous, ils ont généreusement versé leur sang pour une cause qui était au fond celle de tous les chrétiens soumis à l'Empire Ottoman. Ainsi que l'observe le savant balkanologue G. Weigand [1]: « Il n'existait pas alors de divergences d'ordre national; Albanais, Aroumains, Bulgares, Grecs et Serbes avaient un idéal chrétien; ils luttaient sous le drapeau grec, contre les Turcs... ».

C'est même sous le signe de cette solidarité chrétienne qu'avait été lancé l'appel à la lutte, et nullement au nom du peuple grec ou pour son intérêt exclusif. Tricupis [2] le dit d'une façon tout-à-fait catégorique lorsqu'il mentionne les intelligences d'Ypsilanti et de Tudor Vladimirescu, le chef du mouvement révolutionnaire roumain: « Lorsque Tudor Vladimirescu entra, écrit-il, en contact avec l'Hétairie par l'entremise de Jorgaki (l'Olympiote), ce dernier, qui connaissait Tudor comme un patriote, l'assura que le but de l'Hétairie était de soulever et de libérer tous les peuples chrétiens oppressés

[1] G. Weigand, *Die Aromänen*, Leipzig, 1897, t. II, p. 98.

[2] Τρικούπης Σπ., Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως, t. II, p. 48.

www.cimec.ro

par les Turcs, indifféremment de leur nationalité ». On comprend alors pourquoi dans chaque « Pays » chrétien de la Péninsule des Balkans, les formations révolutionnaires groupent des éléments appartenant à toutes les nationalités balkaniques. Ainsi, dans le mouvement de Tudor Vladimirescu, il y avait, à côté des « panduri », des troupes d'Albanais, de Bulgares et de Serbes, tout comme dans l'armée d'Ypsilanti une multitude d'Epirotes, de Macédoniens, d'Albanais, de Bulgares, de Roumains etc. luttaient côte à côte. Le poète Triandaphilos Doucas [1] note le fait que les formations révolutionnaires serbes présentaient elles aussi la même bigarrure balkanique:

'Ανάμεσα στὸ στράτευμα αὐτό τῶν Σερβιάνων
Πολ' οἱ δὲν ἐγνωρίζονταν ὁ εἷς ἀπὸ τὸν ἄλλον
'Ωσὰν ὁποῦ συνάζονταν, ἀπ' ὅλα δέ τὰ μέρη,
Βούλγαροι δέ περσσότεροι, Βλάχοι δε καὶ 'Ρωμαῖοι.

Philimon nous dit encore que l'initiation aux secrets de l'Hétairie exigeait du nouvel adhérent le serment de combattre « pour la délivrance des chrétiens opprimés par les Turcs, sans distinction de nationalité et de confession » [2].

Si cet esprit de solidarité balkanique proclamé par l'Hétairie s'était maintenu, sans interruption, durant toute la période des luttes pour l'émancipation; si le principe des nationalités n'avait pas si vite entraîné cette explosion de chauvinismes et d'impérialismes qui ont constamment souillé de sang la Péninsule, peut-être l'idée de la « Confédération » eût-elle eu de grandes chances de succès dans ce coin du monde. Par malheur, « les révolutions nationales » s'y sont développées là-aussi, comme en Europe centrale, au mépris brutal de tous les facteurs d'unité qui légitimaient dans la pensée politique des romantiques de 1821 le rêve audacieux d'une Suisse d'Orient.

Quand les états nationaux des Balkans prirent naissance, chaque peuple tint à relever aussi la contribution du sang qu'il avait versé sous les étendards de la «Croisade» hétairiste. Ce fut le cas des Serbes, des Bulgares, des Roumains et en partie aussi des Aroumains. On peut tirer de ces recherches la conclusion que, en fond, *la révolution hétairiste de 1821 renfermait les germes des mouvements de renaissance nationale et politique de tous les peuples chrétiens de la Péninsule Balkanique*. La participation de ces nations à la révolution se fait

[1] Δούκας Τριαντάφυλλος, 'Ιστορία τῶν Σλαβενο-Σέρβων, Budapest, 1807, p. 91.

[2] Φιλημὼν 'Ιωάν., Δοκίμιον 'Ιστορικὸν τῆς 'Ελλην. Επ., t. I, p. 7.

www.cimec.ro

autour de chefs dont les figures représentatives groupent autoru d'elles de véritables partis nationaux. Il est aujourd'hui indiscutable qu'Ypsilanti fut aussi un militant de « la grande idée » hellène, tout comme Tudor Vladimirescu le fut de la roumaine, Karageorges ou Hadji Prodan de la serbe et le « tzar » Alexandre de la bulgare.

Le seul peuple qui ne possède pas encore une chronique de sa participation aux événements de 1821 est le peuple albanais, précisément celui qui a fourni le plus grand nombre de combattants au mouvement hétairiste. A Drăgăşani, à Bucarest, à Secu, à Sculeni — tout comme dans les contrées de l'Hellade — partout les contingents de ces réputés « guerilleros » de la croisade balkanique dominent les champs de bataille, par leur nombre, leur vaillance, leur esprit de sacrifice et leurs chefs. Cependant, parce que l'Albanie a été et est encore dépourvue d'un mouvement historiographique ayant une activité systématique, les mérites de ce peuple généreux et ses sacrifices sanglants ont passé souvent inobservés ou bien ils ont orné le palmarès d'autrui. La science historique a le devoir de rassembler toutes les données et de disperser la brume où se perd le souvenir de tant d' « Arnautes » anonymes, morts au champ d'honneur de la révolution balkanique.

On a généralement abusé du sens « mercenaire » attaché au mot «Arnaute». Il est vrai que les fameuses gardes albanaises des cours de Bucarest et de Jassy (gardes qui adhérèrent au mouvement dès que fut levé l'étendard de la révolution) avaient dans leurs rangs parfois aussi des éléments d'autres nationalités — tels des Grecs épirotes, des Bulgares macédoniens, des Aroumains et même des Roumains des Principautés — lesquels recevaient également l'appellation d' « Arnautes » [1]. Mais il ne faut point exagérer. Le nombre de ces derniers était tout-à-fait insignifiant par rapport à celui des Albanais authentiques qui constituaient le gros des armées princières aussi bien de Moldavie que de Valachie.

Il est difficile d'admettre que le groupe albanais de l'Hétairie, le plus puissant tant par son nombre que par sa valeur militaire, entra en lice sans autre intérêt que celui de sa solde et sans autre conscience que celle de la « croisade ». A cet égard, un argument d'importance nous est offert par la présence au milieu des hétairistes de l'écrivain albanais *Naum Vechilhardgi*, celui qui sera après 1836 le coryphée du mouvement de redressement culturel albanais, l'au-

[1] Victor Papacostea, *Amintirile unui contemporan despre personagiile din « Tragedia Moldovei »* Balcania IV, Bucureşti, 1941.

www.cimec.ro

teur des premiers abécédaires albanais et même d'un alphabet propre à la langue de son peuple [1]. On a déjà écrit sur cet intéressant personnage, disparu voici plus d'un siècle, à Constantinople, dans des conditions mystérieuses [2]. *Mais on n'a jamais signalé jusqu'à ce jour sa présence parmi les révolutionnaires de 1821.* Tous les renseignements relatifs à sa carrière politique et intelectuelle se rapportent à une période postérieure, notamment aux années 1836—1845, durant lesquelles se développe son activité de publiciste et de politicien. M. Ilo Mitke Quofezezi, l'infatiguable chercheur albanais, qui s'est occupé de Vechilhardgi ne connaît pas lui non plus le fait de sa participation à la révolution hétairiste. Et pourtant, ce fait est renfermé dans la chronique d'Elie Photeinos [3] des événements de 1821.

Voici cette mention telle qu'on la lit à la page 140—141 du dit ouvrage: 'Αλλ' ὁ Κ: Δοῦκας προχωρῶν εἰς τὴν ῥηθεῖσαν διατεταγμένην θέσιν του μὲ 400: σχεδὸν 'Ελληνοαλβανοὺς καὶ Βουλγάρους, συναπαντήθη μὲ τὸν 'Εκατόνταρχον Δημήτριον Χόττο|γλου, τὸν 'Αλβανὸν Ναούμην Βεκιλεχάρτζην, τὸν Κοντόν, τὸν Πολ: Σωτηρίου παπαδόπωλον Πέλοπον καὶ τὸν Μπίμπασην 'Αναστάσιον 'Αργυροκαστρίτην μέ εἴκοσι πέντε στρατώτας (οἱ ὁποῖοι ἐπέστρεφον ἀπὸ Φωξάνι εἰς Τυργόβιστον), καὶ ἐμάχοντο μέ τοὺς 'Οθωμανούς.

La valeur des informations de cette chronique est — comme nous avons déjà eu l'occasion de le démontrer [4] — des plus sûres. N'oublions pas qu'il y a à la base de cette oeuvre les notes d'un historien contemporain doublé d'un mémorialiste méticuleux: Dénys Photeinos. *Naum Vechilhardgi — le martyr de plus tard de la renaissance intellectuelle albanaise — a donc pris part à la révolution de 1821 et il a certainement été membre de l'Hétairie.*

Conclusion. L'information empruntée à Elie Photeinos est malheureusement extrêmement sommaire. Elle signale tout juste la présence de Vechilhardji parmi les Albanais de l'Hétairie, sans le moindre commentaire. Mais, même sous cette forme, elle garde toute sa signification. Ainsi donc, *c'est encore l'Hétairie qui a mis en scène pour la première fois le chef du mouvement de rénovation*

[1] Th. Capidan, *Contribuţia Românilor la renaşterea Albaniei*, « Graiul Românesc », II—1 (1928).

[2] Cf. Victor Papacostea, *Sur l'abécédaire albanais de Vechilhargi*, Balcania I, Bucarest 1938, p. 248—252.

[3] Οἱ Ἄθλοι τῆς ἐν Βλαχίᾳ 'Ελληνικῆς ἐπαναστάσεως τοῦ 1821 ἔτος..., pp. 140—141.

[4] Victor Papacostea, *Ilie Fotino*, Bucarest 1940, p. 15.

www.cimec.ro

du peuple albanais. A côté des autres nations balkaniques représentées dans l'Hétairie par leurs chefs nationaux — les Grecs par Alexandre Ypsilanti, les Serbes par Karageorges, les Roumains par Tudor Vladimirescu, les Bulgares par le « tzar » Alexandre — voici maintenant les Albanais représentés, et dans une certaine mesure peut-être conduits, par l'auteur du fameux « alphabet » et des deux abécédaires. Dorénavant on ne peut plus parler des « Arnautes » de l'Hétairie seulement comme d'une armée de « mercenaires » ou de « croisés ». Il faudra reconnaître qu'au moins une partie d'entre eux — Vechilhardji et ses compagnons — formaient un *groupement politique*, les premiers qui au siècle des nationalités engagèrent la lutte pour *l'idée albanaise*.

VICTOR PAPACOSTEA

www.cimec.ro

NOUVELLES DONNÉES CONCERNANT LE NÉOLITHIQUE CARPATHO-BALKANIQUE

Dans le grand groupe de civilisations néolithiques caractérisé par la céramique bandée, le complexe Boian A — Gumelnița, ainsi dénommé pour la première fois en 1928 par M. Ion Nestor d'après deux stations éponymes du département d'Ilfov [1], représente dans l'espace carpatho-balkanique deux civilisations néo-énéolithiques, Boian A et Gumelnița, dont la succession dans le temps a été déterminée pour la première fois stratigraphiquement en 1926, encore par M. Ion Nestor, à la suite des fouilles de Glina (dép. d'Ilfov) [2].

Jusqu'aux fouilles de Glina ces deux civilisations étaient considérées en Bulgarie comme identiques, étant connues sous le nom de civilisation bulgare des « tells » [3], d'après l'établissement typique sous forme de tertre, qui porte en arabe le nom de tell. Cette civilisation étant connue en Bulgarie avant les trouvailles similaires faites en Roumanie, il était tout naturel qu'elle attirât l'attention d'investigateurs étrangers, tels que MM. V. Gordon Childe, Oswald Menghin et H. Frankfort, dont les considérations concernant les matériaux bulgares, dans la mesure où il a été démontré qu'elles étaitent justes, peuvent être également valables pour la région située au Nord du Danube [4].

Les premières recherches concernant ce complexe ont été effectuées au début de ce siècle, d'abord au Sud des monts Balkans puis dans le Nord de la Bulgarie et seulement ensuite en Dobroudja et

[1] I. Nestor, *Zur Chronologie der rumänischen Steinkupferzeit*, dans *Prähistorische Zeitschrift*, 19, 1928, cahiers 3—4, p. 110 et suiv.

[2] Le rapport préliminaire sur les fouilles *(Fouilles de Glina)* est publié par M. I. Nestor dans *Dacia*, III—IV, 1927—1932, p. 226 et suiv.

[3] I. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, dans *22. Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 1932, p. 58.

[4] *Ibid.*

www.cimec.ro

dans la plaine valaque [1]. Mais, malheureusement les *tells* bulgares n'ont pas été fouillés au point de vue stratigraphique et les matériaux découverts, surtout le matériel céramique, ont été considérés comme uniformes et de même époque [2].

Parmi les chercheurs étrangers, le premier qui a reconnu la civilisation de Gumelniţa et l'a rattachée aux civilisations méridionales, à savoir aux IIème et IIIème périodes thessaliennes, a été M. Gordon Childe [3]. Celui-ci a étudié au Musée de Saint-Germain-en-Laye les matériaux provenant de Tell-Ratchef sur Tondia près de Iamboli et de Tell-Metchkour près Philippopoli dans la vallée de la Maritza, et insiste sur la position intermédiaire occupée par l'Est de la Bulgarie entre les deux aires à céramique peinte du Néolithique tardif de l'Est de la Thessalie et du Sud de la Russie [4].

En dépit de l'utilisation d'une littérature plus riche que Moritz Hœrnes, M. Oswald Menghin, en 1925, ne distingue pourtant pas la civilisation Boian A de celle de Gumelniţa, les traitant toutes les deux au chapitre concernant la céramique bulgare [5].

Pour la Roumanie, en 1924, par la publication du résultat des fouilles faites par Carl Schuchhardt à Cernavoda (dép. de Constanţa), a été connue pour la première fois la civilisation de Gumelniţa, et cet aspect régional a été encadré dans la préhistoire centrale et est-européenne [6].

Jusqu'à cette date-là les matériaux appartenant à ce complexe de Valachie et d'Olténie avaient été signalés dès le début du siècle écoulé; mais il ne s'agisssait que de découvertes fortuites provenant

[1] Vl. Dumitrescu, *La cronologia della ceramica dipinta dell'Europa orientale*, dans *Ephemeris Dacoromana*, IV, 1926—1927, p. 272.

[2] Il suffit, pour illustrer cet aspect des recherches faites au Sud du Danube, de rappeler les deux *tells* bien connus de Denev, près de Salmanovo et de Kodja-Dermen, près de Choumen dans le N-E de la Bulgarie. Ils ont été fouillés en 1912 et 1914 par l'archéologue bulgare R. Popov qui, en publiant les résultats de ses recherches, insiste sur le caractère uniforme de la céramique trouvée à différents degrés de profondeur. Il la considère comme appartenant à une seule période (*Izvestija na bâlgarskoto archeologiceško-drujestvo*, IV, 1914, p. 151 et VI, 1916—1918, p. 72), bien qu'il s'agit en réalité de deux civilisations différentes, Boian A et Gumelniţa.

[3] I. Nestor, *Zur Stellung Cernavoda's in der rumänischen Jungsteinzeit*, tirage à part de *Schuchhardt-Festschrift*, Berlin 1940, p. 10.

[4] V. Gordon Childe, *Some affinities of chalcolithic culture in Thrace*, dans *Man*, XXIII, 1923, no. 1, p. 4 et suiv.

[5] M. Hoernes-O. Menghin, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa*, 3-e éd., Wien 1925, p. 790 et suiv.

[6] I. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 10.

www.cimec.ro

parfois de fouilles sans méthode, pour lesquelles manquaient les observations stratigraphiques qui auraient permis également des déterminations chronologiques.

Les premières fouilles scientifiques ont été faites en Roumanie par le regretté professeur I. Andrieșescu à Sălcuța (dép. de Dolj) [1] en Olténie, en 1916, 1919 et 1920, et par Schuchhardt à Sălcuța et Cernavoda en 1917—18. Malheureusement, par suite d'une circonstance imprévue, le manuscrit des résultats des recherches faites par Andrieșescu à Sălcuța a été perdu [2].

Sous l'impulsion de V. Pârvan et I. Andrieșescu une série de recherches ont été commencées sur le terrain, sous forme de périégèses et de sondages, pour éclaircir le Néolithique de la plaine valaque.

Ainsi, Andrieșescu travailla en 1923 à Sultana (dép. d'Ilfov) ne parvenant cependant pas partout jusqu'à la terre vierge [3]. A Sultana, d'après le profil présenté par Andrieșescu, il semble qu'il y a deux couches de la même civilisation [4].

Deux années plus tard, en 1925, M. Vl. Dumitrescu fouille un *tell* à Gumelnița près d'Oltenița Rurală (dép. d'Ilfov), distinguant deux couches de civilisation, A et B, principalement d'après la différence de couleur et de traitement de la surface de la céramique, noire et polie dans la couche A, claire et mate dans la couche B [5]. D'ailleurs le même critérium a fait distinguer à Schuchhardt à Cernavoda, où il n'avait pas atteint le sol vierge, deux phases de la même civilisation [6], et a fait préciser à Frankfort l'époque et les circonstances de la migration que Childe soutenait être partie de la région de la civilisation peinte, en direction de la Thessalie [7].

[1] Les recherches faites sur le terrain par M. C. S. Nicolăescu-Plopșor ont prouvé que la station située sur Piscul Cornișorului et qui a donné son nom à la civilisation de Sălcuța n'appartient pas à la commune de Sălcuța, mais à celle de Plopșor. Cette civilisation aurait dû être appelée Plopșor et non pas Sălcuța. Pour éviter les confusions, nous lui avons conservé son ancien nom de Sălcuța, tel qu'il est déjà connu dans la littérature scientifique.

[2] D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, dans *Arhivele Olteniei*, Nos. 101—102 et 103—104, 1939, p. 49.

[3] Cf. I. Andrieșescu, *Les fouilles de Sultana*, dans *Dacia*, I, 1924, p. 55.

[4] I. Nestor, *Zur Chronologie*, p. 111, note 2.

[5] Vl. Dumitrescu, *Fouilles de Gumelnița*, dans *Dacia*, II, 1925, p. 53 et suiv.

[6] I. Nestor, *Zur Stellung Cernavoda's*, p. 11 et suiv.

[7] A. Langsdorff-I. Nestor, *Nachtrag zu Cernavoda*, dans *Prähistorische Zeitschrift*, XX, 1929, p. 226.

www.cimec.ro

Mais il a été démontré à plusieurs reprises que ce critérium de classification des deux phases chronologiques n'est pas juste, car une division du complexe de Gumelnița doit être basée sur de véritables modifications de civilisation et non pas sur la différence de couleur de la céramique [1]. Dans certains cas M. Vl. Dumitrescu lui-même est enclin à reconnaître cela, ne renonçant pourtant pas entièrement à son ancienne division en deux phases car il soutient que les observations stratigraphiques de Gumelnița sont justes [2].

La même année, M. Gh. Ștefan procède à des fouilles à Căscioarele (dép. d'Ilfov), déterminant deux couches de civilisation gumelnitzienne [3] d'après les masses de bousillage cuit. De même, Vasile Christescu fouille deux stations d'une île du lac de Boian situé près du village de Vărăști (dép. de Ialomița) distinguant trois couches dans l'établissement A de Boian [4]. Enfin, Madame H. Dumitrescu en effectuant quelques sondages à Grădiștea-Fundeanca (dép. d'Ilfov) a déterminé deux couches à habitations gumelnitziennes que, par comparaison avec la station de Gumelnița, elle dénomme aussi A et B [5].

Un an plus tard, en 1926, V. Christescu fouille à Vădastra dans le dép. de Romanați, à Măgura Fetelor et à Măgura Cetate, pensant se trouver à Măgura Fetelor en présence d'une nécropole d'incinération datant de l'époque énéolithique, représentant une phase plus ancienne que la civilisation découverte à Măgura Cetate [6].

Tel était dans ses grandes lignes l'état des recherches concernant le Néolithique de la plaine valaque, de la Dobroudja et de l'Olténie,

[1] I. Nestor, *Zur Stellung Cernavoda's*, p. 12.

[2] Par ex.: Vl. Dumitrescu, *A propos de la peinture de quelques vases de Gumelnița*, dans *Revista Istorică Română*, I, 1931, fasc. 4, p. 411; idem, *La stratigraphie des stations appartenant à la civilisation énéolithique balcano-danubienne à la lumière des fouilles d'Atmăgeaua Tătărească*, dans *Istros*, I, 1934, fasc. I, p. 43. Toutefois M. Vl. Dumitrescu dans *Sur la date finale de la civilisation énéolithique du type Gumelnița de Roumanie*, dans *The Annual of the British School at Athens*, Nr. XXXVII, 1936—1937, London (1940), p. 74, maintient les deux couches de civilisations A et B et aussi du point de vue du style.

[3] Gh. Ștefan, *Les fouilles de Căscioarele*, dans *Dacia*, II, 1925, p. 144.

[4] V. Christescu, *Les stations préhistoriques du lac de Boian*, dans *Dacia*, II, 1925, p. 252 et suiv.

[5] H. Dumitrescu, *Rapport sur les sondages de Grădiștea-Fundeanca*, dans *Dacia*, III—IV, 1927—1932, p. 151.

[6] V. Christescu, *Les stations préhistoriques de Vădastra*, dans *Dacia*, III—IV, 1927—1932, p. 203 et suiv. et p. 225.

www.cimec.ro

à la fin de l'année 1926. Par une série de sondages les deux civilisations néo-énéolithiques, Boian A et Gumelnița ont été identifiées, mais sans que leur position chronologique relative ait pu être précisée. En ce qui concerne les civilisations Boian A et Vădastra, les observations stratigraphiques étant incertaines, on eut recours à une classification typologique des matériaux découverts. En échange, dans le cadre de la civilisation Gumelnița on avait essayé, en se basant sur des critériums typologiques et stratigraphiques, de distinguer deux phases, A et B, à Gumelnița, Căscioarele et Grădiștea-Fundeanca. On avait également découvert les facies gumelnitziens de Cernavoda et de Sălcuța sans pourtant pouvoir préciser leur position chronologique relative dans le cadre de la civilisation de Gumelnița.

Donc, d'une part on ne savait pas en Roumanie quelle était l'ancienneté de la civilisation Boian A et quel rapport chronologique il y a entre les civilisations Boian A et Gumelnița, et d'autre part sur le territoire de la civi isation de Gumelnița on distinguait deux phases A et B, ainsi que deux aspects régionaux, l'un en Dobroudja et l'autre en Olténie.

Par les fouilles de Glina faites par M. I. Nestor en 1926 et 1927 a été déterminée pour la première fois sur des bases stratigraphiques sûres la chronologie relative des trois civilisations néo-énéolithiques et du début de l'âge du bronze, qu'il a dénommées Boian A, Gumelnița et Glina III, cette dernière d'après la troisième couche de civilisation de Glina.

Pour les débuts scientifiques des recherches préhistoriques roumaines ces résultats ont été tout à fait surprenants, surtout que V. Pârvan lui-même doutait de l'ancienneté de la civilisation de Boian A que dans ses « Getica » il considère comme hallstattienne [1].

D'ailleurs l'importance de cette succession stratigraphique, confirmée ultérieurement aussi par d'autres fouilles roumaines, a été reconnue tant par les archéologues bulgares que par les autres investigateurs étrangers qui se sont occupés de ce complexe [2].

En ce qui concerne la succession Boian A — Gumelnița, celle-ci a été confirmée plus tard par les fouilles faites par M. Vl. Dumi-

[1] V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, dans *Analele Academiei Române, Mem. Secț. Ist., Seria III, tomul III, Mem. 2*, p. 430.

[2] Par. ex. Oswald Menghin, dans *Weltgeschichte der Steinzeit*, 2-e éd., Wien 1940, p. 55, reconnaît la grande importance de la stratigraphie de la station de Glina.

www.cimec.ro

trescu à Atmăgeaua-Tătărască (dép. de Durostor) en 1929 et 1931 [1], par M. Dinu V. Rosetti à Vidra (dép. d'Ilfov) en 1931—1933 [2], et par M. D. Berciu à Tangâru (dép. de Vlașca) en 1934 [3].

Outre ces stations connues par la littérature spéciale, nous rappelons encore que par les nouvelles fouilles de Gumelnița, de 1939 et 1940, entreprises par M. D. V. Rosetti ont été identifiés des fragments céramiques du type Boian A, prouvant là aussi une couche de civilisation Boian A que d'ailleurs M. Vl. Dumitrescu, lui-même, n'exclut pas [4]. La même constatation pourrait être également faite pour Sultana, surtout qu'on n'a pas fouillé partout jusqu'au sol vierge, et éventuellement dans certaines des autres stations gumelnitziennes mentionnées si les sondages commencés étaient continués par des fouilles méthodiques aussi intenses que possible.

L'ancienneté de la civilisation Boian A et la succession stratigraphique Boian A — Gumelnița étant tirées au clair, les fouilles de l'espace roumain de diffusion de ces civilisations, entreprises à partir de 1926, ont conduit, basées sur des données stratigraphiques et typologiques, à des déterminations plus précises de niveaux de civilisation à l'intérieur du complexe Boian A — Gumelnița.

Nous exposerons brièvement l'état actuel des recherches à ce point de vue, concernant tant la civilisation Boian A que Gumelnița, en tenant également compte des résultats obtenus par nous à l'occasion des nouvelles fouilles entreprises à Glina en 1943 et 1945.

* * *

Dans l'aire d'expansion de la civilisation Boian A on distingue pour le moment clairement deux facies régionaux. L'un dans la plaine valaque, en Dobroudja et en Bulgarie, l'autre dans la région de collines à Băești-Aldeni dans le dép. de Buzău, le coin Sud-Est de la Transylvanie, en Moldavie dans la vallée de Trotuș et dans les couches pré-cucuteniennes de Trudești et Izvoarele dans le département de Neamț. Le groupe roumain-occidental de civilisation Boian A n'est pas encore bien connu et ne peut pas être prouvé

[1] Vl. Dumitrescu, *La stratigraphie*, p. 37 et suiv.

[2] Dinu V. Rosetti, *II. Săpăturile dela Vidra. Raport preliminar*, dans *Publicațiile Muzeului Municipiului București*, Nr. 1, 1934, p. 6 et suiv.

[3] D. Berciu, *Săpăturile arheologice dela Tangâru* (1934), dans *Buletinul Muzeului județului Vlașca « Teohari Antonescu »*, I, 1935, p. 7.

[4] Vl. Dumitrescu, dans *Revista Istorică Română*, V—VI, 1935—1936, p. 486.

www.cimec.ro

comme étant un complexe indépendant [1], tout comme la colonie Boian A du centre de la Transylvanie soutenue par M. H. Schroller mais qui, comme cela a été montré, n'est pas justifiée en rien comme civilisation indépendante [2]. Nous ne croyons également pas qu'une variante orientalo-bulgare de cette civilisation pourrait être justifiée, comme on a essayé de le soutenir [3].

Jusqu'à présent, à l'exception peut-être de seulement quelques fragments céramiques trouvés à Bolintineanu et Căţelu près de Bucarest et à Piscul Crăsani dans le dép. de Ialomiţa, apparentés d'avantage à la phase incipiente et encore insuffisamment claire de la civilisation de Vădastra (Vădastra I) [4], la civilisation Boian A représente la plus ancienne civilisation néolithique de Valachie, de la Dobroudja, de l'Est de la Bulgarie et du Sud-Est de la Transylvanie, se situant dans le temps approximativement vers le milieu du III-ème millénaire a. J.-C.

Jugeant non pas tant d'après l'épaisseur des couches Boian A qui ne dépassent pas 50 cm, mais surtout d'après la courte évolution et les peu nombreux aspects régionaux de cette civilisation, il résulte qu'elle n'a pas duré très longtemps, quelques siècles seulement, sa fin étant due aux puissants incendies auxquels se sont parfois ajoutées des inondations, les couches se présentant au point de vue stratigraphique sous la forme d'un dépôt d'apports alluvionnaires, stratifiés plus ou moins horizontalement.

En ce qui concerne l'hypothèse de M. I. Nestor que la civilisation Boian A aurait duré d'avantage en Bulgarie qu'en Valachie à cause de la présence de la peinture au graphite, caractéristique de la civilisation de Gumelniţa, cette hypothèse a été rectifiée par lui-même après la découverte de ce genre de peinture dans la couche Boian A de Vidra [5]. Cependant, plus tard l'auteur cité doute de l'existence de la peinture au graphite dans la couche Boian A même, et est d'avis que ce genre de peinture n'appartient pas à cette couche mais plutôt « aux phases les plus anciennes de la civilisation de

[1] I. Nestor, *Der Stand*, p. 55.

[2] Idem, dans *Prähistorische Zeitschrift*, XXIII, 1932, p. 366.

[3] D. Berciu, *Prime consideraţiuni asupra neoliticului din valea Dunării Inferioare în legătură cu descoperirile din jud. Vlaşca*, dans *Buletinul Muzeului judeţului Vlaşca « Teohari Antonescu »*, II, 1937, p. 37.

[4] I. Nestor, *Cours de préhistoire, 1944—1945*, donné à la Faculté de Lettres de Bucarest (ms. encore inédit).

[5] I. Nestor, *Der Stand*, p. 55.

www.cimec.ro

Gumelniţa, ou à des complexes intermédiaires »[1]. A ce sujet il faut noter que dans les récentes fouilles de Glina nous n'avons pas encore trouvé dans la couche Boian A aucun fragment céramique peint au graphite.

Jusqu'à ce jour une seule phase de civilisation Boian A a été prouvée à Glina, Atmăgeaua-Tătărască, Vidra et Tangâru. Certains indices stratigraphiques paraissent pourtant prouver un niveau de début de cette civilisation, les futures fouilles devant préciser plus exactement également au point de vue typologique la position de ce niveau par rapport à la couche Boian A proprement dite. Ainsi à Tangâru [2] et dans les nouvelles fouilles de Glina [3], on a déterminé stratigraphiquement sous la couche Boian A proprement dite, un niveau dénommé « des huttes » par M. D. Berciu, qui correspondrait à la première habitation des *tells* de Tangâru et de Glina par les hommes de la civilisation Boian A.

L'existence de ce niveau de huttes également au Sud du Danube, dans le *tell* de Denev près de Salmanovo où M. Berciu a soutenu qu'il a été identifié dans la couche la plus basse et qui aurait été suivi d'un niveau d'habitation plus confortables[4], ne s'est pas vérifiée. L'erreur provient d'une lecture trop rapide du résumé français du rapport de R. Popov, car cela ne résulte pas plus du résumé que du texte bulgare. D'ailleurs dans le même travail de cet auteur, à seulement quelques pages distance, le contraire est soutenu, à savoir que jusqu'à présent paraît manquer en Bulgarie la phase I de la civilisation Boian, recte celles des huttes, de Roumanie[5]. D'ailleurs l'hypothèse de M. Berciu, selon laquelle l'espèce céramique excisée appartiendrait à la dernière phase de la civilisation Boian A, et celle canellée à une phase intermédiaire[6], la première étant la phase des huttes, n'a encore été confirmée stratigraphiquement nulle part. Par conséquent ce critérium typologique, dénué de toute base stratigraphique, ne peut pas être utilisé pour une division chronologique de la civilisation Boian A car les deux espèces céramiques apparaissent ensemble dans la même couche.

[1] Idem, dans *Revista Istorică Română*, X, 1940, p. 416.

[2] D. Berciu, *Săpăturile arheologice dela Tangâru* (1934), p. 10 et suiv.

[3] M. Petrescu-Dâmboviţa, *Raport asupra săpăturilor dela Glina, jud. Ilfov*, 1943, dans *Raport asupra activităţii ştiinţifice a Muzeului Naţional de Antichităţi în anii 1942 şi 1943*, Bucureşti 1944, p. 70.

[4] D. Berciu, *Prime consideraţiuni*, p. 33.

[5] *Ibid.*, p. 39.

[6] *Ibid.*, p. 37 et suiv.

www.cimec.ro

En plus d'un niveau de début, M. D. V. Rosetti se référant aux idoles de Tangâru attribuées par M. Berciu à la civilisation Boian A, émet l'hypothèse d'une survivance de cette civilisation dans une phase qu'il est enclin à dénommer Boian A2, qui n'est pas encore élucidée au point de vue stratigraphique et stylistique, laquelle pourtant, selon lui, paraît avoir été signalée tant en Bulgarie à Kukuva, qu'en Roumanie à Tangâru, Petru-Rareș et sporadiquement à Vidra [1]. Nous croyons qu'il est plutôt question d'une phase de transition de Boian A à Gumelnița, déterminée stratigraphiquement à Petru-Rareș, Tangâru et dans les nouvelles fouilles de Glina.

En ce qui concerne la seconde variante de la civilisation Boian A du Nord de la Valachie, par les récentes fouilles faites par M. Gh. Ștefan sur la colline « Balaurul » de Băești-Aldeni, on a trouvé une couche Boian A, apparentée plutôt au facies du Sud-Est de la Transylvanie, superposée par une couche d'Ariușd de caractère local [2]. Ainsi a été confirmée stratigraphiquement l'hypothèse émise par M. I. Nestor en 1928 lorsque manquaient les preuves stratigraphiques de la région de l'Olt Supérieur, à savoir que la civilisation Boian A du coin Sud-Est de la Transylvanie est plus ancienne que la civilisation Ariușd, car celle-ci est contemporaine de la civilisation de Gumelnița, laquelle dans la plaine valaque est superposée à la civilisation Boian A [3].

Dans le cadre de la civilisation Boian A, la position chronologique relative du facies Băești-Aldeni et en général des apparitions qui lui sont apparentées, n'est pas encore déterminée. A ce sujet rappelons en passant que dans les récentes fouilles de Glina n'ont été trouvés jusqu'à présent que quelques fragments céramiques apparentés par leur pâte et par la technique de leur décor à l'espèce Băești-Aldeni. Mais pour le moment nous ne pouvons pas être certains s'ils proviennent du niveau dit de huttes ou de la base de la couche de Boian A proprement dite. Cependant leur présence dans la partie inférieure de la couche Boian A de Glina est significative et provoque certaines suggestions relativement à la plus grande antiquité de ce facies et indirectement sur l'origine de cette civilisation.

[1] Dinu V. Rosetti, *Steinkupferzeitliche Plastik aus einem Wohnhügel bei Bukarest*, dans *Jahrbuch für prähistorische und ethnographische Kunst* (Ipek), 12. Band (1938), p. 31, note 4.

[2] Gh. Ștefan, *Raport asupra săpăturilor și cercetărilor arheologice dela Băești-Aldeni* (jud. Buzău), dans *Raportul Muzeului Național de Antichități*, București 1944, p. 74 et suiv.

[3] I. Nestor, *Zur Chronologie*, p. 140 et suiv.

www.cimec.ro

En Transylvanie manquent les recherches systématiques relatives à la civilisation Boian A [1], que M. Schroller considère à tort comme étant contemporaine de la civilisation de type Wittenberg, du début de l'âge du bronze et même de son milieu, en se basant entre autres aussi sur une forme de tasse de type Wittenberg qu'il compare à une coupe pourvue de pied, type Boian A², — non pas tasse comme on l'avait cru [3], et autrement décorée.

En Moldavie, en dehors de quelques éléments Boian A, identifiés dans la vallée du Trotuș [4], il a été trouvé de la céramique excisée, de type Boian A, inédite, par M. Radu Vulpe, dans la couche pré-cucutenienne d'Izvoare, dans le dép. de Neamț. Les sondages du R. P. C. Matasă à Trudești dans le dép. de Neamț confirment cette découverte car à Trudești des éléments Boian A apparaissent aussi dans la couche pré-cucutenienne [5].

En ce qui concerne la synchronisation de la civilisation Boian A avec les civilisations néolithiques de type Vădastra, Vinča-Turdaș, Bükk et thessalienne, on n'est encore parvenu à aucune solution définitive, différentes hypothèses ayant été émises qui dépendent dans une certaine mesure aussi de certaines préférences de quelques-uns des chercheurs concernant l'ancienneté et la priorité de la civilisation Boian A par rapport à d'autres civilisations néolithiques du Sud-Est de l'Europe.

Ainsi, la position stratigraphique de la phase Vădastra I [6] n'est pas encore assez claire jusqu'à présent et n'est pas entièrement éclaircie par rapport à la civilisation Boian A.

[1] Hermann Schroller, *Die Stein- und Kupferzeit Siebenbürgns, dans Vorgeschichtliche Forschungen*, Heft 8, Berlin 1933, p. 21.

[2] H. Schroller, *ouvr. cit.*, p. 18, planche 10,2.

[3] I. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 115, fig. 2 g.

[4] D. Berciu, *Săpăturile arheologice dela Tangâru* (1934), p. 40, note 80, d'après communication verbale de M. I. Nestor.

[5] C. Matasă, *Deux stations à céramique peinte de Moldavie*, dans *Dacia*, VII—VIII, 1937—1940, p. 71, fig. 2, 6.

[6] Cf. D. Berciu, *Colecția de antichități « Gh. Georgescu » Corabia. Cercetări și săpături arheologice*, Caracal 1937, p. 4; idem, *Arheologia preistorică a Olteniei*, p. 43; idem, *Un arheolog american despre descoperirile dela Vădastra*, dans *Insemnări arheologice*, Bucarest 1941, p. 5, de même que d'autres travaux du même auteur, dans lesquels est mentionnée la civilisation de Vădastra I. A la suite des fouilles récentes (1946), entreprises par M. Corneliu Mateescu à Măgura Fetelor de Vădastra, la phase Vădastra I a été clairement documentée du point de vue stratigraphique et typologique.

www.cimec.ro

Cependant puisque dans une certaine mesure il a été soutenu que la couche représentative de Măgura Fetelor à Vădastra (Vădastra II) était contemporaine avec le début de la civilisation de Gumelnița, phase A 1, il résulte en quelque sorte, en raisonnant statiquement, en nous basant surtout sur une stratigraphie verticale, que la phase Vădastra I, laquelle précède Vădastra II, est contemporaine de Boian A qui est superposée de Gumelnița [1]. Donc l'ancienne synchronisation entre Vădastra et Gumelnița [2] ne serait plus valable aussi pour la phase initiale de la civilisation Vădastra. De même, ni l'autre hypothèse ne serait juste selon laquelle on synchronise en totalité Vădastra avec Boian A [3].

A cause de la défectueuse stratigraphie de Vinča près de Belgrade [4], que les fouilles de M. Roska Marton à Turdaș (dép. de Hunedoara) n'ont pas résolue [5], il n'est pas facile de synchroniser la civilisation Boian A et les civilisations respectives des deux établissements éponymes. Selon la plupart des chercheurs, la civilisation Boian A est contemporaine de celle de Vinča II-Turdaș II [6]. Mais d'après M. D. V. Rosetti cette civilisation est même antérieure à celle de Vinča I-Turdaș I, étant donné que dans la couche I de Vinča et de Turdaș on a trouvé une céramique ressemblant à celle importée dans la couche Vidra II A, recte la phase de Gumelnița A 1, et de plus la couche I de Turdaș contiendrait tant les éléments

[1] Cf. D. V. Rosetti, *II. Săpăturile dela Vidra*, p. 60 et D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, p. 94.

[2] I. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 143, note 103.

[3] Vl. Dumitrescu, dans *Revista Istorică Română*, V—VI, 1935—1936, p. 479.

[4] Récemment encore Fr. Holste (Fr. Holste, *Zur chronologischen Stellung der Vinča-Keramik*, dans *Wiener Prähistorische Zeitschrift*, XXVI, 1939, p. 1 et suiv.) divise, du point de vue typologique et du style, la céramique de Vinča en cinq groupes (A-E), tandis que Vassič, même dans le IV-e volume sur Vinča, publié en 1936, considère la céramique par rapport à la profondeur de la découverte et non pas d'après les phases de son évolution, tout comme en 1910, à l'occasion de la publication de ses fouilles de 1908 (M. Vassits, *Die Hauptergebnisse der prähistorischen Ausgrabung in Vinča im Jahre 1908* dans *Prähistorische Zeitschrift*, II, 1910, p. 23 et suiv.

[5] I. Nestor, *Der Stand*, p. 35.

[6] *Ibid.*, p. 55; D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, p. 94; Fr. Holste, *ouvr. cit.*, p. 31; Vl. Dumitrescu, *Betrachtungen über die « Steckdosen » der rumänisch-bulgarischen Boian A-Kultur*, dans *Wiener Prähistorische Zeitschrift*, XXIII, 1936, p. 147, note 29; Oswald Menghin, *ouvr. cit.*, p. 59.

www.cimec.ro

dégénérés de Boian A que d'autres qui paraissent être dus aux influences de la civilisation Gumelnița [1].

En ce qui concerne la position stratigraphique de Boian A de Bulgarie par rapport à la civilisation Vinča, selon ce qui a été montré par Fr. Holste, nous manquons d'observations stratigraphiques dans la vallée de la Morava Supérieure où on rencontre des fragments céramiques de la phase la plus ancienne de la civilisation des *tells* du Sud de la Bulgarie et des éléments de caractère Vinča-Starčevo [2].

Au sujet du rapport de chronologie relative entre les civilisations Boian A et Bükk on n'est pas non plus parvenu à une solution définitive. Ainsi, selon certains investigateurs cette civilisation est antérieure ou tout au moins contemporaine de la période Bükk I [3], mais selon d'autres elle n'est pas plus vieille que Bükk I, et on établit même un synchronisme entre Boian A et la période Bükk II [4].

De même incertaines sont aussi les parallèles entre la céramique excisée de la II[ème] période thessalienne (Dimini) et Boian A, les relations entre celles-ci étant probablement établies d'après M. I. Nestor par le groupe de Transylvanie ou de Bulgarie [5].

* * *

Avant de passer à la civilisation de Gumelnița, nous rappelons que, entre les couches Boian A et Gumelnița paraît avoir été identifiée une couche de transition, tant à Tangâru [6], qu'à Petru Rareș [7] de Vlașca, ainsi qu'à Glina dans les fouilles de 1945. Cette couche est jusqu'à présent représentative à Petru-Rareș, c'est pourquoi la phase de la civilisation respective, représentant le passage de la phase Boian A à Gumelnița, a été dénommée Petru-Rareș par M. D. Berciu [8].

A Glina cette couche de transition s'est directement superposée au dépôt d'inondation situé au-dessus de la couche Boian A.

Les matériaux céramiques sont représentés par des formes de vases caractéristiques, pour le moment, de la civilisation Gumelnița,

[1] D. V. Rosetti, *II. Săpăturile dela Vidra*, p. 51 et suiv.
[2] Fr. Holste, *ouvr. cit.*, p. 9.
[3] D. V. Rosetti, *ouvr. cit.*, p. 49 et suiv.
[4] Vl. Dumitrescu, *ouvr. cit.*, p. 147, note 29.
[5] I. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 56.
[6] D. Berciu, *Săpăturile arheologice dela Tangâru*, 1934, p. 23 et suiv.
[7] Idem, *Săpăturile dela Petru Rareș* (1933—1935), p. 4 et suiv.
[8] Idem, *Săpăturile arheologice dela Tangâru* (1934), p. 23.

www.cimec.ro

dont certains sont confectionnés avec une pâte très ressemblante à celle de bonne qualité de la céramique de type Boian A. Comme éléments nouveaux apparaissent maintenant pour la première fois les anses des vases et la plastique.

L'inventaire céramique de cette couche de transition de Glina ne correspond pas exactement à celui appartenant à la phase Petru-Rareș, ni à ce qu'à découvert M. D. V. Rosetti à Vidra dans la couche Vidra II A, recte Gumelnița A 1. Bien que les matériaux trouvés jusqu'à présent à Glina soient peu nombreux et qu'en général les formes en soient communes à la couche A de Gumelnița, il paraîtrait pourtant que dans cette couche de transition on peut poursuivre un contact de la civilisation Boian A, dont il reste à déterminer le développement, avec la civilisation de Gumelnița, ce qui avait été énoncé dès 1928 [1]. En attendant les nouvelles fouilles qui devront confirmer cette couche de transition avec autant de précision que possible également au point de vue typologique, une attitude réservée s'impose, surtout qu'au point de vue stratigraphique cette couche de transition ne se distingue pas clairement de Boian A, et à Petru-Rareș du début de Gumelnița (phase Gumelnița A 1).

* * *

La civilisation de Gumelnița est répandue sur une large aire dans le Sud-Est de l'Europe, au Nord et au Sud du Bas-Danube et dans les Balkans à travers la Bulgarie jusqu'en Macédoine où ont été signalés des éléments de cette civilisation entre Salonique et Cavalla, qui ont été expliqués plutôt par une parenté entre le Néolithique de la Macédoine et la civilisation de Gumelnița que par une extension de la civilisation de Gumelnița dans cette région [2].

A la suite des recherches entreprises par nous dans le dép. de Covurlui, la limite orientale de cette civilisation a été repoussée vers le Nord, démontrant ainsi que dans le Sud de la Moldavie, dans

[1] I. Nestor, *Zur Chronologie*, p. 137.

[2] I. Nestor, *Zur Stellung Cernavoda's*, p. 20. et suiv. Cf. aussi Kimon Grundmann, *Donauländischer Import im steinzeitlichen Thessalien*, extrait de *Athenische Mitteilungen*, 59, 1934, p. 135, selon lequel il s'agirait plutôt d'une influence de la civilisation thrace jusqu'en Thessalie et la Grèce centrale que d'une importation directe.

www.cimec.ro

cette région, se touchent les deux cercles de civilisation néolithiques, caractérisées par la céramique bandée, de Cucuteni et de Gumelniţa [1].

Dans cet espace ont été identifiées deux variantes régionales importantes, l'une en Dobroudja à Cernavoda avec des correspondantes dans la plaine valaque, à Măgura Jilavei du dép. d'Ilfov [2] et en Bulgarie au Sud des Balkans, à Tell-Ratchef et à Tell-Metchkour [3], et l'autre en Olténie, à Sălcuţa, avec des analogies dans le Nord de la Bulgarie, dans la caverne de Morovitza [4] et à Unio-Alba au Nord de Vidin, qui représente la limite la plus occidentale d'expansion au Nord de la Bulgarie de cet aspect de civilisation gumelnitzienne.[5] Les récentes recherches faites à Bubani près de Nich ont démontré l'existence de la variante Sălcuţa vers l'Ouest jusque dans la vallée de la Morava Supérieure [6].

En outre, on peut considérer comme facies régional également l'aspect de début de la civilisation de Gumelniţa à Atmăgeaua-Tătărască, du Quadrilatère et de Kodja-Dermen dans le Nord-Est de la Bulgarie, qui évolue davantage dans le temps par rapport aux facies correspondants de la plaine valaque [7].

Parmi les variantes régionales rappelées, seule Cernavoda paraît ne pas avoir encore une position chronologique relative nettement déterminée dans le cadre de la civilisation de Gumelniţa [8].

A partir de 1926, grâce aux fouilles entreprises par le Musée National d'Antiquités de Bucarest, par le Musée Municipal de Bucarest et par le Musée « Teohari Antonescu » du département de Vlaşca, on a réussi à déterminer plusieurs phases dans le cadre de la civilisation de Gumelniţa, démêlant ainsi plus particulièrement dans l'évolution de cette civilisation ses débuts et sa fin. Ces résultats obtenus dans l'espace roumain de recherches de la civilisation

[1] I. Nestor, ouvr. cit., p. 20 et suiv. et M. Petrescu-Dâmboviţa, *Archäologische Forschungsreise im Bezirk Covurlui*, dans *Dacia*, VII—VIII, 1937—1940, p. 445.

[2] A. Langsdorff u. J. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 225, note 54.

[3] *Ibid.*, p. 226.

[4] Fr. Holste, *ouvr. cit.*, p. 18.

[5] I. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 21.

[6] Adam Graf Orssich de Slavetich, *Bubanj, eine vorgeschichtliche Ansiedlung bei Niš*, dans *Mitteilungen der prähistorischen Kommission der Akademie der Wissenschaften*, IV Band, Nr. 1—2, Wien 1940, p. 3 et suiv.

[7] I. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 18.

[8] *Ibid.*, p. 17 et suiv.

www.cimec.ro

de Gumelnița peuvent être appliquées aussi à la région située au Sud du Danube.

Les deux phases, A et B, déterminées en 1925 par M. Vl. Dumitrescu à Gumelnița ne peuvent plus être considérées aujourd'hui comme deux couches du même complexe, la couche B pouvant être tout au plus, comme démontré, une évolution locale de la couche A [1]. Cependant M. Vl. Dumitrescu ne renonce pas à sa division en deux phases, bien que parfois enclin à maintenir la phase B plutôt au point de vue stratigraphique que typologique [2].

La division en deux phases, qui a influencé au début les chercheurs roumains, explique aussi les dénominations A 1, C et D des phases gumelnitziennes déterminées ultérieurement. Une autre division, d'après la stratigraphie de Vidra, a été établie par M. D. V. Rosetti [3], Vidra I correspondant à la couche Boian A et Vidra II à la civilisation de Gumelnița, à l'intérieur de laquelle ont été déterminées plusieurs couches dénommées Vidra II A, B, C et D correspondant aux phases Gumelnița A1, A2, B1, B2 et C qui représentent une succession stratigraphique et une évolution typologique de cette civilisation, écartant ainsi l'impression que nous aurions affaire à des couches de civilisations totalement différentes, comme par exemple Cucuteni A et B. Enfin, en plus de ces classifications, M. D. Berciu [4] essaye de grouper quatre phases gumelnitziennes (A 1, A 2, B et C) et la couche de transition de Boian A à Gumelnița A 1 (Petru-Rareș) en une division tripartite de la civilisation de Gumelnița (Gumelnița I, II et III).

Toutes les divisions et dénominations conventionnelles citées nous prouvent que l'évolution de la civilisation de Gumelnița n'est pas encore déterminée définitivement. Cependant elles doivent être conservées, bien entendu sans les exagérer, pour une meilleure articulation des différentes phases de cette civilisation.

A ce point de vue, nous pensons que la dernière classification, tripartite, ne peut pas être maintenue, surtout que l'on tente la trans-

[1] *Ibid.*, p. 18 et suiv.

[2] Par ex.: Vl. Dumitrescu, *A propos de la peinture*, p. 411; idem, *La stratigraphie*, p. 43; idem, *The painted decoration of the pottery from the eneolithic station near Atmageaua Tătărască*, extrait d'Annals of Archaeology and Anthropology, vol. XXIV, 1937, Nr. 1—2, p. 11, note 1. Toutefois, dans une étude plus récente *(Sur la date finale*, p. 74) l'auteur maintient les deux phases, parce que en dehors des ressemblances, il existe aussi des différences.

[3] Dinu V. Rosetti, *ouvr. cit.*, p. 7 et suiv.

[4] D. Berciu, *Prime considerațiuni*, p. 50.

www.cimec.ro

position, d'un cadre géographique plus vaste dans un cadre restreint et de caractère régional, du système classique de Gordon Childe [1], ou de la division chronologique gréco-égéenne [2].

Le facies Gumelnița A 1, du début de cette civilisation, quoique existant aussi en Bulgarie, a été déterminé stratigraphiquement et stylistiquement pour la première fois à Vidra par M. D. V. Rosetti [3] et il a été encore confirmé ultérieurement par les fouilles d'Atmăgeaua-Tătărască [4], Tangâru [5] et Petru-Rareș [6]. Les nouvelles fouilles de Glina paraissent y trouver aussi ce facies énoncé par M. Rosetti pour Glina, pour le moment seulement d'après la plastique, la céramique ne présentant pas encore un inventaire très concluant. Mais, selon ce qui a été montré, ce facies n'est plus ancien que dans la plaine valaque, car dans le Sud de la Dobroudja, à Atmăgeaua-Tătărască et dans le Nord-Est de la Bulgarie, à Kodja-Dermen, il s'est développée davantage dans le temps, manifestant une évolution particulière [7]. En ce qui concerne les doutes exprimés à plusieurs reprises par M. Vl. Dumitrescu au sujet des différences typologiques entre le facies A 1 et la civilisation de Gumelnița proprement dite [8], nous pensons qu'elle ne peuvent pas être justifiées, puisque ce facies a été confirmé également par d'autres fouilles, non seulement typologiquement mais encore stratigraphiquement.

La phase A est documentée stratigraphiquement et stylistiquement dans la plupart des établissements gumelnitziens, tant roumains que bulgares.

La phase B existe surtout stratigraphiquement, ne se différenciant pas totalement de la phase A d'après les critériums typologiques mentionnés.

La phase C énoncée par M. I. Nestor seulement au point de vue typologique comme représentant à Gumelnița la dernière phase de

[1] V. Gordon Childe, *The Danube in Prehistory*, Oxford 1929, p. 111.

[2] G. Glotz, *La civilisation égéenne*, Paris 1923, p. 23 et suiv.

[3] D. V. Rosetti, *ouvr. cit.*, p. 7.

[4] Vl. Dumitrescu, dans *Revista Istorică Română*, IV, 1934, p. 321; idem, *The painted decoration*, p. 6, note 1; idem, *Sur la date finale*, p. 80, note 10.

[5] D. Berciu, *Săpăturile arheologice dela Tangâru* (1934), p. 29 et suiv. (couche III a).

[6] Idem, *Săpăturile dela Petru Rareș* (1933—1935), p. 4 et suiv.

[7] I. Nestor, *Zur Stellung Cernavoda's*, p. 18.

[8] Par ex.: Vl. Dumitrescu, dans *Revista Istorică Română*, IV, 1934, p. 321; idem, *The painted decoration* p. 6, note 1; idem, *Sur la date finale*, p. 75 et p. 80, note 10.

www.cimec.ro

cette civilisation [1], n'a pas encore été confirmée au point de vue stratigraphique, bien que l'on croie avoir trouvé certains indices dans ce sens à Vidra [2].

Cela vaut également pour la phase Gumelnița D, de Sultana et de Gumelnița, énoncée toujours typologiquement par M. I. Nestor, laquelle présente de riches matériaux céramiques de facture étrangère dans les derniers dépôts de la civilisation de Gumelnița [3] et devra être également confirmée par des observations stratigraphiques.

En ce qui concerne l'aspect de civilisation du type Sălcuța, les fouilles faites par l'Institut d'Archéologie d'Olténie à Ostrovul-Șimian et à Ostrovul-Corbului (dép. de Mehedinți) ont permis de déterminer deux niveaux, Sălcuța I et II [4], lesquels seront probablement mieux définis par suite des fouilles exécutées à Sălcuța en 1945 par le Musée National d'Antiquités de Bucarest, fouilles conduites par M. C. S. Nicolăescu-Plopșor et par Madame Hortensia Dumitrescu, en précisant peut-être plus exactement aussi le rapport de chronologie relative par rapport à la civilisation de type Gumelnița.

Par comparaison avec la civilisation Boian A, la civilisation de Gumelnița, qui présente une évolution plus longue qui n'a pas encore été déterminée définitivement, ainsi que des aspects régionaux différents, a davantage duré dans le temps, plus d'un demi-millénaire. Pendant ce laps de temps se sont formés des dépôts ayant jusqu'à 3 et 4 mètres d'épaisseur.

Ses débuts paraissent avoir été éclaircis, car d'une part il est question d'héritages de la civilisation Boian A et d'autre part d'éléments nouveaux, venus probablement de la Péninsule Balkanique [5].

Mais relativement à la fin de cette civilisation, dont les derniers sédiments présentent des traces d'incendies extrêmement violents, les opinions sont divisées. A l'hypothèse plus ancienne de M. Vl. Dumitrescu, selon laquelle cette civilisation aurait duré jusqu'à la fin de l'âge du bronze, des objections ont été faites par MM. Nestor, Rosetti et Berciu [6], ce qui a déterminé il n'y a pas longtemps M. Vla-

[1] I. Nestor, *Der Stand*, p. 60.
[2] D. V. Rosetti, *ouvr. cit.*, p. 8, 48 et suiv.
[3] I. Nestor, *Zur Stellung Cernavoda's*, p. 19.
[4] D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, p. 71 et suiv.
[5] I. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 22.
[6] Vl. Dumitrescu, *ouvr. cit.*, p. 75 et suiv.

www.cimec.ro

dimir Dumitrescu à diminuer cette durée et à admettre que la phase B a duré encore deux siècles après le début de l'âge du bronze, représentant non pas une civilisation de bronze mais une civilisation énéolithique, qui continue à survivre parallèlement aux nouvelles civilisations de l'âge du bronze jusqu'au début de la phase Reinecke B, après 1600 av. J.-C. [1]. D'après la découverte faite par M. Rosetti à Popești-Leordeni dans le département d'Ilfov, il paraîtrait que par-ci par-là la civilisation Glina III serait même en partie contemporaine de la fin de la civilisation de Gumelnița [2]. Mais les fouilles de contrôle faites en 1934 par M. Berciu à Vădastra ont prouvé stratigraphiquement qu'en Olténie la variante gumelnitzienne régionale de type Sălcuța n'est pas directement superposée par Glina III comme on l'avait cru, mais par la civilisation à céramique non bandée de la fin du Néolithique de type Coțofeni, et celle-ci à son tour par Glina III [3]. D'autre part, des éléments sporadiques du type Coțofeni ont été trouvés aussi à proximité de Bucarest, à Plumbuita [4] et probablement à Popești-Leordeni [5], dans l'aire d'expansion de la civilisation gumelnitzienne de la plaine valaque. En outre la céramique inédite découverte par M. Berciu dans le département de Dâmbovița, à Palade et à Puntea-de-Greci, selon lui à décor en cordon sur formes gumelnitziennes, correspondrait dans la plaine de la Valachie à la période dans laquelle est représentée dans le cercle occidental la civilisation de type Coțofeni [6]. Donc la fin de la civilisation de Gumelnița, en Roumanie, doit être reliée d'une part à le pénétration vers l'Est de la civilisation de Coțofeni, grâce à quoi s'expliquent aussi les éléments Sălcuța habituellement présents dans les derniers niveaux gumelnitziens, non développés là de la civilisation de Gumelnița, et d'autre part à l'apparition de la civilisation Glina III du début de l'âge du bronze, vers 1800 a. Ch. environ [7].

Les mêmes événements paraissent s'être produits aussi en Transylvanie, où en dépit de l'absence d'une stratigraphie verticale on

[1] *Ibid.*, p. 80 et suiv.

[2] D. V. Rosetti, *ouvr. cit.*, p. 31, note 90.

[3] D. Berciu, *Colecția de antichități « Gh. Georgescu »*, Corabia, p. 13.

[4] I. Nestor, *Cours de préhistoire, 1944—1945.*

[5] Quelques tessons, non encore suffisamment concluants, ont été collectionnés par M. E. Comșa, membre du Séminaire de Préhistoire à la Faculté de Lettres de Bucarest.

[6] D. Berciu, *Prime considerațiuni*, p. 82 et 93.

[7] I. Nestor, *Cours de préhistoire, 1944—1945.*

www.cimec.ro

peut pourtant préciser qu'après la disparition de la civilisation du type d'Ariușd ont suivi les civilisations de Coțofeni et de Glina III [1].

En tout cas la succession Sălcuța-Coțofeni-Glina III, documentée stratigraphiquement dans le Sud-Est de l'Olténie et seulement postulée en Valachie sous la forme Gumelnița-Coțofeni-Glina III, ne doit pas être interprétée trop rigidement dans le sens que la civilisation de Gumelnița se terminerait à la même date, dans toute son aire d'expansion, à sa place apparaissant spontanément les civilisations à céramique non bandée du type Coțofeni et Glina III.

Au point de vue des synchronisations avec le complexe Tripolje-Cucuteni-Ariușd et la civilisation du type Vădastra II, on est arrivé sur des bases stratigraphiques et des synchronisations, à certains résultats qui contribuent dans une certaine mesure à préciser aussi la position chronologique relative de ces civilisations vis-à-vis de la civilisation de Gumelnița.

Ainsi, sur la base des constatations stratigraphiques indirectes et des liaisons culturelles, Gumelnița A a été synchronisée par M. I. Nestor avec Cucuteni A [2], en même temps que M. H. Schroller, selon qui Gumelnița A est contemporaine non seulement de Cucuteni A mais également de la phase dite de transition A—B et la majeure partie des matériaux bulgares correspond à la phase Cucuteni B [3]. D'ailleurs M. Vl. Dumitrescu, se basant sur certaines formes, certains ornements et sur la technique de ceux-ci soutient que Gumelnița A est contemporaine non seulement de Cucuteni A mais partiellement encore de Cucuteni B [4]. Mais puisqu'on trouve difficilement des éléments communs seulement à Cucuteni B et à Gumelnița B, M. Vl. Dumitrescu est enclin à croire que le synchronisme entre les deux civilisations a été de courte durée, surtout que la civilisation Cucuteni B est en partie contemporaine aussi de Gumelnița A [5].

Le problème de ces synchronisations n'est pas encore définitivement éclairci. En ce qui concerne la variante régionale de la civilisation Cucuteni B de Sărata-Monteoru, à la suite des fouilles faites au fortin Cetățuia de là-bas, conduites par MM. I. Andrieșescu

[1] *Ibid.*
[2] Idem, *Der Stand*, p. 58.
[3] *Ibid.*, p. 58, note 209.
[4] Vl. Dumitrescu, *La Cronologia*, p. 277 et suiv.
[5] *Ibid.*, p. 286.

www.cimec.ro

ct I. Nestor, il a été déterminé avec précision au point de vue stratigraphique que ce facies régional est plus ancien que la civilisation Montéoru du début de l'âge du bronze [1]. En outre, à la suite de certaines recherches de surface dans un établissement inédit de Ceptura (dép. de Prahova) bien que manquent encore des observations stratigraphiques certaines, il paraît pourtant que la civilisation Glina III est plus récente que Cucuteni B [2]. Par conséquent, la civilisation Glina III occuperait une position intermédiaire entre la civilisation Cucuteni B (facies Monteoru) et la civilisation Monteoru du début de l'âge du bronze, n'étant pas contemporaine de Cucuteni B comme on le croyait auparavant [3]. Or, comme parfois Glina III est superposée en quelque sorte directement à la civilisation Gumelnița A, comme à Glina, il n'est pas exclu que cette civilisation soit en partie également contemporaine de Cucuteni B (facies Monteoru) surtout que d'après les dernières recherches de Sărata-Monteoru, il paraît résulter que cette civilisation n'est pas une variante tardive de la civilisation Cucuteni B, comme on le croyait auparavant, mais est par contre plus ancienne [4].

Est nouveau au point de vue de chronologie relative le fait que dans le premier niveau gumelnitzien de Glina, des fouilles de 1945, dénommé par nous pour le moment et provisoirement Gumelnița I a, ont été trouvés les fragments d'un verre du type Ariușd, variante Băești-Aldeni. Des récipients similaires comme pâte, forme et décor ont été récemment découverts par M. Gh. Ștefan dans une habitation du premier niveau de la couche II (Ariușd) de Băești-Aldeni. Donc, par la récente découverte de Glina est déterminée la position chronologique relative de la civilisation d'Ariușd, facies Băești-Aldeni, qui correspond stratigraphiquement au premier niveau gumelnitzien de Glina (Gumelnița I a). Il reste à rechercher à Glina jusqu'à quel point le niveau Gumelnița A 1 de Vidra est parallèle au niveau de Gumelnița I a de Glina.

En dehors de ce parallélisme, la présence comme import dans la couche Vidra II A, recte la phase Gumelnița A 1, d'un support fragmentaire provenant d'un récipient-binocle tripolien, monochrome et à décor incisé [5], de forme ancienne, synchronise, comme cela a été

[1] I. Nestor, *ouvr. cit.*, p. 48 et suiv.
[2] Idem, *Cours de préhistoire, 1944—1945.*
[3] Idem, *Zur Chronologie*, p. 143.
[4] Nous devons cette information à M. I. Nestor.
[5] D. V. Rosetti, *ouvr. cit.*, p. 22, fig. 25.

www.cimec.ro

démontré par le prof. Radu Vulpe, la plus ancienne phase de la civilisation Gumelnița A, recte A 1, et la civilisation pré-cucutenienne de la couche I d'Izvoare [1].

Des deux parallélismes rappelés, il résulterait, en jugeant surtout statiquement, que la phase Gumelnița A 1 est contemporaine de la civilisation d'Ariușd, facies Băești-Aldeni, et de la civilisation pré-cucutenienne d'Izvoare. La dernière synchronisation ne nous paraît pas être la plus probable car dans les couches pré-cucuteniennes d'Izvoare et de Trudești ont été également trouvés des éléments Boian A lesquels dans aucun cas ne peuvent être contemporains de la civilisation Ariușd laquelle superpose la civilisation Boian A. Il reste à préciser à Izvoare la position stratigraphique des éléments Boian A de la couche pré-cucutenienne. De plus, on doit rechercher si par hasard le récipient binocle ne se maintient pas encore plus tard, dans la phase Cucuteni A [2], car dans l'affirmative changerait aussi le parallélisme postulé entre pré-cucuteni et Gumelnița A 1, Cucuteni A, comme aussi Ariușd, devenant contemporains de Gumelnița A, peut-être même des débuts de cette civilisation, et Boian A de pré-cucuteni, comme cela paraît plus probable. Outre cette synchronisation, en tenant compte de l'observation stratigraphique de Glina et du fait que la variante Boian A d'Izvoare approche de l'aspect du Sud-Est de la Transylvanie et de la région de collines de Băești-Aldeni, qui paraissent être plus anciens que le facies correspondant de la plaine valaque, il résulterait que la couche pré-cucutenienne, dans le cas que les fragments céramiques de type Boian A en proviennent, serait aussi un peu plus ancienne que le facies correspondant Boian A de la plaine valaque.

En ce qui concerne Vădastra II, à part une importation de Vidra II B (phase A2) [3], cette civilisation paraît être partiellement contemporaine de la phase A 1 car, ainsi que cela a été démontré par M. D. V. Roseţti, il existe une relation étroite au point de vue technique et typologique entre les idoles de Vidra II A, recte la phase Gumelnița A 1, et Vădastra II [4].

* * *

[1] Radu Vulpe, *Civilisation précucutenienne récemment découverte à Izvoare, en Moldavie*, dans *Eurasia Septentrionalis Antiqua*, XI, 1937, p. 143 et 146.

[2] I. Nestor, dans *Prähistorische Zeitschrift*, XXVII, 1936, p. 289.

[3] D. V. Rosetti, *Steinkupferzeitliche Plastik*, p. 48.

[4] *Ibid.*

www.cimec.ro

Des données présentées ici, se référant à la chronologie relative du complexe Boian A-Gumelnița, il résulte que, grâce aux progrès réalisés par la science archéologique roumaine des vingt dernières années, surtout après les fouilles de Glina, on a reussi à distinguer la civilisation Boian A de Gumelnița et à établir l'ancienneté de la civilisation Boian A. Les fouilles ultérieures ont confirmé cette succession et on déterminé dans le cadre de ce complexe néolithique caractérisé par la céramique bandée plusieurs phases, dénommées d'une manière conventionnelle, dont certaines devront être mieux précisées au point de vue typologique par les recherches futures, et d'autres, énoncées seulement typologiquement, doivent être également confirmées par des observations stratigraphiques.

Par des synchronisations avec les civilisations voisines, plus ou moins contemporaines du complexe Boian A-Gumelnița, quelque lumière a été répandue aussi sur leur chronologie relative, en réussissant à déterminer dans une certaine mesure également leur position chronologique relative par rapport à ce complexe.

Pareillement, les résultats stratigraphiques obtenus en Roumanie contribuent aussi à débrouiller la chronologie relative des aspects de civilisation du même complexe des régions situées au Sud du Danube, surtout en Bulgarie, servant en même temps de base pour la comparaison de la chronologie égéenne avec le reste de l'Europe du Sud-Est [1].

En ce qui concerne le problème qui nous intéresse ici, de la chronologie relative du complexe Boian A-Gumelnița, nous sommes parvenus aux résultats plus importants suivants, en nous basant surtout sur les résultats stratigraphiques des dernières fouilles de Roumanie et en spécial de celles de Glina, ainsi que de certaines synchronisations avec les cercles de civilisations plus ou moins voisines:

I. *Civilisation Boian A*

1. Le niveau dit de huttes de Tangâru, situé sous la couche Boian A proprement dite, est confirmé stratigraphiquement par les nouvelles fouilles de Glina et devra être également défini au point de vue typologique.

2. La civilisation Boian A, variante Băești-Aldeni et les facies apparentés à elle du Sud-Est de la Transylvanie et de la Moldavie paraît être, selon certains indices stratigraphiques de Glina,

[1] O. Menghin, *ouvr. cit.*, p. 52.

www.cimec.ro

plus ancienne que la civilisation Boian A de la plaine de la Valachie.

3. La civilisation pré-cucutenienne est, à cause des éléments Boian A inédits, contemporaine de la civilisation Boian A et non pas des débuts de la civilisation de Gumelnița, recte la phase Gumelnița A 1. Pour une confirmation supplémentaire il faudrait prouver que le fragment du récipient binocle tripolien importé à Vidra (Vidra II A) se maintient aussi dans la phase Cucuteni A.

4. Par rapport à la civilisation Boian A de la plaine valaque, la civilisation pré-cucutenienne serait un peu plus ancienne car les fragments céramiques de type Boian A d'Izvoare s'apparentent davantage aux fragments du Sud-Est de la Transylvanie et du Nord de la Valachie, lesquels, d'après les observations stratigraphiques de Glina, paraissent être plus anciens que la civilisation Boian A de la plaine valaque.

II. *Civilisation de Gumelnița*

1. La phase de transition de Boian A à Gumelnița A 1, dénommée Petru-Rareș et documentée jusqu'à présent à Petru-Rareș et à Tangâru paraît être confirmée stratigraphiquement aussi à Glina, représentant un contact entre la civilisation Boian A, dont il reste à déterminer le développement, et la civilisation de Gumelnița.

2. L'évolution de la civilisation de Gumelnița n'est pas encore déterminée définitivement, les débuts et la fin de cette civilisation ayant été surtout éclaircis.

3. La phase de début de la civilisation de Gumelnița (Gumelnița A 1) doit être maintenue, car elle est confirmée au point de vue stratigraphique et typologique non seulement à Vidra mais encore par d'autres fouilles.

4. La première phase de la civilisation de type Ariușd de Băești-Aldeni est contemporaine, par les récentes fouilles de Glina, des débuts de la civilisation de Gumelnița, probablement de la phase Gumelnița A 1. Donc les récentes fouilles de Băești-Aldeni ont confirmé l'hypothèse que la civilisation Boian A est plus ancienne que celle d'Ariușd, et les nouvelles fouilles de Glina ont permis de déterminer la position chronologique relative de la civilisation d'Ariușd, facies Băești-Aldeni, par rapport à la civilisation de Gumelnița.

Certainement que dans son aire d'expansion de l'espace carpatho-balcanique le complexe caracterisé par la ceramique bandée Boian A-Gumelnița ne doit pas être considéré trop rigide, comme formant un

www.cimec.ro

groupe isolé des régions avoisinantes et soumis à une évolution rectiligne, en ce sens que le même développement aurait eu lieu au même rythme dans tout cet espace. Dans beaucoup de cas, à défaut d'observations stratigraphiques et d'une analyse typologique plus détaillée, on ne peut énoncer que des possibilités qui devront être vérifiées par de futures fouilles méthodiques et aussi intenses que possible. A ce point de vue nous n'en sommes qu'au début; pourtant ce qui a été réalisé jusqu'à présent en Roumanie relativement au complexe Boian A-Gumelnița nous donne le droit d'espérer des résultats de plus en plus intéressants et plus précis qui nous permettraient d'une part de connaître ce complexe d'une manière aussi détaillée que possible, et d'autre part de le situer aussi exactement que possible dans le Néolithique du Sud-Est européen.

M. PETRESCU-DÂMBOVIȚA

www.cimec.ro

UNE COPIE MONÉTAIRE D'UNE SCULPTURE ATTRIBUÉE À LYSIPPE

(HERMÈS ATTACHANT SA SANDALE)

Les numismates des villes grecques des Balkans ont depuis longtemps attiré l'attention sur quelques représentations monétaires qui, tranchant avec l'uniformité des types monétaires d'époque romaine, ont préféré interpréter des sculptures classiques dont ces villes possédaient des copies, en marbre ou en bronze, plus ou moins éloignées des originaux grecs. Dans ce courant d'inspiration classique, caractérisant l'art gréco-romain du IIe siècle, Praxitèle jouit de la plus grande faveur [1]. Deux monnaies du IIe siècle, frappées par les villes d'Anchialos [2] et de Pautalia [3] représentent sur leur revers le groupe praxitéléen d'Hermès portant Dionysos enfant dont l'original, découvert dans les fouilles d'Olympie, nous permet la plus instructive des comparaisons. Le graveur d'une autre monnaie de Pautalia, toujours du IIe siècle de notre ère, reproduit, cette fois-ci d'une main très sûre, « le Satyre versant à boire », à cette modification près qu'au lieu d'une coupe, le jeune satyre tient au-dessus de la tête une grappe de raisin [4].

Le fait d'avoir reproduit de pareilles œuvres praxitéléennes ne saurait d'ailleurs nous étonner. Les fouilles pratiquées sur l'emplacement des anciennes villes de Thrace et de Mésie, ainsi que les

[1] Cf. B. Filow, *L'art antique en Bulgarie*, Sofia 1925, p. 52.

[2] B. Pick, *Thrakische Münzbilder*, dans *Jahrb. des K. d. arch. Inst.*, XIII, Berlin 1898, p. 174 et dans *Aufsätze zur Numismatik und Archäologie*, Jena 1931, p. 47, pl. I, 33.

[3] B. Filow, *Hermesstatue auf einer Münze von Pautalia*, dans *Num. Ztschrft.*, LI, 39, pl. IX, 1; L. Ruzicka, *Zwei Statuen des Praxiteles auf Münzen von Pautalia*, dans *Strena Buliciana*, p. 667 et suiv.; L. Ruzicka, *Die Münzen von Pautalia*, Tirage à part d'*Izvestija. Bull. Inst. Arch. Bulg.*, Sofia 1933, p. 26, pl. IV, 1, 516.

[4] *Ibidem*, p. 27, pl. IV, 2, 517.

www.cimec.ro

découvertes dues au hasard dans ces mêmes régions, ont mis plus d'une fois à jour des copies en marbre ou en bronze des œuvres attiques les plus appréciées au début de notre ère. Telle, par exemple, la nouvelle réplique d'Athéna Parthénos, découverte près de la ville de Bitolj (Macédoine), sur l'emplacement de l'ancienne Héraclée [1] ou le « Satyre au repos », copie en marbre plus que médiocre provenant de l'ancienne Ad Putea, que nous sommes enclins à attribuer à un atelier local [2]. Ces copies qui ont dû être beaucoup plus nombreuses et auxquelles il faut ajouter un nombre plus grand encore de petits bronzes, découverts un peu partout en Thrace et en Mésie, nous expliquent la fréquence des reproductions statuaires sur les monnaies grecques des Balkans. Rappelons, par exemple, quelques monnaies de Nicopolis ad Istrum qui représentent sur leur revers le type si souvent reproduit d'Apollon Sauroctone [3], de Vénus de Médicis ou du Capitole [4] ou celui d'Hercule Farnèse [5]. Faute, sans doute, d'une tradition monétaire bien établie et peut-être aussi à la suite d'un courant « classicisant » de l'art monétaire, auquel nous devons, au début du IIe siècle de notre ère, mainte reproduction des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, les graveurs monétaires de Nicopolis ad Istrum ou de Marcianopolis, de Philippopolis ou de Pautalia ont reproduit plus souvent qu'en toute autre région du monde grec les pièces les plus célèbres de l'art classique dont les copies plus ou moins fidèles, plus ou moins librement interprétées selon le goût et les possibilités techniques des ateliers de l'époque, décoraient les temples et des édifices publics de ces villes. B. Pick et K. Regling qui nous ont donné le corpus des monnaies des villes grecques des Balkans n'oublient pas la plupart du temps de mentionner la présence d'une pareille copie.

Il y a donc lieu de s'étonner que, dans cet ordre d'idées, l'érudit éditeur des monnaies de Marcianopolis passe sous silence une des plus intéressantes reproductions monétaires d'époque impériale. En effet, deux monnaies de Marcianopolis — la première du règne d'Élagabal, la seconde de celui de Philippe le Jeune — présentent

[1] H. Schrader, *Eine neue Statuette der Athena Parthenos*, dans *Arch. Anzeiger*, 1932, pp. 89—97.

[2] Cf. I. Welkow dans *Izvestija, Bull. Soc. Arch. Bulg.* IV, 1926—27, p. 61 et suiv.

[3] B. Pick, *Die antiken Münzen Nordgriechenlands*, I, Berlin 1899, p. 362, no. 1.288, pl. XIV, 34.

[4] *Ibidem*, pp. 393, no. 1.467; 390, no. 1.455; 459, no. 1.799, pl. XV, 32, 33, 34.

[5] *Ibidem*, p. 450, no. 1.759 et 1.948, pl. XVII, 18.

www.cimec.ro

sur leur revers, selon la description de Pick: « Hermès nu, penché à gauche et regardant de face, le pied droit posé sur une tête de bélier, la main gauche, couverte d'une chlamyde, appuyée sur le genou gauche; sur le sol, entre les pieds, une tortue; derrière, un caducée et un objet non identifiable; dans le champ, à droite, la lettre E » (Planche II)[1].

Dès le premier abord l'on est frappé par les traits énergiques de cette représentation d'Hermès: le tronc penché en avant fait un heureux contraste tant avec la tête, tournée vers le spectateur, qu'avec la partie inférieure du corps. Le pied gauche, solidement planté sur le sol fait contraste à son tour avec le pied droit appuyé sur la tête de bélier. L'équilibre en est parfait. Par la main et le bras gauches, la partie supérieure du corps s'appuie sur le genou et le pied droit. Le graveur monétaire a su mettre en relief, malgré l'espace réduit qu'il avait à sa disposition, certains détails de la musculature, réalisant en même temps un jeu de lumières et d'ombres dont on ne saurait assez souligner l'effet. Malheureusement, les deux exemplaires monétaires connus par B. Pick — le premier au musée de Philippopolis, le second au cabinet Numismatique du Musée National de Sofia — sont loin d'être très bien conservés. Une échancrure dérivant probablement d'un défaut du négatif ou peut-être plus simplement encore de son usure, ne nous permet plus de voir la manière dont le graveur a traité la partie moyenne du corps. Grâce à l'extrême amabilité de M. T. Ghérasimov, conservateur du Cabinet Numismatique de Sofia — et je suis heureux de lui exprimer encore une fois toute ma gratitude — j'ai pu étudier de plus près cette reproduction monétaire sur un moulage exécuté d'après une galvanoplastie du musée de Berlin. La tête dont les traits sont malheureusement très effacés, ne présente aucun détail non plus. Toutefois, ce que l'on peut tout de suite remarquer, ce sont ses proportions plutôt réduites par rapport au corps, très élancé et parfaitement équilibré.

Tous ces éléments caractérisant l'école de Lysippe, ont dès le début attiré mon attention. Cette monnaie reproduit, en effet, une copie de ce chef-d'œuvre de la sculpture grecque dont l'original, très probablement en bronze, fut attribué à Lysippe: « Hermès attachant sa sandale »[2]. Les répliques en marbre — et nous en

[1] *Ibidem*, p. 325, no. 1.209, pl. XVI, 25.

[2] Cf. Ch. Picard, *La sculpture antique. De Phidias a l'ère byzantine*, Paris 1926, p. 178.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

Photo Girandon.

www.cimec.ro

connaissons quatre — présentent dans la manière plus ou moins froide des copistes d'époque romaine, laissant à peine deviner le jeu des muscles et surtout le souffle de vie qui animait l'original lysippéen, le courrier de l'Olympe, la tête tournée pour écouter les ordres de Zeus et nouant, en même temps, sa sandale. La copie du Louvre est due, sans doute, à un copiste mieux doué (Planche III). Au contraire, l'exemplaire de la collection Lansdowne manque presque totalement de vie [1]. Aucun sculpteur de ces répliques n'a pas réussi toutefois à rendre comme le graveur monétaire de Marcianopolis le parfait équilibre du corps et la musculature si fine et nerveuse des membres inférieurs. En ajoutant à leur réplique en marbre un support que l'original en bronze ne possédait sans doute pas, ces copistes diminuaient encore plus cette impression d'équilibre se dégageant de la gravure monétaire de Marcianopolis. En effet, tandisque chez les sculpteurs de ces quatre repliques statuaires le tronc d'arbre qui remplit la fonction d'un support est placé sous la jambe relevée du dieu, chez le graveur de Marcianopolis, suivant le modèle qu'il avait à sa disposition, il ne joue qu'un rôle décoratif, disposé comme il est près de la jambe appuyée sur le sol. Avec un talent dont on ne saurait lui marchander les éloges, le graveur a reproduit sur le revers de sa monnaie une copie, malheureusement perdue, que l'on doit considérer comme l'une des meilleures répliques du chef-d'œuvre lysippéen. Le corps du jeune dieu, penché en avant et solidement appuyé sur ses pieds, présente un entrecroisement de lignes et de plans, qui nous donne mieux que les autres répliques connues de nos jours, cette troisième dimension de la profondeur, trait caractéristique de la sculpture du maître sicyonien. Il faudrait ajouter aussi — et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de notre artiste — que, même transposé de ronde-bosse en bas-relief, ce thème reproduit sur la monnaie de Marcianopolis n'en présente pas moins les traits spécifiques de l'original. Quant aux objets qui paraissent aux pieds du dieu — la tête de bélier remplaçant la motte de terre sur lequel s'appuie le pied droit des répliques d'époque romaine et peut-être aussi de l'original grec en bronze, la tortue ainsi que le caducée, ils ont été ajoutés par

[1] Cf. S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, Paris, 1897, I, pl. 309, no. 2046 (Jason dit le Cincinnatus); pl. 814, no. 2048 A (Londres, coll. Lansdowne); nos 2047 (Rome), 2048 (Munich, Glyptothèque). Ces deux dernières statues sont des répliques plus ou moins rapprochées de la copie Lansdowne.

www.cimec.ro

le graveur qui suivait dans ce sens une tradition d'iconographie monétaire se complaisant à accumuler les attributs de la divinité représentée afin de mieux faire ressortir son caractère. Il n'est pas dépourvu d'intérêt de rappeler aussi le fait que le revers de notre monnaie nous donne une idée plus juste de la manière dont la main gauche de la réplique Lansdowne aurait dû être restaurée. Tout comme la réplique du Louvre, le revers de cette monnaie présente la main gauche d'Hermès légèrement appuyée sur le genou droit qu'il couvre de ses doigts.

Le thème du pied levé et appuyé sur une petite hauteur, interprété auparavant par Scopas dans son Apollon Smynthée, semble avoir été très apprécié par Lysippe et par son école. Il paraît aussi dans une autre sculpture attribuée toujours à Lysippe et représentant Poséidon. Cette statue en bronze, placée autrefois sur l'isthme de Corinthe, nous est connue par une monnaie frappée en 303 par Démètrius Poliorcète — les graveurs monétaires d'époque impériale en reprendront souvent ce motif [1] — et par quelques copies romaines dont la plus connue se trouve au Musée du Latran [2]. Elle ne nous donne toutefois pas cette impression d'élégance, de jeu nerveux des muscles et d'élancement qui fait de l'Hermès attachant sa sandale un chef-d'œuvre de Lysippe et dont la gravure monétaire de Marcianopolis représente, à n'en pas douter, la reproduction d'une des meilleures répliques que nous connaissions.

EM. CONDURACHI

[1] Cf. Strack, II, pl. II, 102, 161, 162; IX, 596; XIX, 38 (époque d'Hadrien).

[2] Ch. Picard, *ouvr. cité*, p. 178.

www.cimec.ro

LE PREMIER JOURNAL GREC DE BUCAREST

Les Grecs des Principautés Roumaines lisaient avec beaucoup de plaisir les premiers journaux et périodiques grecs qui parurent à Vienne à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e tels que: Ἐφημερίς, Εἰδήσεις διὰ τὰ ἀνατολικὰ μέρη, Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος, Ἑρμῆς ὁ Λόγιος et Καλλιόπη. Mais après que ces journaux et périodiques eurent disparu, les Grecs des Pays Roumains ressentirent le besoin d'avoir des journaux publiés dans leur langue maternelle. C'est pourquoi Ion Eliade Rădulescu écrivait dans *Curierul Românesc*: «étant donné que beaucoup d'étrangers, qui ne connaissent pas la langue de notre pays, se sont montrés à plusieurs reprises désireux d'avoir des nouvelles par le «Curierul», la rédaction a décidé de donner les mêmes nouvelles aussi en langue grecque, sur une feuille spéciale, de même dimension que le journal, et celà deux fois par mois. Dans ce but ces lecteurs étrangers devront jusqu'au début de l'année prochaine, faire savoir à la rédaction qu'ils ont réuni un nombre suffisant d'abonnés pour pouvoir satisfaire leurs aspirations»[1]. Mais on voit que le projet d'Eliade Rădulescu ne s'est pas réalisé. C'est pour cela que nous trouvons dans le *Curierul Românesc* d'Eliade certaines informations en langue grecque et roumaine.

Ce qu'Eliade Rădulescu n'a pas réussi en 1830, a été réalisé, dix ans après par Démètre Arghiriadis, qui a commencé à publier à Bucarest, le premier journal grec Ὁ Ζέφυρος τοῦ Ἴστρου. Mais nous devons d'abord nous arrêter un peu sur la personne de l'éditeur et rédacteur de ce journal.

Démètre Arghiriadis est né à Siatista, en 1805. Il fit ses études à l'école de Castoria, dirigée par son père. En 1830, Arghiriadis

[1] *Curierul Românesc*, 1830, no. 67.

www.cimec.ro

occupa le poste de directeur de l'école de sa ville natale. Mais bientôt il partit à Constantinople et prit la direction de l'école de Giombali. En 1836 il alla à Vienne pour compléter ses études. Un an après il fut appelé comme professeur, en même temps à l'école grecque de Zemun et à celle d'Odessa, mais Arghiriadis, sur le conseil du baron Constantin Bellio, préféra s'occuper de l'instruction des enfants du neveu du baron Alexandre St. Bellio de Valachie. Bientôt après Arghiriadis et ses élèves et leurs sept professeurs, français et allemands, partirent pour Vienne et d'autres capitales d'Europe. Il ne devait rentrer à Bucarest que trois ans plus tard [1].

A Bucarest, Arghiriadis se lia d'amitié avec son compatriote, le poète Athanase Christopoulos qui le recommanda au Prince Alexandre Ghica. Celui-ci, comme le dit Arghiriadis, « a bien voulu nous soutenir avec toute sa bienveillance et sa précieuse protection et entendre notre prière de publier dans cette capitale, un journal grec [2] ». Avec l'aide du prince, Arghiriadis réussit à publier à Bucarest, le journal grec Ὁ Ζέφυρος τοῦ Ἴστρου. Dans cette même ville Arghiriadis ouvrit, avec l'approbation de l'Ephorie des Écoles, une école particulière rue Şerban Vodă. Au sujet des matières enseignées et des heures d'étude Arghiriadis parle amplement dans son journal du 26 février 1842.

Après un séjour de quelques années à Bucarest, Arghiriadis retourne de nouveau dans sa patrie. En 1842, il se trouvait à Athènes et écrivait sous le pseudonyme de « Ἐρημίτης τῆς Πεντέλης » [3]. Il partit ensuite comme professeur à l'école de Castoria, où il prit la place de son père. En 1850, il passa à l'école de Cozane, où il enseigna pendant trois ans, jusqu'en 1853. Il y revint pour la deuxième, fois en 1858 et il y resta jusqu'en 1861 [4].

Démètre Arghiriadis a eu aussi une activité littéraire. En 1838, il publia, avec son frère Nicolas, le livre Πρακτικὰ τοῦ εὐγενεστάτου Βαρώνου κυρίου Κωνσταντίνου Μπελλίου Μακεδόνος [5]. Pendant son

[1] Panaghiotis N. Liufis, Ἱστορία τῆς Κοζάνης (Histoire de Cozane), Athènes, 1924, pp. 228 —229.

[2] G. Valétas, Ἕνα ἄγνωστο δοκίμιο ἱστορίας τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας (Un manuel inconnu d'histoire de la littérature néogrecque), Athènes, 1934, p. 4.

[3] G. Valétas, *ouvr. cit.*, p. 4.

[4] P. Liufis, *ouvr. cit.*, p. 229.

[5] En tête du volume se trouvent une lettre des frères Arghiriadis au baron Constantin Bellio ainsi que deux lettres de Const. Bellio, l'une adressée aux frères Arghiriadis et l'autre à ses chers compatriotes Macédoniens.

www.cimec.ro

séjour à Vienne, Arghiriadis traduisit en grec les chefs d'œuvre de Schiller: *La Vierge d'Orléans*, *Don Carlos*, *Marie Stuart* et *Guillaume Tell*. Les tragédies de Schiller sont traduites en vers blancs à l'exception de la Vierge d'Orléans qui a été traduite en vers rimés. De cette tragédie, Arghiriadis reproduisit, dans son journal (page 195), un fragment précédé de quelques mots pleins d'admiration pour le nouveau Sophocle de l'Allemagne, ainsi qu'il appelait Schiller. Il attendait seulement le moment propice pour les publier. Mais seule la tragédie: la *Vierge d'Orléans* a été imprimée à Athènes dans l'année 1861 [1]. Liufis dit qu'Arghiriadis a imprimé la *Vierge d'Orléans* à Constantinople, pendant son séjour dans cette ville, et que la traduction a été faite de l'italien [2]. Ces deux affirmations de Liufis sont, croyons-nous, erronées. En réalité, à Constantinople a été imprimée, en 1843, la tragédie de Schiller *Kabale und Liebe*, sous le titre grec de: Ῥαδιουργία καὶ Ἔρως, qui a été traduite par un certain M. Ω. [3]. Qui est ce traducteur anonyme, celà nous l'ignorons. La bibliographe Ghinis ne l'identifie pas, mais G. Valétas suppose que ce serait Démètre Arghiriadis. Les suppositions de Valétas ne sont pas basées sur des arguments. Ce que nous savons pertinemment, c'est que Arghiriadis a composé une tragédie intitulée Ὁ ἔρως καὶ ἡ ῥαδιουργία (Amour et intrigue). Voici les propres paroles de Arghiriadis : «Ἀσχολήσαντες πολλάκις τὸν κάλαμόν μας χάριν διασκεδάσεως ἐσυνθέσαμεν κατὰ καιροὺς διάφορα πονημάτια παντοίων μέτρων ῥυθμῶν καὶ ὕλης, καὶ φυλάττομεν διὰ νὰ προστεθῶσιν ὡς ἐπίμετρον εἰς τὰς ὁποίας ἔχομεν αὐτοσυνθέτους τραγωδίας ἡ Ἀσπασία, ἤτοι ἔρως καὶ πανώλης καὶ δευτέραν ὁ Ἔρως καὶ ἡ ῥαδιουργία»[4].

Du passage ci-dessus, nous voyons que Arghiriadis a composé encore une autre tragédie: Ἀσπασία, ἤτοι ἔρως καὶ πανώλης, à laquelle il faut en ajouter une troisième Ἀθανασία, dont un fragment, la IX[e] scène du V[e] acte, a été publié dans son journal Ὁ Ζέφυρος τοῦ Ἴστρου, no. 23 du 16 novembre 1841.

[1] Le titre intégral de la traduction est donné par G. Valétas, *ouvr. cit.*, p. 40. En tête de la traduction Arghiriadis a ajouté la vie du poète allemand et un résumé de l'histoire de la littérature allemande ainsi que de la poésie grecque, ancienne et moderne. G. Valétas s'occupe en détail de cette histoire de la poésie grecque, dans l'ouvrage cité.

[2] P. N. Liufis, *ouvr. cit.*, p. 229.

[3] D. Ghinis-V. Mexas, Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία (Bibliographie grecque), vol. II, p. 93; G. Valétas, *ouvr. cit.*, p. 5.

[4] Ὁ Ζέφυρος τοῦ Ἴστρου, no. 9, du 28 septembre 1841.

www.cimec.ro

En 1842, pendant son séjour à Athènes, Arghiriadis a publié «Προλεγόμενα εἰς Ὅμηρον» d'Adamantios Coray [1].

Dans la revue Εὐτέρπη de 1848 Arghiriadis a publié une étude sur Schiller [2] qui semble être la première étude qui ait fait connaître le grand poète allemand en Grèce.

Passons maintenant au journal d'Arghiriadis. Le titre exact est: Ὁ Ζέφυρος τοῦ Ἴστρου. Ἐφημερὶς ἐμπορικὴ καὶ φιλολογική. Le format est de 0,27 × 0,18. Il paraissait deux fois par semaine jeudi et dimanche, sur 4 pages, chaque page ayant deux colonnes, la numération des pages se suivant. Le prix de l'abonnemen était de 3 florins pour un an, 1 florin et demi pour six mois. Les abonnements étaient souscrits à la rédaction du journal qui un mois après son apparition fut transférée rue Şerban Vodă à l'école gréco-française de G. Vizantios et pour les autres départements, ainsi que pour la Moldavie, aux bureaux des vice-consuls et agents grecs, ainsi que chez ceux qui étaient chargés d'encaisser les abonnements.

Le premier numéro parut le 30 août 1841, le jour où tout le pays célébrait la fête onomastique du Prince Alexandre Ghica, dont l'éloge figure dans le premier article du journal. Il termina son éloge par 14 vers ayant pour acrostiche: Ἀλεξάνδρου Γκίκα. Dans le premier article, l'éditeur exprime sa reconnaissance envers le Prince et le gouvernement pour la bienveillance et l'appui qu'ils lui ont donnés.

Comme l'indique le titre, le journal comprenait des nouvelles politiques, économiques et littéraires. Les nouvelles politiques étaient données de différents pays, spécialement de Grèce et du Proche Orient et étaient prises de divers journaux allemands, français, italiens et surtout grecs, tels que Ὁ Φίλος τοῦ Λαοῦ, Ὁ Αἰών, Ἡ Ἀθηνᾶ, Ἑλληνικός Ταχυδρόμος etc. De temps en temps on publiait aussi une lettre particulière, surtout avec des informations culturelles. Dans chaque numéro nous trouvons un matériel riche et varié et même une partie distractive.

Comme nous l'avons vu ci-dessus, Arghiriadis avait une inclination pour la littérature et aimait faire des vers. C'est pourquoi dans la rubrique de la littérature, nous trouvons parfois ses propres vers ou des fragments de sa tragédie originale Ἀθανασία, ou de la tragédie de Schiller: *La Vierge d'Orléans*. Il publia également une

[1] D. Ghinis-V. Mexas, *ouvr. cit.*, p. 66.

[2] G. Valétas, *ouvr. cit.*, p. 4.

www.cimec.ro

poésie inédite du poète P. Sutzos, pour lequel il avait une admiration toute particulière. A la fin de cette poésie sont ajoutées les lignes suivantes: « Le poète mentionné, a composé cette poésie lors de l'arrivée de I. Capodistrias en Grèce, mais nous ne connaissons pas les raisons qui l'ont déterminé à ne pas la publier. Mais nous apprécions, à sa juste valeur, la présente poésie de notre éminent poète et sachant que les plus petites œuvres des grands poètes ne doivent pas rester inconnues, nous l'avons publiée espérant contenter ainsi nos lecteurs qui savent déjà ce que notre nation ressuscitée doit à ces deux frères, ses seuls poètes, M.M. Sutzos ».

Arghiriadis étant un fervent admirateur de la poésie, publia dans le no. 25 du 24 novembre 1841, une poésie, en langue roumaine, du professeur de St. Sabbas, Joseph Genilie, qui était probablement son ami, sous le titre de: *l'Archange ou la Vertue en agonie*. La poésie de Genilie occupe deux des quatre pages du journal.

L'archéologie, elle non plus, n'est pas négligée. Un bon collaborateur dans cette direction fut G. G. Papadopulos [1] qui publia diverses inscriptions latines se référant à l'histoire ancienne des Pays Roumains, avec des observations et des notes.

Une rubrique spéciale est réservée aux questions commerciales. Arghiriadis, pour venir en aide aux commerçants et aux industriels grecs du pays, qui ne connaissaient pas la langue roumaine, chargea quelqu'un — parcequ'il ne connaissait pas suffisamment le roumain, ainsi qu'il l'avoue lui-même — de traduire, du roumain en grec, les lois les plus importantes se référant à l'industrie et au commerce intérieurs du gouvernement roumain, d'après le *Bulletin Officiel* rédigé par Ioan Eliade Rădulescu. Le commencement de cette traduction parut dans le no. 14, du 16 décembre 1841.

Le Prince Alexandre Ghica regardait avec bienveillance l'activité des commerçants grec du pays. Dans le no. 43 du 15 février 1842, Arghiriadis publia un intéressant document, à savoir une lettre que le commerçant grec P. Rumbinis de Brăila avait envoyée à la Corporation des négociants grecs de Brăila. Dans cette lettre, Rumbinis raconte son activité à Brăila où il s'était établi en 1830, immédiatement après la libération de cette ville. Là, il occupa différents postes publics importants. Mais comme négociant il eut, à partir de 1835,

[1] Il s'agit du renommé professeur de St. Sabbas, et secrétaire particulier du Prince Alexandre Ghica. Papadopulos a eu une inclination particulière pour l'histoire, l'archéologie et la philosophie et nous a laissé plusieurs travaux dont certains intéressent les chercheurs roumains.

www.cimec.ro

des pertes consécutives, ses propriétés souffrirent d'incendies, etc., à tel point qu'il fut obligé de vendre même la maison où sa famille habitait, à un prix dérisoire, pour faire une faillite honnête. Le Prince Ghica, entendant dans quelle triste situation se trouvait cet honnête négociant grec, fut ému, et donna l'ordre de lui faire savoir qu'il ne pouvait admettre qu'il soit mis à la porte de chez lui et qu'il prendrait soin que le *premier négociant et habitant de Brăila* reprenne de nouveau son ancienne situation. Et le Prince Ghica lui fit don, de sa caisse particulière, de 600 florins hollandais et intervint pour que sa dette envers l'archimandrite du monastère de Slobozia soit réduite à 400 florins hollandais. Ce geste généreux du Prince envers Rumbinis se reversait, en fait, sur les négociants grecs de Brăila et c'est pourquoi tous les négociants grecs tinrent à lui exprimer leur reconnaissance.

Dans le journal de Arghiriadis, nous trouvons quelques informations se référant aux consuls grecs des Principautés Roumaines. Ainsi dans le no. 9 du 28 septembre 1841, est annoncée la nomination de C. I. Rizos comme consul général de Grèce en Valachie à la place de C. Sakélarios. Et dans le no. 43 du 15 février 1842, on annonce la nomination de G. Voinescu, au poste de Consul Général de Grèce en Moldavie à la place de C. Manos. Dans ce journal également est publié un court éloge de C. Voinescu.

Parfois, Arghiriadis annonce à ses lecteurs où ils peuvent acheter, ou se faire inscrire pour recevoir certaines publications qui ont paru ou qui paraîtront à Athènes.

Le journal de Arghiriadis a été bien reçu à Athènes. Jean Filimon écrivait entre autres, dans le journal Αἰών du 21 décembre 1841: «Un journal, *Le Zephir de l'Istre*, a commencé à paraître à Bucarest depuis quelque temps. Le rédacteur de ce journal est D. Arghiriadis, le frère de M. N. Arghiriadis qui publie à Athènes, le journal Ὁ υἱὸς τῆς πατρίδος. Nous nous réjouissons sincèrement de voir, dans de semblables publications l'élément du progrès de ce pays et de la langue grecque qui réapparaît après un silence de plusieurs années, imposé par les circonstances»[1].

Pour faire paraître régulièrement son journal, Arghiriadis eut beaucoup à lutter, tant avec les ouvriers typographes grecs, difficiles à trouver dans un pays étranger, qu'avec ses abonnés qui retardaient le payement des abonnements. Par exemple, dans le no. 41 du 6 février 1842, nous trouvons l'information suivante: «Le léger re-

[1] G. Valétas, *ouvr. cit.*, p. 4.

www.cimec.ro

tard que notre journal a eu hier a été causé par un incident désagréable qui s'est produit entre le propriétaire de la typographie et le compositeur qui est parti sans aviser le propriétaire de la typographie. C'est la raison pour laquelle il a fallu, jusqu'à ce qu'on trouve un autre compositeur capable — ce qui est assez difficile — interrompre l'apparition du journal, mais nos abonnés peuvent être certains que nous connaissons nos obligations et saurons les respecter ». Mais les abonnés ne se rendaient pas compte ou considéraient avec indifférence toutes les difficultés que rencontrait Arghiriadis qui ne réussissait qu'avec de grandes dépenses et un énorme travail, à leur donner un journal grec contenant des nouvelles des divers pays et surtout, de leur patrie. C'est pourquoi l'éditeur du journal se voyait dans la nécessité de rappeler de temps à autre à ses lecteurs qu'ils doivent payer leurs abonnements. Mais le résultat fut négatif, de sorte qu'à la fin du premier semestre, Arghiriadis jugea bon de publier une plus longue notice, qui était en quelque sorte un avertissement. Dans cette notice il exposait plus largement la situation financière dans laquelle il se trouvait. Il disait entre autres: « avec 133 abonnés dont 10 seulement ont payé l'abonnement pour l'année entière, nous avons décidé de maintenir un journal qui entraîne à une dépense de 360 florins impériaux, par an ». Et plus loin, l'éditeur demande à ses compatriotes « de soutenir cette œuvre utile à tous, soutenue déjà par nous, mais qui branle et est prête à s'effondrer, à une époque où aussi bien nos lecteurs de Grèce que ceux du dehors, ont commencé à nous féliciter. En ce qui nous concerne, nous continuerons à déployer le même zèle pour maintenir la publication du journal à condition que MM. les abonnés se hâtent de nous envoyer le montant de leurs abonnements afin d'éviter la plus petite interruption ».

Mais on voit que même après cet appel Arghiriadis n'a pas eu l'aide espéré, de ses compatriotes et qu'il a été obligé de cesser la publication de son journal. A quelle date a paru le dernier numéro, nous ne pourrions pas le dire, en tout cas la collection que possède l'Académie Roumaine se termine avec le no. 47, du 1-er mars 1842 [1].

Voici, brièvement retracée, la vie du premier journal grec de Bucarest.

NESTOR CAMARIANO

[1] Nous croyons que le journal d'Arghiriadis a cessé de paraître avec, le no. 47 du 1-er mars 1842, et nous ne sommes pas de l'avis de G. Valétas qui suppose qu'il aurait paru jusqu'à la fin de l'année 1842, remplissant une année entière (*ouvr. cit.*, p. 4).

www.cimec.ro

VESTIGES DES PARLERS SLAVES REMPLACÉS PAR LE ROUMAIN

III

LES VOYELLES NASALES DANS LES TOPONYMES ROUMAINS D'ORIGINE SLAVE

Les Roumains ont vécu jadis mélangés avec des Slaves sur le sol de la Roumanie. Même ceux qui admettent un long hiatus entre la romanité de la Dacie, qui aurait pris fin avec l'abandon de cette province par l'administration et l'armée romaines au III^e^ siècle de notre ère, et la romanité plus récente due à la migration en Dacie d'éléments romans originaires de Mésie — et cela dans une époque assez tardive (XII^e^ — XIII^e^ siècles) —, supposent une symbiose slavo-roumaine au Nord du Danube. D'après eux, les ancêtres des Roumains auraient trouvé encore des Slaves aux XII^e^—XIII^e^ siècles dans les régions où ils se sont établis après avoir traversé le Danube. C'est de ces restes de Slaves que les Roumains auraient emprunté des toponymes comme *Bălgrad* « nom populaire de la ville d'Alba-Iulia », *Târnava* « affluent de la rivière du Mureș », etc.[1]. (Remarquons cependant que les documents relatifs à la Transylvanie, qui n'apparaissent qu'à partir du XIII^e^ siècle, ne mentionnent pas de Slaves en ces parages)[2].

Une preuve de l'arrivée relativement récente des Roumains sur le territoire de la Roumanie, ou plus exactement de la Transylvanie, serait le manque des toponymes roumains d'origine slave à voyelles

[1] Lajos Tamás, dans *Archivum Europae Centro-orientalis*, T. II, Budapest 1936, p. 309 et suiv.

[2] *Dacoromania* (DR), X, 258; *Revue de Transylvanie*, X, 78, note 3.

www.cimec.ro

nasales[1]. Or nous en avons bien indiqué quelques-uns[2]. En voici encore deux: *Lindina* et *Andolia.*

LINDINA

A la liste des toponymes roumains transylvains[3] d'origine slave présentant des voyelles nasales il faut ajouter aussi *Lindina* du district de Caraș. C'est le nom d'un cours d'eau, affluent de droite de la rivière de Nera, en amont de Sasca-Română et en aval de Sopotul-Nou. Sur la carte militaire No. 6, série XI, colonne Z, échelle 1: 100.000, du Service Géographique de l'Armée *(Serviciul Geografic al Armatei)* publiée en 1921 et ayant le titre *Száskabánya*, on lit, près du confluent dudit cours d'eau et de la Nera, *Gra lindina* (sic) et, plus en amont, le long du même cours d'eau, *Ogasu lindini* (sic). Évidemment il s'agit ici de *Gura Lindinii* et de *Ogașul Lindinii*. (Les cartographes qui ont dressé les cartes militaires autrichiennes[4] n'étaient pas d'excellents connaisseurs de la langue roumaine).

Gura Lindinii pourrait être traduit par « la bouche (l'embouchure) de la *Lindina* » et *Ogașul*[5] *Lindinii*, par « ruisseau de la *Lindina* ».

Lindina a dû être originairement le nom de la vallée ou plutôt celui de la prairie qui s'étend sur les bords du cours d'eau près de son embouchure. L'étymologie en est sl.**lędina* (cf. bulg. *lédiná* « Au, Bergwiese », s.-cr. *lèdina*, *ledìna* « Neuland, Ungeackertes Land », slovène *ledina* « id »., v. russe *ljadina* « Unkraut, Gestrüpp », russe mod. *ljadína* « mit jungem Holz bewachsenes Feld, Neubruch, Rodeland, niedriger, nasser und schlechter Boden »)[6]. C'est donc le même nom que celui du village de *Lingina (Lindina)* du district

[1] I. Kniezsa, *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert*, Budapest, 1938, 128 et suiv.

[2] *Glâmboaca, Glâmboca, Glâmboceni, Lingina (Lindina), Indol, Luncaviţa*, v. DR, X, 235 et suiv., 246, 518 et suiv., 529 et suiv.; *Revue de Transylvanie*, X, 77 et suiv. et 83 et suiv.

[3] On considère, dans le présent article, comme appartenant à la Transylvanie tout le territoire rattaché à la Roumanie par le traité de Trianon.

[4] La carte sus-mentionnée publiée par le Service géographique de l'armée roumaine n'est qu'une copie d'une carte militaire autrichienne plus ancienne.

[5] *Ogaș* « ruisseau », v. Candrea-Adamescu, *Dicționarul enciclopedic ilustrat* « Cartea Românească », Bucarest, s. a., s. v. *ogaș*.

[6] Berneker, *Slavisches etym. Wörterbuch*, I, p. 705, s. v. *lędo*. Cf. *DR.* X, 520.

www.cimec.ro

d'Hunedoara [1]. Il y a bien en roumain le mot *lindină*, mais celui-ci ne peut pas être pris en considération pour l'étymologie de ce toponyme, car il signifie « lente, œuf que les poux déposent sur les cheveux » (< lat. **lendinem*).

Le nom de *Lindina* a donc été donné par des Slaves. Dans la toponymie de la région abondent les toponymes slaves. L'affluent du ruisseau de la *Lindina* s'appelle *P*(ărăul) *Blezniacu* (cf. bulg. *bliznák* « jumeau », s.-cr. *bliznak* « id. ») [2]. Les villages des alentours s'appellent *Sasca*, *Potoc*, *Socolari*, *Slatina*, *Macoviște*, *Petrilova*, *Ciuchiciu*, *Bogodinț*, *Sopotul-Nou* ou *Buciava*, *Lăpușnic*, *Dalboșeț (Dîlboșeț)*, *Gârbovăț*, *Bozovici*, etc. Le phonétisme de la plupart de ces toponymes a un caractère serbe, comme par exemple *Ciuchiciu* (< s.-cr. *Čukić* [3]), *Dîlboșeț* [4], *Bozovici*, etc. [5].

Lindina cependant ne fait pas partie de cette catégorie de toponymes slaves. Par le traitement *in* du sl *ę* comme dans les anciens emprunts slaves du roumain (*grindă* « solive » < sl. **gręda*, *oglindă* « miroir » < sl. **oględa*, etc.), prouve que *Lindina* date du temps où les Slaves de la région prononçaient encore les voyelles nasales. Sur cette couche slave ancienne qui présentait des traits phonétiques bulgares [6], s'est superposée, à partir du XV^e^ siècle, une couche plus récente présentant des traits phonétiques serbo-croates [7].

S'il est vrai que les Slaves de l'ancienne couche ont dénasalisé les voyelles nasales au cours des X^e^—XI^e^ siècles [8], il faut supposer que les Roumains ont entendu ce toponyme de la bouche des Slaves

[1] Drăganu, *Românii în v. IX—XIX*, 288; *DR*, X, 236, 520; *Revue de Transylvanie*, X, 77, 83.

[2] Le ruisseau *Blezniacul* peut bien être considéré, d'après le témoignage de la carte, comme étant le « jumeau » de *Ogașul Lindinii*, car les deux cours d'eau semblent être de la même grandeur et constituent, après s'être réunis, la petite rivière de la *Lindina*.

[3] À la liste des toponymes présentant le suffixe s.-cr. *-ić* il faut ajouter aussi *Ciuchiciu*, v. *DR*, X, 263.

[4] *DR*, VIII, 175 et suiv.

[5] *DR*, VIII, 177, 180 note 2; *DR*, X, 256.

[6] E. Petrovici, *Graiul Caraşovenilor*, Bucarest, 1935, 6 et suiv.; *DR*, VIII, 180; *DR*, X, 265 et suiv.

[7] Sur le caractère « bulgare » de l'ancienne population slave de la région, v. E. Moór, dans *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, VI, 123; E. Petrovici, *Graiul Caraşovenilor*, *lieu cité*; *DR*, X, 269 et suiv.; *Balcania*, VI, 499, note 3.

[8] I. Kniezsa, *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert*, Budapest 1938, p. 9.

www.cimec.ro

au plus tard au XI^e siècle [1]. En tout cas c'est la preuve d'une ancienne symbiose slavo-roumaine dans la partie montagneuse du Sud du Banat, comme nous l'avons supposé d'après le témoignage du nom de village et de l'hydronyme *Luncaviţa* [2]. *Lindina* se trouve en effet à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de *Luncaviţa*, près de la limite ouest de la région montagneuse du Banat [3].

Le regretté Drăganu (*Românii în v. IX—XIV*, 288) prétend, à propos du nom de village *Lingina (Lindina)* du district d'Hunedoara, que ce toponyme peut avoir été donné par les Roumains vu que l'appellatif correspondant d'origine slave (< sl. **lędina* « Brachfeld ») existe aussi en roumain. Or les dictionnaires roumains ne signalent dans aucune région roumaine l'existence d'un appellatif **lindină* au sens de « jachère ».

VALEA ANDOLIEI, PISCUL ANDOLIEI

Un autre toponyme roumain d'origine slave à voyelle nasale se trouve au sud du village *Fundata* du district de Braşov, sur l'ancienne frontière entre la Transylvanie et la Valachie [4]. Comme l'indique le toponyme de *Valea Andoliei* (*vale* « vallée »), le nom de la vallée désignée par ce nom a dû être appelée à l'origine simplement *Andolia* < sl. **ǫdolĭje* « vallée », cf. s.-cr. *ùdōlje* « Talkessel, Grund », russe (slavon d'église) *judólie* « vallée ». Nous avons à peu près le même mot slave dans le toponyme *Indól* (district de Turda) < sl. **jǫndolŭ* « vallée » cf. moyen bulg. *ędolŭ* « id. » [5] et dans le nom d'une vallée du district de Ialomiţa *Andolina* [6] (< sl. **ǫdolina* « vallée », cf. s.-cr. *ùdolina* « Triefebene, Grund »).

Le *a* initial dans *Andolia*, aussi bien que dans *Andolina* — on s'attendrait à **Îndolia* (cf. **Dǫbovica* > *Dâmboviţa*, **Glǫboka* > *Glâmboaca*, etc.) — est dû à une fausse coupe du mot après l'agglutination de la préposition *la*: (mă duc) la **Îndolia* > **la 'ndolia* > *la-Andolia* « (je m'en vais) à **Îndolia* » [7].

[1] Cf. *DR*, 519; *Revue de Transylvanie*, X, 75.

[2] *DR*, X, 521; *Revue de Transylvanie*, X, 83 et suiv.

[3] V. la carte jointe à mon article *La population de la Transylvanie au XI-e siècle*, dans la *Revue de Transylvanie*, X.

[4] V. la carte intitulée *Harta turistică a masivului Piatra Craiului*, échelle 1: 30.000, publiée par Institutul Cartografic « Unirea », Braşov.

[5] *DR*, X, 236.

[6] Iorgu Iordan, *Rumänische Toponomastik*, Bonn-Leipzig, 1924, p. 18,

[7] La préposition a dû être anciennement plutôt *a* < lat. *ad*. Cf. *Ampoiu* < *a* + **Împoiu*, *DR*, X, 335.

www.cimec.ro

Comme le nom d'*Andolia* n'avait aucun sens pour les Roumains après la roumanisation des Slaves de la région et qu'il devint simplement le nom d'un lieu-dit, on comença à distinguer une *Valea Andoliei* « vallée d'Andolia » et un *Piscul Andoliei* « cime d'Andolia ». Le dernier est le nom du pic qui s'élève au-dessus de la vallée d'Andolia.

Dans les montagnes qui séparent la Transylvanie de la Valachie il faut bien supposer une très ancienne symbiose slavo-roumaine. Près de la Vallée d'Andolia on rencontre, mélangés à des noms roumains, les noms de villages suivants d'origine slave: *Peştera* [1], *Predeal* [2], *Sohodol* [3], *Bran*, *Braşov*, etc., dans la partie méridionale du bassin de la Bârsa (Ţara Bârsei) qu'on doit compter aussi parmi les régions d'ancienne symbiose slavo-roumaine du Sud de la Transylvanie [4]. On prétend qu'au commencement du XIII^e^ siècle, le bassin de la Bârsa était habité, « d'après le témoignage de ses anciens noms de lieux, par une population slave assez rare » [5]. Or les documents du XIII^e^ siècle ne parlent nulle part d'une population slave en Transylvanie, mais bien d'une *terra Blacorum* (1222), d'une *silva Blacorum* (1224), d'une *terra exempta de Blaccis* (1223) [6]. À cette époque le bassin de la Bârsa devait être habité par une population roumaine dans laquelle s'étaient fondus, à une époque antérieure, les restes des Slaves desquels proviennent les toponymes slaves de la région.

[1] C'est plutôt un toponyme d'origine roumaine < roum. *peşteră* « grotte » < bulg. *peštera*, v. *DR*, X, 253.

[2] *DR*, X, 255.

[3] Les Saxons de la région ont un nom à eux pour le ruisseau du *Sohodol*, notamment *Dürrbach*, qui a à peu près le même sens; v. S. Puşcariu, *Sohodol - Valea Seacă*, dans *Convorbiri literare*, XL (1906), 459. M. Puşcariu suppose que *Sohodol* et *Dürrbach* représentent la traduction slave et saxonne d'un ancienne *Valea Seacă* « vallée sèche ». Cependant, comme le *Sohodol* présente le caractère typique de la vallée à cours d'eau saisonnier qui pendant l'été est complètement à sec, il est plus probable que les Saxons des environs ont nommé la vallée indépendamment des Roumains et des Slaves. M. Puşcariu établit la symbiose slavo-roumaine aux XIII^e^ — XIV^e^ siècles. Comme les chartes du XIII^e^ siècle ignorent les Slaves en Transylvanie, il faut supposer que l'époque slavo-roumaine a pris fin avant ce siècle.

[4] *Revue de Transylvanie*, X, 87.

[5] *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, Budapest, 1941, 1.

[6] *Ibid.*, 3,9, 11.

www.cimec.ro

Y AVAIT-IL DES SLAVES EN TRANSYLVANIE AUX XIII^e—XIV^e SIÈCLES?

D'après Gustav Kisch [1] et Sextil Puşcariu [2] il y avait encore aux XIII^e—XIV^e siècle assez de Slaves en Transylvanie centrale pour qu'ils pussent transmettre aux Roumains des toponymes qu'eux-mêmes avaient pris aux Hongrois. Ils en voient la preuve dans le fait que le nom de village du district de Turda, *Săvădisla* [3], qui ne peut pas être plus ancien que le XIII^e siècle, a été emprunté par les Roumains aux Slaves, car il rend le sl. **Svętyjĭ Vladislavŭ*. En effet, ce nom de village doit dater du XIII^e ou du XIV^e siècle; il a été à l'origine le nom de la paroisse dont l'église catholique était placée sous l'invocation du saint roi de Hongrie Ladislas [4] (1077—1095), canonisé en 1198.

Cependant l'étymologie slave du toponyme *Săvădisla* est très peu probable. Il n'y a pas un seul autre nom de village roumain qui repose sur une forme slave composée de l'adjectif *svętyjĭ* suivi du nom d'un saint. Cette sorte de toponymes n'existe d'ailleurs presque pas chez les Slaves appartenant à l'église d'Orient.

Săvădisla doit être expliqué par le hongrois; ce n'est que la forme hongroise ancienne, non attestée, *Szent *Vladiszlav*. Déjà en 1409 elle est écrite *Zenthlazlo* qui n'est que la forme hongroise moderne *Szentlászló*. Dans les documents plus anciens on n'en rencontre que la forme latine: *Sacerdos de Sancto Ladislao* (1332—1337) [5].

Le sl. *Vladislav* n'a pas pris, dans la bouche des Hongrois, dès le commencement la forme *László*; il a dû passer par la filière **Vladiszlav* > **Ulad̲szlau̯* (syncope de l'*i* et passage du *v* initial à *u̯*) > *László*. (La forme *Ulászló* existe aussi). La forme hongroise *Szent *Vladiszlav* a été rendue par les Roumains d'abord par **Sănvlădislav* [6], ensuite,

[1] G. Kisch, *Siebenbürgen im Lichte der Sprache*, 1926, 287.

[2] S. Puşcariu, *Limba română*, I, Bucarest 1940, 299.

[3] La forme populaire en est *Săvăd'ĭscla* (cf. *slab* > *sclab*, *iesle* > *iescle*, etc.).

[4] « Ecclesia parochialis B. regis Ladislai in *Zenthlaslo* » (1450); v. Csánki, *Magyarorszdg történelmi földrajza a Hunyadiak kordban*, Budapest, vol. V, 1913, 408. La paroisse de Saint Ladislas est mentionnée pour la première fois dans les documents en 1330, *ibid.*

[5] Csánki, *ibid.*

[6] Le *t* ne se maintient pas dans les toponymes roumains qui reposent sur un toponyme hongrois commençant par l'adjectif *szent* « saint » suivi d'un nom de saint à initiale consonantique, par ex. *Szentkirály* > *Sâncrai*, *Szent Lázár* > *Sânlazar*, *Szentpál* > *Sânpaul*, etc. Cf. aussi l'emprunt plus récent *Sânlaslău-Niragiului* (hongr. *Nyárádszentlászló*), district du Mureş, Moldovan-Togan, *ouvr. cit.*, p. 155.

www.cimec.ro

après la disparition du premier *l*, due à la dissimilation, par **Sănvădislav*[1]. La forme roumaine actuelle *Săvădisla* est due à la dénasalisation du *ă* et à la chute, par dissinuilation, du *v* final.

Nous avons assez d'exemples où l'adjectif hongrois *szent* « saint », dans les toponymes roumains, est rendu par *să-*, ou *sâ-*: a. hongr. **Szentmartin* (hongr. mod. *Szentmárton*) « Saint Martin » > roum. *Sămărtin* > forme pop. *Sărmătín* (métathèse de l'*r*) « village du district de Bihor »; hongr. *Szent-Miklós* « Saint Nicolas » > roum. *Sâmiclăuş ;* hongr. *Szent-Mihály* « Saint Michel » > roum. *Sâmihái*[2]. Il est vrai que dans tous les exemples cités, le nom du saint commence par une *m*: **Martin*, *Miklós*, *Mihály*. Néanmoins l'étymologie hongr. *Szent* **Vladiszlav* > roum. *Săvădíscla* nous semble hors de doute.

Par conséquant le nom de *Săvădisla* ne peut pas prouver qu'à l'époque de la fondation de la paroisse de « Saint Ladislas » du district de Cluj, c'est-à-dire au XIII^e^ ou plutôt au XIV^e^ siècle, il y avait encore dans la région des Slaves non roumanisés ou non magyarisés. Malgré les objections de M. Lajos Tamás[3], le regretté N. Drăganu doit avoir cependant raison lorsqu'il suppose que les

[1] À vrai dire, dans la première syllabe de ce mot, on a dû prononcer une sorte d'*ă* nasal non suivi de consonne nasale. Car une *n* suivie d'une fricative peut être considérée comme disparue dans la prononciation roumaine, bien entendu non sans avoir nasalisé la voyelle précédente, v. E. Petrovici, *De la nasalité en roumain*, Cluj 1930, p. 35 et suiv.

[2] Les formes *Sân-Micläuş* (ou même *Sân-Nicolau*), *Sân-Mărtin*, *Sân-Mihai* qu'on emploie par écrit sont dues à la tendance des lettrés de donner aux noms de village la forme la plus rapprochée de leur étymologie. La forme hongroise était là pour la leur faire reconnaître. Il est à remarquer que pour les lettrés roumains le *Sân-* de ce type de toponymes représente le latin *sanctus*. *Sân-Nicolau* n'est donc qu'une latinisation, une traduction savante, de *Sâmiclăuş* < hongr. *Szent-Miklós*. Le peuple a usé d'ailleurs lui aussi de cette sorte d'étymologie populaire lorsqu'il a fait du hongr. *Szent-György* « Saint Georges » le roum. *Sângeorz* « nom de village des districts de Hunedoara, Năsăud et Sălaj », en lui donnant par conséquent juste la forme qu'a prise en roumain le nom de la fête de Saint Georges: *Sanctus Georgius* > *Sângeorz* « la Saint Georges ». (Cf. *Sanctus Petrus* > *Sâmpietru* « la Saint Pierre », *Sanctus Nicolas* > *Sânicoară* « la Saint Nicolas », *Sanctus Ioannes* > *Sânziene* « la Saint Jean d'été », *Sanctus Demetrius* > *Sâmedru* « la Saint Démètre »). Les lettrés roumains n'ont pas reconnu dans *Săvădisla* le nom de personne *Vladislav* (la forme hongroise *Szent-László* ne leur a été d'aucune utilité, *László* étant assez éloigné de *Vladislav*); c'est ce qui explique pourquoi ils n'en ont pas fait **Sân-Vladislav*. *Savadislav* que donne, à côté de *Săvăghisla*, le dictionnaire de Moldovan-Togan est sans doute la forme roumaine d'avant la chute du *v* final.

[3] *Archivum Europae Centro-orientalis*, lieu cité.

www.cimec.ro

Roumains ont pris, dans cette région, des noms de lieu des Slaves, comme par exemple celui du village voisin de *Vlaha* [1], à une époque plus reculée, du temps où, avant l'établissement en masse des Hongrois dans « le pays d'au delà des forêts », au milieu d'un groupe de villages habités en majeure partie par des Slaves, il y avait un village roumain *(Vlaha)* [2].

Cela ne signifie pas toutefois qu'il n'y a pas eu aux XIII^e—XIV^e siècles en Transylvanie des immigrants slaves sporadiques. Des noms de villages comme *Sârbi*, *Ruşi*, hongr. *Oroszfalu*, *Şchei* (< lat. du bas-Danube **Sclavi* «Slaves»), le prouvent. On connaît les îlots des Bulgares de Cergăul-Mic, Cergăul-Mare, Ruşciori et Bungard. Ces petits groupes ethniques n'ont pas pu sans aucun doute donner des noms à des villages, car l'origine du nom d'une localité doit être cherché non pas dans la langue des habitants hétéroglosses du lieu habité, mais dans celle du milieu dans lequel se sont établis les nouveaux colons. C'est le cas de *Sârbi* (« Serbes »), *Ruşi* (« Russes »), hongr. *Oroszfalu* (« village russe »), *Şchei* (« Bulgares »), etc., des XIII^e—XIV^e siècles.

Ce n'est que dans le Nord et dans le Sud-ouest de la Transylvanie qu'on doit supposer l'existence plus prolongée d'une population slave assez nombreuse pour qu'on puisse supposer que c'est elle qui a donné leur nom à quelques villages fondés aux XIII^e—XV^e siécles [3].

E. PETROVICI

[1] N. Drăganu, *Românii în v. IX—XIV*, 435, 590.

[2] Après l'arrivée des Hongrois il y a eu bien peu de Slaves dans la partie orientale de l'ancienne Hongrie, Skok, *Slavia*, VIII, 1929, p. 627.

[3] *DR*, X, 247 et suiv., 251.

www.cimec.ro

COMPTES RENDUS

DUMITRESCU, VLADIMIR, *La station préhistorique de Traian (dép. de Neamț, Moldavie)*; *fouilles des années 1936, 1938 et 1940*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 11—114, avec 19 planches hors-texte.

C'est un mémoire archéologique d'une particulière importance. Les explorations que l'auteur a exécutées dans la station néolithique de Traian (un village situé sur la terrasse gauche de la Bistrița), ont mis au jour des matériaux abondants, destinés à éclaircir le problème du style *AB* (ou « de transition ») de la céramique peinte cucutenienne. C'est pour la première fois que ce style raffiné, caractérisé par une peinture le plus souvent trichrome (rouge, noir et blanc) et par des motifs en spirale obtenus au moyen des hachures, fut constaté indépendemment du style *A* (spirales trichromes produites par de gros traits de pinceau) et du style *B* proprement-dit (groupe *Bε* de H. Schmidt: décor tectonique, monochrome ou bichrome, représentant des motifs dérivés de spirales stylisées). Ces deux derniers styles n'existent pas à Traian. La position chronologique séparée du style *AB*, correspondant à un facies de civilisation intermédiaire entre l'époque Cucuteni *A* (= Ariușd, Bonțești, Izvoare II, etc.) et l'époque Cucuteni *B* (phase ε = Petreni, Drăguşeni, Horodiște, etc.), est donc définitivement assûrée. C'est le principal apport des fouilles de M. Dumitrescu au progrès des études concernant le néolithique moldo-ukrainien. En outre, son mémoire contient une classification minutieuse de la céramique peinte *AB*, dont les motifs sont très variées. Cette classification, partant de la systématisation essayée par feu H. Schmidt, mais dépassant de beaucoup celle-ci, représente jusqu'à présent le répertoire le plus complet et le plus utile du style cucutenien de transition. De nouvelles fouilles, à l'avenir, apporteront, sans doute, des modifications et des perfectionnements aux groupes établis par l'auteur, ainsi qu'au schéma de leur filiation, mais les traits principaux de son système sont destinés à une carrière durable.

Dans le chapitre des considérations finales (pp. 88—111), l'auteur discute le problème du rapport qui existe entre la céramique de transition de Traian (= Cucuteni *AB*) et la céramique de la phase Cucuteni *A*, plus ancienne, le problème de la valeur chronologique des différents groupes de la céramique *AB*, ainsi que celui des causes qui ont déterminé les divers changements que comporte l'évolution de la céramique cucutenienne. En marquant un progrès évident sur les critériums de H. Schmidt, qui accordait une valeur excessive au rôle de la couleur blanche, ainsi qu'à l'ornement négatif dans le décor du style *A*, M. Dumitrescu part de la constatation que ce premier style cucutenien présente

www.cimec.ro

plusieurs variantes, caractérisées aussi bien par le fond rouge que par le fond blanc, aussi bien par l'ornement négatif que par l'ornement positif (dans la station de Calu, pas loin de Traian, toutes ces variantes ont été trouvées ensemble: cf. *Dacia*, VII—VIII, 1937—1940, p. 28 sq.). Des variantes analogues se retrouvent dans la céramique *AB*. Mais leur filiation directe du style *A* n'est pas du tout sûre. Par contre, la catégorie *AB* comprend aussi des groupes dont le style est tout à fait étranger à la céramique de la phase *A*. D'où M. Dumitrescu conclut, contre H. Schmidt et en développant une suggestion plus ancienne de M. I. Nestor, que la naissance du style *AB* a été déterminée, en dehors du style *A*, par l'influence de la céramique tripolienne à décor incisé, ce qui nous paraît très plausible. En effet, on a constaté des affinités tripoliennes en Moldavie dès l'époque précucutenienne. D'autre part, en Ukraine et en Moldavie, le style tripolien incisé persiste jusqu'en plein âge cucutenien *A* (ce style a été constaté aussi à Traian, dans la couche la plus ancienne). Vu la disparition soudaine de la phase *A* et la destruction violente des stations qui s'y rapportent, nous inclinons à croire que les hommes de la phase suivante *AB* sont venus d'ailleurs, probablement du côté de l'aire de Tripolje (cf. notre mémoire sur les fouilles de Calu dans *Dacia*, VII—VIII, 1937—1940, p. 64). La même conclusion est envisagée par M. Dumitrescu, mais avec certaines réserves qui laissent de la place aussi à l'hypothèse d'une origine locale du style *AB*, la pénétration tripolienne se réduisant en ce cas à une simple influence stylistique.

Quant aux différents groupes de la classification que comporte le style *AB*, il est impossible de leur accorder des valeurs chronologiques à part. Il paraît que tous ces groupes sont contemporains. Il y a même des cas où des motifs appartenant à des groupes différents se rencontrent sur le même vase. Dans ce domaine, il n'y a que les observations stratigraphiques qui font loi et jusqu'à présent ces observations ne permettent des distinctions chronologiques, en ce qui concerne les groupes de la classification cucutenienne de H. Schmidt, qu'entre le groupe ε, c'est-à-dire la catégorie *B* proprement-dite et les autres groupes, surtout α—δ, qui constituent la catégorie *AB* de Traian. Aussi l'auteur a-t-il raison d'attendre de nouvelles fouilles pour essayer de donner une acception chronologique à son système de classification qui, pour le moment, représente une évolution purement théorique.

L'ouvrage est bien illustré. Des dessins en noir, gris et blanc accompagnent le texte, en atténuant, par leur clarté et par leur netteté agréable, notre regret de constater que, pour des motifs d'économie imposés par les circonstances actuelles, la direction de la *Dacia* a dû renoncer aux planches en couleurs pour reproduire des matériaux dont la principale attraction consiste précisément dans leur peinture polychrome d'un effet artistique si captivant. Bien que les dessins soient nombreux et suffisamment explicites, on aurait désiré de rencontrer aussi, dans les paragraphes concernant la classification du décor peint, un diagramme schématique représentant cette classification. Ceci aurait sensiblement facilité la consultation d'un ouvrage si nourri de détails subtils et compliqués.

Parmi les tessons de la céramique monochrome, non peinte, on a trouvé à Traian aussi plusieurs échantillons de la catégorie Cucuteni *C*, caractérisée par une facture rude et par une ornementation primitive à stries parallèles et à petites protubérances. On a ainsi la preuve que cette céramique d'affinités

www.cimec.ro

septentrionales, très commune dans les stations Cucuteni *B*, existait aussi pendant la phase *AB*, qui, selon toutes les probabilités, a précédé de très peu la phase *B*. À propos de la céramique du style *C*, le terme *Kammkeramik* des archéologues nordiques n'a pas l'acception que lui prête l'auteur. Il ne s'agit pas de stries parallèles *tracées* par les dents d'un peigne, mais de points *imprimés* avec les dents de cet instrument à la suite d'une légère pression sans mouvement (cf. J. Ailio, dans *SMYA*, Helsinki, XXIX, 1922, p. 25 sqq.; Hoernes-Menghin, *Urgesch. d. bild. K.*[3], p. 721 sqq.; *Dacia*, VII—VIII, 1937—1940, p. 42). Le décor à lignes pointillées de la céramique précucutenienne entre dans cette catégorie (cf. notre article de *ESA*, Helsinki, XI, 1937, p. 139), que ces lignes aient été obtenues soit par une roue dentelée, soit par un « peigne » plus simple, tandis que la céramique Cucuteni *C* ne s'y rattache que par ses tessons à petites séries d'alvéoles imprimées, qui font défaut à Traian, mais qui existent ailleurs (par ex. à Calu: cf. *Dacia*, VII—VIII, 1937—1940, p. 42 et fig. 27,1, 28,7).

Quelques menues remarques d'ordre secondaire. Pp. 82, 85, 99: la forme *tetrashelion*, pour transcrire le mot τετρασκέλιον (de τετρασκελής), est erronée; il faut écrire *c* ou *k* au lieu de *h*. — P. 107, n. 1: la céramique de Trudeşti (*Dacia*, VII—VIII, 1937—1940, p. 69 sqq.) présente, sans doute, des affinités tripoliennes, mais elle ne diffère pas de la céramique précucutenienne de Izvoare I, de Târpeşti I, de Ghigoeşti, de Traian I (les restes de la couche la plus ancienne) ou de Rădeni. — P. 112: le fragment de Calu reproduit dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), p. 36, fig. 22,2, de pâte noire, fait partie de la céramique *A*, catégorie monochrome à décor de lignes peintes en blanc laiteux: il ne s'agit pas, certainement, du groupe *2* de la céramique *AB*. — P. 114: quant au tesson à peinture noire sur beige de la station de Calu (*Dacia*, VII—VIII, 1937—1940, p. 35, fig. 20,2), il se rattache sans aucun doute au grupe ε, c'est-à-dire au style *B* proprement-dit et non pas au groupe δ*3* du style *AB*.

Radu Vulpe

PULPEA IOAN I., *Sfântul mucenic Emilian din Durostor* (Saint Émilien martyr de Durostorum), tirage à part de *Biserica ortodoxă română*, LXII, 1944, No. 4—6, 24 p.

L'auteur fait précéder sa traduction, en roumain, des actes grecs du martyre (cf. *Acta Sanctorum Iulii*, t. IV, pp. 373—377), d'une étude critique de la passion de saint Émilien. Il y relève plusieurs inexactitudes historiques et chronologiques. Néanmoins, en confrontant le texte avec les dires de saint Jérôme, saint Ambroise, Prosper d'Aquitaine, Théodoret etc., il croit pouvoir conclure qu'Émilien a bien été martyrisé à Durostorum sous Julien l'Apostat et, au plus vrai, le 18 juillet 362.

Le R. P. Pulpea nous permettra de lui demander amicalement un supplément de démonstration. Nul autre que le savant auteur de *La lutte de l'empereur Julien contre le christianisme*, Bucarest 1942 (262 pages, en roumain), ne nous semble plus indiqué pour cela. Ainsi qu'il l'a déjà montré dans sa dite thèse de doctorat (p. 44 sqq.), la mort de Constance fit de Julien le souverain de l'empire romain tout entier (11 déc. 361—28 juin 363). Or, si Julien fut durant ce laps de temps *seul empereur* — sa mort seule lui ayant donné Jovien pour successeur —, comment se fait-il que, en 362, lorsque le préfet, auquel les soldats viennent d'amener Émilien coupable de sacrilège envers les dieux, s'en-

www.cimec.ro

quiert de son crime, l'assemblée réponde: « Nous demandons votre appui et celui de *nos augustes empereurs*. Après que *leur* armée eût sacrifié aux dieux immortels, cet Émilien a été trouvé comme il pénétrait dans le temple . . . » (suit le récit du sacrilège; p. 18). *La réponse implique l'existence de deux empereurs*; de même p. 19, le préfet indigné de l'héroïsme du chrétien de s'écrier: « Voyez avec quelle fierté il nous parle. Retournez-le et frappez-le sur la poitrine pour qu'il sache que tous ceux qui n'obéissent pas aux lois *des empereurs* subissent pareil châtiment ».

Cette existence de plus d'un empereur ne se concilie pas avec la chronologie et l'histoire et nous nous demandons si la haine des chrétiens pour l'Apostat ne l'aura pas chargé d'un crime dont il était innocent et qui aura été commis bien avant lui sous des empereurs ennemis de la nouvelle religion. Néanmoins, si l'on tient à imputer ce martyre aux édits de Julien, peut-être pourrait-on voir dans ce pluriel la longue série des empereurs païens dont Julien avait repris la tradition, après le demi-siècle d'aberration impériale initiée par Galère en 311.

La question reste ouverte et nous souhaitons de la voir résoudre par le R. P. Pulpea, dont l'article considéré apporte une utile contribution à l'histoire assez confuse du christianisme daco-romain.

P. Năsturel

CONSTANTINESCU, N. A., *Originea şi expansiunea Românilor. Privire istorică* (Origine et expansion des Roumains. Aperçu historique), Bucarest, Casa Şcoalelor édit., in-8⁰, 98 p. + 3 chartes.

Se basant surtout sur les études de N. Iorga, N. Drăganu et Th. Capidan, M. N. A. Constantinescu entreprend de nous exposer la question de l'origine et de l'expansion des Roumains. Établie dans d'autres conditions et pénétrée de l'esprit critique sans lequel on ne peut concevoir nulle recherche scientifique sérieuse, sa synthèse aurait réussi à constituer un bon guide pour quiconque préoccupe les difficiles questions de l'origine des Roumains, de leur continuité en Dacie, de leur expansion au Moyen-Âge roumain ou aux temps plus récents. Mais, malheureusement, dans les conditions dans lesquelles il a réalisé son travail, sans informations suffisantes et sans attitude critique devant les problèmes abordés, l'auteur de ce livre n'a réussi à nous présenter qu'une médiocre compilation, d'une valeur scientifique fort relative. Sans pénétrer profondément dans toute l'économie interne de l'ouvrage de M. Constantinescu, nous nous contenterons de mentionner les chapitres qui constituent le travail et de faire quelques petites observations de détail. Au premier chapitre, l'auteur s'occupe de l'origine du peuple roumain et de sa continuité en Dacie. Le second chapitre est consacré à l'expansion roumaine au Moyen-Âge en dehors des limites de la Dacie et accorde une attention particulière aux Daco-roumains (sic !) au sud du Danube, aux Macédoroumains et aux Roumains occidentaux, ces derniers étant pour l'auteur les restes de la romanité pannonique (l'auteur dit: les pâtres de Pannonie), ensuite les Sirmiens, les Morlaques, les Vlaques de la Croatie centrale et d'Istrie, les Vlaques de Bosnie, Herzégovine, Monténégro et de l'ancienne Serbie. Une égale attention est accordée aussi à l'expansion vers le Nord et le Nord-Ouest (selon Nandriş et Drăganu) et vers l'Est. Le chapitre III traite de l'expansion des Roumains à l'époque moderne et étudie la situation des « Daco-roumains » de la rive droite du Danube, l'essor économique

www.cimec.ro

des Macédo-roumains, le sort des Vlaques occidentaux, la dénationalisation des Vlaques des Carpathes nordiques, la frontière ethnique de l'Ouest (d'après St. Manciulea) et termine par quelques pages vouées aux facteurs d'expansion dans la vie du peuple roumain.

Et maintenant, après avoir parcouru sommairement le contenu de la synthèse de M. Constantinescu, nous nous sentons obligés de faire, en passant, encore quelques menues observations afin que nos affirmations relatives à la valeur de son travail ne puissent pas passer pour des assertions gratuites, dénuées de tout fondement.

À la page 5 l'auteur situe au XIIe siècle tant les Assenides que les Corvins, bien que ces derniers soient, ainsi que tout le monde le sait, postérieurs de trois siècles aux premiers. L'évacuation de la Dacie est datée tantôt de l'an 275 (p. 12), tantôt de 271—275 (p. 13) ou de 272—275 (p. 14, d'après L. Homo), et finalement nous ne savons plus quand a été abandonnée la Dacie. Il eut été bon que l'auteur discutât les sources narratives latines et nous montrât que l'abandon de la Dacie s'est effectuée progressivement, en plusieurs étapes, de Gallien à Aurélien, ainsi que cela a été déterminé par la critique historique moderne. À la note 10 de la page 16, lorsqu'il cite les articles relatifs à la continuité publiés par la revue « Transilvania » de 1943, l'auteur oublie de propos délibéré les preuves historiques y publiées par M. I. Moga en faveur de cette tant contestée question de la continuité. À la page 24 nous rencontrons le mot « piscupii (« In Romaniile locale, luau loc, alături de juzi, la conducere: preoţii şi piscupii = Dans les Romanies locales, prenaient place, à côté des « juzi », à la direction: les prêtres et les « piscupii »), dit l'auteur avec l'orthographe et la ponctuation qui lui sont propres. « Piscup » vient certainement de l'allemand Bischof qui a fourni Biskup à quelques langues slaves, d'où cet étrange « Piscup » de M. Constantinescu. N'aurait-il pas pu écrire plutôt « episcopi » (évêques)? À la page 25, dans un style romantique et avec l'ignorance totale des recherches plus récentes concernant le caractère de l'invasion des Slaves en Dacie et de la symbiose slavo-roumaine, l'auteur écrit: « La révolte de Phocas (602) permit aux autochtones de Dacie de se libérer de la pression des masses slaves qui se répandirent au delà du Danube. De cette façon cette pression slave (sic!) de la Dacie ancienne diminue... les Romanies populaires se fortifient et la reroumanisation de la Dacie commence ». Plus loin l'auteur prétend que c'est à cette action, qui débute dans la première moitié du VIIe siècle, que se réfère la tradition de la chronique russe de Nestor sur « l'expulsion des Slaves de Dacie par les Volohi ». Nous observons d'abord que cette chronique de Nestor est de fait du Pseudo-Nestor, dont le nom est remplacé par la critique historique plus récente par celui plus général de *Povĕst' vremennych lĕt* ou par ceux d'*Ipatievskij* ou de *Lavrentievskij Spisok*. Mais laissons ces choses et voyons d'où l'auteur a tiré ce qui concerne l'expulsion des Slaves par les Roumains de Dacie. La note de la page 25 nous éclaire. Il s'agit du travail de M. Aurel Decei, *Românii din veacul IX—XIII în lumina izvoarelor istorice armeneşti* (Les Roumains des IXe—XIIIe siècles à la lumière des sources historiques arméniennes), dans *Anuarul Institutului de Istorie Naţională din Cluj* (Annuaire de l'Institut d'Histoire Nationale de Cluj), VIII, pp. 427—432, que l'auteur cite d'ailleurs d'une façon tronquée. En contrôlant ce passage dans l'écrit de M. Decei, nous constatons que M. Constantinescu a falsifié ce qu'il a cité de M. Decei car il y est dit que

www.cimec.ro

vingt-cinq tribus de Sclavins de Dacie, remplacées par des Goths guerriers, ont franchi le Danube et ont occupé la Thrace, la Macédoine et d'autres pays. C'est tout et rien de plus. Mais M. Constantinescu, pour donner une base à son affirmation fantaisiste relative à l'expulsion des Slaves par les « Volohi » se permet d'ajouter en parenthèse, après le mot « les Goths », l'expression: « recte les Vlaques », laquelle ne figure pas dans le travail de M. Decei. À la page 26 il est question de: « *Les Vlachies rudes, à coté des Goths éphémères et des Slavies fraternelles* (c'est nous qui avons souligné). À la page 27 l'auteur affirme que l'empire romain aurait revêtu la forme byzantine seulement après 602, lorsque, de fait—ainsi que le dit ailleurs M. Gino Lupi—le caractère byzantin de l'empire romain d'Orient devient prégnant dès 529 lorsque Justinien supprima l'Académie paganisante d'Athènes qui était le dernier représentant de la culture classique. Ou peut-être Justinien n'a-t-il pas été empereur byzantin? Page 28, notre auteur accorde un crédit total à la fantaisie de l'Anonyme en croyant au « pur (sic!) voïvodat de Gélou, en Transylvanie du Nord, avec capitale sur le Someş », et plus loin, à la page 29, au voïvodat de Ménumorut. Le Princeps Mercurius ultrasilvanus, mentionné par M. N. A. Constantinescu à la page 30, est selon l'auteur « un premier voïvode roumain ». Toutefois il oublie de nous révéler où il a pris cette identification sensationnelle. Page 32 on écrit « les groupements slavons » (= Scheile), ce qui est encore une simple invention de l'auteur. À la page 39 nous trouvons encore la fantaisiste « croisade dace » contre le torrent slave. L'auteur nous informe, à la page 40, que les Roumains ont préparé le terrain pour la christianisation des peuples voisins, depuis les Carpathes nordiques jusqu'au Pinde: Moraves, Slavo-Bulgares (Scheii), Serbo-Croates et Ruthènes. Et même, si les Magyars ont été orthodoxes, avant de passer au catholicisme sous Étienne, cela n'est pas dû seulement à la pression politique de Byzance mais également à l'influence exercée par les Roumains sur ces nouveaux conquérants. Nous avons reproduit presque textuellement les phrases de M. Constantinescu car elles nous montrent notre auteur comme le Gáldi des Roumains. À la page 42, l'auteur attribue l'unité de langue du peuple roumain, dans tout l'espace sud-est, à la promenade des éléments pastoraux mobiles (sic!) du sein du peuple roumain, sur tout l'espace du Sud-Est européen. La vie pastorale aura certainement contribué à assurer l'unité linguistique des Roumains, mais à côté de ce facteur l'auteur aurait dû invoquer également l'état de régression culturelle, laquelle, sur d'énormes espaces, assure l'unité de langue. À la page 44 l'auteur nous parle de certaines « Vlachies danubiennes », de Dristra, Hârşova et Vicina, qui avaient à leur tête des « ducs » locaux: Tatu, Sesthav (sic!) et Satza (sic!), dont il affirme indirectement l'origine roumaine, bien qu'il ne s'agisse nullement d'un fait certain. À la page 52, le grand slaviste Miklosich est considéré comme tchèque, quoique slovène de Styrie. À la page suivante, M. N. A. Constantinescu, croyant avoir trouvé l'occasion propice de compléter le regrété Drăganu, ajoute aux toponymes roumains, cités par le philologue de Cluj à l'ouest de la Theiss, Titel, la capitale du duché, du IXe siècle, de Salanus et, peut-être, Szombor. L'auteur aura pris le premier pour quelque diminutif de Titu, nom de personne, qui est à son tour un diminutif de Constantin, sinon le nom latin Titus. Nous ne savons pas ce qu'à pu inciter l'auteur à considérer le toponyme Titel comme étant d'origine roumaine. En revanche, pour Szombor l'auteur nous confie le motif qui l'a déterminé à le

www.cimec.ro

considérer comme tel car il ajoute naïvement entre parenthèses: « il pourrait être dérivé de Sâmbure (noyau) ». À la page 54 nous rencontrons l'expression caseus vlascescus, pour lire caseus valachicus à la page 87. La première est exacte, le fromage des Vlaques des environs de Raguse pouvant être également nommé caseus vlachescus, ainsi que l'attestent les documents (v. Silviu Dragomir, *Vlahii şi Morlacii. Studiu din istoria românismului balcanic* (Les Vlaques et les Morlaques. Une page de l'histoire du roumanisme balkanique), Cluj, 1924, p. 3). La seconde expression est une création de M. Constantinescu. À la page 57 l'auteur affirme que les Vlaques formaient une caste privilégiée, supérieure aux Serbes (!). S'il avait consulté le livre de M. Dragomir, l'auteur aurait évité tout une série d'affirmations non fondées. À la page 58 nous trouvons, véritable révélation, que les Istroroumains seraient partis des Monts Occidentaux vers le nord et le nord-ouest (!). À la page 59 l'auteur parle avec conviction des *Roumains* de Moravie = Valaska Mezerici (sic!) et de Silésie = Walachia (sic!) de Teschen-Bistritz. Ces affirmations nous rappelent les naïves constatations de T. Burada au sujet de ces prétendus Roumains. La forme sous laquelle le fait M. Constantinescu prouve que l'auteur n'est nullement au courant des recherches plus récents concernant également cette question. À la page 63, notre auteur croit à l'origine roumaine des Brodnics (« c'était peut-être une population roumaine ») et des Bolochovènes, au sujet desquels il dit: « dont la nationalité ne fait plus de doute aujourd'hui ». Peut-être pour lui; mais il y a encore des chercheurs qui doutent du roumanisme des Brodnics et des Bolochovènes. Aux pages 75—76, nous apprenons de M. Constantinescu qu'il « y a eu trois voïvodats en Moravie et quatre en Silésie ». Il résulte du contexte qu'il est question des voïvodats des bergers vlaques. Bien qu'il l'ait empruntée à M. Nandriş, ni cette constatation et ni l'affirmation du caractère roumain des bergers vlaques de Moravie et de Silésie ne sont acceptées sans réserves par la critique historique. Aux pages 77—78, l'auteur considère roumains les Gorali ou Gorani (c'est-à-dire Valaques, dit-il), les Hutzuli ou Hutzani, les Lemki et les Boiki, quoique jusqu'à ce jour la science historico-philologique n'ait pas pu préciser définitivement leur caractère ethnique. De plus, l'auteur ne mentionne même pas les motifs pour lesquels il les considère roumains. À la page 84, selon notre auteur, les provinces illyriques étaient situées « entre la mer Adriatique, le Danube et la mer Noire » (!). Page 90 nous rencontrons parmi beaucoup d'autres, le passage suivant qui comprend tout autant d'aberrations qu'il compte de lignes: « Aux XVIIe et XVIIIe siècles se produisent les exploits des bandes de Haïdoucs à la frontière de la Crishana, dont le prototype avait été Baba-Novak dans l'épopée réelle de Michel le Brave ». À la fin du livre de M. N. A. Constantinescu nous trouvons une planche avec trois cartes en bonne partie fantaisistes.

Aux observations insérées ci-dessus on pourrait ajouter toute une série de remarques concernant la méthode, l'information, l'esprit dans lequel est écrit ce livre, les erreurs de transcription et les fautes d'impression, ainsi que bien d'autres choses. Nous les laissons de côté dans l'espoir que ce que nous venons de dire plus haut caractérisera suffisamment la synthèse du maître de conférences à l'Université de Bucarest. C'est un livre qui doit être utilisé avec beaucoup de circonspection et après un contrôle sérieux des affirmations de l'auteur. En dépit de notre regret de ne pas pouvoir partager la vision impériale de l'au-

www.cimec.ro

teur au sujet de l'expansion de l'élément roumain en Europe centrale, orientale ou sud-orientale, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître que sa tentative, que toute la peine qu'il s'est donnée pour trouver des Roumains même là où il ne peut même pas en être question, s'est soldée par un échec. Car nous n'avons considéré les choses qu'au point de vue de la science objective, les temps de la science patriotique, à l'exception du cas de M. N. A. Constantinescu, étant révolus depuis longtemps. À l'avenir la « Casa Şcoalelor » devrait être plus attentive lorsqu'on lui présente de tels ouvrages.

Mihail P. Dan

BĂNESCU N., *Un problème d'histoire médievale: Création et caractère du second empire bulgare* (1185). (Institut roumain d'études byzantines), Bucarest, 1943, 93 p.

L'auteur analyse les opinions des savants étrangers concernant le rôle des « Vlaques » de l'Hémus (les Balkans) dans la formation du second empire bulgare, en 1185. C. Jireček [1], ensuite F. Uspenski [2], P. Mutafčiev [3], V. Zlatarski [4] et I. Duičev [5] soutiennent que le nom de Vlaque donné aux chefs de la révolte de 1185 contre Byzance, révolte qui a entraîné la formation du second empire bulgare, doit être interprété comme couvrant une réalité nationale différente de celle des Valaques (Roumains). Selon ces historiens, les chroniqueurs de l'époque auraient fait une confusion voulue, entre ces Vlaques et les Bulgares; le nom d'*Assen*, du fondateur de la dynastie, dénoterait une origine coumane d'après les uns, russe à en croire les autres. En échange, d'autres historiens, tels N. Vasilievskij, dans son compte rendu du travail déjà mentionné d'Uspenskij [6], et l'historien allemand R. von Höfler [7], reconnaissaient l'existence des tribus valaques dans les Balkans, ainsi que l'origine roumaine de la dynastie ayant fondé l'État. M. Bănescu démontre que les écrivains byzantins, spécialement Nicétas Choniatès qui constitue la source principale pour l'histoire de la fondation de cet empire, font une distinction claire entre Vlaques et Bulgares, mentionnant les deux peuples et montrent qu'Assen parlait « la langue vlaque ». L'origine roumaine des Assenides et le rôle des Vlaques de l'Hémus dans l'insurrection de 1185 et dans les guerres des deux décades suivantes sont montrés par des sources historiques contemporaines d'origine tellement différente (chroniques byzantines, françaises: Villehardouin, Henri de Valenciennes et Robert de Clary, allemande: Ansbertus, le pape Innocent III dans sa correspondance

[1] C. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876.

[2] F. Uspenski, *Obrazovanie vtorago bolgarskogo Carstva*, Odessa, 1879.

[3] P. Mutafčiev, *Proizhoddt na Asênevci* (Makedonski Pregled, IV) Sofia, 1928.

[4] V. Zlatarski, *Potekloto na Petra i Asêna, vodacite na vzăstanieto v 1185 god*, Sofia, 1933 (Académie Bulgare).

[5] I. Duičev, *Prepiskata na papa Inocentia III*, dans le *Godišnik* de l'Université de Sofia, XXXIII, 1942.

[6] *Jurnal na Ministerstva narodnago Prosvešcenija*, juillet 1879.

[7] R. von Höfler, *Die Walachen als Begründer des zweiten bulgarischen Reiches der Asseniden*, Vienne, Sitzungsberichte der Akad. der Wissenschaften, XCV, 1879.

www.cimec.ro

avec Calojan [1], de sorte qu'aucune confusion n'est plus possible. À ce point de vue, la démonstration de M. Bănescu est concluante. Dans sa conclusion, il détache deux faits bien clairs: *a)* le second empire bulgare a été créé par l'énergie active des Roumains des Balkans, sur la base des anciennes traditions impérialistes bulgares, *b)* la dynastie qui a pris l'initiative du mouvement, a établi les bases du nouvel État et l'a conduit à la gloire, était une dynastie roumaine (p. 93), thèses qui dans l'historiographie roumaine n'ont pas été formulées aussi clairement.

Mais il eût été souhaitable que M. Bănescu eût connu toute la bibliographie concernant cette question. Nous rappelons l'article, en allemand, de l'historien russe N. Vasilievskij: « *Wer hat das zweite bulgarische Reich begrüundet?* [2], dans lequel il combat également l'opinion d'Uspenskij « der die geschichtlichen Interesse Bulgariens zu eifrig vertritt » (qui représente avec trop de zèle les intérêts historiques de la Bulgarie) (p. 629) et plus bas: « M. Uspenskij a posé la question (de l'origine d'Assenides) mais il a répondu en faveur de l'origine slave. Malheureusement, ses arguments ne sont pas convaincants et se basent plutôt sur des considérations générales que sur l'étude attentive des sources » (p. 633). On devait également signaler tout au moins le compte rendu de V. Jagič, du livre d'Uspenskij [3]. On sait que ce dernier est encore l'auteur d'une monographie du chroniqueur byzantin Nicétas Choniatès [4]. M. Bănescu dit avoir fait venir d'Odessa un exemplaire du travail d'Uspenskij concernant le *Second empire bulgare*, exemplaire défectueux, sans date, ni lieu d'apparition. Cependant, un exemplaire complet de cette œuvre due au byzantinologue russe, comprenant toutes les données nécessaires, se trouve à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, à Bucarest, cote 1663.

Les passages de l'ouvrage de Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, cités par M. Bănescu ne présentent pas la forme définitive des opinions de l'ancien professeur de l'Université de Vienne, concernant les Assenides. C. Jireček a publié une édition russe remaniée et complétée, de son histoire des Bulgares, à Odessa en 1878, et en 1929 paraissait la traduction bulgare, avec d'autres modifications, d'après le manuscrit de Jireček [5]. Dans cette édition, comme dans l'édition russe, Jireček a modifié les passages concernant la participation des Roumains à la fondation du second empire bulgare, participation qu'il reconnaît en partie dans l'édition allemande lorsqu'il écrit: « les fonctionnaires byzantins (envoyés pour collecter les impôts dans les monts Balkans) se comportèrent comme des bandits parmi *les Bulgares et les Vlaques* de là bas. Le peuple affligé brûlait du désir de vengeance; à sa tête se mirent deux frères . . .» [6]. Ce passage est supprimé dans l'édition bulgare, à la page 171, où la mention des Vlaques est complète-

[1] À ces témoignages concernant les Roumains de l'empire de Tirnova on peut en ajouter beaucoup d'autres, contemporains, car la question n'est pas complètement étudiée ni en Roumanie, ni par les historiens bulgares.

[2] *Archiv für slavische Philologie*, IV, 1880, pp. 627—637.

[3] *Ibid.*, pp. 170—171.

[4] F. Uspenskij, *Vizantinskii pisatel Nikita Akominat iz Hon*, St.-Petersbourg, 1874, 219, I.

[5] C. Jireček, *Istoriia na Bălgaritê*, Sofia, 1929.

[6] Édition allemande, p. 225.

www.cimec.ro

ment supprimée, et on donne une autre explication de la fondation de l'empire.

On aurait également dû mentionner, parmi les travaux récents de l'historiographie bulgare concernant l'origine des Assenides, le livre de P. Nikov, le regretté professeur de l'Université de Sofia, qui s'occupe du second empire bulgare et constitue une monographie de la fondation de l'empire jusqu'à l'avènement de Calojan [1]. Nikov présente, d'après les sources, une analyse des circonstances économiques et politiques au milieu desquelles s'est formé l'État des Assenides. Les causes qui ont produit cet événement sont, selon Nikov, l'existence d'une fermentation guerrière dans le nord des monts Balkans par l'établissement de peuples de race turque, Petchénègues, Coumans et Uzes, dans cette région, ayant des organisations militaires autonomes et locales [2], organisations qui étaient souvent encore en relations avec les barbares d'outre Danube. Deuxièmement, après la décadence économique de l'empire byzantin résultant de la perte des provinces asiatiques et surtout du passage du commerce oriental des mains des Grecs dans celles des Italiens, se produisit dans l'empire *un processus de relèvement de la féodalité et des latifundia*; les besoins de l'État pèsent plus lourdement sur les sujets, et, les seules richesses étant celles produites par l'agriculture, les grands propriétaires s'emparent de la direction politique et économique et les paysans deviennent la proie des monastères et des nobles. Dans le Nord de la Péninsule Balkanique se constitue une puissante aristocratie bulgare mêlée aux chefs coumans et petchénègues. De cette aristocratie ont fait aussi partie les Assenides, et nous en avons la preuve dans le fait qu'ils ont demandé à Kypsela, à l'empereur, *un fief militaire* [3], et nous ajoutons à cette preuve que Nicétas Choniatès parle de leurs châteaux des monts Balkans [4]. Mais l'historien bulgare ne reconnaît pas la possibilité d'une participation des Vlaques à cette vie féodale, car on les disait exclusivement bergers. Nikov, moins exclusif que d'autres historiens bulgares, reconnaît qu'il existait au XIIe siècle une population roumaine dans les monts Balkans, laquelle a pris part au soulèvement armé du pays, en 1185 et les années suivantes: « la population roumaine, qui vivait avec ses troupeaux sur les hauteurs des Balkans et se distinguait par ses qualités guerrières » (p. 25), et il reconnaît également que le passage de la chronique de Choniatès au sujet *des deux tribus* qui prennent part à la consécration de l'église de Saint-Démétrios de Tirnova [5] concerne les Roumains et les Bulgares (p. 26). Cependant les Assenides étaient, selon Nikov lui-aussi, Coumans, non seulement à cause de leur nom d'origine turque, *Asen*, mais encore à cause de leur surnom (de l'obituaire de Drinov, dont nous nous occuperons plus bas) de

[1] P. Nikov, *Vtoro Bălgarsko carstvo*, Sofia, édit. de la Société Historique Bulgare, 1937, 47 p.

[2] Cf. l'excellente étude de C. Necşulescu, *Ipoteza formaţiilor româneşti la Dunăre în secolul XI* (L'hypothèse des formations politiques roumaines au Danube, au XIe siècle), *Revista Istorică Română*, VII, 1937, pp. 122—151.

[3] Nicétas Choniatès, édit. Bonn, II, p. 482. Cf. aussi G. Murnu, *Din Nichita Acominiates Choniatul* (extraits de Nicétas Acominiatès Choniatès), Acad. Roum., sect. hist., 1905, p. 378.

[4] *Ibid.*, II, p. 481 et Murnu, *op. cit.*, p. 377.

[5] *Ibid.*, II, p. 485 et Murnu, *op. cit.*, p. 379.

www.cimec.ro

Bielgun qui aurait été encore un nom couman (N. Iorga propose pourtant l'explication plus plausible: *biel* (blanc, en slave), *gunes* (vêtement, en grec), donc *manteau blanc*, caractéristique des bergers [1] (les bergers roumains portent encore de nos jours un manteau de peaux de mouton blanc). Il n'est pas nécessaire de répéter ici que le nom *de l'un* des Assenides ne constitue pas une preuve de l'origine de la race. On ne peut pas écarter les Vlaques, comme élément directeur, pour la seule raison qu'ils étaient exclusivement bergers. Nicétas Choniatès parle avec précision de *la récolte* de blé du pays des Vlaques balkaniques et des gerbes de blé incendiées dans les champs par les armées byzantines [2], ainsi que des châteaux des Vlaques des Balkans [3]. Ils n'étaient donc pas seulement bergers.

Un autre historien bulgare qui s'est occupé de l'origine des Assenides, M. I. Duicev, est encore, en outre du livre analysé par M. Bănescu, l'auteur d'*une monographie* intitulée *Tsar Ivan Asen II* [4]. Au chapitre premier intitulé « *Les premiers Assenides* », ce savant développe de nouveau l'opinion que les Assenides seraient en réalité des Bulgares, en se basant sur l'affirmation de la correspondance du pape Innocent III avec Calojan, où il est dit que celui-ci descendrait de la lignée des anciens tsars bulgares. Au sujet de la valeur de cette affirmation, voir l'étude de M. Bănescu, d'après von Höfler [5].

En ce qui concerne les sources de l'onomastique des fondateurs, l'auteur aurait dû mentionner aussi l'obituaire de Drinov (appelé ainsi du nom de son éditeur), dans lequel *Assen* figure avec son second nom, de *Bielgun*, et Pierre avec celui de *Théodore* [6]. Quant au titre de Calojan, le sceau de l'empereur Johannice méritait d'autant plus une discussion qu'il s'y intitule simplement « *Calojan, tsar des Bulgares* » et que c'est le seul titre de ce souverain, connu pour les actes internes. Ce sceau a été publié plusieurs fois, même en Roumanie [7]. Toujours à propos des sources, nous rappelons que les livres dits « vieux livres bulgares », qui contiennent « la tradition nationale bulgare », que M. Bănescu mentionne d'après Vasilievskij, lequel cite à son tour un livre de 1869 de G. Rakovski, sont publiés aujourd'hui en édition critique par Iordan Ivanov. Il s'agit du récit, connu, intitulé *Histoire Slovéno-bulgare* ou *Tsarstvenik* de l'hiéromoine Païsios d'Hilandari, *écrite en 1762* [8], ainsi que la chronique résumée due aux Bulgares du Zographos écrite en 1765 [9]. Étant donné qu'il s'agit d'écrits composés pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle, il est clair qu'ils sont sans valeur comme sources historiques.

[1] N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), III, p. 86, note 1.

[2] Nicétas Choniatès, édit. Bonn, II, p. 488, trad. Murnu, p. 381.

[3] *Ibid.*, p. 482 II, et Murnu, *op. cit.*, p. 377.

[4] Sofia 1941 (édit. du Ministère de l'Éducation Nationale bulgare).

[5] N. Bănescu, l'étude faisant l'objet du présent compte rendu, p. 87—90.

[6] Les *Izvestija* de la Société historique bulgare, IV, p. 229.

[7] *Revue historique du Sud-Est européen*, VIII, 1931, p. 322.

[8] Païsios, *Istorija slavêno-bolgarskaia*, publiée par I. Ivanov, Sofia, édition de l'Acad. Bulgare, 1914, 91 pages; on trouvera à la p. 37 le passage concernant le séjour d'Assen en Vlaquie et la fondation de l'empire.

[9] Publiée encore par I. Ivanov, *Bălgarski starini iz Makedonja*, édit. II, Sofia, 1932, pp. 638—642.

www.cimec.ro

Les sources contemporaines sont suffisantes pour celui qui les lit sans partialité, ainsi que l'a fait M. Bănescu, pour démontrer l'origine roumaine des fondateurs du second empire bulgare et la participation des Roumains de l'Hémus à la révolte de 1185. Cependant, les historiens bulgares ont soulevé certains arguments pour contester le rôle des Roumains dans cette affaire, arguments qui auraient dû être discutés. P. Mutavčiev les résume ainsi: *a)* Il n'existe aucune preuve documentaire au sujet de la présence des Roumains dans l'Hémus avant la révolte de 1185; *b)* Il n'existe aucune trace de ces Roumains dans la langue des habitants d'aujourd'hui et dans la toponymie de cette région *c)* Après la révolte de 1185 ou, plutôt, deux décades plus tard, toute trace de ces Roumains disparaît des sources. *Par conséquent, les Vlaques de l'Hémus, ainsi appelés par les sources de cette époque-là, n'étaient pas des Roumains* [1]. L'historien bulgare affirme que « aucun historien roumain ne s'est occupé de ces objections ». Il est vrai que M. Bănescu les évite également dans son travail, et c'est pourquoi à l'occasion de ce compte rendu nous devons exposer le point de vue de l'historiographie roumaine:

a) Il existe des témoignages historiques, au sujet des Vlaques de l'Hémus, antérieurs à 1185. Par exemple, Anne Comnène dit qu'en 1084, par conséquent un siècle avant Pierre et Assen, les Coumans avaient traversé l'Hémus guidés par les Valaques [2].

b) En ce qui concerne les vestiges de la langue roumaine dans la toponymie des Balkans, le philologue allemand G. Weigand écrivait: « Le roumain a exercé une forte influence sur le moyen bulgare. Cependant, à l'époque du second empire bulgare les Valaques jouèrent un rôle politique en Bulgarie, toute une série de noms roumains de localités se sont conservés jusqu'à nos jours en Bulgarie de l'Ouest, et ces deux faits démontrent que l'élément valaque devait y être en nombre considérable » [3].

L'ethnographe serbe J. Cvijić affirme que dans le Balkan Central et la Šredna Gora: « des traces de ces Valacho-Bulgares subsistent dans les types anthropologiques, ainsi que dans les caractères psychiques». Dans la Šredna Gora, au sud du Balkan Central, « les derniers représentants des Roumains, bien connus au Moyen-Âge, n'ont entièrement disparu qu'au cours du XIXe siècle. Les noms de localités roumaines sont assez fréquents, surtout dans la Šredna Gora (Bunaïa, Ursulitza, etc.). De nombreuses villes et des villages de la montagne ont conservé le type des établissements des Aroumains » [4].

c) Pour prouver la persistance jusqu'au XIVe siècle d'une colonie roumaine à Tirnova, deux siècles après la révolte de Pierre et Asen, nous disposons d'un document publié par l'historien bulgare Sakâzov [5]; il s'agit de contrats de ventes d'esclaves conclues à Candie, contrats qui se trouvent aux Archives de Gènes. L'un d'entre eux concerne « *Maria, de genere Blacorum de Tirnovo* », et date de 1383.

[1] P. Mutavciev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932, pp. 324—325.

[2] *Anne Comnène*, édit. Bonn, I, pp. 273—274.

[3] G. Weigand, *Introduction* au *Balkan Archiv*, Leipzig, I, 1927, p. V.

[4] J. Cvijić, *La péninsule Balkanique*, Paris, 1918, pp. 31 et 475.

[5] *Makedonski Pregled*, VII, 1932, pp. 54 et 56.

www.cimec.ro

Le travail de M. Bănescu aurait été plus complet et plus convaincant s'il s'était également occupé de ce côté, si intéressant, de la question [1].

P. P. Panaitescu

NISTOR, ION, *Legăturile cu Ohrida şi exarhatul Plaiurilor* (Les rapports d'Achrida avec l'exarchat de Πλαγγηνῶ), Analele Acad. Române, Sec. Ist., 3e série, tome XXVII, 1945.

Au cours de la séance publique de l'Académie Roumaine du 1er décembre 1944, M. I. Nistor, y a fait une communication portant le titre ci-dessus. L'auteur a montré, successivement, en de brefs chapitres, les origines anciennes du christianisme chez les Roumains, la création de l'archevêché de Justiniana Prima, l'extension de la juridiction de celui-ci également aux territoires transdanubiens, son « rétablissement » à Achrida par l'empereur Basile II et l'affranchisement des églises serbe et bulgare de la juridiction de cette métropole.

Le but de cette présentation succinte était de démontrer l'existence d'un lien et d'une obédience canonique entre le peuple transdanubien — plus tard le peuple roumain — l'archevêché de Justiniana Prima (Tauresium), et l'église métropolitaine d'Achrida (p. 14). M. Nistor croit ainsi établir, d'après les documents, que le lien ininterrompu entre l'archevêché de Justiniana Prima (Achrida, p. 12) et l'église « n'a jamais manqué de bases canoniques » (p. 28).

La conjecture que fait M. Nistor ne manque pas d'être corroborée par d'autres arguments intéressants eux aussi. C'est le cas de la récente explication du mot *plaiu* (versant de montagne, plateau, c'est-à-dire, ajoute l'auteur, « les vastes régions subcarpathiques du Banat et de la Dacia transylvaine », p. 19), explication que donne M. Sever Pop (*Problèmes de géographie linguistique*, dans *Revue des Etudes Indo-Européennes*, tome I, p. 25 et, ajouterons-nous, dans *Geopolitica*, I, p. 152). M. Pop dérive ce mot du grec πάριαν. Cette étymologie est particulièrement éloquente pour M. Nistor, en tant qu'elle explique l'un des attributs du titre que portait le métropolite de Valachie, comme exarque des plateaux (des « plaiuri »): exarque — au sens de vicaire du patriarche de Constantinople — des « plaiuri », c'est-à-dire des territoires banatins et transylvains du royaume de Hongrie (p. 20).

L'exposé de M. Nistor, est dépourvu, de prime abord de la bibliographie nécessaire, tant les écrits des historiens roumains que ceux des historiens serbes et bulgares qui se sont penchés sur ce problème font complètement défaut.

En second lieu, l'identification de Justiniana Prima avec Achrida est une question encore discutable, de l'avis pondéré de N. Vulič, *Justiniana Prima*, dans *Glasnik Skopskog načnog društva*, pp. 45—51, Skoplje, 1929, qui ne se pro-

[1] L'article de A. D. Xenopol, *L'empire valacho-bulgare*, publiée dans la *Revue Historique*, XLVII, Paris, 1891, pp. 277—308, constitue une présentation très sérieuse et détaillée du point de vue roumain dans la question de l'empire roumano-bulgare, comprenant l'analyse des sources byzantines et occidentales.

www.cimec.ro

nonce pas et de même dans *Justiniana Prima*, dans *Glas S. K. A.* (78), p. 61, Belgrad, 1933, cette localité est située au sud de Skoplje; Jaques Zeiller, *Le site de Justiniana Prima*, dans *Mélanges Diehl*, l'identifie avec l'emplacement même de Scupi; de même l'archéologue anglais Evans; le réputé romaniste croate Petar Skok, dans *Beiträge zur Trakischen Ortsnamenkunde*, dans *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, VII, p. 39, pense que Justiniana Prima était dans la Dacie Méditerranéenne, laquelle englobait aussi Scupi, où de fait se trouvait J. P.; l'archéologue serbe V. R. Petrovič, de même Tomaschek, apud Vulič, *op. cit.*, situent J. P. au nord de Scupi. Plus récemment, Jozo Petrovič, *Olovni pečat Grgura, nadbiskupa Justiniana Prima i ciele Bugarske*, in *Glasnik hrvatskih zemaljskih muzeja u Sarajevu*, pp. 25—30, Sarajevo, 1942, découvrant un sceau de l'archevêque Grégoire à Achrida, suppose que Justiniana Prima se trouvait sur l'emplacement de l'actuelle Achrida, la plupart des thèses des historiens compétents plaidant pour l'identification de Justiniana Prima avec Scupi, ou bien la situant à proximité de cette ville. Ensuite, il convient de rappeler que la création de J. P. s'est vu attribuer les provinces de Dacia Mediterranea, Dacia Ripensis, Moesia Prima ou Superior, Pannonie, Dardanie, Praevalis (lesquelles constituaient, dans la moitié nord de la province d'Illyricum, le diocèse de Dacie) ainsi que la province de Macedonia Secunda ou Salutaris (formant un autre diocèse de l'Illyricum du Sud). Aux dires de l'auteur, sans que les territoires du Banat et de la Transylvanie entrassent dans la sphère de J. P., Justinien établit quelques têtes de pont dans le Banat, à Lederata et Recidava, qu'il soumit à l'archevêque de Justiniana Prima (cf. Popa-Lisseanu, *Izvoarele Istoriei Românilor*, vol. XV, pp. 15—17 et 23), mais l'influence de l'archevêché sur ces contrées dut être insignifiante, la domination byzantine elle-même n'y ayant duré que quelques années (cf. N. Iorga, *Istoria Bisericii Românilor*, vol. I, 2e édition, p. 18, Bucureşti, 1929). Sous les coups des Slaves et des Avares, celle-ci se replia au sud du Danube et l'archevêché de J. P. disparut, la dernière mention faite à son sujet remontant à l'année 602. Peu après cette date, nous trouvons à Salonique le praefectus praetorii per Illyricum; cela dénote que J. P. avait perdu jusqu'à son importance politique et administrative.

Ce n'est qu'après un demi-millénaire que réapparaît le nom de l'archevêché, dans le titre de l'archevêque autocéphale d'Achrida, Jean Comnène (1143), qui, réclamant les droits et privilèges dont avait joui les pasteurs de J. P., s'arrogea l'attribut en question. Depuis lors, peut-on dire, date la confusion; comme dans le titre de l'archevêché d'Achrida était également compris celui de J. P., ce dernier siège fut confondu avec le premier (cf. B. Granič, *Osnivanje arhiepiscopije u grada Justiniana Prima 535 godine*, dans *Glasnik Skopskog naučnog društva*, p. 133, Skoplje, 19).

Passant à la domination de Basile II, qui ne dépassa pas la frontière du Danube, nous croyons qu'il n'existe aucun motif déterminant pour attribuer à l'archevêché d'Achrida une juridiction sur le Banat et la Transylvanie, c'est-à-dire sur les « plaiuri » où l'autorité byzantine n'avait pas pénétrée.

Quant à la genèse même de l'archevêché d'Achrida, elle ne permet pas le moins du monde de supposer qu'elle ait été une continuation de Justiniana Prima. L'état de Samuel fut fondé en 976, à la suite du succès remporté par le prince Nicolas sur les Byzantins, que préoccupaient les luttes pour le trône (B. Granič, *op. cit.*, soutient que l'état de Samuel n'a pas pris naissance en 963, comme l'af-

www.cimec.ro

firme Drinov (*Trudove na M. S. Dinov po Bălgarskata i slavianskata istoria*, pp. 317—364, Sofia, 1909) ou d'autres historiens, à la suite de la révolte du prince Nicolas contre l'empereur bulgare Pierre, ni en 969, à l'occasion de la lutte des fils de Pierre, Boris II et Roman, comme l'affirme Jireček, mais en 976, à la suite de la lutte du prince Nicolas, qui se produisit durant les violents remous qui suivirent à Byzance la mort de Tzimiskès, cf. D. N. Anastasievič, *Hipoteza o zapadnoj Bugarskoj*, dans *Glasnik skop. naučn. društva*, pp. 1—12, Skoplje, 1927. La plupart des historiens qui ont traité ce problème, perdent de vue l'étude de B. Prokič, *Postanak jedne slovenske carevine u Macedonije i Jovan Skilica kao izvor za istoriju mačdonske slovenske države*, în *Glas S. K. A.* (76), p. 217 sqq. et (84), p. 61 sqq. de 1906 et 1910). Aboutissement naturel de la création du nouvel état, l'archevêché d'Achrida fut également créé. C'est un archevêché nouveau, dans un état nouveau, et il n'a aucune affinité avec celui de Justiniana Prima. (On s'étonne de voir M. Nistor citer l'étude de M. Lascaris, *Joachim, métropolite de Moldavie et les relations de l'église moldave et le patriarcat de Peč et l'archevêché d'Achris au XVe siècle*, Acad. Roum., Bulletin de la Sect. Hist., XIII, pp. 1—31, 1927, pour perdre ensuite de vue la thèse du professeur de l'Université de Salonique, qui démontrant la légende d'une église moldave dépendente du patriarcat d'Achrida, en fait ressortir le fait même que l'identification d'Achrida avec J. P. est une chose inexacte. Cf. le compte rendu de cette étude, publié par M. P. P. Panaitescu dans *Revista Istorică Română*, pp. 77—78, 1931 et celui de M. Nikola Rodojčič dans *Glasnik Skop. naučnog društva*, p. 388, 1930).

Quelle est alors la signification d'exarque des « plaiuri » dans le titre du métropolite de Valachie?

La signification résulte précisément de la traduction slavone du titre: Ѳ҃архъ западнинскн, c'est-à-dire, exarque au delà des monts — régions de Făgăraș et d'Amlaș, possessions de Mircea l'Ancien (cf. D. Onciul, *Titlul lui Mircea*, dans *Convorbiri Literare*, p. 1033).

Th. N. Trâpcea

KISELKOV, Dr. V. SL., Митрополитъ Григорий Цамблакъ (Le métropolite Grégoire Tzamblac), Sofia, 1943, 18,5×12,5, 68 p.

Au sujet de la vie aventureuse de cet homme de structure moderne et à âme cosmopolite des XIVe—XVe siècles on a assez écrit en russe et en roumain. Il subsiste pourtant beaucoup de choses prêtant à controverse, pas bien éclaircies, dues surtout à l'importance accordée par Jacimirskij [1] à certaines légendes et sources postérieures. Et, malheureusement, par son caractère monumental et par la richesse des sources, la monographie de Jacimirskij est restée pour beaucoup de gens une œuvre fondamentale. Cette étude a été sévèrement critiquée [2] et de sérieux amendements lui ont été apportés dès son apparition, mais ceux-ci,

[1] Jacimirskij (A. I.), Григорий Цамблакъ. Очеркъ его жизни, административной и книжовной дѣятельности. St.-Petersbourg, 1904, 8², VIII + 501 p. + XIV pl.

[2] Lovrov, P. A., rapport académique au sujet du livre de Jacimirskij, dans Сборникъ Отдѣления русскаго языка и словесности Императорской Академии Наукъ, v. 81 (1906), rapp. 2, pp. 3—10. Radčenko K., dans Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщения, v. 355, Oct. 1904, pp.

www.cimec.ro

difficilement accessibles, échappent à beaucoup de gens. D. P. Bogdan [1] fait une œuvre louable en remettant en circulation, à l'usage du public roumain, ces critiques qui jettent beaucoup de lumière et de vérité sur la vie et l'œuvre de Tzamblac, viciée par l'exposition de Jacimirskij. Par malheur, la science bulgare (qui par ses grands savants philologues ayant étudié la littérature bulgare ancienne: J. Ivanov, L. Miletič, J. Trifonov, St. Romanski, n'a pas accordé l'attention méritée à Tzamblac) en la personne des deux chercheurs qui se sont occupés de lui, V. Kiselkov et Minko Genov, ne connaît pas d'autre autorité ni même d'autre source que Jacimirskij. Il est vrai que son œuvre est une source merveilleuse, car parmi tous les chercheurs il a été le seul ayant eu la possibilité d'utiliser toutes les sources, tous les manuscrits de Russie et de Roumanie. Mais Jacimirskij doit être toujours utilisé avec esprit critique et surtout en tenant compte des corrections apportées par les critiques cités ainsi que par D. P. Bogdan dans l'Obituaire de Bistritza et nous ne pouvons que regretter que la science bulgare se borne à résumer Jacimirskij, surtout lorsque V. Kiselkov et M. Genov ont la réputation d'être les meilleurs connaisseurs de la littérature bulgare ancienne.

Ce n'est que fort rarement que l'esprit critique de Kiselkov doute de la justesse de certaines affirmations de Jacimirskij. En échange, l'auteur apporte un point de vue moderne, anachronique, dans la présentation du climat de la vie de cette fin de Moyen-Âge; il insiste toujours sur l'origine bulgare de Tzamblac comme ayant une valeur déterminante pour ses projets et pour l'attitude des autres envers lui.

S'accrochant servilement à Jacimirskij, toutes les affirmations, toutes les hypothèses de celui-ci sont sûres pour V. Kiselkov. C'est ainsi que 1364 sera l'année de la naissance de Tzamblac, avec une probabilité de deux ans, quoique, si en 1379 Tzamblac était encore enfant, cela ne signifie pas qu'il avait 15 ans. La date de sa naissance ne peut pas être établie avec une approximation de 2 ans, mais au moins de 5 ans.

Que, comme laïque, il aurait porté le nom de Gabriel, cela est une affirmation attrayante pour Jacimisskij, mais elle n'est prouvée que par des suppositions gratuites. Et de fait cette identification entre Gr. Tzamblac et Gabriel, le moine du monastère de Saint-Athanase de l'Athos devenu plus tard l'hiéromoine Gabriel du monastère de Neamtz en Moldavie constitue l'un des vices fondamentaux de Jacimirskij. D'abord, s'il était déjà moine il devait déjà avoir changé de nom et alors Gabriel n'aurait pas pu être en aucun cas le nom laïque de *ce* moine. Il aurait pu être celui du moine Grégoire Tzamblac, mais leur identification est impossible. Plus loin, ce Gabriel n'est pas partisan de la réforme orthographique d'Euthyme, le patriarche de Tirnovo dont pourtant Tzamblac a été l'élève et l'admirateur.

419—435. K a l u ž n i a c k i E., Сборникъ Нямецкаго Монастыря под № 20, 106, dans Сборникъ отдѣления etc., v. 83 (1907), livre 2, p. 62, notes p. 3 et 32—33.

[1] Au sujet des manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, dans *Arhiva Românească*, IV (1940), Bucarest, pp. 103—125.

Encore au sujet de l'identité de GrégoireTzamblac - Gabriel du Monastère de Neamtz, préconisée par A. I. Jacimirskij, cf. aussi *Hrisovul*, I (1941), Bucarest, pp. 463—465.

www.cimec.ro

Cette identification a été faite par Jacimirskij afin de pouvoir établir, au moyen de ce Gabriel de l'Athos, que Grégoire Tzamblac se trouve après 1423 au monastère de Neamtz en la personne du moine copiste Gabriel. L'étude paléographique de l'écriture des deux copistes du nom de Gabriel montrerait, dit Jacimirskij, une identité parfaite. Mais, ainsi que rétorque Lavrov, cele ne signifie pas que si le Gabriel d'Athos et celui de Neamtz sont une seule et même personne ils constitueraient une seule et même personne avec Grégoire Tzamblac. Pour décider, il faudrait avoir aussi l'autographe de Tzamblac. Mais il y a encore quelque chose qui parlerait même contre l'identification des deux Gabriel car ce serait vraiment étonnant que Tzamblac, élève d'Euthyme, ne respecte pas les règles d'orthographe de son maître dans ses œuvres de jeunesse (recte, celles de Gabriel de Saint-Athanase) et les observer devenu vieux (recte, Gabriel le copiste de Neamtz) (Radčenko, *rec. cit.*, p. 428). Les chercheurs bulgares perdent de vue que pour éviter cette inadvertance de son argumentation Jacimirskij aboutit à une autre théorie fantaisiste: Euthyme aurait fait ses célèbres corrections des livres médio-bulgares au loin, en Macédoine, après la chute de l'État bulgare.

Sans être nécessairement identique avec celui de la Sainte Montagne, le copiste Gabriel de Neamtz peut être un élève d'Euthyme qui continue l'œuvre de son maître dans les pays roumains où se réfugient tant de représentants de marque de la culture médio-bulgare.

Contre l'identification Tzamblac-Gabriel de Neamtz parlent même les sources utilisées par Jacimirskij à l'appui de sa thèse. La liste de 1858 des higoumènes de Neamtz fait distinction entre le moine Gabriel et Grégoire Tzamblac (Radčenko, 428, D. P. Bogdan, *L'Obituaire* . . .). Et dans l'obituaire du monastère de Bistritza le passage cité tronqué par Jacimirskij: Urika i syna ego monaha Gavriila sapisatelě . . . (Jacimirskij, p. 26, 423) sonne ainsi au début: Monaha Paisia Urika i syna ego . . . (D. P. Bogdan, *L'Obituaire* . . .).

Puis suivent les témoignages contemporains qui attestent la mort de Tzamblac aux environs de l'année 1420, que Jacimirskji connaît, mais auxquelles il préfère avec un manque de discernement remarquable les témoignages de certaines légendes et traditions obscures et tardives. Kiselkov se base sur l'argumentation et la conviction de Jacimirskij lorsqu'il écrit candidement: « . . . ils ont fait croire et écrire aux chroniqueurs et aux chercheurs venus *plus tard* que Tzamblac est mort en ou autour de l'an 1420 » (p. 26). Mais ne peuvent pas servir de témoignage ultérieur ni les chroniques russes et ni même la lettre, des années 1420—1422, de Ladislas Jagellon au Pape Martin V « dans laquelle il exprime son regret que la mort de Grégoire le Macédonien (Tzamblac), survenue à cette époque, ait beaucoup ébranlé l'œuvre de l'Union. De cette façon les témoignages des contemporains, et surtout de ceux de cette qualité qui en vertu de leur situation étaient en mesure de connaître exactement ce qu'ils racontent, ne laisse pas le moindre doute que Grégoire Tzamblac est vraiment décédé à l'époque indiquée par les chroniques russes et ne peut donc pas être identifié ni avec le Grégoire mentionné dans les lettres du pape Eugène IV (1431—1447) et d'autant moins avec Gabriel le copiste de Neamtz » (Kałużniacki, *op. cit.*, p. 32, n. 2. Ce passage n'a pas été remarqué par D. P. Bogdan. Il contient encore d'autres arguments qui seront utilisés plus bas).

www.cimec.ro

Mais il y a encore quelque chose sur quoi insistent tant Lavrov que Kałužniacki. On ne peut expliquer d'aucune manière comment Gr. Tzamblac, s'il a pu renoncer à ses ambitions et à ses dignités de grand hiérarque, renoncera à son activité d'écrivain, se bornant à l'humble œuvre de copiste (si parfait calligraphe, habile miniaturiste et créateur d'école qu'ait pu être Gabriel). Tout le désir de grandeur, toute cette vanité qui n'a pas pu trouver repos et satisfaction aux quatre points cardinaux du monde orthodoxe d'Europe aurait dû éclater, en vertu de la loi de compensation, dans une activité fiévreuse d'écrits originaux. Et c'est justement à cette fierté de Gabriel pour l'œuvre de Tzamblac que se réfère Jacimirskij pour argumenter en faveur de leur identité. Qu'il ait noté en marge des œuvres de Tzamblac copiées par lui le nom de celui-ci [1] cela signifie seulement que le souvenir de Tzamblac était encore vivant et que l'on connaissait ses dignités.

Kałužniackij nous montre ensuite comment Gabriel, qui tout en copiant de tout et de partout et en nous laissant une œuvre imposante (même si, selon Radčenko, 15 seulement des 28 manuscrits qui lui sont attribués sont incontestablement de lui), n'a copié que 5 œuvres de Tzamblac. À en croire Kiselkov « on dirait que la vieillesse et ses conditions de vie ne lui permettaient plus de créer des œuvres littéraires originales » (p. 26). Allons donc ! L'œuvre de Gabriel est elle aussi remarquable, elle dénote de la maturité, mais non pas de la senilité; quant aux conditions de travail, celles-ci étaient excellentes, on créait une école. En réalité il s'agit de deux personnes distinctes, de caractère et de moyens différents.

Kiselkov fait sienne l'opinion de Jacimirskij que Tzamblac a quitté Tirnovo avant la chute de cette ville — ce qui a pour but de pouvoir l'identifier avec Gabriel de l'Athos. La chute de Tirnovo est décrite d'une façon trop vivante pour que Tzamblac n'y ait pas assisté. Il doute lui aussi que Tzamblac ait été higoumène du monastère de Dečani bien qu'il existe un consensus unanime de toutes les copies de la vie de saint Étienne Dečanski. Il admet que le monastère de Plinaria a dû être une figure de style du vaniteux candidat au siège métropolitain de Kiev, mais Lavrov montre qu'il a été vraiment higoumène d'un tel monastère, à Constantinople. D'accord avec Jacimirskij, Kiselkov fait d'un monastère réel un monastère irréel et veut à tout prix que le monastère de Neamtz ait été dédié au Pantocrator déjà au temps de Gr. Tzamblac. Voir à ce sujet D. P. Bogdan, *Les Manuscrits*, p. 123, la note, où sont énumérés les documents qui prouvent que jusqu'en 1530 le monastère de Neamtz était dédié à l'Ascension du Seigneur.

Cette étude de Kiselkov est une étude de popularisation de format assez réduit (26 pages, le reste du petit volume contenant la traduction de L'Éloge

[1] Mais ceci non plus dans la mesure affirmée par Jacimirskij. Kałužniackij, dans l'*op. cit.*, ne trouve dans le manuscrit composite no. 20 du monastère de Neamtz aucune annotation marginale près du titre, ayant pour but de préciser la famille de l'auteur (bien que Jacimirskij le soutient à la p. 242 de sa monographie) et l'annotation de la p. 324 du manuscrit composite de Neamtz, no. 106, en marge du titre dont la traduction est « La Vie de saint Jean le Nouveau », n'est pas de la main de Gabriel comme l'affirme Jacimirskij (p. 92) mais de celle de l'évêque Pacôme (Kałužniackij, p. 59 et note 1).

www.cimec.ro

d'Euthyme et du Discours concernant le transport des reliques de sainte Paraskéva) et d'information. Elle est utilisable en tenant compte des réserves ci-dessus. Toutefois, la science bulgare a le devoir de préparer une monographie de la vie et de l'activité de ce grand écrivain médio-bulgare, basée sur l'étude détaillée des sources et des opinions de tous les chercheurs.

Pirin Boiadgiev

BURMOV, ALEKSANDĂR, **Български революционенъ централенъ комитетъ** (Le comité révolutionnaire central bulgare) (1868 — 1876,) Sofia. Izdatelstvo Bălgarska Kniga, 1943, 18×12, 195 p.

L'historiographie bulgare a un faible pour l'époque de la renaissance bulgare et cette prédilection est tout à fait justifiée. Avec la renaissance, le peuple bulgare fait sa rentrée sur la scène de l'histoire, il prend connaissance de lui-même, de son passé et de sa valeur; il organise ses forces pour lutter pour la liberté et le droit et devient créateur d'histoire. La renaissance bulgare est un long processus dont la décade 1868—1876 constitue le point culminant; c'est l'époque des comités et des révoltes systématiquement organisées, qui, quoiqu'ayant succombé, ont été la manifestation de la volonté inflexible et de la maturité politique du peuple bulgare. Cette décade est la page la plus lumineuse de l'histoire du peuple bulgare. Là, le soulèvement en masse du peuple bulgare est dominé par les figures légendaires des plus grands fils de la Bulgarie: Basile Levski et Hristo Botev.

Malgré le grand nombre de recherches dédiées aux personnalités de premier plan de cette décade, aux révoltes ou aux organisations les ayant préparées, l'historiographie bulgare manquait d'un travail exposant unitairement et d'une façon documentée cette décade de raidissement, de sacrifice, de martyre et d'élévation. Les travaux de D. T. Strašimirov, Iv. Klinčarov, Michel Dimitrov et E. Volkov se limitaient à l'étude d'une personnalité, d'une organisation ou d'un événement.

Le jeune professeur Al. Burmov nous donne une synthèse succinte, mais rigoureuse de cette époque dans l'étude dont nous nous occupons. Ce travail représente, ainsi que le dit l'auteur lui-même, « un exposé abrégé de la première partie de mon ouvrage, prêt à être imprimé, dédié à l'histoire complète — d'organisation et d'idéologie — du mouvement révolutionnaire bulgare de 1861—1877 ». Cela explique certaines omissions et l'indication laconique de beaucoup d'événements et organisations ainsi que le silence fait sur l'agitation idéologique de cette époque. C'est pour cette raison qu'est d'une si faible étendue le chapitre premier qui traite des précurseurs du comité central révolutionnaire: Rakovski, La Confrérie Bienfaisante et le Comité Central Secret. C'est pourquoi on ne mentionne même pas l'énigmatique organisation révolutionnaire bulgare de Bucarest, de 1848.

C'est le chapitre II qui représente le centre de l'exposé — la formation idéologique de Levski, concomitente avec l'organisation interne de la révolte en Bulgarie. Nous trouvons là, par Levski, la manifestation du génie organisateur bulgare; et par l'idée des comités, qui devraient organiser toutes les forces du peuple en vue de la révolte armée qui ne devait attendre l'aide de personne mais devait seulement profiter de la situation internationale, se manifeste la maturité de ce peuple qui veut forger seul son destin. Par Levski l'or-

www.cimec.ro

ganisation interne des comités devient l'autorité supérieure, le comité de l'émigration de Bucarest étant un centre externe dont l'importance est dépassée par le centre interne de Loveč. Et M. Burmov souligne sans cesse cette réalité et sa valeur. Aussi, lorsque le comité de Bucarest est déconcerté, désorienté après la dramatique et tragique capture de Levski, les comités internes travaillent d'une façon autonome avec le centre interne à Tirnovo ou à Roustchouk.

Le plan du travail est limité à l'exposé de l'organisation de la révolte et comprend la révolte elle-même. C'est pourquoi manque le chapitre traitant de la révolte d'Avril et de la bande de Botev. Pourtant l'organisation interne de la révolte d'Avril 1876, l'action de Benkovski, jusqu'à la déclaration intempestive de la révolte, aurait du être exposée, conformément au plan du travail. En échange, nous avons l'exposé systématique du dernier comité central révolutionnaire bulgare, cette fois-ci pas aussi autonome mais travaillant en étroite liaison avec le Comité slave de bienfaisance de Moscou — le Comité central bulgare de bienfaisance. Il n'avait pas de ramifications internes. Le comité finit par se dissoudre lui-même, non pas à cause d'événements contraires, mais en même temps que la déclaration de guerre de la Russie à la Turquie en 1877. L'ère des comités était passée.

Le travail d'Al. Burmov utilise beaucoup de documents inédits qui n'avaient pas encore été employés, provenant surtout des archives de la Bibliothèque Nationale de Sofia. Nous attendons la publication de l'étude complète de Burmov, bien que, même sous sa forme abrégée, le présent travail soit le plus complet, le plus riche en faits, le plus précis et le plus documenté de tous ceux qui ont été écrits au sujet de cette décade d'où est née la liberté du peuple bulgare.

Pirin Boiadjiev.

PASCU, ŞTEFAN, *Contribuţiuni documentare la istoria Românilor în sec. XIII şi XIV* (Contributions documentaires à l'histoire des Roumains aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles), Sibiu, 1944, in-8°, 76 pag.

Les « Contributions » apportées par l'auteur constituent le résultat de laborieuses investigations dans les registres pontificaux des Archives du Vatican, investigations qui ont eu pour résultat des découvertes nouvelles et particulièrement précieuses pour l'historiographie roumaine, quoiqu'il s'agisse de registres ayant déjà été étudiés et dont les matériaux documentaires, concernant le sud-est européen, ont été publiés par Augustin Theiner. Ces contributions sont destinées à compléter, à corriger ou à élucider certaines lacunes, erreurs et problèmes du passé ténébreux du peuple roumain. Elles sont exposées chronologiquement et c'est pourquoi nous conserverons le même ordre.

En ce qui a trait au XIII^e^ siècle, l'auteur établit l'existence d'un évêché roumain sur les terres des fils du cnèze Béla (Belocnese) du pays de Bihor où l'Anonyme, notaire du roi Béla place le duché de Ménumorut (p. 7—10). Du même siècle est la mention relative aux Roumains trouvée dans un codex de la bibliothèque communale d'Assise dans lequel, parmi les quatre ennemis de l'église catholique, sont mentionnés les Roumains; dans le même codex, les Roumains figurent à côté des Tartares assiégeant la ville d'Assise en 1241 (p. 10 — 13). Trois ans plus tard, un autre témoignage ayant trait aux Roumains, *cette fois-ci il s'agit de ceux de la Péninsule des Balkans*, nous les montre occupant et détruisant l'évêché d'Apros en Thrace, associés aux Grecs (p. 13 — 14).

www.cimec.ro

Passant au XIVe siècle, M. Pascu essaie de déterminer les causes ayant provoqué la bataille dite de Posada; de l'analyse critique des documents, il arrive à la conclusion qu'elle serait due à l'annexion par Bassarab des parties orientales de la Valachie, où les missionnaires catholiques faisaient oeuvre de prosélytisme, sous l'égide des rois hongrois, sur le territcire du diocèse de Milcovia (p. 23). Parmi les arguments apportés à l'appui de sa thèse, formulée déjà jadis par Alexandre Xenopol, nous trouvons aussi l'argument de la colonisation par Bassarab de la région située entre Danube et Séreth avec des « Olteni » (habitants de l'Olténie), lesquels, ayant été inquiétés dans le Pays de Séverin par les autorités hongroises, furent conduits dans la région mentionnée (p. 20—28). Mais ce dernier argument a le défaut de ne pas être irréfutable, car le fait que les Olteni y ont été colonisés ou non est problématique (v. P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrân*, (Mircea l'Ancien), p. 226). L'oeuvre de prosélytisme des moines minorites en Moldavie a eu pour résultat la conversion de Latzco au catholicisme et la fondation d'un évêché dans la ville de Séreth, dont l'existence niée par certains historiens, est confirmée par les documents découverts par l'auteur de l'étude (p. 41). Il résulte de leur analyse que l'évêché avait un secrétariat bien organisé, beaucoup de néophytes et une cathédrale dédiée à saint Jean-Baptiste, dont le souvenir ne vivait plus que dans la tradition populaire et dont les documents de l'auteurs confirment l'existence (p. 43).

En liaison avec le développement de la propagande catholique en Moldavie, sous le voïvode Latzco, M. Pascu aborde l'un des problèmes épineux du passé de la Moldavie: l'identification de la princesse Mushata et de ses fils Pierre, Roman et Étienne (Ştefan). Après une minutieuse analyse des documents et des sources narratives concernant l'époque (pp. 49—54). M. Pascu arrive à la conclusion suivante: la princesse Mushata, dont le nom équivaut en latin à Marguerite, est la fille de Bogdan Voïvode (1359—1364) et l'épouse d'Étienne, le voïvode de Sépénitz; à la mort de son frère Latzco (1365—1373), Mushata-Marguerite lui succéda, régnant jusqu'en 1377, c'est-à-dire jusqu'à la majorité de ses fils, Pierre, Roman et Étienne, qui montèrent successivement sur le trône de Moldavie. Cette assertion est étayée par M. Pascu au moyen d'un document émanant de la chancellerie papale dans lequel Marguerite est nommée « Domina Walachie Minoris » (p. 52).

Tant la Moldavie que la Valachie firent partie au XIVe siècle de la sphère de propagande catholique qui a réussi à avoir des représentants catholiques tels la princesse Claire en Valachie et le voïvode Latzco en Moldavie; c'est pourquoi l'énergique pape Boniface IX cherchera à les soutenir durant tout son pontificat (p. 65—71).

Au cours de son étude, l'auteur reproduit également quelques petites mentions des documents pontificaux qui citent le peuple roumain, en général, les chefs politiques et religieux (pp. 14, 16, 71—73) et procède à l'éclaircissement de certains problèmes (pp. 32, 38, 62—63, 66), ou fait quelques suppositions fragiles. Ainsi par exemple, M. Pascu frappé par la ressemblance du nom d'un noble de Constantinople, Jean Assan, avec celui du czar Jean Assan II, tient les premiers pour neveux de celui-ci. Nous savons que la dynastie des Assanides s'est éteinte en ligne mâle avec Căliman IV, en 1258, or le document cité est de 1358. La ressemblance du nom, sans autre témoignage documentaire n'est pas un argument probant; nous citons à titre d'exemple la ressemblance existant

www.cimec.ro

entre les noms de Georges Ljutvoi et de Jean Tihomir, mentionnés dans un document serbe, de la seconde moitié du XIIIe siècle, à l'occasion d'un procès, avec les noms des voïvodes roumains, leurs contemporains (v. Al. Solovjev, *Srbi i vizantijsko pravo u Skoplju počtkom XIII veka*, p. 49 sqq.).

Nous regrettons que, dans son zèle de résoudre toute question qu'il rencontre au cours de son étude, l'auteur ait tenté certaines traductions d'une langue qui ne lui est familière (à la page 14, note 36 *starine* = activités au lieu d'antiquités). J'ai signalé ces erreurs insignifiantes, qui ne diminuent en rien la valeur de son étude, afin que l'auteur puisse en tenir compte pour la nouvelle édition qui comprendra les documents cités.

Th. N. Trâpcea

PASCU, ŞTEFAN, *Petru Cercel şi Ţara Românească la sfârşitul sec. XVI* (Pierre Boucle-d'Oreille et la Valachie à la fin du XVIe siècle), Sibiu, 1944, in-8°, 313 p.

M. Étienne Pascu, chef de travaux à l'Institut d'Histoire Nationale de Cluj, a trouvé à la Bibliothèque vaticane un mémorial écrit par le secrétaire de Pierre Boucle-d'Oreille, le génois Franco Sivori, qui a accompagné le prince roumain de 1581 à 1589. La valeur de ce mémorial est particulièrement grande pour l'historiographie roumaine car c'est un nouveau témoignage destiné à compléter les informations que nous avons soit par d'autres documents contemporains, soit par les monographies existantes.

L'étude de M. Pascu comprend deux parties: un exposé narratif de la vie et du règne de Pierre Boucle-d'Oreille dans lequel il a fait état du mémorial de Sivori pour compléter, rectifier et élucider beaucoup d'erreurs et de problèmes trouvés dans les études déjà faites sur Pierre, et une seconde partie qui comprend le mémorial lui-même.

Parmi les premières inadvertances que signale l'auteur, il y a celle de M. A. Cioranesco lequel, tout en nous apportant quelques contributions nouvelles concernant Pierre, a lu Finori au lieu de Sivori. Les informations de Sivori relatives aux tentatives de Pierre Boucle-d'Oreille pour obtenir le trône de Valachie sont parmi les plus précises. Il nous donne, par exemple, un renseignement encore inédit au sujet d'un voyage « incognito » de Pierre en Valachie où il essaye de s'emparer du trône avec l'aide des boyards mécontents du règne tyrannique d'Alexandre. Il est obligé de fuir en Transylvanie car son parti était trop faible pour une tentative de ce genre.

Arrivé à Constantinople, Pierre dut attendre 26 mois avant d'obtenir le trône. Le motif de ce séjour prolongé dans la capitale de l'empire ottoman est expliqué par Sivori: l'argent et les cadeaux de Mihnea, distribués avec munificence aux dignitaires (meghistani) de la Porte et aux favorites du sultan, faisaient pencher davantage la balance que l'intervention du roi et de la reine de France en faveur de Pierre. C'est pourquoi celui-ci fut obligé de faire les cadeaux usuels et dépensa de grosses sommes que Sivori se procurait chez les usuriers juifs, grecs et ragusains. Finalement la pression et l'insistance du roi de France devenant comminatoires, le sultan prit la décision d'octroyer à Pierre le trône de Valachie. Mais, ajoute Sivori, les énormes sommes apportées par la princesse Kiajna et par Mihnea étaient encore capables de convaincre le sultan d'accepter la proposition de Kiajna et d'exiler Pierre Boucle-d'Oreille (p. 32).

www.cimec.ro

Devenu prince régnant de Valachie (le 24 juin et non pas le 28 juin 1583; v. p. 33) Pierre eut, parmi d'autres préoccupations, l'idée d'envoyer à Rome six fils de boyards pour qu'ils fussent élevés à l'école des Jésuites, lui-même « ayant l'ardent désir de convertir la principauté à la vraie religion ». Paroles que l'auteur de l'étude ne met pas en doute, apportant même des arguments à l'appui de l'assertion de Sivori (pp. 44—55).

Sivori, en sa qualité de secrétaire du prince, a dû accomplir plusieurs missions parmi lesquelles une auprès de Sigismond Báthory qui avait pour but la demande en mariage de la soeur de ce dernier. L'adresse de Sivori, les cadeaux de Pierre et la réputation de lettré dont jouissait Pierre ont déterminé Sigismond ainsi qu'Étienne Báthory, roi de Pologne et oncle de Sigismond, à consentir au mariage de Pierre avec la soeur de Sigismond (p. 59—61).

La déposition de Pierre Boucle-d'Oreille est due à plusieurs causes, dont la plus importante est celle relatée par Sivori. Durant son séjour à Constantinople, Pierre a été obligé de contracter un emprunt de 100.000 écus qu'il s'engageait à restituer au double deux ans après. Pierre envoya au sultan la somme qui fut prise et retenue par le Beglerbeg, pour couvrir l'ancienne dette, malgré les protestations du prince roumain. Alors celui-ci se plaignit au grand vizir mais sa lettre tomba entre les mains du Beglerbeg de Roumélie qui fit tant et si bien qu'il obtint la déposition de Pierre Boucle-d'Oreille (p. 64).

Franco Sivori a laissé aussi une description géographique de la Valachie, de ses richesses, des habitudes qu'ont les Valaques, de leur langue et de leur état religieux, ainsi que de leurs lois. Tout cela a de l'importance pour la possibilité, qui se présente, de parfaire le tableau de la Valachie à la fin du XVIe siècle, mais l'information au sujet des lois roumaines au XVIe siècle est particulièrement précieuse. On a généralement cru qu'en Valachie étaient utilisées des lois byzantines analogues à celles trouvée en Moldavie telles que le Code (Pravila) de Neamtz qui est de 1474, celui de Bisericani de 1512, un autre de Neamtz de 1557, etc. Mais Sivori est catégorique: « il n'y avait pas d'autre loi que la volonté du Prince qui se guide d'après les vieilles coutumes du Pays », p. 128).

Th. N. Trâpcea

DAN P. MIHAIL, *Cehi, Slovaci şi Români în veacurile XIII—XVI* (Tchéques, Slovaques et Roumains aux XIIIe—XVIe siècles), Sibiu, 1944, in-8°, 477 p.

Cette étude tant attendue, de M. Mihail P. Dan, dont les circonstances ont retardé la parution, a enfin vu la lumière du jour. Elle est précédée d'une introduction (p. 1—14) qui nous fait connaître la bibliographie intéressant les rapports roumano-tchéco-slovaques. De l'exposé critique de cette bibliographie il résulte que: 1) les historiographies roumaine, tchèque et slovaque n'ont accordé une attention particulière aux relations entre Roumains, Tchèques et Slovaques qu'après la première guerre mondiale; 2) les études de synthèse ont en général un caractère évident de propagande et d'information, sont imprégnées de sentimentalisme et d'exagérations et manquent d'une base scientifique ainsi que d'un contrôle critique. Certaines petites monographies qui présentent une réelle valeur scientifique sont surtout dues à J. Macurek, Simon Reli et C. Goellner.

www.cimec.ro

Après ce chapitre introductif, M. M. P. Dan partage l'exposé des relations roumano-tchéco-slovaques par siècles (XIII—XVIe), en six chapitres dont deux concernant plus spécialement les époques d'Étienne le Grand et de Michel le Brave.

Au XIIIe siècle on ne remarque qu'une seule rencontre entre Roumains et Tchèques, sur le champ de bataille de Kreussbrun (1260). Cette année-là eut lieu la lutte entre le roi de Bohême Přemysl Ottokar II et le roi Béla IV de Hongrie qu'aidaient des contingents coumans, slaves, szeklers, pétchénègues, bulgares et valaques (p. 19).

Au second chapitre, qui comprend le XIVe siècle, il établit quelques parallèles entre l'évolution historique des pays roumains et des pays bohêmo-slovaques au point de vue politique, économique et culturel.

En ce qui concerne la politique, il faut remarquer que, pendant les premières décades du XIVe siècle, le voïvode de Transylvanie, Ladislas Borsh (p. 45) et le Slovaque Ladislas Cak (p. 43) ont cherché à profiter de la situation critique du royaume hongrois, après l'extinction de la dynastie arpadienne (1301), afin de se créer une situation indépendante vis-à-vis de la couronne hongroise (pp. 46 et 49). Toujours en ce qui concerne la politique, nous devons mentionner la fraternisation des Tchèques et des Roumains dans la plaine de Nicopoli où d'importants contingents tchèques ont lutté aux côtés de l'armée roumaine de Mircea l'Ancien. Leur participation n'a pas été fortuite, mais étant placée « sous le signe de l'encadrement, tant les uns que les autres, dans le même front politique conduit par Sigismond de Luxembourg » (p. 67). Du même front faisait partie également Stibor, le voïvode de Transylvanie, qui a lutté tant contre les Turcs, en 1396, que contre leur protégé, le Roumain Vlad, l'adversaire de Mircea l'Ancien.

Sous le rapport culturel, nous devons signaler la présence d'un nombre important d'étudiants transylvains à l'université du roi Charles IV (fondée en 1348) à Prague, université qui constitue l'un des titres de gloire du roi de Bohême qui était aussi empereur allemand (p. 88). En plus des relations établies par les jeunes Transylvains avec les autres étudiants de l'université de Prague (alors la première de l'empire allemand, longtemps l'unique université en Europe centrale, pp. 55—58), l'auteur, auquel rien n'échappe et qui clarifie tout problème ayant même le moindre rapport avec son sujet, n'oublie pas non plus le cadeau fait par Louis le Grand à Charles IV, son parent par alliance: une belle oeuvre d'art, la statue équestre de saint Georges, travaillée par deux maîtres de Cluj en Transylvanie, qui étaient d'origine saxonne (pp. 75—76).

Passant au domaine économique, nous devons mentionner la présence de trésors de monnaies tchèques, trouvés au temps de Pierre Mushat, prince de Moldavie, à Siret-Rădăutzi en Moldavie; ces trésors constituent, à côté du témoignage des documents écrits, une preuve éloquente au sujet des relations commerciales, indirectes, entre la Moldavie et la Bohême (p. 69—74).

Les relations entre les pays roumains et les pays tchéco-slovaques évoluent au XIVe siècle en rapport avec la couronne hongroise; au siècle suivant elles sont déterminées par deux événements capitaux pour l'Europe: le mouvement hussite et la menace turque.

Le mouvement hussite, universellement connu, n'est pourtant exposé que succintement par l'auteur (pp. 76—88) qui insiste au sujet de ses conséquences

www.cimec.ro

pour les pays roumains où viennent s'abriter les premiers immigrants hussites dès les premières décades du XVe siècle. En liaison avec cette diaspora hussite en Transylvanie et en Moldavie, on a attribué aux hussites une influence décisive dans la révolution transylvaine de 1437—1438. Cette opinion qui est courante dans l'historiographie roumaine s'est avérée fausse; l'hussitisme n'a apporté aucune contribution au déclenchement de la révolution, il a seulement greffé ses idées de liberté sur un état de haine sociale qui existait déjà: « toutes autres tentatives d'établir une filiation entre le révolution de 1437—1438 et l'hussitisme sont outrées » (p. 94).

Une phase importante dans les relations politiques et militaires entre les pays bohêmes et roumains, au XVe siècle, est en étroite liaison avec la lutte de Jean Corvin contre les hussites et les Turcs. Les tentatives faites par le roi Sigismond de Hongrie pour faire valoir ses droits au trône de Bohême, qui était devenu vacant à la mort de Vaclav IV, son frère, se sont heurtées à l'hostilité des Tchèques qui connaissaient ses sentiments anti-hussites. Il a lutté durant 17 ans avant de vaincre les hussites; pourtant la lutte a continué aussi après sa mort, avec une haine inassouvie.

Bien plus. Jan Jiškra, de Branýds, célèbre condottière, réussit à se créer, sur un territoire ayant à peu près la superficie de la Slovaquie actuelle, une situation indépendante vis-à-vis de la couronne hongroise et vainquit même Jean de Hunedoara. Cet événement a été écrit sur les murs d'une grotte; à part son importance intrinsèque comme source d'histoire, cette inscription est importante car il s'agit de la première mention de l'origine roumaine de Jean de Hunyadi et elle est de 37 ans antérieure à celle d'Aeneas Sylvius Piccolomini (p. 116). Mais, à part la lutte de Lučenek, où Jiškra le Tchèque et Jean le Roumain furent adversaires, ce dernier eut l'aide des Tchèques dans ses luttes les plus importantes contre les Turcs: à Nish, Sofia, Kunovitza, Kossovo-Polje et Belgrade; partout ils se sont fait remarquer soit par la nouveauté de leurs armes (p. 121), soit par l'ingénieux système de leurs camps liés (Wagenbourg, p. 213) qui ont été de grande utilité dans différentes batailles.

Ainsi, sous la conduite du héros roumain, Tchèques, Transylvains et Valaques fraternisèrent sur différents champs de bataille contre l'ennemi commun; nous trouvons également les Moldaves aux côtés des Tchèques hussites en 1410 et luttant, probablement, en 1432 contre les Teutons.

On connaît la lutte du roi de Pologne, Ladislas Jagellon, avec les chevaliers teutons aux deux dates rappelées ci-dessus; à la première bataille, car pour la seconde il y a des doutes au sujet de son existence (p. 138, note 199), ont participé, aux côtés des Polonais et des Moldaves, des Tchèques hussites, adversaires implacables des Allemands catholiques. Les uns comme les autres s'encadreront dans un front politique commun en 1431 aussi, mais cette fois-ci contre le roi Ladislas Jagellon et aux côtés de Swidrygiełło.

Avec l'évocation de ces parallélismes, en ce qui concerne l'orientation politique des Moldaves d'Alexandre le Bon et des Tchèques par rapport à la politique du roi Ladislas Jagellon, M. M. P. Dan termine leur série pour le XVe siècle (pp. 144—150).

Continuant sur le même plan la poursuite des parallélismes historiques du passé des Roumains et des Tchéco-Slovaques, l'auteur en met en évidence quelques-uns de l'époque d'Étienne le Grand.

www.cimec.ro

À cette époque, la Bohême et la Moldavie connaissent une époque d'épanouissement au point de vue politique, économique et culturel, étant conduites par deux hommes vaillants: Jiřiz Podebrad et Étienne le Grand. Une coïncidence surprenante entre quelques événements de leurs règnes: Jiři monte sur le trône en 1458, un an après Étienne; en 1467, Étienne bat Mathias Corvin à Baïa et pille les Szeklers en 1469, pendant que Jiřiz Podebrad remporte à Vilémov un grand succès contre Mathias Corvin, l'ennemi commun.

Dans l'armée du roi Mathias se trouvait le fameux condottiere tchèque Jiškra, de Brandsý, que nous trouvons en 1462 aux côtés de Vlad l'Empalleur, faisant route vers la Valachie pour aider celui-ci à reprendre son trône. À peine arrivés à Rucăr, Jiškra recut l'ordre d'arrêter Vlad, ce qu'il fit conduisant le prisonnier dans la forteresse de Vishégrad (pp. 164—170). Jiškra et d'autres Thcèques partagèrent le sort du roi Mathias à Baïa (pp. 170—173). Ils éprouvèrent encore la force du prince moldave dans la forêt de Cosmin, luttant dans l'armée d'Albert, mais furent également à la bataille de Vaslui, toujours en Moldavie, luttant cette fois aux côtés d'Étienne le Grand en qualité d'envoyés du roi Mathias Corvin (p. 179). D'ailleurs les Tchèques ont joui de l'hospitalité moldave, surtout au temps d'Étienne le Grand lorsque (1481) leur vie était devenue insupportable en Bohême (p. 197, note 93). À peine quelques années après leur établissement en Moldavie, ils commencèrent à s'en retourner en Moravie, ce droit leur ayant été accordé par le roi Mathias (p. 202). Ceux qui restèrent en Moldavie subirent la propagande catholique qui avait pris de l'élàn par la contre-reforme, de sorte qu'au XVe siècle leur nombre était très réduit (pp. 276—277).

Les mercenaires tchèques lutteront en 1519 et 1531 contre les Moldaves; à la première date ils faisaient partie de l'armée polonaise qui a lutté contre Bogdan l'Aveugle, et en 1531 ils luttèrent contre Pierre Rarésh qui eut encore de petites rencontres avec eux en 1532, 1537 et 1538 (pp. 224—227, 244—251).

Mais, en nombre insignifiant, Roumains et Tchèques fraterniseront sur les champs de bataille de Buda (1514) et de Mohacz (1526) en défendant la couronne hongroise (pp. 232—234, 237—238), mais « par un étrange parallélisme et pour des situations et des motifs fondamentalement différents, ni les Tchèques (sauf le petit nombre mentionné ci-dessus) ni les Roumains de Moldavie ou de Valachie ne soutinrent par les armes la croisade » qui eut une fin si tragique dans la plaine de Mohacz (p. 242).

Concernant les liaisons culturelles, au XVIe siècle, entre les Roumains et les pays tchèques, une place importante est tenue par l'activité de Nicolas Olahus qui fonda un collège à Trnava, futur berceau de la fameuse université. À ce collège, plus tard faculté catholique, viendront de jeunes étudiants des pays voisins et même des pays lointains, parmi lesquels il y avait aussi des Roumains dont l'un, Gabriel Ivul, y professera plus tard. Un autre professeur, Jean Lingoi dont le nom est roumain mais qui était d'origine slovaque, liera son sort à celui du prince de Valachie Grégoire Ghica ainsi qu'au sort du logothète Trajan Cantacuzène dont il instruisit les fils pendant quelques temps (pp. 263—275).

Le dernier chapitre de l'étude de M. Dan est intitulé « Tchèques et Roumains au temps de Michel le Brave ». Mais, à cette époque, le contact entre ceux-ci n'est qu'indirect: les uns et les autres feront front commun contre les Turcs, mais pendant que les premiers soutiendront la guerre en fournisssant

www.cimec.ro

de l'argent, les Roumains le feront par le sacrifice de leur propre vie (pp. 300—303); puis, tandis que Michel luttera sur le Bas-Danube, les Tchèques défendront le Danube-Moyen (p. 299).

Un chapitre important des relations roumaino-tchèques est constitué par le voyage de Michel le Brave à Prague où la méfiance du début de l'arrivée fit place à une réception cordiale de la part des États des pays tchèques qui lui accordèrent une aide pécuniaire, quoiqu'étant eux-mêmes à court d'argent (pp. 303—317). L'expression de cette attitude se reflète dans les nombreuses gazettes tchèques que la persévérance de M. Dan a tirées de l'oubli et qui montrent beaucoup d'intérêt et de sympathie pour les faits glorieux du grand héros roumain, les décrivant, le plus souvent, avec un grand luxe de détails (pp. 317—350).

L'étude de M. M. P. Dan est un exemple de travail minutieux, de travail d'abeille, une oeuvre architectonique composée sulement d'éléments triés par la critique la plus sévère, représentant un heureux couronnement des efforts faits par les historiens des trois peuples, roumain, tchèque et slovaque, pour nous montrer leurs relations au cours des siècles.

Th. N. Trâpcea

TRÂPCEA, THÉODORE N.: *Le czar Jean Nénada et Georges Crăciun, hommes noirs* (Extrait de « Balcania », II-III, Bucarest, 1944).

La communication pleine d'intérêt faite par M. T. N. Trâpcea à l'Institut d'Etudes et Recherches Balkaniques et publiée récemment dans le Bulletin de l'Institut, tend à définir le rôle et l'importance des mouvements à caractère social-religieux qui ont troublé la Hongrie au XVI^e siècle, dont les exponents ont été les « Hommes Noirs », condottieri à la mode la plus authentique du temps. Comme il était naturel, l'auteur étudie plus longuement la personnalité du premier « Homme Noir », le czar Ivan, dont l'action politique a été plus importante, étant encadrée dans une époque d'importants changements et bouleversements dans tous les domaines: c'est surtout durant l'année 1527 que s'est exercée l'activité de Jean Nénada, année qui est celle de l'époque suivant immédiatement la diète de Worms, la guerre des paysans, l'écroulement de la Hongrie et précédant de justesse le pillage de Rome, la diète d'Augsbourg, les deux sièges de Vienne. Le czar Ivan, de même que d'autres aventuriers du temps, a profité des conflits d'ordre politique et confessionnel qui troublaient l'Europe et la Hongrie pour se tailler une place de choix, pour s'imposer; la victoire a été brève, la chute — une soudaine tragédie telle qu'en ont éprouves aussi d'autres personnages de roman du brillant XVI^e siècle, qu'il s'agisse du connétable de Bourbon, du vizir Ibrahim ou de Luigi Gritti. M. T. Trâpcea se basant sur de solides informations tant de source serbe que de source hongroise, a esquissé une biographie colorée de « l'Homme Noir » et a déterminé avec précision son rôle dans l'atmosphère, chargée de tempêtes, de la Hongrie d'après Mohacz. Avec beaucoup de raison, l'auteur a situé Jean Nénada dans le courant de mysticisme qui ravageait alors toute l'Europe: de même que dans d'autres pays se sont levés des représentants de la Réforme agressive ou du catholicisme menacé, embrasant les masses par le mirage d'une idée religieuse, ainsi le sud-est du l'Europe orthodoxe à fait surgir ce « czar Ivan » qui, s'attribuant une mission sacrée, promettait à ses fidèles le salut du monde chrétien par la reprise de Constantinople. Des détails précis sur ce héros de roman et sur ses prétendues

www.cimec.ro

parentés impériales auraient été trouvés par M. Trâpcea dans l'ouvrage contemporain dû à Joannes de Zermegh, — Dalmate d'origine, ami de Simon Forgács — ouvrage intitulé « Historia rerum gestarum inter Ferdinandum et Joannem Hungariae reges, usque ad ipsius Joannis obitum ». Ce Zermegh paraît même avoir connu « l'Homme Noir » dont il détaille le portrait (« . . . homo gracili corpore, mediocri statura, nigra facie, naso aquilino. . . ») et avoir été au courant de tous les événements qui avaient mis le czar en rapport avec Zapolya, Ferdinand et Pierre Perényi.

M. Th. Trâpcea, en étudiant l'apparition de cet exponent des revendications sociales et religieuses des contrées hongroises, met surtout l'accent sur le côté mystique du phénomène, n'hésitant pas à prononcer en parlant de Nénada le mot « messianique ». Considérant la personnalité assez blafarde et banale de « l'Homme Noir » et ses possibilités limités, ce terme nous semble un peu exagéré.

D'autre part, l'étude de M. T. Trâpcea nous fait l'impression d'avoir surestimé le rôle strictement politique du personnage: on ne doit pas perdre de vue que le « czar » après avoir commencé son mouvement dans le sens de la réalisation de justice sociale et d'indépendance confessionnelle par la résurrection de l'Etat serbe, devient à la fin de sa carrière un simple instrument de la Maison de Habsbourg, son action perdant toute autre signification.

M. Trâpcea étudie à la suite l'apparition du second «Homme Noir», Georges Crăciun, qui a imprimé aux mouvements sociaux du règne de Jean-Sigismond Zapolya le même caractère de mysticisme — et encore plus prononcé, tendant à la formation d'un Etat protestant conforme aux principes de l'Eglise primitive. Avec une particulière pénétration, l'auteur a su établir le rapport entre les courants mystico-populaires de la période de la Renaissance et les manifestations de nature presque indentique au XIVe siècle, en Angleterre: en effet, lorsque, sous l'influence des Lollards, Wat Tyler s'est révolté, il l'a fait aussi pour réclamer la réforme de l'Eglise « à la tête et aux membres » et l'établissement de la « justice divine ». (M. Trâpcea met également en évidence l'information que le fameux chant-mot d'ordre des Lollards: « lorsqu'Adam bêchait et Eve filait, où était le noble? » caractéristique pour les éléments sociaux de l'insurrection, était bien connu au XVIe siècle dans le sud-est de l'Europe). Nous savons que les mêmes éléments se sont manifestés également dans le mouvement hussite et les tendances rénovatrices de la Pré-renaissance française, ainsi qu'on le remarque parfaitement dans les écrits de Philippe de Mézières, étudiés avec tant de zèle par le professeur N. Iorga. Ainsi, les troubles du XVIe siècle, en Hongrie et ailleurs, se sont intégrés parfaitement dans l'évolution normale des tendancess égalitaires et réformatrices qui s'étant produites deux siècles auparavant, tendances auxquelles les nombreuses conceptions religieuses du temps ont prêté un coloris spécial, différent plutôt en apparence que par essence, et auxquelles le phénomène luthérien n'a pas ajouté un nouveau facteur.

Pour conclure, l'exposé de M. Trâpcea, tel qu'il se présente avec les lacunes inhérents à une étude sommairement esquissée, n'en constitue pas moins une contribution d'un réel intérêt, étayée par un judicieux examen d'une riche documentation, et comme telle ne peut être que bienvenue et mérite d'être particulièrement appréciée.

R. Ciocan

www.cimec.ro

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

L'ANTIQUITÉ

* * * *Serta Hoffilleriana (Hoffillerov Zbornik)*: *Commentationes gratulatorias Victori Hoffiller sexagenario obtulerunt collegae, amici, discipuli A. D. XI kal. Mar. MCMXXXVII*, Zagreb 1940 (= *Vjesnik hrvatskoga arheološkoga Društva*, n. s., XVIII-XXI, 1937—1940) X + 552 pp., avec une planche hors-texte et un cahier supplémentaire contenant 67 planches volantes.

Ce beau volume de Mélanges, offert en hommage au Prof. Viktor Hoffiller de Zagreb par non moins de soixante-trois archéologues, historiens, philologues et numismates de différents pays, représente une manifestation internationale de l'admiration et de l'affection qu'une infatigable activité a valu à l'illustre maître de la science croate pendant toute une vie de recherches sur l'antiquité de sa patrie. Parmi les 62 articles que contient ce volume, cinquante se rapportent aux diverses phases de l'antiquité, depuis la préhistoire jusqu'à l'époque des migrations, tandis que les autres douze concernent le moyen-âge et l'histoire plus récente. Nous les présentons, dans ce qui suit, selon leur ordre dans le volume, qui est aussi en général leur ordre chronologique.

Pp. 1-6: O. Menghin, *Einheimische Wurzeln der bandkeramischen Kultur*. En partant de la constatation que les éléments caractéristiques de la civilisation néolithique de l'Europe centrale et sud-orientale à céramique bandée *(Bandkeramik)*, à savoir la hache en pierre en forme d'embouchoir *(Schuhleistenbeil)* et le décor à méandres et à spirales se retrouvent en Europe, à un stade plus ou moins embryonnaire, dès les âges paléolithique et mésolithique, l'auteur cherche l'origine de cette civilisation à l'intérieur de l'aire même de sa diffusion. Vu le grand contraste entre la pauvreté et la rareté des traces de la vie mésolithique de l'Europe centrale et orientale et l'extraordinaire abondance des restes néolithiques à *Bandkeramik*, qui, en raison aussi de leur haut degré de développemet technique et stylistique, font penser plutôt à une immigration massive du côté de l'Asie, nous estimons l'opinion de l'illustre savant viennois, malgré les intéressantes prémisses dont elle procède, comme une hypothèse encore sujette à caution.

Pp. 7-9: F. v. Tompa, *Neolithische Kulturen in der Draugegend*. L'auteur considère la région de la Drave, avec la Croatie et la Slavonie, comme appartenant, à l'époque néolithique, au même cercle de civilisation que la Hongrie occidentale. Les stations néolithiques des deux pays présentent la même chronologie relative.

www.cimec.ro

Pp. 10-23 et pl. I-II: K. Willvonseder, *Funde des Kreises Vučedol-Laibach in Oesterreich.* La civilisation Vučedol-Laibacher Moor de la fin du néolithique, qui caractérise le bassin entier de la Save et de la Drave, depuis les Alpes jusqu'au Danube moyen, a rayonné aussi sur les régions voisines, de la Hongrie et de l'Autriche orientale. Ses éléments se rencontrent, dans cette dernière région, dans plus de douze stations, associés à l'inventaire de la civilisation locale de Baden, ainsi qu'aux éléments de la civilisation occidentale des vases caliciformes *(Glockenbecherkultur)*, laquelle, contemporaine aux premières apparitions de la civilisation d'Aunjetitz (Unětice), en Bohême, arrive déjà jusqu'au début de l'âge du bronze.

Pp. 25-29 et pl. III: Amelie Mozsolics, *Verbreitung und Einfluss der Vučedolkultur in Ungarn.* En étudiant la diffusion des éléments de la civilisation de Vučedol-Laibacher Moor en Hongrie, depuis la Drave jusqu'à l'Est de la Tissa, l'auteur aboutit à des constatations analogues aux conclusions exposées par MM. v. Tompa et Willvonseder dans les articles précédents.

Pp. 31-37: P. Reinecke, *Vučedol, Vinča und Altheim-Remedello.* L'éminent préhistorien allemand s'occupe du même problème de la civilisation de Vučedol-Laibacher Moor, en examinant ses affinités sur une étendue plus grande, qui englobe les aires des civilisations Altheim-Mondsee, dans l'Allemagne méridionale et l'Autriche occidentale, Remedello dans l'Italie septentrionale et Vinča en Serbie (couches supérieures). En Roumanie, les affinités avec ce groupe de civilisations se rencontrent dans les *facies* Cucuteni II (= B), Schneckenberg (Braşov) et Glina III (Bucarest). M. Reinecke essaie d'expliquer ces diverses affinités constatées dans une grande partie de l'Europe centrale et orientale, par une immigration « nordique », peut-être indoeuropéenne. La chronologie absolue des civilisations Altheim-Mondsee-Vučedol, etc. est fixée entre 2.000 et 1.700 av. J.-C.

Pp. 39-42 et pl. IV: R. Vulpe, *Hache de bronze du type de Scutari découverte en Moldavie.* Trouvée dans la station de Podeiu près de Târgu-Ocna, en Moldavie, cette hache est tout à fait semblable à une autre provenant de Scutari en Albanie, que nous avons publiée en 1932 dans la *Praehistorische Zeitschrift*, XXIII, p. 132 sqq. Un exemplaire identique, trouvé aussi en Roumanie, à Lopătari (distr. de Buzău), fut publié en 1937 par M. Dorin Popescu (cf. *Dacia*, V-VI, 1935—1936, p. 191 sqq.). La découverte des exemplaires de Roumanie infirme notre essai d'autrefois de rapprocher l'exemplaire de Scutari des haches du type albano-dalmate (Split, Cattaro, Castel Lastua, Livade, Spizza, Kraja, Pesbasi), qui reste isolé et circonscrit au littoral adriatique (cf. *Istros*, I, 1934, p. 44 sqq.). Le type de Scutari-Lopătari-Podeiu, répandu depuis la Moldavie jusqu'en Albanie, doit avoir une origine continentale, à chercher dans les régions carpatiques. Quant à sa position chronologique, maintenant, après les dernières fouilles encore inédites de M. I. Nestor à Monteoru, on est en état de préciser que ce type est postérieur à l'époque de la civilisation Cucuteni B de Podeiu, purement néolithique et contemporain à la civilisation de Monteoru.

Pp. 43-65: B. Frhr. v. Richthofen, *Endbronzezeitliche und frühheisenzeitliche illyrische Brandgräber aus Zagreb-Horvati.* L'inventaire céramique de quelques tombes plates découvertes fortuitement, en 1912, près de Zagreb, présente des affinités frappantes avec certaines formes de la civilisation Lausitz de la fin de l'âge du bronze, ce qui offre à M. v. Richthofen l'occasion de contribuer avec

www.cimec.ro

de nouveaux arguments à l'appui de l'intéressante théorie de l'origine lusacienne des Illyriens.

Pp. 67-71: M. M. Vasić, *Meandrasto drvo (« Mäanderbaum »)*. C'est le nom donné par R. Eilmann *(Athen. Mitteil.*, LVIII, 1933, p. 89) au motif, très répandu à l'époque hallstattienne, du triangle surmonté par un double crochet (cf. Déchelette, *Manuel*, II, 2, p. 822, fig. 334—335), que M. Vasić a constaté aussi sur des vases trouvés dans les couches supérieures de Vinča et qu'il attribue à une influence ionienne. Loin de contester certaines influences grecques dans les régions du Danube moyen, aux VIIe—VIe s. av. J.-C., nous trouvons excessive l'épithète de « colonie ionienne » que M. Vasić attribue à la station de Vinča.

Pp. 73-75 et pl. V-VI: T. Arne, *Klappern und Schellen aus Luristan.* Il s'agit de plusieurs grelots en bronze provenant du Louristan et actuellement conservés au Musée de Stockholm. Cette catégorie d'objets, originaire probablement d'Orient, où l'on en trouve des exemplaires dès le troisième millénaire av. J.-C., est très répandue à l'âge du fer également dans l'Europe sud-orientale et particulièrement dans les pays illyriens. En 1932 *(Praeh. Zeitschr.*, XXIII, p. 144), nous avons eu l'occasion de publier un grelot semblable provenant d'Albanie.

Pp. 77-81: O. Tschumi, *Zur Deutung der Verzierungen auf urgeschichtlichen Fundgegenständen.* L'article atteint un problème des plus intéressants de l'archéologie et de l'art ethnographique: c'est la signification religieuse, magique ou funéraire de certains motifs décoratifs. Ces derniers temps, ce problème a été traité avec succès aussi en ce qui concerne la céramique préhistorique de Roumanie: A. Nițu, dans *Studii și cercetări istorice*, Iași, XVIII (1943), p. 197 sqq. (cf. *Balcania*, VII, 1, 1944, p. 259); id., dans *Apulum*, II (1943—1945).

Pp. 83-85 et pl. VII: L. Franz, *Ein Tierkopfring aus Armenien.* Anneau-bracelet en bronze, ouvert, les extrémités modelées en forme de têtes d'animaux. Le type, très diffusé en Orient, à l'époque des Achéménides, s'est répandu aussi en Europe, par l'entremise des influences scythes et ioniennes.

Pp. 87—94: N. Åberg, *Nordische und festlandsgermanische Sonderzüge in der Fibelentwicklung der Völkerwanderungszeit.* Les fibules germaniques à plaque rectangulaire richement ornées d'entrelacs et de têtes de fauves béantes, datant du VIe siècle de notre ère, sont d'origine scandinave.

Pp. 95-99: H. Zeiss, *Avarenfunde in Korinth?* L'auteur conteste le caractère avare que G. R. Davidson avait attribué à l'inventaire de deux tombes de l'époque byzantine qu'il avait découvert lors de ses fouilles à Corinthe.

Pp. 101—103: O. Walter, *Ein Beitrag zur Aussprache des Griechischen.* Un fragment épigraphique de la fin du Ve s. av. J.-C., dans lequel la diphtongue αυ d'un certain nom Ναύπον est écrite d'une façon hésitante: αυ et αο, fournit de nouvelles précisions sur la vraie prononciation de ce groupe de voyelles.

Pp. 105—109: S. Eitrem, *Der Kranz — Seine religiös-magische Bedeutung bei den Griechen und Römern.* La couronne, si souvent arborée par les antiques, sous ses différentes formes, dans les occasions festives, avait un sens religieux et prophylactique.

Pp. 111—128: G. Novak, *Kolonizatorsko djelovanje Dionizija Starijega na Jadranu (Die kolonisatorische Tätigkeit Dionysios des Aelteren in der Adria).* L'auteur rejette l'ancienne opinion de S. Ljubić et de A. Bauer, basée sur une assertion erronée de Diodore, suivant laquelle la localité de *Lissos* (auj. Alessio, Lješ) sur les côtes d'Albanie, eût été une colonie syracusaine fondée par Denys

www.cimec.ro

l'Ancien comme base de sa thalassocratie adriatique. En fait, *Lissos*, un établissement indigène d'origine très ancienne, vu son nom d'aspect pré-indoeuropéen, resta une ville illyrienne jusqu'à son entrée sous la domination macédonienne. La colonie syracusaine que Diodore désigne faussement sous ce nom, n'est que la ville d'*Issa* (auj. Lissa, Vis) de l'archipel dalmate, qui, selon Ps.-Scymnos et d'autres auteurs, fut vraiment créée par Denys et joua un rôle de premier ordre sous le règne de ce tyran, de même qu'aux époques ultérieures.

Pp. 129—134 et pl. VIII-IX: J. Keil, *Basaltstele des Kōnigs Antiochos I. von Kommagene.* Pierre à relief et à inscription grecque provenant du grand monument érigé vers 35 av. J.-C. par Antiochos Ier de Commagène sur le sommet de Nemrud-Dagh dans les montagnes de Taurus. La pièce se trouve actuellement au British Museum. Le relief représente le dieu Mithras-Helios. Dans l'inscription, outre les titres et la généalogie du roi, il s'agit de la même divinité (Ἀπόλλων Μίθρας Ἥλιος Ἑρμῆς), ainsi que de deux autres dieux iraniens: *Oromasdes* et *Artagnes-Heracles-Ares*.

Pp. 135—138: L. Rey, *A propos d'une porte de l'Acropole d'Apollonie. Contribution a l'étude des procédés de construction en Acarnanie et en Illyrie au IVe siècle avant J.-C.* Mur très bien conservé, découvert à l'occasion des fouilles de la mission française en Albanie. Le mur, appartenant à l'Acropole de la ville grecque d'Apollonie (auj. Pojani), et percé par une porte que caractérise un arc en ogive obtenu au moyen de pierres posées en encorbellement.

Pp. 139—144 et pl. X: I. Bach, *Deux statuettes grecques en bronze au Musée d'Archéologie et d'Histoire de Zagreb.* Un *kouros* et un guerrier de facture archaïque, provenant sans doute de Grèce et arrivé en Yougoslavie à l'époque moderne, à la faveur du commerce des antiques.

Pp. 145—146: Vl. R. Petković, *Jedan reljef iz Stobia (Ein Relief aus Stobi).* Marbre représentant la danse de Pan et des Nymphes. Malgré certains traits archaïsants des figures, l'ouvrage paraît dater de l'époque hellénistique.

Pp. 147—154: Em. Vetter, *Oskische Fluchtafeln.* Étude sur les textes de deux *defixionum tabellae*, des IIe—Ier siècles av. J.-C., écrites en langue osque.

Pp. 155—165: M. Runes, *Neue Studien zur Pulena-Rolle.* Essai de déchiffrer un texte étrusque. L'auteur plaide avec de bons arguments contre certaines opinions récentes qui tendent à attribuer un caractère indoeuropéen à la langue étrusque.

Pp. 167—178: N. Majnarić, *Prilog za poznavanje Kunićeva prijevoda Ilijade (Beitrag zur Kenntniss der lateinischen Iliasübersetzung von R. Kunić — Vergils Einfluss auf die Uebersetzung der Gleichnisse).* Recherches des réminiscences vergiliennes dans la célèbre traduction latine de l'Iliade d'Homère faite par le savant ragusain R. Kunić (R. Cunichius) et publiée en 1776 à Rome.

Pp. 179—181: P. Sticotti, *Pago.* Quelques informations sur les antiquités romaines de l'île dalmate de Pago. À remarquer l'inscription d'une certaine *Calpurnia*, fille et petite-fille de deux personnages importants, anciens consuls sous Auguste, *L. Calpurnius Piso Augur* et *Cn. Calpurnius Piso.*

Pp. 183—188: U. Kahrstedt, *Zwei Erdlager in Jugoslavien.* Deux camps romains en terre, dont un en Herzégovine près de l'ancienne *Bigeste* (auj. Humac), datant de l'époque d'Auguste et l'autre en Slovénie, à Nadleški Hrib près de Stari Trg, dans les environs du lac de Zirknitz *(Palus Lugea).* Selon les conclusions de l'auteur, ce dernier camp eût été construit au Ier siècle après J.-C. comme poste de surveillance à la frontière entre l'Italie et la province de Dalmatie.

www.cimec.ro

Pp. 189—199: A. Mayer, *De Iapodibus populo illyrico Celtis commixto.* Étude très intéressante sur le peuple illyrien des Iapodes, que plusieurs auteurs anciens présentent comme mélangé aux Celtes. L'auteur démontre, avec d'excellentes raisons, que les traces de ce mélange se réduisent presqu'à rien. Tout ce qui appartient aux Iapodes et à leur pays, depuis la toponymie et l'onomastique jusqu'aux restes archéologiques de l'époque préromaine, est nettement illyrien. Selon M. A. Mayer, les Iapodes, à un certain moment de leur expansion, vers le début de l'âge du fer, ont eu la domination de l'Adriatique, ce qui expliquerait la persistence de leur souvenir en Italie *(Iapyges* en Apulie, *Iapuzkum nomen* dans les tables eugubines, en Ombrie). Le nom des Iapodes à cette époque reculée aurait été celui de *Mentores.*

Pp. 200—209: P. Goessler, *Zur Geschichte der Römerstrassen-Forschung in Deutschland.* Un très utile aperçu des recherches tendant à reconstituer le réseau routier des Romains sur le territoire de l'Allemagne moderne.

Pp. 211—215: A. Stein, *Neues zur römischen Statthaltern von Thrakien.* L'éminent auteur des études sur la prosopographie des provinces romaines du Danube inférieur apporte de nouvelles précisions au sujet des gouverneurs suivants de la province de Thrace: 1. *L. Vinuleius Pataecius* (sous Vespasien), 2. *[Cassius?] Agrippa* (sous Adrien), 3. *T. Flavius Sabinus* (après Trajan; il n'a rien à voir avec le gouverneur du même nom de la Mésie), 4. *C. Iulius Commodus Orfitanus* (en 155), 5. *M. Pontius Sabinus* (en 160), 6. *Appius Claudius Martialis* (entre 161 et 163), 7. *T. Statilius Barbarus* (sous Septime-Sévère, avant 198), 8. *C. Caecina Largus* (en 198: mentionné dans une dédicace faite à Septime-Sévère par la ville thrace de *Traiana Augusta* ἐν τῷ ἐνπορίῳ αὐτῆς Διοσκουροτέραις), 9. *Q. Atrius Clonius* (sous Caracalla), 10. *L. Prosius Rufinus* (sous Sévère Alexandre), 11. *Rutilius Pudens Crispinus* (sous Sévère Alexandre), 12. *Aufidius Coresnius Marcellus* (sous Sévère Alexandre), 13. *T. Clodius Saturninus* (sous Maximin), 14. *Q. Attius Celer [ou Cattius?]* (sous Gordien), 15. *Pomponius Magianus* (sous Gordien), 16. *T. Iulius Priscus* (sous Dèce).

Pp. 217—218: E. Groag, *Zum Militärkommando in den senatorischen Provinzen.* Le commandement des troupes qu'on envoyait au besoin dans les provinces sénatoriales ne revenait pas au proconsul, mais à un légat désigné par celui-ci avec le consentement de l'empereur. Entre autres choses, l'auteur précise que *Octavius Antoninus,* mentionné dans un diplôme de l'an 120 appartenant à un soldat de la *cohors I Flavia Bessorum,* qui stationnait en Macédoine, n'était pas le proconsul de cette province, mais un légat subalterne.

Pp. 219—224: R. Egger, *Eine Revolte im Lager von Viminacium.* Commentaires au sujet d'une inscription votive découverte à Budapest (A. Alföldi, dans *Pannonia,* I, p. 280 sqq.; cf. aussi la *Revue archéol.,* 1935, II, p. 250, no. 164) et concernant un épisode d'une guerre civile du IIIe siècle. Un *primipilaris* d'*Aquincum,* appartenant au parti vainqueur, remplit sa promesse de gratitude à *Mars Gradivus,* qu'il avait imploré lors de sa mission de réduire à l'obéissance la légion *VII Claudia* de Viminacium, ainsi que les vexillations des légions de la Mésie Inférieure, qui persistaient dans leur marques de fidélité à la mémoire des souverains vaincus. Selon le savant viennois, ces souverains doivent être Maximin et son fils Maxime.

Pp. 225—232: R. Syme, *Roman Senators from Dalmatia.* Malgré ses anciennes et étroites relations avec l'Italie et malgré son romanisme avancé, la province de

www.cimec.ro

Dalmatie a très peu contribué au recrutement du Sénat romain. La cause en est, selon l'avis de M. Syme, d'ordre économique. Cette région, pauvre par sa nature, ne comportait pas de propriétés agricoles étendues et ne comptait pas de citoyens riches comparables à ceux des provinces orientales ou occidentales de l'Empire.

Pp. 233—235: J. Zingerle, *Dumopireti*. Ce nom d'une corporation mentionnée, à côté de celle des *dendrophori*, dans une inscription de *Novae*, en Mésie Inférieure, en relation avec le culte de *Dea Mater* et du Grand-Dieu d'Odessos, reçoit pour la première fois une explication plausible grâce à ce petit article de M. Zingerle. Il s'agirait d'un nom thrace *dumo-piretus*, avec le sens de gardien du temple (οἰκοφύλαξ, ναοφύλαξ), correspondant à la fonction et à la dignité du νεωκόρος.

Pp. 237—240: St. Brassloff, *Zu Inschriften aus der römischen Kaiserzeit*. Emendations à trois inscriptions de Carnuntum, d'Italie et des pays rhénans.

Pp. 241—247: D. Tudor, *Ein konstantinischer Meilenstein in Dazien*. Notre confrère roumain publie un important monument épigraphique concernant l'activité constructive de Constantin le Grand au Nord du Danube. Il s'agit d'une pierre milliaire au nom de cet empereur découverte près de *Sucidava* (Celei), sur la route qui, partant du pont construit par Constantin sur le Danube, menait vers *Romula* (Reşca). Il n'est pas probable que la réfection de cette route par Constantin allât à l'intérieur de la Dacie plus loin que cette dernière localité. Comme M. Tudor l'a démontré aussi dans une étude plus récente *(Rev. ist. rom.*, XI-XII, 1941—1942, p. 134 sqq.), le rétablissement de l'autorité romaine directe au Nord du Danube, à l'époque où régna cet empereur, s'est réduite à la limite entre la plaine et les collines précarpatiques marquée en général par le grand *vallum* de Valachie, ainsi nommé « Brazda lui Novac ». Selon la judicieuse démonstration de l'auteur, la restauration de la route Sucidava-Romula, prouvée par la pierre milliaire qui forme l'objet de son étude, a eu lieu en même temps que la construction du pont sur le Danube, c'est-à-dire en 328.

Pp. 249—256: B. Saria, *Die römische Wasserleitung von Neviodunum*: Exploration d'un aqueduc romain qui alimentait la ville pannonienne de *Neviodunum* (auj. Drnovo, en Slovénie) avec l'eau de la puissante source d'Izvir, située au Sud de la rivière de Gurk *(Corcora)*, un affluent de la Save.

Pp. 257—261: E. Dyggve, *Ein Mausoleum des frühen IV. Jahrhunderts in Salona*. Reconstitution d'une *memoria* chrétienne du IVe siècle, dont les restes ont été découverts auprès des fondations de la Basilique des Martyrs près du ruisseau Kapljuč à *Salonae*, en Dalmatie. Ce mausolée, aux murs munis d'épais contreforts, devait être surmonté par une voûte. Sa particulière importance pour l'archéologie chrétienne consiste dans son ancienneté, ainsi que dans les éléments orientaux de son architecture.

Pp. 263—283 et pl. XI-XIV: L. Crema, *Due monumenti sepolcrali sulla Via Nomentana*. Cette étude des ruines de deux imposantes tombes du IIe siècle de la Via Nomentana, à Rome, connues sous les noms de « la Sedia del Diavolo » et du « Casale dei Pazzi », fournit à l'auteur des arguments pour adhérer à la thèse selon laquelle la coupole byzantine ne serait pas d'origine orientale, mais romaine.

Pp. 285—291 et pl. XV-XVI: R. Lantier, *Le trésor d'argenterie de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire)*. Cinq vases romains en argent, analogues en partie à certaines pièces du trésor de Boscoreale. Le travail paraît être local.

www.cimec.ro

Pp. 293—296 et pl. XVII-XVIII: A. Audollent, *Petit bronze tricéphale trouvé en Auvergne.* Remarquable tête de divinité féminine présentant, à l'endroit des oreilles, deux autres images féminines, plus petites. Il s'agit probablement d'un nouveau type d'Hécate.

Pp. 297—307 et pl. XIX-XXI: M. Abramić, *Novi votivni relijefi Okonjenih Božanstva iz Dalmacije (Neue Votivreliefs berittener Gottheiten aus Dalmatien).* Nouvelles contributions au répertoire des images des « Cavaliers Danubiens ». Aux trois reliefs provenant d'*Aequum*, de Halapič et de Vitez, les seuls exemplaires dalmates dont M. D. Tudor ait fait mention dans son étude concernant ces dieux indigènes des provinces danubiennes, M. Abramić ajoute encore neuf, inédits, provenant de *Salonae*, de *Delminium* et de *Bigeste*. Selon l'éminent archéologue dalmate, tous ces reliefs appartiennent au III^e^ siècle.

Pp. 309—319 et pl. XXII-XXXIV: A. Alföldi — A. Radnóti, *Zügelringe und Zierbeschläge von römischen Jochen und Kummeten aus Pannonien.* Recueil des matériaux, important pour l'étude de l'attelage à l'époque romaine dans les provinces danubiennes.

Pp. 321—337: F. Fremesdorf, *Römische Scharnierbänder aus Bein.* Belle étude technique concernant le système des charnières en os que les Romains employaient pour assujettir les portes des armoires et des autres meubles similaires.

Pp. 339—352 et pl. XXXV-XLI: E. v. Mercklin, *Römische Klappmessergriffe.* Recueil des manches de canifs de l'époque romaine, sculptés en os et en ivoire ou fondus en bronze, la plupart provenant des provinces rhénanes.

Pp. 353—367: R. Ložar, *Ostanki bronaste konjske statue s Trojan (Ueberreste einer Pferdestatue aus Bronze von Trojane-Atrans. Ein Beitrag zum Studium des römischen Pferde- und Reiterstandbildes aus Bronze).* Le point de départ de ce mémoire est constitué par l'étude de plusieurs fragments d'une grande statue équestre en bronze, provenant d'*Atrans* (auj. Trojane), en Slovénie, à la frontière des provinces Noricum et Pannonie Supérieure.

Pp. 369—373 et pl. XLII-XLIII: St. Paulovics, *Tonform für Germanenkopf von Brigetio und einige « barbarische » Bronzeköpfe aus Pannonien.* Une moule en terre cuite figurant une tête de Barbare à caractères germaniques, ainsi que quelques figurines en bronze et en terre cuite provenant de la Pannonie et du Noricum, qui représentent également des portraits ou des caricatures de Germains. Le germanisme des sujets de certaines de ces dernières figurines ne semble pas suffisamment assûré.

Pp. 375—378 et pl. XLIV: E. Bulanda, *Héraclès luttant avec le Centaure.* Fragment de sarcophage de l'époque romaine, de provenance inconnue, actuellement dans les Collections Nationales de Varsovie, représentant en relief un sujet très commun. Ce sujet, le combat d'Héraclès avec le Centaure, s'est formé dans l'art grec, selon l'auteur, sous l'influence des jeux gymniques.

Pp. 379—380: V. Skrabar, *Ein verschollenes Eponarelief aus Poetovio.* Une production d'art provincial du II^e^ siècle, consistant dans un relief de Ptuj *(Poetovio)*, qui représente la déesse Épone. Ce relief est particulièrement analogue à une image d'Épone trouvée à *Abrittus* (Abtat), dans la Dobroudja méridionale.

Pp. 381—388: W. Ensslin, *Zu den Grundlagen von Odoakers Herrschaft.* Il s'agit de la situation juridique d'Odoacre après la déposition de l'empereur Romulus Augustulus, en 476. Le roi hérule, reconnu en principe comme *patricius* par l'empereur d'Orient, Zénon, resta toujours fidèle à l'idée qu'il appartenait à

www.cimec.ro

l'Empire romain, même après la rupture avec Zénon, même lors de sa tentative d'élever son fils Théla sur le trône impérial d'Occident. Selon les conclusions de l'auteur, Odoacre mit beaucoup plus en évidence sa dépendance de l'Empire que ne le fit son vainqueur et successeur Théodoric.

Pp. 389—394: A. Dabinović, *Der Patriziertitel der kroatischen Könige*. Une situation analogue à celle d'Odoacre et de Théodoric était celle des rois croates du X^e siècle, comme *patricii* de l'empereur de Constantinople.

Pp. 395—399: St. Banović, *Gdje se je zapravo nalazio srednovječni Neretvanski grad Ostrog (Wo lag eigentlich die mittelalterliche Stadt Ostrog?)*. La ville *Ostrog*, mentionnée par Constantin Porphyrogénète *(De adm. imp.)*, dans la région de la Narenta (Neretva), se trouvait à l'embouchure de celle-ci, sur la pente du mont Viter, dans un endroit que l'on appelle encore *Ostrog* et où l'on a constaté des restes de murs et d'autres monuments du moyen-âge.

Pp. 401—418: M. Barada, *Nadvratnik VII stoljeća iz Kaštel Sućurca (Ein Türbogen aus dem VII. Jahrhundert aus Kastell Sućurac)*. Les restes des monuments religieux du château médiéval de Sućurac près de Split, en Dalmatie, accusent l'époque de la fin du VII^e et du début du VIII^e siècle. Comme à cette date Sućurac appartenait au royaume de Croatie, il s'ensuivrait que la christianisation des Croates ait dû avoir lieu bien avant la suprématie franque dans ces parages au IX^e siècle.

Pp. 419—436: L. Karaman, *O počecima srednjevjekovnog Splita do godine 800 (Die Anfänge des mittelalterlichen Split bis zum Jahre 800)*. La ville de Split (Spalato) doit être considérée comme continuatrice de la voisine *Salonae* (Solun), dont les habitants se sont réfugiés, lors des invasions avares et slaves du début du VII^e siècle, entre les murs de l'ancien palais de Dioclétien. L'auteur étudie plusieurs monuments chrétiens de cette époque du commencement de la nouvelle ville. Parmi ces monuments, il y a aussi le sarcophage de l'archevêque Johannes de Ravenne, datant du VIII^e siècle.

Pp. 437—441: E. Darkó, *Der Konstantinos der ungarischen heiligen Krone*. Le jeune souverain byzantin au nom de Κωνσταντῖνος βασιλεύς Ῥωμαίων ὁ πορφυρογέννητος, qui figure sur la « sainte couronne » des rois magyars (cf. récemment G. I. Brătianu, dans la *Rev. hist. du SE europ.*, XXII, 1945, p. 153 sqq.), n'est pas Constantin, le fils de l'empereur Michel VII Ducas, mais le frère de celui-ci, qui s'appelait également Constantin et qui au moment du couronnement du roi Géza, en 1074, avait 14 ans, tandis que son neveu homonyme n'avait tout au plus que quelques semaines.

Pp. 443—452 et pl. XLV: C. Fisković, *Nekoliko neobjelodanjenih romaničkih skulptura u Splitu (Einige unveröffentliche romanische Skulpturen in Split)*. Quelques pièces de sculpture romane de Spalato, datant des XIV^e—XV^e siècles.

Pp. 453—464 et pl. XLVI—XLIX: D. Kniewald, *Zagrebački sakramentarij Sv. Margarete MR 126 (Das Zagreber Sakramentar der Hl. Margareta MR 126)*. Manuscrit latin de la Bibliothèque archiépiscopale de Zagreb, représentant un sacramentaire du XI^e siècle qui avait appartenu au monastère bénédictin S-te Marguerite de Hahót en Hongrie. C'est le plus ancien livre de ce genre provenant du territoire hongrois.

Pp. 465—478 et pl. L-LIV: A. Schneider, *O tipu Bogorodice « Trenoduse » (Ueber den Typus der Mutter Gottes « Threnodusa »)*. Les icones byzantines repré-

www.cimec.ro

sentant la Vierge pleurant et tenant entre ses bras un petit crucifix, aussi répandues dans les milieux catholiques que dans les régions gréco-orthodoxes, sont assez peu nombreuses. On n'en connaît jusqu'à présent, d'après les recherches de l'auteur, que 28 exemplaires. La cause de cette rareté est due à l'interdiction des deux églises, romaine et orientale, qui sont d'accord à considérer les icones de ce genre comme hérétiques. D'après M. Schneider, le motif de la Vierge θρηνοδοῦσα, bien qu'appartenant à l'art byzantin, a dû naître sous des influences occidentales et spécialement franciscaines, quelque part dans les régions adriatiques, très probablement dans les îles Ioniennes. Le plus ancien exemple de ce motif allégorique et mystique paraît en Hollande, comme illustration dans un livre du XVe siècle, intitulé *Historia seu Providentia B. Virginis Mariae ex Cantico Canticorum.*

Pp. 479—494 et pl. LV-LXIV: Fr. Stelè, *Spomeniki srednjeveškega stenskega slikarstva v Sloveniji (Denkmäler der mittelalterlichen Wandmalerei in Slowenien).* Exposé sur l'évolution de la peinture murale des églises de Slovénie entre les XIIIe—XVIe siècles. Au début de cette évolution, on distingue des caractères byzantins, qui font place ensuite aux influences italiennes et gothiques.

Pp. 495—512: Al. A. Olesnicki, *Dva turska falsifikata XVI stoljeća o Kosovskom boju (deux documents turcs falsifiés du XVIe siecle, relatifs à la bataille de Kossovo).* L'auteur réussit à prouver que les deux documents concernant la bataille de Kossovo de 1389, insérés par l'historien ottoman Feridun, en 1574, dans son recueil des lettres des Sultans, représentent des faux évidents. Il s'agit de deux lettres soi-disant adressées par Murad et par Bajazed, avant et après la bataille, au cadi de Brousse et qui contiennent des détails, voire des passages entiers, empruntés à des récits turcs du XVIe siècle.

Pp. 513—525: J. Mal, *Odklonjena podložniška prisega hrvatskih stanov l. 1814 (Der verweigerte Huldigungseid der kroatischen Stände im J. 1814).* En 1814, après l'évacuation des provinces illyriennes par les troupes françaises, le retour de l'autorité autrichienne rencontra une certaine résistance en Croatie, dont les représentants refusèrent au début de prêter le serment de foi à l'empereur. Ce n'est qu'au moyen de menaces énergiques que cette résistance fut brisée.

Pp. 527—535 et pl. LXV: K. Pink, *Lokale Prägungen aus dem Sinus Rhizonicus.* Étude au sujet de 31 monnaies « barbares » en argent et en cuivre, de provenance dalmate, la plupart appartenant au Cabinet numismatique de Vienne. Les types de ces monnaies présentent un mélange d'influences macédoniennes (l'écu caractéristique à demi-cercles marginaux), corinthiennes (le Pégase) et corcyréennes (l'étoile et la tête de taureau). M. Pink soutient qu'il s'agit d'émissions locales des villes illyriennes des environs du golfe de Cattaro *(Sinus Rhizonicus)* qui, à son avis, auraient formé même une sorte de fédération. En jugeant d'après les sigles inscrites sur les monnaies étudiées, ces villes seraient probablement celles d'*Epitaurum*, de *Rhizon (Risinium)*, d'*Acruvium* (éventuellement *Asamum* ou *Adzizium)*, de *Butua*, de *Leusinium*. On devrait chercher leur date entre 186 et 168 av. J.-C.

Pp. 537—545: H. Mattingly, *Aes signatum.* Par ce nom, l'auteur entend les pièces quadrilatères de l'*aes grave* italique, dont plusieurs fragments ont été trouvés aussi en Croatie parmi les monnaies romaines et africaines du trésor de Mazin. Ces fragments offrent à M. Mattingly l'occasion de nous donner un très

www.cimec.ro

utile aperçu de la question tout entière de cette catégorie archaïque de la numismatique romaine.

Pp. 547—552 et pl. LXVI-LXVII: A. Loehr, *Talerfunde in Südosteuropa.* Description d'un trésor de 130 thalers du XVI^e siècle, découvert en 1934 à Osijek (Essek) sur la Drave inférieure. La plupart de ces monnaies en argent sont frappées par les états allemands. Il n'y a que sept pièces concernant les cantons suisses et une seule qui provient de Lombardie. Le trésor d'Osijek constitue un document de plus pour attester les étroites relations économiques de l'Empire romain-germanique avec les régions de l'Europe sud-orientale à la fin du XVI^e siècle. Son enfouissement est mis en rapport avec les guerres turco-autrichiennes.

R. V.

LETTRES D'HUMANITÉ, « Association Guillaume Budé », tome I, 1942, 220 p. in-8°; tome II, 1943, 212 p. in-8°, Paris, « Les Belles Lettres ».

L'« Association Guillaume Budé » n'a pu, sous l'occupation allemande, continuer la publication de son bulletin trimestriel. Elle n'en a pas moins poursuivi, de concert avec la société d'édition « Les Belles Lettres » son activité et, au ralenti, ses publications. C'est ainsi qu'elle a su maintenir le contact entre ses membres par une nouvelle série de publications: *Lettres d'Humanité*, recueil de miscellanées des plus intéressants. Souhaitons-lui d'être maintenue aux côtés du bulletin ressuscité.

Le premier volume de ces *Lettres* s'ouvre par un long et très intéressant *Essai sur Sophocle*, dû à la plume de Robert Tournaud, un jeune professeur disparu à 35 ans, et que, quiconque tentera de pénétrer l'évolution de la pensée et de la sensibilité sophocléennes à travers son œuvre, aura profit à méditer. Vient ensuite un exposé de Paul Lemerle, alors secrétaire de l'École française d'Athènes et, depuis, professeur à la Sorbonne, intitulé: *Les récentes recherches archéologiques en Grèce.* En voici, à peu près dans les termes de l'auteur, un résumé des points principaux: I. 1) *Les trouvailles fortuites.* Naguère, des pêcheurs, non loin de l'Artémision, ramenèrent dans leurs filets le célèbre jockey-enfant, du musée d'Athènes. Depuis on découvrit, au même endroit, l'avant-train d'un cheval de grandeur naturelle et, en 1936, son arrière-train. Avec ces trois pièces réunies, le musée d'Athènes possède l'un des bronzes les plus beaux et les plus surprenants que nous connaissions. Les tablettes de Pitsa, découvertes près du village de Pitsa, dans une grotte de Corinthie, consistent en quatre tablettes en bois de cyprès recouvertes de peintures et sont notre plus ancien document de la peinture grecque. Encore inédites, on peut les dater du six ème siècle avant J.-C. 2) *Dans les musées.* L'auteur de *Necrocorynthia*, H. Payne, a découvert au musée de l'Acropole, la partie inférieure d'un corps féminin, un bras gauche et une partie de chevelure que, à l'aide d'un moulage, il a pu attribuer à l'Aphrodite à la colombe du musée de Lyon. Le même archéologue a de plus reconnu que la tête Rampin, l'une des pièces maîtresses du Louvre, appartenait à un cavalier du musée de l'Acropole. Le Musée National d'Athènes vient d'acquérir, en 1939, cinq bijoux de caractère orientalisant, cinq rosaces d'or à six pétales ornées de figures et motifs divers

www.cimec.ro

découvertes jadis dans l'île de Mélos en 1850 et oubliées jusqu'alors à la Caisse des Dépôts et Consignations; les mêmes motifs (têtes de lions, taureaux, griffons; mouches, abeilles, etc.) se retrouvent sur la céramique grecque des Cyclades dans la seconde moitié du septième siècle avant J.-C. 3) *Fouilles clandestines.* La nécropole de Vari, à 20 km d'Athènes, a livré une remarcable collection de céramique proto-attique, présentement à l'étude. Les fouilles, maintenant dirigées par M. Oikonomos, se poursuivent d'une façon fort encourageante. Il y a bien là une nécropole à rites funéraires très intéressants, mais le matériel est encore inédit. 4) *Les grands chantiers de fouilles. Athènes.* Sur l'Acropole on a fini de reconstruire le temple d'Athéna Nikè. Des fouilles pratiquées à cette occasion ont permis de reconnaître sur cet emplacement l'existance d'au moins deux sanctuaires plus anciens. L'agora continue de se révéler aux archéologues, de même que le Céramique, mais en ce qui concerne les monuments de l'Agora les controverses ont le champ libre; cependant, les trouvailles emplissent un musée provisoire (signalons l'inscription portant les noms des 192 Athéniens tombés à Marathon; l'inscription relative à la vente des biens d'Alcibiade et des briseurs d'hermès). — II. *La Crète.* 1) *La grotte d'Arkalochori,* village au sud d'Héraklion, nous a livré un trésor, le premier du minoen moyen et du minoen récent: 25 doubles haches d'or, 6 haches d'argent, des centaines en cuivre et des centaines d'épées de bronze. 2) Des inscriptions découvertes dans le *sanctuaire d'Amnissos* le disent consacré à Zeus Thénatas; les offrandes prouvent l'étroitesse de ses rapports avec l'Égypte. 3) *Le mégaron d'Apodoulou.* 4) *La cité-refuge de Karphi*: on y a retrouvé les traces d'une invasion dorienne. — Et maintenant les fouilles françaises: 5) *Les épées de Mallia*: M. Chapouthier, revenu sur les lieux, en 1936, pour préciser la chronologie du palais, y a découvert deux splendides épées de bronze de 75 et 80 cm; il a pu reconstituer la poignée en os et en or de l'une d'elles et les dater du XVII^e siècle avant notre ère. Il conclue que la technique des pièces argiennes dérive de la Crète. 6) *Les statuettes de Dréros,* retrouvées auprès de l'autel d'un temple, sont sensationnelles, car ce sont les exemples les plus reculés de la technique du sphyrélathon. 7) *Le sanctuaire double d'Olonte.* — III. *La Grèce préhellénique.* Différentes indications sur les fouilles de Lemnos, Mycènes, Prosuma, Mideia, Kirrha, Krisa, Delphes, Malthi, Pylos. A Pylos on a recueilli plus de 600 tablettes ou fragments de tablettes couvertes d'inscriptions, dont les caractères sont ceux de l'écriture minoenne appelée « linéaire B » par Sir Arthur Evans. — IV. *Grèce classique.* 1) *Les sanctuaires.* A Delphes, en 1939, P. Amandry a découvert les restes d'au moins trois statues chryséléphantines, en voie de reconstitution, qui sont les premiers témoins de cette célèbre technique. A Olympie, les Allemands ont pu reconnaître les états successifs du sanctuaire, depuis les temps archaïques jusqu'à l'époque romaine. A Thasos ont été mis au jour un sanctuaire d'Héraklès et des monuments qui confirment la double nature du culte, à la fois héroïque et divin, rendu à l'Héraklès thasien. A Samothrace, ont été dégagés plusieurs monuments relatifs au culte de ses Grands Dieux. 2) *Les villes*: Sicyone, Corinthe, Olynthe font l'objet des fructueuses recherches archéologiques, de même que Palatitsa en Macédoine. — V. *La Grèce chrétienne,* pour finir, est effleurée par l'auteur (qui laisse de côté les monuments romains, très abondants mais « dont la banalité égale la majesté »). A Philippes, l'École française a dégagé deux basiliques, l'une du V^e siècle,

www.cimec.ro

à transept, l'autre du VIe, voûtée à coupole. A Néa Anchialos, M. Sotiriou en a retrouvé quatre, depuis le Ve jusqu'au VIIe siècles.

Le premier tome des *Lettres d'Humanité* se termine par des articles signés A. Diès: *Le « Philèbe » de Platon*, R. Dumesnil: *Actualité de « l'Education sentimentale »*, et par des notices nécrologiques consacrées à A. Puech, P. de Labriolle, E. Albertini, H. Bernès, G. Radet. — *Humanisme 42*, tel est le titre d'un compte-rendu final de l'activité de l'« Association G. Budé » et de la société « Les Belles Lettres ».

Le second tome [1] nous présente d'abord *La leçon d'Hésiode*, étude d'Éliezer Fournier, personnelle, un peu passionnée peut-être. Vient ensuite *Dion de Pruse et la politique agraire de Trajan*, par le prof. P. Mazon; c'est en bonne partie la traduction française du VIIe discours de Dion; l'étude roule sur le retour à la terre préconisé notamment par Nerva et Trajan dont Dion fut l'ami personnel. Pour M. Mazon, « l'Euboïque » de Dion a l'air d'un « projet de loi précédé d'un exposé de motifs ». R. Latouche nous donne *Grégoire de Tours et les premiers historiens de la France*. Deux articles intéressants: *L'Humanisme et l'Iran* par Henri Masse et *Textes arabes* par Gaudefroy-Demombynes. (Signalons à ce propos que l'« Association G. Budé » va publier aussi une collection arabe, textes et traductions). Louis Massignon nous expose ensuite *Comment ramener à une base commune l'étude textuelle de deux cultures: la grecque et la latine*. Suivent: *La « république » de Platon et la Renaissance française*, par R. Lebègue; *Les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par R. Devreesse; *Les « grecs du Roi », un quadricentenaire de la typographie grecque*, par Börje Knös et enfin les nécrologies nécessitées par la mort de Paul Faider, du R. P. Laurand, l'auteur du *Manuel des Etudes grecques et latines*, et du paléographe Henri Omont. Un compte-rendu général, *Humanisme 43*, met le point final.

(Ajoutons qu'à la fin de chacun de ces deux volumes se trouve un abondant catalogue-réclame d'ouvrages publiés en France ces derniers années dans le domaine des lettres classiques et modernes, de la philosophie, de l'histoire et de l'art).

P. N.

NESTOR I., *Etude sur l'exploitation préhistorique du cuivre en Roumanie: Le dépôt de barres-colliers de Deva*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 165—181.

Étude sur un dépôt de dix colliers en bronze, actuellement dans le Musée de Deva, découvert en 1907 sur la hauteur du château médiéval qui domine cette ville de Transylvanie. D'après les bavures qu'ils présentent, ces colliers sont considérés avec raison comme des lingots, ce qui offre à l'auteur l'occasion de discuter certains aspects du problème de la métallurgie préhistorique en

[1] Le contenu de ce volume sortant sensiblement du cadre des préoccupations de cette revue, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à la notice de M. Pippidi, dans la *Revue historique du Sud-est européen*, XXII, p. 361-362.

www.cimec.ro

Roumanie. Il conclut que le cuivre dont on a effectué les colliers de Deva doit provenir des gisements riches en ce métal qui se trouvent dans les environs et que d'autres régions cuprifères de la Roumanie ont dû être également exploitées aux époques préhistoriques.

R. V.

POPESCU DORIN, *Le bracelet celtique à demi-oves d'Uroiu (département de Hunedoara, Transylvanie)*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 183—188.

Ce bracelet en bronze, qui se trouve dans le Musée de Deva, fournit à l'auteur l'occasion d'étudier tous les objets semblables qu'on connaît jusqu'à présent en Transylvanie. Ce type de bracelets, de caractère assûrément celtique, est daté au Latène II (périodes *B* et surtout *C* de Reinecke).

HOREDT K., *Zwei keltische Grabfunde aus Siebenbürgen*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 189—200.

Description de l'inventaire de deux tombes de l'époque Latène I—II (Reinecke *B* et *C*) de Toarcla (dép. de Făgăraș) et de Dipșa (dép. de Năsăud), dont les pièces se trouvent dans le Musée Bruckenthal de Sibiu. L'auteur passe en revue aussi plusieurs objets de l'âge du bronze et du Latène trouvés à Vurpăr en 1877 et qui appartiennent actuellement au même musée. Inclinant à considérer ces objets comme trouvés ensemble, il pose la question de la survivance de certains éléments de la civilisation du bronze jusqu'à l'arrivée des Celtes en Transylvanie, au Latène, ce qui ne nous paraît pas du tout possible. En tout cas, les circonstances de leur découverte sont loin d'être claires pour qu'une question si grave puisse se poser.

R. V.

DUMITRESCU HORTENSIA, *La station préhistorique de Horodiștea, sur le Pruth*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 127—163.

Rapport sur les fouilles faites par l'auteur, en 1929, près de Horodiștea, dans le département de Dorohoi, au Nord de la Moldavie. C'est une station de la fin du néolithique, caractérisée par une céramique peinte du style Cucuteni *B* (cf. aussi l'article du même auteur publié dans le vol. *In Memoria lui Vasile Pârvan*, București 1934, p. 112 sqq.), ainsi que par une céramique rudimentaire de la catégorie *C*. De même que dans un grand nombre de stations de l'Ukraine dans la région du Dniepr, la céramique *C* dépasse de beaucoup en quantité la céramique peinte. La céramique *C*, qui est constamment associée à la céramique du style *B* et même à la poterie *AB*, n'apparaît jamais dans les couches de l'époque *Cucuteni A*. À Ruginoasa, station de civilisation *A*, où Mme Dumitrescu a constaté des tessons de la catégorie *C*, ces tessons proviennent probablement de la couche superficielle, végétale, postérieure à l'abandon de l'établissement *A*. Le principal intérêt des découvertes de Horodiștea consiste dans la poterie du style *B* proprement-dit, c'est-à-dire du groupe ε (H. Schmidt), la seule céramique peinte qu'on ait trouvé dans la station. La plupart des tessons de cette poterie sont décorés de faisceaux de minces lignes peintes en noir qui forment des zigzags et des entrelacs angulaires. Comme le démontre très bien l'auteur, c'est la dernière phase de l'évolution décadente de l'ornement spiral, si caractéristique

www.cimec.ro

aux styles *A* et *AB*. Il est évident que la station de Horodiştea correspond à la fin du néolithique cucutenien, mais ce n'est pas encore l'âge du bronze. La hache en cuivre que Mme Dumitrescu a découvert dans ses fouilles n'est qu'un objet néolithique. Le cuivre est connu dans le néolithique moldave dès a période précucutenienne. *R. V.*

AMBROJEVICI C. et R. POPOVICI, *Zur vorgeschichtlichen und mittelalterlichen Vergangenheit des Bezirkes Dorohoi (Vorläufiger Bericht)*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 115—125.

Bref compte-rendu des recherches faites par M. Ambrojevici au Nord de la Moldavie, dans la station aurignacienne de Cotul Horbova sur le Prut, dans les établissements néolithiques de Ibăneşti, Fundul Herţei, Hreaţca, Mamorniţa, Molniţa, Ţinteni, dans une station de l'âge du bronze de Ţinteni-Herţa ainsi que dans plusieurs fortifications du moyen-âge (Ibăneşti, Fundul Herţei, Horbova, Mamorniţa). Ce compte-rendu est complété par une communication de M. Popovici sur les restes de plantes carbonisés trouvés dans les stations susmentionnées de Hreaţca et de Fundul Herţei.

R. V.

DUMITRESCU VL., *Alcune scoperte preistoriche nel distretto di Teleorman*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 531—538.

Recherches d'archéologie préhistorique dans le département de Teleorman. Il s'agit de la station néolithique de Licurici, de type balkano-danubien (Gumelniţa) et de la station de Călineşti, datant de l'âge du bronze.

R. V.

HOREDT K., *Steinaxt mit tierkopfförmiger Spitze aus Siebenbürgen*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 539—540.

Hache en serpentin poli, provenant de la région d'Alba-Iulia (Transylvanie), maintenant au Musée Bruckenthal de Sibiu. Cet objet qui, par son décor en relief, présente une certaine analogie avec la figurine zoomorphe en pierre de Casimcea en Dobroudja, constitue un nouvel apport au répertoire de la plastique néolithique en pierre de Roumanie. *R. V.*

NESTOR I., *A propos de l'invasion celtique en Transylvanie*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 547—549.

La première vague celte aurait pénétré en Transylvanie dès la phase Latène *B* (Reinecke), par la porte du Mureş, en venant de la plaine pannonienne.

R. V.

POPESCU D., *Le trésor de monnaies « daces » de Tulgheş (département de Satu-Mare, Nord-Ouest de la Transylvanie)*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 201—229, avec 6 planches hors-texte.

Exposé détaillé d'un trésor monétaire contenant 104 pièces en argent, dont 103 imitations barbares (celtes ou daces) d'après les tétradrachmes de Philippe II de Macédoine et une tétradrachme authentique du type d'Alexandre-le-Grand émise par la ville de Priène et datant du IIe siècle av. J.-C. *R. V.*

www.cimec.ro

SAUCIUC-SĂVEANU TH., *Callatis*; *VIII^e rapport préliminaire*: *Fouilles et recherches des années 1937—1940*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 243—347.

Ce rapport concerne diverses tombes grecques et romaines, pour la plupart mises au jour à l'occasion des travaux pour la construction de la voie ferrée Carmen Sylva—Mangalia, en 1938. La construction des lignes de triage de la gare de Mangalia, surtout, a exigé le sacrifice d'une considérable portion de la nécropole tumulaire de l'ancienne ville de *Callatis*. La plupart des tombes découvertes, bâties avec des dalles de pierre équarrie, ont été profanées dès l'antiquité. Il n'y a que très peu d'exceptions, dont la plus digne d'intérêt est représentée par un tumulus où l'on a trouvé un diadème et deux boucles d'oreilles en or (pp. 254 et 339 sq.). Le rapport est complété par des notes très succinctes sur les abondants matériaux que l'auteur a constaté ou bien dans ses fouilles ou bien dans les diverses collections privées. Il est dommage que la publication des photographies reproduisant ces matériaux n'ait pas été faite avec plus de soin. La plupart en sont inutilisables à cause de leurs dimensions excessivement réduites. Parmi les sculptures présentées, il faut distinguer une stèle funéraire du IV^e siècle av. J.-C. (p. 276 et fig. 15,1), un fragment de relief représentant les Dioscures (p. 278 et fig. 15,8) et un fragment représentant un athlète s'exerçant dans l'enceinte d'un amphithéâtre (p. 284 et fig. 14,4). La description d'un relief reproduisant une scène de chasse au sanglier (p. 285) n'est malheureusement accompagnée d'aucune illustration. On doit le regretter d'autant plus que l'auteur l'apprécie « parmi les meilleurs spécimens » du genre. Dans la série des inscriptions, nous remarquons un décret honorifique, probablement du IV^e siècle av. J.-C., émis par la ville de Callatis, pendant l'éponymie du βασιλεύς Σίμος, en l'honneur de Philon fils d'Hécataios, citoyen d'Apollonie (p. 287), un décret similaire en l'honneur d'un certain [Ἀρίστων Ἀρί]στονος d'Héraclée (p. 293), un fragment de relief portant l'inscription P.ΛΕ. VIΛ. EX. D.A.V.L.P. (p. 288), écrite sans doute par un lapicide grec qui, ignorant les règles de l'épigraphie latine, a abusé jusqu'à la confusion de la velléité de s'exprimer par des sigles et des abréviations et un fragment de relief au Cavalier thrace portant la dédicace Ἥρῳ κτίστῃ (p. 298 et fig. 15,18). Il y a aussi une longue liste de fragments de terres cuites, la plupart du IV^e siècle av. J.-C., provenant des diverses fouilles et surtout de l'exploitation complète du *Monte Testaccio* (pour ce nom, ainsi que pour les débuts de cette exploration, cf. aussi nos notes d'*Analele Dobrogei*, XII, 1931, p. 297). Parmi les vases, nous remarquons le fond d'un *dolium* de Schitu (Mangea-Punar), cassé et réparé dès l'antiquité à l'aide de nombreux crampons de plomb (p. 327 et fig. 22,17). Cette réparation prouve qu'il s'agit plutôt d'un récipient d'usage domestique que d'un vase de caractère rituel. Le nom Μυράκχος, imprimé sur le col d'une amphore trouvée à Callatis (p. 244), n'a aucun caractère thrace; son origine doit être cherchée ailleurs. En 1939, M. Sauciuc-Săveanu a procédé aussi à des recherches dans l'île qui est située au milieu du liman de Mangalia, vis-à-vis des bains sulfureux, où il y a une station néolithique déjà connue (cf. notre *Hist. anc. de la Dobroudja*, p. 44, n. 2 et nos notes d'*Analele Dobrogei*, XVIII (1937), p. 221).

R. V.

www.cimec.ro

ŞTEFAN GH., *Un petit trésor de monnaies découvert en Valachie*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 349—357.

Découverte fortuite de 30 pièces en argent, dont 21 deniers républicains, datables entre 172 et 77 av. J.-C. et 9 tétradrachmes thasiennes. La découverte a eu lieu à Butculeşti (dép. de Teleorman), dans des circonstances qui restent inconnues. Parmi les 9 pièces thasiennes, il y a une imitation barbare.

R. V.

MITREA B., *Le trésor de Fărcaşele (dép. de Romanaţi)*: *La pénétration du commerce romain dans la Petite Valachie avant la conquête de la Dacie*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 359—397, avec 4 planches hors-texte.

Une très bonne étude de 84 deniers républicains en argent découverts fortuitement, à l'occasion des travaux pour la construction de la voie ferrée Craiova —Bucarest. Les monnaies étaient renfermées dans un vase de l'époque Latène III, de la catégorie grisâtre travaillée au tour, type 1 de Poiana-Piroboridava (cf. *Dacia*, III—IV, 1927—1932, p. 297 et fig. 60,4). Parmi les 84 pièces, il y aussi 3 imitations évidemment barbares. Dans le chapitre des considérations générales, l'auteur passe minutieusement en revue tous les trésors de monnaies romaines découverts jusqu'à présent en Olténie (Petite Valachie), en établissant les voies de pénétration romaine dans cette province et en Transylvanie du côté des régions balkaniques. La pièce la plus récente du trésor de Fărcaşele date de l'an 38 av.-J.-C., ce qui détermine l'auteur à envisager l'hypothèse d'un rapport entre l'enfouissement de ce trésor et les troubles qui ont bouleversé le monde dace après la mort de Burébista. Une petite remarque relative au texte français de l'étude: Tacite ne parle pas d'« Allemands » (p. 393), nom qui ne peut concerner que les habitants modernes de l'Allemagne, mais bien de « Germains ».

R. V.

DUMITRESCU VL., *Funde im Bezirk Baia (Moldau)*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 521—530.

Menues découvertes dans la Moldavie septentrionale. Une feuille de laurier en silex d'aspect solutréen, provenant de Boureni (son origine néolithique n'est pourtant pas tout à fait exclue). Stations cucuteniennes identifiées à Boureni— Măgura Căpăţânei, à Cristeşti, à Tătăruşi—Pârâul Racilor.

R. V.

TUDOR D., *Arderea cetăţii Sucidava* (L'incendie de la forteresse de Sucidava), Bucureşti 1945, tirage à part de *Revista istorică română*, XV (1945), pp. 149—155 (avec un résumé français).

La forteresse romaine de *Şucidava* (Celei), construite par l'empereur Constantin-le-Grand sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis d'*Oescus*, a été détruite, probablement, à l'occasion de l'invasion hune de l'an 447. Les principaux arguments de l'auteur, à ce sujet, consistent dans un fragment de chaudron en bronze de type hunique et dans plusieurs trésors monétaires qu'on a trouvé parmi les décombres de la place et dont les pièces les plus récentes datent du règne de Théodose II.

R. V.

www.cimec.ro

ŞTEFAN GH., *Monuments inédits de Noviodunum*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 473—483.

Objets trouvés fortuitement à Isaccea sur le site de l'ancienne ville de *Noviodunum*. Il s'agit d'abord de trois autels en pierre calcaire, de facture rustique, datant probablement du IIIe siècle. Deux de ces *arae* portent des inscriptions très rudimentaires, dont une concernant un soldat de la *Legio I Italica* et l'autre consistant dans une dédicace *Domino et Dominae*. Le troisième autel, sans inscription, représente le simulacre d'une orante. Parmi les autres objets, à remarquer une applique en plomb décorée de reliefs concernant le culte de la Lune et un plomb sigillaire au nom de l'empereur byzantin Isaac II l'Ange.

R. V.

POPESCU D., *Fibeln aus dem Nationalmuseum für Altertümer in Bucureşti*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 485—505.

Étude de 123 fibules provenant d'anciennes collections privées. La plupart datées aux IIe—IIIe siècles, ont été trouvées dans les camps romains de la Dacie Inférieure. Il y a aussi quelques exemplaires de l'époque préromaine, dont une fibule en argent de type illyrien à tête en forme de palmette (p. 487 et fig. 1,5). De même, il faut mentionner plusieurs exemplaires de l'époque des invasions (IIe—VIe siècles), qui se rapportent, en majorité, au type à pied recourbé par dessous (« mit umgeschlagenen Fuss »). *R. V.*

MITREA B., *Une lampe chrétienne découverte en Transylvanie*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 507—511.

C'est un des rares objets chrétiens de l'époque romaine trouvés jusqu'à présent en Transylvanie et datant du IVe siècle, donc après l'abandon de la province de Dacie par Aurélien. Le caractère chrétien de la lampe est hors de doute. Provenant probablement d'*Apulum* (Alba Iulia), elle se trouve actuellement dans le Musée Bruckenthal de Sibiu. *R. V.*

TUDOR D., *Spätrömische Gürtelbeschläge aus Südrumänien*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 513—519.

Il s'agit de six fermoirs de ceinture, en bronze, trouvés à *Sucidava* (Celei), en Olténie, dans une couche datée de l'époque de Théodose II.

R. V.

TUDOR, D. *Monuments de pierre de la collection Cezar Bolliac au Musée National des Antiquités de Bucarest*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 407—425.

Une collection de 46 sculptures en calcaire et en marbre, provenant pour la plupart d'Olténie. On distingue plusieurs icones mithriaques, différentes représentations de Junon, de Vénus, D'Hercule, de Jupiter, de Bacchus, de Diane, du Cavalier thrace, d'Hécate, de Némésis, ainsi qu'une représentation de l'aigle de *Jupiter Turmasgades*, dont l'inscription dédicatoire est depuis longtemps connue (CIL III 1338). La collection constitue donc un vrai répertoire des principales divinités du panthéon provincial de la Dacie inférieure. La tête de Sérapis, représentée à la fig. 3/2, ne figure pas dans le texte. À remarquer, par ses qualités artistiques, un portrait provenant de *Drobeta* (p. 409 et fig. 2). Le fragment de la fig. 20/4, représentant une Vénus à demi habillée et tenant en sa

www.cimec.ro

main une pomme (p. 424), faisait partie probablement d'un relief qui reproduisait le jugement de Paris. Dans la Collection Bolliac, il y avait aussi des faux évidents, que M. Tudor a bien fait d'omettre de son étude.

R. V.

FLORESCU, GR. *Monumenti antichi di Durostorum*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 427—430.

Il s'agit de deux monuments en marbre trouvés à *Durostorum* (Silistra), actuellement au Musée National des Antiquités de Bucarest. Un de ces monuments est une stèle représentant le banquet funéraire d'une façon idéalisante (cf. aussi notre *Hist. anc. de la Dobroudja*, p. 219 et pl. XXXI, 52). L'autre consiste dans une tête d'homme, mutilée (cf. V. Pârvan, dans *Archäol. Anzeiger*, 1915, 4, col. 247 et fig. 8), que l'auteur date, avec raison, au III^e^ s. après J.—C.

R. V.

FLOCA, O. *Der römische Ziegelofen von Sarmizegetusa*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 431—440, avec une planche hors-texte.

C'est le premier four de briqueterie de l'époque romaine qu'on ait trouvé jusqu'à présent en Dacie. Cette installation, bien conservée, a été découverte dans les environs de Sarmizegetusa, à la lisière de la commune de Hobiţa. C'était une briqueterie privée. Le nom du propriétaire, *M. Servius Donatus*, nous est fourni par une brique estampillée qu'on a trouvé pendant l'exploration du four.

R. V.

CANTACUZINO, GH. *Le grand camp romain situé près de la commune de Băneasa (département de Teleorman)*, dans *Dacia*, IX—X (1941—1944), pp. 441—472, avec 3 planches hors-texte.

Compte rendu de la première campagne des fouilles entreprises par l'auteur dans le camp d'une troupe auxiliaire romaine qui était destinée à défendre le *limes Transalutanus*. Ce nom, que l'auteur donne à la ligne de fortifications qui traverse la Valachie entre le Danube et les Carpates, depuis Flămânda jusqu'à Jidova et à Rucăr, est bien plus convenable que celui de *limes Cisalutamus* employé jadis par Gr. Tocilescu et préférable même à celui de *limes Valachicus*, proposé par M. C. Daicoviciu. Le mémoire de M. Cantacuzino contient un exposé minutieux des recherches antérieures concernant les *limites* de la Dacie Inférieure, ainsi que la description de ses fouilles dans le « grand camp » de Băneasa (à distinguer du « petit camp » voisin). Ces fouilles vont continuer. Quelques objections: Le plan des fouilles reproduit à la p. 452 (fig. 3) est presqu'inutilisable, car les lettres qui doivent désigner les diverses tranchées représentées y font défaut. D'autre part, nous sommes peu empressé de souscrire à la conclusion de l'auteur, selon laquelle les murs du camp eussent été construits avec de la « terre cuite » massive (p. 464): la terre cuite, que l'auteur a constaté en grosses quantités dans ses fouilles, doit provenir de l'incendie de la palissade en bois qui constituait le vrai rempart du camp et qui a suffi à cuire la terre glaise dont elle était munie. Les tumuli sont ordinairement des monuments funéraires; qu'ils aient casuellement servi aussi d'« observatoires » (p. 446), c'est une question tout à fait secondaire, qui n'a rien à voir avec leur origine. La minutieuse enquête de M. Cantacuzino dans divers dictionnaires pour établir

www.cimec.ro

le sens du mot roumain *sigă* (p. 452) ne mène à aucun résultat. Pourtant c'est le nom vulgaire des *concrétions* formées dans les petites cavités des couches de lœss par la déposition du calcaire dissous dans l'eau d'infiltration. On les appelle aussi *păpuşi* (cf. I. Popescu-Voiteşti, *Elemente de Geologie generală*, Bucureşti, 1921, p. 85). *R. V.*

NICORESCU, PAUL, *O inscripţie a Impăratului Traian găsită la Cetatea Albă* (Une inscription de l'empereur Trajan trouvée à Cetatea-Albă), Bucureşti 1944, 10 pp. et une planche hors-texte. Tirage à part d'*Analele Academiei Române, Memoriile Secţiunii Istorice*, ser. III, t. XXVI, mem. 16, pp. 501—510.

C'est une précieuse contribution à l'histoire romaine de la Bessarabie méridionale, ainsi que de toute la région septentrionale de la Mer Noire. Il s'agit d'une belle inscription sur marbre concernant la construction d'un édifice publique à *Tyras* (Cetatea-Albă) vers la fin du règne de Trajan. Le nom de *Pompeius Falco*, qui fut gouverneur de la Mésie Inférieure en 116—117, y est mentionné. L'édifice fut élevé par la *vexillatio Legionis V Macedonicae*, sous le commandement du centurion *M. Ennius Illadianus*, dont le nom était connu depuis plusieurs années grâce à une autre inscription de Cetatea-Alba. L'importance du nouveau document épigraphique résulte de sa date, car c'est pour la première fois qu'on peut préciser, d'une manière directe, l'existence d'une vexillation légionnaire à Tyras dès l'époque de Trajan. D'ailleurs, sous cet empereur, la province de la Mésie Inférieure, avec toute sa zone transdanubienne jusqu'en Crimée, fut l'objet d'une vaste œuvre d'organisation militaire. L'auteur incline à souscrire à l'hypothèse de Kiepert (*Forma orbis ant.*, XVII, 3; cf. aussi C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum*, p. 146 sq.), selon laquelle le camp romain de Barboşi serait identique à *Paloda* (= *Polonda*) de Ptolémée. Pourtant, une grave difficulté s'y oppose: tandis que *Paloda* est mentionnée au Sud d'*Hierasus* (Séret), dans la région que le géographe antique attribue à la province de Dacie, le camp de Barboşi se trouve sur la rive opposée de cette rivière, dans les contrées appartenant à la Mésie Inférieure. *R. V.*

STEIN, A., *Dacien nach dem Bruderkrieg im Hause des Severus*, Sibiu 1942, 10 pp.; tirage à part d'*Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice, secţiunea pentru Transilvania*, Cluj—Sibiu, V.

Importante contribution à la prosopographie de la province de Dacie. En partant d'une inscription de l'époque de Caracalla, récemment découverte à Porolissum, l'auteur réussit à apporter de nouvelles précisions en ce qui concerne la carrière d'Ulpius Victor, *procurator Daciae Porolissensis*, puis *procurator Daciae Apulensis* et, à un certain moment, suppléant du gouverneur de la province tout entière. *R. V.*

NICORESCU, PAUL, *Les basiliques byzantines de Dolojman*, Bucureşti 1944, 7 pp. et 7 planches hors-texte. Tirage à part du *Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine*, XXV, 1, p. 95 sqq.

Compte rendu sur deux basiliques chrétiennes dont les vestiges furent découverts à la suite des fouilles que le regretté auteur pratiqua à l'intérieur de la ville antique du Cap Dolojman près de Jurilofca, en Dobroudja, sur le bord de la lagune

www.cimec.ro

de Razelm *(Halmyris)*. Selon l'opinion judicieuse de l'auteur, appuyée aussi sur une suggestion plus ancienne de V. Pârvan (*Histria*, IV, p. 582), le nom de cette ville doit être celui d'*Argamum*, mentionné dans la région d'Histria par Procope ('Αργαμώ), ainsi que par l'horothésie de *M'. Laberius Maximus* concernant le territoire d'Histria (cf. V. Pârvan, *ouvr. cité*, p. 563 sqq.: *dominium Argamensium*). Les fouilles de P. Nicorescu ont confirmé l'existence de cet emplacement antique depuis l'époque hellénique et depuis le Haut Empire jusqu'en pleine époque byzantine. Les deux basiliques présentent des caractères antérieurs au VII^e siècle. Les murs de la ville accusent aussi une époque basse, ce qui correspondrait au témoignage de Procope, qui cite 'Αργαμώ parmi les villes fortifiées par Justinien. *R. V.*

PIPPIDI, D. M., *Nicolas Iorga, historien de l'antiquité. Conférence faite à l'Institut d'Histoire universelle « N. Iorga » le 6 décembre 1944, ouverture des cours et anniversaire du fondateur*, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, XXII (1945), pp. 37—66.

Excellente analyse de la pensée historique de Nicolas Iorga et spécialement de l'attitude originale de ce grand médiéviste devant les problèmes de l'histoire ancienne. Pour le regretté maître de l'historiologie roumaine, l'histoire universelle était avant tout l'histoire de la civilisation ou, en d'autre termes, « l'histoire de l'âme humaine ». Aussi ne faut-il pas s'étonner s'il fut le premier savant qui essaya d'englober même la préhistoire dans une synthèse de l'histoire générale. De même, son attitude essentiellement spirituelle et nettement opposée à l'idée de la priorité des facteurs matériels dans les actions sociales, n'est que tout à fait explicable. « Ce sont les états d'esprit qui dominent tout », écrivait-il deux ans seulement avant sa fin tragique. Les besoins spirituels des sociétés représentaient pour lui les permanences historiques les plus déterminantes. Parmi ces besoins, celui de la vie unitaire de l'humanité lui paraissait le plus catégorique. C'est cette tendance à l'unité, si dominante au moyen-âge, qu'il chercha à travers l'antiquité tout entière, depuis les époques les plus reculées et qu'il réussit à mettre en évidence d'une façon magistrale. Bien mieux, c'est par cette tendance aussi qu'il expliquait toutes les actions impérialistes, vieilles comme le monde et surtout le succès de celles qui ont réussi, depuis les premières concentrations politiques connues, dans les vallées du Nil et de la Mésopotamie, jusqu'à l'Empire romain et jusqu'à la victoire du christianisme qui n'était « qu'une autre forme d'impérialisme », affectant une société nouvelle, « d'où s'élevait, brillante, la flamme de l'avenir ». Tous ces traits essentiels de la conception historique de Nicolas Iorga, ainsi que les dons spécifiques de cet esprit exceptionnel, ont été relevés par l'auteur avec un discernement digne d'éloge et avec un sentiment de profonde piété que tout historien roumain doit à la mémoire de cette puissante personnalité qui, par l'éclat de son génie, jeta des lumières fécondes sur toutes les époques de l'évolution de l'humanité. *R. V.*

CONDURACHI, EM., *La réforme monétaire de l'empereur Aurélien et l'ἀργύριον νέον de Zosime*, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, XXII (1945), pp. 138—146.

La réforme monétaire d'Aurélien, accomplie en 274, n'a rien à voir avec la révolte des monnayeurs, antérieure de quatre ans. Zosime, la seule source

www.cimec.ro

qui nous fournit quelques renseignements plus détaillés au sujet de cette réforme, nous fait savoir qu'il s'agit d'abord de la frappe d'une nouvelle monnaie (ἀργύριον νέον), ce que les découvertes numismatiques confirment, puis de la retraite de la mauvaise monnaie antérieure et de son rechange par les nouvelles pièces, de facture supérieure, ce qui, pris à la lettre, équivaudrait à une affaire désastreuse pour le fisc impérial. C'est pourquoi cette seconde opération attestée par Zosime constitue le noyau d'un problème assez discuté. À la suite d'une démonstration bien soutenue, M. Condurachi conclut que le rechange dont parle Zosime ne concernait pas l'Empire tout entier, mais seulement la ville de Rome. Cette mesure faisait donc partie des nombreuses libéralités par lesquelles Aurélien montra sa généreuse sollicitude envers la populace de la capitale de l'Empire. *R. V.*

LĂZĂRESCU E., *Autour du nom d'Axiopolis*, dans la *Revue Historique de Sud-Est européen*, XXI (1944), pp. 231—234.

L'auteur est d'avis que ce nom pourrait être d'origine scythique.

M. V.

MITITELU, I., *Itineraria romana. Le bouclier de Doura-Europos*, tirage à part de *Buletinul Societății Numismatice Române* XXXVII, 1943, no. 91, 16 pages + 5 planches.

Avec un précieux renfort de photographies et de cartes dressées par lui-même, l'ingénieur Mititelu étudie dans le menu l'inscription naguère publiée par Franz Cumont, qui l'avait lue sur un bouclier découvert par lui en 1922 à Salihiyeh (Doura-Europos). Ce bouclier avait appartenu à quelque soldat de la 20-ème cohorte des archers de Palmyre dont une *vexillatio* avait, entre 230 et 260 de notre ère, fait campagne en Crimée et en Dacie. Le chercheur roumain arrive à identifier toutes les localités mentionnées et rectifie certaines lectures. Un excellent et minutieux travail dont l'utilité pour la géographie du littoral pontique est incontestable. *P. N.*

LE MOYEN AGE

ROUILLARD, GERMAINE, *La politique de Michel VIII Paléologue à l'égard des monastères*, dans *Etudes Byzantines*, tome I, 1943 (publication de l'Institut français d'Etudes Byzantines à Bucarest), pp. 73—84.

L'auteur part de l'analyse détaillée de deux chrysobulles en partie inédits, conservés aux archives du monastère de Lavra et dont les originaux avaient été photographiés par M. G. Millet en 1918 (*Actes de Lavra*, ed. par G. Rouillard et P. Collomb, I, p. IX). Ces chrysobulles émanent de l'empereur Michel VIII Paléologue et datent l'un de janvier 1259 et l'autre d'avril 1263.

Après avoir établi l'authenticité du premier document à l'aide des doubles données de la paléographie et de la critique littéraire des préambules des diplômes de ce basileus, Mlle Rouillard s'attache à étudier la politique de Michel VIII envers les moines, au début de son règne.

C'est ainsi que l'auteur passe à l'examen des privilèges accordés au monastère de Lavra, tels que la donation du bourg de Toxoumpous dans le thème

www.cimec.ro

du Strymon, l'octroi de l'immunité, la garantie des propriétés et la reconnaissance de la pleine indépendance de l'higoumène, en insistant longuement sur la confirmation des largesses du despote Jean Comnène Paléologue, frère du basileus (don des villages de Sélada, Metalli et de la moitié de Gradista) auxquelles le souverain ajoute l'immunité pour les charges et les corvées (avril 1263).

L'examen des pièces d'archives tend à prouver que les autres monastères de l'Athos: Iviron (doc. de janvier 1259), Saint Paul (doc. de juin 1259), Chilandar (doc. de juillet 1277 et d'avril 1279), Xéropotamon (doc. de décembre 1272) ainsi que Neà Monè de Chios (doc. d'avril 1259), le couvent de Patmos (doc. de mai 1259, de mai et de juillet 1262, d'août 1268, de juin 1264 et 1271, d'août 1273, de février 1274, de novembre 1275 et de mars 1277) et le monastère de Zografou (doc. de mai 1276) rencontrèrent une grande bienveillance de la part de Michel VIII. Même au cours de sa lutte pour l'union avec Rome, ce basileus ne pratiqua jamais une politique d'hostilité systématique contre les monastères.

Il reste à voir — car rien ne permet de l'affirmer pour l'instant — si les ommissions de terres rencontrées dans les pièces postérieures (chrysobulles de 1298 et 1329) sont dûs ou non à une tension entre la Lavra et le Basileus qui les lui aurait retirées pour les attribuer aux monastères de Xéropotamon et d'Esphigmenon. *M. M. A. D.*

LAURENT V., *Les évêques d'Afrique au Concile de Chalcédoine* (451), extrait de l'Académie Roumaine, Bulletin de la section historique, tome XXV-2, Bucarest, 1944, 22 p.

Chargé de mener à bonne fin la publication du *Corpus Notiatiorum Ecclesiae orientalis graecae* entreprise par feu E. Gerland, qui lui a laissé entière liberté de retoucher son texte, le R. P. V. Laurent discute ici « la participation de l'épiscopat d'Afrique aux débats de Chalcédoine » — (Gerland en effet, dans son manuscrit, tentait « de démontrer qu'aucun prélat d'obédience carthaginoise ne fut présent au quatrième concile œcuménique ») — et donne une solution affirmative à la question, en serrant de près son argumentation et la critique des documents. Quelques pages sur les évêques d'Afrique et le quatrième concile, nous montrent quelle était la vie de misère des prélats catholiques d'Afrique. Réfugiés jusqu'en Orient, à la suite de la sauvage conquête des Vandales, en qui l'épiscopat arien ou donatiste saluait des libérateurs, ces malheureux, nommés à Chalcédoine en fin de liste, étaient en quelque sorte «des hôtes d'un jour admis par courtoisie à participer aux opérations synodales. . . d'autant plus volontiers. . . que le nombre des évêques latins annoncés était chaque fois nul ». Leur présence parachevait en quelque sorte l'œcuménicité.

P. N.

LAURENT V., *Le nombre des Pères du Concile de Chalcédoine* (451), extrait de l'Académie Roumaine, Bulletin de la section historique, tome XXVI-1, Bucarest, 1945, 14 pages.

Dans cette courte étude d'érudition, le spécialiste des questions conciliaires qu'est le R. P. Laurent examine les dires des historiens modernes, depuis Lenain de Tillemont jusqu'à Batiffol et Caspar, pour qui le nombre des Pères du quatrième concile œcuménique oscille entre 500 et quelques (Batiffol), 600 (Caspar)

www.cimec.ro

et 630 (Tillemont), dires imputables aux sources contemporaines du concile (lettres impériales, lettres papales, écrits de témoins oculaires orthodoxes ou hérétiques). La critique qu'il fait de ces deux documents, amène l'auteur à rejeter ces chiffres traditionnels et à rechercher la vérité dans les listes conciliaires dont il poursuit l'édition critique depuis de longues années. A l'appui de celles-ci, il établit, avec une méthode prudente et sûre, que « le nombre des prélats qui intervinrent de loin ou de près dans les débats de Chalcédoine, dut. . . approcher les 510 » (p. 13). Mais nombre d'évêques, restant dans leur diocèse, s'en remirent à leur métropolitain qui signa pour eux: ce fut le cas de 109 prélats. De plus, 45 autres se firent représenter par un collègue ou quelqu'un de leurs clercs. D'où la nécessité de réduire de 254 unités le chiffre de la liste des présences et d'en conclure que les Pères effectivement présents à Chalcédoine étaient dans les 350.

P. N.

GOUILLARD, JEAN, *Après le schisme arsénite: la correspondance inédite du Pseudo-Jean Chilas*, Académie Roumaine, *Bulletin de la section historique*, tome XXV-2, Bucarest, 1944, 40 p.

Un plan net, une langue alerte, précise et élégante, telles sont les qualités qui animent cette courte mais piquante étude, dans laquelle le R. P. Gouillard nous fait entrevoir, d'après neuf lettres inédites qu'il publie en appendice et accompagne d'un copieux *index graecitatis*, quelle était la situation du clergé grec lors de la malheureuse affaire arsénite. Il y a là neuf lettres — et non pas huit comme l'a cru Omont, suivi par Krumbacher — conservées dans le *paris. gr.* 2022 et attribuées ordinairement à Jean Chilas, métropolite d'Ephèse; l'auteur montre que cette paternité est à rejeter, et qu'on ne peut affirmer qu'une seule chose, et sans plus, c'est qu'elles sont l'œuvre d'un clerc séculier (il parle de son beau-père).

Deux lettres sont adressées au patriarche Jean Glykys; deux autres à Théodore Xanthopoulos; « la cinquième au métropolite de Bulgarie, la sixième au grand dioecète, la septième à un certain Philarète, les deux dernières au préfet de l'Ecritoire ». L'éditeur identifie presque tous les destinataires.

La matière de ces lettres est fournie par la délicate situation canonique et matérielle du prêtre qui les a écrites. Celui-ci s'estime injustement frappé pour avoir révélé à son évêque, interdit par l'Eglise, les frasques d'un neveu adultère et perfide et surtout pour s'être désolidarisé du schisme arsénite. Aussi demande-t-il justice à cors et à cris à l'empereur et au patriarche, en écrivant à ce dernier et en se cherchant appuis et recommandations auprès des puissants du jour.

Ces lettres, d'une lecture agréable, quoique parfois délicate, ne sont pas l'un des morceaux les moins intéressants de l'épistolographie byzantine, dont elles reflètent les qualités et les défauts.

Pour cette raison, comme aussi pour la lumière qu'il jette sur elles, le R. P. Gouillard a apporté une contribution de valeur au byzantinisme.

P. N.

www.cimec.ro

LAURENT, V., *Le titre d'empereur orthodoxe et le sens de son emploi en numismatique byzantine*, dans Cronica numismatică şi arhelogică, XIX, no. 135—136, 1945, pp. 34-41.

Aux multiples appelations réservées aux empereurs de Byzance par les médailles s'ajoutait, sur deux pièces déjà connues et reproduites par l'auteur, la mention « empereur orthodoxe ». Schlumberger a décrit la première au droit: le Christ au nimbe crucigère —, au nom d'Isaac Ier Comnène (1057—1059). — La seconde, une Vierge orante au droit, l'a été par l'Italien Bertelè qui l'attribue pertinemment à Michel VI (1056—1057). Alors que le premier savant tentait — en raison de son illustration — de voir dans la sienne une pièce de circonstance, Bertelè, avec raison, les considère l'une et l'autre comme des monnaies. Ce que confirme le Père Laurent. Mais le qualificatif d'orthodoxe ne laisse pas d'être étrange. L'interprétation de Bertelè, séduisante de prime abord: la volonté chez les basileis après le schisme de Cérulaire d'affirmer leur orthodoxie, est écartée par l'érudit français, qui, avec des preuves puisées dans la diplomatique du temps, montre que tout autre est la signification de l'épithète d'orthodoxe. Jamais le terme n'a figuré dans le libellé de la signature impériale. C'était là un hommage gratuit de la part des fonctionnaires de la chancellerie, dont la tradition, populaire, remontait aux premiers siècles. C'était un attribut de la souveraineté. Dans le cas des monnaies considérées, le R. P. Laurent explique comment il y a là de la part des empereurs une affirmation symbolique de leur orthodoxie, pour tenir tête au chantage de Cérulaire qui naguère avait déclanché l'émeute contre Constantin IX accusé par lui de pactiser avec les Latins. S'il détrône Michel VI, le patriarche le fut également par Isaac Ier. Chez les deux souverains „*la pensée du schisme flotte certes autour de l'intention qui les guida, mais il ne la détermine pas et la pénètre encore moins*".

P. N.

LAURENT V., *Le sceau de Théodora Comnène, reine latine de Jérusalem*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, tome XXIII-2, Bucarest, 1943, pp. 202—214.

On décrit un sceau grossier que Théodora Comnène, fille du sébastocrator Isaac et nièce de Manuel II Comnène, utilisait en sa qualité de reine de Jérusalem, étant la femme de Baudouin III, roi latin de Jérusalem. On le date de 1158—1162 et on nous présente d'intéressantes considérations sur la signification historique du sceau qui évoque l'époque de la collaboration latino-byzantine, en Orient, contre le monde islamique. A l'avers est figurée la reine Théodora avec en exergue l'inscription latine qui donne son titre: *Theodora Dei gratia regina Hierusalem*. Au revers est représentée schématiquement, par trois tours, la ville sainte.

Un second sceau, cette fois grec, attribué à Théodora et datant toujours du XIIe siècle, présente à l'avers non pas une scène profane, comme le croyait Schlumberger, mais une scène religieuse, probablement celle de la pêche miraculeuse, ou purement et simplement une scène de la mer représentant le Sauveur sur le lac de Tibériade. Le revers est occupé par des inscriptions dont il résulte que le sceau appartient à Théodora, l'épouse d'un Comnène — sans indication du prénom — et fille d'un Isaac sébastocrator et grand duc, sans indication de patronymique. C'est à cause de cet Isaac, lequel en sa qualité de grand duc était

www.cimec.ro

également amiralissime, que s'explique la présence sur l'avers d'une scène maritime destinée à suggérer sur l'image la qualité du père de Théodora. Celle-ci pourrait être — selon le R. P. Laurent — également Théodora, la fille d'Isaac le frère de Manuel II, comme le croyait aussi Schlumberger; mais, réduite seulement à la légende ambiguë de la bulle sigillaire, l'identification reste pourtant incertaine.

Sont annexées 4 planches photographiques avec les deux sceaux, latin et grec, de Théodora, avers et revers. *M. P. D.*

JANIN R., *Etudes de topographie byzantine. Les citernes d'Aëtius, d'Aspar et de Bonus*, dans *Etudes Byzantines*. Tome I, 1943, pp. 85—115.

Reprenant le travail de recherches sur les trois citernes célèbres à Byzance sous les noms d'Aétius, d'Aspar et de Bonus, l'auteur arrive à la conclusion que la première, construite en 421 dans le quartier de Petra, doit être identifiée avec le Çukur Bostan de Salma Tomruk qui seul réalise les conditions indiquées par les textes de P. Gylles et de E. Gerlach (p. 101).

La citerne du patrice Aspar, protecteur de l'empereur Léon I (457—474) qui la fit exécuter en 470, est identifiée à l'aide des données de la Vie de Sainte Matrone, des Actes du concile de 536 et des Synaxaires de Constantinople, avec le Çukur Bostan, voisin de Sultan Selim. D'après le Chronicon Paschale, cette citerne avait été commencée en 459, sous les consulats de Ricimer et de Patrice.

Quant à la troisième citerne, elle a été construite vraisemblablement dans le premier quart du VIIe siècle par le patrice Bonus (p. 110). Ce dignitaire nous est connu par le fait qu'il était chargé en avril 622 de défendre Constantinople et en 626, de repousser les Avars. Faisant état des textes des patriographes, du De Ceremoniis et des informations d'un anonyme anglais de la fin du XIIe siècle, l'auteur croit reconnaître la citerne de Bonus dans une des deux citernes couvertes se trouvant près de la mosquée du Fatih.

C'est ainsi que l'auteur, ayant établi la position des trois citernes en tant que point de repère, apporte une contribution des plus importantes à l'étude de la topographie de Constantinople byzantine, vu que de la solution des problèmes qu'il s'est posé dépend l'emplacement d'une dizaine de monastères et d'églises.

M. M. A. D.

JANIN R., *Topographie de Constantinople byzantine. Le port Sophien et les quartiers environnants*, dans *Etudes Byzantines*, I, 1943, pp. 116—151.

Dans cet article si riche au point de vue de la documentation et des solutions présentées, l'auteur se propose de dissiper l'incertitude qui règne encore sur l'emplacement des quartiers environnants le port Sophien. Ce sont les quartiers dénommés τὰ Σοφίας ou αἱ Σοφίαι, τὰ Δαρείου, τὰ Βασιλίσκου, τὰ Μαύρου, τὰ Πρόβου, τὰ Ἀμαντίου et τὰ Ἄδδα. Les trois premiers avaient été sujets à des localisations erronées de la part du grand turcologue Mordtmann et aussi de M. Gédéon. Quant aux quatre autres, leur emplacement n'avait fait jusqu'ici l'objet d'aucune étude spéciale.

D'après les données de Cedrenus, de Théodose de Mélitène, de Zosime, du pseudo-Codinus, d'Étienne de Novgorod, de Théophane, de Zonaras et du Chronicon Paschale, l'auteur essaie d'établir l'histoire du port Sophien dont les

www.cimec.ro

origines remontraient à Julien l'Apostat. A la suite des nouveaux travaux entrepris sous le règne de Justin II (567—578), ce port reçut le nom de l'impératrice régnante Sophie. L'auteur s'en sert comme point de repère dans sa tentative d'identification des quartiers voisins.

Nous apprenons ainsi qu'à l'est de ce port, près de la mer, s'étendait le quartier dénommé αἱ Σοφίαι d'après le nom du palais construit — d'après la version de Théophane — par l'empereur Tibère (578—582) pour l'impératrice qui portait toujours le nom de Sophie. Ce quartier se trouvait à l'est car il renfermait l'église des Saints Serge et Bacchus et celle des Quarante Martyrs, identifiée avec la Küčük Aya Sofya. Un peu plus à l'intérieur des terres se trouvait le quartier τὰ Δαρείου possédant le même sanctuaire, ainsi que les églises de Saints Faustus et Basile, celle des Saints Mamas et Basilisque et celle des Saints-Anargyres Cosme et Damien (pp. 128—130).

A la suite de τὰ Δαρείου et à l'est du port Sophien en allant vers le nord, se trouvait le quartier τὰ Βασιλίσκου (pp. 131—136) du nom de son fondateur Basilisque, frère de Vérine, qui avait réussit à supplanter Zénon et à régner pendant deux ans (475—477). Ce quartier partageait avec celui de τὰ Δαρείου l'église des Saints-Anargyres ce qui constitue l'argument principal pour sa localisation. Il possédait en outre les églises de Saint Tryphon, de Sainte Barbe et de Sainte Zénaïde.

Le quartier τὰ Μαύρου (pp. 136—137) qui, d'après le pseudo-Codinus, devait son nom à l'un des huit patrices amenés de Rome par Constantin, est placé par l'auteur à l'est et au bord de la mer, en accord avec un passage du Chronicon Paschale.

Quant au quartier τὰ Πρόβου (pp. 137—139), l'auteur, après avoir rejeté le témoignage des patriographes, penche vers l'hypothèse plus probable qu'il doit son nom au neveu d'Anastase, le patrice Flavius Probus qui avait eu un moment de célébrité lors de la révolte Nika (janvier 532). Selon les données du Chronicon Paschale et de la Chronographie de Théophane, ce quarter doit être localisé aux alentours du port Sophien, au fond du port, sur la pente de la colline qui domine la mer.

Le quartier τὰ Ἀμαντίου (p. 139 ss.) tire son nom d'un certain Amantios, peut-être le consul de 344—345 mais qui ne doit en aucun cas être confondu avec le parakoemomène d'Anastase le Dicore (491—518), vu que le quartier est mentionné en janvier 438 et en septembre 461. D'après le récit de Théophanes, de Théodose Lecteur, et de Cedrenus complété par Syméon Magistros, portant sur l'incendie de septembre 461, il ressort que ce quartier « se trouvait à l'est du port Sophien, entre ce dernier et la Porte de Fer que l'on a identifié. . . avec Çatladi-Kapu ». Une vie de Saint Germain, patriarche de Constantinople (715—729) et la Lettre Synodique envoyée à l'empereur Théophile par les patriarches Christophore d'Alexandrie, Job d'Antioche et Basile de Jérusalem confirment cette localisation.

Faisant état d'un faux renseignement de Pseudo-Codinus, suivant lequel Justin II aurait transformé l'église Saint Thomas τῶν Ἀμαντίου en celle de l'Ἀρχισράτηγος τῶν Ἀδδα, l'auteur en conclut que ce dernier quartier se trouvait à l'ouest de Çatladi-Kapu (p. 145 ss.).

Quant à l'église de Sainte Thècle sur laquelle tous les renseignements que nous possédons sont contradictoires, l'auteur penche à croire que Justin II n'a fait

www.cimec.ro

que compléter l'œuvre de Justinien en remettant à neuf l'édifice construit un demi-siècle plus tôt par celui-ci. Elle se trouvait sûrement dans la région du port Sophien, mais il est impossible de savoir dans quel quartier.

Une carte consigne les résultats obtenus par l'auteur.

Nous pouvons croire que cette étude précise d'une manière définitive la solution d'un problème de topographie et d'histoire de plusieurs quartiers de Constantinopole, dont les noms rencontrés à travers les sources ne nous offraient pas jusqu'ici une identification sûre et précise.

M. M. A. D.

LUPI, GINO, *Sviluppo del popolo greco durante l'impero bizantino*, dans *L'Europa Orientale*, XXe année, 1940, fasc. III—IV, pp. 73—79.

Après avoir passé rapidement en revue les invasions wisigothes, huniques et bulgares, dans l'empire d'Orient, Lupi s'occupe du sort du peuple grec pendant l'invasion slave. Dès le temps d'Anastase (491—518) de nombreux Slaves se répandirent dans les anciennes provinces romaines. Sous Justinien et ses successeurs, pendant que l'empire était occupé en Perse, Afrique et Italie, les Slaves occupèrent la Thrace, la Macédoine, l'Épire et la Grèce, obligeant la population grecque de se retirer dans les villes fortes du littoral. Plus tard, tandis qu'Héraclius était engagé dans la lutte sainte pour la délivrance de Jérusalem des Perses, les Slaves s'étendaient des Carpathes au cap Matapan.

Sous les successeurs d'Héraclius l'empire fut attaqué par les Bulgares. La Macédoine, la Thessalie et le Péloponèse devinrent champs de bataille. Krum (802—815) détruisit presque complètement la population grecque de Thrace. Aux VIIIe—IXe siècles, tandis que l'empire était secoué par les iconoclastes et les disputes dynastiques, d'autres Slaves envahirent la Thessalie et le Péloponèse, qui cherchèrent à s'emparer également des cités grecques côtières. Les Grecs des ports de la Morée et des îles de l'Archipel tombèrent aussi victimes des corsaires sarrasins et des pirates andalous qui fondèrent un sultanat en Crète.

L'auteur rappelle une série d'invasions bulgares en Thessalie et Péloponèse, aux Xe—XIe siècles. Toujours au XIe siècle, les Houzes et les Coumans dévastèrent grièvement la région de Thessalonique. Il y eut encore les invasions normandes, celle de Robert Guiscard et de son fils Bohémond, puis celle de Roger II qui ramena en 1158 de nombreux captifs grecs, en Italie.

Aidé par les Coumans, Calojan (1197—1207), le troisième czar roumano-bulgare, frappa durement la population grecque et grécisée de Macédoine et de Grèce, ce qui lui valut le surnom de Romaioktone.

Pendant la quatrième croisade des seigneurs italiens et français vinrent en Grèce. La république de Venise occupa certaines îles et une partie de la Morée et exerça sur les Grecs une grande influence culturelle italienne.

Au XIVe siècle, les Turcs, appelés en Europe par les Cantacuzènes qui étaient les rivaux de Paléologues, conquirent en 1354 Gallipoli et dévastèrent ensuite l'Eubée, connue au Moyen-Âge sous le nom de Nègrepont. Toujours au XIVe siècle, ce sont les Albanais qui envahirent le golfe d'Arta et l'Étolie, sous leur roi Thopia, mais vinrent également pacifiquement, appelés par le despote Manuel Cantacuzène. D'autres vinrent en Grèce emmenés par les Turcs ou comme soldats de Venise. La plupart furent grécisés ultérieurement.

www.cimec.ro

Après la chute de Constantinople une foule d'Italiens vinrent en Grèce en qualité de gouverneurs, fonctionnaires, soldats, commerçants, et finirent par être grécisés. Certains d'entre eux, mêlés aux Grecs phanariotes, arrivèrent jusque dans les Principautés roumaines.

Au temps des luttes entre chrétiens et Turcs, luttes durant lesquelles s'illustrèrent plus particulièrement des Italiens, comme Andrea Doria et Francesco Morosini, la population grecque de la Morée, de l'Attique et des Iles eut a subir la sanglante vengeance ottomane.

Par la paix de Karlovac, de 1699, Venise obtint Egine et la Morée et recommença à les peupler; mais, à bref délai, en 1711, les Turcs réoccupèrent la Morée sous la conduite d'Ali Kiemurgi et les massacres recommencèrent, ainsi que les désordres. À l'époque de Napoléon, nous devons mentionner les massacres d'Épire dûs au fameux Ali Tebelen, pacha de Janina, et ceux commis par les troupes égyptiennes d'Ibrahim, accourues aux secours des Turcs contre les rebelles grecs.

Voilà, décrit succintement, le sort du peuple grec à l'époque de l'empire byzantin et sous ses successeurs turcs. De la fusion de tant de nations, qui ont passé au cours des siècles sur le sol de la Grèce, a pris naissance un nouveau peuple grec, dans la constitution duquel, en dehors des éléments balkaniques, italiens et levantins, prévalent les Albanais et surtout les Slaves. D'ailleurs Gino Lupi s'occupe des traces laissées par les Slaves dans la toponymie grecque. Ces Slaves étaient déjà grécisés à la fin du Xe siècle. L'auteur n'attribue pas le mérite de la grécisation au peuple grec, mais à l'Église orthodoxe et à l'Empire byzantin. Il nous semble pourtant que l'on pourrait parler d'une symbiose slavo-grecque du même genre que la symbiose slavo-roumaine des pays roumains, ce qui expliquerait pourquoi les toponymes slaves ont subsisté jusqu'à notre époque.

À la page 85, lorsqu'il parle de Fallmereyer, Lupi l'appelle « un valente storico tedesco », qualificatif qui de notre avis est un peu prétentieux pour le naïf voyageur allemand du XIXe siècle. À la fin l'auteur insère également une bibliographie approximative, mais en général l'étude de Gino Lupi constitue un utile bréviaire pour quiconque veut connaître, en quelques traits, le sort du peuples grec depuis le IVe jusqu'au XIXe siècle.

M. P. D.

BANESCO, N., *La vie politique des Roumains entre les Balkans et le Danube*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, tome XXIII-2, Bucarest, 1943, pp. 189—201.

En Dobroudja, l'ancienne Scythia Minor, toute vie romaine n'avait pas cessé après l'établissement des Bulgares dans les Balkans aux VIIe siècle. C'est ce que nous prouvent les monnaies byzantines des VIIIe—IXe siècles découvertes dans le territoire situé entre le Danube et la Mer Noire. Au XIe siècle le rétablissement de la domination byzantine sur le Danube nécessita la création dans cette Dobroudja byzantine du duché de Paristrion (Paradunavon), à l'endroit où s'était formée à une date inconnue la première Bulgarie danubienne. Relatant une révolte du temps de Michel VII Dukas, le chroniqueur byzantin Attaliatès mentionne dans ce duché des ἐγχώριοι comme étant habitants des villes, qu'il ne confond pas avec les Petchénègues qui avaient également pris part à la rébellion comme alliés. Les premiers possédaient une organisation propre et

www.cimec.ro

avaient un chef du nom de Tatos, qu'Anne Comnène mentionnera un peu plus tard luttant contre Alexis Ier Comnène. L'intuition supérieure du regretté Iorga avait vu des Roumains dans cette population révoltée contre Alexis et d'ailleurs Anne Comnène avait employé le nom de Vlaques. Plus tard, Kinnamos enregistrant un épisode des luttes de Manuel Comnène, contre les Coumans, dans la région de Demnitzikios (Zimnicéa) parle encore de Vlaques à proximité de la « forêt folle » de « Tenuormon » (Zimnicéa est une ville du département roumain de Téléorman). Rapprochant l'attestation du chroniqueur byzantin de la véritable « révélation » toponymique des Rumănaţi-de-Sus et des Rumănaţi-de-Jos, signalés par N. Iorga dans ces régions, M. N. Bănesco conclut que dès les temps les plus reculés il y avait des Roumains près de la grande forêt coumane. Au XIIe siècle Choniatès mentionne lui aussi des Vlaques dans la région moldave.

Une autre formation médiévale roumaine, toujours dans les contrées septentrionales de la Péninsule Balkanique, est, vers la fin de l'époque des Comnènes, celle des Vlaques conduits pas Pierre et Assan dont l'organisation d'état porte également — n'en déplaise à certains historiens — le sceau de l'élément ethnique roumain des Balkans.

Au XIIe siècle, les États roumains du Danube se constituaient et entraient en plein dans l'histoire; et au siècle suivant Mircéa l'Ancien, portant le titre de *despotus terrarum Dobroticii*, renoua l'antique tradition de la souveraineté roumaine sur la Scythia Minor de jadis.

Ensuite, M. Bănesco combat les affirmations erronées du prof. allemand Stadtmüller *(Die Bulgaren und ihre Nachbarvölker in der Geschichte* (Les Bulgares et leurs voisins dans l'histoire), dans *Bulgaria, Jahrbuch der deutsch-bulgarischen Gesellschaft*, 1940—1941) relatives à l'extension de la souveraineté bulgare au nord du Danube au IXe siècle, affirmations qui ne dénotent que « das Eindringen chauvinistischer Tendenzen » (pénétration des tendances chauvines) dans la science et nullement le respect de la vérité historique. On peut combattre pareillement l'affirmation de l'historien bulgare Balaščeff relatives à l'origine turque de Balica, Dobrotici et Ivanco, dynastes de la Dobroudja.

En concluant, M. Bănesco démontre que les Géto-Daces, les ancêtres des Roumains, ont possédé la région située entre le Danube et la mer. Soumis par les Romains dans les premiers siècles de notre ère, ils continuèrent pourtant sans interruption leur existence dans ce territoire, jusqu'à l'apparition dans l'histoire, au XIe siècle, des Roumains dans les mêmes régions. Un siècle plus tard les Roumains constituèrent l'État des Asanides et, lorsque celui-ci approcha de sa fin, la province revint à Mircéa l'Ancien.

M. P. D.

BRATIANU, GH. I., *Romanʼşi Vlachata în tradiţia istorică a descălecatului Moldovei* (Roman et Vlachata dans la tradition historique de la fondation de la Moldavie) dans *An. Acad. Române, Secţ. Ist.*, Seria III, tome XXVII.

De l'inextricable embrouillamini qui enveloppe les débuts de l'histoire roumaine, M. Gh. I. Brătianu arrive à distinguer, avec un sens particulier du discernement, tout ce qui est mythe, conte, légende et met en lumière la vérité.

La légende du « craiu Laslău » (le roi Ladislau) de nos chroniques et, celle plus détaillée, de la « Chronique anonyme » conservée dans la *Voskresenskaia letopis* de Kiew, parlent des deux frères, Roman et Vlachata, les fondateurs de

www.cimec.ro

la Nouvelle Rome, qui combattront les Tartares, aux côtés du roi Vladislav et dont les successeurs, de concert avec Dragosh, poseront les bases de la Moldavie. Cette légende ainsi que le vague souvenir, gardé par les Roumains, du duc Ramunc présent au mariage d'Etzel (Attila) avec la reine Krimchilde, trouvent un fondement historique, dans les faits et circonstances réels, si l'on identifie ces personnages avec les ducs Roman et Vlachata ou Vlaha de l'itinéraire du missionnaire et du voyageur que fut Plano Carpini. Celui-ci écrit en effet qu'à sa sortie de la Koumanie d'au delà du Dniper, il se rencontra avec les princes usses ci-dessus mentionnés qui se rendaient à la Horde pour recevoir l'investiture des nouveaux maîtres de la steppe. Il est ensuite prouvé que les deux chefs sont des chefs ruthène et valaque de la région frontière de la Ruthénie, de l'Hongrovalachie et de la steppe tartare, c'est-à-dire de la frontière nordique de la Moldavie, sur laquelles les derniers rois Arpades exercèrent temporairement la suzeraineté hongroise.

C'est ainsi, conclut Gh. I. Brătianu, que la tradition relative à Roman et à Vlachata constitue « un nouvel et puissant argument en faveur de l'hypothèse de l'existence d'un État moldave avant la colonisation de la Moldavie, connue par l'histoire » (p. 20), état qui s'appelera plus tard Ţara Sipenitului ».

Qu'il nous soit permis de rappeler à M. Gh. I. Brătianu un ouvrage qu'il n'a pas eu l'occasion de connaître à l'époque de sa communication à l'Académie Roumaine. Nous avons en vue *Contribuţiile documentare la istoria Românilor în sec. al XIII şi XIV* (Contributions des documents à l'histoire des Roumains aux XIIIe et XIVe siècles), par M. Ştefan Pascu, l'actif chef de travaux de l'Institut d'Histoire Nationale de Cluj, qui a démontré, entre autres, élucidant par là un problème épineux de notre histoire, que Margareta-Muşata était la fille du Voïvode Bogdan, le fondateur de la Moldavie, et la femme de Ştefan, voïvode du Sepenitz, qui régnèrent ensemble jusqu'à ce que leurs fils, Pierre, Roman et Ştefan atteignirent leur majorité (p. 53).

La conclusion ci-dessus de M. Brătianu acquiert ainsi un solide argument, la preuve étant faite de liens matrimoniaux entre le voïvode du Pays de Sepenitz et l'état moldave récemment fondé.

Th. N. T.

LAURENT, V., *L'évêque des Turcs et le proèdre de Turquie*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, tome XXIII-2, Bucarest, 1943, pp. 147—158.

Revenant sur la lecture de la légende du sceau d'un évêque byzantin du XIe siècle, telle qu'il l'avait donnée dans une étude parue en 1939 et ayant trait aux Turcs Vardariotes (étude publiée dans *Hommage à Nikov*) le R. P. Laurent établit à quel évêché appartint cet Antoine qui figure sur le sceau.

Bien que de l'analyse de la tradition livresque des chroniqueurs byzantins, qui au XIe siècle désignaient par Turquie (Τουρκία) la Hongrie, et des circonstances historiques il paraîtrait que, sur le sceau en question, Antoine indiquerait un évêque grec dont la juridiction, comme mandataire du patriarcat de Constantinople, se serait étendue tout au moins nominalement à la Hongrie, il résulte pourtant de l'analyse iconographique du sceau sur lequel figure l'image du saint soldat et thaumaturge Démètre, dont le lieu du culte était par excellence

www.cimec.ro

Thessalonique, que le proèdre de Turquie, Antoine, était selon toutes les probabilités un simple évêque macédonien des Turcs Vardariotes.

M. P. D.

RITTER, HELLMUT, *Zum Text von Ibn Fadlan's Reisebericht*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Band 96, Heft 1 (Neue Folge Band 21), Leipzig, 1942, pp. 98—126.

Dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, H. Ritter présente une intéressante contribution portant sur la reconstitution du texte originel de la relation d'ambassade de Ibn Faḍlān chez les Bulgares de la Volga (903 H.).

Le célèbre arabiste soumet à une critique sévère le texte publié par A. Zeki Validi Togan: *Ibn Faḍlān's Reiseberichte*. Leipzig, Brockhaus, 1939 *(Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, 24, 3) tout en rendant hommage à la vaste érudition du savant turc.

H. Ritter utilise pour son étude les deux facsimilés du manuscrit de Meshhed, l'un dû à l'initiative de E. Herzfeld et déposé à la Preussische Staatsbibliothek, et l'autre établi par les membres de la section orientale de l'Académie Russe des Sciences. Il analyse encore le Mu'djam al-buldān de Yāḳūt dans l'édition de Wüstenfeld et le riche matériel contenu dans la: Путешествие Ибн-Фадлана нл Волгр. Перевод и Комментарий под редакчией академика Н. Ю. Крацковского. Излателъство Академии Наук СССР. Москва-Ленинград 1939.

À l'aide de ces sources, l'auteur donne une étude préliminaire pour la nouvelle édition qu'avait annoncé Zeki Validi Togan. Laissant de côté l'explication géographique, historique et ethnographique du texte pour laquelle, dans sa grande modestie il déclare ne pas se sentir suffisamment qualifié, H. Ritter fait porter son effort sur la reconstruction de maints passages passablement endommagés du manuscrit de Meshhed. À la suite d'une étude critique des facsimilés du Yāḳūt de Wüstenfeld et des variantes publiées par Kovalevski dans l'édition russe de 1939 (Mas'ūdī, Kazwīnī, Aḥmed Ṭūsī, etc.), il nous en propose une lecture différente (pp. 105—126).

Par son analyse détaillée et approfondie de l'ouvrage russe (pp. 91—102) si difficilement accessible à nos érudits ainsi que par ses riches suggestions ayant trait aux nombreux problèmes que pose l'élaboration d'une édition critique, l'auteur rectifie le sens de certaines données historiques et apporte une contribution importante d'ordre philologique pour une meilleure utilisation du texte arabe.

M. M. A. D.

PANAITESCU, P. P., *De ce n'au cucerit Turcii Ţările Române?* (Pourquoi les Turcs n'ont pas conquis les Pays Roumains?), dans ***Revista Fundaţiilor Regale***, Bucarest, 1944 (XI), Nr. 5, pp. 293—305.

La phase de résistance des Xe et XVe siècles a été suivie par celle des révoltes qui ont atteint leur point culminant dans les combats de Michel le Brave; ces escarmouches usèrent les forces turques et donnèrent du répit aux armées

www.cimec.ro

occidentales qui purent s'adapter pour combattre les Turcs; voilà le rôle des Roumains dans l'histoire universelle, défenseurs de l'Occident et de l'Europe Centrale contre la pénétration turque.

Les Turcs les rencontraient constamment sur leur chemin et cependant ils ne transformèrent pas en pachalik les Pays Roumains, ainsi qu'ils procédèrent dans les Balkans et à Bude. Pourquoi ? L'auteur cherche à nous l'expliquer en se basant sur toute une série d'arguments:

1. Les Principautés étant le grenier de l'empire, le sultan y avait besoin d'une bonne administration, ce qui n'aurait pas pu être réalisé par leur exploitation sans vergogne, les pachas étant devenus à un moment donné de véritables seigneurs indépendants. Les Turcs épuisaient par une exploitation très sévère la territoires conquis, sans savoir les mettre en valeur comme les Roumains.

2. Les Principautés ne se trouvant pas dans la direction principale de la marche de la conquête turque, mais dans une position latérale, leur occupation intégrale ne constituait pas une nécessité stratégique.

3. Les Portes-de-Fer empêchant la marche de la flotte turque venant de la direction de la Valachie, la rive danubienne n'avait été protégée que par certaines forteresses turques. *C. N.*

PASCU, ŞTEFAN, *Istoria Transilvaniei în lumina datelor geopolitice, istorice şi statistice* (L'histoire de la Transylvanie à la lumière des données géopolitiques, historiques et statistiques), Blaj, 1944.

LUPAŞ-VLASIU, MARINA, *Aspecte din istoria Transilvaniei* (Aspects de l'histoire de la Transylvanie), Sibiu, 1944.

Le manque d'une synthèse qui embrassât le passé de la Transylvanie se faisait sentir dans l'historiographie roumaine. Aussi les deux auteurs mentionnés ci-dessus, de même que le Ministère de l'Éducation Nationale, ont-ils entendu remédier à cette lacune. Ce dernier, en mettant au concours une étude portant le titre du premier ouvrage cité, a soulevé une belle émulation, couronnée d'un succès complet. Les deux auteurs, en se présentant au concours, ont réussi à nous donner, grâce à leurs deux travaux, une image claire du passé transylvain, de l'époque préhistorique à nos jours. Tous les deux jouissent d'un fondement scientifique qui dénote de la part des auteurs une bonne connaissance de l'histoire de la Transylvanie. Quant à la forme, elle convient au cercle le plus large possible des lecteurs. *Th. N. T.*

BRATIANU, GHEORGHE, *Tradiţia istorică despre voivodatele româneşti din Ardeal* (La tradition historique des voïvodats roumains de Transylvanie). *Analele Acad Rom., Secţ. Ist.*, III, tom. XXVII, Bucureşti, 1945.

L'intention de M. G. I. Brătianu de restaurer dans ses droits la tradition historique des États roumains, — connue des deux communications antérieures, *Tradiţia istorică a descălecatului Ţării Româneşti în lumina nouilor cercetări*, tome XXV, 1941—1942 et *Tradiţia istorică a descălecatului Moldovei...*, tome XVII, 1944—1945, — s'est déréchef montré fructueuse en ce qui concerne la tradition historique des voïvodats roumains de la Transylvanie, qui, corroborée par les derniers résultats des recherches philologiques et linguistiques, culturelles et religieuses, ainsi que de l'histoire proprement dite, atteste en Transylvanie

www.cimec.ro

l'existence de voïvodats roumains aux Xe et XIe siècles, lors de la venue des Hongrois. La pénétration magyare, l'instauration d'un régime social et fiscal oppresseur, ont contribué à la dislocation de la population de l'Ardeal (qui s'est montré être un « Kerngebiet ») vers le sud et vers l'est et dont le résultat a été la fondation des deux principautés roumaines de Moldavie et de Munténie ou Valachie.

Ainsi « après un demi-siècle de discutions et de controverses nous revenons, pour ce qui est des Principautés, par delà Onciul et Iorga, aux conclusions de Xenopol », qui soutenait la fondation de la Valachie et de la Moldavie par la « descălecare ». *Th. N. T.*

MOGA, IOAN, *Voevodatul Transilvaniei. Fapte şi interpretări istorice* (Le voïvodat de Transylvanie. Faits et interprétations historiques), Sibiu, 1945.

Parmi les problèmes fondamentaux de l'histoire transylvaine, les principaux sont l'origine du voïvodat, l'évolution de cette institution sur le sol du pays, dans le Maramouresh ou dans le territoire de la Hongrie même, ainsi que son caractère.

La compétence reconnue en matière d'histoire transylvaine donne la possibilité au professeur de Cluj de disséquer et de soumettre à une analyse minutieuse tous les aspects du problème qu'il traite. Grâce à ces méthodes rigoureusement scientifiques, il arrive à des conclusions des plus judicieuses.

La première qui ressort est celle qui regarde l'origine du voïvodat; cette institution est spécifiquement roumaine, elle découle de l'institution voïvodale slavo-roumaine autochtone.

Quant à son caractère, on constate une tendance permanente des voïvodes transylvains d'obtenir une souveraineté et une indépendance complètes vis-à-vis de la couronne magyare. S'ils nont pas abouti dans cette direction, par contre ils ont réussi à maintenir leur pouvoir judiciaire.

De même que les voïvodes de Valachie et de Moldavie qui avaient réalisé leur indépendance et leur pleine souveraineté, les voïvodes transylvains ont eu le même objectif, « se libérer de l'autorité de la couronne hongroise, afin de réaliser la plénitude de leur souveraineté et s'encadrer par là tout naturellement dans le destin commun des formations politiques découlant de l'institution du voïvodat indigène roumain ». *Th. N. T.*

BANESCU, N., « *Colonizare* », *nu imigraţie* (« Colonisation », non immigration), dans *Revista Istorică*, XXX (1944), janv.-déc., pp. 1—15.

M. N. Bănescu signale et combat ici l'absurdité d'une nouvelle théorie hongroise relative à l'origine des Roumains de Transylvanie, due au byzantiniste E. Darkó dans son article *Die Uebersiedlung der Walachen vom Süden nach Norden der Donau*, dans *Recueil dédié à la mémoire du prof. P. Nikov*, Sofia, 1940, pp. 173—180.

Selon le savant magyar la population roumaine de Transylvanie a été colonisée durant le XIIIe siècle de la région que délimite le triangle Nish—Sofia—Küstendje, afin de garantir la frontière transylvaine contre les Bulgares et leurs alliés les Coumans. Soutenir une pareille théorie dénote, d'après le professeur Bănescu, l'ignorance de la riche littérature consacrée aux Roumains du Timoc, littérature dont Darkó a totalement oublié l'existence. *M. V.*

www.cimec.ro

DECEI AUREL, « *Canesii* » *călugărului Rogerius* (Les « Canesi » du moine Roger), dans *Omagiu lui Ioan Lupaş la împlinirea vârstei de 60 ani* (August, 1940) Bucureşti, 1943, pp. 211—220.

Après avoir suivi le mode d'apparition des Knèzes roumains, des Khagans tartares dans les sources médiévales et par une interprétation rigoureusement logique des affirmations de Rogerius, M. Decei conclue que les « Canesi » du *Carmen Miserabile* de ce moine italien du XIIIe siècle ne sont pas les Knèzes roumains (— ce que croyaient I. Bogdan, G. Popa-Lisseanu, I. Baltariu, D. C. Arion, N. Iorga, Joseph Kemény, Joseph von Hammer, H. Marczali, P. Hunfalvy) — mais bien les Khagans tartares.

M. P. D.

NISTOR, ION I., *Originea Românilor din Balcani şi Vlahiile din Tesalia şi Epir* (L'origine des Roumains des Balkans et les Valachies de Thessalie et d'Epire), dans *An. Acad. Rom., Mem. Secţ. Ist.*, Ser. III, t. XXVI (1943—1944), Mem. 7, pp. 151-212.

Soulignant l'aspect ethnique varié de la Péninsule Balkanique, l'auteur insiste en particulier sur l'élément romain. Il présente une série de circonstances historiques liées aux groupes de Roumains des Alpes Dinariques, des Balkans, de Thessalie et d'Epire jusqu'à ce que les Turcs les aient subjugués.

M. V.

BERZA M., *La colonia fiorentina di Costantinopoli nei secoli XV—XVIe suo ordinamento secondo gli statuti*, dans *Revue Historique du Sud-Est Européen*, XXI (1944), pp. 137—154.

L'auteur s'occupe des principes qui sont à la base de la colonie florentine de Constantinople, aux XVe et XVIe siècles, tels qu'ils apparaissent dans les Statutes publiés de Gino Mais. Il précise les attributions et le système d'élection du consul et de ses aides (« cancelliere », « il cassiere-amministratore », « i consiglieri »).

M. V.

EPOQUE MODERNE

RYPKA, JAN, *Über zwei verkannte Urkunden im II. Bande der Feridinischen Sammlung*, dans *Omagiu lui Ioan Lupaş la împlinirea vârstei de 60 de ani* (August 1940), Bucureşti, 1943, pp. 785—792.

Le réputé turcologue de l'Université de Prague analyse deux documents de la collection Feridius (Feridius Münseát), vol. II, relatifs aux rapports du prince transylvain Gabriel Bethlen avec les Turcs, lorsque, servant « l'Union protestante », dont faisaient aussi partie les Tchèques, Gabriel Bethlen cherchait à attirer la Turquie dans la guerre contre l'empereur Ferdinand II.

Rypka date les documents de la fin de juillet 1626 par comparaison des informations fournies par les documents de la collection Feridius avec celles renfermées dans la lettre du 31 juillet 1626 de l'ambassadeur anglais à Constantinople Sir Thomas Roe, qui est utilisée par I. W. Zinkeisen dans sa *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, Bd. IV, p. 420 sqq.

M. P. D.

www.cimec.ro

DUJČEV IVAN, *Italienische Kultureinflüsse in Bulgarien während des 17. Jahrhunderts* dans *Südost-Forschungen*, Ve année, 4-e livraison, Décembre 1940, pp. 813—822.

L'auteur, qui est professeur à l'Université de Sofia, est connu par une série de travaux dédiés au catholicisme en Bulgarie, dont nous mentionnons ici: *Il cattolicesimo in Bulgaria nel secolo XVII secondo i processi informativi sulla nomina dei vescovi cattolici, Orientalia Christiania Analecta*, Rome, 1937, et *Sofijskata Katoliška arhiepiskopija prez XVII vĕk*, Sofia, 1939, qu'il met à contribution également dans cette étude.

Par leurs relations avec la Rome papale, les catholiques bulgares avaient pris contact avec la civilisation italienne. Une foule de catholiques bulgares firent des études au XVIIe siècle soit au Collège clémentin de Rome, soit au collège illyrique, ou à Bologne, à Brescia et à l'Université de Rome. La plus importante personnalité du catholicisme bulgare du XVIIe siècle, Pierre Bogdan Bakšev, fréquenta le collège clémentin. En qualité de custode des franciscains bulgares, ensuite évêque et archevêque de Sofia, il voyagea de nouveau en Italie, entre 1650 et 1670, passant par la Transylvanie et la Valachie. Il a laissé aussi une description de la Moldavie qu'il a visitée en 1641 lorsqu'il n'était qu'évêque de Sofia (v. G. Vinulesco, ***Pietro Diodato e la sua relazione sulla Moldavia (1641)*** dans ***Diplomatarium Italicum***, IV, 1939, pp. 75—135).

Philippe Stanislavov, l'évêque de Nicopoli, avait étudié à Lorette et avait pris son doctorat à Rome (1636—1638). L'évêque Francesco Soimirov étudia la théologie à Rome et voyagea plusieurs fois en Italie. Antoine Stefanov, évêque de Nicopoli, fut en rapport avec le grand savant italien Luiggi Ferdinando Marsigli auquel il adressa de Vienne *Copia de punti che l'Illirici Bosnesi et Bulgari fecero presentare all'imperatore per Georgio Brankovicz essendo loro despoto.*

Celui auquel Dujčev accorde la plus grande attention est Pierre Parchevich, l'archevêque de Marcianopolis, qui avait également fait des études à Lorette et avait pris son doctorat « in jure canonico et theologia » à Rome. Comme secrétaire de Marco Bandini, archevêque de Marcianopolis, Parchevich voyagea en Moldavie où il passa plusieurs années comme missionnaire. En 1656 il fut nommé archevêque de Marcianopolis. Pendant la guerre turco-vénitienne de 1645—1669, lorsque les Bulgares encouragés par les revers turcs espéraient leur libération du joug ottoman et voyaient en Mathieu Bassarab, le Prince de Valachie, le chef de leur mouvement de libération, Parchevich et un autre franciscain bulgare furent envoyés quérir du secours en Pologne et à Venise. La mort subite du roi polonais Ladislas IV détruisit l'espoir des Bulgares. En 1650 Parchevich parcourut dans ce but Varsovie, Vienne et Venise, mais toujours sans aucun résultat (v. Ivan Dujčev, *Arhiepiskop Peter Parčevič. Političeskoto značenie na bălgarskoto katoličestvo prez XVII vĕk*, dans ***Rodina***, I, 1939, pp. 5-19). Pendant la guerre entre les Turcs et les Polonais, Parchevich visita à nouveau, dans un but politique Varsovie et Vienne, ensuite Venise et Rome où il mourut en 1674 sans avoir obtenu quoi que ce fût pour l'éliberation de son peuple. En 1667 il rencontra également à Vienne l'ancien Prince de Valachie Gr. Ghica (v. André Veress, ***Pribegia lui Grigoraşcu Vodă prin Ungaria şi aiurea*** (1664—1672) (Les voyages du prince Grégoire pendant son exil, à travers la Hongrie et ailleurs, 1664—1672), dans la Mém. de la section hist. de l'Acad. roum., IIIe série, tome II, Bucarest, 1924, p. 296).

www.cimec.ro

A un moment donné Parchevich avait songé à demander du secours aux Russes pour la libération de la Bulgarie.

Dujčev nous montre dans sa conclusion que de nombreux livres et icônes avaient été apportés par les catholiques bulgares d'Italie dans leur pays. Les missionnaires bulgares connaissaient le latin et l'italien et ces langues leur permirent de prendre contact avec la civilisation occidentale, respectivement italienne qui l'emportait en Bulgarie au XVIIe siècle.

M. P. D.

LAURENT, V., *Une donation du prince Alexandre Mavrocordato à la skyte athonite de Kavsokalyvi*, extrait de Académie Roumaine, *Bulletin de la section historique*, tome XXIV-1, Bucarest, 1943, 13 pp.

Brossant un rapide tableau des monastères athonites prébendés par les principautés roumaines, l'auteur signale parmi les bénéficiaires des largesses danubiennes, une skyte quasi inconnue: celle de Kavsokalyvi (dépendant de Lavra et fondée vers 1745), à l'occasion d'un document inédit de 1768, conservé dans le cartulaire du monastère de Xénophon, et dont il donne en appendice l'édition diplomatique et la traduction. Il s'agit d'une donation par le beizadé Alexandre, fils du prince-régnant de Moldavie Nicolas Mavrocordat, de treize reliques de différents saints, que l'auteur passe en revue. Quant à la pièce, le R. P. Laurent pense avoir affaire à une copie, à cause de plusieurs incorrections graves de la première phrase, de l'absence du sceau mentionné ainsi que de ses trous d'appension. *P. N.*

SÂNZIANU, MIHAI, *Revoluția lui Horia în rapoartele ambasadorilor regelui Sardiniei* (La révolution de Horia d'après les rapports des ambassadeurs du roi de Sardaigne) dans *In amintirea lui Constantin Giurescu la douăzeci și cinci de ani dela moartea lui (1875—1918)* Bucarest, 1944, pp. 473—481.

M. Sânzianu nous fournit des données intéressantes sur la révolution de Horia, d'après des documents trouvés à Turin aux Archives de l'Etat. Tout d'abord l'auteur se réfère à quelques rapports, adressés par le comte Granieri au roi Victor-Amédée III, qui contiennent des renseignements, au sujet de la situation en Transylvanie avant la révolution, qui font présager les événements sanglants de 1784.

Les nouvelles concernant la révolution de Horia, et la fin tragique de celui-ci, sont contenues dans seize lettres adressées par l'avocat Rossi, le successeur de Granieri, à de Hauteville, le ministre de Victor-Amédée III. *A. C.*

OȚETEA, ANDREI, *Mișcarea eteristă în Moldova (1821)* (Le mouvement hétairiste en Moldavie, 1821) dans *In amintirea lui Constantin Giurescu la 25 de ani dela moartea lui (1875—1918)* Bucarest, 1944, pp. 363—372.

Dans son article, qui est bien documenté, l'auteur traite de l'ampleur, dans les Principautés roumaines, de cette société secrète nommée *Hétairie*, ainsi que de l'activité de celle-ci à partir d'octobre 1820, date à partir de laquelle Alexandre Hypsilanti, son chef, s'établit à Kichinef. *A. C.*

BODIN, D., *Elemente naționale și influențe străine în revoluțiile din Sud-Estul Europei dela începutul secolului XIX* (Eléments nationaux et influences étrangères

www.cimec.ro

dans les révolutions du Sud-Est Européen au début du XIXème siècle), dans *Revista Istorică Română*, XV, 2 (1945), pp. 138—148.

L'auteur s'occupe dans cet article, présenté dans une communication faite dans le cadre de l'Institut d'Etudes et Recherches Balkaniques le 31 mars 1944, de quelques aspects des révolutions du Sud-Est Européen d'entre 1804—1830, aspects qui n'avaient pas encore été pris en considération. Dans la conception de l'auteur ces mouvements de relèvement politique, social et économique sont d'essence populaire et nationale. Les influences étrangères sur leur naissance doivent passer au second plan. La connaissance de la personnalité des chefs sert parfois à élucider certains aspects des révolutions respectives, qui ne sauraient s'expliquer autrement. On peut cependant distinguer une circulation d'idées à l'intérieur des révolutions respectives. *M. V.*

NISTOR, ION I., *Relaţiile principilor Caragheorghe şi Miloş Obrenovici cu Ţara Românească* (Les relations des princes Karageorges et Milosh Obrenovitch avec la Valachie), dans *Analele Academiei Rom.*, Secţ. Ist., III., Tom. XXVI, Bucureşti, 1945.

Cette question a fait l'objet d'une communication à l'Académie Roumaine. Celle-ci s'appuie — exception faite de deux ou trois études dont le choix n'est pas des plus heureux — sur des rapports consulaires des représentants de la France et d'Autriche dans les Pays Roumains, publiés dans la collection des documents Hurmuzaki, vol. XIX et XX.

En ce qui concerne les relations de Karageorges avec les Principautés Roumaines, ces rapports n'apportent rien de neuf; par contre ceux relatifs à Milosh Obrenovitch projettent davantage de lumière sur les relations connues jusqu'à présent.

Notons que le nom du héros national serbe est, comme d'ordinaire dans notre littérature, roumanisé en Caragheorghe au lieu de Karadjordje. Cette fois l'auteur lui décerne le titre de « prince », qui lutte pour « reprendre son trône » (pp. 10-11) que le « haut », au lieu de « suprême conducteur» des Serbes n'a jamais porté. *Th. N. T.*

DINEKOV, PETAR, Първи възрожденци (Les pionniers de la Renaissance [bulgare], IIe éd., Sofia, 1944, 19 × 13, 178 p.

L'opinion qu'avant Païsios (1762) le peuple bulgare était enfoncé dans les ténèbres de l'ignorance et se trouvait au seuil de la dénationalisation tombe de plus en plus en désuétude. Que Païsios ait devancé son époque, que ses idées aient été révolutionnaires, ces idées ne sortent pas du néant, mais elles ont eu une longue période de gestation. Les récentes études de M. M. Iv. Dujčev et P. Dinekov ont révélé beaucoup de faits et nous font connaître de nombreux hommes instruits qui sont les précurseurs de Païsios et qui ont préparé l'explosion de l'orgueil national qui s'est réveillé au son de la trompette du moine d'Hilandar.

Le livre débute avec un chapitre traitant des « Conditions de la Renaissance bulgare » — politiques, économiques, l'Eglise et les monastères, les relations avec l'étranger, la vie culturelle. C'est Païsios d'Hilandar, l'auteur du premier livre d'histoire bulgare, qui est la figure centrale du présent livre. Les prédécesseurs (Christophe Zefarovič, Partenij Pavlovič et Joseph Bradati) de même que ses

www.cimec.ro

successeurs (le hiéromoine Spiridon, l'évêque Sophronius de Vraca, le magister Théodore Pirdopski, Hadžj Joakin Kărčovski, Cyrille Pejčinovič, Teodosij Sinaitski), Sophronius et Zefarovič exceptés, sont d'humbles lettrés qui se tiennent dans l'ombre de Païsios. Mais par eux on parvient à la formation de la conscience nationale, à la création des conditions d'une culture propre.

M. Dinekov s'évertue à découvrir dans l'activité et la pensée de ces pionniers de la Renaissance bulgare les germes d'une nouvelle conception — rationaliste, laïque, utilitaire — qui rompra avec la scolastique et le dogmatisme slavo-ecclésiastique et qui préparera la voie à l'éclosion des institutions de culture bulgare moderne. *P. B.*

ARNAUDOV, M. Българското възраждане (La Renaissance bulgare), IIIe éd., Sofia, 1944, 18,5 × 12,5, 203 p.

A côté de ses préoccupations folkloristiques (recueil de matériaux, leur systématisation et leur étude comparative), de critique et de littérature, l'auteur de ce volume a donné une série de monographie monumentales consacrées aux grandes figures de la Renaissance bulgare. Il a donné sa préférence à celles qui n'avaient pas suscité beaucoup d'études et d'attention, surtout aux types culturels et aux ecclésiastiques. Parmi les révolutionnaires il a étudié Rakovski.

Le présent travail représente, avec certaines additions, trois chapitres introductifs de la monographie sur Néophyte Bozveli et son époque (Sofia, 1930). Pour l'entière présentation de la Renaissance bulgare devraient suivre d'autres contributions qui traiteraient le Problème de l'Eglise bulgare, le Développement de la littérature bulgare et les Conditions politico-révolutionnaires. Le plan de l'ouvrage: Prémisses historiques et les premiers animateurs, Réveil politique et culturel, Domination spirituelle grecque, La Nationalité menacée et persécutée, Déclin et élan de l'instruction, Réveil de la nationalité assoupie, Idéaux de la Renaissance bulgare. *P. B.*

ŠIŠMANOV, IVAN, Отъ Паисий до Раковски (De Païsios à Rakovski. Etudes sur la Renaissance bulgare), Dolna-Banja, 1944, 19 × 13, 403 p.

Grand érudit qui a donné tant d'études fondamentales dans le domaine du folklore, de l'ethnographie, de l'histoire littéraire et de la littérature comparée; frayeur de chemins, fondateur de disciplines scientifiques dans la jeune science bulgare, rédacteur de la première publication bulgare ayant un prestige européen — dénommée à l'étranger le Sbornik du Ministère — professeur universitaire ayant créé une école d'excellents chercheurs de l'histoire de la littérature et de la culture bulgares; un grand organisateur et un grand européen — Iv. Sišmanov (1862—1928) a laissé beaucoup d'œuvres inédites ou éparpillées dans différentes publications. Son élève, M. Arnaudov, a publié les volumes posthumes: « L'Histoire littéraire de la Renaissance en Italie » et « Ivan Vazov » et publie maintenant le troisième volume posthume du regretté savant bulgare, volume qui comprend quelques-unes de ses courtes études sur la Renaissance bulgare qui ont paru dans différentes publications plus difficilement accessibles. Le livre comprend des contributions de valeur au sujet de certains aspects représentatifs de la première période de la Renaissance bulgare. Nous devons signaler surtout cette « Introduction » admirable, à larges perspectives, « dans l'histoire de la Renaissance bulgare » du monumental ouvrage commémoratif « Bălgarija 1000 godini ».

www.cimec.ro

Le volume est précédée d'une étude approfondie que l'éditeur consacre à l'auteur (pp. 7-58).

P. B.

VELICHI, CONSTANTIN, Културни връзи между българи и ромъни в началото на българското възраждане (Relations culturelles entre Bulgares et Roumains au début de la Renaissance bulgare), Sofia, 1945, 18 × 12,5, 28 p.

Cette brochure représente la leçon d'ouverture faite par le lecteur de langue et littérature roumaines de l'Université de Sofia. L'auteur brosse à larges traits le début de la Renaissance bulgare afin de pouvoir situer la place de la Roumanie, en tant que pays hospitalier, dans le mouvement général politico-culturel, et de la culture roumaine comme influence. Il explique le rôle prépondérant de Bucarest, comparé à celui d'Odessa et de Constantinople, Bucarest réunissant toutes les conditions pour devenir non seulement un centre culturel mais aussi politique. La Renaissance bulgare en Roumanie prend son essor surtout dans la seconde moitié du XIXe siècle par la création de la bourgeoisie bulgare, par l'élément citadin bulgare (mais aussi par le prolétariat intellectuel).

M. Velichi se trompe lorsqu'il affirme qu'après les projets d'Al. Pavlovič nous ne trouvons plus aucune action politique un peu remarquable (p. 12) jusqu'en 1840. Celle de V. Nenovič converge vers celle de Pavlović et la continue. M. Velichi décrit avec justesse l'atmosphère de préoccupations culturelles bulgares, à Brashov en 1824, qui a provoqué la rédaction de l'abécédaire de Bérosi. Mais si ce livre s'est répandu davantage en Roumanie qu'en Bulgarie cela n'est pas imputable à l'école mais aux prénumérants. On ne peut dire rien de favorable des écoles bulgares de Roumanie à cette époque. Voir p. ex. l'opinion de Venelin sur l'école de slavon de Bucarest qui était dirigée en 1830 par Basile Nenovič Mais l'abécédaire a plutôt été utilisé comme livre de lecture que comme manuel. Il s'agit certainement d'une faute d'impression lorsqu'il dit que jusqu'en 1830 (au lieu de 1850) trois éditions de l'abécédaire se sont succédées à Bucarest.

Le passage dans lequel M. Velichi parle de l'importance des archives roumaines pour l'étude du passé culturel et politique bulgare est impressionnant. La liste des faits qui attendent d'être éclaircis à l'aide de cette source peut être allongée indéfiniment — mais, bien entendu, M. Velichi n'a pas voulu l'épuiser. De cette façon, il peut annoncer les éclaircissements et les précisions qu'il compte apporter. Au courant des dernières recherches, M. Velichi fait connaître au public bulgare quelques rectifications des données reconnues par l'histoire de la littérature bulgare concernant Sophronius et Bérosi, rectifications faites par Mademoiselle e M. Camariano. Sauf, qu'en ce qui concerne Sophronius et son « Théatre politique » une confrontation est nécessaire.

Pour terminer, M. Velichi se prononce contre le chauvinisme en matière de recherche scientifique et insiste sur la nécessité de la « balkanologie » telle qu'elle a été créée par Skok, Budimir et V. Papacostea.

C'est une leçon inaugurale de bon augure. Elle pose beaucoup de problèmes et rend plus actives les relations et les études de culture roumano-bulgare. Nous espérons que cette chaire de Sofia, conduite par la compétence et l'amour de M. Velichi, donnera des résultats remarquables.

P. B.

www.cimec.ro

ARBORE, P. VIRGIL, *Contributo della Romania al rinascimento culturale e politico del popolo bulgaro*, dans L'*Europa Orientale*, Nouvelle série, XXe année, fasc. V-VI, pp. 153—161.

Dès le XIVe siècle, les Bulgares, chassés par les Turcs, émigrèrent dans les pays roumains où vinrent de nombreux moines bulgares, lesquels y continuèrent leur activité culturelle et y apportèrent dans son habit slave la civilisation de la brillante Byzance.

Toujours au temps de la domination turque, les Princes roumains soutinrent abondamment les monastères bulgares, comme d'ailleurs ceux de tout l'Orient orthodoxe. Aux XVe—XVIIIe siècles, les princes roumains Mircea l'Ancien, Neagoe Bassarab, Michel le Brave, Const. Brancovan, représentaient pour les Bulgares l'espérance d'une vie meilleure, l'espoir de leur libération du joug ottoman.

C'est surtout au XVIIIe siècle qu'une foule de colons bulgares s'établirent dans la Banat, en Olténie, en Valachie et en Moldavie. Le XIXe siècle connut dans les pays roumains les manifestations révolutionnaires et culturales de l'émigration bulgare, l'organisation des comités révolutionnaires bulgares, l'impression de journaux, revues et livres bulgares à Bucarest, Brăila, Ploeşti, Giurgiu et Râmnic.

La vie libre et tranquille que les Bulgares avaient trouvée en Roumanie permit aux Bulgares d'exercer différents métiers et le commerce; beaucoup d'entre eux, parvenant à la fortune, soutinrent de leurs deniers l'œuvre de réveil et l'action révolutionnaire pour la libération du peuple bulgare de sous la domination turque. Sur 24 revues parues à l'étranger entre 1850 et 1877, en bulgare et pour la cause bulgare, 15 parurent en Roumanie. Sur 42 journaux imprimés à l'étranger, 36 ont paru en Roumanie.

Les refugiés bulgares de Roumanie parlent avec reconnaissance de l'aide accordée par les Roumains à la cause nationale bulgare. Ainsi, S. Kasabov, membre du comité central révolutionnaire bulgare, parlant dans ses « Souvenirs » de Jean Bratianu, cite les mots du vieux libéral qui disait aux Bulgares de Roumanie: « Nous vous souhaitons beaucoup de succès; travaillez soigneusement et en secret afin que nous ne soyions nullement soupçonnés et que l'on ne puisse pas dire que nous vous favorisons ». La Roumanie était considérée par les Bulgares comme leur « terre promise ». Zacharie Stojanov dit dans la lettre publiée par le journal *Le Télégraphe* du 28 Août 1886 (v. Zamfir Arbore, *Les Bulgares* (en français) ap. V. Christu dans *Balcania*, I, pp. 108—111): «Quiconque est resté honnête et grand, quiconque a eu une certaine initiative et n'a pas pu vivre ou respirer dans la Bulgarie esclave, a travaillé et a vécu dans la sainte Roumanie. La terre roumaine est devenue pour nous le phare brillant de la liberté, l'espérance en une nouvelle vie. . . ». « La Roumanie était devenue une seconde patrie pour des milliers de nos martyrs ».

Et, pour terminer, en 1877, aux côtés des armées russes, les Roumains contribuèrent avec les armes à la libération nationale de la Bulgarie.

M. P. D.

VELICHI, CONSTANTIN N., *Documentele istoriei bulgare* (Les documents de l'histoire bulgare), dans *Buletinul Institutului Român din Sofia* (Bulletin

www.cimec.ro

de l'Institut Roumain de Sofia), I-ère année, 1941, nr. 2, Bucarest 1942, pp. 593—600.

La publication des documents de l'histoire bulgare débuta relativement tard. Ce n'est qu'en 1911—1914 qu'apparurent deux volumes de la correspondance de N. Gerov *(Iz arhivata na Najden Gerov)*. Quatorze ans après, en 1928, l'Académie des sciences bulgare reprit la publication des documents avec la collection: *Dokumenti za Bolgarska istorija*, dont le premier volume, dû aux soin de Popruženko, parut à Sofia en 1931 et le second, du même rédacteur, en 1932, tous deux contenant la suite de la correspondance de Najden Gerov (504 documents) avec les autorités russes. Il s'agit là de documents extrêmement importants pour l'histoire bulgare des deux dernières décades du XIXe siècle. Parmi d'autres nombreuses informations, nous trouvons de précieux renseignements concernant l'histoire roumaine, surtout relatifs aux Roumains de Bulgarie et aux Bulgares des Principautés roumaines. Le dernier volume de cette collection, paru en 1941 à Sofia, comprend des traductions d'actes turcs des archives de Constantinople dues à Pančo Dorev et au prof. turc A. Refik et est dû aux bons soins de P. Mutafčiev. Ce volume comprend également beaucoup de renseignements sur l'histoire roumaine, politique et économique des XVIe—XIXe siècles que M. Velichi mentionne succintement.

M. P. D.

DUJČEV, IVAN, *Die bulgarische Geschichtsforschung während des letzten Vierteljahrhunderts* (1918-1942), dans *Südost-Forschungen*, VIIe année, décembre 1942, livrais. 3/4, pp. 546—573.

En dehors des travaux bibliographiques de A. Teodorov-Balan, V. Pogorelov et N. V. Michoff, il manque jusqu'à présent une bibliographie de l'historiographie bulgare plus ancienne. Dans le présent guide bibliographique, le professeur de l'Université de Sofia s'occupe de l'historiographie bulgare des 25 années ayant suivi la première guerre mondiale et rappelle également des travaux plus anciens. Ayant disposé avec méthode ses matériaux, Monsieur Dujčev s'occupe en premier lieu des œuvres ayant un caractère général. Dans cette section retenons que le célèbre livre de J. Jireček, *Geschichte der Bulgaren* (Prague, 1876), si précieux et aujourd'hui si rare, a été traduit en bulgare, en 1939, par Stojan Argirov: K. J. Jireček, *Istorija na Bălgarité. Popravki i dobavki ot samija autor. Po răkopisni negovi beležki sistematizira, prevede i stăkmi za izdanie St. Argirov*, Sofia, 1939. Ont été également éditées les notes prises par Jireček pendant son séjour en Bulgarie, 1879—1884: K. Jireček, *Bălgarski dnevnik*, 1879—1884, I-II, Sofia-Plovdiv, 1930—1932, lesquelles, en plus de leur valeur mémorialistique, possèdent encore une valeur particulière comme source historique de premier ordre. Plus loin, Dujčev s'occupe de la bibliographie de l'histoire médiévale bulgare, de la littérature historique concernant les Protobulgares, la fondation de l'Etat bulgare, le problème cyrillo-méthodien, les relations des Bulgares avec les peuples du Bas-Danube, la domination turque en Bulgarie, les descriptions de voyages à travers la Bulgarie, etc. Puis on passe à l'époque de la renaissance nationale (XVIIIe—XIXe siècles) et à l'histoire contemporaine: la guerre de libération de 1877-1878, la paix de San-Stefano, la guerre serbo-bulgare de 1885-1886, l'époque de Ferdinand de Cobourg-Stamboulov, les mémoires autobiographiques des combattants pour l'indépendance. Le répertoire bibliographique se termine

www.cimec.ro

par la bibliographie des guerres de 1912-1913 et 1915-1918, les deux désastres bulgares, comme les caractérise l'historiographie bulgare.

L'étude de Monsieur Dujčev, établie méthodiquement et avec esprit critique, est un guide utile pour tous ceux qu'intéressent l'histoire et la culture du peuple bulgare, nonobstant quelques petites omissions.

M. P. D.

GRECU V., *Abriss der rumänischen Byzantinistik*, dans ***Südost-Forschungen***, VIIe année, livr. 1/2, Oct. 1942, pp. 164—201.

C'est un exposé surtout bibliographique, relatif à la contribution roumaine dans le domaine de la byzantinologie, dans lequel, de-ci de-là, l'auteur présente aussi certaines observations critiques ou fait certaines réserves. Bien qu'il s'agisse d'un exposé très touffu, nous détachons pourtant, des affirmations de l'auteur, le plan suivant: 1) Manuscrits byzantins établis dans les pays roumains, 2) Livres byzantins traduits et publiés dans les pays roumains aux XVIIe-XVIIIe siècles, 3) Poèmes historiques grecs relatifs aux pays roumains, 4) Byzantinologues disparus, 5) Byzantinologues en vie (histoire politique, socialo-économique, relations byzantino-occidentales, histoire financière, numismatique, histoire des arts, iconographie byzantine, peinture sacrée, littérature byzantine, littérature héologique et ecclésiastique byzantine, histoire du droit byzantin et son influence sur le droit roumain, musicologie), 6) Domaines annexes: histoire des Roumains, philologie et histoire de la littérature roumaine ancienne dans ses rapports avec Byzance, 7) Périodiques ayant des préoccupations de byzantinologie et 8) Divers.

En dépit des omissions, tant dans la liste des byzantinologues mentionnés dans son exposé, que dans celle des périodiques, l'esquisse de Monsieur Grecu constitue un très utile vade-mecum aussi bien pour les spécialistes étrangers que pour les chercheurs roumains.

M. P. D.

JIGA, CAIUS, *Südosteuropäische Probleme im Werke von Prof. M. Laskaris*, dans le *Buletinul Institutului Român din Sofia* (Bulletin de l'Institut Roumain de Sofia), I-ère année, 1941, no. 2, Bucarest 1942, pp. 557—560.

On passe en revue l'activité historique de M. Lascaris en ce qui concerne le sud-est de l'Europe. Nous retenons une fois de plus l'étude bien connue intitulée *Joachim métropolite de Moldavie et les relations de l'église moldave avec le patriarcat de Peč et l'archevêché d'Achris au XVe siècle*, parue en français dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, XIII, 1927, pp. 129—159, qui écarte la légende de la dépendance hiérarchique de la Moldavie de l'archevêché d'Ochrida.

On poursuit ensuite la valeureuse activité scientifique de M. Lascaris dans le domaine de l'histoire byzantine, serbe, bulgare (le tzarat roumano-bulgare) et grecque, avec la préoccupation d'élucider surtout les relations et les influences réciproques des peuples balkaniques.

M. P. D.

FAISSLER, MARGARETA A. *Austria-Hungary and the disruption of the Balkan League*, dans ***The Slavonic Year-Book*** (= vol. XIX of the Slavonic and East European Reviev, 1939—1940), pp. 141—157.

www.cimec.ro

Un examen très détaillé du rôle qu'a joué l'Autriche-Hongrie, par le comte Berchtold, son ministre des affaires étrangères, et par ses envoyés diplomatiques dans les Balkans, durant les mois qui ont précédé le début de la seconde guerre balkanique (29 juin 1913). L'étude est presque exclusivement basée sur des documents officiels concernant les événements ayant précédé la guerre mondiale de 1914, publiés par les gouvernements autrichien, anglais, français et allemand, ainsi que sur la correspondance diplomatique d'Isvolski.

Après la conférence de St.-Petersbourg où l'Autriche avait soutenu tant les demandes roumaines qui se sont soldées par l'octroi de Silistrie et des droits pour les Macédo-Roumains, que le droit de la Bulgarie à des compensations, sans satisfaire de cette façon aucun de ces deux pays, la situation dans les Balkans, revêt de nouvelles formes.

Devant le danger bulgare, la Grèce et la Serbie parviennent à un traité d'alliance et — toutes deux — font des sondages auprès du gouvernement roumain pour l'attirer de leur côté. D'autre part, la Roumanie n'entend conserver sa neutralité dans le cas d'un conflit que sur la base de nouvelles concessions territoriales (ligne Silistrie-Balcic) que la Bulgarie ne se hâte pas de satisfaire. La diplomatie autrichienne, plus active que chanceuse, mécontente des autres membres de la Triple Alliance (l'Allemagne et l'Italie), multiplie ses démarches, surtout à Sofia et à Bucarest. Le prince Furstenberg, ministre d'Autriche-Hongrie à Bucarest, avait la mission de recommander à la Roumanie de s'entendre à tout prix avec la Bulgarie, et de la prévenir que tout rapprochement de la Serbie aurait un caractère indésirable. Mais Maiorescu est de plus en plus intransigeant au sujet des rectifications de frontière et il ne tardera pas à dévoiler l'intention de la Roumanie de participer à une nouvelle guerre balkanique. La grande bataille était livrée par Tarnowsky à Sofia, que l'Autriche-Hongrie désirait gagner à une politique de rapprochement avec la Triple Alliance. Les complications arrivaient de plusieurs directions. D'une part, la Bulgarie conservant, dans le cadre de la Ligue Balkanique, des relations très suspectes avec la Russie, la patronne de cette organisation qui s'efforçait d'arriver à une entente entre Bulgares et Serbes. D'autre part, le traité serbo-bulgare, encore en vigueur, contenait des clauses anti-autrichiennes. Cependant, même dans le cas d'une rupture serbo-bulgare qui aurait mis hors question le dit traité, l'Autriche-Hongrie n'aurait pas pu entrer ouvertement dans le jeu de soutien de la Bulgarie tant que la Roumanie — un vieil allié et un élément important de la politique de la Triplice dans les Balkans — n'avait pas reçu de la Bulgarie la satisfaction qu'elle réclamait. Enfin, une intervention austro-hongroise armée, contre la Serbie, n'était pas encouragée par l'Allemagne et l'Italie. Les circonstances expliquent suffisamment le manque de fermeté de la politique étrangère austro-hongroise, qui a été incapable d'empêcher la guerre et l'écroulement de la Bulgarie au cours de la même année.

A. E.

COMȘA, Prof. NICOLAE, *Manuscrisele românești din Biblioteca Centrală dela Blaj* (Les manuscrits roumains de la Bibliothèque Centrale de Blaj (Transylvanie), Blaj, « Lumina », 1944, 24,5 × 17 cm, 231 p. (Bibliotheca Bibliologica, J. Crăciun, no. 18; Institutul de Istorie Națională din Cluj-Sibiu).

www.cimec.ro

L'auteur présente, dans l'ordre numérique des cotes, les 320 manuscrits roumains — des miscellanées pour la plupart — qui se trouvent à la bibliothèque Centrale de l'Archidiocèse de Blaj. Les manuscrits décrits, documents de valeur pour l'histoire de la littérature roumaine ancienne, sont répartis selon leur ancienneté, dans un index (p. 218), d'après lequel nous voyons qu'il y en a 21 du XVII-ème siècle, 110 du XVIIIème, 56 du XIXème jusqu'à 1850 et 133 de 1850 à 1940. Parmi les manuscrits décrits notons quelques unica, comme par exemple la Pravila (Code) d'Eustratie (no. 44), les Recommandations de Neagoe Basarab (no. 115), les Décisions du synode de Bălgrad (Alba Iulia) de 1627 (no. 39), etc. Dans l'introduction (p. 4) l'auteur nous apprend que la Bibliothèque Centrale de Blaj renferme encore, en dehors des manuscrits roumains décrits, 400 manuscrits latins, 200 manuscrits slavons et grecs et un nombre assez grand de manuscrits en langues modernes (français, allemand, italien et hongrois) et orientales. Elle possède encore des collections de documents, des périodiques anciens, des feuilles volantes et des estampes. L'introduction est également réproduite en français (pp. 211—217). Le livre est muni d'un index des noms de personnes (auteurs, copistes) et des titres d'ouvrages.

M. V.

Νέα Ἑλλάς, le journal grec fondé à Bucarest par M. Cl. Tsourkas, est entré dans sa deuxième année de parution. Parmi les articles parus signalons les suivants:

Prof. I. D. Ştefănescu, Ἀδαμάντιος Ἀδαμαντίου„ n-os 22 (1 avril 1945) et 23 (8 avril 1945).

Prof. Dan Simonescu, Τὸ ἑλληνικὸν βιβλίον εἰς τὴν Ῥουμανία dans le no. 22 (1 avril 1945) et suiv. (Sujet présenté sous forme de communication à l'Institut d'Etudes et Recherches Balkaniques).

N. Camariano, ***Dania Episcopului Constandie al Buzăului făcută oraşului său natal Ziţa (Epir)*** (La donation faite par Constandie, évêque de Buzău à sa ville natale de Ziţa en Epire), no. 19 (11 mars 1945).

Idem, Ὁ Ἀλέξανδρος Ἠψηλάντης πρὸς τοὺς καπετανέους τοῦ Γαλαζίου, no. 21 (25 mars 1945).

Idem, ***Revoluţia dela 1848 din Ţara Românească şi Grecia*** (La révolution de 1848 en Valachie et en Grèce), no. 34 (24 janv. 1945).

Idem, Ὁ Ἡγεμὼν τῆς Βλαχίας Ἀλέξανδρος Γκίκας ὑποστηεικτὴς τῶν Ἑλλήνων ἐμπόρων τῆς Βραΐλας, no. 50 (14 oct. 1945).

A. Camariano, ***Un episod din copilăria Elenei Ghica (Dora d'Istria)*** (Un épisode de l'enfance d'Hélène Ghika, Dora d'Istria), no. 29 (20 mai 1945).

Idem, ***Independenţa Greciei şi Rusia*** (l'Indépendance de la Grèce et la Russie), no. 21 (25 mars 1945).

Ε. Σαραφίδης, τὰ Ἰατροσόφια τῆς Βιβλιοθήκης τῆς Ῥουμανικῆς Ἀκαδημίας no. 38 (17 juin 1945).

Idem, Ὁ Ἰατρὸς Στέφανος Μανέγας, no. 34 (24 juin 1945).

Idem, Ὁ Ἱερεμίας Κακαβέλας, ὁ Ἱερωμένος Ἰατρος, no. 39 (29 juin 1945).

Idem, Νικόλαος Μαῦρος, no. 51 (21 oct. 1945).

Ἰωάννης Κ. Πριτσοπούλος, Ὁ σύλλογος „Ἐλπὶς Κωνστάντσης" 1890—1945, no. 44 (2 sept. 1945) et suiv.

www.cimec.ro

Dans le no. 27, du 6 mai, et dans les suivants se trouve la traduction par Madame Maria Marinescu-Himu, assistante à la Faculté des Lettres de Bucarest, de « *La mort du palikare* » de Costis Palamas, et celle du « *Samedi des morts* » d'Alexandre Morastinis (n-os 42 et 43, des 19 et 26 août 1945).

M. V.

— L'Institut de Recherches Géographiques de Roumanie a fait paraître en roumain, cette année, le premier numéro de la « *Revista Geografică* » (Revue Géographique, I (1944) fasc. I-III).

Parmi les articles publiés nous citons celui de N. N. Lupu: *Comerțul Iașilor și evoluția lui până la 1940* (Le commerce de la ville de Jassy et son évolution jusqu'en 1940) (pp. 37-44) — esquisse tout à fait sommaire — et celui de Raul Călinesco: *Răspândirea geografică în România a coleopterului mediteraneean-iliric Procerus Gigas Creut* (L'aire de dispersion géographique du coléoptère méditerranéo-illyrique Procerus Gigas Creutz en Roumanie), pp. 55-56.

Les articles et les communications ont à la fin des résumés en français.

M. V.

— *Banatul de altădată, Studii Istorice* (Le Banat d'antan, Etudes Historiques), I (1944).

Sous ce nom la Section Historique de l'Institut Social Banat-Crișana a publié, à Timișoara, le premier volume d'un Bulletin dont la majorité des articles concernent le Moyen-Age de cette province roumaine. Parmi les articles publiés, bornons-nous à citer, en traduisant leur titres: Prof. V. Motogna, Contribution à l'histoire des Roumains du Banat au Moyen-Age (pp. 3-30); Idem, Le Banat roumain à l'époque de la migratior des Barbares (271—1300), (p. 31-67); Idem, Le Banat roumain aux premiers siècles de la domination hongroise (pp. 229—338); Idem, Le Banat roumain dans la première moitié du XVème siècle (pp. 449—480); Idem, Le passé des Roumains du Banat à l'époque de Jean Hunyade (1437—1457), (pp. 539—576); Prof. T. Popa, Les Roumains du Banat médiéval (pp. 113—148); Valeriu Șotropa, La vie des Roumains au Moyen-Age (sur la base de la langue roumaine), (pp. 173—228; 481—525); Prof. Șt. Manciulea, Les éléments ethniques étrangers établis dans le Banat entre 1000 et 1870 (pp. 329—389).

M. V.

ART ET CULTURE

VATAȘIANU, VIRGIL, *Reliefurile bizantine de pe cristelnița lui Leonhardus* (Les reliefs byzantins des fonts baptismaux de Leonhardus), dans *Omagiu lui Ioan Lupaș la împlinirea vârstei de 60 de ani*, August 1940, București, 1943, pp. 861—867.

Les fonts baptismaux, en bronze, de l'église paroissiale évangélique de Sibiu (place Huet), qui portent la date de 1438, sont l'œuvre d'un fondeur de Sibiu, Leonhardus, qui les a d'ailleurs signés de son nom. Analysant cinq des 228 petits reliefs qui ornent les fonts baptismaux, à savoir: le Baptême, la Transfiguration,

www.cimec.ro

l'Entrée à Jérusalem, l'Assomption de la Vierge et la Vierge à l'Enfant, l'auteur y discerne des éléments typiques pour l'iconographie byzantine. Les inscriptions qui accompagnent les reliefs seraient, selon Vătășianu, grecques et non cyrilliques, comme l'affirmait Victor Roth, *Beiträge zur Kunstgeschichte Siebenbürgens*, Strasburg, 1914. L'auteur souligne la provenance roumaine des reliefs et voit en eux la preuve d'une influence russe sur notre art dès le XIVème siècle ou, au plus tard, au début du XVème. Il montre également, pour la première fois, un emprunt saxon à l'art byzantin par un intermédiaire roumain. *M. P. D.*

BEZDECHI, ȘT., *Cronica inedită dela Blaj a Protosinghelului Naum Râmniceanu* (La chronique de Blaj inédite du protosyncelle Naüm Râmniceanu). Partea I-a, Cluj-Sibiu, Cartea Românească, 1944, 24,5 × 16,5 cm,, 107 p.

M. Șt. B., professeur à l'Université de Cluj, publie le début d'une chronique roumaine inédite, conservée dans le ms. 40 de la Bibliotehèque Centrale de Blaj (pp. 1—56). Le texte « Cuvântul înainte la adunarea hronologii Domnilor Țării noastre » (= Avant propos à la chronologie compilée des Princes des Pays Roumains), est précédé d'une analyse où l'auteur montre, entre autres, que la première et la seconde parties de cette chronique ont été rédigées par le protosyncelle Naüm Râmniceanu, qui se fait passer pour le copiste en donnant comme son auteur le spathaire Pârvu Cantacuzène. M. Șt. B. établit notamment que cette chronique a servi, dans une certaine mesure, de source à D. Fotino pour la rédaction de son Histoire de la Dacie (p. 42) et qu'elle a également été connue de N. Bălcescu. La manière de l'auteur de noter la foliotation du manuscrit ne nous parait nullement recommandable. (Cf. aussi N. Comșa, *Manuscrisele românești din Biblioteca Centrală dela Blaj*, 1944, p. 37). *M. V.*

ȘTEFĂNESCU, I. D., « *Arta Balcanică* » *și arta religioasă a Țărilor Românești* (L'art balkanique et l'art religieux des Pays Roumains), extrait de la *Revista Istorică Română*, vol. XIII, fasc. III (1943), Bucarest, 18 p.

Cet article se propose d'expliquer le concept d'un art religieux balkanique, idée mise en lumière pour la première fois par N. Iorga. L'auteur cherche à expliquer succintement un problème difficile — celui de l'originalité dans l'art religieux — en donnant quelques exemples éloquents, choisis dans le domaine de l'art roumain même. Des éléments d'art considérés pendant très longtemps comme originaux et comme caractéristiques seulement des monuments des Pays-Roumains, ont été trouvés par la suite des nouvelles recherches dans les monuments plus anciens, des Balkans ou d'ailleurs. On nous donne de nombreux exemples d'architecture, sculpture où le problème est d'autant plus difficile à discuter que le peintre d'églises ne peut pas innover, étant bridé par la tradition iconographique. Ainsi, l'iconographie de Valachie est d'origine constantinopolitaine et serbo-byzantine, celle de Moldavie, serbo-byzantine et orientale; quant à la Transylvanie, on y trouve deux systèmes: le byzantin et le système lombard, auxquels s'ajoute souvent un troisième ayant un certain nombre de thèmes locaux. Même cette fameuse note d'originalité des églises de Bukovine — la peinture extérieure — s'avère appartenir en réalité aussi aux églises de la région balkanique, à celles de Transylvanie et même à des églises plus lointaines, en Haute-Savoie.

www.cimec.ro

Partant de ces considérations d'ordre général et de l'idée que l'évolution de l'art religieux des Pays Roumains se développe, à partir du XIVe siècle, en étroite liaison avec l'art des Balkans, l'auteur analyse tour à tour les éléments d'origine balkanique, — mais ayant un puissant substratum byzantino-oriental —, pouvant être trouvés dans l'architecture, la sculpture et la peinture des Pays Roumains.

Analysant d'une manière détaillée le problème, c'est surtout en peinture que se développe d'abord le côté technique. On poursuit la transformation d'ordre technique du style monumental en un style de peinture d'icônes, de miniatures, en une peinture de chevalet, transformation commencée à partir du XIVe siècle, ayant comme conséquence « une modification du concept même de la peinture d'églises ».

La peinture monumentale, destinée plutôt à mettre en valeur la beauté de l'architecture d'un monument, considérée comme « un complément de l'architecture et traitée comme une étoffe pourvue de figures », devient dès lors une « immense surface à écrire ». C'est ainsi que l'on passe d'un art monumental à un art « littéraire, d'ordre didactique ».

Il en découle une série de conséquences d'ordre technique qui différencient ondamentalement une peinture d'une autre, conséquences qui nuisent à l'unité de la peinture. Le peintre, se perdant dans des détails, est continuellement préoccupé par des « effets » de couleur. Le combat entre les deux styles peut être suivi sur les murs de la Biserica Domnească d'Argesh (église princière d'Argesh), de Sânta Măria Orlea en Transylvanie, de l'église de l'Ancien Bucovăţ, et ailleurs.

Au point de vue iconographique, une série de thèmes tels: la déisis, la Dormition de la Vierge, le cycle du Calvaire, l'acathiste de la Mère de Dieu, les synodes œcuméniques, le synaxaire, les fondateurs, sont communs aux Balkans et aux Pays Roumains.

Un autre élément commun est constitué par la disposition des scènes en frises ayant le fond partagé en deux champs, système dit macédonien.

Après l'analyse de ces éléments appartenant tant aux Balkans qu'aux Pays Roumains, l'auteur arrive à la conclusion que l'on peut parler d'une tradition religieuse artistique des Balkans, qui intéresse de près les Pays Roumains, basée sur un substratum hellénique renforcé par la Renaissance byzantine, ce qui lui fait conserver toute une série d'« éléments archaïques » liés à l'Orient, à la Cappadoce et à l'Italie méridionale, éléments appartenant à un type préiconoclaste. Ayant considéré ainsi le problème de l'art balkanique et de l'art des Pays Roumains, l'auteur se demande « s'il y a encore lieu de parler d'un art bulgare, valaque, etc., même au sens restreint d'une originalité relative ». Il nous signale ensuite des thèmes caractéristiques de la peinture de Valachie et de Moldavie, peinture qui « étayerait l'idée d'un certain degré d'originalité » de la peinture de ces pays, venant s'y ajouter des éléments particuliers de costume et de paysage.

C. N.

ŠTAMPAR, A., *Croat peasant literature*, dans *The Slavonic Year-Book* (vol. XIX of the Slavonic and East European Review, 1939—1940), pp. 291—299.

En une courte esquisse, l'auteur, qui fut jusqu'en 1931 directeur au ministère yougoslave de la santé, se propose de présenter aux étrangers quelques aspects de la littérature paysanne croate, de notre époque. Il s'agit d'une production différenciée tant de la littérature populaire, qui veut mettre en valeur la vie pay-

www.cimec.ro

sanne à l'aide d'écrivains de métier appartenant aux couches cultivées, que des folklores. La vie des villages croates trouve ses meilleurs peintres parmi les paysans mêmes, doués d'une instruction élémentaire. Le relèvement du niveau culturel de la paysannerie croate, qui lui a permis de jouer plus tard un rôle politique connu, est surtout dû, vers la fin du XIXe siècle, aux deux frères Radić (Ante et Stjepan) dont le premier est le fondateur du périodique *Dom* et le directeur du recueil *Zbornik za narodni život i običaje južnik Slavena*, dû à l'initiative de l'Académie des sciences de Zagreb, Zbornik dont les paysans croates constituaient la majorité des collaborateurs. Aujourd'hui la plus intéressante figure de littérateur du village croate est Miškina, pseudonyme sous lequel se cache le laboureur Mihovil Pavlek qui n'a qu'une culture rudimentaire mais des qualités littéraires remarquables. Štampar reproduit des fragments — dont quelques-uns autobiographiques — de l'œuvre de Miškina, qui sont propres à nous édifier.

A. E.

SCHWEINFURTH, PHILIPP, *Die byzantinische Form*, Berlin, 1943, 162 p. + 126 photographies.

Selon ce qu'en dit l'auteur au début du premier chapitre, ce livre poursuit la vérité dans la compréhension de l'art byzantin.

Cependant, pour pouvoir pénétrer le caractère de cet art nouveau et pour comprendre de quelle façon a pris naissance la « forme byzantine », on doit d'abord esquisser à grands traits l'histoire du monde qui a enfanté cette civilisation au milieu de laquelle a pu se développer aussi l'art byzantin; c'est pourquoi au chapitre intitulé « Die historischen Grundlagen der byzantinischen Kunstgeschichte » il poursuivra l'évolution de l'histoire byzantine, surtout au point de vue de la culture et de la civilisation.

Deux idées fondamentales guident cette étude de synthèse ayant pour but de déterminer les principes de l'art nouveau:

La sobriété caractéristique de l'art byzantin est un héritage du génie grec; le goût du luxe et de la splendeur, caractère que Byzance raffine, parachève sous l'influence de la première qualité, la sobriété héritée du génie hellénique, a été donné au monde byzantin par l'Orient.

Par « forme byzantine » le chercheur extend cette puissance d'assimilation des différents éléments appartenant aux trois mondes, oriental, grec et romain, dont la civilisation a brillé dans l'antiquité, et dont l'interpénétration a donné naissance à un art nouveau, dans lequel se manifeste surtout le génie grec.

Continuant cette étude si intéressante du processus de la création de l'art byzantin, l'auteur nous explique comment se sont mêlées et équilibrées toutes ces civilisations dans le monde nouveau qui a pris naissance, lequel sera celui du Moyen-Age.

La lutte entre l'hellénisation et l'orientalisation, le fait que la forme classique héritée des Grecs, caractérisée par sa simplicité, se développe dans un domaine aussi différent, comme est celui de la brillante technique orientale, ce phénomène complexe réalisé par la civilisation byzantine qui représente le combat entre deux tendances contradictoires a comme résultat la « forme byzantine » qui signifie une affirmation et en même temps un renoncement. Il apparaît comme un résul-

www.cimec.ro

tat du phénomène grec (p. 18: « Die am Ausgang des griechischen Phänomens stehende byzantinische Form ist eine Behauptung und zugleich ein Verzicht »).

Partant de cette idée de l'affirmation particulière du génie grec dans ce complexe représenté par la « forme byzantine », l'auteur s'occupe au second chapitre du monde grec dès la pénétration des Romains dans les Balkans, époque où l'on commence à entrevoir le phénomène byzantin, poursuivant les phases de la conquête de la Péninsule Balkanique par les Romains, et les grandes périodes de l'histoire et de la civilisation byzantines.

Afin de mettre en lumière les idées soutenues au premier chapitre, intitulé « Die byzantinische Form », notre investigateur passe en revue, au troisième chapitre « Die Denkmäler der byzantinischen Kunstgeschichte », les monuments les plus importants, d'architecture, de peinture et d'arts somptuaires appartenant à l'art byzantin. Dans l'évolution de l'art byzantin l'auteur décèle deux périodes: l'une qui débute à l'époque de Justinien et dure jusqu'à la guerre iconoclaste et qu'il appelle « Frühbyzantinische Stilphase », et la seconde qui correspond au règne des Macédoniens et des Comnènes: « Mittelbyzantinische Stilphase ».

Au chapitre suivant, intitulé « Die byzantinische Form in der Kunst der Balkanländer und Russlands », il est question de la diffusion des monuments d'art byzantin dans le monde slave des Balkans, la Russie et dans les Pays Roumains.

Employant le même procédé que dans la première partie de son étude, l'auteur esquisse d'abord les lignes générales de l'histoire de ces peuples, et cherche à mettre davantage en lumière le moment où les Slaves furent englobés dans la sphère de la civilisation byzantine.

Il s'occupe plus longuement des monuments de la Bulgarie qu'il sépare en deux groupes: monuments protobulgares (les palais de Pliska, la statue de Krum, etc.) où il remarque une étroite parenté avec l'art sassanide, et monuments chrétiens appartenant aux deux époques: les uns aux VIIe-VIIIe siècles, dont seuls des fragments se sont conservés, et d'autres, appartenant en grande majorité à la Renaissance byzantine si brillamment représentée en Bulgarie par l'église du sébastocrator Calojan, de Boïana.

Ensuite sont esquissés les caractères des trois courants d'art de Serbie et de Macédoine, avec leurs principaux monuments: Studenica, Zica, Lopočani, etc. Aux pages 105—107 il est question des monuments des Pays Roumains. L'auteur y remarque l'existence de deux écoles artistiques: l'école valaque étroitement liée à Byzance grâce à l'Athos et à la Serbie, et l'école moldave où se manifeste davantage l'influence de l'Orient et de l'Occident. Il remarque la transformation que subit en Moldavie le type triconc à narthex transmis d'abord à la Valachie, par l'intermédiaire des Serbes, d'où il est passé en Moldavie où il a subi l'influence de l'art gothique par l'entremise des Hongrois et des Polonais. Il attire l'attention sur l'intérêt présenté par les peintures extérieures des églises de Moldavie.

L'auteur estime que l'église St.-Nicolas d'Argesh ainsi que celle de Gračanica en Serbie et celle de St.-Basile à Moscou sont des monuments qui appartiennent au cercle d'art byzantin de l'Europe de l'Est, qui s'est visiblement éloigné de la forme byzantine par les transformations d'ordre national subies.

Nous remarquons une lacune de l'auteur concernant le domaine d'art, si riche et si important, représenté par la Tranylvanie.

www.cimec.ro

Un dernier chapitre est consacré aux relations artistiques entre l'Occident et Byzance et à l'influence exercée par l'art byzantin sur les grands artistes occidentaux, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles et à la veille de la Renaissance.

De nombreuses photographies complètent ce beau travail de synthèse.

C. N.

ŞTEFANESCU, I. D., *Le Monastère de Snagov*, extrait de la *Revista Istorică Română*, vol. XIV, fasc. III, Bucarest, 1945, p. 9.

Après l'esquisse rapide de l'architecture de l'église du monastère de Snagov, aquelle paraît dater du XIVe siècle, l'auteur s'occupe du décor peint, de cette glise, lequel, bien que refait en grande partie au XVIe siècle et par endroits repeint aux siècles suivants, est lié au point de vue iconographiques au XIVe siècle.

De la description détaillée des peintures et de leur étude comparée avec d'autres monuments semblables on arrive à la conclusion que les peintures du monastère de Snagov présentent un intérêt particulier car elles se rattachent comme iconographie à des monuments du XIVe siècle qui rappelent ceux de Mistra et l'église princière d'Argesh.

Le fait que les peintures sont liées intelligemment les unes aux autres et forment un ensemble cohérent constitue un second caractère particulier. On l'a souvent repeint et cela a modifié le coloris et même le dessin original, ce qui rend difficile une appréciation de la valeur artistique du monument tel qu'il se présente aujourd'hui.

C. N.

CAMARIANO, ARIADNA, *Voltaire et Giovanni del Turco traduşi în limba română pe la 1772* (Voltaire et Giovanni del Turco traduits en roumain vers 1772), dans « In amintirea lui Constantin Giurescu la douăzeci şi cinci de ani dela moartea lui (1875—1918) (Volume d'hommages à la mémoire de Constatin Giuresco, 1875—1918, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort), Bucarest 1944, pp. 175—182.

L'auteur de l'article établit que les *Toaca împăraţilor* et *Tălmăcire a facerei lui Ioan Plokof, sfetnicul lui Olsteinii la pricinile ceaste de acum*, contenus dans les manuscrits 499 et 1408 de la Bibiothèque de l'Académie roumaine, sont des traductions des opuscules voltairiens *Le Tocsin des rois aux souverains de l'Europe* et *Traduction de poème de Jean Plokof, conseiller de Holstein sur les affaires présentes*. Ces manuscrits contiennent aussi un autre écrit, dont le contenu ressemble à ceux de Voltaire: *Rugăciune a neamului Grecilor către toată creştinească Europa* (Prière de la nation des Grecs à toute l'Europe chrétienne). Mademoiselle Camariano montre que cet écrit est dû au florentin Giovanni del Turco et que ces opuscules furent traduits en roumain vers 1772, au temps de la guerre russo-turque. Les deux opuscules furent traduits directement du français. Ce sont par conséquent les premières traductions d'écrits du grand écrivain français faites en roumain et elles comptent parmi les plus anciennes traductions roumaines faites directement du français.

Quant à l'écrit de Giovanni del Turco, celui-ci paraît avoir été traduit d'après la version grecque d'Eugène Vulgaris. *M. V.*

www.cimec.ro

GRECU, V. *Izvor sau prelucrare a uneia din învățăturile lui Neagoe Voevod* (Source ou remaniement d'une des Recommandations du Voïvode Neagoé à son fils), extrait de « Omagiu Profesorului Ion Lupaș », intitulé *O versiune nouă a unei învățături a lui Neagoe Basarab* (Une version nouvelle d'une Recomandation de Neagoé Basarab), Bucarest 1941, 23 pages + 1 planche photographique.

Au cours d'un voyage d'études au monastère athonite de Dionysiou, le professeur Grecu a découvert, dans la bibliothèque installée dans la tour que fit bâtir le voïvode valaque Neagoé Basarab, un manuscrit, portant la cote 221 et contenant la version grecque des Recommandations (publiées depuis par V. Grecu, *Învățăturile lui Neagoe Basarab... Versiunea grecească...*, Academia Română. Studii și Cercetări LX, București 1942). Il a eu de plus la bonne fortune de trouver dans un recueil de vies de saints et d'homélies, copié par un certain Samuel en 1754 et non catalogué par Lambros — recueil portant le numéro 610 — un λόγος διδακτικός identique au premier du ms. 221 (à savoir un sermon du voïvode Neagoé sur l'amour de Dieu). Ici l'écrit est dû à la plume du rhéteur Georges d'Aenos. Les considérations paléographiques de Lambros, qui a catalogué des manuscrits de ce Georges épars à travers la Grèce, amènent l'auteur à placer ce rhéteur au XVI^e siècle. Ce que confirme d'ailleurs, ajoute M. G., un discours de ce dernier sur la simonie (contenu dans le ms. 24 de la Bibliothèque du Parlament d'Athènes), dont le début constitue un hommage à un certain Cantacuzène, qui ne peut être autre que le fameux Michel, dit Shaitan-Oglou, mis à mort en 1578, ou son fils Andronic.

Or il convient de noter que ce discours sur l'amour de Dieu, emprunté à la version grecque des Recommandations de Neagoé, a été retouché par Georges qui lui a donné une allure populaire (suivent des preuves nombreuses et convaincantes, p. 7). Comme ce rhéteur a encore transcrit en langue vulgaire une homélie sur un passage des Evangiles et une autre de St. Basile, M. G. fait une intéressante hypothèse: Georges, se rendant compte de l'impasse où mène la langue savante, aurait mis ces écrits à la portée de la masse, « devenant ainsi lui-même un précurseur des champions de l'élevation de la langue parlée au rang de langue littéraire ».

Par ailleurs ce remaniement s'est fait dans le sens des besoins des plagiaires. En effet, aux différences dans la forme et la langue, s'ajoutent des divergences de fond et de contenu. Toutefois certaines inconséquences dans le retouchage acquièrent ici un intérêt précieux: elles prouvent que « Georges le Rhéteur, tout en disposant d'un texte meilleur que l'unique version conservée dans le ms. 221, a retouché la version grecque elle-même des Recommandations de Neagoé Basarab ». Conclusion importante car, Georges ayant vécu vers le milieu ou la seconde moitié du XVI^e siècle, il faut que celles-ci aient été traduites en grec vers cette époque ou peu avant. Suivent le texte de Georges le Rhéteur, sa traduction roumaine et une reproduction photographique du début de la « recommandation » remaniée par Georges le Rhéteur.

Ajoutons enfin qu'au début de cette étude l'auteur décrit le portrait au naturel de Neagoé, peint sur la châsse de St. Niphon conservée au monastère de Dionysiou, et exprime son regret que les photographies prises jusqu'à présent soient mauvaises par manque d'éclairage. Qu'on nous permette ici d'exprimer un désir qui est celui du professeur Grecu et sera celui de tout historien roumain: organiser, quand les conjonctures politiques le permettront, une expédition à

www.cimec.ro

l'Athos, munie des appareils nécessaires pour photographier, entre autres choses, le portrait de Ncagoé, *fait d'après nature*, et le sauver ainsi de la destruction à laquelle le vouent fatalement le temps et la fumée des cierges.

P. N.

CAMARIANO, NESTOR, *Primele traduceri din Bernardin de Saint-Pierre în literatura română* (Les premières traduction de Bernardin de Saint-Pierre dans la littérature roumaine), dans *In amintirea lui Constantin Giurescu la douăzeci şi cinci de ani dela moartea lui* (1875—1918) (Volume d'hommages à la mémoire de Constantin Giuresco, 1875—1818, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort), Bucarest 1944, pp. 183—194.

L'auteur s'occupe de deux ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre: La Chaumière indienne et Paul et Virginie. Léon Asaki a traduit la Chaumière indienne et la traduction fut imprimée à Jassy en 1821. En comparant les textes, l'auteur établit que la traduction d'Asaki est assez fidèle et assez bonne par comparaison avec d'autres traductions du temps dans lesquelles nous trouvons beaucoup d'incohérences, d'interprétations erronées et de maladresses de toute sorte.

Le conte idyllique de Paul et Virginie a été traduit pour la première fois, en roumain, en 1827 par un certain Jancou Nicola. La traduction a circulé en manuscrit. En 1831 fut publiée à Jassy une traduction due à Jancou Buznea. Monsieur Camariano établit que Jancou Nicola, Jancou Buznea et Jancou (Jancou est un prénom dérivé de Jean) Nicolas Moldovean, qui a traduit en 1827 un Recueil de Sagesse (Culegere de înţelepciune) d'après le texte grec de Nicolas Darvari, est une seule et même personne et non pas trois personnes différentes comme l'admettaient les historiens littéraires et les bibliographes roumains.

Plus loin, l'auteur établit que la traduction de Buznea n'a pas été faite d'après le texte français, comme le croient les historiens littéraires roumains, mais d'après la version grecque de Nicolas S. Piccolos. Mais lorsque Buznea remit sa traduction à l'imprimeur il l'avait révisée et l'avait corrigée d'après l'original français.

A. C.

SALVINI, LUIGI, *Riflessioni sui giovanissimi poeti croati*, dans *L'Europa Orientale*, anno XXIII, 1943, fasc. I—II, pp. 34—35.

L'auteur s'occupe des poètes croates, «*giovanissimi*», c'est-à-dire—explique-t-il — ceux nés après 1914.

Si les poètes croates plus anciens, comme par exemple Cesarić, dénotent l'influence d'un Rilke ou d'un Jesenin, les « giovanissimi » s'inspirent des poésies italienne, française, espagnole et anglaise. On souligne l'orientation rurale de la nouvelle poésie croate. *Ognijšte*, l'épopée de Mile Budak, de même que *Snaših njiva*, le roman de Sida Košutić, marquent deux étapes de ce retour vers la terre des fils du village croate.

Ce « ruralisme », étant lié à la nation et à l'histoire croate, entretient des relations étroites avec le catholicisme. L'atmosphère religieuse, mystique, est présente dans la nouvelle poésie croate (Klarić, Kordić, Kopareo, Mičić).

Se référant à la thématique de la lyrique croate, Salvini relève la richesse relative des éléments descriptifs, paysages, visions, lesquels, traversant le paysage, s'évadent dans un exotisme non confessé et dans le plus pur abandon dans la fantaisie.

www.cimec.ro

Le caractère de la plus récente poésie croate est celui d'une lyrique pure, abstraite, contrastant avec la caractère fondamental de la poésie croate, laquelle est plutôt dramatique, épique ou lyrico-épique que purement lyrique. Malgré tout, le sentiment pour la composition ample, aérienne, soutenue dramatiquement, n'a pas disparu de la poésie croate mais donne encore des signes de vie. A ce point de vue, l'auteur cite le *Pan* de Krleža, *Les jours de l'enfance* de Tadijjanović, l'*Euterpe endolorie* de Delorko et *La gloire de la cathédrale* de Klarić.

En lisant les plus jeunes croates — conclut Salvini — on observe également l'annonce de certaines constructions poétiques plus vastes, nourries de fantaisie et de langage savoureux, du pittoresque et des visions fantastiques des poètes d'aujourd'hui.

M. P. D.

POLITOWA-DENEWA WENA, *Die Entwicklung des bulgarischen Zeitschriftenwesens von ihren Anfängen bis 1878*, dans *Südost-Forschungen*, VI-e année, livrais. 3/4, décembre 1941, pp. 408—439.

Tandis qu'en Europe occidentale et centrale la presse périodique s'était développée dès le XVIe siècle, elle n'apparaît en Bulgarie que beaucoup plus tard. Le premier périodique bulgare, le *Ljuboslovie* de Konst. Fotinov, parut à Smyrne, dans une imprimerie grecque, imprimé en caractères cyrilliques apportés par la Société biblique britannique. Et le premier journal bulgare, *Bălgarski Orel* vit le jour seulement en 1846, à Leipzig. En 1850 paraît mensuellement à Vienne *Mirozrenie*, mais cesse de paraître après un an pour réapparaître en 1870, à Bucarest, sous le titre: *Mirozrenie ili Bălgarski Invalid*, avec Ivan Dobrovski comme rédacteur. Tribune des idées panslavistes, ce périodique fut au service de la fraternisation des peuples slaves. Le troisième périodique bulgare, *Bălgarski Knižici* (Cahiers bulgares) parut comme bimensuel à Constantinople en 1858, Dimitar Mutev étant son rédacteur. Ivan A. Bogorov succéda à Mutev. C'est G. Kraštević qui le dirigea durant la seconde année et Th. Burmov pendant la IIIe et la IVe année. Les deux derniers cahiers de la IVe année furent rédigés par Sava Filaretov. Il comprend des articles précieux et des études historiques, philologiques et littéraires de l'histoire bulgare et de l'histoire slave en général. On traduisit aussi des études de P. J. Schafarik « Universitäts-Bibliothekar in Prag ». L'auteur insiste longuement sur la revue *Bălgarski Knizici*. En 1860, parut à Moscou *Bratski trud*, avec Raiko Ivanov Žinsifov comme rédacteur, dans le but de défendre la nationalité bulgare non seulement contre les Grecs mais aussi contre les Turcs et cultivé de préférence la poésie populaire bulgare. En 1862 vit le jour à Belgrade le *Žurnal za nauka, zanajat i tărgovia*, périodique à caractère économique rédigé par Ivan A. Bogorov. En 1864, à Bolgrad, R. I. Blăskov fit paraître la revue *Duchovni Knižki za poučavane na vseki kristian*. Blăskov vécut aussi à Ploești, en Roumanie. Cette revue avait un caractère religieux. Toujours à Bolgrad parut également la revue à caractère éducateur *Obšti trud* sous la conduite de Theodosij Ikonomov. En 1870 parut à Constantinople l'importante revue bulgare *Čitalište* avec Marko Balabanov comme rédacteur en chef. Čitalište cultive aussi les idées sociales: liberté, égalité, socialisme, mouvement ouvrier. Certains articles trahissent l'influence idéologique de la grande révolution française. Toujours en 1870, mais à Brăila en Roumanie, paraît la revue à caractère académique *Periodičesko Spi-*

www.cimec.ro

sanie na bălgarskato knižovno družestvo sous la direction de V. D. Stojanov et T. Peev. On y remarque des études de Marin Drinov portant sur l'histoire bulgare. En 1882 cette revue paraissait à Sofia.

L'auteur rappelle ensuite une foule d'autres revues bulgares moins importantes, ayant paru à Vienne, Prague, Roustchouk ou Constantinople. En Roumanie sont mentionnées les suivantes: *Učilište* (Bucarest 1871, R. I. Blaškov, redacteur), *Gradinka*, un peu plus tard, en 1879, *Gradina* (en 1874, à Bucarest et Giurgévo, I. R. Blaškov rédacteur), *Znanie* (Bucarest 1875, rédigée par le grand révolutionnaire bulgare Ljuben Karavelov qui a également édité à Bucarest les journaux: *Svoboda* et *Nezavisimost*. *Znanie* ou *Izdanie za nauka i literatura* est l'organe d'une *Družestvo za razprostanenie na polezni znania* et eut pour but de mettre la science à la portée du peuple. Encore à Bucarest parut *Slavjansko bratstvo*, revue politico-littéraire rédigée par R. I. Blăskov.

Politowa-Denewa s'occupe d'une manière détaillée du caractère des périodiques, nous donne des notes biographiques et bibliographiques ayant trait aux rédacteurs et collaborateurs et souligne leur importance pour la civilisation et la libération nationale et ecclésiastique du peuple bulgare.

M. P. D.

ANGELOVA, ROSICA, Старобългарска литература и народно творчество (La littérature bulgare ancienne et la création populaire), dans Училищенъ прегледъ XLI (1941), no. 3, Sofia, 24 × 15, pp. 287—302.

Tout ce parallèle entre les livres populaires de la littérature bulgare ancienne et la création populaire bulgare souffre d'un défaut fondamental de perspective. C'est un dogme pour l'auteur que les livres populaires ont une influence sur la tradition et les légendes populaires. Il réduit toute la vie et la conception si harmonieuse et cristallisée du peuple à certaines influences livresques. Il ne tient pas compte du principe, établi par Frazer, qui dit que chaque fois que nous constatons un parallélisme entre une conception ou un motif populaires et un motif trouvé dans quelque livre, c'est la conception populaire qui est la plus ancienne. De cette façon l'auteur parvient à dériver le motif universellement connu du conte de Peau d'Ane du conte byzantin (très répandu, à vrai dire, en Bulgarie mais inconnu en Roumanie par exemple) de la cabaretière Theophana.

Selon la conception de l'auteur les apocryphes ont une sphère énorme, englobant aussi des motifs empruntés directement à la Bible, parfois tels quels, d'autres fois avec des changements insignifiants de détails. Pour lui, même l'écrit intitulé « Le Physiologue » est apocryphe. Et lorsqu'il ne peut plus trouver de ressemblance entre les soi-disant apocryphes et la création populaire, il précise que l'influence des apocryphes s'exerce indirectement en faisant appel à l'esprit d'invention, de curiosité et en provoquant la fantaisie. De fait, nous avons une identité d'état d'âme qui donne naissance aux deux, les apocryphes étant eux aussi en dernier lieu une création populaire.

P. B.

MARKOV, BORIS, *Ciprovskoto učilište i vlijaniego katolicizma verhu našego obrazovanie predi Osvoboždeniego* (L'École de Ciprovec et l'influence du catholicisme sur notre instruction avant la libération), dans *Učilišten pregled*, XLII (1943), No. 3, Sofia, 24×15, pp. 392—401.

www.cimec.ro

Rapide passage en revue des relations économiques, politiques et culturelles, étroitement liées entre elles, du peuple bulgare avec la Papauté et les républiques catholiques commerciales, surtout avec Dubrovnik et Venise. On montre le caractère laïque de la culture à l'époque de Siméon, ce qui dénoterait une influence occidentale. Il faut souligner une interprétation personnelle — ahurissante — de l'auteur, concernant le qualificatif de latins que le Pape utilise à l'égard des Assanides. Aux pages 392, 394, 395 il dit que les Papes se réfèrent en fait à la parenté des Bulgares de l'État des Assanides avec les Bulgares arrivés de Lombardie au VIIe siècle avec le quatrième fils de Kubrat. Et si les Papes ont recours à cette qualification ce serait à cause de leur puissant désir de s'assurer la soumission des princes bulgares.

P. B.

DEANOVIĆ, MIRKO, *Sui rapporti culturali fra gli Italiani e gli Slavi meridionali attraverso i secoli*, dans *L'Europa Orientale*, Nouv. série, XXe année, fasc. XI—XII, pp. 384—388.

Bien que ce travail utilise, comme le précédent, la contribution de Deanović, il ne concerne que les Croates, les Slovènes et une partie des Serbes. Dès les VIIe—VIIIe siècles, des prêtres latins venus d'Italie répandirent le catholicisme parmi les Croates. La jeunesse croate fréquenta les écoles supérieures italiennes et de nombreux Italiens arrivèrent en Croatie comme médecins, notaires, secrétaires ou évêques. D'Italie se répandirent en Croatie les styles roman et gothique, l'Humanisme et la Renaissance. Des imprimeurs et des éditeurs italiens aidèrent au relèvement cultural croate. Venise fut pendant longtemps un centre où étaient édités des livres croates ou serbes, imprimés en glagolitique ou en caractères cyrilliques.

Pourtant les Croates ne se contentèrent pas d'être des imitateurs serviles de la culture italienne et, à ce point de vue, l'auteur relève le caractère original de la création des Croates, tant en littérature que dans les arts plastiques. Ainsi les comédies de Marino Držić (Darsa) et *l'Egloga pescatoria* de Petar Hektorović peuvent soutenir la comparaison avec les meilleures œuvres contemporaines, de ce genre, d'Italie, les œuvres de Jacopo Sannazzaro et de Pietro Aretino, tout comme un siècle plus tard le drame pastoral *Dubravka* de Gundulić (Gondola) pourra supporter la comparaison avec son modèle, l'*Aminta* du Tasse.

En architecture, le monumental portail sculpté au XIIIe siècle par le sculpteur Radovan, pour la cathédrale de Trau (Tragurium), est à la hauteur des meilleures œuvres italiennes de cette période-là. L'architecte et sculpteur Georgio de Sebeniko construisit au XVe siècle la belle cathédrale de Sebeniko qui peut être comptée parmi les plus évoluées du temps.

Les Slovènes reçurent également des impulsions culturales d'Italie et fondèrent des Académies du type italien. Depuis le XVIIIe siècle jusqu'au début du XIXe les compagnies théatrales italiennes qui se rendent à Vienne donnent des représentations à Ljubljana et font connaître Métastase, Goldoni, Paisiello, Cimarosa, Rossini, Donizetti, Bellini, aux Slovènes.

Parmi les Serbes, Dositej Obradović, Zacharie Orfelin, M. Nenadović, P. Njegoš, fondateurs de la littérature serbe moderne, séjournèrent en Italie et en revinrent avec des impressions qui laissèrent leurs traces dans leurs œuvres.

www.cimec.ro

Quant aux Croates, non seulement ils reçurent mais il produisirent à leur tour des créations de culture, comme par exemple Ruggiero Boscovich (Boscović), homme de science du XVIIIe siècle et le jésuite ragusain Raimondo Cunich (Kunić), le latiniste qui a fait la meilleure traduction en hexamètres latins de l'Iliade d'Homère.

Des artistes croates travaillèrent en Italie, comme par ex. Giorgio Dalmata, le peintre Schiavone Dalmata (Juraj Čulinović) de Scardona, disciple de Squarcione, Giulio Clovio Croata del Littoriale croato, excellent miniaturiste et Andrea Schiavone (Medulić), de Nadino.

Au XIXe—XXe siècle des dizaines d'écrivains du Risorgimento croate sont en relations directes avec l'Italie. Les grands écrivains croates modernes: P. Preradović, G. Mazuranić, S. Kranjčević, habitent l'Italie, traduisent des écrivains italiens et s'inspirent de la littérature italienne. A. Mihanović créa à Fiume l'hymne national croate pour lequel G. Runjanin composa la mélodie sur un air de Lucia de Lamermoor, de Donizetti.

Prešern, le grand poète slovène, trouva son inspiration dans la lyrique de Pétrarque. Le Serbe Atanasje J. Došenović paraphrase de nombreuses chansonnettes harmonieuses de Jacopo Vittorelli, son contemporain italien. Deux grands poètes croates modernes, Vladimir Nazor et Antoine Tresić Pavičić traduisent leurs propres drames et poésies en italien. Également dans cette langue on traduit les œuvres de Petrović-Njegoš, Vojnović, Stanković, Cankar Zupančić, Andrić, etc.

Finalement Deanović s'occupe des relations scientifiques universitaires. Nous notons que l'Istituto per l'Europa Orientale, de Rome, publie des revues et études dédiées aux peuples slaves et fait des cours de langues slaves. La langue serbo-croate est enseignée à l'Université de Trieste et à l'Istituto Orientale, de Naples. *M. P. D.*

DUJČEV, IVAN, *Überlieferungen über die Genuesen aus Bulgarien*, dans ***Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa***, IVe année, 1940, Nr. 3, pp. 170—175.

Certaines légendes bulgares attribuent aux Génois une série de ruines de forteresses et de bâtiments. C. Jireček *(Pătuvaïie po Bălgaria*, Plovdiv, 1899), rappelle Ğenevis kalé au sud de Zlatica. Les ruines de Hisar (N. de Plovdiv) portent — dit Jireček — également des noms génois, bien qu'il s'agisse de ruines romaines tardives ou du début de la période byzantine. Jireček raconte que les Turcs attribuaient les ruines de Pliska, la première capitale bulgare, toujours aux Génois.

L'auteur nous fournit ensuite une série d'informations des XVIIe—XIXe siècles ayant trait à la tradition populaire de l'origine génoise de quelques-unes des établissements des Balkans et de la Mer Noire. Mais il s'agit en général de ruines de forteresses romaines ou byzantines. Seules les recherches archéologiques — dit Dujčev — pourront dire quelles sont celles parmi les forteresses attribuées aux Génois par la tradition populaire qui ont été vraiment élevées par ceux-ci.

Pourtant les traditions populaires ne sont pas dénuées de toute valeur. Elles montrent que longtemps après la disparition des Génois de la Mer Noire s'est conservé dans ces contrées le souvenir des Génois en tant que peuple, surtout parmi les Turcs. Ce qui l'explique c'est le fait — selon Dujčev — que,

www.cimec.ro

lors de leur pénétration dans l'empire byzantin et les pays balkaniques, les Turcs furent dès le début en contact avec les Génois. Déjà en 1387 un traité fut conclu entre Turcs et Génois. Plus tard, ils se firent la guerre, surtout dans les dernières années de l'empire byzantin libre. L'origine de ces traditions turques concernant les Génois doit être recherchée — dit Dujčev — dans les événements de la dernière période de l'empire byzantin. Le plus vaillant défenseur de Constantinople fut le capitaine d'un régiment génois, Giovanni Giustiniani. Les navires génois firent des miracles de bravoure. Le souvenir des faits d'armes génois en 1453, à Constantinople, ainsi que l'identité phonétique et la confusion entre le nom turc des Génois: Genevis (djinevis) et le mot turc djinn, géant, expliquent l'origine des traditions, ayant trait aux Génois, dans les rangs de la population turque dont l'imagination, qui voyant dans les Génois (djinevis) des êtres portant sur le dos des pierres immenses, les assimiliait aux géants (djinns).

M. P. D.

BENZ, ERNST, *Der älteste zyrillische Druck aus Hans von Ungnad Druckerei in Urach*, dans *Südost-Forschungen*, V. Jahrg. (1940), Heft 1, pp. 208—211.

Le baron Hans von Ungnad — le zélé propagandiste du protestantisme dans les Balkans — avait l'intention, (il le dit lui-même dans sa lettre du 22 octobre 1561 adressée à Maximilien II de Bohème), d'imprimer la traduction croate du Nouveau Testament ainsi que quelques écrits de la Réforme, en caractères cyrilliques, pour en assurer la diffusion parmi les Serbes, les Bulgares et les Roumains (à qui on les donnerait ou vendrait) et, par ce moyen, répandre l'évangile et la Réforme dans les pays slaves soumis aux Turcs. (Cf. aussi E. Benz, *Hans von Ungnad und die Reformation unter den Südslawen*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, III. Folge, IX, Bd. LVIII, 1939, Heft 2).

Dans une lettre du 14 septembre 1561 aux princes réformés et aux Etats allemands, Ungnad demandait qu'on l'appuyât pour son imprimerie sud-slave. En leur écrivant qu'il avait un plan et des impressions cyrilliques, il annexait une page imprimée avec l'alphabet cyrillique et le Pater en langue croate et caractères cyrilliques, ainsi que le premier et le deuxième vers du Psaume 117.

La précieuse page — la plus ancienne impression cyrillique de Hans von Ungnad — était considérée par M. Murko, *Über die Bedeutung der Reformation und Gegenreformation für das geistige Leben der Südslaven* (Heidelberg, 1927) et par Franjo Bučar, *Bibliografija hrvsatske protestanske književnosti za reformacije* (Zagreb, 1938) comme définitivement disparue. Karataev, *O pisanie slav.-rusk. knig* (St. Petersburg, 1878), écrivait qu'il y en avait un exemplaire à Upsala, tandis que dans la seconde édition de son travail, dans *Sbornik ot dělenija russkago jazyka i slovesnosti*, XXXIV-2, il déclarait qu'un exemplaire existait à Tübingen.

E. Benz a fini par trouver maintenant l'original de 1561 à Marburg, et il le décrit en même temps qu'une autre *Probezettel* de 1564. Nous est encore donnée la reproduction photographique de l'épreuve d'imprimerie de Ungnad, imprimée dans l'imprimerie youglosave d'Urach, à laquelle reste liée aussi l'activité du protestant slovène Trubar.

M. P. D.

www.cimec.ro

MILOVIĆ, JEVTO M., *Peter von Goetze und Weimar*, dans *Südost-Forschungen*, V. Jahrg., Heft 213, 1940, pp. 612—614.

La traduction par Gœthe du chant populaire yougoslave « Klaggesang von der edlen Frauen Asan Aga » a influencé les recueils et traductions des chants populaires de l'Europe.

L'impulsion donnée par le grand classique allemand fut un encouragement pour Peter Otto von Gœtze, un baron balte, qui publia en 1827 une traduction allemande des chants populaires serbes. Usant des relations qu'il avait avec l'amiral Šiškov, ministre russe de l'instruction publique, von Gœtze intervint auprès de lui pour aider un autre grand collectionneur de chants populaires, le serbe Vuk Štefanović Karadžić.

Milović publie deux lettres de Gœtze, découvertes à Weimar à Grossherzoglich Sächsisches Hausarchiv. Lorsque von Gœtze eut traduit en vers allemands *Serbische Volkslieder*, il en fit hommage à l'archiduchesse Pavlovna et lui en envoya un exemplaire avec une lettre signée par lui en tant que « Hofrath, angestellt beim Finanzministerium und bei Generaldirektion des Cultus der fremden Confessionen ».

Quand en 1829 il publia la traduction allemande des chants populaires russes, *Stimmen des russischen Volkes in Liedern*, il en adressa pareillement un exemplaire à l'archiduchesse avec une lettre qu'il signa comme « Collegienrath ». Il demeurait à St.-Petersburg, Kamenny Most.

Par les lettres qu'il adressa à l'archiduchesse saxonne, qui était d'origine russe, Peter von Gœtze se rattache à Weimar dont la célébrité mondiale fut consacrée par le génie de Gœthe. Peter von Gœtze raconte comme un popularisateur de mérite les chants balkaniques, généralement slaves, au monde allemand.

M. P. D.

VALJAVEC, FRITZ, *Briefwechsel Kopitar mit Rumy*, dans *Südost-Forschungen*, V. Jahrg., Heft I, 1940, pp. 71—147.

Il s'agit là de la correspondance du savant slovène de Vienne avec Karl Georg Rumy (1780—1847), un allemand de Zips, de l'époque de l'Aufklärung, directeur de l'école de Karlovic, où l'avait appelé le métropolite grec orthodoxe St. Stratimirović. Lors du conflit Stratimirović-Kopitar, au sujet du dictionnaire de Vuk Karadžić, Rumy prit partie pour le métropolite. Puis il se refroidit et se lia d'amitié avec Kopitar. En 1824 Rumy se rend à Vienne où il est aidé en parole et en action par Kopitar, car la situation matérielle de Rumy était très difficile. Il fut ensuite nommé professeur de droit hongrois à Gran.

Entre 1814 et 1838 il correspondit avec Kopitar. Leur correspondance semble s'être arrêtée, parce que Rumy défendait Šafařik qu'il avait connu en Serbie, alors que Kopitar l'attaquait, en raison de ses mauvais rapports avec les slavistes de Prague.

Cette correspondance offre de l'intérêt, tant pour la biographie de Rumy, que pour le caractère de Kopitar. Publiée par Fr. Valjavec avec la plus authentique méthode scientifique, avec de riches notes explicatives et un commentaire, elle complète heureusement l'édition strictement documentaire de quelques lettres de Kopitar et de Rumy publiées par Aleksa Ivić dans *Arhivska gradža o jugoslovenskim književnim; kulturnim radnicima*, IV, Belgrad, 1935, pp. 82—108.

www.cimec.ro

En appendice, 29 lettres, de 1814—1838, qu'échangèrent Kopitar et Rumy. On rencontre dans certaines d'entre elles de précieuses données pour l'histoire des littératures slaves en général, en particulier pour l'histoire de la langue et de la littérature serbe. Il y en a aussi quelques-unes qui concernent la littérature roumaine, comme, par exemple, à propos de la « Pravila cea mare » (le code législatif) de 1652. *M. P. D.*

ČIŽEVSKIJ, D., *Die Trubarschen Drucke an der Universitätsbibliothek Halle an der Sale*, extrait de *Südost-Forschungen*, VI. Jahrg., Heft 3—4, 1941.

C'est là un complément à l'étude de Franjo Bučar, *Fundorte der alten kroatischen Drucke aus der Zeit der Reformation in den Bibliotheken Deutschlands*, publiée dans *Südost-Forschungen*, III (1939), 4, p. 701 sqq.

La bibliothèque de l'Université de Halle contient les quatre impressions croates suivantes, publiées par le reformateur slovène Primož Trubar: 1) *I Prvi del Novoga Testamenta* (en glagolitique); 2) *Edni krath'i* (en cyrillique); 3) *Confessio* (en glagolitique) et 4) *Confessio* (en cyrillique). *M. P. D.*

LOICHIȚA, VASILE, *Mărturisirea lui Dositei* (La Confession de Dosithée), dans *Candela*, LIII—LIV (1942—1943), pp. 173—226.

L'auteur publie en traduction roumaine, « d'après le texte original publié à Bucarest en 1690 » la Confession de Dosithée, le patriarche de Jérusalem. Il publie en même temps en traduction roumaine, les 18 chapitres avec 4 questions et réponses de la Confession pseudo-lucarienne parue à Genève en 1629 (texte latin) et 1633 (texte grec-latin). En annexe, pp. 229—256, *loc. cit.*, il publie également en roumain « la lettre des Très-Saints Patriarches de l'Eglise catholique d'Orient » sur la croyance orthodoxe. *M. V.*

MARINESCU-HIMU, MARIA, *Romanul grecesc « Etiopică » al lui Heliodor în traducerea românească* (Le roman grec « les Ethiopiques » de Héliodore dans la traduction roumaine), București, Tip. « Carpați », 1945, 20 p. Extrait de *Hrisovul*, V (1945).

L'auteur s'occupe de la traduction roumaine du célèbre roman grec « les Ethiopiques » d'Héliodore, faite, au XVIIIe siècle, sur l'initiative de Léon Gheuca, ancien évêque de Roman, locum-tenens de Huși et plus tard métropolite de Moldavie, par Thomas de Castoria, le deuxième logothète de la Métropolie de Jassy. Ce roman a circulé en Moldavie, seulement en manuscrit, à l'époque phanariote.

M. V.

GRECU, VASILE, *Și totuși învățăturile lui Neagoe Voevod* (Les Recommandations du Voïvode Neagoe sont bien de lui), I—II, dans *Convorbiri Literare*, LXXVII (1944), pp. 477—481 et 740—767.

Le compte rendu du professeur P. P. Panaitescu dans les *Convorbiri Literare*, LXXVII (1944), mars, pp. 379—383, de l'article du professeur V. Grecu, *Izvor sau prelucrare a uneia din Învățăturile lui Neagoe Voevod* (Source ou remanie-

www.cimec.ro

ment de l'une des Recommandations du Voïvode Neagoe), publié dans *Omagiul lui Ioan Lupaş la împlinirea vârstei de 60 de ani*, Bucarest, 1943, pp. 295—316, a engendré une polémique soutenue dans la revue *Convorbiri Literare*, M. Gr. répondant par les articles cités et M. P. par un autre intitulé: *Autenticitatea învăţăturilor lui Neagoe Basarab* (L'authenticité des Recommandations de Neagoe Bassaraba), même volume, pp. 733—739.

Le professeur V. Grecu, qui a soutenu dans d'autres écrits également la paternité de Neagoe, répond pas à pas aux arguments d'inauthenticité avancés par feu D. Russo, arguments que s'approprie M. P. dans l'article mentionné les considérant comme définitifs, alors que celui-là était loin de le faire, comme aussi sur les arguments personnels de celui-ci et il attire l'attention sur un fait négligé par Russo et M. Panaitescu, à savoir que ces Recommandations constituent un morceau de littérature et non un écrit historique « que l'on doit juger dans l'esprit de son époque et dans le cadre des écrits byzantins et byzantino-slaves du même genre », les incohérences, les contradictions et les manques qui s'y rencontrent pouvant s'expliquer par cette voie (p. 766), comme aussi par la façon dont le texte nous a été transmis.

Le problème reste toujours ouvert, étant donné surtout que M. P. promet de fournir à une autre occasion des preuves de l'inauthenticité des Recommandations, preuves de nature profane, politique, militaire, administrative et judiciaire.

M. V.

SUCIU, I. D., *Un dascăl Macedo-Român din Banat: Dimitrie Constantini* (1792—1865), dans *In amintirea lui Constantin Giurescu la douăzeci şi cinci de ani dela moartea lui*, Bucureşti, 1944, pp. 503—510.

L'auteur s'occupe au début, dans les grandes lignes, de la famille macédo-roumaine du marchand Gheorghe Constantini, qui venu de Siatista (Macédoine), s'établit dans le Banat. Puis il insiste surtout sur l'activité didactique de Dimitrie Constantini, le fils du précédent.

A. C.

IORDAN, AL., *Dr. Petru Beron şi primul bucvar bulgar* (Le docteur Pierre Beron et le premier abécédaire bulgare), dans *Timocul*, X (1943), cahiers II et III, pp. 17—28.

Al. Iordan, qui à plusieurs reprises s'est déjà occupé des rapports culturels roumano-bulgares, nous dépeint cette fois-ci l'activité déployée par un lettré d'envergure et le premier pédagogue bulgare.

La vie et l'activité de Pierre Beron sont étroitement mêlées à la Roumanie. Il a fait des études à l'Académie grecque de Bucarest. Plus tard il a pratiqué la médecine comme médecin communal et départemental avec résidence à Craïova, où il s'adonnait aussi au négoce. Dans son article Iordan s'occupe plus particulièrement d'un *Bucvar*, un abécédaire composé par Beron et imprimé à Braşov. Ce livre de début a consacré le savant bulgare comme l'un des promoteurs du relèvement culturel bulgare, car ce manuel n'eut pas moins de cinq éditions durant quatre décades, étant le livre fondamental de tous les élèves bulgares de l'époque.

www.cimec.ro

Beron le composa sur le modèle de ceux qu'il avait vus en Valachie, notamment d'après les manuels de Darvaris et les directives reçues à l'école de Bucarest.

A. C.

ROMANESCU, MARCEL, *Cantemir, Montesquieu şi Marsigli*, dans *In amintirea lui Constantin Giurescu, la douăzeci de ani dela moartea lui*, Bucureşti, 1944, pp. 413—434.

Dans son article d'une riche information, l'auteur renverse, avec des arguments plausibles et sur des motifs sérieux, l'opinion soutenue par Iorga et par d'autres savants roumains, que l'écrivain français Montesquieu a emprunté à Dimitrie Cantemir le titre fameux: *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.*

Il analyse la vie et les œvres de Marsigli, Cantemir et Montesquieu et arrive à la conclusion que, tant Cantemir que Montesquieu se sont inspirés pour le titre si discuté par les historiens roumains, du savant italien Marsigli, dont l'ouvrage fut publié à la Haye en 1732, en français et en italien, sous le titre: *L'Etat militaire de l'Empire Ottoman, ses progrès et sa décadence.* Le sous-titre italien du livre de Marsigli: *Incremento e decremento del Medesimo* est fort proche du titre de Cantemir: *Historia incrementorum atque decrementorum.*

M. Romanescu croit que Cantemir et Montesquieu ont personnellement connu leur inspirateur Marsigli.

Cherchant à établir aussi l'origine de la croissance et de la décadence des états, l'auteur cite, comme étant le plus ancien texte renfermant cette théorie, le traité de Théodore Spandonis (Spandugino) Cantacuzène: *I Commentari di Theodoro Spandugino Cantacuzino, Gentilhuomo Constantinopolitano, dell'origine de Principi Turchi, et de costumi di quella nationе*, publié à Faënza en 1551.

A. C.

KAPITANOV, HRISTO P., **Панайотъ Станчевъ-Черна. Единъ българинъ-румънски поетъ.** (Un bulgare — poète roumain), Sofia, 1941, extrait de la revue **Просвѣта** 22,8×15,4, 16 p.

Travail de popularisation qui s'adresse au public bulgare. On insiste sur l'origine bulgare du poète, on cite les opinions de la critique contemporaine qui le range parmi les plus grands poètes d'il y a 30 ans — mais sans ajouter que l'enthousiasme et l'appréciation ont été tempérés, se sont calmés. On cite les opinions de la critique autorisée au sujet de la langue de Cerna qui n'a jamais régné, tel un vrai Roumain, sur la langue dans laquelle il écrivait. Sont exposés quelques cas intéressants qui sont révélateurs de l'attachement de Cerna pour les Bulgares. Il y a un cas très significatif, un souvenir inédit de J. D. Mugur (p. 13—14). P. Cerna était en contact avec la littérature bulgare. Il aimait beaucoup Penčo Slavejkov dont il possédait les *Chants épiques* et qu'il traduisait aux amis. C'est en effet là que se rencontraient deux natures congénitales. Un parallèle entre ces deux poètes sera instructif, de même que l'intégration des motifs de Cerna dans la lyrique bulgare. En tout cas, Cerna a été un poète roumain qui a trouvé dans la réalité roumaine ses motifs d'inspiration, dans les idéaux du peuple roumain ses idéaux et dans la langue roumaine son instrument d'expression poètique.

P. B.

www.cimec.ro

BURMOV, ALEXANDĂR, **Христо Ботевъ презъ погледа на своитѣ съвременници** (Hristo Botev vu par ses contemporains. Souvenirs et opinions des camarades et des contemporains de Botev), Sofia, 1945, 21×15, 383 p.

Poète, doctrinaire de la révolution nationale et sociale, visionnaire de la confédération balkanique dont il pose les conditions pleines du sens des réalités, nationaliste et internationaliste, animateur et polémiste, membre de marque du comité révolutionnaire bulgare de Bucarest et la plus importante victime du mouvement insurrectionnel bulgare — ce jeune homme de génie, Hristo Botev, qui est mort à l'âge de 28 ans, il y a 70 ans, est le drapeau de toujours, la fierté éternelle du peuple bulgare progressiste.

Des savants de marque ont consacré leur ardeur, leur science et leur vie aux recherches ayant trait à la vie et à l'oeuvre de ce géant. Il existe en Bulgarie des spécialistes des problèmes botéviens. Il a été fondé récemment, à Sofia, l'institut scientifique « Hristo Botev » qui compte aussi deux membres roumains, le prof. P. Constantinesco-Iaşi et Basile Hristu, et qui devrait avoir des ramifications à Bucarest aussi. Car on peut trouver des documents et des renseignements, concernant des moments encore non précisés de la vie et de l'activité du poète, dans les archives roumaines qui n'ont pas encore été dépouillées. Et, à beaucoup de points de vue, le présent travail représente une collection de documents — les souvenirs des contemporains de Botev, sur lesquels se basent en bonne partie ses biographes. M. Al. Burmov, un jeune savant spécialiste des problèmes de la décade de gloire révolutionnaire 1866—1876 dont le nerf vital était à Bucarest, a établi un recueil complet de ces témoignages qui comprend à la fin du volume des notes substantielles sur les mémorialistes ainsi que des notes critiques au sujet de la véracité des faits racontés. Est intéressante l'opinion — qu'Al. Burmov se réserve le droit de discuter plus tard — que les souvenirs de Zamfir Arboré-Rali, sur Botev, publiés en 1921 par E. Volkov dans sa monographie de Botev (qui a été beaucoup modifiée par l'éditeur) sont de fait ceux de C. Dobrogeanu-Ghérea. Botev a entretenu des relations d'amitié avec tous les deux et Arboré a même écrit sa biographie, perdue déjà en 1881. Nous soupçonnons les motifs qui rendent Burmov sceptique au sujet de la paternité de ces souvenirs. Z. Arboré est arrivé à Bucarest peu avant le départ de Botev et de sa troupe de révolutionnaires et dans ses tablettes il est question de certains souvenirs plus anciens, décrits comme si le narrateur en avait été témoin. Il est vrai qu'Arboré a eu la curiosité de se documenter sur le mouvement révolutionnaire bulgare, sur ses débuts, à partir de la Coalition sacrée de 1866 (v. les Souvenirs d'Arboré ayant trait aux révolutionnaires bulgare, Botev excepté, publiés par B. Hristu dans *Balcania*, I). Mais les souvenirs sur Botev sont trop peu nombreux de la part de quelqu'un qui a écrit une biographie de Botev, biographie qui embrasse une période trop étendue pour quelqu'un qui a peu vécu avec Botev à Bucarest. Nous attendons donc les arguments de M. Burmov.

Le présent recueil, établi consciencieusement et avec beaucoup de compétence, est un guide précieux pour comprendre la personnalité de Botev et étudier sa vie.

P. B.

www.cimec.ro

RITTER, HELMUT, *Philologica XI. Maulānā ğalāladdīn Rūmi und sein Kreis* (Fortsetzung und Schluss) dans, *der Islam*, Band 26, Heft 3, Berlin, 1942, pp. 221—249.

Suivant à peu d'années de distance l'ouvrage de Badī 'azzamān Fīrūzān Far sur Maulānā ğalāladdīn Muḥammad mashhūr ba-Maulawī (Teheran, 1315-1937) dont il reconnaît la valeur tout en en relevant les lacunes, H. Ritter avait entrepris d'établir une bibliographie exhaustive des textes portant sur la biographie et l'œuvre du célèbre fondateur de l'Ordre des Derwishes Tourneurs qui fut en même temps un des plus grands poètes de l'Orient islamique.

Dans le but d'épuiser complètement son sujet, l'auteur avait déjà porté son effort sur la personnalité de Bahā'addīn Walad Muḥammed, père de ğalāddīn (+ 628 H.) ainsi que sur toutes les sources à même d'éclairer l'évolution historique de l'Ordre (cf. *Der Islam*, Band 26, Heft 2, Berlin, 1940, pp.116—158: *Philologica* von H. Ritter).

Dans la dernière partie de son ouvrage, H. Ritter dépense les mêmes trésors de patience et de méthode pour dresser l'état complet des manuscrits de la célèbre collection Fīhi mā fīh (cf. *Der Islam*, 1942, pp. 221—223), publiée à Teheran en 1330 (330 p.) et celui des lettres de ğalāladdīn (pp. 224—225), publiées par Ahmed Remzi Akyiirek sous le titre: *Mevlānānin Mektublarī*, Istanbul, 1937. Sebat Basīmevi (Anadolu Selçukileri gününde Mevlevī Bitikleri).

Un nombre important d'indications bibliographiques complémentaires portant sur les œuvres de Sayid Burhānaddīn Muḥakkiḳ-i Tirmidī (+ 638 H.), intitulées *Maḳalāt et Ma'arif* (cf. p. 226), sur l'ouvrage de Shams-i Tābrīzī (+ 645 H.): *Makalāt-i Shams-i Tabrīzi* et sur le Zubda-i Maḳalāt-i Shams-i Tabrīzī du der wish Utmān Sīnečāk (pp. 227—229) et sur celles du propre fils de Galāladdīn, Sulṭān Walad (623 H. — 10 Redjeb 712 H.): Dīwān-i Rabāhnāma, Intihānāma, Ma'ārif-i Waladī, ajoutent encore à l'intérêt Waladī, scientifique et à la valeur pratique de ce remarcable instrument de travail.

Dans l'Appendice (pp. 239—249) est publié un répertoire analytique de onze manuscrits miscellanés (Aya Sofya 2053, 3945; Fatih 5296; Halet Ilave 174, 238; Pertev Paşa 635; Selim Aga de Skutari 567; Universite F. 338, F 394, F. 597 et T. 344) comprenant les différentes œuvres du Maulānā et de son cercle.

Avec cette dernière étude, l'auteur termine un ouvrage de valeur et du plus grand intérêt pour l'étude de l'histoire de l'Ordre des Derwishes Tourneurs.

M. M. A. D.

BĂCILĂ, JEAN C., *Impărţirea administrativă a Moldovei în anul 1833. Două documente cartografice* (La division administrative de la Moldavie en l'an 1833. Deux documents cartographiques) dans *In amintirea lui Constantin Giurescu la douăzeci şi cinci de ani de la moartea lui (1875—1918)* (Volume d'hommages à la mémoire de Constantin Giuresco, *1875—1918*, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort), Bucarest 1944, pp. 139—155.

Après la paix d'Andrinople, de 1829, les Principautés roumaines restèrent jusqu'en 1834 sous l'occupation russe. Durant cette période furent réalisées plusieurs réformes dans les Principautés roumaines.

www.cimec.ro

Pour une meilleure connaissance du pays, on ressentit le besoin d'établir la carte géographique de la Moldavie, avec une division administrative par départements et cantons et contenant tous les villages. De cette époque nous furent conservées deux cartes manuscrites qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie roumaine.

Ces cartes géographiques que Monsieur Băcilă étudie minutieusement dans son article nous montrent: la première, la division administrative de la Moldavie avant 1853, les circonscription judiciaire de 1833, l'esquisse administrative de 1853; la seconde, la Moldavie divisée en départements et cantons. L'importance de cette carte consiste dans le fait que tous les villages de Moldavie y sont mentionnés et nous possédons ainsi une statistique officielle et complète de ces villages. *A. C.*

ECKERT, GEORGES *Die Jurüken in Zentral-Mazedonien* (Les Juruques dans la Macédoine du Centre) dans le « Buletinul Institutului Român din Sofia » (Bulletin de l'Institut Roumain de Sofia), I-ère année 1941, No. 2, Bucarest 1942, pp. 561—566.

La question de l'origine, du genre de vie et de la littérature populaire des Juruques — pâtres nomades turcs — constitue l'un des problèmes les moins élucidés de l'ethnologie balkanique. L'auteur passe d'abord en revue la mention des Juruques, de la région de Salonique, dans la littérature Marsigli (1732), le consul français Thomas (1750), Arasy (1777), Beaujour (1797), Cousinéry (1732), C. Jireček, Paul Traeger (1901), Adolphe Struck (1901). Celle de Struck étant la dernière en date. En 1923—1924 l'échange de population gréco-turc les transféra de la région de la Chalcidique de l'Ouest en Turquie.

L'auteur ne trouvant donc plus, en 1943, des Juruques en Macédoine, nous présente des données reculillies auprès des habitants grecs des villages de Triophon, Suroti et Krini. Les Juruques s'occupaient surtout d'élevage et ne s'adonnaient que sur une très faible échelle à une agriculture primitive qui utilisait des charrues en bois. L'industrie textile, pratiquée dans les ménages, était limitée à la bure tissée par les femmes. Ils pratiquaient le nomadisme saisonnier: l'été ils se rendaient dans le Rhodope (Nevrokop) et revenaient fin otobre dans leurs quartiers d'hiver de la Chalcidique. On donne également des renseignements sommaires concernant leur façon de s'habiller, les ustensiles de ménage, les coutumes à l'occasion des mariages et des enterrements. Plus tolérants que les Turcs au point de vue religieux, les Juruques honoraient, en plus des principales fêtes de l'Islam, également des saints chrétiens comme p. ex. saint Georges (Erdelis) et saint Démètre (Kassim). Ils croyaient aux exprits, aux revenants, aux génies malfaisants et portaient des amulettes pour se garantir contre ces derniers. L'auteur nous fournit encore quelques renseignements relatifs à leurs coutumes domestiques et à leurs pratiques de magie. *M. P. D.*

CAPIDAN, T., *Darstellung der ethnologischen Lage am Balkan mit besonderer Berücksichtigung der Mazedorumänen (Aromunen)*, dans ***Südost-Forschungen***, VII e année, 1942, livrais. 3—4, pp. 497—545.

Dans le premier chapitre l'auteur s'occupe des peuples balkaniques avant l'invasion des Slaves et discute une foule de questions, liées aux Thraces et aux Illyres, telles que: nombre, occupations, langue, foi, etc. Au second cha-

www.cimec.ro

pitre, Monsieur Capidan étudie les peuples balkaniques après l'invasion slave et insiste surtout sur les Serbes, les Albanais, et les Roumains. Après avoir étudié le nom, l'organisation sociale, la langue des Slaves, l'auteur passe au tracé de la frontière linguistique serbo-bulgare et à l'expansion de ces deux peuples balkaniques.

Il insiste plus particulièrement sur les Albanais qui seraient des Illyres, au point de vue génétique, mêlés aux Thraces, et dont la langue aurait un substratum illyrique sur lequel se sont greffés des mots et des particularités linguistiques thraces. Plus loin, il étudie le nom de l'Albanie, sa toponymie, la vie sociale des Albanais, la limite entre les zones culturelles grecque et roumaine dans les Balkans et la question aride de la patrie ancestrale (urrumänisch) des Roumains. A ce sujet, Monsieur Capidan affirme que le peuple roumain est né sur un territoire s'étendant tant sur la rive droite que sur la rive gauche du Danube, où il y avait des tribus thraces et thraco-illyriques romanisées.

Mais la délimitation de ce territoire — dit l'auteur — est toute aussi difficile que celle du territoire où s'est formé le peuple albanais. La tentative des savants qui cherchent à fixer la patrie ancestrale des Roumains seulement en Dardanie (le triangle Sofia—Nish—Skoplje) n'est par conséquent pas réussie, car, dit Monsieur Capidan, là-bas n'aurait pu vivre qu'une population peu nombreuse et les Roumains ont été de tout temps fort nombreux. Par conséquent leur patrie ancestrale doit être recherchée dans le Nord-Ouest de la Péninsule Balkanique, à gauche et à droite du Danube, d'où les Roumains se sont répandus dans toutes les directions, dans tout le Sud-Est européen. Par leur métier de bergers ils purent entrer en contact également avec les ancêtres des Albanais, ce qui expliquerait aussi les éléments linguistiques communs aux deux langues. Dans le dernier chapitre Monsieur Capidan s'occupe des Macédoroumains ou Aroumains, démontre leur origine roumaine et combat l'historien grec A. Keramopoulos lequel, il n'y a pas bien longtemps, chercha à présenter les Macédoroumains comme une population grecque dénationalisée par les Roumains de la Péninsule Balkanique. Après avoir passé en revue les mentions des Macédoroumains faites par les chroniques byzantines (Cédrénus, Kékaumenos, Nicétas Akominate, Phrantzès, Chalcocondylas) et les chroniqueurs occidentaux (Benjamin de Tudèle, Geoffroy de Villehardouin, Henri de Valenciennes, Robert de Clary), l'auteur nous montre les régions où vivent les Macédoroumains et nous indique leur nombre, leurs occupations, leur diffusion et leur culture. Il souligne particulièrement le rôle important qu'ont joué les Macédoroumains dans le commerce, la culture et la lutte de libération des peuples de l'Europe centrale et du Sud-Est et termine en dénonçant les efforts faits pour albaniser, serbiser et gréciser les Macédoroumains.

L'étude de Monsieur Capidan est, avec quelques petites réserves, un instrument très utile et précis pour informer l'étranger sur le roumanisme balkanique.

M. P. D.

MEHLAN, ARNO, *Der Bazar auf dem Balkan in der Türkenzeit*, dans *Südost-Forschungen*, Ve année, livr. 4, 1940, pp. 832—863.

Bazar vient du mot pehlvi vāčār (cf. le hongrois vásár) et se traduit par marché. Pendant la période turque (1365—1878) le bazar était l'endroit où se faisait le commerce balkanique avec des marchandises indigènes ou importées.

www.cimec.ro

Il était composé d'une place, d'une rue principale couverte avec des planches, de la vigne ou de la toile; d'un réseau de ruelles (Čaršija) < pehl. čahār-sūg, n. perse čār-sū, turc čarshy = quadrivium, couvertes et ayant des boutiques en pierre de chaque côté; du « bézistan » que certains voyageurs déclarent identique à l'entrepôt, et d'autres à une réserve de marchandises, aux halles ou à la bourse. C'était un bâtiment important qui mesurait 600/600 m, qui au début était construit en bois, ensuite, par crainte des incendies, en briques; de bâtiments annexes: auberges, caravansérail, poste de police, douane et office postal. Le caravansérail était un hôtel pour les caravanes. D'architecture arabe, il pouvait recevoir jusqu'à mille personnes, qui y passaient une nuit. Pour ceux qui faisaient un plus long séjour il y avait des kuršumli-chan, grands bâtiments de pierre, pourvus de vastes cours, où on faisait encore du commerce.

Les sultans accordèrent beaucoup d'importance à la création de bazars. Sous Soliman II (1520—1566) furent construites les Čaršija de Mustapha-Pacha et d'Andrinople sous la direction de l'architecte Kodža Sinan-Pacha. Ensuite le marché de Usundžovo ainsi que des auberges et des caravansérails sur la route allant d'Andrinople à Lule Bourgas. Sous Amurat (III 1574—1595) Gasi Chudavendigar établit le bézistan d'Adrinople. Ahmet Ier (1603—1612), Amurat IV (1622—1646), le vizir Méhémet-Pacha et le sultan Ibrahim (1646—1648) continuèrent l'œuvre de leurs prédécesseurs. Plus tard, lorsque la démoralisation fit des progrès dans l'administration turque, l'intérêt pour la construction de marchés diminua. Ce n'est qu'au XIXe siècle que ressuscita la vieille attention qui avait été jadis accordée aux bazars dans la région située entre les Balkans et le Danube, grâce à Midhat-Pacha, de 1864 à 1868, qui établit le marché d'Eski-Džumaja.

Sous les Turcs, c'est un juge du marché (Muhtessibb) qui surveillait l'application des prévisions légales sous le contrôle d'un cadi. Vers la fin du XVIIe siècle—début du XVIIIe, lors de la déchéance de l'administration turque, ce furent les corporations (esnafs) qui reprirent le contrôle du marché. A Constantinople, Philippopoli et Andrinople, il y avait dans les Čaršijas et les Bézistans également des fonctionnaires de la ville (Naibs) qui encaissaient les taxes et les impôts dûs par les marchands et les caravanes, ainsi que pour la surveillance des profits et des prix.

Pour la garde des chemins conduisant aux bazars, on construisait des tours de guet (Karaules) parmi lesquelles il y avait, de distance en distance, des cabanes de surveillance (Beklemés) qui abritaient des gardiens de l'État nommés Zapties, d'où le roumain zapciu. Dans les bazars la garde des rues pendant la nuit était confiée à des vigiles (Assas). Le bézistan avait une garde spéciale, composée à Andrinople de 60 hommes et de 45 à Scutari.

A la fin de son étude Arno Mehlan souligne la grande importance économique du bazar au temps de la domination turque. C'est une bonne étude due à la plume d'un chercheur qui a fourni déjà tant d'études précieuses pour l'histoire économique des Balkans sous les Turcs.

M. P. D.

DOBOȘI, A., *Der Einfluss der türkischen Eroberungen auf den Handel der rumänischen Fürstentümer*, dans *Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa*, IVe année, 1940, No. 3, pp. 163—170.

www.cimec.ro

On nous montre les suites fâcheuses qu'eut pour le commerce des principautés roumaines la conquête, par les Turcs aux XVe et XVIe siècles, des places fortes du Danube et de la mer Noire. En plus de l'énorme tribut payé à la Porte et des grandes dépenses imposées par les entreprises guerrières et par l'entretien des garnisons turques situées à proximité, l'économie des pays roumains eut à souffrir parce que — dit l'auteur — les étrangers les évitaient par peur des fonctionnaires turcs du Danube et du Dniester.

On nous montre ensuite l'influence exercée par les Turcs sur l'organisation commerciale des Roumains, sur leur genre de vie, sur la mode. Rappelant les Paix du XVIIIe siècle (Passarowitz, 1718), Koutchouk-Kaïnardji, 1774) et du XIXe (Andrinople, 1829) on nous fait voir l'éloignement progressif des Roumains des Turcs et la tendance des Roumains de se tourner de plus en plus vers le commerce occidental. Vers 1850 les Turcs détenaient encore le premier rang dans l'exportation roumaine, rang que détenait la Sardaigne pour l'importation suivie de la Russie, de l'Autriche, etc. Il aurait été bon que l'auteur esquissât la balance commerciale de la Roumanie dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Faisons maintenant quelques petites remarques: 1) La conception de l'auteur sur l'influence négative des Turcs sur le commerce roumain est vieillie. Maintenant on ne voit plus les choses tellement en noir, ni en Roumanie ni ailleurs; 2) Bien que le titre nous promette l'étude de l'influence des conquêtes turques sur le commerce des Principautés roumaines, une bonne partie de l'article ne concerne que des questions d'ordre financier; 3) La révolte de Michel le Brave n'a pas eu lieu en 1600 mais en 1594 et tout le monde le sait; 4) Les corporations ne portent pas en turc le nom d'enafuris mais d'esnafuri; 5) Quoique l'auteur se base surtout sur les études de N. Iorga, il donne à la fin une bibliographie qu'il n'a même pas utilisée dans son article; 6) A la fin de l'article glissant dans l'actualité politique, l'auteur écrit: « In unseren Handelsverbindungen hat Deutschland, mit dem wir durch die natürlichsten und ältesten Beziehungen verbunden sind, den ersten Platz inne » et 7) La bibliographie, approximative et pleine d'erreurs, comprend également des travaux sans aucun rapport avec le sujet, comme par exemple: V. Pârvan, *Getica, Inceputurile vieţii romane la gurile Dunării* (Les débuts de la vie romaine aux Bouches du Danube) et *La pénétration hellénique dans la vallée du Danube.*

M. P. D.

COSTĂCHEL, VALERIA, « *Beneficiul* » *în Sud-Estul Europei* (Le bénéfice dans le Sud-Est de l'Europe), dans *Revista Istorică*, XXX (1944), pp. 61—86.

L'auteur poursuit, comparativement et évolutivement dans le Sud-Est de l'Europe, une institution de caractère féodal, apparentée à plus d'un point de vue avec le bénéfice occidental. Elle établit ainsi qu'il au existé une propriété foncière conventionnelle dans le Sud-Est de l'Europe durant la période qui va du XIe au XVIe siècles. Cette propriété agraire était accordée par les princes en échange du service militaire et avait un caractère temporaire qui toutefois tendait à devenir héréditaire. Elle s'accordait avec le privilège des immunités. Ce type de propriété, existant chez les Byzantins, a pénétré chez les Bulgares et les Serbes, d'où il est passé aussi en Valachie. On peut le suivre également en Moldavie, Lithuanie et Russie. Mais ce n'est pas une simple imitation des formes sociales qui ont prévalu dans l'Europe médiévale, mais une adaptation

www.cimec.ro

de cette propriété due aux conditions politiques et économiques communes, en partie, à ces peuples de l'Europe du Sud-Est. Les influences extérieures sont d'ordre secondaire, car elles ne déterminent pas exclusivement l'apparition de de cette institution. *M. V.*

BERECHET, ST. GR., *Biserica şi Domnia în trecutul românesc* (L'Eglise et les Princes dans le passé roumain), dans *Biserica Ortodoxă Română* (L'Eglise orthodoxe roumaine), LXIII (1945), septembre, pp. 424—442.

En étudiant les rapports ayant existé au cours des siècles entre l'Eglise roumaine et les chefs des Principautés roumaines, l'auteur arrive aux conclusions suivantes qu'il étudie tour à tour au cours de l'exposé, comme une sorte de titres de chapitres:

1. Les Princes gouvernaient avec l'aide des chefs de l'Eglise.
2. L'Eglise aidait la justice princière.
3. L'Eglise était un intermédiaire de paix.
4. Les Princes confirment les mesures et les sacrifices de l'Eglise concernant l'instruction en général.
5. Les Princes rétablissaient la discipline dans la vie ecclésiastique.
6. L'Eglise avait la charge de conserver les étalons des unités de mesure de l'Etat.
7. L'Eglise était les Archives qui conservaient les vieux actes du pays.

A de rares exceptions près, sur lesquelles M. Berechet nous promet de revenir, l'Eglise a collaboré en bon accord avec le Prince, suivant en cela le principe byzantin qui la subordonne à l'Etat.

Les matériaux présentés par l'auteur sous les points VI—VIII (pp. 435—438) (intitulés: « Les fondateurs des églises nommaient les higoumènes et les prêtres de leurs fondations », « Les églises pouvaient être vendues par leurs fondateurs » et « Les fondateurs pouvaient faire don des églises fondées par eux ») ne nous aident pas à établir des relations nouvelles, autres que les sept énumerées ci-dessus, entre le Prince et l'Eglise. C'est pourquoi ces matériaux pouvaient être utilisés pour l'un des sept chapitres mentionnés. *M. V.*

PHILOLOGIE ET FOLKLORE

SIMENSCHY, TH., *Limba hitită şi rolul ei în gramatica comparată* (La langue hittite et son rôle dans la grammaire comparée), Bucureşti 1944, 48 p. Tirage à part d'*Analele Academiei Române, Memoriile Secţiunii Literare*, Ser. III, T. XIII, Mem. 1, p. 1 sqq.

C'est un excellent exposé de l'état actuel des recherches sur la langue des Hittites. Cette langue, qu'on vient de déchiffrer sur les tablettes cunéiformes de Boghazköi, représente un des idiomes les plus archaïques de la famille indo-européenne. Sa découverte, appelée à modifier bien des idées de base qu'on avait jusqu'à présent au sujet de l'indœuropéen primitif, constitue une étape des plus importantes dans le développement des études linguistiques, de même que les progrès des recherches concernant la civilisation hittite en général justi-

www.cimec.ro

fient chaque jour davantage les espoirs des archéologues d'éclaircir des problèmes fondamentaux de la protohistoire de l'Asie Antérieure, de l'Égée, ainsi que de l'Europe sud-orientale. *R. V.*

BARBULESCU, ILIE, *Die paläographischen und orthographischen Einflüsse des Westzyrillischen auf das Ostzyrillische bei den Rumänen*, dans *Südost-Forschungen*, V-e année, 1-ère livraison, 1940, pp. 33—45.

L'emprunt du cyrillique par les Roumains dans la « période du slavonisme culturel » n'est pas lié — dit Bărbulescu — seulement à la civilisation byzantine des Slaves orthodoxes et à leur littérature cyrillique mais encore au cercle de civilisation latin-italien des Slaves occidentaux ou catholiques.

Pour le prouver, l'auteur signale quelques phénomènes d'ordre paléographique ou orthographique rencontrés tant dans la cyrillique ou la glagolitique des textes slaves de la région dalmate que dans les textes cyrilliques roumains.

Ces phénomènes sont: 1) La disparition des demivoyelles muettes ъ et ь à la fin des mots; 2) La lettre cyrillique ѓ = ğ; 3) La cyrillique С avec la valeur de š (et non pas de s); 4) Les voyelles i « et u sous la forme de la« polnoglasie » russe; 5) La lettre cyrillique ч = č; 6) Les lettres cyrilliques ѣ = b et ѳ = v.

On nous donne de nombreux exemples tant de textes glagolitiques et cyrilliques serbo-croates que de textes cyrilliques roumains, qui illustrent l'influence civilisatrice des Slaves balkaniques occidentaux sur les Roumains.

Pour terminer, l'auteur nous montre que la présente étude constitue le complément d'une autre étude publiée par lui, en français, sous le titre: *Relations entre les Principautés Roumaines, Raguse et les Ragusains dans la période du slavonisme culturel*, dans *Mélanges ragusains offerts à M. Rešetar* (Raguse 1931), et il nous explique qu'il résulte des preuves apportées maintenant que dans la période d'orientation vers les Slaves, les Roumains des Principautés ne reçurent pas seulement la civilisation byzantine par l'entremise des Slaves orthodoxes (Bulgares, Serbes, Russes) mais encore la civilisation occidentale, la culture latine, par l'écriture cyrillique des Serbo-Croates catholiques des rives orientales de la mer Adriatique.

M. P. D.

WIJK, N. van, *Zur sprachlichen und stilistischen Würdigung der altkirchenslavischen Vita Constantini*, dans *Südost-Forschungen*, VI-e année, livraison ½, 1941, pp. 74—102.

Comparant dans une traduction allemande un passage de la *Vita Constantini*, qui contient la querelle entre Constantin et l'iconoclaste Johannes (Jannis) avec un passage de la *Vita Methodii* — la conversation de Méthode avec le « roi » et les évêques allemands, van Wijk conclut qu'il existe peu de vieux textes ecclésiastiques dont le contenu et la composition les rendent dignes d'être comparés à la *Vita Constantini*.

S'attelant à l'analyse linguistique de l'important monument de langue slave ecclésiastique ancienne, le professeur hollandais établit que le peu de provincialismes moraves qu'on rencontre dans la *Vita Constantini* montrent que ce texte est d'origine nordique, tchéco-slovaque. Il démontre plus loin que la *Vita Constantini* est un texte slave original, composé par un Slave de l'empire morave, et non pas un texte grec comme le croyait Voronov (*Kiril i Metodij*, Kiev 1877)

www.cimec.ro

et A. Leskien *(Grammatik der altbulgarischen (altkirchenslavischen) Sprache,* Heidelberg, 1909). En terminant l'analyse linguistico-stylistique de la *Vie de Constantin,* van Wijk arrive à la conclusion qu'il s'agit de l'un des rares textes écrits originairement dans l'ancienne langue slave ecclésiastique et que tant au point de vue littéraire qu'au point de vue stylistique il s'agit d'un chef-d'œvrre.

Dans la seconde partie de l'étude, le savant philologue présente certaines observations critiques sur les éditions de Lavrov et Bodjanskij et insiste sur la nécessité de comparer les différentes variantes des manuscrits qui nous ont transmis la *Vita Constantini,* dans le but d'établir une édition critique, chose demandée d'ailleurs également par le regretté slaviste tchèque Miloš Weingart.

Van Wijk avait commencé, dans cet esprit authentiquement scientifique et avec la sévère méthode du collationnement des différentes rédactions manuscrites, la restitution de l'original de la *Vita Constantini,* et annonçait dans cette étude même que le premier chapitre restitué, de la *Vita Constantini,* qui tient compte de toutes les variantes, paraîtra dans la *Zeitschrift für slavsche Philologie.* Le réputé slaviste étant mort le 25 mars 1941, nous ne savons pas si la restitution promise a paru. C'est un devoir d'honneur pour les slavistes d'honorer la mémoire de celui qui fut Nikolaas van Wijk en menant à bonne fin le travail commencé par lui, exécutant ainsi le désir exprimé par lui-même à la fin de son étude que nous avons résumée ici.

M. P. D.

ROSETTI AL., *Slavo-romanica,* IX. De l'influence du slave méridional sur le néo-grec et le roumain. *Bulletin linguistique,* XI (1943), pp. 64—72.

Il s'agit d'une étude occasionnée par la recherche limpide de Max Vassmer, *Die Slaven in Griechenland.* Mais, tandis que M. Vassmer part de la toponymie (ce que E. Petrovici fera pour la Transylvanie dans « Daco-slava ») M. Al. Rosetti part du fonds de mots roumains d'origine sud-slave. Une étude de ce genre est plus laborieuse, l'établissement de la chronologie étant un travail plus difficile et plus compliqué. En Grèce, l'influence slave a été exercée par une seule vague, à une seule époque qui a été relativement courte; tandis que l'influence sud-slave sur la langue roumaine a été de longue durée et s'est exercée à plusieurs reprises. La symbiose slavo -roumaine et la période de bilinguisme en Dacie s'échelonnent du VIe au XIIe siècle. Monsieur Rosetti étudie d'abord le traitement phonétique commun des éléments slaves dans la toponymie et la langue grecques et dans la langue roumaine, pour étudier finalement les traitements divergents — arrivant à d'intéressantes précisions de chronologie et de géographie linguistiques. Il admet, à juste titre, un développement autonome du slavo-bulgare de Grèce ainsi que du daco-slave pour l'explication de certaines particularités phonétiques.

P. B.

IONESCU-NIŞCOV TR., *Der Verrat als episches Motiv in der serbo-kroatischen, bulgarischen und rumänischen Volkspoesie* dans *Buletinul Institutului Român din Sofia* (Bulletin de l'Institut Roumain de Sofia), I-ère année, 1941, no. 2, Bucarest 1942, pp. 373—393.

M. Tr. Ionescu-Nişcov, connu par ses nombreux travaux d'histoire culturelle et d'histoire littéraire, ancienne ou moderne, surtout dans le domaine des littératures slaves, publie cette fois-ci un chapitre d'un travail plus important

www.cimec.ro

ayant trait à la trahison en tant que motif dans les poésies populaires roumaine et slave du Sud. Après s'être occupé dans la *Zeitschrift für slavische Philologie*, 1941, XVII-2, de la trahison de la patrie, il analyse maintenant la trahison de la femme.

Après quelques observations préliminaires intéressant la diffusion de la poésie populaire serbo-croate, l'auteur mentionne en passant la punition de la femme infidèle dans les traditions populaires allemande, anglaise, russe, italienne et hollandaise. Chez les Slaves du Sud la femme ayant eu pendant longtemps la situation d'une esclave était même considérée parfois comme un objet (en Slovénie) et le mari avait droit de vie et de mort sur elle. Cela étant, la trahison de la femme était même punie de mort.

L'auteur poursuit ensuite, seulement en quelques pages, le motif de l'infidélité féminine dans l'épique populaire et établit que les Slaves du Sud ont emprunté ce motif à l'Inde par l'intermédiaire de Byzance (le conte talmudique de l'épouse de Salomon). D'autres motifs proviennent de l'Occident (Historia infidelis mulieris) par l'entremise croate. Il y a pourtant également des éléments balkaniques locaux, comme p. ex. dans les légendes grecques anciennes (la trahison de la fille du roi Nisos).

En général le contenu de l'article ne correspond pas à son titre, ce qui s'explique certainement par le caractère fragmentaire de ce travail.

M. P. D.

www.cimec.ro

CHRONIQUE

Au cours de l'année universitaire 1943-1944 ont été faites, dans le cadre de l'Institut d'Études et de Recherches Balkaniques, les communications suivantes:

I. 12 novembre 1943:
   1. Victor Papacostea: Discours d'ouverture.
   2. Silviu Dragomir: La correspondance d'André Şaguna et Joseph Rajačić.
   3. Vintilă Mihăilescu: La « Balcania » Centrale.

II. 30 novembre 1943:
   1. Victor Papacostea: Le représentant de la Moldavie lors de la délimitation de la frontière turco-russe en 1740.
   2. Dumitru Berciu: Un problème de la préhistoire des Balkans.

III. 14 décembre 1943:
   1. Avram Todor: La Hongrie et les Balkans.
   2. Ion Dim. Suciu: Un magister macédo-roumain dans le Banat.

IV. 28 janvier 1944:
   1. Radu Vulpe: La date du vallum romain de la Bessarabie du sud.
   2. Dumitru Braharu: Quelques familles macédo-roumaines de l'ancienne Autriche-Hongrie.

V. 11 février 1944:
   1. Emil Condurachi: Les débuts de la pénétration économique ottomane dans les Balkans.
   2. Ariadna Camariano: Le théâtre grèc à Bucarest au début du XIX^{e} siècle.

VI. 18 février 1944:
   1. Emil Petrovici: Les éléments serbes de la langue roumaine d'après l'atlas linguistique roumain.
   2. Mihail Regleanu: Etudiants en théologie, de Valachie, à Athènes il y a un siècle.

VII. 31 mars 1944:
   1. Dumitru Bodin: Eléments nationaux et influences étrangères dans les Révolutions du sud-est de l'Europe du début du XIX^{e} siècle.
   2. Mihail Regleanu: Le testament d'un Roumain de Metzova de Bucarest (1828).

Au cours de l'année universitaire 1944—1945 eurent lieu les séances et communications suivantes:

I. 21 décembre 1944:
   1. Victor Papacostea: L'activité de l'Institut au cours de l'année universitaire 1943-44.

www.cimec.ro

2. Emil Condurachi: Les monnaies de la ville de Cyzique et les routes commerciales de l'Hellespont au Danube.
3. Alexandru Elian: Les clercs roumains dans la Russie de Catherine II.

II. 9 février 1945:
1. Victor Papacostea: Nicolas Cartojan et les relations littéraires de l'ancienne culture roumaine avec les Balkans.
2. Emil Condurachi: Jean Andrieşesco et la préhistoire du sud-est européen.
3. Dan Simonescu: Le livre grec dans le Pays Roumains (Problèmes bibliographiques).

III. 23 février 1945:
1. Alexandru Ciorănescu: Une vieille tragédie française inspirée par l'histoire ottomane.
2. Aurelian Sacerdoţeanu: Les Archives des Balkans.

IV. 22 mars 1945:
1. Victor Papacostea: Vechilhargi, collaborateur d'Alexandre Hypsilanti.
2. Ion Nestor: Les assises préhistoriques de l'unité carpatho-balkanique.
3. Maria Vulcu: Voyageurs roumains à l'Athos au XIXe siècle.

V. 11 avril 1945:
1. Constantin I. Andreescu: Les relations entre la Papauté et les Assanides.
2. Theodor N. Trâpcea: Le « czar » Jean Nenada et Georges Crăciun.

VI. 23 mai 1945:
1. Ariadna Camariano: Le « Nacaz » de Catherine II et le prototype grec de la version roumaine.
2. Emil Petrovici: L'expression roumaine « Pe de rost »

VII. 30 mai 1945:
1. Silviu Dragomir: Problèmes du roumanisme balkanique.
2. Ion Barnea: Chapiteaux à têtes de bélier en Scythie Mineure.

VIII. 6 juin 1945:
1. Dumitru Tudor: Varinia.
2. Mihail Guboglu: Les Roumains dans les chroniques turques du XVe siècle.

IX. 13 juin 1945:
1. N. A. Constantinescu: Vitejii et Arimanii. Deux organisations militaires, leur origine et évolution.
2. Gheorghe Ştefan: Scythica.

X. 20 juin 1945:
1. Alexandru Bărcăcilă: Evénements en Dacie du Danube au IXe siècle, d'après les Annales franques.
2. Vasile Mihordea, Antiochus Cantémir et la Paix de Belgrade.

XI. 27 juin 1945:
1. Nicolae Georgescu-Tistu: La bibliographie balkanique.
2. Alexandru Elian: Notes concernant les Roumains, dans un chrismologe grec du XVIIIe siècle.

Le 28 juin le R. P. I. Petrescu a donné une conférence sur la Musique byzantine au Moyen-Age et sa valeur liturgique et artistique.

M. V.

www.cimec.ro

INDEX

Aberg, N., 266.
Abramić, M., 270.
Abrittus (Abtat), 270.
Abtat, v. Abrittus.
Académie grecque de Bucarest, 323—324.
Académies de Jassy et Bucarest, 76, 79.
Acarnanie, 267.
Achéménides, l'époque des, 266.
Achrida, v. Ochrida.
Achridonia, v. Ochrida.
Achris, l'archevêché d', 305.
Acruvium, ville, 272.
Adamescu, 229.
"Αδδα, τά, quartier de Constantinople, 288—289.
Ad Putea, le « satyre au repos » découvert à, 217.
Adriatique, mer, 15, 242, 268, 332.
Adrien, empereur, 268.
Adzizium, 272.
Aenos, Georges d', rhéteur, 314.
Aequum, 270.
Aëtius, la citerne d', 288.
Afrique, 290; épiscopat d', 285.
Agareni, 52.
'Αγαρηνοί, 34, 36, 55—56, 60.
Agrippa [Cassius?], gouverneur de Thrace, 268.
Ahmed, tchaouch, spécialisé dans les affaires polonaises, 159—160.
Ahmet I-er, sultan, 329.
'Αχριδῶν, 'Αθανάσιος πατριάρχης, 10, 14, 24—25, 34—35, 37, 45—46, 49—51, 54—63.
Ailio, J., 238.
Aïntab, v. Eltiézer.
Akerman, le sandjak d', 158.
Akominat, Nikita, 244—245; v. Choniatès, Nicétas.
Akyürek, Ahmed Remzi, 326.
Alba-Iulia, 228, 277, 280; le synode d', 307; v. Apulum.
Albak, v. Philippe d',
Albanais, 290—291, 328; dans les armées princières de Moldavie et Valachie, 189; participant à la révolution gr. de 1821, 187—188, 190—191.
Albanie, 4, 20, 31—32, 34, 189, 265—267, 328.
Albano, Don, 121.
Albert, roi de Pologne, 261.
Albertini, E., 275.
Alcibiade, 274.
Aldásy, Antoine, 141.
Alençon, P. Edouard d', 124.
Alep, Paul d', 89.
Alessio, v. Lissos.
Alexandre, prince valaque, 257.
Alexandre, tzar bulg., 189, 191.
Alexandre VII, pape, 12, 16, 18—19, 22—23, 27—29, 33, 48, 52, 65; v. a. 'Αλέξανδρος ὁ ἕβδομος.
Alexandre le Bon, prince moldave, 260; allié de Witold, 143.
Alexandre le Grand, tétradrachmes d', 277.
Alexandrescu-Dersca, M. M., 146; notices bibliogr. par, 284—285, 288, 290, 294, 326.
Alexandrie, Patriarcat d', relations avec Basile Lupu, 69, 88.

www.cimec.ro

'Αλέξανδρος ὁ ἕβδομος, pape, 34, 36, 45, 48, 53; v. a. Alexandre VII.
Alexis I, combats du temps d', contre les Normands et les Coumans, 151
Alexis I-er, Comnène, empereur byz., 292.
Alexis Mikhaïlović, tsar russe, 116.
Alföldi, A., 268, 270.
Ali Bascà, 26.
Ali Kiemurgi, 291.
Ali Tebelen, pacha de Janina, 291.
Allatius, Léon, de Chios, 76, 108, 119, 124, 126.
Allemagne (Germania), 139, 223, 265, 268, 279, 306, 322, 330.
Allemands, 87, 260, 274, 279; défaite en 1577, 157.
Amandry, P., 274.
Amantios, 289.
'Αμαντίου, τά, quartier de Constantinople, 288—289.
Amantos, C., 77.
Ambroise, saint, 238.
Ambrojevici, C., rapport sur les fouilles de Cotul Horbova, 277.
Amlaș, région d', 250.
Amnissos, sanctuaire d', 274.
Ampoiu < a + *Inpoiu, 231.
Amurat III, sultan, 329.
Amurat IV, sultan, 68, 324.
Anastase, empereur byz., 289—290.
Anastasievič, D. N., 250.
Anastasio, Constanzo, 33.
Anchialos, monnaies d', 216.
Andolia, topon. slave à voyelle nasale en roum., <sl* ǫdolī e; s.-cr. ùdōlje; russe judólie (la *Indolia> * la 'ndollia > la — Andolia), 229, 231—232.
Andolina < sl* ǫdolina; s.—cr. ùdolina, 231.
Andreescu, C. I., 336.
Andrié, écrivain, 319.
Andrieșesco, Jean, 194, 210, 336.
Andrinople, ville, 20, 99; paix d', 326, 330.
Angelova, Rosica, 317.
Anglais, 85, 110, 125.
Angleterre, 68, 263.
Anicet, plans d', pour bâtir une chapelle au M. Athos, 184.
Ankara, bataille d', 145—150, 153.
Annales franques, à propos de la Dacie du I-er siècle, 336.
Anonyme, notaire, du roi Béla, 255.
Ansbertus, 243.
Antalffy, A., sur la participation des Roumains à la bataille d'Ankara, 145.
Anthime II, patriarche de Constantinople, 68.
Antioche, 89.
Antiochos I-er de Commagène, 267.
Antoine, évêque byzantin, 293—294.
Antoine, patriarche œcuménique (1391), 142.
Antonius, Octavius, légat en Macédoine, 268.
Aphrodite, 273.
Apodoulou, mégaron d', 274.
'Απόλλων, 267.
Apollon Sauroctone, 217; Smynthée par Scopas, 220.
Apollonie (Pojani), 267, 278.
Apros (Thrace), évêché d', 255.
Apulie, 268.
Apulum, 280; v. a. Alba-Iulia.
Aquincum, 268.
Aquitaine, Prosper d', 238.
Arasy, 327.
Aravantinos, 153.
Arboré-Rali, Zamfir, 325.
Arbore, Zamfir, 303.
Arcadius Stanilas, évêque de Muzacchia, 12, 15—16, 18—19, 21, 32—33, 37, 46, 49, 55—58, 62.
Archipel, les îles de l', 290—291.
Arcudius, Pierre, corfiote, 76.
Aretino, Pietro, écrivain, 318.
'Αργαμώ, ville fortifiée par Justinien, 283.
Argamum, ville, 283.
Argesh, église princière d', 310, 313; église St. Nicolas d', 312.
Arghiriadis, Démètre, publia à Bucarest le premier journal grec, 221—222, 224, 226—227; activité litté-

www.cimec.ro

raire, 222—225; professeur des enfants d'Alexandre St. Bellio de Valachie, 222.
Arghiriadis, Nicolas, frère de Démètre Arghiriadis, 222, 226.
Arginteanu, I., 152.
Argirov, Stojan, 304.
'Αργυροκαστρίτης, 'Αναστάσιος, 190.
'Αρχιστράτηγος τῶν "Αδδα, église à Constantinople, 289.
('Α)ρι(στόβουλος), Στρουμνίτζης, 31.
'Αρίστων 'Αρίστονος d'Heraclée, 278.
Ariuşd, station préhistorique, 236; civilisation, 200, 211, 212.
'Αρκάδιος Στανιλάς, évêque de Muzacchia, 55, 57—58, 63; v. a. Arcadius Stanilas.
Arkalochori, grotte d', 274.
Arménie, 265.
Arméniens, 112—114; et les Lieux-Saints, 91, 106.
Arnaudov, M., 301.
Arnautes, 189, 191.
Arne, T., 266.
Aroumains, 187, 189, 247, 306 v. Macédoroumains.
Arpades, rois, 293.
Arsène, évêque de Castoria, 25.
arsénite, le schisme, 286.
Arta, 73, 93, 97; golfe d', 290.
Artémision, 273.
Artgnes (Heraclès-Arès), dieu iranien, 267.
Asach (Azov), forteresse conquise par les Cosaques sur les Turcs, 129.
Asaki, Léon, traducteur de « Paul et Virginie », 315.
Asamum, ville, 272.
Asie, 264; Antérieure, 332.
'Ašiqpašzāde, chronique d', 146.
Aspar, patrice, la citerne d', 283.
'Ασπασία, ἤτοι ἔρως καὶ πανώλης, œuvre de Démètre Arghiriadis, 223.
Assan, chef roumain, 292.
Assan et Pierre, révolte contre Isaac II d', 151.
Assan, Jean, noble de Constantinople, 256.
Assan II Jean, tsar, 256.
Assanides, état des, 292, 318; dynastie, 256, v. Assenides.
Assas, vigiles dans les bazars, 329.
Assen, origine du nom, dynastie, 243, 245—247.
Assen II, Ivan, tsar, 246.
Assenides, dynastie des, 240, 256; origine roumaine des, 243—246; v. Assanides.
Assise, ville, 255.
'Αθανασία, œuvre de Démètre Arghiriadis, 223—224.
'Αθανάσιος II, πατριάρχης 'Αχριδῶν, 24—25, 34—35, 37, 45—46, 50—51, 54—58, 60—63; v. le suivant.
Athanase II, Patriarche d'Ochrida et l'église romaine, 3—9, 12—35, 37, 46, 48, 50—57, 59—64; à Corfou, 17; à Drimades, 19; relations avec le pacha régional, 8; sa profession de foi catholique, 10, 13, 24, 27, 65, pl. I.
Athanase Patellaros, patriarche de Constantinople, 68, 113—114, 119, 122—124, 130, 132—133; aspire à devenir patriarche de la Petite Russie, 83; relat. avec l'église catholique, 110; attitude envers la Profession de foi de Cyrille Lucaris, 71, 83, 84; relations avec Basile Lupu, 69—70, 82, 88—91, 98, 101, 103—105, 107, 122, 125.
Athéna Niké, temple sur l'Acropole d'Athènes, 274.
Athéna Parthénos, réplique d', à Bitolj, 217.
Athènes, 3, 215, 226, 335; Académie paganisante d', 214; Bibliothèque du Parlament d', 314, Corydalée à, 97; Démètre Arghiriadis à, 222, 224; École française d', 273—274; fouilles d', 274.
Athéniens, tombés à Marathon, 274.
Athos, 251—253, 312, 315; monastères d', 179—180, 285; Basile Lupu relations avec l', 70.
Atmăgeaua Tătărască, 197, 199, 207.
Atrans (Trojane) en Slovénie, 270.

www.cimec.ro

Attaliatès, chroniqueur byz., 291.
Attila, le mariage d', 293.
Audollent, A., 270.
Augsbourg, diète d', 262.
Auguste, empereur rom., 267.
Aunjetitz (Unětice), civilisation, 265.
Aurélien, empereur rom., 280; abandona la Dacie, 240; reforme monétaire d', 283—284.
Autriche, 32, 265, 300, 330; conflit avec la Pologne, 168, 172, 178.
Autriche-Hongrie, 306, 335.
Avares, 249, 288.
Azov, forteresse conquise par les Cosaques sur les Turcs, 129.
Axiopolis (Cernavoda), 284.

Baba Novac, prototype de haïdouk, 242.
Babinger, Fr., 146—148.
Babylone, Nouvelle, 80, 113.
Bacchus, 280.
Bachaturi, Giacomo, neveu du Canachi Rossi, 121.
Backer, Aloys, 115.
Backer, Augustin, 115.
Baden, civilisation locale de, 265.
Băeşti-Aldeni, civilisation Boian A. à, 197, 200, 212, 214.
Baia, combat de, 261; département de 279.
Bajazet I, 272, aidé par les Roumains à Ankara, son mariage 149, conflit avec Mircea l'Ancien, 150; privilèges accordés aux Thessaliens par 152.
Bakšev, Pierre-Bogdan, archevêque de Sofia, 298.
Bakšić, archevêque catholique de Sofia, 75, 78, 124, 137—138.
Balabanov, Marco, journaliste bulgare, 316.
Balasčeff, historien bulgare, 292.
« Balaurul » colline à Băeşti-Aldeni, 200.
Bălcescu, N., 309.
Balcic, ville de, 306.
« Bălgarski Knižici » périodique bulgare, 316.
« Bălgarski Orel », journal bulgare, 316.
Bălgrad, topon. sl. en roum., 228.
Bălgrad (Alba Iulia) synode. de, 307.
Balica, dynaste de la Dobroudja, 292.
Balica, fils de Sas de Moldavie, 142.
Balkanique, Ligue, 306.
Balkanique, Péninsule, v. Péninsule Balkanique.
Balkans, 73, 188, 291—292, 295, 297, 306, 319—320, 327—329, 335—336; art des, 309—310, 312; monnaies grecques des, 217; population des, 245; Roumains des, 243—247; villes grecques des, 216.
Banat, 248—249, 308, 323, 335; colons bulgares du, 303; symbiose slavo-roumaine du, 231; têtes de pont établies par Justinien en , 249.
Bandini, Marco, archevêque de Marcianopolis, 298.
Bănesco, N., 243—247, 291—292, 296.
Băneasa, 281.
Banović, St., 271.
Barada, M., 271.
Barbarus, T. Statilius, gouverneur de Thrace, 268.
Barberini, Antonio, cardinal, 74, 77, 91—92, 99, 110.
Băboşi, camp romain de, 282.
Bărbulescu, Ilie, 332.
Bărcăcilă, Al., 336.
Barnea, I., 336.
Bârsa, Slaves dans le bassin de la, 232.
Barwiński, Eug., 159, 171.
Basile, patriarche de Jérusalem, 289.
Basile, Saint, 314.
Basile II de Byzance, 11, 248—249.
Basile Lupu, prince moldave, 74, 121, 137; ses dons au Mont-Athos, 70; protecteur de Mélétius Syrigos, 73; relations avec Antonio Grillo, 107, 124—126, avec Païsios Ligaridis, 78, 86, 133—134, avec le Patriarcat d'Alexandrie, 69, 88, avec celui de Constantinople, 66—67, 69—70, 80, 82, 85—90, 100, 103, 105, 107—8, 118—120, 122, 125, 127, 130, 133—135, avec celui de Jérusalem, 69—70, 80, 87, 91, 105, 117; rôle de — au synode de Jassy, 73—74, 76.

www.cimec.ro

Βασίλισκον τά, quartier constantinopolitain, 288—289.
Basilisque, fondateur du quartier τὰ βασίλισκα à Constantinople, 289.
Bassarab, 256.
Bassetti, Bartolomeo, missionnaire en Moldavie, 93.
Báthory, André, 168.
Báthory, Anna, épouse de Gaspard Drágffyi de Béltek, 141.
Báthory, Christophe, succession de, 161, 167.
Báthory, Étienne, v. Étienne Báthory.
Báthory, Gryzelda, son mariage avec Zamoyski, 160.
Báthory, Sigismond, son consentement au mariage de sa sœur avec Pierre Boucle-d'Oreille, 258.
Batiffol, L., 285.
Baudoin III, roi latin de Jérusalem, 287.
Bauer, A., 266.
« Bazar », 328—329.
Beaujour, 327.
Behring, W., 157.
Βεκιλεχάρτζης, Ναούμ., 190.
« Beklemés », colons, 329.
Béla, cnèze, 255.
Béla IV, roi de Hongrie, 255, 259.
Beldiceanu, N. N., à propos de la bataille d'Ankara, 145—153.
Belgrade, bataille de,260; paix de, 336.
Belin, A., 101, 135.
Bellarmino, Roberto, cardinal, 76, 139.
Bellini, Vincenzo, 318.
Bellio, Constantin, baron, 222.
Benedetto, moine de Crète, 100.
« Bénéfice », 330—331.
Benkovski, 255.
Benz, Ernst, 320.
Berardi, Venanzio, missionnaire catholique en Valachie, 137.
Berchtold, C-te, ministre autrichien, 306.
Berciu, D., 197—199, 201, 203, 207—209, 335.
Berechet, St. Gr., 181, 331.
Berlin, musée de, 218.
Bernardin de Saint-Pierre, ses œuvres traduites en roumain, 315.
Bernès, H., 275.
Berneker, 229.
Beron, Dr. P., auteur du premier abécédaire bulgare, 323—324.
Bérosi, abécédaire de, 302.
Berrhée (Verria), 68, 106, 110, 126.
Bertelè, historien, 287.
Berza, M., 297.
Bessarion, (Βεσσα)ρί(ωνος) Στρουμνίτζης), métropolite de Stroumnitza, 13—14, 30—31.
Béthlen, Gabriel, prince de Transylvanie, 297.
Beza, Marc, 91, 182.
Bezdechi, Ştefan, 309.
« Bézistan » entrepôt de marchandises, 329.
Bielgun, surnom d'Assen, 246.
Bielski, chroniqueur, 161, 171.
Bigeste, auj. Humac, 267, 270.
Bihor, 234, 255.
Bisericani, Pravila de, 258.
Bistritza, Obituaire de, 251—252; rivière moldave, 236.
Bitolj (Macédoine), 217.
Blaci, 232.
Βλαχία, 190.
Βλάχοι, 188.
Blaj, 306—307; chronique de, 309.
Blasio, prêtre grec, 124.
Blaškov, R. I., journaliste bulgare, 316.
Blezniacu (cf. bulg. bliznák; s.-cr. bliznak), topon. sl. en roum., 230.
Bobrzyński, M., 154—156, 159, 163, 165, 167, 169, 171.
Bodena, 14, 31, 34.
Bodin, D., 299—300, 335.
Bodjanskij, historien, 333.
Bodogae, Th., 67, 70, 72—73, 75, 179, 181.
Βοδωνῶν, Ἰγνάτιος 22, 35.
Bogdan, prince moldave, 256, 261, 293.
Bodgan, Damian, P., 179—180, 251—253.
Bogdan, I., 297.

www.cimec.ro

Bogdanie (Bugdania) 82, 86, 95, 100—101, 104, 106—107, 112, 114—115, 119—121, 123—126, 128, 134.
Boghazköi, tablettes cunéiformes de 331.
Bogodinţ, topon. sl. en roum., 230.
Bogorev, Ivan A., journaliste bulgare, 316.
Bohème, 259—261, 265.
Boiadjev, P., c.-r. par, 254—55; notices bibliogr. par, 300, 302, 317—318, 324—325, 333.
Boïan A.-Gumelniţa, civilisation de, 192, 207, 210, 215.
Boïena, ville, 312.
Boiki, considérés roumains, 242.
Bolgrad, 316.
Bolintineanu, fragments céramiques de, 198.
Bolliac, collection — au Musée d'Antiquités à Bucarest, 280—281.
Bolochovènes, origine roumaine des, 242.
Bologne, 298.
Bolognetti, nonce, ses efforts pour la croisade, 168.
Boneventura de Vitis, moine, 53.
Boniface IX, 256.
Boţeşti, station préhistorique, 236.
Bonus, citerne du patrice 288.
Boris II, fils de Pierre, empereur bulgare, 250.
Borsh, Ladislas, voèvode transylvain, 259.
Boscoreale, trésor de, 269.
Boscovich, Ruggiero, (Boscović), 319.
Bosnie, Vlaques de, 239.
Bosphore, 87, 90, 174.
Botev, Hristo, poète et révolutionnaire bulgare, 254—255, 325; Institut à Sofia, 325.
Βουλγαρία, 10, 14.
Βούλγαροι, 188, 190.
βοῦνοι, 16, 38, 45, 47.
Bourbon, connétable de, 262.
Boureni, 279.
Boustronius, Georges, jésuite, 76.
Bozovici, topon. sl. en roum., 230.
Bozveli, Néophyte, 301.
Bradati, Joseph, 300.
Braharu, D., 335.
Brăila, 315; marchands grecs de, 225-217; publications bulgares de 303.
Bran, topon. sl. en roum., 232.
Brancovan, Const., prince de Valachie, 303.
Brandsý, 260—261.
Braničevo, Roumains d'entre Vidin et, 152.
Bronkovicz, Georgio, 298.
Braşov, 231, 265, 302, 323; topon. sl. de, 232.
Brasshoff, St., 269.
Brătianu, Gh. I., 77, 115, 271, 292, 295—296.
Brătianu, Jean, 303.
« Bratski Trud » périodique bulgare, 316.
Brescia, 298.
Brigetieo, 270.
Brodnics, origine roumaine des, 242.
Brousse, 272.
Bruckenthal, Musée à Sibiu, 276—277, 280.
Bruckner, Aleks., 162, 177.
Bubani, près de Nich, 205.
Bućar, Franjo, historien, 320, 322.
Bucarest, 76, 79, 186, 242, 244, 265, 279—280, 302, 305—8, 316—7, 322, 335; académie grecque de, 323—324; Démètre Arghiriadis à, 222; comité révolutionnaire bulgare à, 325; organisation révolutionaire bulgare à, 254—255; premier journal grec de, 221—222, 226—227; publications bulgares à, 303.
Buciava, topon. sl en roum., 230.
Bucovăţ, église de l'Ancien, 310.
Bucovine (Bukovine) 66; originalité des églises de, 309.
Buda, Roumains et Tchèques à la bataille de, 261.
Budak, Mile, poète croate, 315.
Budapest, Bude, 268, 295.
Budimir, historien, 302.

www.cimec.ro

Bükk, période, 203.
Bulanda, E., 270.
Bulgares, 243, 245—246, 290—292, 296, 298, 302—304, 306, 318, 320, 324, 330, 332; empire des, 151; en Transylvanie, 235; sur la Volga, 294; dans les armées princières de Moldavie et de Valachie, 189; participant à la révolution gr. de 1821, 187—188, 191.
Bulgarie, 5, 11, 32, 118, 244, 247, 291, 298—299, 302—304, 306, 317; métropolite de, 286; monuments de, 312; presse de, 316—317; révolte de, 254; « tell» de, 192—193: civilisation Boian A en, 197—200, 203—205, 213.
Bunaïa, localité roum. en Šrednа Gora, 247.
Bungard, Bulgares de, 235.
Burada, T., 242.
Burébista, 279.
Burmov, Alexandăr, 325; sur le comité révolutionaire central bulgare, 254—255.
Burmov, Th., 316.
Butculeşti, monnaies de, 279.
Butna, ville, 272.
Buzău, district de, 265; évêque de, 307.
Buznea, Jancou, v. Nicola Jancou.
Byzance, 71, 89, 142, 169, 173, 250; art de, 311—313; civilisation de, 303, destruction de, par les Turcs, 180; empereurs de, 287; conversion des Magyars et l'empire de, 241; révolte de 1185 contre, 243.
Byzantins, 249, 330.

Cak, Ladislas, 259.
Calcedonia, 104.
Caligari, nonce, ses efforts pour la croisade, 173.
Căliman IV Assanide, 256.
Caliméra, Athanase, 3, 15.
Caliméra, Nicolas-Constantin, 3.
Călinescu, Gh., 76—78, 80, 99, 115—116, 119, 127, 137—139.
Călineşti, âge de bronze à, 277.
Callatis, fouilles de, 278.
Callimachi, Alex., 181.
Callimachi, Grégoire, 180.
Callimachi, Jean, 180.
Callimachi, Scarlat, 181—182, 184.
Callinique V, bref du patriarche, 181.
Callinique, métropolite de Janina, 16—17, 19, 24, 37—38, 65.
Calojan, église du sébastocrator, 312.
Calojan, czar roumano-bulgare, 290; sa correspondance avec le pape Innocent III, 244—246.
Calpurnia, fille de L. Calpurnius Piso Augur, 267.
Calu, station préhistorique, 237—238.
Calvaire, thème iconographique du, 310.
Calvin, 72, 103, 113, 126.
Calvinistes, 101.
C[amariano], A[riadna], c.-r. et notes bibliogr. par, 299, 302, 307, 308, 315, 323—324, 326—327, 335—336.
C[amariano] N., c.-r. et notes bibliogr. par, 294—295, 307, 309, 313, 315; sur le premier journal grec de Bucarest, 221, —227.
Candie, 128, 247; v. Crète.
Candrea, I. A., 229.
« Canesi », 297.
Cantacuzène, Andronic, 314.
Cantacuzène, Constantin, postelnic, 77, 79, 86.
Cantacuzène, Drăghici, fils de Constantin, élève de Ligaridis, 79.
Cantacuzène, Manuel despote, 290.
Cantacuzène, Michel (Shaitan-Oglou), 314.
Cantacuzène, Pârvu, spathaire, 309.
Cantacuzène, Şerban, prince de Valachie, élève de Ligaridis, 79.
Cantacuzène, Théodore, commentaire sur l'origine des sultans par, 324.
Cantacuzène, Trajan, logothète, 261.
Cantacuzènes, les, 290.
Cantacuzino, Gh., sur les fouilles de Bancasa (Teleorman) 281.
Cantémir, Antiochus, 336.

www.cimec.ro

Cantémir, Démètre, 324.
Capidan, Th., 190, 239, 327—328.
Capodistrias, I., 225.
Caracalla, 268, 282.
Caragheorghe, 300; v. Karageorges.
Caraș, district de, 229.
Carașoveni, 230.
Carayon, Auguste, 115.
Carmen-Sylva, 275.
Carmentum, 269.
Carpathes, 241, 281, 290.
Carpin, du Plan-, missionaire et voyageur, 293.
« Čaršija », réseau de ruelles, 329.
Cartojan, N., 66, 75—76, 336.
Căscioarele, 195—196.
Casimcea (Dobroudja), 277.
Caspar, historien, 285.
Castel Lastua, 265.
Castoria, école de, 221—222; métropolite de, 8, 13, 25—26; Thomas de, logothète de la métropolie de Jassy, 322.
Catherine II de Russie, 336.
Çatladi-Kapu, 289.
Cățelu, fragments céramiques de, 198.
Cattaro, 265, 272.
Cattius, v. Celer, Q. Attius.
Cavalier thrace, 280.
Cavalla, 204.
Cédrénus, 288—289, 328.
Celei, v. Sucidava.
Celer, Q. Attius [ou Cattius?], gouverneur de Thrace, 268.
Celtes, 268: en Transylvanie, 276.
Ceptura, 211.
Cergăul-Mare, Bulgares de, 235.
Cergăul-Mic, Bulgares de, 235.
Cerna, P., influencé par P. Slavejkov, 324.
Cernavoda, fouilles de, 198—194, 205.
Cérulaire, Michel, schisme de, 287.
Cesareo, ambassadeur à Constantinople, 118—119.
Cesarić, poète croate, 315.
Cesarini, Alexandre Sforza, cardinal, 116.
Ciocan, R., article sur Étienne Báthory et l'idée de croisade, 154—178; sur la famille de Dragosh en Pologne, 141—144; c.-r. par, 263.
Cioran, G., (Γ. Τσιοράν), 179.
Ciorănescu, Al., 257, 336.
Ciprovec, école de, 317—318.
« Čitalište » revue bulgare, 316.
Ciuchiciu, topon. sl. en roum. (sr.-cr. Čukić), 230.
Claire, princesse de Valachie, 256.
Charles (Carlo), neveu de P. Ligaridis, 113, 116—117.
Charles IV de Bohème, 259.
Charron, v. Karalevsky, C.
Cherson, 184.
Childe, Gordon, 192—194, 207.
Chimère, Athanase II d'Ochrida à, 15, 33, 35, 56, 60; missionnaires à, 3, 4, 7, 16—18, 32—34, 36—38, 45—46, 48—49, 62—63; siège de, par les Turcs, 19, 26, 57.
Chios, île, 14, 18, 76, 93, 98, 116, 118, 124, 285.
Chilandar, monastère de, 285.
Chilas, Jean, métropolite d'Éphèse, 286; correspondance inédite du Pseudo, 286.
Chodynicki, Kaz., 142, 168.
Choniatès, Nicétas, 243—245, 292, 328;.
Christopoulos, Athanase, poète grec, ami de Dém. Arghiriadis, 222.
Christ au nimbe crucigère sur les médailles byzantines, 287.
Christu, V., 303.
Christescu, V., 195.
Christophe de Mecklembourg, apparenté à Sigismond-Auguste, 163.
Christophore, patriarche d'Alexandrie, 289.
Chrysapheidès, Jean, élève du collège grec de Rome, 58—59.
Chrysoscoulos, grand-logothète, 118.
Chypre, 3, 16, 83, 119—120, 128, 130.
Cimarosa, 318.
Cimariotes, 32, 38, 45—46, 65.
Cimarra, 32—33, v. aussi Chimère.
Cinnamos, 151.

www.cimec.ro

Corfou, île, 7, 17, 19, 46, 48, 50, 53, 56.
Coridalée, Théophile, métropolite de Naupacte et d'Arta, 72—73, 76, 81, 85, 93—94, 96—99, 102, 109, 121, 125—126.
Corinthe, 266, 273; fouilles de, 274: statue de Poséidon à, 220.
Cornaro, Cornelio Frederico, cardinal, 131, 139.
Cetatea-Albă, inscription de Traian à, 282.
Cetăţuia, fouilles de, 210.
Cetina, Valaques de la vallée de, 153.
Chalcédoine, concile de, 285—286.
Chalcidique, 327.
Chalcocondylas, 152, 328.
Châlons-sur-Saône, 269.
Chapouthier, M., 274.
Clary, Robert de, sur les Macédoniens, 328.
Claudia VII, légion, 268.
Clémentin, collège, 298.
Clonius, *Q.* Atrius, gouverneur de Thrace, 268.
Cluj, 234, 241—242, 257, 259, 296, 309.
Codrescu, Th., 86.
Collège des cardinaux, 18.
Collège grec de Rome, 4, 15—16, 20, 22, 36, 38, 43, 52, 58.
Collicati, famille influente de Chimère, 17.
Cellomb, P., 284.
Cologne, brochure de Szymonowicz publiée à, (1583), 175.
Comnène, Anne, 247, 292.
Comnène, Isaac, sébastocrator, 287—288.
Comnène, Jean, archevêque d'Achrida, 249.
Comnène, Jean, v. Jean Comnène-Paléologue.
Comnène, Théodora, reine de Jérusalem, 287—288.
Comnènes, dynastie des, 312; époque des, 292.
Comneno, Dimitraki, représentant du prince moldave à C-ple, 120—121.
Comneno, Francisco, prêtre à Naxia, 120.
Comşa, Nic., 306—307, 309.
Condurachi, Em., 283—284; sur une copie monétaire d'une sculpture attribuée à Lysippe, 216—220; sur les monnaies de Cyzique, 336; sur la pénétration économique ottomane dans les Balkans, 335; sur la réforme monétaire d'Aurélien, 283.
« Confession orthodoxe » de Pierre Mogila, 73—75, 81—82, 107, 113.
Constance, mort de l'empereur, 238.
Constandie, évêque de Buzău, 307.
Constantin, frère de Michel VII Ducas, 271.
Constantin le Grand, 269, 279, 289, 332—333.
Constantin VII le Porphyrogénète, 271.
Constantin VIII Ducas, expédition en Sicile de, (1027), 151.
Constantin IX le Monomaque, 287.
Constantin-Cosme de Logothetis, missionaire grec, 109, 120, 127—130.
Constantin, Gh. I., 66.
Constantinescu, N. A., 336; sur l'origine et l'expansion des Roumains, 239—243.
Constantinescu-Iaşi, P., 325.
Constantini, D., professeur d'origine macédonienne, 323.
Constantini, Gh., marchand macédonien, 323.
Constantini, Onuphre, missionnaire à Drimades, 15, 18, 20—21, 33, 37, 52—53, 55, 60—61; v. a. 'Ονούφριος.
Constantinople, 7, 12, 16, 18, 26, 31, 48, 80, 83, 85—88, 90—93, 96—109, 111, 113—114, 116—125, 127—139, 158—159, 167, 169, 177—178, 190, 253, 256, 258, 262, 271, 290, 294, 297, 302, 316—317, 320, 329; ambassadeurs protestants à, 68, 71, 74; archives de, 304; chute de, 291; Dém. Arghiriadis à, 222—223; P.

www.cimec.ro

Ligaridis à, 76—79; Patriarcat de, 5, 20, 25, 38, 66—67, 69, 90, 103, 107—108, 133—134, 136, 248, 293; synaxaires de, 288; synode de, (1643) 82; tombée au pouvoir des Latins, 151; topographie de, 288.
Contre-Réforme, 68.
Coray, Adamantios, 224.
Corcora, v. Gurk.
Corcyre, île, 52.
Corono, Anastase, supérieur des Augutins, 53. v. a. Κορῶνω, 'Αναστάσιος.
Corvin, Jean, et les Hussites, 260.
Corvin, Mathias, 261.
Corvins, famille des, 240.
Cosaques, 87, 126, 129, 158; leur indiscipline, 159. 167, 169, 177,—178.
Cosimo III de Toscane, 137.
Cosmin, Combat de, 261.
Costăchel, Valeria, 330—331.
Coţofeni, civilisation de, 209—201.
Cotul-Horbova, fouilles à, 277.
Coumans, 290, 292, 296; dans les Balkans, 245, 247; combats au temps d'Alexis I-er contre les, 151.
Cousinéry, 327.
Cozane, école de, 222.
Crăciun, Georges, «Homme noir», 262, 263, 336.
Craiova, 279.
Crema, L., 264.
Crète, 84, 87, 125, 129, 274. 290: Vénitiens de, 26.
Crimée, 282, 284.
Crishana, bandes de haïdoucs en, 242.
Crispinus, Rutilius Pudens, gouverneur de Thrace, 268.
Cristeşti, station cucuténienne à, 279.
Croates, 318—319; conversion des, 271.
Croatie, 264, 271—272, 318: Vlaques de, 239.
Cromwell, 125.
Csánki, 233.
Cucuteni, 210—214; —A, 236; — B, 236, 238, 265, 276; — AB, époque de transition, 235; — C, 237 —238: —II, 265.
Çukur Bostan, 288.
Čulinović Juraj, v. Dalmata Schiavone, 319.
Cumont, Franz, 284.
Cunich, Raimondo, jésuite ragusain, 319.
Curie romaine et Athanase II d'Ochride, 5, 8, 12—14.
Cviiić, I., 247.
Cyclades, 107, 120: céramique grecque des, 274.
Cyrille Kontaris, patriarche de C-ple, 68—69, 71, 81, 95, 106, 110, 129.
Cyrille Lukaris, patriarche de C-ple, 67—68, 71—75, 83—84, 86, 97, 100—102, 110, 118, 121, 126, 129, 131, 135.
Cyzique, 336.
Czarnowski, son discours à la diete de 1575, 155.

Dabinović, A,. 271.
Dacie, 248, 269, 279, 281—282, 309, 336; Apulensis, 282; Mediterranea, 249; Porolissensis, 282; Ripensis, 249; campagne en, 284; continuité des Roumains en, 239; évacuation de la, 240; invasion des Slaves en, 241; période du bilinguisme slavo-roumain, 333; romanité de la, 228.
Daco-roumains, 239.
Daicoviciu, C., 281.
Dalboşeţ (Dîlboşeţ), topon. sl. en roum., 230.
Dalmata, Giorgio, artiste croate, 319.
Dalmata Schiavone, peintre croate, 319.
Dalmatae, 9, 11.
Dalmates, 11.
Dalmatie, 28, 32, 267—271.
D[an], M[ihail] P., c.-r. et notes bibliogr. par, 243, 288, 290, 292, 294, 297, 299, 303—306, 308—309, 315—322, 327, 330, 332—334; sur les Tchèques, Slovaques et Roumains aux XIII —XVI-e siècles, 258—262.

www.cimec.ro

Daniel, métropolite de Serres, 136.
Daniel le Pannonien, élève de P. Ligaridis, 77.
Danois, alliés de Danzig, 157.
Danube, 228, 235, 239, 241—242, 245, 249, 256, 261, 265—266, 268—269, 279, 281, 289, 292, 296, 304, 328—330, 336; civilisation néolithique du nord du, 192; élément roumain au sud du, 150; recherches archéologiques au sud, du 193, 199.
Danzig, bourgeois de, 156—158, 165.
Dardanelles, 132.
Dardanie, 249, 328.
Δαρείου τά, quartier de Constantinople, 288,—289.
Darko, E., 271, 296.
Darsa, v. Držić.
Darvari, Nicolas, 315, 324.
Da Subiano, v. Ingoli da,
Daszow, pillée par les Cosaques (1579), 160.
David, évêque de Castoria, 25.
Davidson, G. R., 266.
D'Avril, Baron, 5.
Deanović, Mirko, 318—319.
Debra, 20, 61.
De Camillis, Jean, vicaire apostolique des Ruthènes en Hongrie, 59.
Dečani, monastère de, 253.
Dèce, empereur, 268.
Decei, Aurel, 240—241, 297; sur la participation des Roumains à la bataille d'Ankara, 145—146, 150.
De Chatel, Arsène, 101, 135.
Deindl, A., 181.
Delahaye, Jean, ambassadeur français à C-ple, 80, 118, 124.
Delbinos, (Δελβίνου), évêché de, 19, 39, 45.
Dellarocca, v. La Rocca, Giacomo.
Delminium, 270.
Delorko, poète croate, 316.
Delphes, fouilles de, 274.
Del Turco, Giovanni, traduit en roumain, 313.
De Magistris, Gregorio, v. Gregorio de Magistris.
Démètre, Saint, 293; Kassim, honoré par les Juruques, 327.
Démétrios Poliorcète, monnaie de, 220, 308.
Demnitzikos, région de, 292.
Denev, 193, 199.
Denys l'Ancien, 266.
De Rubeis (Rossi) Pierre-François, 9—10, 12, 21, 34.
Derviches tourneurs, ordre des, 326.
De Vitis, v. Boneventura.
Deva, dépôt de barres-colliers de, 275—276.
Devreesse, R., 270.
Δεῦρα, 61, 62.
Diamantopoulos, Adamantios N., 71
Diane, 280.
Di Constantino, Georgio, père d'Onuphre Constantini, 20.
Dicore, parakoemonaène d'Anastase le, 289.
Diès, A., 275.
Dilboşeţ, v. Dalboşeţ.
Δημειγκόνης, 48.
Dimini, II-e période thessalienne, 203.
Dimitrov, Michel, 254.
Δημοῦτζως, 48.
Dioclétien, palais de, à Salona, 271.
Diodato, Giovanni, pasteur, calviniste à Genève, 72.
Diodato, Pietro, 66, 298.
Diodore, 266—267.
Dion de Pruse, 275.
Dionysos, groupe praxitélien de, 216.
Dionysion, monastère de, 314.
Dioscures, relief représentant les, 278.
Dipşa (départ. de Năsăud) 276.
Dinekov, Petar, 300—301.
Dniepr, 276, 293.
Dniestr., 330.
Doboşi, A., 329—330.
*Dǫbovica>, Dâmboviţa, 231.
Dobrogeanu-Gherea, C., 325.
Dobrotici, dynaste de Dobroudja, 292,
Dobroudja, 192, 195—197, 207, 270. 277—278, 281—282, 291—292.
Dobrovski, Ivan, journaliste bulgare, 316.

www.cimec.ro

Dölger, F., 181.
Dolojman, basiliques byzantines de, 282.
« Dom » périodique croate, 311.
Donatus, M. Servius, de Sarmizegetusa, 281.
Donizetti, 318—319.
Dora d'Istria, v. Ghika, Hélène.
Dorev, Pančo, 304.
Doria, Andrea, 291.
Dorohoi, 276—277.
Dorpat, accord de son évêque avec Ivan III (1463), 163; les Suédois s'apprêtent à l'assiger (1582), 167.
Došenović, Atanasije I., musicien serbe, 319.
Dosithée, patriarche de Jérusalem, 132, 322.
Doucas (Δούκας), Triandaphilos, poète, 188.
,Δοῦκας, I., 190.
Drăgăşani, bataille, 189.
Douchan, 180.
Doura-Europos, bouclier de, 284.
Δουράντε, Ἰωάννης Πέτρος chanoine, 54.
Drăganu, N., 230—231, 234—235, 239, 241.
Dragffyi, Barthélemy, 144.
Drágffyi de Béltek, Gaspard, 141.
Dragomir, Silviu, 79, 85, 151—153, 335—336.
Dragosh, prince moldave, 293.
Dragosh, fils de Sas de Moldavie, 142—143.
Dragoshides établis en Galicie, 141, 143.
Dragów-Sasów, Étienne z, 141—142.
Drăguşeni, station préhistorique, 236.
Draperis, Giorgio, 116.
Drave, 264—265, 273.
Dréros, statuettes de, 274.
Drimades, (Δρυμάδες), centre catholique, 15—16, 20, 38, 40, 45, 60, 62; Athanase II à, 19, 59, 61.
Drinov, Marin, journaliste bulgare, 317.
Drinov, S., 245—246, 250.
Dristra, Valachie de, 241.
Drnovo, v. Noviodunum.
Drobeta, 280.
Drojowski, Tomasz, ambassadeur à la Porte, 167.
« Družestvo za razprostanenie na polezni Znania », journal bulgare, 317.
Držić, Marino (Darsa), écrivain croate, 318.
Dubrovnik, et les Bulgares, 318.
« Duchovni Knižki », journal bulgare, 316.
Dujčev, Ivan, 118, 243, 246, 298—300, 304—305, 319—320.
Dumesnil, R., 275.
Dumitrescu, Hortensia, 180, 208; sur les fouilles de Horodiştea, 276—277.
Dumitrescu, Vl., 193—195, 197, 207, 210; découvertes en Moldavie, 279; fouilles en Moldavie, 236—237; recherches à Licurici et a Călineşti, 277, 279.
Durante, Jean Pierre, chanoine de Corfou, 53.
Durazzo, 8, 9, 11—12, 14—15, 17—18, 22, 25, 27—29, 32—38, 46, 48, 50—52, 54—55, 61, 65.
Durostorum, 238, 281.
Dürrbach, nom saxon de Sohodal, 232.
Dyggve, E., 264.
Dyrrachium ,9, 11, 28, 30, 52.
Δυρράχιος, 34, 36, 39, 46—47, 49—50, 53, 55, 62.
Dzierzek, Christophe, ambassadeur à la Porte, 158, 161.

Eckert, Georges, 327.
Edesse, 78, 113, 116, 132, 135.
Efeso, v. Marc d'Éphèse.
Égée, Mer, 332.
Egger, R., 268.
Égine, 291.
Égypte, 274.
Elian, Al., sur les clercs roumains en Russie, 336; sur un chrismologe grec du XVIII-e siècle, 336; notes bibliographiques par, 306, 311.

www.cimec.ro

Élagabal, monnaie du règne d', 217.
Ἑλλάς, 54.
Ἑλληνοαλβανοί, 190.
Ellisen, 152.
Eltiézer d'Aințab, 114.
Eilmann, R., 266.
Eitrem, S., 266.
Emerau, C., 68, 72, 129.
Emilien, Saint, martyr de Durostorum, 238—239.
Empire byzantin, 290—291; ottoman, 319; romain, 283—284.
Ensslin, W., 270.
Enveri, chronique en vers d', 146—148.
Éphèse, métropolite d', 289.
Épire, 4, 290, 291, 307; armatoles d', 153; massacres d'. 291; Valachie d', 297.
Epirotes, dans l'armée d'Ypsilanti, 188.
Epitaurum, 272.
Épone, déesse, 270.
Erbiceanu, C., 76, 79.
Erdelis, v. Saint-Georges, 327.
Éric XIV de Suède, intervient dans la guerre livonniene, 163.
Erizzo, Francesco, doge, 82.
Ἑρμῆς, 267.
Eski-Džumaja, marché d', 329.
« Esnefs », corporations, 329.
Espagne, 17, 32, 49.
Espagnols, 32.
Esphigmenon, monastère, 285.
Essek, v. Osijek.
Étienne (Ştefan), fils de Mushata, 256.
Étienne, voèvode de Sépénitz, 256.
Étienne Báthory, roi de Pologne, 258; ses campagnes, 164-165; son élection, 155—156; sa politique, 158—159; protégé par les Turcs, 155; représentant de l'idée de croisade, 154; traîté avec la Porte (1583), 160; sa prudence, 162; révolte des Pays-Bas et, 170.
Étienne Dečanskie, vie de Saint, 253.
Étienne de Hongrie, 241.
Étienne de Novgorod, 288.
Étienne le Grand de Moldavie, 259—261; alliance avec les Drágfiyi, 144.
Étolie, 290.
Étzel, (Attila) mariage d', 293.
Eubée, 290.
Eugène IV, pape, 252.
Europe, 3, 68, 121, 221, 234, 253, 262—263, 290, 297, 306, 313, 316, 321, 335; expansion romaine en, 243; centrale, 188, 259, 265; orientale 265, 312; le mésolitique et le néolithique dans, 264: sud-orientale, 265, 330—333.
Eustache, frère du patriarche Anastase Patellaros, 123.
Euthyme, patriarche de Tirnovo, 251—253.
Eustrate, Pravila d', 307.
Évangiles, 314.
Evans, Sir Arthur, 249, 274.

Făgăraş, 250, 276.
Faënza, 324.
Faider, Paul, 275.
Faissler, Margareta, 306.
Falco, Pompeius, gouverneur de la Mésie Inférieure, 282.
Fallmerayer, 152, 291.
Fanano, v. Merciadrini da.
Fărcaşele, trésor de, 279.
« Fatih » manuscrit, 288; mosquée du, 288.
Féodor, Tsarévich, candidat au trône polonais, 164.
Ferdinand de Cobourg, roi des Bulgares, 304.
Φιλημών. Ἰ., 188.
Ferdinand II de Habsbourg, 297.
Ferdinand III de Habsbourg, 81, 85, 91—92, 102, 119.
Feridius, collection, 297.
Feridun, historien ottoman, 272.
Fiandra, 110.
Fīhi mā fīh, collection, 326.
Filaretov, Sava, journaliste bulgare 316.

www.cimec.ro

Filimon, Jean, sur le premier journal grec de Bucarest, 226.
Filow, B., 216.
Finkel, L., 158.
Finori, v. Sivori, Franco.
Fisković, C., 271.
Fiume, 319.
Flămânda, 281.
Flavia I, Cohors, 268.
Floca, D., 281.
Florence, Φλωρεντία, 137; concile de, 7, 25, 26, 104, 124.
Florescu, Gr., sur deux monuments de Durostorum, 281.
Forgács, Simon, ami de Joannes de Zermegh, 263.
Fotino, Ilie, 190.
Fotinov, Konst., journaliste bulgare, 316.
Fournier, Éliézer, 275.
Φωξάγι, 190.
Frana, 3, 11.
France, 77, 92—93, 96, 111, 118—119, 121, 257, 275, 300.
Franciscains, 92.
François, ordre de Saint, 53.
Francopen, Hanz, confirme en 1435 les privilèges des Valaques de Cetina, 153.
Frankfort, H., 192, 194.
Franz, L., 266.
Frazer, 317.
Fremesdorf, F., 270.
Frūz bey, opération de, au nord du Danube, 149.
Fundata (Braşov), 231.
Fundul Herţei, établissements néolithiques de, 277.
Fürstenberg, prince de, ministre d'Autriche-Hongrie à Bucarest, 306.

Gabriel, hiéromoine de Neamţ, 252—253.
Gabriel, métropolite, 183—184.
Galaction, métropolite de Naupacte et d'Arta, 97.
Galano da Sorrento, Clément, missionnaire et orientaliste, 112, 116.
Gélou, voévodat de, 241.
Gelzer H., 10, 12—14, 22—23, 25, 31, 55, 88.
Gênes, 247.
Genève, 72, 322.
Ğemvis Kalé, 319.
Genilie, Joseph, professeur à St. Sabbas de Bucarest, 225.
Génois, 319—320.
Genov, Minko, 251.
Georges, neveu du patriarche Athanase Patellaros, 123.
Georges, prêtre, 19.
Georges d'Aenos, v. Aenos, Georges d'.
Georges-Étienne, voèvode roumain, 77, 124.
Georges, Saint, (Erdelis) honoré par les Juruques, 327; statue équestre de, cadeau fait par Louis le Grand au Charles IV, 259.
Georgescu-Tistu, N., sur la bibliographie balkanique, 336.
Gérasime, higoumène de Drama, 182, 184.
Gerlach, E., 285, 288.
Germain, frère quêteur envoyé à Cherson et Odessa par Gérasime de Drama, 184.
Germain, Saint, patriarche de Constantinople, la vie de, 289.
Germains, 270, 279.
Gerov, N., 304.
Gesuiti, 66, 126.
Géto-Daces, 292.
Géza, roi de Hongrie, 271.
Ghérasimov, I., 218.
Gheuca, Léon, évêque de Roman, métropolite moldave, 322.
Ghica, Alex., prince de Valachie, protecteur des marchands grecs, 225—226; protection accordée à Dém. Arghiriadis, 222, 224, 307.
Ghica, Gr., prince de Valachie, 180, 261, 264.
Ghica, Grég.-Alex., 181.
Ghigoeşti, céramique de, 238.
Ghika, Hélène (Dora d'Istria), 307.

www.cimec.ro

Galatá, 77, 93, 96, 98, 100—101, 104.
Galata, de Jassy, 80.
Galatz, 83, 88.
Gáldi, L., 241.
Galère, empereur, 239.
Galicie, Dragoshides établis en, 141.
Galler, Heinrich von, ses intrigues dans la guerre livonienne, 163.
Gallien, abandon de la Dacie par, 240.
Gallipoli, conquête de, (1354), 290.
Gams, Pius Bonifacius, 116.
Garavini, Giov.-Batt., agent du marchand vénitien Simone Zanchi, 122.
Gârbovet, topon. sl. en roum. 230.
Gasi Chudavendigar, 329.
Gaza, 77, 79—80, 93, 116.
Gédéon, turcologue, 288.
Gédéon, Manuel I., 85, 97.
Ghika, Mathieu, 180.
Ghinis, D., 223—224.
Giese, Fr., 146.
Giombali, école à C-ple, 222.
Giudici, Don Giosepe, ses relations avec P. Ligaridis, 117.
Giurescu, C., 299, 313, 315, 323—324, 326.
Giurescu, C. C., 66.
Giurgévo, 317.
Giurgiu, publications bulgares à, 303.
Giustiniani, Giovanni, de Gênes, 247.
Giustiniani, Orazio, cardinal, 76, 78, 122, 124, 129, 138.
Giustiniani della Rocca, Francesco, 23.
Giustiniano, Paride, et le diocèse de Siphno, 107—108.
Γκίκα, Αλέξανδρος, prince de Valachie, 224.
Glâmboaca, Glâmboca, Glâmboceni, topon. sl. en roum., 229.
Glina, fouilles de, 192, 196, 199—200, 203—204; civilisation Glina III, 209—211, 213—214, 265.
Głoboka Glâmboaca, 231.
Glotz, G., 207.
Glykys, Jean, patriarche, 286.
Godefroy, Demombynes, 275.
Goellner, C., 258.
Goessler, P., 268.
Goethe, 221.
Goetze, Peter-Otto von, 321.
Goldoni, 318.
Golubev, 95.
Golubovich, P. Girolamo, 89, 92.
Gorali, Gorani, considérés roumains, 242.
Gordien, empereur, 268.
Gorecki, Léonard, 175.
Górnicki, Łukasz, 176—177.
Gostyński, T., sur la famille de Dragosh en Pologne, 141—144.
Goths, en Dacie, 241.
Gouboglou, M., sur les chroniques turques, 146, 336.
Gouillard, Jean, 281.
Gračanica, église de, 312.
« Gradina » journal bulgare, 317.
« Gradinka » journal bulgare, 317.
Gradista, village, 285.
Grădiștea-Fundeanca, 195—196.
Graeci, 28.
Γραικοί, 42, 61, 79.
Gran, 321.
Granić, B., 249.
Granieri, C-te, ambassadeur sarde, 299.
Grèce, 27, 89—90, 120, 131, 138, 225—227, 267, 273, 290—291, 306—307, 314; influence slave en, 328; préhellénique, 274; Schiller en, 224; Valaques du nord de la, 153.
Grecs, 5—6, 26, 68—69, 84, 86—87, 90, 92—93, 103—104, 106, 111, 114, 118, 123, 131—132, 134, 136, 151, 290, 311, 316; commerce en Orient. 245; détruisent l'évêché d'Apros (Thrace) 255; dans les principautés roumaines, 221; prière des, 313, 316 querelle avec les Russes pour le couvent St. Pantélémon, 183; au synode de Jassy, 74—75; dans les armées princières de Moldavie et de Valachie, 189; révolution de 1821 des, 187, 191.
Grecu, V., 305, 314—315, 322—323.
Grégoire, archevêque d'Achrida, 249.
Grégoire, curateur du patriarcat, 98.

www.cimec.ro

Grégoire IV, patriarche de C-ple, 68.
Grégoire XIII, attitude envers Étienne Báthory et Ivan IV, 170.
Grégoire de Rhodes, accuse Mélétios, 128.
Grégoire de Tours, 275.
Grégoire Philarète, archidiacre de Jérusalem, 84, 91—92, 105—106, 110.
Grégorio de Magistris, franciscain, vice-vicaire patriarcal, 79, 88, 115—116, 118—120. 122, 128, 135, 136—137.
Greiffenklau von Volrat, Alex., résident impérial à la Porte, 85, 118.
Grgura, 249.
Griechen, 266.
Grillo, Ambrosio, drogman, 107, 124, 126.
Grillo, Antonio, relations avec Basile Lupu, 124—126.
grindă, mot roum., < * sl. gręda, 302.
Gritti, Gregorio, 53—54 provincial
Gritti, Luigi, 262.
Groag, E., 268.
Grosu, Nicolas, 74.
Grumel, V., 77, 100, 115.
Guagnini, Alex., 164, 175, 177.
Guidalotti da Mondavo, Nicolo, 115.
Guiscard, Bohêmond, 290.
Guiscard, Robert, 290.
Guiscard, Roger II, 290.
Gumelniţa, v. Boian.
Gundulić, Ivan, 318.
Gura Lindinii, 229.
Gurk (Corcora) rivière, 269.
Gylles, P., 288.

Habsbourgs, 84; agents des, en Pologne, 177; ennemis d'Étienne Báthory, 155, 159—160, 168—169, 172, 174; maison des, 263.
Haemus, monts, 151.
Haga, Cornelius, résident d'Hollande à Constantinople, 80, 110.
Halapič, 270.
Halecki, O., 154, 172, 173.
Halicz, orthodoxes de, 141—143.
Χαλκηδών, 42.
Halle, bibliothèque de l'Université de, 322.
Halmyris (Razelm), 283.
Hammer, Joseph v., 26, 101, 297.
Haraburda, Michał, châtelain de Mińsk, ambassadeur à Moscou, 169.
Χαρακτῆς Ἀλέτης, 48.
Hârşova, Vlachie de, 241.
Hauteville, de, ministre sarde, 299.
Have, La, 324.
Hebrei, 110.
Hécataios, citoyen d'Apollonie, 278.
Hécate, 270, 280.
Hefele, Carl Joseph, 105.
Heidenstein, Reinhold, 155, 159—160. 162, 166, 168.
Χειλα, Ἀλέξος, 47.
Χειμάῤῥα, 34—35. 37, 39—40, 45—47, 49, 57—58, 61, 63.
Hektorović, Petar, écrivain croate, 318.
Héliodore, traduction roum. des « Ethiopiques » d', 322.
Hellade, 173, 189.
Hellénisme, 5.
Hellespont, routes commerciales de l', au Danube, 336.
Hémus, Vlaques de l', 243, 246—247.
Henri de Valenciennes, 243.
Henri de Valois, fuite de, 155, 158; vers de Kochanowski sur, 173.
Héraclée, ville, 89, 118, 135—136, 217, 278; v. Bitolj.
Héraclès, 270.
Héraclius, empereur byz., 290.
Héraklès, sanctuaire d', à Thasos, 274.
Héraklion, 274.
Hercule, 280; Farnèse, 217.
Hermès, groupe praxitélien d', 216, 218, 220.
Hertzberg, 181.
Herzégovine, 267; Vlaques d', 239.
Herzfeld, E., 294.
Hésiode, 275.
Hétairie, association secrète, 187—191, 299.
Hierasus (Séret), 282.
Hilandar, Païsios d', 246. 300—301.
Χίος, 14.

www.cimec.ro

Hisar, ruines d', 319.
Hispachia (Hyspathia), 33, 37, 55.
Histria, 283.
Hittites, la langue des, 331—332.
Hobita, localité, 281.
Hoernes, Moritz, 193, 238.
Hoffiller, Victor, prof. à Zagreb, 264.
Höfler, R. von, 243, 246.
Hofmann, G., 4, 5, 7, 17, 23—24, 29, 68, 77, 81, 83—84, 95, 123—124, 128.
Hollandais, 125.
Hollande, 68, 80, 89, 110, 118, 128, 130, 135—136, 272.
Holste, Fr., 202—203, 205.
Holstein, 313.
Homère, 226 319.
Homo, L., 240.
Hongrie, (Ungheria), 59, 141—143, 119, 172, 233, 235, 248, 259—260, 264—265, 271, 293, 296, 298; guerre de Manuel Comnène contre la, 151, mouvements à caractère social-religieux en, 262, 263.
Hongrois, 156, 312; de la Transylvanie, 233, 235.
Hongrovalachie, 293.
Horde, 293.
Horedt, K., description de deux tombes de l'époque Latène I—II, 276; sur une hache en serpentin poli, 277.
Horia, révolutionnaire roum., 299.
Horodiște, station préhistorique, 236, 276—277.
Horvati, 265.
Χόττογλου, Δημ., 190.
Houzes, 290.
Hrcaţca, établissements néolithiques de, 277.
Hristu, Basile, membre de l'Inst. « Hristo Botev », 325.
Huet, place de Sibiu, 308—309.
Humac, 267; v. Bigeste.
Humanisme, en Croatie, 318.
Hunedoara, district, 230—231, 234, 275.
Hunedoara, Jean de, 260.
Hunfalvy, P., 297.
Hungaria, 232, v. Hongrie.
Hunyadi, Jean de, 260; époque de, 308.
Huși, l'évêque de, 322.
Hutzani, considérés roumains, 242.
Hutzuli, considérés roumains, 242.
Hypsilanti, Alexandre, prince roum., 181.
Hypsilanti, Alexandre, chef du mouvement hétairiste, 299.

Iaqši Faqîh, le menāqibnāme d', 147.
Ialomița, district, 231.
Iamboli, 193.
Iapodes, peuple illyrien, 268.
Iapyges, en Apulie, 268.
Ibăneşti, établissements néolithiques d', 277.
Ibn Faḍlân, 294.
Ibrahim I-er, sultan, 114.
Ibrahim, vizir, 262.
Ibrahim, chef des troupes égyptiennes à l'époque de Napoléon, 291.
Ἱερουσαλήμ, 54.
Iflaq, v. Vulq.
Ignace de Bodéna (Ἰγνάτιος ὁ Βοδωνῶν), patriarche d'Ochrida, 14—15, 17—18, 22, 31, 34—35, 48—49.
Ikonomov, Theodosij, journaliste bulgare, 316.
Ἥλιος, divinité, 267.
Illadianus, M. Ennius, centurion de la vexillatio Legionis V Macedonicae, 282.
Illyres, 327—328.
Illyricum, 249.
Illyrie, 267.
Illyriens, 266.
Illyrique, le collège, 298.
Illyris, 9, 11.
Inde, 334.
Indól, topon, slave en roum., (< sl* jǫndolŭ; m. bulg. ędolŭ), 229, 231.
Indolia, v. Andolia.
Inflanty, région des, 163; perte des, par Ioan IV, 167.
Ingoli da Subiano, Giacinto, archevêque d'Edesse, 78—79, 90, 113, 116, 118—119, 132—133, 135.

www.cimec.ro

Ingoli, Francesco, secrétaire de la Propagande, 76, 78, 83, 88, 93—95, 100, 104, 106, 108, 115—116, 118, 122, 127—128, 133, 137, 140.
Innocent III, pape, correspondance avec Calojan, 243, 246.
Innocent X, pape, 119, 121, 138.
Institut d'Études et Recherches Balkaniques, communications faites, 300, 307, 335.
Institut de Recherches Géographiques de Roumanie, 308.
Institut Social Banat-Crişana, 308.
Ioannikios II, patriarche de Constantinople, 77, 88—89, 118, 128, 134—135.
Ἰωαννίνων, 39, 45, 47.
Ionescu, Démètre G., 88.
Ionescu, Gh. M., 79.
Ionescu-Nişcov, Tr., 333—334.
Ioniennes, les îles, 271.
Iordan, Al., 323—324.
Iordan, Iorgu, 231.
Iorga, N., 66—67, 69—71, 76, 82, 85—89, 108, 114, 118, 155, 128, 129, 134—135, 145—146, 155, 158—159, 161—162, 179, 239, 246, 249, 263, 292, 296—297, 330; comme historien de l'antiquité, 283; le concept d'un art religieux balkanique et, 309.
Ἰουστινιάνη, 24, 34, 50.
Ipatievskij, spisok, 240.
Ipsilante, Athanase Comnène, 80, 85, 89.
Iran, 275.
Isaac II Ange, empereur byz., 280,; révolte des Roumains en 1186 contre, 151.
Isaac I-er, Comnène, empereur byz., 287.
Isaccea, 280; v. Noviodunum.
Islam, les fêtes de l', honorées par les Juruques, 327.
Issa (Lissa, Vis), ville, (archipel dalmate) 267.
Istre, 226.
Istrie, les Vlaques d', 239.
Istroroumains, 242.
Ἴστρος, ὁ, 221—226.
Isvolski, 306.
Italie, 14, 22, 87, 123, 129—130, 267, 269, 290, 298—299, 301, 306, 318—319; méridionale, 310; septentrionale, 265; lieu de refuge pour les prélats orientaux, 6; Athanase II d'Ochrida demande à partir pour l', 13; Syméon Lascaris en, 7.
Italiens, 291; commerce oriental dans l'empire byz., 245.
Ivan III, son accord avec l'évêque de Dorpat, 163.
Ivan IV, candidat des bourgeois de Danzig pour le trône de Pologne, 157; sa mort, 162; Sigismond II lui déclare la guerre, 163; ses sympathies en Pologne, 164—165; négociations avec Possevino, 166—168; ses forces militaires, 169.
Ivanco, dynaste de la Dobroudja, 292.
Ivanov, Iordan, 246, 251.
Ivić, Aleksa, historien, 321.
Iviron, monastère de l'Athos, 285.
Ivul, Gabriel, élève du Collège de Trnava, 261.
Izdanie za nauka i literatura, revue bulgare, 317.
Izvir, 269.
Izvoarele, station préhistorique, 197, 201, 212, 236; céramique précucutenienne 238.

Jabłonowski, Aleks, 144.
Jacimirskij, A. I., sur Grégoire Tzamblac, 250—253.
Jagellon, Ladislas, roi de Pologne, 225, 260.
Jagellon (s), le premier, 141, 143; les derniers, 158; rapports avec l'empire othoman, 163.
Jagič, V., 244.
Jahorlik, forteresse, 159.
Jam-Zapolski, paix de, 162, 167—168.
Janin, R., 288.
Janina, Ali Tebelen pacha de, 291; métropolie de, 16—17, 19, 24, 37, 39, 46, 65.

www.cimec.ro

Jannis, v. Johannes.
Jarosz, Wł., 159, 162.
Jassy, ville, 70, 76, 79—80, 82—83, 85, 91, 308, 315; gardes alban. à la cour de, 189; métropolie de, 322; synode de, 66—67, 73—75, 81, 93—94, 97—98, 101—102, 107, 111—112; P. Ligaridis à, 77—79.
Jean l'Arménien, prince de Moldavie, 175.
Jean le Nouveau, la vie de Saint, 253.
Jérémie, métropolite de Durazzo, 14.
Jérôme, Saint, 238.
Jérusalem, (Gerusalem), 84, 91—92, 119—120, 132, 287; relations de Basile Lupu avec le patriarcat de, 69, 80, 87, 91, 105—106, 117; synode de, 71; l'Entrée à, relief, 309.
Jesenin, écrivain, 315.
Jésuites, 68, 72, 76; leur influence en Pologne, 175—177.
Jidova, 281.
Jiga, Caius, 305.
Jireček, C., 243—244, 250, 304, 319, 327.
Jiškra, Jan, condottière tchèque, 260—261.
Joachim, métropolite de Moldavie, 250 305.
Job, patriarche d'Antioche, 289.
Johannes, iconoclaste, 332.
Johannes de Ravenne, archevêque, 271.
Johannice, empereur, 246.
Jordan, Piotr, aide le roi de Pologne à combattre les Tartares, 162.
Jorgaki (l'Olympiote), 187.
Joseph, évêque de Syra, 20.
Jovien, empereur, 238.
Juan d'Autriche, 32.
Julien l'Apostat, empereur, 238—239, 289.
Junon, 280.
Jupiter, 280; Turmasgades, 280.
Jurilofca (Dobroudja), 277.
Juruques, dans la Macédoine du Centre, 327.
Justin II, empereur byz., 289.
Justiniana Prima, archevêché de, 4, 9, 10, 27—28, 32, 51, 248—250.
Justinien, empereur byz., 9, 11, 89, 249, 283, 290, 312; supprima l'Académie d'Athènes, 241.

Καβονέτος, 47.
Kahrstedt, U., 267.
Kakavélas, Jérémie, 307.
Καλλίνικως, μητροπολίτης Ἰωαννίνων, 39, 45; v. a. Callinique.
Kallioupolitis, Maxime, traduit la Bible en grec vulgaire, 86, 123, 132.
Kalužniacki, E., 251—253.
Kapitanov, Hristo P., 324.
Kapljuč, ruisseau en Dalmatie, 269.
Kapterev, 116.
Karadjordje, v. Karageorges.
Karageorges, prince de Sérbie, 189—191, 300.
Karalevsky, C., 4.
Karaman, L., 271.
Karamanie, campagne de Mahomet II contre la, 147.
Kara Moustapha, grand vizir, 101.
Karataev, historien, 329.
Karaules, tours de guet, 324.
Karavelov, Ljuben, révolutionnaire bulgare, 317.
Kărčovski, Hadzj, Joakin, 301.
Kardžic, Vuk Štefanović, 321.
Karlovac, la paix de, 291.
Karlovic, ville, école, 321.
Karmiris, 72.
Karphi, cité-refuge de, 274.
Kasabov, S., membre du comité centr révolutionnaire bulgare, 303.
Kassim, v. Saint Démètre.
Kavsokalyvi, skyte au Mont Athos, 299.
Kazimierski, dissout la diète de 1585, 171.
Kazwini, 294.
Keil, J., 267.
Kékaumenos, chroniqueur byz. sur les Macédoroumains, 328.
Kemény, Joseph, 297.
Keramopoulos, A., historien grec, 328.
Κέρκυρα, île, 49—51, 54, 56.

www.cimec.ro

Khagans, 297.
Kiajna, princesse valaque, 257.
Kichinef, ville, 299.
Kiepert, 282.
Kiev, ville, 77, 82, 107, 113, 253, 292; synode ruthène de, 73.
Kigalas, Hilarion, (Jérôme, Ἱλαρίων Κιγάλας) élève du Collège grec de Rome, 16, 38, 43.
Kilia, 148.
Kinnamos, chroniquer byz., 292.
Kirrha, fouilles de, 274.
Kisch, Gustav, 233.
Kiselkov, Dr. V. Sl,. sur le métropolite Grégoire Tzamblac, 250—253.
Klarić, poète croate, 315—316.
Klemens, Hl., 10.
Klinčarov, Iv., 254.
Klodziński, Abdon, 163.
Klonowicz, Sebastjan, poète du temps d'Étienne Báthory, 175.
Knèzes roumains, 297.
Kniahynicki, Jow, 168.
Kniewald, D., 271.
Kniezsa, J., 229—230.
Knös, Börje, 275.
Kochanowski, Jan, 156, 173—175.
Kodja-Dermen, 193, 205, 207.
Kokas, Spiros, 17, 45—46.
Kolankowski, Ludwik, 163.
Konieczny, F., 154, 163—164, 169, 171.
Konopczyński, W., 154, 157—158, 160, 163, 169, 172.
Κωνσταντῖνος Βασιλεὺς Ῥωμαίων ὁ πορφυρογέννητος, figurant sur la sainte couronne des rois magyars, 271.
Κωνσταντινούπολις, 42.
Konstantios, Athanase, (Κωνστάντιος Ἀθανάσιος), 53—54.
Kontaris, C., v. Cyrille Kontaris.
Κοντός, 190.
Kopareo, poète croate, 315.
Kopitar, savant slovène, 321—322.
Korbut, G., 180—181.
Kordić, poète croate, 315.
Κορφός, île, 47.
Kornilios, métropolite de Metimné, 98.
Korolevskij, Cirillo, 106, 114.
Κορῶνω, Ἀναστάσιος, supérieur des Augustins, 54.
Korsak, Raphael, métropolite uniate de Ruthénie, 127.
Κορυδαλοῦ, Θ., 76; v. a. Coridalée Théophile.
Kossovo, bataille de, 272.
Kossovo-Polje, lutte de, 260.
Košutić, Sida, romancier croate, 315.
Koumanie, 293.
Kounoupis, Michel, grand-rhéteur de la Grande Église de Constantinople, 70.
Koutchouk,-Kaïnardji, paix de, 330.
Kovaleski, historien, 294.
Κοζάνη ville, 222.
Kraja, 265.
Kranjčević, S., écrivain croate, 319.
Крацковского, Н. Ю., 289.
Krašterić, G., journaliste bulgare, 316.
Kraushar, Aleks, 170.
Kreussbrun, bataille de (1260), 259.
Krimchilde, reine, 293.
Krini, village, 327.
Krisa, fouilles de, 274.
Krleža, poète croate, 316.
Kromer, Marcin, 168.
Krum, tsar bulgare, 290: la statue de, 312.
Krumbacher, K., 286.
Krusevać = Laz, 150.
Kryzbork, sur la Dzwina, dévasté par les Cosaques, en 1579, 166.
Ktenas, Christophore, 181.
Kubrat, chef bulgare, 318.
Küčük Aya Sofya, église à Constantinople, 289.
Kunić, R., 267; v. Cunich.
Kunovitza, lutte de, 260.
Kuntze, Éd., 158, 169, 171.
Κύριλλος ὁ Λούκαρις, 71, v. a. Cyrille Lucaris.
Küstendje, ville, 296.
Kypsela, 245.

Labriolle, P. de, 275.
Ladislas, roi de Hongrie, 233, 292.
Ladislas IV, roi de Pologne, 83, 298.

www.cimec.ro

Lambros, Sp., 313.
Langsdorf, A., 194, 205.
Lansdowne, collection, 219—220.
Lantier, R., 269.
Lăpuşneanu, princesse, fiancée à un Zborowski, 160.
Lăpuşnic, topon, sl. en roum., 230.
Largus, C. Caecina, gouverneur de Thrace, 268.
Larissa, 98.
La Rocca, Giacomo, évêque de Siphno (Cyclades) 108.
Lascaris, Constantin, 7.
Lascaris, M., 250, 305.
Lascaris, Syméon, v. Syméon Lascaris.
Laski, Albert, ses rapports avec Zborowski, 161.
Laskowski, Otto, 161.
Laszló <* Vladiszlav < * Uladszlau, 233.
Latène B, 277; II, 276—277; III, 279.
Latins, 26, 84, 90—92, 99, 104, 106—107, 129—32, 134—135, 139, 287; empereurs, à C-ple, 151.
Latouche, R., 275.
Latran, musée du, 220.
Latzco, conversion au catholicisme du prince moldave, 256.
Laurent, R. P. V., 148, 275, 285, 287—288, 293—294, 299; sur « Athanase II d'Orchida et l'Église romaine », 3—65
Lausitz, civilisation, 265.
Lavisse, Ernest, 68.
Lavra, mon-re de, 284—285.
Lavra Pečerska, 71, 95.
Lavrentievskij Spisok, 240.
Lavrentios, métropolite de, 108.
Lavrov, P. A., 250, 252—253, 333.
Lavrovskij, L. T., 79.
« Laz » dans Rūhi Čelebi, 150.
Lăzărescu, Em., 284.
Lebègue, R., 275.
Lecce, 19—20, 33, 59.
Lederata, tête de pont établie par Justinien à, 249.
Legio I Italica, 280; V Macedonica, 282.
Leger, Ant., prédicateur de la résidence hollandaise à C-ple, 71, 72, 84.
Legrand, E., 4, 43, 59, 68, 72—73, 76—77, 79, 84, 93, 108, 115—116, 119, 121, 123—124, 126—127, 132, 138.
Leipzig, 316.
Lemberg, 89.
Lemerle, Paul, 273.
Lemki, considérés roumains, 242.
Lemmens, P. Leonardo, 89, 92, 95.
Lemnos, fouilles de, 274.
Léon I, empereur, 288.
Léon VI le philosophe, empereur, 80, 113.
Leonhardus de Sibiu, 308—309.
Lepszy, Casimir, 157.
Le Quien, 13.
Leskien, A., philologue, 333.
Δέτζι, 59.
Leusinium, ville, 272.
Levant, 84: P. Ligaridis au, 77.
Levski, Basile, 254—255.
Licuşici, station néolithique, 277.
Ligaridis, Païsios, 66, 76—80, 84—86, 90—91, 93—94, 97—98, 100—109, 111, 113—124, 126—127, 129—140; au synode de Jassy, 81.
Ligaridis, Pantaléon, v. Ligaridis, Païsios.
Limes Cisalutanus, 281; transalutanus, 281; Valachicus, 281.
lindină, mot roum. < lat.* lendinem, 230.
Lindină, topon. sl. en roum., 229—231.
Lingina (Lindina) topon. sl. en roum. 229; village de Hunedoara, 229, 231.
Lingoi, Jean, professeur au collège de Trnava, 261.
Lissos (Alessio) Lješ), 266—267.
Lithuanie, 330: abandonnée sans défense par Ét. Báthory, 165: rapports entre la Moldavie, le Halicz et la, 143.
Lithuaniens, 180.
Littoriale, Giulio Clovio Croata del, miniaturiste, 319.
Liufis, Panaghiotis N., 222—223.
Livade, 265.
Lješ, v. Lissos.
Ljubić, S., 266.

www.cimec.ro

Ljubljana, 318.
« Ljuboslovic » périodique bulgare, 316.
Ljutvoi, Georges, 257.
Lœhr, A., 273.
Logothetis, de, v. Constantin Cosme.
Loichiţa, Vasile, 322.
Lollards, 263.
Lombardie, 273, 318.
Londres, 3.
Lopătari (Buzău), 265.
Lopočeni, 312.
Lorette, 298.
Louis II d'Anjou, 142, 172, 259.
Louis XIII, roi de France, 92.
Louristan, 266.
Louvre, 273; copie du courrier de l'Olympe au, 219, réplique du Hermès au, 220.
Loveč, centre de la révolte bulgare, 255.
Ložar, R., 270.
Loziński, Wl., 161.
Lubensk, mon.-re de, 122.
Lucaris, Cyrille, v. Cyrille Lucaris.
Lučenek, combat de, 260.
Lukinich, Émeric, 155.
Lule Bourgas, 329.
Luncavita, topon. sl. en roum., 229, 331.
Lupaş, Ioan, 297, 308, 313, 323.
Lupaş-Vlasiu, Marina, 295.
Lupi, Gino, 241, 290—291.
Lupu, N. N., 308.
Luther, 103, 113, 126.
Luthérans, 101.
Luxembourg, Sigismond de, 259.
Lwów, ambassade turque à, 160.
Lyon, 273.
Lysippe, école de, 218, statue de Poséidon attribuée à, 220.

Macaire, successeur de Gérasime au couvent de Saint-Pantéléimon, 183.
Macaire d'Antioche, patriarche, 89.
Macédoine, 136, 250, 252, 268, 274, 277, 290, 323; l'art de la, 312; civilisation Gumelniţa répandue en, 204; occupée par les Goths, 241.
Macedonia, 32, 52; Secunda (Salutaris), 249.
Macédoniens, 222; dans l'armée d'Ypsilanti, 188.
Macédoniens, dynastie à Byzance, 312.
Macédoroumains, 239—240, 306, 327—328.
Macoviṣte, topon. slave en roum., 230.
Macripordaris, Giacinto, moine dominicain, 118—119.
Macurek, J., 258.
Madrid, 3, 32.
Magianus, Pomponius, gouverneur de Thrace, 268.
Măgura Căpăţânei, station cucutenienne à, 279.
Măgura-Cetate, 195.
Măgura Fetelor, 195, 201—202.
Măgura Jilavei, 205.
Magyars, orthodoxes (?) par l'influence des Roumains, 241.
Mahomet II, campagne contre la Karamanie de, 147; siège de Constantinople par, 152.
Maiorescu, Titu, 306.
Mais, Gino, 108.
Majnarić, N., 267.
Μακεδονία, 24.
Makedonja, 246.
Makušev, Vincent, 137.
Mal, J., 272.
Mallia, épées de, 274.
Malthi, fouilles de, 274.
Malvy, Antoine, 82, 87, 274.
Mamornita, établissements néolihtiques de, 277.
Manciulea, Ş., 240, 308.
Μανέγας, Στέφανος, 307.
Mangalia, 278.
Mangea-Punar, 273; v. Schitu.
Maniawski, couvent, 168.
Manos, C., consul général de Grèce en Moldavie, 221.
Mansi, 23.
Mantua, 29.
Manuel Comnène, 287—288, 292; guerre contre la Hongrie de, 151.

www.cimec.ro

Maramuresh, province, 296; voévodes de, 141—143.
Marathon, Athéniens tombés à, 274.
Marc d'Ephèse et le concile de Florence, 26.
Marcellus, Aufidius, Coresnius, gouverneur de Thrace, 268.
Marcianopolis, 217, 219, 298.
Marczali, H., 297.
Margareta-Mușata, princesse moldave, 293; Marguerite, nom latin de Mushata, 256.
Maria, de genere Blacorum des Tirnovo, 247.
Marinescu-Himu, Maria, 308, 322.
Maronita, P. Pietro, franciscain, 92.
Mars Gradivus, 268.
Marsigli, 327.
Marsigli, Luiggi Ferdinando, savant italien, 298; influence sur D. Cantemir et Montesquieu, 324.
Maritza, vallée de, 193.
Markhazy, Paul, candidat au trône transylvain, 161.
Markov, Boris, 317—318.
Martialis, Appius Claudius, gouverneur de Thrace, 268.
Martin V, pape, 252.
Mascellini, Giovanni, médecin du prince Mathieu Basarab et du Basile Lupu, 115, 137.
Massé, Henri, 275.
Massignon, Louis, 275.
Mas' ūdī, 294.
Matapan, le cap, 290.
Mătasă, C., sondages à Trudești de,
Mathieu Bassarab, voïvode roum., 79, 201.
86, 94, 115, 137, 298.
Matrone, la Vie de Sainte, 288.
Mattingly, H., 272.
Maulānā ğalāladdīn Muḥammad, 326.
Mavrocordato, Alexandre, beizadé, 299.
Mavrocordato, Constantin, voïvode roum., 79.
Mavrocordato, Jean, 180.
Mavrocordato, Nicolas, prince roum., 79, 299.
Μαύρον, τά, quartier de Constantinople, 288—289.
Mavros, N., 307.
Maxime, fils de Maximin, 268.
Maximilien II, 157.
Maximilien II de Bohème, 320.
Maximilien, archiduc, candidat au trône moscovite, 169.
Maximin, empereur rom., 268.
Maximus, M. Laberius, 283.
Mazin, trésor de, 272.
Mazon, P., 275.
Mazurović, G., écrivain croate, 319.
Mayer, A., 268.
Mayer, Johann, 66.
Medulić, 319, v. Schiavone Andrea.
Μεεμὲτ πασᾶς, 56.
Méhémet, conseiller du Sultan, 170.
Méhémet-Pacha, vizir, 329.
Mehlan, Arno, 328—329.
Mehmet pacha et Athanase II d'Ochrida, 18, 56.
Melchisédec, évêque roum., 75, 92, 113, 118.
Mélétios, métropolite de Rhodes, 127—128.
Mélétios, patriarche d'Ochrida, 87—88, 113, 120.
Mélétius Syrigos, 119; au synode de Jassy, 73—75, 81—82, 93—94, 107, 112—113; contre la traduction du Nouveau Testament faite par Kallioupolitis, 132; le tsar de Moscou et, 111, 113; Parthénios II de Constantinople et, 87, 118.
Mélos, île, 274.
Menghin, Oswald, 192—193, 196, 202, 213, 238, 264.
Meninski, 148.
Mentores, 268, v. a. Iapodes.
Ménumorut, duché de, 241, 255.
Mercati, A., 5.
Merciadrini da Fanano, Giovanni, vicaire patriarcal catholique de Constantinople, 93, 102.
Mercklin, E. v., 270.
Mercurius, Princeps ultratransilvanus, 268.

www.cimec.ro

Mesapsas, Abraham, 5.
Meshhed, manuscrit de, 294.
Mésie, 268; éléments romans originaires de, en Dacie, 228; fouilles, 216—217; Inférieure, 268—269, 282.
Mésopotamie, 283.
Messina, 101, 105.
Metalli, village, 285.
Métastase, écrivain, 318.
Méthode, sa conversation avec le « roi » et les évêques allemands, 332.
Metimné, 98.
Metzovo, ville, 335.
Mézeray, François E., 124.
Mézières, Philippe de, 263.
Mexas, V., 223—224.
Michel, neveu de P. Ligaridis, 116, 137.
Michel VI, empereur byz., 287.
Michel VII Ducas, 271, 291.
Michel VIII Paléologue, sa politique à l'égard des monastères, 284—285.
Michel Fedorovič, tsar russe, 70, 83, 85.
Michel le Brave, prince de Valachie, 242, 259, 261—262, 294, 303, 330; relations avec les Tchèques, 261—262.
Michoff, N. V., 304.
Mideia, fouilles de, 274.
Midhat-Pacha, 329.
Mihăilescu, Vintilă, sur la « Balcania » Centrale, 335.
Mihălcescu, Jean (Irineu), 66, 72.
Mihanović, A., 319.
Mihnea, prince de Valachie, 257.
Mihnea III, voïvode roum., 77.
Mihordea, V., sur Antiochus Cantémir et la paix de Belgrade, 336.
Miklosich, Fr., 241.
Milcovia, diocèse de, 256.
Milesco, Nicolas, spathar, 77, 79.
Miletić, L., 251.
Millet, M. G., 284.
Milosh, 143.
Miloutine, 180.
Milović, Jevto M., 321.
Mińsk, v. Haraburda Michal.
Mircea l'Ancien, voïvode de Valachie, 250, 256, 259, 292, 303; contingent envoyé à Bajazet I par, 145; conflit avec Bajazet I, 150.
Mirozreme, journal bulgare, 316.
Miškina, 311, v. Pavlek Mihovil.
Mistra, église de, 313.
Mithras-Helios, dieu, 267.
Mititelu, I., 284.
Mitrea, B., à propos du trésor de Fărcașele, 279; sur une lampe chrétienne découverte en Transylvanie, 280.
Moesia, Superior (Prima), 249.
Moga, Ion, 296; sur la question de la continuité des Roumains en Dacie, 240.
Mogila (Movilă) Pierre, métropolite de Kiev, 66, 72, 77, 82, 86, 89, 94—95, 113; et la Profession de foi de Cyrille Lucaris, 71; sa « Confession » et la conférence théologique de Jassy, 73—75, 82, 107.
Mohacz, bataille de, 262; Roumains et Tchèques dans la bataille de, 261.
Mohamed-Pacha, menaces adressées à la Pologne par, 156, 158.
Moisescu, G. I., 66, 74.
Moldau, 66.
Moldaves, la Profession de foi de Cyrille Lucaris et les, 71; rapports avec les Tchèques, 260—261.
Moldavia, 66, 76, 83, 91, 93, 102, 112, 119, 121, 130, 138.
Moldavie, 67, 72—73, 75, 77, 79—80, 82, 85—90, 93, 105, 107, 111, 113, 119—120, 122, 125, 133—134, 137, 141—143, 224, 236, 250—251, 258—261, 265, 276, 295—296, 299, 305, 309—310, 312, 322, 330, 335; armée princière de la 189; colons bulgares établis en, 303; consuls grecs en, 226; découvertes archéologiques en, 279; moines minorites en, 256, 258; division administrative de 1833, 326—327; style tripolien incisé en, 237; visée de Zboronski et Laski sur la, 161.
Moldovan, 233—234.

www.cimec.ro

Moldovean, Jancou Nicolas v. Nicolas Jancou.
Molniţa, établissements néolithiques de, 277.
Mondavo, v. Guidalotti da,.
Mondsee, 265.
Montalto, 124.
Mont-Athos, v. Athos.
Monténégro, les Vlaques de, 239.
Monteoru, 265; v. Sărata.
Montesquieu, influencé par Marsigli, 324.
Monte Testaccio, 278.
Monti Teatino, prêtre, 135.
Moór, E., 230.
Morariu, Fr. Bonaventura, 66, 102.
Morastinis, Alex., 308.
Morava supérieure, observations stratigraphiques sur la, 203, 205.
Moraves, christianisation des, 241.
Moravie, 261; Roumains de, 242.
Mordtmann, turcologue, 288.
Morée, 20, 290—291.
Morlaques, 239, 242.
Moroni, relations avec P. Ligaridis, 101, 105.
Morosini, Francesco, 291.
Morovitza, 205.
Moscou, 3, 83, 111—113, 116, 255, 312, 316; ambassade polonaise à, après la mort d'Ivan IV, 169.
Moscovites, 87; politique envers Étienne Báthory, 158; hostilité envers la Porte, 169.
Motogna, V., 308.
Mourad III, 175; soutient l'élection d'Étienne Báthory, 155, 158; campagnes persanes, 165.
Moustafa-Tchaouch, 160.
Μουζακία, 63.
Movilă, Petru, v. Mogila, Pierre.
Mozsolics, Amelie, 265.
Μπέλλιος, Κωνσταντῖνος, baron, 222.
Μποναβεντοῦρα Δεβίτις, moine, 54.
Mu' diam al-buldān de Yāküt, 294.
Mugur, J. D., 324.
Muhammed, Bahā ăddīn Walad, 326.
Muḥammad, Maulānā ğalāladdīn, 326.
Muhtessibb, juge du marché, 329.
Mükrinim Halil, 146—147.
Munténie, 296.
Murad, sultan, 272.
Murad II, confirme les privilèges accordés aux Roumains, 152.
Murad IV, guerre contre la Perse, 153.
Muraviev, André, prince, 83, 85, 90—91, 113, 118, 122.
Mureş, district, rivière, 228, 233, 277.
Mureşanu, P. Florea, 67.
Murko, M., 320.
Murnu, G., 151, 245—246.
Mushata (Marguerite), fille de Bogdan voïvode, 256.
Mushatin, Pierre, 143.
Mushatini, branche cadette des, 141
Mustapha-Pacha, les « Čaršija » de, 329.
Mutafčiev, P., 243, 247, 304.
Mutev, Dimitar, journaliste bulgare, 316.
Muzachia, l'évêque de, 12, 16, 18—19, 32—33, 37, 46, 49, 55, 62.
Mycènes, fouilles de, 274.
Μυράκχος, 278.

Nadino, ville, 319.
Nadleški Hrib (Slovénie), 267.
Naibs, fonctionnaires de la ville, 329.
Nandriş, Gr., 239, 242.
Naples, ville, 20, 319.
Napoléon I-er, 291.
Narenta (Neretva), 271.
Narwa, les Suédois s'apprêtent à l'assiéger en 1582, 167.
Năsăud, district, 234, 276.
Năsturel, P., 24; article sur Scarlat Callimachi et le monastère de St. Panteleimon, 179—186; compte rendu par, 239; notes bibliographiques par, 275, 284—287, 299, 314—315.
Natanson-Leski, Jan, 165—167.
Naupacte, ville, 73, 93, 97.
Nazor, Vladimir, poète croate, 319.
Naxia, 120.
Néa Anchialos, fouilles à, 275.
Neagoe Bassarab, prince de Valachie, 303; les « Recommandations » à son

www.cimec.ro

fils, 307, 314—315, 322—323; son portrait conservé au monastère Dionysiou, 315.
Néa Monè de Chios, monastère, 285.
Neamtz, district, 236; monastère de, 251—253; Pravila de, 258.
Necşulescu, C., 245.
Nectaire, 12.
Nectaire, patriarche de Jérusalem, et P. Ligaridis, 84, 116.
Négrepont, 290.
Némésis, 280.
Nemrud-Dagh, sommet, 267.
Nénada, Jean, czar, 262—263, 336.
Nenadović, M., écrivain serbe, 318.
Nenovič, V., 302.
Néophyte II, patriarche de Constantinople, 68, 123.
Néophite, neveu du patriarche Athanase Patellaros, 123.
Nera, rivière, 229.
Neretva v. Narenta.
Nerva, 275.
Nestor, chronique de, 240.
Nestor, I., 237, 265; à propos de l'invasion celtique en Transylvanie, 277; constatations stratigraphiques sur Cucuteni A et Gumelniţa A., 193—195, 201—205, 208—212; fouilles de, 192, 196; hypothèse sur la civilisation Boian A., 198; sur la phase C de Gumelniţa, 207; sur les assises préhistoriques de l'unité carpathobalkanique, 336; sur l'exploitation préhistorique du cuivre en Roumanie, 275, 277.
Neviodunum (Drnovo), aqueduc romain pour, 269.
Nevrokop v. Rhodope.
Nezavisimost, journal bulgare, 317.
Nicée, 74; synode de, 26.
Nich, 205.
Nicola, Jancou, traducteur de Paul et Virginie, 315.
Nicolaescu-Plopşor, C. S., 194, 208.
Nicolas, neveu de P. Ligaridis, 116.
Nicolas, prince bulgare, 249—250.
Nicolisio, Pomponio, notaire de Lecce, 33.
Nicopoli, évêque de, 298; plaine de, 259; monnaies de, 217.
Nicorescu, Paul, sur les basiliques byz. de Dolojman, 282—283; sur une inscription de l'emp. Trajan à Cetatea-Albă, 282.
Niculitza, commandant des Valaques de Thessalie, 151.
Niemen, Wilkija située sur le, 164.
Nihus, Bertold, ami de Léon Allatius, 126.
Nika, la révolte, 289.
Νικαία, 41.
Nikov, P., 293, 296; sur le second empire bulgare, 245.
Nil, 283.
Niphon, la châsse de St., peinture conservée au monastère Dionysiou, 314.
Nish, ville, 296, 328; la bataille de, 260.
Nisos, roi, la trahison de sa fille, 344.
Nistor, Ion I., 297, 300; sur les rapports d'Achrida avec l'exarchat de Πλαγηνῶ, 248, 250.
Niţu, A., 266.
Niž, Cosaques du, 159.
Njegoš, P., écrivain serbe, 318—319.
Nocera, en Ombrie, 124.
Noire, Mer, (Mar Nero), 242, 282, 291, 319, 330; Cosaques de la, 126.
Noricum, 270.
Normands, combats contre les, pendant le règne d'Alexis I, 151.
Novac, Brazda lui, 269.
Novae (Mésie Inférieure), 269.
Novak, G., 266.
Novgorod, 288.
Noviodunum (Isaccea), monuments inédits de, 280.
Nowodworski, Witold, 164.
Nowgorod, perte par les Polonais de, 163.
Ντελαρόκας, v. Dellarocca.
Nyárádszentlászló > Sânlaslău-Niragiului, 233.
Nymphes, relief en marbre représentant les, 267.

www.cimec.ro

Obradović, Dositej, écrivain, 318.
Obrenovici, Milosh, prince de Serbie, 300.
Obštitrud, journal bulgare, 316.
Occident, 7, 84. 126, 271, 312—313; expansion ottomane vers l', 6; la trahison de la femme en, 334.
Ochrida, l'archevêché d', 87, 113—114, 120, 305; autorité sur Durazzo, 11—12; et l'église romaine, 3—12, 14—18, 21—29, 31, 34, 36, 51, 53, 55, 61, 64; rapports avec l'exarchat de Πλαγηνῶ, 248—250; Syméon Lascaris à, 7—8
Odessa, 184, 244, 302; école grecque d', 222.
Odessos, 269.
Odoacre, situation juridique d', 270—271.
Oescus, 279.
Ogaşul Lindinii, cours d'eau, 229—230.
oglindă, mot roum., < sl* oględa, 230.
'Οχρίδος, 34.
Oikonomos, M., 274.
Ŏiževskji, D., 322.
Olahus, nom donné aux Sas-Drag de Pologne dans les diplômes, 144.
Olahus, Nicolas, fonda un collège à Trnava, 261.
Olesnicki, Al. A., 272.
Oliwa, couvent d', 157.
Olonte, le sanctuaire double d', 274.
Olt supérieur, preuves stratigraphiques sur l', 200.
Olteni, habitants de l'Olténie, 251.
Olténie, 256, 280; colons bulgares établis en, 303; trésors de monnaies romaines en, 279.
Olteniţa, tell d', 194.
Olympe, le courrier de l', au Louvre, 219.
Olympie, fouilles d', 216, 274.
Olynthe, fouilles d', 274.
Ombrie, 124, 268.
Omont, Henri, 275, 286.
Onciul, D., 250, 296.
'Ονούφριος, 54—55, 61.
Orfelin, Zachaire, écrivain serbe, 318.
Orfitanus, C. Iulius Commodus, gouverneur de Thrace, 268.
Orient, 3, 5, 89, 188, 224, 233, 266, 270, 285, 310—312; orthodoxe, 73, 85, 91, 116, 179; relations avec Basile Lupu, 66, 67, 70; orthodoxe russe, 71; islamique, 326.
Orlov, A. S., 166.
Oromasdes, dieu iranien, 267.
Oroszfalu, village transylv., 235.
Orssich de Slavetich, Adam, 205.
Orthodoxie grecque, et les patriarches d'Ochrida, 6, 16.
Orzechowski, Stan, ouvrages de, 177.
Oryszewski, Jan, hetman cosaque, 159. 166.
Ościk, Grzegorz, trahison de, 164.
Osijek (Essek), 273.
Oşmanlis, vieilles chroniques des, 155.
Ostrog, ville dans la région de la Narenta, 271.
Ostrovul-Corbului, 208.
Ostrovul-Şimian, 208.
Oţetea, Andrei, 299.
'Οθωμάνοι, 190.
Ourosh, 143.

Pacôme, évêque, 253.
Padoue, 123.
Paev, T., journaliste bulgare, 317.
Pago, île dalmate, 267.
Paisiello, 318.
Païsios et l'Église romaine, 5.
Païsios, hiéromoine, d'Hilandari, 246.
Païsios, higoumène de Galata (Jassy) patriarche de Jérusalem, 80.
Pakhomios, métropolite de Chalcédoine, 99.
Palade, 209.
Palamà, Grégoire, 26.
Palamas, Kostis, 308.
Palassa, 46.
Palatitsa, recherches archéologiques à, 274.
Palerme, 17.
Paléologue, Jean Comnène, despote, 285.
Paléologue, Porphyre et l'Église romaine, 5, 11, 14.

www.cimec.ro

Paléologues, les, 290.
Pall. Fr., sur les relations de Basile Lupu avec le Patriarcat de C-ple, 66—140.
Palmieri, Aurelio, 73, 97, 109, 112.
Palmyre, archers de, 284.
Paloda (Polonda), 282.
Palus Lugea, v. Zirknitz.
Panafili, Giov.-Batt., 121.
Pan, relief en marbre, 267.
Panaitescu, P. P., 77, 79, 86, 89, 95, 113, 250, 256, 294—295, 322—323; c.-r. par, 248; sur Bajazet et Mircea l'Ancien, 150.
Pannonie, 245—270; pâtres de, 239.
Pantalia, monnaies de, 216—217.
Pantocrator, monastère du, 253.
Papà Coca, 46.
Papacostea, V., 302, 335; sur le représentant moldave lors de la délimitation de la frontière russo-turque (1740), 335; sur Vechilhargi, collaborateur d'Alex. Ipsilanti, 187—191, 336.
Papadopol-Calimah, 83, 90-91, 122, 124.
Papadopoulos, G. G., archéologue grec à Bucarest, 225.
Papadopoulos-Kerameus, A., 69, 80 83, 89.
Papauté, la, et les Assanides, 336; et les Bulgares, 318.
Papée, Ferd., 163, 165, 172.
Pappacoda, Luigi, évêque de Lecce, 33, 59.
Paprocki, Bartosz, 144, 157, 160.
Péra, 77, 79, 85, 93—94, 97—98, 102, 110—111, 113, 115—116, 118, 120, 128, 135—137.
Paradunavon, v. Paristrion, 291.
Paraskhéva, reliques de S-te, 254.
Pârâul Racilor, station cucuténienne à, 279.
Parchevich, Pierre, archévêque de Marcianopolis, 298—299.
Paris, 3, 120, 127.
Paris, jugement de, 281.
Paristrion, duché de, 291.
Parthénios I, patriarche de C-ple, 71, 84, 92—95, 98—99, 101, 103, 107, 110—111, 119—120, 126; relations avec Basile Lupu, 68—70, 82, 85, 88, 108, 113—115, 127; avec P. Ligaridis, 81, 82; synode de Jassy et, 74.
Parthénios II le Jeune, patriarche de C-ple, 88, 102, 118, 127—128, 131—132; relations avec Basile Lupu, 87, 120, 122, 125, 130, 137, 138; avec P. Ligaridis, 78, 86, 90, 99, 117, 125, 132.
Parthénios IV, patriarche de C-ple, 26.
Pârvan, V., 194, 196, 222, 281, 283, 330.
Pascu, Ş.t., 293, 295; sur Pierre Boucle-d'Oreille, 257; sur les Roumains aux XIII-e et XIV-e siècles, 255—257.
Passarowitz, paix de, 330.
Pastor, Ludwig v., 72.
Pataecius, L. Vinuleius, gouverneur de Thrace, 268.
Patellaros, v. Athanase Patellaros.
Patellaros, Laurent, neveu du patriarche Athanase, 123.
Pathmos, couvent de, 285.
Patrice, 288.
Patsch, C., 282.
Paul d'Alep, archidiacre, 89.
Paul V et le roi d'Espagne, 32.
Paulovics, St., 270.
Pavičić, Antoine Tresić, poète croate, 319.
Pavlaki, Kapoukéhaya, 88.
Pavlek, Mihovil, écrivain croate, 311.
Pavlović, Al., 302.
Pavlovič, Partenij, 300.
Payne, H., 273.
Pays-Bas, attitude d'Ét. Báthory concernant la révolte des, 170.
Pays Roumains, 294—295, 300, 336; art religieux des, 309—310, 312; Grecs des, 221, 225.
Peč, patriarcat de, 250, 305.
Péchayre, A.-P., 4—5, 8, 14, 25, 31.
Pejčinovič, Cyrille, 301.
Πέλοπον, 190.

www.cimec.ro

Péninsule Balkanique, 188, 245, 292, 297, 312, 328; Roumains de la, 151, 255.
Péloponèse, 290.
Perényi, Pierre, 263.
« Periodičesko Spisanie... », revue bulgare, 316—317.
Perotti, habitants de Péra, 116.
Persans, le Vatican recherche leur alliance en 1583, 169.
Perse, 290; guerre de Murat IV contre la, 153.
Perses, les, 290.
« Pertev Paşa » manuscrit, 326.
Pesaro, 115, 137.
Pesbasi, 265.
Peştera (bulg. peštera), topon. sl. en roum., 232.
Petchénègues, les, 291; au nord des Balkans, 245.
Petit, Louis, archévêque d'Athènes, 3, 23, 31.
Pétra, quartier à C-ple, 288.
Pétrarque, 319.
Petreni, station préhistorique, 236.
Petrescu, I., sur la musique byzantine médiévale, 336.
Petrescu-Dâmboviţa, M., 204; article sur les « nouvelles données concernant lc néolitique carpatho-balkanique » 192—215.
Petrilova, topon. sl. en roum., 230.
Petrov, Jean, 85, 115, 118.
Petrovici, E., 333; sur les éléments serbes en roumain, 335; sur l'expression roum. « pe de rost », 336; sur les voyelles nasales dans les topon. roum. d'orig. sl., 228—235.
Petrovič, Jozo, 249.
Petrovič, V. R., 249, 267.
Petru-Rareş, transition du Boian A à Gumelniţa, dénommée, 203—204, 206, 214.
Phanar, 7; tendances catholicisantes des Slaves du Sud et le, 5.
Philarète, 286.
Philim n J. 188.
Philarète, v. Grégoire Philarète.
Philippe, protonotaire à C-ple, 118.
Philippe d'Albak, 114.
Philippe le Jeune, monnaie du règne de, 217.
Philippe II de Macédoine, tétradrachmes de, 277.
Philippe II, révolte des « gueux » contre, 170.
Philippe IV d'Espagne, 32.
Philippes, fouilles à, 274.
Philippopoli, 193, 217—218, 329.
Philon, fils d'Hécataion, 278.
Phocas, révolte de, 240.
Photeinos, Dénys, 190.
Photeinos, Elie, 190.
Phrantzae, 152; sur les Macédoniens, 328.
Piatra Craiului, 231.
Picard, Ch., 218, 220.
Piccolos, Nicolas S., 315.
Piccolomini, Aeneas Sylvius, 260.
Pick, B., 216—218.
Pierre et Assan, révolte de (1186) 151.
Pierre le Boiteux, ses conseils à Ét. Báthory, 160.
Pierre Boucle d'Oreille, 257—258.
Pierre, Asséníde, 245, 249.
Pierre, chef roumain, 292.
Pierre, empereur bulgare, 250.
Pierre, fils de Mushata, 256, 259, 293.
Pierre Raresh, mercenaires tchèques contre, 261.
Pinde, 241.
Pink, 272.
Pippidi, D. M., 275; sur N. Iorga, historien de l'antiquité, 283.
Pirdopski, magister Théodore, 301.
Piroboridava, v. Poiana.
Piscul Andoliei, 232.
Piscul Crăsari, fragments céramiques de, 198.
Piso Augur, Lucius Calpurnius, consul, 267.
Piso, Cn. Calpurnius, 267.
Pitsa, village, 273.
Πλαγηνῶ, rapports d'Achrida avec l'exachat, 248.
Platon, 275.

www.cimec.ro

Platonov, S., 165.
Plinaria, monastère de, 253.
Pliska, palais de, 312.
Ploeşti, publications bulgares à, 303, 316, 319.
Plokof, Jean, conseiller de Holstein, 313.
Plovdiv, 319.
Počacki, hiéromoine ruthène au mon-re Trois-Hiérarques, 75, 86.
Poczaiski, 75. Počacki, v.
Podebrad, Jiřiz, roi de Bohème, 261.
Podeiu, station préhistorique, 265.
Podkowa, châtiment de, 159.
Podlodowski, meurtre de, (1583), 160.
Podolie, ravagée par les Tartares, 155.
Poetorro (Ptuj) 270.
Poiana-Piroboridava, 279.
Pogorelov, V., 304.
Pojani, v. Apollonia.
Polaczkówna, Helena, 142, 144.
Politowa-Denewa, Wena, 316—317.
Pologne, 83, 111-112, 155—157, 160, 162, 164, 170, 258, 260, 298; émigration des Sas-Drag en, 141—144; hostile aux plans de Báthory, 171; sa haine contre les Tartares, 173; humanisme en, 177.
Polonais, 87, 126, 133—135, 260, 298, 312.
Polonda, v. Palonda.
Pont occidental, 11, 32.
Πόντος, 24.
Pop, Sever, 248.
Popa-Lisseanu, I., 249, 297.
Popa, T., 308.
Popescu, Dorin, 265; étude sur des fibules, 280; sur le bracelet en bronze d'Uroiu, 276; sur le trésor de Tulgheş, 277.
Popescu, N. M., 66, 75.
Popescu, Th. M., 71—72.
Popescu-Voiteşti, I., 282.
Popeşti-Leordeni, 209.
Popov, R., recherches de, 193, 199.
Popovici, R., sur les fouilles de Cotul Horbova, 277.
Popruženko, historien bulgare, 304.
Porcescu, Scarlat, 74.
Porolissum, 282.
Porphyre, métropolite de Nicée, au synode de Jassy, 74.
Porte, la, 68—69, 73, 85, 96, 101, 107, 110, 114, 119, 124; les tributs payés par les Principautés à la, 330.
Portes de Fer, 289, 295.
Posada, bataille de, 256,.
Poséidon, statue de, à Corinthe, 220.
Possevino, Ant., ses négociations avec Ivan IV et Ét. Báthory, 166—168; ses efforts pour la croisade, 168—170, 178.
Potoc, topon. sl. en roum., 230.
Pouille (Italie) 38. 142.
Praevalis, 249.
Prague, 176, 297, 316—317, 321; Michel le Brave à, 262; étudiants transylvains à l'Université de, 259, 262.
Praxitèle, modèles de, dans l'art du II-e siècle, 216.
Predeal, topon. sl. en roum, 232.
Přemysl, Ottokar II, roi de Bohème, 259.
Preradovic, P., écrivain croate, 319.
Prešern, poète slovène, 319.
Prière, 277.
Prifti, Memo, 25.
Principautés roumaines, 77, 291, 295, 299—300, 304, 326, 331; commerce influencé par la conquête turque, 329—330; Grecs de, 221, 226; relations avec Raguse, 327.
Priscus, T. Julius, gouverneur de Thrace, 268.
Προβουτά, quartier de Constantinople, 288—289.
Probus, Flavius, patrice, 289.
Prochaska, Ant., 155—156.
Prochore, et l'Église romaine, 5.
Procope de Césarée, 283.
Prodan, Hadji, révol. serbe, 189.
Proïlav, 84.
Prokič, B., 250.
Prokopiou, Demetrios, au service de Nic. et de Const. Mavrocordato, 79.

www.cimec.ro

Propaganda Fide, de Rome, 4, 6—9, 12—13, 15, 17—20, 23—24, 26—27, 30, 33, 35, 37, 54, 56—57, 59—61, 64—65, 68, 74, 76—80, 82—84, 88, 91—93, 97—103, 106, 108—109, 111—112, 118, 118—122, 125, 127, 129, 132—133, 135—139.
Prosper d'Aquitanie, 238.
Prosuma, fouilles de, 274.
Protestants, 84.
Protobulgares, 304.
Prusse, politique d'Et. Bathory enver la, 157.
Pruth, rivière, 276—277.
Przemysl, v. Drojowski, Tomasz.
Pseudo-Codinus, chroniqueur byzantin, 288—289.
Ps(eudo)-Scymnos, 267.
Pskow, siège de, 161, 166.
Ptuj, v. Poetovio.
Ptolémée, 282.
Puech, A., 275.
Puglia (Italie), 25.
Pulena-Rolle, 267.
Pulpea, Ioan I., à propos da St. Émilien, martyr de Durostorum, 238—239.
Puntea-de-Greci, 209.
Puşcariu, S., 232—233.
Pylos, fouilles de, 274.

Quarante Martyrs, église des, 289.
Quofezezi, Ilo Mitke, sur Vechilhardgi, 190.

Racovitza, Michel, 180, 181.
Rădăutzi, 259.
Radčenko, K., 250, 252—253.
Rădeni, céramique de, 238.
Radet, G., 275.
Radić, Ante, fondateur du périodique croate « Dom », 311.
Radić, Stjepan, 311.
Radnóti, A., 270.
Radojčič, Nikola, 250.
Radovan, sculpteur, 318.
Radu le Grand, donateur du couvent de St.-Pantéilimon, 180.
Radu, Basile, 89.
Rădulescu, Ioan-Eliade, 221, 225.
Raguse, 84; mercenaires roumains à 151; Vlaques des environs de, 242.
Rajačić, Joseph, sa corresp. avec A. Saguna, 335.
Rakovski, G., 246, 254, 301.
« Rakuszanie » v. Habsbourg.
Rambaud, Alf., 68, 151.
Râmnic, publications bulgares à, 303.
Râmniceanu, protosyncelle Naüm, 309.
Rampin, 273.
Ramunc, duc roumain, 293.
Ravenne, Johannes de, 271.
Razelm (Halmyris), 283.
Recca, 20, 61.
Recidava, tête de pont établie par Justinien à, 249.
« Recommandations » de Néagoe Bassarab, 314—315.
Réforme, 68, 320.
Réfik, A., 304.
Regleanu, M., sur les étudiants valaques à Athènes, 335; sur le testament d'un Roumain de Metzovo, 335.
Reinach, S., 219.
Reinecke B., phase, 209.
Reinecke, P., 265, 276—277.
Rekka, 61.
Reli, Simon, 258.
Remedello (Italie septentrionale), 265.
Rendi, Matteo, 101, 105.
Renaissance, 313; bulgare, 295—297; byzantine, 305, 307—308.
Reşca, v. Romula.
Rešetar, 327.
Reszka, Stanislaw, journal de, 168.
Rey, L., 262.
Rhizon (Risinium) ville de, 267.
Rhodes, 127—128, 132, 135.
Rhodinos, Néophyte, hiéromoine, 77.
Rhodope, 322.
Ricci, Bartolomeo, 115.
Ricci, Pace, agent à C-ple de Simone Zanchi, 122.
Richthofen, B. Frhr. v., 260.
Ricimer, 283.

www.cimec.ro

Rilke, R. M., 310.
Risinium, v. Rhizon.
Ritter, Helmlut, 289, 321.
Rizos, C. I., consul général de Grèce en Valachie, 221.
Robert de Clary, 238.
Roe, Sir Thomas, ambassadeur anglais à C-ple, 292.
Roger, moine, 292.
Regerius, chronique de, 292.
Romains, 287, 307; en Allemagne, 263.
Ῥωμαῖοι, 43.
Roman, ville, 77; évêque de, 317.
Roman, fondateur de la « nouvelle Rome », 287—288.
Roman, fils de Pierre, empereur bulgare, 245.
Roman, prince moldave, 251, 288.
Romanați, 274.
Romanescu, Marcel, 319.
Romanies populaires, 235.
Romanski, St., 246.
Rome, 10, 15, 19—20, 22, 26—27, 29—31, 34, 38, 45—46, 48, 50, 52—53, 57,—61, 63, 65, 76—77. 80—81, 85, 90—93, 95, 98—99, 103—106, 108, 110—111, 115, 117, 119—121, 123—124, 127—129, 131, 134, 137—139, 151, 169, 170, 262, 267, 269, 284—285, 289, 298, 319; fils de boyards roum. envoyés à, 258; relations avec Ochrida, 3—9, 12—14, 16—17, 21—22; « nouvelle », 293.
Römer, 266.
Ῥώμη, 25, 42—43, 45—47, 50—51, 57—58, 60, 63.
Romula (Reșca) 269.
Romulus Augustulus, 270.
Rosetti, Al., 333.
Rosetti, Dinu, 197, 200, 202—204, 206—209, 211.
Roska, Marton, 202.
Rossi, avocat, 299.
Rossi (Canachi) Nikolaos missionaire, de la Propagande à C-ple, 120, 121.
Rossi, v. De Rubeis.
Rossicon, 189.
Roth, Victor, 309.
Rouillard, Germaine, 284—285.
Roumains, 66, 69, 83, 88, 291—293, 295—297, 302—303, 305, 308, 320, 328, 330, 336; l'alphabet cyrillique chez les, 332, des Balkans, 244, 247; aux XIIIe et XIVe siècles, 255; conversion des Magyars et les, 241; chroniques turques relatives aux, 146, 148; combats des, contre les Normands et les Coumans, 151; leur expansion en Europe, 243; leurs largesses dans l'Orient orthodoxe, 179—180; origine des, 239—242; origines du Christianisme chez les, 248; le second empire bulgare et les, 244; Slaves et, 223, 225—233, 235, 332; Tchèques, Slovaques et, 258—262.
Roumanie, 39, 246, 250, 265—266, 302—303, 306, 308, 316—317, 323, 330; céramique préhistorique de, 266; civilisation des « tells » en, 192; civilisation Boian I en, 199, 212, 215; exploitation préhistorique du cuivre en, 275—276; fouilles de Schuchhardt en, 193; participant à la rév. gr. de 1821, 187—188, 191; plastique neolithique en, 277; symbiose slavo-roumaine en, 228.
Roumélie, Beglerbeg de, 258.
Roustchouk, 317; centre de la révolte bulgare, 255.
Rotta, Guglielmo, au collège grec de Rome, 121.
Roxandra de Moldavie, fiançailles de la princesse, 108, 124.
Rucăr, 261, 281.
Rufinus, L. Prosius, gouverneur de Thrace, 268.
Ruginoasa, station préhistorique de, 276.
Rūhi Čelebi, chronique de, 150.
Rujanin, G., musicien, 319.
Rumănați-de-Jos, 292; -de-Sus, 292.
Rumbinis, P., marchand grec de Brăila, 225, 226.

www.cimec.ro

Rumy, Karl Georg, de Karlovic, 321—322.
Runes, M., 267.
Ruś Czerwona, «jus valachicum» dans, 144.
Ruşciori, Bulgares à, 235.
Ruşi, village transylvain, 235.
Russes, 83, 235, 332; moinesau M. Athos, 180; querelles avec les Grecs à propos du couvent de St. Pantéléimon, 183; Zamoyski leur promet la liberté religieuse (1585), 170.
Russie, 85, 116, 127, 251, 306, 330, 336; aide accordé à St. Pantéléimon par les, 182—183; art de la, 312; ceramique peinte du Sud de la, 193, expédition de Báthory en, 165—168; guerre avec les Turcs, 255; indépendence de la Grèce et la, 307; moscovite, 77, 79, 83, 91; Petite—, 83, 122; politique des Jagellons envers la, 163.
Russo, Démosthène, 84, 323.
Ruthènes, 59; conversion des, 241; Profession de foi de C. Lukaris et les, 102; syode de Jassy et les, 73, 75, 107, 112.
Ruthénie, 83, 127 293.
Ruzicka, L., 216.
Rybotyca de Serbie, 143.
Rybotycki, v. Woloszyn.
Rypka, Jan, 297.

Sabinus, M. Pontius, gouverneur de Thrace, 268.
Sabinus, T. Flavius, gouverneur de Thrace, 268.
Sacerdoţeanu, Aur., sur les Archives des Balkans, 336.
Sacrée Congrègation, relat. avec Athanase II d'Ochrida, 6, 7, 12, 17, 23, 27, 55, 64.
Šafařik, philologue, 321.
Şaguna, André, correspondance avec Joseph Rajačić, 335.
Saint-Antoine, église de Galata transformée en mosquée, 101.
Saint-Athanase, monastère de l'Athos, 251—252.
Saint-Barbe, église de, 289.
Saint-Démétrios, église de Tirnova, 245.
Saint-Démétrius, église à Palassa, 46.
Saint-Germain-en-Laye, (Musée de), 193.
Saint-Jean-Baptiste, cathédrale, 256.
Saint Ladislas, paroisse du district de Cluj, 233—234.
Saint-Nicolas, église de Constantinople, 180.
Saint-Pantéléimon, monastère athonite, 180—181.
Saint Paul, monastère athonite, 285.
Saint Pierre et St. Paul, monastère de Péra, 116.
Saint-Siège, 71; relations avec l'Église orientale, 3, 5, 8, 11, 17, 20, 28, 31—32, 48, 61, 68.
Saint Thomas, église, 289.
Saint Tryphon, église, 289.
Sainte Congrégation de Propaganda Fide, 68, 81—83, 93—97, 100—103, 105, 109—111, 115, 117, 120, 122, 124—125, 127, 131, 133, 136—140.
Saint Montagne, 252, v. Athos.
Sainte Thècle, église, 289.
Sainte Zénaïde, église, 289.
Saints-Anargyres Cosme et Damien, église, 289.
Saints Faustulus et Basile, église, 289.
Saints Mamas et Basilisque, église, 289.
Saints Serge et Bacchus, église, 289.
Sakâzov, hist. bulg., 247.
Sakélarios, C., consul grec en Valachie, 226.
Sălaj, district, 234.
Salanus, topon (?), 241.
Sălcuţa, fouilles de, 194, 208—210.
Salihiyeh, bouclier de, 284.
Salma Tomruk, 288.
Salmanovo, 193, 199.
Salomon, épouse de, 334.
Salona, 269—270.
Salonae (Solun), 271.

www.cimec.ro

Salonique, ville, 82, 132—133, 199, 249—250; région de, 322.
Salutaris, v. Macedonia Secunda.
Salvini, Luigi, 315—316.
Sămărtin (forme pop. Sărmătin) <Szentmartin, 234.
Sâmedru <Sanctus Demetrius, 234.
Sâmiclăuș <Szent-Mik/s, 234.
Sâmihái <hongr. Szent-Mihály, 234.
Samothrace, fouilles à, 274.
Sâmpietru <Sanctus Petrus, 234.
Samuel, copiste de 1754, 314.
Samuel, tsar des Bulgares, 249.
Sâncrai <Szent Király, 233.
Sancta Maria Maior, église de Rome, 29—30.
Sanctus Demetrius > roum. Sâmedru, 234.
Sanctus Georgius >roum, Sângeorz, 234.
Sanctus Ioannes > roum. Sânziene, 229.
Sanctus Nicolas > roum. Sânnicoară, 234.
Sanctus Petrus > roum. Sâmpietru, 234.
Sângeorz < hongr. Szent-György, 234.
Sângeorz < Sanctus Georgius, 234.
Sânlaslăul-Niragiului < Nyárádszentlászló, 233.
Sânlazar < Szent Lázár, 233.
San Marco (Venise), 125.
Sân-Mărtin, 234.
Sân-Miclăuș, 234.
Sân-Mihai, 234.
Sannazzaro, Jacopo, écrivain italien, 318.
Sânnicoară <Sanctus Nicolas, 234.
Sân-Nicolau, 234.
Sânpaul <Szentpál, 233.
San-Stefano, paix de, 304.
Sânta Maria Orlea, église, 310.
San Tito (Crète), île, 129.
*Sân-Vladisalv, Savadislav, 234.
Sânzianu, M., 299.
Sânziene < Sanctus Ioannes, 234.
Saône-et-Loire, 269.
Sărata-Monteoru, 210—211.
Sârbi, village transylv., 235.
Sardaigne, 299, 339.
Saria, B., 269.
Sarmisegetuza, four de briqueterie de, 281.
Sasca, topon. slave en roum., 230.
Sasca-Română, 229.
Sas-Drag, écu des, en Pologne, 141—147.
Sathas, C. N., 79, 97, 108, 128, 133, 136.
Satmar, terres de, 141.
Satu-Mare, district, 277.
Saturninus, T. Clodius, gouverneur de Thrace, 268.
Satza, duc valaque, 241.
Sauciuc-Săveanu, Th., rapport sur les fouilles de Callatis, 278.
Săvădisla, nom de village du district de Turda, (forme pop. Săvăd'iscla) (conf. slab > sclab, iesle > iescle), 233—234.
Săvăghisla, 234.
Save, rivière, 265. 269,
Savoie, Haute—, 309.
Saxons, en Transylvanie, 232.
Scardona, ville, 314.
Schafarik, P. J., ses études traduites en bulgare, 316.
Șchei, village transylv., 235.
Șchei, 241, v. Slavo-Bulgares.
Schiavone, Andrea, 319.
Schiller, Fr., oeuvres de, traduites en grec par Démètre Arghiriadis, 223—224.
Schitu (Mangea-Punar), 278.
Schlumberger, Gustave, 3, 287.
Schmidt, G. Rodolphe, résident impérial auprès de la Porte, 73—75, 81, 83—84, 91—92, 101—102, 110, 118, 121.
Schmidt, H., 236—237, 276.
Schneckenberg (Brașov), 265.
Schneider, A., 271—272.
Schönaich, Fabian, délégué au camp d'Étienne Báthory en 1577, 162.
Schrader, H., 217.
Schroller, H., 198, 201.
Schuchardt, Carl, 193—194.
Schweinfurth, Philipp, 311, 313.

www.cimec.ro

Scio, 95, 129, 131, 136.
*Sclavi, 235.
Sclavins de Dacie, 241.
Scogardi, Jean André, médecin de Basile Lupu, 72—75, 102, 121, 137.
Scopas, l'Apollon Smynthée par, 220.
Sculeni, bataille, 189.
Scupi, 249.
Scutari, ville, 265, 329.
Scythia-Minor, 291—292, 336.
Sebeniko, Georgio de, architecte et sculpteur, 318.
Secu, 198.
Sélada, village, 285.
Selim, sultan, 288.
Sélim II, protecteur d'Étienne Báthory, 155, 158.
Selim Aga de Skutari, manuscrit, 326.
Sépénitz, 256, 293.
Sęp Szarzyński, Mikolaj, sa poésie mystique, 174.
Septime-Sévère, empereur rom., 268.
Séraphin, évêque orthodoxe de la Chimère et Delbinos, 19, 39, 45. Sérapis, 280.
Şerban Vodă, rue à Bucarest, 222, 224.
Serbat, L., 3, 7.
Serbes, 187, 188, 191, 235, 306, 312, 318, 320, 325, 330, 332; dans l'armée de Bajazet I, 149; et Roumains, 242; participant à la rév. gr. de 1821, 187—188, 191.
Σερβιάνοι, 188.
Serbie (Σερβία), 10, 11, 24, 30, 32, 52, 265, 306; l'art de, 312,; invasions turques en, 143; protectrice des Russes de l'Athos, 185; Vlaques de l'ancienne, 239.
Serbo-Croates, christianisation des, 241; écriture cyrillique, 332.
Séreth, rivière, 256, 228, v. Hierasus.
Séreth, évêché catholique dans la ville de, 256.
Serres, en Macédoine, 141.
Sesthav, duc valaque, 241.
Sévère-Alexandre, empereur rom., 268.
Séverin, Pays de, 256.
Severus, empereur rom., 282.
Shaitan-Oglou, v. Michel Cantacuzène.
Siatista, ville, 323; lieu de naissance de Démètre Arghiriadis, 221.
Sibiu, ville, 308—309; musée Bruckenthal de, 276—277, 280.
Sicile, île, 17, 19.
Sicyone, fouilles à, 274.
Siebenbürgen, 233.
Sieniński, ambassadeur d'Étienne Báthory à Constantinople, 159.
Sieniński, Jos., 172.
Sieureszczyzna, région dévastée par les Cosaques en 1579, 166.
Σίμνος (Cyclade), 108.
Sigismond, roi de Hongrie, 143.
Sigismond I le Vieux, roi de Pologne, 163.
Sigismond II Auguste, 163; participe à la première guerre livonienne, 165.
Sigismond de Luxembourg, 259,—260.
Silésie, Roumains de, 242.
Silistra, v. Durostorum.
Silistrie, ville, 306.
Simedrea, Tit, métropolite de Bucovine, 66.
Simenschy, Th., 331—332.
Siméon, tsar bulgare, 318.
Simonescu, Dan, 307: sur le livre grec dans les Pays Roumains, 336.
Σίμος Βασιλεύς à Callatis, 278.
Sinaitski, Teodosij, 301.
Sinan-Pacha, relations avec Étienne Báthory, 160—161.
Sinan-Pacha, Kodža, architecte, 329.
Sīnečāk Utmān, derwish, 326.
Sinko-Papielowa, Krystyna, 162.
Sinus Rhizonicus (Cattaro), 272.
Siphno, dans les Cyclades, 107—108.
Sira, dans les Cyclades, 120.
Siret (Rădautzi), 259.
Sirf, le terme de, dans Rūhi Čelebi, 150.
Sirmiens, 239.
Šiškov, ministre russe et amiral, 321.
Šišmanov, Ivan, 301—297.
Sivori, Franco, secrétaire de Pierre Boucle-d'Oreille, 257—258.
Siwak, M., 157.

www.cimec.ro

Sixte-Quint, 169.
Skilica, Jovan, 250.
Skok, Petar, 235, 249, 302.
Skoplje, 118—119, 294—250, 257,328.
Skrabar, V., 270.
Slatina, topon. slave en roum, 230.
Slavejkov, Penčo, écrivain bulgare qui qui influence P. Cerna, 324.
Slavjansko bratstvo, revue bulgare, 317.
Slaves, 137, 249, 290—291, 312; en Grèce, 333; et les Roumains sur le sol de la Roumanie, 228, 230, 232.—235; l'invasion des, 327—328; invasion en Dacie des, 240; expulsion des, de la Dacie, 241; leur langue, 323; balkaniques occidentaux, leur influence sur les Roumains, 332; orthodoxes, 332; du sud et l'église catholique, 5; la trahison de la femme chez les Slaves du Sud, 329.
Slavo-Bulgares, christianisation des, 241.
Slavonie, 264.
Sliwiński, A., 154, 163.
Slobozia, monastère de, 226.
Slovaques, relations avec les Roumains, 258.
Slovaquie, 260.
Slovènes, 318.
Slovénie, 267, 269—270; la trahison de la femme en, 334; peinture murale des églises de, 272.
Slowacki, Juljnsz, son drame surSamuel Zborowski, 161.
Smederovo = Sirf, 150.
Smoleńsk, perte de, par la Pologne 163.
Šmurlo, F, 71, 75, 83, 91, 95, 127.
Smyrne, 78, 105, 132—134, 316.
Snagov, monastère, 313.
Snjegarov, I., 4, 15, 22, 31.
Sobieski, Waclaw, 156, 159, 169, 172.
Société biblique britannique, 316.
Socolari, topon. slave en roum., 230.
Sofia, ville, 75, 78, 88, 245, 255, 296, 298, 302, 304, 306, 325, 328; lutte de, 260; Musée national de, 218;
Σοφίας, τά, quartier de Constantinople, 288—289.
Sofya Aya, manuscrit, 326.
Sohodol, topon. slave en roum., 232.
Soimirov, Francesco, évêque, 298.
Sokolowski, A., 161, 167, 172.
Soliman II, 329; accorde des privilèges aux. Roumains d'entre Braničevo et Vidin, 152, 158.
Solovief, A., 179.
Solovjev, Al., 257.
Solun, v. Salonae.
Someș, rivière, 241.
Sommervogel, Charles, 115.
Sophie, impératrice de Byzance, 289.
Sophien, port de Constantinople, 288—290.
Sophocle, 223, 273.
Sophrone (Σωφρόνιος), évêque de la Chimère, 46—47.
Sophronius, 302.
Sopotul-Nou, topon. slave en roum., 229—230.
Soranzo, Giovanni, baïle de Venise à Constantinople, 82, 84—86, 94, 114—115, 118, 120, 137.
Sorbonne, 273.
Sorrento, 112.
Sotiriou, M., 275.
Șotropa, Valeriu, 308.
Spagnia, 121, 123, 128.
Spalato v. Split.
Spandugino, v. Cantacuzène (Th. Spandonis).
Spiridon, hiéromoine, 301.
Spizza, 265.
Split (Spalato), 265, 271.
Spytek, Jordan, et sa famille, 162.
Squarcione, peintre, 319.
Středna Gora, traces de Vlacho-Bulgares dans la, 247.
Stadtmüller, G., 292.
Σταγγνής, 48.
Stamboul, 156.
Stamboulov, homme d'état bulgare, 304.
Stammos, Trandaphyllès, métropolite de Janina, 16.
Štampar, A., 310—311.

www.cimec.ro

Stanilas, Arcadius, v. Arcadius Stanilas.
Stanislavov, Philippe, évêque de Nicopoli, 298.
Stanković, écrivain, 319.
Stari Trg, 267.
St. Athanase, Collège grec de Rome, 76—77, 93, 117, 121, 123, 127.
Stavrinos (Staurino), Ioannes Andreas, disciple de P. Ligaridis, 76, 93.
St. Basile, église, 312.
Ştefan, prince moldave, 293.
Ştefan, prince du Sépénitz, 293.
Ştefan, Gh., 195, 200, 211; objets trouvés à Isaccea par, 280; sur Scythica, 336; sur un trésor de monnaies découvert en Valachie, 279.
Ştefănescu, I. D., 307, 309, 313.
Stefanov, Antoine, évêque de Nicopoli, 298.
Stein, A., 268; contribution à la prosopographie de la province de Dacie, 282.
Stelè, Fr., 272.
Ste. Marguerite, monastère de Habót (Hongrie), 271.
Stężyca, congrès de, (1575), 173.
Stibor, voïvode de Transylvanie, lutte contre les Turcs, 259.
Sticotti, P., 267.
St. Nicolas d'Argesh, église, 312.
Stobia, 267.
Stockholm, 266.
Stojanov, V. D., journaliste bulgare, 317.
Stojanov, Zacharie, 303.
St. Petersbourg, 306, 321.
Strack, 220.
Στραγγιόκας, 47.
Strašimirov, D. T., 254.
Stratimirović, St., métropolite, 321.
Stroumnitza (Στρουμνίτζη), métropolie de, 13, 14, 30, 31.
Struck, Adolphe, 327.
Strymon, thème de, 284—285.
St. Sabbas, école á Bucarest, 225.
Studenica, 312.
Styrie, lieu d'origine de Miklosich, 241.
Sucidava (Celei), 269; forteresse romaine de, 279—280; fermoirs de ceinture en bronze de, 280.
Suciu, I. D., 323; sur un magister macédoroumain dans le Banat, 335.
Sucurac, château médiéval de, 271.
Sud-Est Européen, 299—300, 328, 330—331; unité de langue du peuple roumain dans le, 241.
Suède, relations avec la Pologne, 167.
Suédois, 87; leurs menaces hâtent la paix russo-polonaise, 167.
Suisse, 188.
Sultana, fouilles de, 194, 208.
Suroti, village, 327.
Sutzos, P., poète grec, 225.
*Svętyjī Vladislavŭ > Săvădisla, 233.
Svoboda, journal bulgare, 317.
Swidrygiello, 260.
Syme, R., 268—269.
Syméon Lascaris (Συμεὼν Λάσκαρης), métropolite de Durazzo, 3—5, 7—10, 12, 14—16, 18—19, 21, 25, 28—30, 32, 34—37, 45—46, 48—55, 61, 65; à Corfou, 17; en Espagne, 17; en Ochrida, 7—8; à Rome, 9; sa profession de foi à Venise, 7; ramène au catholicisme Athanase II d'Ochrida, 26—27.
Syméon Magistros, chroniqueur byz., 289.
Syra, 20.
Syrie, 92.
Syrigos, Mélétius, v. Mélétius Syrigos.
Szadécky, Louis, 155.
Szeklers Étienne le Grand et les, 261.
Szeptycki, famille des, 141.
Szent-György > roum. Sângeorz, 241.
Szentkirály > Sâncrai, 233.
Szentlászló, 233—234.
Szent Lázár > Sânlazar, 233.
*Szentmartin (hongr. mod. Szentmárton) > roum. Sămărtin > forme pop. Sărmătin, 234.
Szent-Mihály > roum. Sâmihái, 234.
Szent-Miklós > roum. Sâmiclăuş, 234.
Szentpál > Sânpaul, 233.

www.cimec.ro

Szent* Vladislav, nom hongr. > roum.* Sânvlădislav > Sânvădislav > Săvădisla, 233—234.
Szombor, topon (?), 241.
Szymonowicz, Szymon, 174—175.

Tăbrizi Shams-i, 326.
Tacite, 279.
Tadijypanović, poète croate, 316.
Tamás, Lajos, 228, 234.
Tamerlan, guerre entre Bajazet I et, 150.
Tangâru, 197, 199.
Țara Bârsei, 232.
Taranowski, André, à Stamboul, 156, 158—159.
Târgoviște, P. Ligaridis à, 77—80, 86, 115, 137, 139.
Târgu-Ocna, 265.
Târnava, topon. slave en roum., 228.
Tarnowsky, 306.
Târpești, céramique de, 238.
Tartares, 155, 180, 255, 293; incursions en Pologne des, 156, 160; leurs exigeances, 161; haine des Polonais contre les, 173—174; ménagés par Étienne Báthory, 177; combats des Polonais avec les, 162, 165, 168—169; de Pérécope, 170; alliance avec Báthory, 172.
Tasse, Torquato, 318.
Tătărași, station cucutenienne à, 279.
Tatos, chef petchénègue, 292.
Tatu, duc valaque, 241.
Tauresium, 248, v. a. Justiniana Prima.
Taurus, montagnes, 267.
Tchèques, 297; relations avec les Roumains, 258—262.
Tcheran, 326.
Teleorman, département, 277, 279, 281, 292.
Tell-Metchkour près de Philippopoli, 193, 205.
Tell-Ratchef sur Tondia près de Iamboli, 193, 205.
Tenuormon, forêt de, 292.
Teodorov-Balan, A., 304.
Termia, 108.
Teschen-Bistritz, 242.
Teutons, 260.
Thasos, fouilles de, 274.
Theatino, v. Galano de Sorrento.
Theiner, Augustin, 255.
Theiss, 241.
Théla, fils d'Odoacre, 271.
Théoclet, métropolite de Salonique, 133.
Théodore (Pierre), tsar des Bulgares, 246.
Théodoret, 238.
Théodoric, empereur, 272.
Théodose II, empereur, 279—280.
Théodose de Mélitène, 288.
Théodose Lecteur, écrivain byz., 289.
Theophana, le conte de la cabaretière, 317.
Théophane, 150, 288—289.
Théophane, patriarche de Jérusalem, 80, 91—92.
Théophile, empereur byz., 289.
Thessalie, 290; céramique peinte de l'Est de la, 193,—194 199; la Valachie de, 297; Valaques de, 151—152.
Thessalonique, région, ville, 290, 294.
Thomas, consul français, 327.
Thomas de Paris, 120, 127.
Thopia, roi, 290.
Thrace, 255, 268, 290; fouilles de, 216—217; occupée par les Goths, 241.
Thraces, 327—328.
Tibère, empereur byz., 289.
Tibériade, lac de, 287.
Tibériopolis (Stroumnitza), 13.
Tibre, 5, 22.
Tihomir, Jean, 257.
Tillemont, Lenain de, 285—286.
Timișoara, ville, 308.
Timoc, province du, 296.
Timone, Xaverio, fils de Vincenzo Timoni, 95.
Timoni, Domenico, protecteur de P. Ligaridis, 93—94, 96, 100.
Timoni, Vincenzo, protecteur de P. Ligaridis, 93—96, 100.
Ținteni, établissements néolithiques de, 277.

www.cimec.ro

Tirmidī, Sayid Burhānaddin Muḥakkik-i, 326.
Tirnovo, 11, 251, 253; centre de la révolte bulgare, 255 ; Roumains de l'empire de, 244; Saint-Démétrios église de, 245, 247.
Tissa, 265.
Titel, topon. à l'ouest de la Theiss, 241.
Toarcla (dép. de Făgăraș), 276.
Tocilescu, Gr., 281.
Todor, Avram, sur la Hongrie et les Balkans, 335.
Togan, 233—234.
Togan, Zeki Velidi, historien, 294.
Tomaschek, 249.
Tompa, F. v., 264—265.
Tournaud, Robert, 273.
Toxonmpos, bourg de, 284.
Traeger, Paul, 327.
Traian, station préhistorique, 236—238.
Traiana Augusta, ville thrace, 268.
Trajan, empereur, 268; inscription de de Cetatea-Albă de, 281; la politique agraire de, 275.
Transylvanie, 26, 77, 155, 158, 172, 231—232, 246, 257, 259, 275—277, 279, 295—296, 298—299, 306, 309—310, 333; diaspora hussite en, 260; l'invasion celtique en, 277; Slaves en, 228—229, 232—233, 235; lampe chrétienne découverte en, 280; voïvodate en, 241, 296.
Transylvains, à l'Université de Prague, 259; rapports avec les Tchèques, 260.
Trâpcea, Th. N., comptes rendus par, 250, 257—258, 262; notes bibliographiques par, 292—293, 295, 296, 300; sur le czar Jean Nénada et Georges Crăciun, 262—263, 336.
Trapezonta, 108.
Trianon, traité de, 229.
Trienpis, 187.
Trieste, l'Université de, 319.
Trifonov, J., 251.
Trilophon, village, 327.
Θργνοδοῦσα, motif de la Vierge, 272.
Triple Alliance, 306.
Tripolis, ville en Syrie, 92.
Tripolje, 237; Cucuteni-Ariușd, complexe, 210.
Trnava, collège fondé par Nicolas Olahus à, 261.
Trois-Hiérarques, église de Jassy, 75—76, 86.
Trojane, v. Atrans.
Trubar, protestant slovène, 320.
Trubar, Primo, reformateur slovène, 322.
Trudești, 197, 201, 212; céramique de, 238.
Tschumi, O., 266.
Tsourkas, Cléobule, 73, 307—308.
Tübingen, 320.
Tudăle, Benjamin de, chroniqueur occidental sur les Macédo-roumains, 328.
Tudor, D., 269—270; à propos de six fermoirs de ceinture de Sucidava, 280; à propos de Sucidava, 279; monuments de pierre de la collection Cezar Bolliac, 280; Varinia, 336.
Tulgheș, trésor de monnaies « daces » de, 277.
Turcs, 5, 15, 18, 21—22, 32, 48,55—57, 60, 62, 87, 110, 117, 124, 129, 132, 155, 157, 159, 167, 170, 173—175; 187—188, 259—260, 262, 290—291, 293—295, 297—2,8, 303, 316, 319—320 327, 329—330; approvisionnement des, en 1821, 184; assassinent Luca ris, 68; attitude de Báthory envers les, 177; contre Chimère, 19, 32; destruction de Byzance par les, 180; exilent le patriarche Parthénios I-er, 85; reçoivent la soumission des Roumains, 152—153; traîté avec Ét. Báthory, 158.
Turda, district, 231, 233.
Turdaș, v. Vinča.
Turin, 299.
Turquie, 137, 293—299, 297; guerre avec la Russie, 255; relations entre la Pologne et la, 158.
Tūsī, Ahmed, 294.
Tyler, Wat, 263.

www.cimec.ro

Tyras (Cetatea Albă), 282.
Τυργόβιστον, 190.
Tyśmienica, v. Kniaïynicki, Jow.
Tzamblak, Gabriel, 143.
Tzamblak, Grégoire, 143, 250—253.
Tzimiskès, empereur, 250.

« Učilište » journal bulgare, 317.
Ugolinus, S., 30.
Ukraine, abandonnée sans défence par Ét. Báthory, 165; stations préhistoriques en, 276; style tripolien incisé en, 237.
Ulászló, 233.
Ulpius Victor, procurator Daciae Porolissensis et Apulensis, 282.
Unětice, v. Aunjetitz.
Ungarn, 229—230.
Ungnad, Hans v., 320.
Unio-Alba au n. de Vidin, 205.
« Union protestante », 297.
Upsala, 320.
Urach, imprimerie yougoslave d', 320.
Urbain VIII, pape, 11, 76.
Urbino, 137.
Uroiu (Hunedoara) bracelet celtique de, 276.
Uspenski, F., 243—244.
Uspenskij, P., 179.
Ursulitza, localité roum. dans Średna Gora, 247.
Uruğ, chronique d', 146—149.
Usundžovo, marché d', 329.
Uzes, au n. des Balkans, 245.

Vădastra, 195, 198; civilisation néolithique, 201—202, 212.
Vailhé, S., 3, 11, 23.
Valachie, 66, 77—79, 80, 86, 94, 112, 115—116, 120, 122, 124, 127, 130, 135—140, 189, 231—232, 256, 261, 281, 296, 300, 307, 324, 335; civilisation Boian A en, 198, 200; colons bulgares en, 303; consuls grecs en, 226; Dém. Arghiriadis en, 222; iconographie de, 309—312, le XVI-e siècle en, 257—258; propagande catholique en, 256; titre de métropolite de, 248, 250; trésor monétaire de, 279; vallum de, 269.
Valak, v. Vulq.
Valaques, 243, 258, 296; dans les Balkans, 150—153; rapports avec les Ichèques, 260.
Vaclav IV, 260.
Valea Andoliei, topon. sl., 231—232.
Valea Seacă, 232.
Valétas, G., 222—224, 226—227.
Valenciennes, Henri de, 243; sur les Macédoniens, 328.
Valjavec, Fritz, 316—317.
Valois, Henri de, 155, 158, 173.
Valona, 49.
Vallon, Jean, chanoine, 115.
Vandales, 285.
Vărăşti, 195.
Vari, nécropole de, 274.
Varlaam, métropolite, 67, 75.
Varinia, 336.
Varsovie, 270, 298; échauffourée de, après l'élection de 1575, 161.
Vasić, M. M., 266.
Vaslui, bataille de, 261.
Vassmer, Max, 333.
Vasilievskij, N., 243—244, 246.
Vătăşianu, Virgil, 308—309.
Vatican, 255; projet de Croisade du, (1583), 169.
Vazov, Ivan, 301.
Vechilhardji, Naum, écrivain albanais, participe à la rév. de 1821, 187, 189—191.
Velichi, Const., 302—304.
Venelin, 302.
Venise, 21, 56, 82, 87, 93, 111—112, 118—119, 131, 290—291, 298, 318; projet de croisade, 169; Syméon Lascaris à, 7; union des églises, 6.
Venitiens, de Crète, 26.
Vénus, 280; du Capitole, Médicis, 217.
Verria, v. Cyrille Kontaris.
Veress, André, 77, 152, 298.
Vérine, 289.
Verniero, P. Pietro, 89, 92.
Vespasien, 268.

www.cimec.ro

Vetter, Em., 267.
Via Nomentana à Rome, 269.
Vicina, Vlachie de, 241.
Victor, higoumène du mon. de Lubensk (Petite-Russie), 122.
Victor-Amédée III de Sardaigne, 299.
Vidin, 200; Roumains d'entre Branicevo et, 152.
Vidra, fouilles de, 197—199, 202, 204; stratigraphie de, 206, 212.
Vierge, iconographie, 287, 309—310; Threnodusa, 272.
Vienne, 3, 139, 244, 262, 272, 298, 316—318, 321; Dém. Arghiriadis à, 222—223; journaux grecs à, 221.
Vilémov, bataille de, 261.
Villehardouin, 243, 328.
Viller, Marcel, 82, 87, 107.
Viminacium, 268.
Vinča (Serbie) 265—266.
Vinča-Turdaş, type, 201—203.
Vinulescu, G., 66, 75, 124, 298.
Vis, 267; v. Issa,.
Vishégrad, captivité de Vlad l'Empaleur à, 261.
« Vita Constantini », 332—333.
« Vita Methodii », 332.
« Viteji », 336.
Viter, mont, 271.
Vitez, 270.
Vittorelli, Jacopo, musicien, 319.
Vizantios, G., directeur d'une école grecque-française à Bucarest, 224.
Vlachata, fondateur de la « nouvelle Rome », 292—293.
Vlachies danubiennes, 241.
Vlad, adversaire de Mircea l'Ancien, 259.
Vlad l'Empaleur, 261; curateur du couvent de St. Pantéléimon, 185.
Vlad le Moine, donateur du couvent de St. Pantéléimon, 185.
Vlădescu, I., 83.
Vladimirescu, Tudor 187—189, 191.
Vlaha, village roumain, 235.
Vlaques, 292; des Carpathes nordiques, 240—242; de Croatie, Istrie, Bosnie, Herzégovine, Monténégro, ancienne Serbie, 239; de l'Hemus, 243—247; de Raguse, 242.
Voinescu, G., consul général de Grèce en Moldavie, 226.
Vojnović, écrivain bulgare, 319.
Volkov, E., historien bulgare, 254, 325.
Volohi, 240—241.
Voltaire, traduit en roumain, 313.
Voronov, historien, 332.
Voronski, Mitrophane, 184.
Vraca, évêque Sophronius de, 301.
Vučedol-Laybach, 265.
Vulgaris, Eug., 313.
Vulq Oğlu, 330, 323—150.
Vulcu, Marie, notes bibliogr. par., 284, 297, 299—300, 306, 309, 313, 322—323, 330—331, 335—336; sur les voyageurs roumains au Mt-Athos au XIX-e siècle, 336.
Vulpe, Radu, notes bibliogr. par, 106, 107, 238, 265, 273, 276, 283, 331, 332; sur la date du vallum romain de la Bessarabie du sud, 335.
Vulić, N., 248—249.
Vurpăr, 278.

Wagenbourg, 260.
Walad, sultan, 326.
Walter, O., 266.
Warna, souvenir du désastre de, 179
Warszewicki, Krzysztof, persécuté par Ét. Báthory, 176—177.
Watzelrode, Lukasz, 158.
Wawel, château à Cracovie, 160.
Weigand, E., 182.
Weigand, G., 187, 246.
Weimar, 321.
Weingart, Miloš, slaviste tchèque, 333.
Welkow, I., 217.
Wiazma, perte de, par la Pologne, 163.
Wijk, N. von, 332—333.
Willvonseder, K., 265.
Wilhlm de Mecklembourg, son rôle dans la guerre livonienne, 163.
Wilkija, diète de, 164.
Wišniowiecki, Michal, staroste de Czerkasy, 159, 166.

www.cimec.ro

Witold, allié d'Alexandre le Bon, 143.
Wittenberg, civilisation du type, 201.
Wēadyslaw Jagello, union de la Lithuanie et de la Pologne sous, 164.
Wolan, Andrzej, écrivain protestant du temps d'Ét. Báthory, 176.
Wolhynie, ravagée par les Tartares, 155, 165.
Woliński, Janusz, 143.
Woloszyn-Rybotycki, Lzczepan, 142—143.
Worms, diète de, 362.
Wüstenfeld, historien, 294.
Wyrostek, L., sur les familles Sas Drag, 141—142.

Xanthopoulos, Théodore, 286.
Xénophon, monastère athonithe, 299.
Xenopol, A. D., 83, 248, 256, 296.
Xéropotamon, monastère athonite, 285.
Xylourgou, couvent athonite, 180.

Yāk̲üt, la Mu' diam el-buldān de, 294.
Yougoslavie, 267.
Ypsilanti, Alexqndre, 187—189, 191.

Zagreb, 264—265, 267, 271, 311.
Zakrzewski, Wincenty, 154, 163, 171.
Zamfira, princesse de Valachie, épouse de Paul Markhazy, 161.
Zamoyski, Jan, marié avec Gryzelda Báthory, 160—162; son rôle pendant le régne d'Étienne Báthory, 167, 169-172; il commande des vers à Kochanowski, 174.
Ζαμπέτα, 47.
Zanchi, Simone, banquier et marchand vénitien, 122, 131.
Zanetti, Bartolomeo, 115.
Zantē, île, 14; P. Ligaridis ă, 93.
Zapolya, Jean-Sigismond, 263.
Zapties, gardiens de l'État, 329.
Zborowski, famille protectrice d'Étienne Báthory, 156—157; confiscation de ses biens, 161.
Zborowski, Krzysztof, partisan des Habsbourgs, 160.
Zborowski, Piotr, voévode de Cracovie, 156—157.
Zborowski, Samuel, ses rapports avec les Cosaques, sa mise à mort, 160—161.
Zefarović, Christophe, 300—301.
Ζέφυρος τοῦ Ἴστρου, le nom du premier journal grec paru à Bucarest, 221—224.
Zeiller, Jacques, 249.
Zeiss, H., 266.
Zemun, école grecque de, 222.
Zénon, empereur, 270—271, 289.
Zenowicz-Despota, famille serbo-polonaise, 143—144.
Zerlentis, P. G., 14.
Zermegh, Joannes de, 263.
Zenthlaslo, 233.
Zeus Thénatas, 274.
Zica, 312.
Zimnicea, région de, 292.
Zingerle, J., 269.
Zinkeisen, Johann Wilhelm, 121, 297.
Žinsifov, Raiko Ivanov, journaliste bulgare, 316.
Zips, 321.
Zirknitz (Palus Lugea), lac de, 267.
Ziţa, ville, 307.
Zlatarski, V., 10, 243.
Zlatica, ville, 319.
Znanie, journal bulgare, 317.
Zocolanti, et la question des Lieux Saints, 120.
Zographou, 246, 285.
Zonaras, 288.
Zosime, 283—284, 288.
Zosime, patriarche d'Ochrida, 15, 22.
Zupančić, Cankar, écrivain, 319.
Žurnal za nauka, zanajat i tărgovia, périodique bulgare, 316.

www.cimec.ro

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE

Pages

V. LAURENT, *Le patriarche d'Ochrida Athanase II et l'Eglise Romaine* 3
FR. PALL, *Les relations de Basile Lupu avec l'Orient orthodoxe et particulièrement avec le Patriarcat de Constantinople* 66
T. GOSTYŃSKI et R. CIOCAN, *La famille de Dragosh en Pologne* . . 141
NICOARĂ NĂDEJDE BELDICEANU, *Les Roumains ont-ils participé à la bataille d'Ankara?* 145
R. CIOCAN, *Etienne Báthory et l'idée de croisade* 154
P. NĂSTUREL, *Scarlat Callimachi et le monastère de Saint Pantéléimon* 179
VICTOR PAPACOSTEA, *La participation de l'écrivain albanais Vechilhardji à la révolution de 1821* 187

ART ET CULTURE

M. PETRESCU-DÂMBOVIȚA, *Nouvelles données concernant le néolithique carpatho-balkanique* 192
EM. CONDURACHI, *Une copie monétaire d'une sculpture attribuée à Lysippe* 216
N. CAMARIANO, *Le premier journal grec de Bucarest* 221

PHILOLOGIE

E. PETROVICI, *Vestiges des parlers slaves remplacés par le roumain, III* . 228

COMPTES RENDUS

Dumitrescu Vladimir, *La station préhistorique de Traian (dép. de Neamț, Moldavie) (R. Vulpe)*; Pulpea Ioan, *Sfântul mucenic Emilian din Durostor (P. Năsturel)*; Constantinescu, N. A., *Originea și expansiunea Românilor. Privire istorică (M. P. Dan)*; Bănescu N., *Un problème d'histoire médiévale: Création et caractère du second empire bulgare (P. P. Panaitescu)*; Nistor Ion, *Legăturile cu Ohrida și exarhatul Plaiurilor (Th. N. Trâpcea)*; Kiselkov, Dr. V. Sl., Митрополитъ Григорий Цамблакъ *(P. Boiadgiev)*; Burmov Al., Български Революционенъ Централенъ Комитетъ *(Pirin Boiad-*

www.cimec.ro

Pag.

giev); Pascu Ştefan, *Contribuţii documentare la istoria Românilor în sec. XIII şi XIV (Th. N. Trâpcea)*; Pascu Ştefan, *Petru Cercel şi Ţara Românească la sfârşitul sec. XVI (Th. N. Trâpcea)*; Dan P. Mihail, *Cehi, Slovaci şi Români în veacurile XIII—XVI (Th. N. Trâpcea)*; Trâpcea, Théodore N., *Ţarul Ioan Nenada şi Gheorghe Crăciun, oameni negri (R. Ciocan)* 236-263

Notes bibliographiques 264-334

Chronique 335-336

Index 337

www.cimec.ro